GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 79, A PARIS

L'ouvrage forme 5 volumes in-8° raisin qui se vendent, brochés : 38 francs.

Le tome V, contenant le Registre détaillé des mots compris dans les quatre volumes, par M. Francis Meunier, se vend séparément : 6 francs.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES

COMPRENANT

LE SANSCRIT, LE ZEND, L'ARMÉNIEN
LE GREC, LE LATIN, LE LITHUANIEN, L'ANCIEN SLAVE
LE GOTHIQUE ET L'ALLEMAND

PAR M. FRANÇOIS BOPP

TRADUITE SUR LA SECONDE ÉDITION

ET PRÉCÉDÉE D'INTRODUCTIONS

PAR M. MICHEL BRÉAL

MEMBRE DE L'INSTITUT
PROFESSEUR DE GRAMMAIRE COMPARÉE AU COLLÉGE DE FRANCE

DEUXIÈME ÉDITION

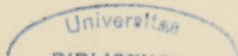
TOME III



PARIS

IMPRIMERIE NATIONALE

M DCCC LXXVI



INTRODUCTION.

Avant de donner un aperçu du présent volume, qui est tout entier consacré à l'étude du verbe, nous demandons la permission de revenir au tome précédent, et de reprendre notre analyse au point où nous l'avons laissée. De bienveillants critiques m'ont engagé à donner plus de développement à ces résumés : c'est une invitation à laquelle je me conforme avec plaisir. Toutefois, comme il faut rester dans les limites d'une introduction, nous bornerons notre examen à un certain nombre de points essentiels.

Depuis l'achèvement du second volume de cette traduction, l'auteur de la *Grammaire comparée* a cessé de vivre. Nous n'avons pas attendu ce moment pour faire la part de la critique en parlant de son œuvre; nous continuerons dans le même esprit de respectueuse franchise, certain qu'aucun lecteur ne pourra se méprendre sur nos intentions.

LA DÉCLINAISON SLAVE.

Après avoir traité de la formation des cas dans les langues indo-européennes, M. Bopp nous donne un chapitre spécial sur la déclinaison en ancien slave[1]. Pour s'ex-

[1] § 256-279.

pliquer cette irrégularité, qui peut étonner le lecteur, il faut se reporter à la première édition. Dans le premier fascicule, qui finissait avec la formation des cas, le slave ne figure pas encore au nombre des idiomes étudiés par l'auteur. Pendant l'intervalle qui sépara la première livraison de la seconde, M. Bopp, pour combler cette lacune, dépouilla les ouvrages de Dobrowsky et de Kopitar[1], et, pour faire entrer les langues slaves en ligne avec le reste de la famille, il prit le parti de leur consacrer un chapitre spécial en tête du deuxième fascicule. Bien que, dans la seconde édition, le slave soit mis, dès le début de l'ouvrage, en regard des autres idiomes, M. Bopp n'a point supprimé les paragraphes qu'il avait autrefois composés. Il a craint, sans doute, de déranger l'ordonnance de son livre. Mais il a senti, en outre, que ce morceau avait son unité et présentait un intérêt à part.

En effet, nous y voyons de la manière la plus claire quelles différences existent entre les théories suggérées par l'étude particulière d'un idiome et les enseignements que fournit la grammaire comparative. Bopp tire de Dobrowsky sa connaissance de l'esclavon; il lui emprunte tous ses exemples. Mais il est en désaccord avec lui dès qu'il s'agit de les expliquer. Les désinences casuelles ont l'air de n'être pas les mêmes chez les deux écrivains, et il arrive souvent que Bopp conclut à l'absence de toute ter-

[1] Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ veteris dialecti* (Vienne, 1822). Kopitar, *Glagolita Clozianus* (Vienne, 1836). Bopp consulta, en outre, un certain nombre de livres se rapportant aux dialectes modernes. Pour la seconde édition de son ouvrage, il revit toute la partie slave d'après les travaux de Miklosich.

minaison là où l'auteur slave, d'accord avec l'instinct de ses compatriotes, avait cru clairement sentir la présence d'une flexion grammaticale. Il est bon de montrer la cause de cette divergence, qui ne tient point aux auteurs, mais uniquement à la méthode. Un tel examen sera d'autant plus utile que le grec et le latin nous présentent, pour peu que nous y fassions attention, des faits absolument identiques.

Rappelons d'abord que l'ancien slave a subi les effets d'une loi phonique extrêmement rigoureuse, d'après laquelle toutes les consonnes qui se trouvaient primitivement à la fin des mots ont dû être supprimées[1]. Ainsi *mâtar* « mère » (grec *μήτηρ*, latin *mater*) est représenté au nominatif par *mati*; *nabhas* « nuage » (grec *νέφος*) fait au nominatif-accusatif *nebo*. Ce n'est pas que les idiomes slaves, tels qu'ils existent aujourd'hui, ne puissent supporter une consonne finale : ils les souffrent, au contraire, fort bien, et ils ne témoignent d'aversion pour aucune. Mais ce sont, pour employer l'expression de Bopp[2], des consonnes de la seconde génération, c'est-à-dire des consonnes qui se trouvaient d'abord comprises dans le corps du mot, et qui ne sont arrivées à en occuper la fin qu'après que les finales primitives eurent été rongées. On comprend aisément quels ravages une pareille loi a dû exercer sur les désinences grammaticales : beaucoup ont

[1] Voyez § 92 m. Comparez Schleicher, dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, I, 401-426.

[2] Première édition de la *Grammaire comparée*. Préface du second fascicule, p. VI.

disparu absolument. Mais l'esprit des peuples slaves, comme celui de toute la race indo-européenne, était tellement habitué aux flexions, qu'il crut en apercevoir dans certaines parties du mot qui, à l'origine, n'avaient nullement ce caractère. Ainsi l'adjectif *novŭ*, *nova*, *novo*, qui correspond au latin *novu-s*, *nova*, *novu-m*, au sanscrit *nava-s*, *navâ*, *nava-m*, parut avoir encore sa flexion, quoique en réalité l'*ŭ* du masculin et l'*o* du neutre soient la voyelle finale du thème. Mais comme il suffisait que l'instinct grammatical du peuple slave crût reconnaître en ces lettres des exposants de relations casuelles pour qu'effectivement elles le devinssent dans l'usage, une déclinaison d'origine secondaire se substitua à la flexion primitive. Derrière l'ancienne désinence usée par le temps ou arrachée par l'action des lois phoniques, il en repoussa une autre prise sur la substance du thème.

On devine dès lors le désaccord qui va s'établir entre la grammaire slave et la grammaire comparée. Dans l'*ŭ* final de *vlŭkŭ* «lupus», Dobrowsky voit l'exposant du nominatif, tandis que Bopp, rapprochant *vlŭkŭ* du sanscrit *vrĭka-s*, conclut que le *s*, signe du nominatif, est tombé, et que l'*a* final du thème s'est affaibli en *u*. Dans les thèmes en *jo*, correspondant aux mots grecs comme *ἅγιο-ς*, aux mots latins comme *sociu-s*, l'action des lois phoniques a été encore plus loin : le thème *sinjo* «cæruleus» s'est altéré au nominatif masculin en *sinĭ* et au neutre en *sine*; mais cette différence de l'*ĭ* et de l'*e* suffit à l'esclavon pour distinguer les deux genres. Dès lors, la grammaire slave appelle l'*ĭ* et l'*e* des désinences, tandis que l'analyse scientifique constate que le thème *sinjo* a perdu sa flexion, et

qu'il a subi, au masculin et au neutre, deux contractions différentes[1].

D'un autre côté, il est facile de concevoir quelle perturbation la même loi a jetée dans la déclinaison des thèmes terminés par une consonne. Outre que le nominatif *mati* « mère » est privé de sa désinence, il a perdu aussi le *r* qui la précédait. Mais ce *r* reparaît au génitif *matere*, au datif *materi*, grâce à la voyelle dont il est suivi et à l'abri de laquelle il s'est conservé. Il en est de même pour le *s* de *nebo* (= sanscrit *nabhas* « nuage ») : cette lettre reparaît au génitif *nebese*, au datif *nebesi*. Que fait Dobrowsky? Partant de l'idée que les cas obliques se tirent du nominatif, il regarde les lettres *r*, *s* comme des additions appartenant au mécanisme de la déclinaison, et divisant les mots de cette manière : *mat-er-e*, *neb-es-e*, il appelle les syllabes *er*, *es* des « augments »[2].

Ces rapprochements sont instructifs, parce qu'ils nous montrent que la connaissance pratique d'une langue peut très-bien s'unir à l'entière ignorance de sa structure intime. L'instinct même du peuple n'est pas toujours un guide infaillible, ou plutôt il n'a d'autorité décisive que pour l'usage actuel d'un idiome. Ce qui fait que le peuple est un assez mauvais juge en grammaire, dès qu'il s'agit de se prononcer sur les questions d'origine, c'est la facilité même avec laquelle il introduit un sens nouveau dans des formes qui ont été créées pour un autre emploi. Il ne con-

[1] Ajoutons cependant que la diversité des contractions est due sans doute aux lettres différentes (*s* et *m*) dont le thème était suivi.

[2] *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 475. Comparez Kopitar, *Glagolita*, p. 54.

naît guère que le langage du jour, comme il interprète ses coutumes d'après ses idées présentes, et comme il altère les traditions du passé en y mêlant ses plus récents souvenirs.

Au lieu du slave, le lecteur n'aura point de peine à mettre ici le grec, le latin ou le français. Pour un Romain, l'*u* de *novu-s*, *novu-m* semblait faire partie de la désinence. L'*e* final de *mare*, *dulce* faisait l'effet d'être le signe du neutre. Dans les prosodies latines qu'apprennent nos élèves, on divise les génitifs *hominis*, *generis* de cette façon : *hom-in-is*, *gen-er-is*, et l'on a inventé pour les syllabes *in*, *er* le nom de «crément». En français, *ciel* et *cieu-x*, *beau* et *belle* présentent une flexion apparente qui s'est formée aux dépens de la partie autrefois invariable. Ces faits sont exactement semblables à ceux que nous venons de citer en slave, et les grammairiens latins ou français qui les ont expliqués n'ont guère montré plus de sens historique que Dobrowsky. Une telle rencontre prouve clairement que nous sommes exposés à nous tromper sur la cause des faits les plus simples et que nous courons le risque d'imaginer les théories les plus chimériques, du moment que nous bornons notre vue à un seul idiome, pris à un seul moment de son existence.

L'ADJECTIF.

Entre le substantif et l'adjectif, il n'y avait, dans le principe, aucune différence de forme. Comme le langage, pour marquer les personnes ou les objets, les désignait par leur qualité ou leur manière d'être la plus saillante, tous les substantifs ont commencé par être des adjectifs

pris substantivement. *Dêva* « dieu » a en sanscrit un comparatif et un superlatif; il signifie « le brillant ». *Mâtar,* qui dans le sanscrit classique veut dire uniquement « la mère », a dans les Védas un masculin avec l'acception de « créateur ». On sait avec quelle facilité, même dans nos idiomes modernes, nous faisons prendre tour à tour à un nom l'un ou l'autre rôle. Quand notre esprit, derrière la qualité mise en relief par le langage, va chercher une personne ou une chose, nous avons un substantif; mais si, s'arrêtant à la notion de la qualité, il néglige l'idée de l'objet auquel elle appartient, c'est un adjectif que nous employons. Une des applications les plus intéressantes de l'étymologie, c'est de retrouver comme adjectif dans une langue le terme qui est devenu substantif dans une autre. En mythologie surtout, ces comparaisons ont donné lieu à des découvertes remarquables.

Cependant, l'adjectif, dans la plupart de nos idiomes, s'est à la longue distingué du substantif non-seulement par la signification, mais encore par la forme. Comment une différence qui, à l'origine, résidait seulement dans notre esprit, a-t-elle fini par trouver son expression dans le langage ? Il ne sera pas hors de propos de nous rendre compte de ce fait, car il nous montre aux prises (pour employer les termes philosophiques) la forme et la matière du langage, et il est curieux de voir comment une catégorie logique est devenue, d'une façon plus ou moins explicite, une catégorie grammaticale. Trois causes surtout ont produit ce résultat.

En premier lieu, un choix s'est fait instinctivement. L'adjectif habituellement employé pour représenter un

objet perdit sa valeur qualificative et devint uniquement le nom de cet objet. Ainsi *sûrya,* qui voulait dire «le brillant», mais qui servait à marquer le soleil, signifia «le soleil»; *manu* «intelligent» devint le nom de l'homme. On perdit de vue l'épithète pour ne plus voir que l'être ou que la chose désignée, comme dans nos langues modernes nous savons très-bien faire abstraction du sens de certains noms communs, dès qu'ils sont employés comme noms propres. D'autres mots, au contraire, tels que *laghu* «léger», *nava* «nouveau», qui ne furent spécialement attachés à aucun objet, gardèrent leur vertu qualificative. Restés adjectifs, ils conservèrent deux facultés que les substantifs perdirent plus ou moins : celle de prendre tour à tour les trois genres et celle de s'élever au comparatif et au superlatif. L'altération phonique, en obscurcissant la signification des racines, contribua encore à séparer les deux classes de mots. L'Indou, dont la langue s'est moins modifiée, sent encore la parenté qui existe entre *âçu* «rapide» et *açva* «cheval»; mais quel Grec se serait douté de l'affinité de ὠκύς et de ἵππος? Grâce à cette altération, grâce à l'emploi purement substantif qu'on fit de l'un des deux mots, ils parurent avoir appartenu de tout temps à deux catégories différentes.

En second lieu, les suffixes aidèrent à la distinction. Il est vrai qu'un certain nombre sont employés indifféremment pour les deux classes de mots; mais d'autres, dès la période indo-européenne, commencent à être exclusivement réservés soit aux substantifs, soit aux adjectifs. Nous voyons bien, par exemple, que le suffixe *ti* a tout à la fois donné au latin des adjectifs comme *fortis, tristis, mitis,* et

des substantifs comme *pestis*, *fustis*, *vestis*. Mais dans toutes les langues de la famille, grâce à un très-ancien travail de répartition, *tra* sert déjà à former les noms d'instrument (*πλῆκ-τρο-ν*, *ras-tru-m*) et est exclusivement attribué aux substantifs. La grammaire comparée nous fait quelquefois assister à ce classement. Dans le dialecte védique, *-as* forme encore des adjectifs comme *tar-as* « pénétrant », *ap-as* « actif »[1]; mais en sanscrit classique, en grec, en latin, *as* ne donne plus guère que des substantifs, la plupart du genre neutre, tels que *man-as*, *μέν-ος*, *gen-us*[2].

Nous ne parlons ici que des suffixes les plus anciens, car ceux qui sont d'un âge plus moderne, et qui ordinairement ont été formés par la réunion de plusieurs suffixes primitifs, ont pu dès l'abord être destinés à l'une ou à l'autre classe de mots. Plus les langues avancent en âge, plus elles cherchent à marquer extérieurement cette séparation. Quelquefois le thème de l'une des deux sortes de mots est élargi. Ainsi le latin, qui a des substantifs comme *fructus*, *manus*, n'a plus d'adjectifs de cette espèce : il les a fait passer dans la troisième déclinaison, en adjoignant un *i* à l'*u* final du thème. En regard du sanscrit *laghu-s* « léger », du grec *ἐλαχύ-ς*, le latin a *le(g)vi-s;* en regard de *tanu-s* « mince », de *βραχύ-ς* « court », il a *tenui-s*, *bre(g)vi-s*[3].

En troisième lieu, un pronom vint se joindre à l'adjectif. Il faut croire que c'est là un procédé assez naturel à

[1] Comparez le latin *opus*.

[2] Le suffixe *as* forme aussi des substantifs masculins et féminins (§ 931 et suiv.).

[3] Peut-être est-ce la difficulté de décliner le neutre qui a été la cause de cet élargissement du thème.

l'esprit humain, car plusieurs idiomes y ont recouru d'une manière tout à fait indépendante; mais ils ne sont pas allés tous également loin dans cette voie, et avant d'examiner les formes où la cohésion est entière, nous ferons bien de considérer celles qui nous présentent une soudure moins intime.

C'est en zend que la construction dont nous voulons parler est le plus apparente. L'adjectif, comme pour resserrer le lien qui doit l'attacher au substantif précédent, se fait accompagner du pronom relatif. On dira, par exemple : « le serpent venimeux », *aṣîm yim vîśavantĕm* « serpentem quem veneniferum »[1]. De même, en ancien perse, « l'armée séditieuse » se dit *kâra hya hamitriya* « exercitus qui seditiosus », et à l'accusatif : *kâram tyam hamitriyam* « exercitum quem seditiosum ».

Une adjonction plus étroite s'observe en ancien slave et en lithuanien. Le pronom, qui est toujours postposé, fait corps avec l'adjectif. Toutefois, l'union n'est point nécessaire et l'adjectif peut aussi s'employer seul. Nous avons donc pour les adjectifs une double déclinaison, l'une qu'on appelle *déterminée* ou *complexe*, l'autre qui porte le nom d'*indéterminée* ou *simple*. En ancien slave, par exemple, l'adjectif féminin *doblja* « vaillante » fait à l'accusatif singulier *dobljuṅ* et à l'accusatif pluriel *dobljaṅ;* avec le pronom annexe, il fait *dobljuṅ-juṅ* et *dobljaṅ-jaṅ*. La composition n'est pas toujours aussi facile à reconnaître : des contractions se sont opérées entre l'adjectif et le pronom,

[1] Voyez § 237, 3. C'est cette construction qui a donné naissance à l'*i izâfet* persan. Dans les Védas, nous trouvons le pronom *ya* employé d'une façon analogue.

de sorte que la forme complexe se distingue seulement par une ou deux lettres de la forme simple. Ainsi, au masculin, le nominatif indéterminé est *doblĭ*, le nominatif déterminé, *dobli-j*. Les langues modernes sont encore allées plus loin. En russe, l'instrumental déterminé *dobrü-m* (ancien slave *dobrü-imĭ*) ne révèle plus la présence du pronom annexe que par l'adoucissement de l'*u*.

A peu près au même degré que l'ancien slave et le lithuanien se trouvent les langues germaniques. L'adjectif peut être employé, soit à l'état simple, soit avec un pronom qui lui est incorporé. De là la double déclinaison des adjectifs en allemand. Tandis qu'on dit, par exemple, avec l'article défini : *der blinde mann*, *das grüne laub*, il faut dire, quand l'article manque : *blinder mann*, *grünes laub*. Cette double déclinaison, qui existe déjà en gothique, est due au même pronom *ya* que contiennent en ancien slave les formes comme *dobljuṅ-juṅ* ou *dobli-j*[1]. Mais il y a cette différence entre l'ancien slave et l'allemand que ce dernier idiome a réglé d'une manière beaucoup plus stricte l'usage de la forme pronominale. Le principe, c'est qu'il faut éviter le double emploi. Comme l'article défini *der*, *die*, *das* renferme déjà lui-même le pronom annexe *ya*, on met sous la forme simple l'adjectif dont il est suivi (*der gute vater*). Quand, au contraire, l'adjectif est employé sans article, ou quand il est précédé d'un pronom simple comme *ein*, *mein*, *dein*, *sein*, il paraît sous la forme pronominale (*guter vater*, *mein guter vater*)[2].

[1] Voyez § 287 et suiv. Comparez Ebel, dans le Journal de Kuhn, V, p. 304.

[2] L'allemand montre sur ce point beaucoup de délicatesse et de logi-

Le plus haut point de cohésion a été atteint par les langues slaves modernes : l'adjectif composé a presque partout remplacé en prose l'adjectif simple[1]. Mais comme, d'un autre côté, la présence du pronom annexe ne se révèle plus guère que par quelques modifications phoniques, ces idiomes ont l'air de posséder une déclinaison spéciale pour les adjectifs.

C'est à M. Bopp que revient le mérite d'avoir analysé tous ces faits[2]. Avant lui, la double déclinaison des adjectifs allemands était regardée comme une singularité inexplicable, ou était expliquée d'une façon très-défectueuse. Jacob Grimm, dans sa Grammaire allemande, regarde *blinder* comme la forme la plus ancienne et la plus simple : aussi l'a-t-il appelée la *forme forte*, nom qui lui est resté[3]. Bopp lui-même n'a pas trouvé du premier coup la vraie explication. Dans la recension qu'il donna, en 1827, de

que. Les pronoms *ein, mein, dein, sein* ne sont simples qu'au nominatif : les cas obliques renferment le pronom annexe *ya*. Aussi, par une nouvelle application de la même règle, l'adjectif reparaît-il sous la forme simple dans les cas obliques (*meines guten vaters* et non *meines gutes vaters*).

[1] Ce dernier n'est plus guère usité que comme attribut, c'est-à-dire dans le même emploi où l'allemand se sert de l'adjectif privé de flexion.

[2] En lithuanien, où la forme complexe de l'adjectif est encore très-transparente, la présence du pronom a été reconnue dès le XVIIe siècle. Voyez sur ce sujet Benfey, Histoire de la linguistique et de la philologie orientale en Allemagne, depuis le commencement de ce siècle et avec un coup d'œil sur les temps antérieurs (Munich, 1869), p. 489. — Nous profitons de la première occasion qui se présente pour signaler cet excellent ouvrage, qui sera bientôt entre les mains de tous les linguistes. Nous y avons nous-même fait plusieurs emprunts dans le cours de cette introduction.

[3] Grammaire allemande, I (2e édition), p. 597. Comparez IV, p. 460, 509 et 582.

la Grammaire allemande de J. Grimm[1], il regarde encore les formes *blinder, grünes,* non comme renfermant effectivement un pronom, mais comme portant simplement une désinence pronominale : en d'autres termes, il suppose que par une extension dont plusieurs idiomes nous présentent des exemples, les adjectifs ont été fléchis sur le modèle des pronoms[2]. C'est l'étude du slave et du lithuanien qui a suggéré à M. Bopp la véritable solution.

Au reste, tous les problèmes qui se rattachent à cette double déclinaison germanique ne sont pas éclaircis. Pour ne citer que deux points encore incertains, le *n* qui caractérise la forme faible (gothique *blindan*) a donné lieu aux hypothèses les plus diverses, et l'on s'est demandé si ce *n* ne serait pas lui-même le débris d'un pronom annexe[3]. D'un autre côté, notre auteur laisse planer un certain doute sur la manière dont, selon lui, se déclinait la forme forte : l'adjectif et le pronom portaient-ils l'un et l'autre la flexion, comme en slave et en lithuanien, ou bien le pronom annexe se fléchissait-il seul? Les formes les plus anciennes sont déjà trop contractées pour qu'il

[1] La recension en question a été reproduite dans le volume intitulé *Vocalismus*. Voyez page 121 et suiv. Cette première opinion de Bopp est celle qu'a adoptée Schleicher, dans son *Compendium* (2[e] édition), p. 624.

[2] Des exemples d'empiétement de la déclinaison pronominale sur la déclinaison des noms se trouvent en grec, en latin, en lithuanien, en pâli (§§ 173, 228[a], 248, 274).

[3] Voyez § 286. Comparez Guillaume Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache* (Berlin, 1868), p. 408. On trouvera en cet endroit l'énumération des diverses suppositions qui ont été faites à ce sujet. Voyez aussi Leo Meyer, *Ueber die Flexion der Adjectiva im deutschen* (Berlin, 1863).

ait été possible jusqu'à présent d'arriver à cet égard à une certitude.

LES DEGRÉS DE COMPARAISON.

C'est à l'occasion des adjectifs que M. Bopp traite des degrés de comparaison. S'il avait voulu suivre un ordre rigoureux, il aurait dû joindre cette étude au chapitre de la formation des mots; en effet, le comparatif et le superlatif se marquent à l'aide de suffixes qui ne sont nullement réservés aux adjectifs, mais qui s'ajoutent aussi, par exemple, aux pronoms et aux adverbes. Mais comme l'auteur évite de déranger sans nécessité les habitudes reçues, il a mieux aimé conserver à ces formations la place qu'elles ont de tout temps occupée dans nos grammaires.

Une certaine confusion, due à une théorie défectueuse, règne dans ce chapitre. Nous rappellerons donc très-brièvement les faits, pour pouvoir ensuite mieux expliquer en quoi notre auteur nous paraît les avoir faussement interprétés.

Les langues anciennes possédaient plus d'une manière d'exprimer le comparatif : c'est ainsi qu'en grec nous avons *ἡδίων* et *γλυκύτερος*. Dans *ὑπέρ*, comparé à *ὑπό*, nous découvrons les restes d'une troisième forme. Ramenés à leurs types les plus anciens, les suffixes du comparatif sont : 1° *ra*, qui n'a subsisté que dans un petit nombre de mots. Nous avons, par exemple, en sanscrit, *avara* « inférieur », *apara* « postérieur »; en grec, *ὑπέρ*; en latin, *superus*, *inferus;* en gothique, *unsar* « notre », *izvar* « votre ». Comme on le voit, ce sont ou des adjectifs indiquant une situation dans l'espace, ou des pronoms, c'est-à-dire des

mots appartenant aux couches les plus profondes du langage[1]. Il est probable que c'est la brièveté du suffixe *ra*, ainsi que son sens trop peu déterminé (car il a encore d'autres emplois que de marquer le comparatif), qui l'ont fait sortir de l'usage courant. Mais il n'a pas pour cela disparu : nous allons le retrouver comme partie intégrante du suffixe *tara*, qui l'a remplacé. 2° *tara*. On a, par exemple, le sanscrit *katara* « lequel des deux ? », *antara* « intérieur », *puṇyatara* « plus pur »; le grec *πότερος*, *κουφότερος*; le latin *uter*, *noster*, *dexter*; le gothique *hvathar* « lequel des deux ? », *anthar* « l'autre ». 3° *yans*, que nous trouvons dans le sanscrit *bhûyaṅs* « plus nombreux », le grec *ἡδίων*, le latin *suavius*, le gothique *mais* « plus »[2].

Au superlatif, la variété des suffixes est encore plus grande. Nous avons : 1° *ta*, qui s'est conservé dans les noms de nombre ordinaux. En grec, *πρῶτος*, *τρίτος*, *δέκατος*; en latin, *quartus*, *quintus*; en gothique, *saihstan* « sixième », *ahtudan* « huitième ». Le sanscrit a altéré le *t* en *th*[3] : *ća-*

[1] Les langues anciennes font du comparatif un usage beaucoup plus étendu que nos idiomes modernes. Elles peuvent l'employer toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer une notion qui, pour être complète, suppose un second terme : ainsi le comparatif est de mise avec les mots signifiant droit et gauche, haut et bas, devant et derrière, notre (par opposition avec ce qui n'est pas à nous), etc. De même, le superlatif s'emploie avec les mots exprimant une situation dans l'espace ou dans le temps, avec les noms de nombre ordinaux et toutes les fois qu'il y a relation exprimée ou sous-entendue entre plusieurs objets.

[2] Pour le détail de ces identifications, nous renvoyons à l'ouvrage de Bopp (§ 298[a] et suiv.). — Sur le comparatif et le superlatif, on pourra consulter aussi : Weihrich, *De gradibus comparationis linguarum sanscritæ, græcæ, latinæ, gothicæ* (Giessen, 1869).

[3] Voyez § 12.

turtha « quatrième ». 2° *ma*. En sanscrit, *avama* « le plus bas », *saptama* « septième », *daçama* « dixième »; en grec, *πρόμος*, *ἕϐδομος*; en latin, *summus* (pour *supmus*), *infimus*, *minimus*, *primus*, *decimus*; en gothique, *fruman* « premier », *auhuman* « supérieur ». 3° *tama*. C'est la réunion des deux précédents. En sanscrit, *katama* « lequel? » (en parlant de plusieurs), *puṇyatama* « le plus pur »; en latin, *optimus*, *ultimus*, *mac-simus*[1]; en gothique, *aftuman* « le dernier ». Au lieu de combiner ensemble les suffixes *ta* et *ma*, le grec a redoublé *ta*, et a créé de cette manière son suffixe **τατο** : *γλυκύτατος*. 4° *ista*. En sanscrit, *mahishṭha* « le plus grand », *garishṭha* « le plus lourd »; en grec, *μέγιστος*, *κάκιστος*; en gothique, *hauhista* « le plus haut ». Ce suffixe *ista* est la réunion du suffixe comparatif *yans* avec le précité *ta*[2]. Le latin n'a point gardé *ista*, ou plutôt, enchérissant sur les idiomes congénères, il a combiné avec *is* (contraction de *ius*) son suffixe *tumŏ*, *timŏ*. De cette façon il a obtenu les formes comme *doctis-simu-s*, *felicissimu-s*.

Nous arrêtons ici cette exposition sommaire, renvoyant pour la preuve de ces rapprochements à l'ouvrage de Bopp. L'erreur où ce maître nous paraît être tombé, ç'a été de regarder *tara* et *tama* comme les suffixes primitifs, dont seraient dérivés par mutilation *ta*, *ra* et *ma*. Nous croyons,

[1] Pour le changement de *timus* en *simus*, voyez Schleicher, *Compendium*, § 157[d]. Le *s* s'est à son tour assimilé à un *r* ou un *l* précédent : *veterrimu-s* (pour *veter-simu-s*), *facil-limu-s* (pour *facil-simu-s*).

[2] *Yans* est un suffixe primaire, c'est-à-dire que dans les plus anciennes formations il se joint, non au thème, mais immédiatement à la racine. De là les mutilations apparentes signalées au § 248[a]. Il en est de même pour le suffixe superlatif *ista*.

au contraire, que les formes les plus courtes sont aussi les plus anciennes. Le besoin de précision, joint au besoin non moins naturel à l'homme d'exagérer sa pensée, ou de fortifier et de rajeunir des expressions que l'usage avait affaiblies, fit que l'on combina entre eux ces différents suffixes. Le grec *τατος*, le latin *issimus*, ainsi que les formes redondantes comme *interior*, en latin, *nêdishṭhatama* «le plus voisin», en sanscrit, *aftumist* «le dernier», en gothique, sont des exemples très-clairs de ces sortes d'accumulations. Plus enclin par la pente de son esprit et par le cours de ses études à admettre des mutilations de formes autrefois complètes que des combinaisons dues à un instinct de perfectionnement, l'auteur de la *Grammaire comparée* a interverti l'ordre véritable : il croit que le latin *superus* a perdu la partie initiale de son suffixe (pour *supterus*), et que le *ma* du sanscrit *pańćama* «cinquième» est pour *pańćatama*. Allant plus loin encore dans cette voie, M. Bopp fait dériver *tama* d'un ancien *tarama*, le grec *τατος* d'un ancien *ταροτος*, et il suppose que l'origine commune de toutes ces formes est la racine *tar*, qui veut dire «aller au delà, surpasser». Nous resterons fidèles à la méthode habituelle de notre auteur, en renonçant à voir une racine verbale dans ces antiques suffixes, et en expliquant les syllabes formatives *ra*, *ta*, *ma* comme des éléments pronominaux analogues à ceux qui servent à former tant d'autres noms[1]. Ce sont ces éléments qui, en se combinant entre eux, ont donné les suffixes plus compliqués et plus modernes *tara*, *tama*, *ista*, *τατο*, *issimŏ*, qui ne sont point

[1] La théorie de Bopp a été d'abord contestée par Pott, dans son ouvrage intitulé *Die quinare und vigesimale Zählmethode* (1847), p. 216.

tous du même temps, et qui nous montrent le langage réunissant les mêmes syllabes à plusieurs reprises et de diverses façons.

Il est intéressant d'étudier ce travail de dépérissement et de rénovation. Tandis que le suffixe superlatif *tama* est resté vivant en latin, il est à peu près complétement sorti du grec. D'un autre côté, au lieu que le grec *τερο* n'a pas cessé, concurremment avec *ιον*, de faire partie de l'organisme de la langue, et en fait encore partie aujourd'hui, le latin *ter* a été de bonne heure étouffé par le suffixe *ior*. Dans les textes les plus anciens où nous puissions observer la langue latine, *ter* ne subsiste que pour un certain nombre de vieux comparatifs dont la formation appartient à une période antérieure et dont le nombre ne s'augmente plus[1].

Si l'on fait abstraction de la théorie dont il vient d'être question, le chapitre que nous analysons offre beaucoup d'observations justes et curieuses. Il présentera surtout de l'intérêt aux latinistes et aux germanistes. C'est à Bopp qu'on doit cette explication si ingénieuse de la syllabe *is* dans *ista*, *issimus* : de nouvelles recherches n'ont fait que la confirmer. M. Benfey a relevé en sanscrit les formes *pâpîyastara* « plus méchant », *panishṭama* « très-digne de louange », *surabhishṭama* « très-odorant », qui présentent la même composition. En grec, nous avons *λαλίστερος*, *ἀρίστερος*; en latin, *magister, minister, sinister*[2]. C'est aussi

[1] La même chose est arrivée en gothique.

[2] Benfey, Histoire de la linguistique, p. 492. Sur le comparatif et le superlatif latins, voyez Corssen, Journal de Kuhn, III, 241, et *Kritische Beiträge*, p. 313.

M. Bopp qui le premier a reconnu des comparatifs dans les mots latins comme *uter, alter, ceteri, iterum*. C'est lui enfin qui nous a fait apercevoir d'anciens comparatifs dans ces adverbes *plus*, *magis*, dont se servent encore nos idiomes modernes pour exprimer les degrés de comparaison, et qui sont comme les derniers survivants d'espèces perdues.

Une autre question est de savoir quel a été le sens primitif des suffixes de gradation. M. Bopp ne s'explique point sur ce sujet; toutefois, en proposant son étymologie de la racine *tar* « surpasser », il nous donne à penser qu'il regarde la signification relative comme la plus ancienne. Mais il ne faudrait point nous laisser tromper par le rôle qu'ont pris, en nos idiomes cultivés, le comparatif et le superlatif une fois placés dans la phrase et accompagnés de régimes. Il est plus probable que la signification absolue (c'est le terme employé par nos grammaires) a précédé la signification relative, et que le rôle primordial de ces suffixes *ra*, *ta*, *ma* était simplement d'insister sur l'idée marquée par le thème. On peut même supposer que la différence entre le comparatif et le superlatif, quoique certainement antérieure à la séparation de nos idiomes, est d'origine secondaire : *apa-ra*, *apa-ma* servaient peut-être uniquement à marquer un plus grand éloignement que *apa*, et c'est grâce au progrès du langage qu'ils se sont d'abord distingués l'un de l'autre et qu'ils ont ensuite exprimé l'éloignement, non plus en lui-même, mais par rapport à d'autres objets.

LES NOMS DE NOMBRE.

L'identité des noms de nombre dans toutes les langues aryennes est un des faits qui ont été le plus tôt et le plus souvent mis en lumière : il faut convenir qu'il ne pouvait guère échapper même à l'observation la plus superficielle.

Aujourd'hui encore, quoique nous ayons, pour démontrer la parenté de nos idiomes, des preuves plus délicates et, au fond, plus convaincantes, cette identité n'en mérite pas moins de fixer l'attention de l'historien et du linguiste. Pour ne citer qu'un exemple, l'accord de toutes les langues de la famille jusqu'à cent, leur désaccord à partir de cent, excepté pour le sanscrit et le zend, qui continuent la communauté jusqu'à mille, nous font apercevoir du premier coup la situation respective de ces idiomes.

Aux yeux du grammairien, l'identité des noms de nombre, tout en demeurant évidente, soulève cependant quelques difficultés de détail. Les modifications éprouvées par ces mots semblent parfois déroger aux lois ordinaires de la phonétique[1]. On a peine, pour quelques-uns d'entre eux, à se représenter la forme primordiale. Devenus de bonne heure l'expression courante d'une idée abstraite, ayant pour la plupart subi de fortes contractions, ces mots, dont le sens étymologique était oublié, offraient plus de

[1] Nous citerons, par exemple, le latin *sex* et le sanscrit *shash*, le gothique *fidvôr* et le sanscrit *ćatvâras*. Sur le *n* final des noms de nombre sanscrits comme *saptan*, *ashṭan*, *navan*, *daçan*, voyez Ascoli, *Di un gruppo di desinenze indo-europee*, dans les Mémoires de l'Institut lombard (1868). Des comparaisons de M. Ascoli il résulte que ce *n* tient la place d'un ancien *m*.

prise à l'altération. Aussi ne faut-il s'autoriser qu'avec précaution des changements qu'ils ont subis pour en tirer des lois applicables au reste du vocabulaire.

Malgré ces difficultés, M. Bopp n'a pas craint d'examiner l'origine de quelques noms de nombre, moins pour arriver à une solution que pour montrer dans quelle voie il faut chercher à résoudre le problème. Il dit avec raison que les représentations figurées ne peuvent nous fournir aucun renseignement. En effet, des siècles séparent le temps où les noms de nombre furent prononcés pour la première fois de l'époque où les chiffres furent inventés, et la signification des anciens termes était déjà trop obscurcie pour avoir pu diriger les auteurs des signes graphiques. Il reste donc la seule décomposition des mots : M. Bopp y applique sa merveilleuse pénétration. Rapprochant, par exemple, la déclinaison du nombre « quatre » de la déclinaison du nombre « trois », il fait ressortir la ressemblance frappante qui existe à certains cas entre ces deux mots[1]. On est donc amené à penser que l'expression du nombre trois est renfermée dans celle du nombre quatre. S'il en était ainsi, il serait littéralement exact de dire que nos ancêtres ne surent compter que jusqu'à trois, et que dès le nombre quatre ils ont recouru à une addition (1 + 3). A son tour, cinq contiendrait quatre[2]. Ces étymologies

[1] Voyez, par exemple, la déclinaison féminine :

Trois.	Quatre.
tisras	*ćatasras*
tisrĭbhis	*ćatasrĭbhis*
tisrĭshu	*ćatasrĭshu*, etc.

[2] Voyez § 313.

peuvent sembler subtiles; mais si l'on pense au prodigieux frottement qu'ont dû subir les noms de nombre, si l'on songe, par exemple, au français *onze*, *douze*, où la syllabe *ze* représente le latin *decem*, les hypothèses de notre auteur ne paraîtront pas d'une hardiesse excessive. Parce que l'homme n'a plus conscience de la raison qu'il a déposée dans les choses, les choses n'en ont pas moins leur raison.

Nous ne voulons pas dire que tous les noms de nombre doivent leur origine au même procédé. Il est probable que le mot *daçan* «dix» renferme la même racine qui se trouve dans δάκτυλος. D'autres noms ont pu être d'abord des termes signifiant «troupe, assemblage, amas», et le langage, en les rangeant dans un certain ordre, leur aura imposé la signification d'un nombre déterminé. C'est ainsi que, dans notre nomenclature militaire, les mots *compagnie*, *bataillon*, *régiment*, *brigade*, *division* sont subordonnés les uns aux autres de la façon la plus rigoureuse, sans que rien, dans la signification étymologique de ces mots, dût faire assigner nécessairement à aucun d'eux une place plutôt qu'une autre.

A partir de onze, l'étude devient plus aisée, la composition des mots nous étant, grâce à leur signification, indiquée par avance. Mais sans cette nécessité intrinsèque, il eût été difficile de reconnaître des contractions quelquefois étonnantes. Dans le sanscrit *trinçat* «trente», la dizaine (*daçat* ou *daçati*) n'est guère représentée que par sa seconde syllabe, tandis que dans *shashṭi* «soixante» il ne reste que la dernière. Dans le sanscrit *çatam* «cent», il ne subsiste qu'une faible partie du mot entier qui est *daça-*

daçatam « dix fois dix »; une fois le produit obtenu, le langage a effacé la multiplication[1].

Quelques paragraphes sont ensuite consacrés par l'auteur aux nombres ordinaux. Mieux que toute autre partie du vocabulaire, les nombres ordinaux nous montrent le continuel travail de restauration et de redressement auquel sont soumis les idiomes. La plupart des langues indo-européennes ont refait à plusieurs reprises cette classe de mots. Comme il importe à la clarté du discours que le nombre ordinal rappelle par sa forme le nombre cardinal dont il est tiré, et comme, sous l'action des lois phoniques, ces deux termes sont quelquefois altérés de telle façon qu'ils deviennent étrangers l'un à l'autre, l'instinct populaire rétablit l'accord et remédie au défaut de symétrie en créant des expressions nouvelles. C'est ainsi qu'en français moderne *quint*, *dîme*, qui étaient les représentants naturels de *quintus*, *decimus*, mais dont la ressemblance avec *cinq*, *dix* était ou effacée ou trop peu explicite, ont été remplacés par *cinquième*, *dixième*. La même reconstruction avait déjà eu lieu dans les langues anciennes. Il ne faut donc point essayer, comme s'y efforce notre auteur, de ramener à une forme commune le latin *octâvus* et le sanscrit *ashṭama-s*[2]. Ces mots n'ont point le même suffixe et la grammaire comparée doit ici reconnaître des dérivations différentes.

[1] Le gothique a consciencieusement rétabli le mot entier : *taihun-taihund* « cent ».

[2] Voyez tome II, page 245.

LES PRONOMS.

Quand on remonte jusqu'aux premiers temps du langage, la différence entre les pronoms personnels et les pronoms démonstratifs s'efface. En effet, le geste, qui était le commentaire naturel de la parole, servait à faire comprendre si l'homme se désignait lui-même, ou s'il voulait parler de celui à qui s'adressait sa voix, ou s'il pensait à quelque personne ou à quelque objet éloigné. Il ne faut donc pas s'étonner de retrouver parmi les pronoms démonstratifs les mêmes racines que l'usage a également affectées aux pronoms personnels. La syllabe *ma*, qui désigne le moi, fait partie intégrante du thème composé *i-ma* «celui-ci». La syllabe *a*, que Bopp reconnaît avec raison dans le nominatif *a-ha-m* «je», fournit aussi le premier élément de *a-ya-m* «ille»[1].

Cependant, il faut que la distinction entre les pronoms personnels et les pronoms démonstratifs, sans être primitive, soit fort ancienne, car elle s'est traduite par une différence très-caractéristique, à laquelle participent tous nos idiomes. Les pronoms «moi, toi» ne prennent point la marque du genre, soit que le langage ait jugé inutile de distinguer le sexe en des pronoms qui supposent la présence de la personne désignée, soit que la flexion de ces pronoms ait déjà été arrêtée en ses traits principaux

[1] On sait que le latin emploie quelquefois *hic* dans le sens de *ego* :

Si tu hic esses, aliter sentias,

dit Térence, dans l'Andrienne (III, 1, 10). Le grec, en pareil cas, dit ὅδε ἀνήρ. Sur un emploi analogue de *ayań ǵanas* «hic homo» en sanscrit, voyez § 333.

avant la création du féminin. Quant au pronom personnel de la troisième personne, c'est-à-dire au pronom réfléchi « soi », il se dispense également de l'expression du genre : il a pu d'autant plus aisément s'en passer, qu'employé toujours aux cas indirects, il figure seulement dans des phrases où l'action fait retour sur un sujet déjà connu.

La déclinaison des pronoms offre un certain nombre de particularités qui n'ont pas encore trouvé toutes une explication satisfaisante. L'une des plus remarquables, c'est l'addition du thème pronominal *sma*, qui a lieu régulièrement en sanscrit et en zend à certains cas des pronoms de la troisième personne. Ainsi le pronom *ta* fait au datif *ta-smâi*, au locatif *ta-smin*, à l'ablatif *ta-smât*. Nous avons déjà ici un exemple de la facilité avec laquelle les thèmes pronominaux se juxtaposent et se soudent entre eux.

Dans les pronoms de la première et de la seconde personne, le thème *sma* figure aux cas du pluriel, et sa présence en ces mots doit être très-ancienne, car elle est attestée par le grec[1], par le gothique et le lithuanien[2]. On lira avec intérêt les ingénieux paragraphes où M. Bopp, analysant les pronoms *a-smê* « nous », *yu-shmê* « vous », donne de la présence du thème *sma* une raison toute logique et philosophique. C'est que le moi, selon Bopp, ne

[1] Les pronoms grecs supposent la forme affaiblie *smi*, et non *sma*. Au thème sanscrit *a-sma* « nous » correspond, en éolien, le thème *ἀ-μμι*, *ἀ-μμε* (pour *ἀ-σμι*, *ἀ-σμε*); au thème *yu-shma* « vous » répond, dans le même dialecte, *ὐ-μμι*, *ὐ-μμε*. En dialecte attique, *ἡ-μι*, *ῡ-μι*; de là les nominatifs pluriel *ἡ-μεῖς*, *ῡ-μεῖς*.

[2] Voyez § 166-175, 331-335.

peut pas avoir de pluriel : quand je dis « nous », j'exprime une idée qui comprend à la fois le moi et un nombre indéterminé d'autres individus qui ne sont pas moi. Le pronom *a-smê* est donc un composé copulatif signifiant « moi [et] eux »[1]. Notre auteur se rencontre ici avec Apollonius Dyscole, qui, traitant du pronom, avait fait des observations analogues sur la compréhension logique des mots « nous » et « vous »[2].

Arrêtons-nous quelques instants aux agglutinations pronominales. Elles ne se font pas toutes de la même façon. Ou bien, ce sont des thèmes non fléchis qui se soudent ensemble, et le dernier seul prend les flexions casuelles : c'est ce que nous venons de voir pour les pronoms *a-smê*, *yu-shmê*. Ainsi sont formés en sanscrit les thèmes composés *a-na*, *i-ma*, *ê-ta*, *ê-ka*[3]; en grec, *αὐ-τό-ς*; en latin, *ū-nu-s* (archaïque *oi-no-s*). C'est la composition la plus ancienne et la plus organique. Ou bien, les deux pronoms, simplement juxtaposés, se déclinent l'un et l'autre : tel est, en grec, le pronom *ὅστις*; en latin, le pronom *quisquis*. Ou enfin, le premier membre du composé se fléchit, et le

[1] Voyez § 331.

[2] Voyez l'Essai sur Apollonius Dyscole de M. Egger, p. 106. Peut-être M. Bopp s'est-il montré ici plus philosophe que grammairien. Nous voyons que dans *a-smâi* « illi », *a-smât* « illo », *a-smin* « in illo », *sma* est construit en apposition avec le thème pronominal précédent. Il est difficile d'admettre que dans *a-smê* « nous », *yu-shmê* « vous » la construction soit autre. Sur l'origine probable du pronom *sma*, voyez Benfey, *Ueber einige Pluralbildungen des indo-germanischen Verbum* (Göttingen, 1867), p. 11, et Kuhn, dans son Journal, XVIII, p. 353 et 363.

[3] Dans *ê-ta*, *ê-ka*, le premier membre est probablement le thème *i* frappé du gouna.

second, qui est traité comme une particule enclitique, reste invariable. C'est ce que nous trouvons, par exemple, dans le sanscrit *kaç-ćit*, *kaç-ćana*, dans le grec *ὅ-δε*, dans le latin *i-dem* (pour *is-dem*), *qui-dam*, *qui-cunque*, *hi-c*, *quis-que*.

Ces trois sortes de composés représentent trois états successifs de la langue. On voit quelquefois un même pronom passer de l'un à l'autre. Le grec *ὅδε* pouvait encore fléchir son second terme au temps d'Homère et d'Alcée, comme le prouvent le datif *τοῖσδεσι* et le génitif *τῶνδεων*. Le latin *hi-c* déclinait anciennement les deux thèmes pronominaux dont il est composé, si nous en croyons la forme *heicei* conservée sur une inscription[1]. Ces mots nous montrent comment la vie grammaticale se retire peu à peu du second terme : privé de l'accent, ne faisant d'ailleurs que répéter les désinences du premier pronom, il perd une déclinaison qui paraît superflue, et il descend alors à l'état de simple enclitique.

A côté de ces formations, il faut mentionner les irrégularités et les bizarreries du langage. On ne peut guère expliquer le latin *is-te* que comme un composé dont le premier membre est un nominatif masculin pétrifié[2]. Tandis que le pronom *ipse*, au temps de Scipion l'Africain et de Plaute, fléchissait sa première partie et laissait la se-

[1] *Inscriptiones Neapolitanæ* de Mommsen, 5882 :

Protogenes Cloul. suavei heicei situs mimus.

Heicei est un locatif : il est devenu plus tard *hīc*. Comparez Corssen, *Aussprache, Vocalismus und Betonung der lateinischen Sprache* (1re édition), I, p. 271. [Voyez toutefois 2e édition, I, 592.]

[2] Voyez § 343. [Une autre explication a été donnée par M. Louis Havet dans les *Mémoires de la Société de linguistique*, II, p. 234.]

conde invariable[1], le latin classique a fait passer la flexion à la fin.

C'est le besoin de donner plus de corps à ces mots, joint au désir de montrer plus expressément les objets en accumulant les racines indicatives, qui a fait créer tant de pronoms composés. On sait combien les idiomes modernes sont allés loin dans cette voie : il suffit de citer l'italien *stesso*, le français *celui-ci*. Dans notre mot *même*, on découvre plus de thèmes pronominaux qu'il ne contient de lettres. Les langues anciennes, sans avoir porté l'agglutination aussi loin, ont pourtant donné des mots comme *τοσοῦτος*, *τηλικοῦτος*, *quicunque*, qui ne le cèdent guère à ces exemples. C'est ce penchant des pronoms à s'attirer les uns les autres qui a, suivant une théorie très-vraisemblable, produit les génitifs et datifs latins comme *illius*, *illi*, dont pendant longtemps on n'a su donner aucune explication plausible[2]. Mais l'exemple le plus curieux est sans doute le pronom de la première personne «je», en latin *ego*, en sanscrit *aham* : dans ce pronom, que la philosophie se plaisait, il y a trente ans, à proclamer un mot indécomposable et irréductible, l'analyse philologique a découvert trois racines différentes[3].

Nous dirons maintenant quelques mots des divers thèmes

[1] *Opera, factis, consiliis reque eapse bene meritus* (Festus, au mot *reque*). — *Eampse anum* (Plaute, *Aul.* V, 7).

[2] Voyez la théorie exposée par M. Fr. Meunier dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, I, p. 14.

[3] *Aham*, pour *agham*, se compose : 1° du thème démonstratif *a*; 2° du thème *gha*, qui existe en sanscrit comme enclitique et qui a fourni au grec la particule *γέ*; 3° de *m*, désinence du nominatif dans les pronoms (comparez *tva-m*, *a-ya-m*, *i-da-m*).

pronominaux que l'auteur a réunis sous le titre général de : « Pronoms de la troisième personne »[1].

La première et la seconde personne n'ont point de thème spécial pour marquer l'action réfléchie; on trouve, par exemple, le même accusatif dans cette phrase « il me regarde » et dans cette autre « je me regarde ». Au contraire, à la troisième personne, ce n'est point le même pronom qui est employé comme régime dans « je le regarde » et dans « il se regarde ». La raison de cette différence est facile à comprendre : pour celui qui parle, il n'existe qu'une seule première et qu'une seule seconde personne. Au contraire, le domaine de la troisième personne est sans limites, et il importe à la clarté du discours que parmi les nombreux thèmes de la troisième personne, il y en ait un qui soit spécialement employé quand il s'agit de marquer le retour de l'action sur le sujet. Ce pronom est si nécessaire que les langues qui l'ont perdu, comme l'anglais[2], ou qui l'ont rendu indéclinable, comme le sanscrit, ont dû le remplacer soit par une circonlocution (*himself*), soit par un substantif (*âtman* « esprit, âme »).

Quelques idiomes emploient *sva* comme le pronom réfléchi par excellence, de sorte qu'il signifie tour à tour « moi-même, toi-même, soi-même ». Le grec ἑαυτοῦ, par exemple, dont la partie initiale ἑ n'est pas autre chose que le thème *sva*, peut avoir ces trois significations[3]. En an-

[1] Voyez § 341 et suiv.

[2] Il manque déjà en ancien saxon et en anglo-saxon.

[3] De même, les adjectifs pronominaux ἑός, σφέτερος peuvent signifier « mon, ton, notre, votre ». Sur un emploi analogue de l'adjectif possessif *sva* en sanscrit, voyez le Glossaire de Bopp, au mot *sva*.

cien slave, *čituň saň* veut dire «je m'honore», quoique la traduction littérale soit «honoro se»; de même, *čitešì saň* «tu t'honores», littéralement «honoras se». Il est difficile de décider si le pronom *sva* a eu dès l'origine cette aptitude générale à représenter toutes les personnes, ou si c'est par une sorte d'abus qu'il a pénétré de la troisième dans la seconde et dans la première. On verra plus loin les conséquences que notre auteur a tirées de ces faits pour l'explication du passif latin [1].

Si la différence entre les pronoms personnels et les pronoms démonstratifs s'efface quand on remonte le cours des âges, à plus forte raison devons-nous regarder comme d'origine secondaire les distinctions que l'usage a établies entre les pronoms démonstratifs, interrogatifs, relatifs et indéfinis. Les thèmes pronominaux avaient dans le principe une signification indéterminée qui les rendait tous également propres à remplir tour à tour ces différentes fonctions. C'est petit à petit, à mesure que le langage s'est fixé, et grâce à une syntaxe plus savante, que la spécialité des pronoms a commencé à se dessiner. L'étude des suffixes nous ramène à une période où *ka*, *ya*, *na*, *ta* étaient synonymes. Les pronoms composés ont gardé aussi quelque chose de cet état flottant du langage. Tandis que le thème *ka*, employé seul, sert à l'interrogation, nous voyons que dans le composé *êka* «un» il figure avec un sens affirmatif. Ainsi qu'il arrive souvent, le composé nous a conservé l'acception la plus ancienne.

Une des tâches de la grammaire comparée sera de re-

[1] Voyez § 476 et suiv.

chercher à quelle époque la spécialité de la fonction a commencé pour les pronoms. Il n'en est qu'un dont on puisse affirmer avec certitude qu'il avait reçu un emploi distinct dès avant la séparation des idiomes aryens : nous voulons parler du thème précité *ka*, auquel, dans toute la famille, est dévolue la fonction interrogative. Pour tous les autres, le doute est permis. M. Bopp paraît supposer que le thème *ya* avait dès la période indo-européenne le rôle de pronom relatif que nous lui voyons en sanscrit. Mais si l'on examine les dérivés du thème *ya*, dont la plupart sont purement démonstratifs[1], si l'on songe qu'en latin et en gothique la fonction du pronom relatif a été imposée par surcroît au thème *ka*, si l'on prend garde enfin à l'emploi du pronom *ya* dans les textes védiques[2], on est amené à penser que la spécialité de la fonction ne remonte pas pour ce thème aux temps reculés où M. Bopp a cru pouvoir la fixer. L'exemple de l'allemand, qui emploie *der* dans le même sens que *welcher*, montre avec quelle facilité une langue peut infuser la signification relative dans un thème pronominal quelconque[3].

Rien n'est plus naturel que de rencontrer comme article dans une langue le même mot qui est pronom démons-

[1] Comparez, par exemple, le latin *jam*, le gothique *jah* «et», *ja* «oui», *jai* «certes», *jains* «celui-là».

[2] Rapprochons aussi l'emploi de ὅς dans les textes homériques. Nous nous contenterons de citer le καὶ ὃς ἔφη qui y revient si souvent. Il faut pourtant ajouter que le grec ayant également changé en esprit rude un *y* et un *s* initial, il est difficile de distinguer ce qui appartient au thème *ya* ou au thème *sa*.

[3] En ancien perse, ce sont les thèmes composés *hya* et *tya* qui ont le sens relatif. [Sur cette question, voyez Delbrück et Windisch, *Syntaktische Forschungen*, I, p. 30.]

tratif dans une autre. Ainsi le thème *ta* « celui-ci », qui a fourni la seconde partie de *αὐ-τός* et de *is-te*, est devenu l'article en grec et en gothique. Le thème composé *ana*, qui a donné à l'irlandais son article *an* « le », conserve sa qualité de pronom en sanscrit et dans les idiomes letto-slaves. La création de l'article est due au même besoin de montrer les objets qui avait fait inventer d'abord les suffixes et les désinences, et qui a poussé quelques idiomes à incorporer un pronom aux adjectifs. De même que les désinences ont perdu petit à petit leur signification démonstrative pour n'avoir plus qu'une valeur logique, de même aussi l'article : grâce au progrès de la syntaxe, il n'a plus guère servi qu'à l'agencement de la phrase et à la perspective grammaticale.

Parmi les pronoms démonstratifs proprement dits, les langues, arrivées à une certaine culture, font ordinairement un choix, et emploient les uns pour désigner les objets rapprochés, les autres pour marquer ce qui est situé au loin. Il est clair que cette distinction, qui appartient surtout à la langue écrite, n'a rien de primitif. A l'origine, les thèmes qui voulaient dire « celui-ci » pouvaient signifier aussi « celui-là ». La véritable fonction des pronoms, dit M. Bopp, est de désigner une personne ou une chose : c'est l'esprit qui supplée le lieu plus ou moins éloigné.

Cette remarque conduit M. Bopp à l'une de ses explications les plus ingénieuses et les plus profondes. Il s'agit de rendre compte de la négation. Dans la plupart des langues de la famille, la négation est exprimée par la

syllabe *na*[1] : or, cette même syllabe a d'autres fois une valeur purement démonstrative. Elle entre en composition dans les pronoms *ana* « celui-ci », *êna* (même sens)[2]; et si nous remontons jusqu'aux textes védiques, nous trouvons une particule *na* qui est employée avec le sens démonstratif ou relatif, pour signifier « de même que, comme[3] ». Partant de ces observations, l'auteur n'hésite point à rattacher la négation à la racine pronominale *na*. Puisque l'affirmation est partout marquée par une expression pronominale, par *i-ta* en latin, par *ta-thâ* en sanscrit, par *ja* ou *jai* en gothique, le contraire de l'affirmation doit pouvoir s'exprimer à l'aide d'un mot qui formera avec elle la même antithèse qu'en latin classique « illud » avec « hoc ». *Na* ne sera donc pas, à proprement parler, une négation, mais un pronom servant à marquer l'éloignement. Et, en effet, de ce qu'on me refuse une qualité, il ne s'ensuit pas qu'on supprime cette qualité : on se contente de l'éloigner de mon voisinage ou de ma personne[4]. Si, en outre, nous songeons que le geste était l'accompagnement obligé de toute racine pronominale, nous par-

[1] Sanscrit *na*, latin *nĕ* (*nĕfas*, *nĕqueo*), gothique *ni*, ancien slave *ne* ou *ni*, grec *νη* (*νήκερως*, *νηκηδής*). Le latin *non* est une abréviation de *nœnum*, pour *nĕ oinum*; l'allemand *nicht* est la réunion de deux mots qui sont encore séparés en gothique : *ni vaiht* « non quelque chose ».

[2] A *êna* correspond le latin *oino-s* (plus tard *ûnu-s*), le grec *οἴνη* (l'as au jeu), le gothique *ain-s* « un ». Nous trouvons aussi le thème pronominal *na* dans le grec *ἐκεῖ-νο-ς*.

[3] En latin, *nam* est au thème *na* ce que *quam*, *tam*, *jam* sont aux thèmes *ka*, *ta*, *ya*.

[4] On peut comparer, dans nos langues modernes, les locutions comme : « Loin de moi la pensée . . . », ou : « loin de songer à . . . ». Ces tours équivalent à des négations.

viendrons à comprendre comment la particule *na* a pu prendre le sens qui lui est resté[1].

Ainsi tombe la ligne de démarcation qu'*a priori* on serait tenté de supposer entre les mots affirmatifs et négatifs. Les particules grecques *οὐ* et *μή* (= sanscrit *mâ*), l'*a* privatif se rattachent également à des thèmes pronominaux. A vrai dire, on eût été en droit de s'étonner, si le langage dans son enfance avait trouvé un signe spécial pour l'idée absolue de la négation, quand la plus savante et la plus abstraite de toutes les langues, l'algèbre, pour marquer les quantités négatives, a recouru à un signe qui, pris en lui-même, ne marque pas autre chose que l'idée positive de retrancher.

Si du sens des pronoms nous passons à leur forme, nous trouvons également matière à nombreuses observations. M. Bopp a montré, par exemple, qu'à côté du thème interrogatif *ka*, il existe deux thèmes secondaires *ki* et *ku*, dont au moins le premier a laissé des dérivés dans les langues de l'Europe. En latin, la déclinaison de *quŏ* (= sanscrit *ka*), devenue défective, s'est complétée à l'aide du thème *quĭ* (= sanscrit *ki*) : c'est ainsi qu'à côté du génitif pluriel *quorum* nous avons le datif-ablatif *quibus*, et à côté de l'accusatif féminin *quam*, le masculin *quem*. Cette double déclinaison apparaît encore mieux dès qu'on y joint les adverbes, les prépositions et les conjonctions qui en sont comme des fragments détachés : ainsi la conjonc-

[1] Comparez aussi les préfixes qui marquent l'éloignement. Le sanscrit *apa-bhî* signifie «qui n'a point de crainte», le grec *ἀπόκληρος* «déshérité», le latin *exsors* ou *expers* «qui n'a point de part», l'allemand *abgunst* «défaveur». Dans tous ces mots, la particule de lieu a pris un sens négatif.

tion *quum* est le masculin de *quam*[1], *quia* est le pluriel neutre de *quid*.

L'observation de notre auteur aurait pu être généralisée : la plupart des thèmes pronominaux se présentent à nous sous une triple forme, c'est-à-dire qu'ils ont tour à tour les voyelles *a*, *i* et *u*. A côté du thème *ta*, il a dû exister un thème secondaire *ti*, auquel se rapportent les formes latines *au-tem* et *i-tem;* à côté de *na*, nous avons *ni* qui a donné *nem-pe*, et *nu* qui est resté en sanscrit comme particule interrogative, et dont peuvent être rapprochés le grec *νύ* et *νῦν*. Cette faculté de transformation de la voyelle est un des traits qui distinguent les racines pronominales des racines verbales[2].

Nous n'avons pas l'intention de passer en revue tous les thèmes de la troisième personne. Leur grand nombre a été la cause principale de la richesse et de la flexibilité de nos idiomes, car ils se retrouvent à peu près tous comme suffixes, et, en se combinant entre eux, ils ont permis de multiplier presque à l'infini les dérivés d'une racine. De plus, ils ont donné naissance à ces innombrables particules qui sont comme les jointures du discours, et auxquelles nos langues doivent le mouvement, la souplesse et la force de leur syntaxe.

Nous passons maintenant à la classe des mots que

[1] La comparaison des langues italiques montre que la préposition *cum* a une autre origine que la conjonction *quum :* tandis que cette dernière est représentée en ombrien par *ponne*, pour *pom + de*, la préposition figure dans le même dialecte sous la forme *com*.

[2] A côté du thème *ma*, nous avons une forme *mi* dans le sanscrit *amîshâm*, *amîbhis*, et une forme *mu* dans *amum*, *amûni*.

M. Bopp appelle «adjectifs pronominaux». Le propre des pronoms, selon la définition de notre auteur, étant de désigner des personnes ou des choses, les mots tels que *meus*, *tuus*, *suus*, *talis*, *tantus*, *ὅσος*, *ποῖος* ne peuvent être des pronoms, mais seulement des adjectifs pronominaux. En tête de cette classe, on trouve les adjectifs possessifs. De même que nos idiomes ont remanié à plusieurs fois leurs noms de nombre ordinaux pour les maintenir d'accord avec les nombres cardinaux, de même ils ont refait les adjectifs possessifs pour les tenir, autant que possible, en ligne avec les pronoms personnels. Il ne faut donc pas plus chercher à rapprocher *meus* de *ἐμός* que du slave *mo-j*. Mais à défaut des mots eux-mêmes, on peut comparer les modes de formation : on arrive, sur ce point, à des observations intéressantes.

L'une des plus importantes, c'est l'échange constant et réciproque qui existe dans toutes les langues entre l'adjectif possessif et le génitif du pronom personnel ou démonstratif. Tantôt nous voyons, comme en latin, que le pronom personnel, ayant perdu son génitif, emprunte simplement la forme qui lui manque à l'adjectif possessif correspondant; ainsi *meî* n'est pas autre chose que le génitif de *meus*, *nostrî* celui de *noster*, et *nostrum* (formé comme *deum*, *cœlicolum*) est le génitif pluriel du même mot. D'autres fois, c'est l'adjectif possessif au neutre ou privé de flexion qui sert de génitif au pronom personnel : tels sont *asmâkam* «de nous» (littéralement «notre»), *yushmâkam* «de vous» (littéralement «votre») en sanscrit, *meina* «de moi» (littéralement «mon»), *unsara* «de nous» (littéralement «notre») en gothique.

Mais nous avons aussi des exemples de l'échange inverse, et le génitif des pronoms personnels ou démonstratifs peut donner naissance à un adjectif possessif. C'est ce qui a eu lieu pour le français *leur* et pour le latin *cujus, cuja, cujum*. Nulle part cet emprunt n'est aussi curieux à étudier que dans les langues germaniques. On sait qu'en allemand et en anglais le pronom possessif n'est pas le même si c'est d'un homme ou d'une femme que je parle, que dans le premier cas, par exemple, «son habit» se dira *sein kleid, his cloth*, mais, dans le second, *ihr kleid, her cloth*. Cette faculté, qui à première vue semble une invention des langues germaniques, s'explique très-bien du moment qu'on sait que ces pronoms possessifs proviennent d'anciens génitifs du pronom «il, elle».

Le chapitre que nous analysons se termine par un certain nombre de rapprochements où l'on ne reconnaît pas toujours le coup d'œil habituellement si sûr et si juste de notre auteur. Quand, par exemple, il retrouve dans le grec τηλίκος le sanscrit *tâdrĭça* «tel», quand il identifie *tâvant* et τῆμος, *tadîya* et τοῖος, quand il pense découvrir dans l'adverbe τηνίκα le substantif sanscrit *niç* «nuit», nous devons convenir qu'il dépasse les bornes de la méthode comparative. Mais au temps où M. Bopp avait présenté pour la première fois ces rapprochements, on n'apercevait pas encore assez clairement la limite que la science nouvelle devait se défendre de franchir.

LE VERBE.

LA RACINE ET LE THÈME VERBAL.

Le verbe est la partie de nos idiomes la plus anciennement développée et celle où ils présentent les ressemblances les plus frappantes et le parallélisme le plus continu. La conjugaison est, en outre, une des deux pièces essentielles de notre mécanisme grammatical. On ne peut donc pas s'étonner que M. Bopp ait, de tout temps, montré pour l'étude du verbe une sorte de prédilection. Il en avait fait le sujet de son premier écrit; il y a consacré plus du quart de sa *Grammaire comparée*. Ce sont, sauf quelques défaillances, les chapitres les plus remarquables de l'ouvrage : sur certains points, il ne reste rien à ajouter aux explications de notre auteur[1].

Réduit à sa forme la plus simple, le verbe se compose de deux racines juxtaposées : l'une attributive, comme *ad* «manger», *bhâ* «briller»; l'autre pronominale, comme *ma* «je», *ta* «il». Soit que la seconde syllabe, étant dépourvue de l'accent tonique, ait pour cette raison affaibli sa voyelle, soit que nous ayons devant nous un thème secondaire[2], *ma* est remplacé par *mi* et *ta* par *ti*. Ainsi ont été formés *ad-mi* «je mange», *bhâ-ti* «il brille». Le verbe

[1] Après la *Grammaire comparée*, l'ouvrage qui a fait accomplir le plus de progrès à la théorie du verbe est le livre de M. George Curtius : La formation des temps et des modes en grec et en latin (Berlin, 1846). [Une refonte de cet ouvrage a commencé de paraître en 1873 : *Das Verbum der griechischen Sprache*. En rapprocher : Delbrück, *Das altindische Verbum*, 1874.]

[2] Voyez ci-dessus, p. XXXV.

présente donc la même combinaison de racines que le nom. On se rappelle, en effet, que les mots comme *duc-s*, *φλόγ-ς* renferment une racine attributive suivie d'une racine pronominale (*sa*). Mais le rapport entre les deux termes n'est pas le même : si nous appliquions à cette syntaxe intérieure les dénominations que l'analyse logique nous a rendues familières, nous dirions que dans *duc-s* le pronom démonstratif est construit en apposition avec l'idée de conducteur, tandis que dans *bhâ-ti* le pronom est sujet et *bhâ* attribut.

Tous les verbes ne présentent point une construction aussi simple, de même que tous les substantifs ne sont point des mots-racines[1]. Quand on considère des verbes comme *δίδο-μεν*, *δείκ-νυ-μεν*, *δάμ-να-μεν*, *φεύγ-ο-μεν*, *τύπ-το-μεν*, *δάκ-νο-μεν*, *λαμϐ-άνο-μεν*, et qu'on les compare aux racines *δο*, *δικ*, *δαμ*, *φυγ*, *τυπ*, *δακ*, *λαϐ*, on s'assure que différentes syllabes peuvent s'insérer entre la désinence et la racine verbale, qui elle-même peut être redoublée, ou renforcée, ou nasalisée. Ces modifications donnent lieu à une distinction importante : celle de la racine et du thème verbal. A côté de *φυγ* nous avons un thème *φευγο* ou *φευγε*, à côté de *λαϐ* on a *λαμϐανο* ou *λαμϐανε*, à côté de *δαμ* nous trouvons *δαμνη* ou *δαμνα*, à côté de *δο* l'on obtient *διδω* ou *διδο*. Tandis que la racine demeure toujours la même, le thème, c'est-à-dire la partie du verbe qui reste après qu'on a retranché les désinences personnelles, varie selon les temps, les modes, et même quelquefois selon les personnes[2].

[1] Voyez § 111.

[2] A l'optatif, par exemple, nous avons pour thème *φευγοι*, au subjonctif

Les modifications et insertions dont nous venons de parler n'ont pas lieu à tous les temps, mais seulement au présent et à l'imparfait. On est convenu d'appeler ces temps «les temps spéciaux», par opposition aux «temps généraux», où ces modifications et insertions manquent.

Les grammairiens indous ont divisé tous les verbes en dix classes, d'après la forme que prend le thème dans les temps spéciaux. Ainsi, pour donner une idée de cette division, les verbes qui, comme *λιπ*, *φυγ* en grec, renforcent leur voyelle radicale et insèrent une voyelle devant les désinences (*λείπ-ο-μεν*, *φεύγ-ο-μεν*), composent la première classe; les verbes qui, comme *ὄρ-νυ-μεν*, *δείκ-νυ-μεν*, intercalent la syllabe *nu* entre la désinence et la racine, ont été placés dans la cinquième classe; ceux qui prennent un redoublement, comme *τίθε-μεν*, *δίδο-μεν*, appartiennent à la troisième; ceux qui adjoignent immédiatement la désinence à la racine, comme *ἐσ-μέν*, *φα-μέν*, constituent la seconde. Il faut se reporter au premier volume de la *Grammaire comparée* (§ 109[a]) pour trouver le détail de cette classification, qui peut s'appliquer, avec de légers changements, à toutes les autres langues de la famille. Les modifications et insertions qui servent de critérium ont été nommées pour cette raison les *caractéristiques des classes*.

Notre auteur, en reproduisant cette division, se montre le disciple des Indous. Mais concurremment avec celle-ci, M. Bopp en établit une autre qui est son œuvre propre,

φευγω ou φευγη, à l'imparfait *ἐφευγο* ou *ἐφευγε*, à l'aoriste *ἐφυγο* ou *ἐφυγε*. Au présent singulier, nous avons *διδω*, au présent pluriel et duel *διδο*.

et qui a le mérite de pénétrer plus profondément dans l'organisme de nos idiomes. Comme la classification des Indous, elle s'applique seulement aux temps spéciaux, car dans les temps généraux la conjugaison de tous les verbes est la même. Nous exposerons brièvement en quoi elle consiste, et pour être plus clair, nous emprunterons autant que possible nos exemples à la langue grecque.

Sur un certain nombre de points, les verbes grecs se divisent nettement en deux catégories. Premièrement à l'optatif. A côté des formes *φέρ-ο-μεν*, *φεύγ-ο-μεν*, *τύπ-το-μεν*, *δάκ-νο-μεν*, *λαμϐ-άνο-μεν*, nous avons les optatifs *φέρ-ο-ι-μεν*, *τύπ-το-ι-μεν*, *δάκ-νο-ι-μεν*, *λαμϐ-άνο-ι-μεν*, qui se distinguent seulement de la personne correspondante de l'indicatif par l'addition d'un *ι*. Au contraire, les verbes comme *ἐσ-μέν*, *τίθε-μεν*, *δίδο-μεν*, *ἵσ7α-μεν* prennent à l'optatif, non pas seulement un *ι*, mais la syllabe *ιη* : *ἐ(σ)-ίη-μεν*, *τιθε-ίη-μεν*, *διδο-ίη-μεν*, *ἱσ7α-ίη-μεν*. Il ne faudrait point croire que cette différence soit particulière au grec : on la retrouve, exactement pareille, en sanscrit, où *bhar-a-i-ma* « que nous portions » correspond à *φέρ-ο-ι-μεν* et *(a)s-yâ-ma* « que nous soyons » à *ἐ(σ)-ίη-μεν*. Les mêmes verbes qui diffèrent de la sorte à l'optatif se séparent également à l'impératif, comme on peut s'en assurer en comparant *φέρ-ε*, *δάκ-νε*, *τύπ-τε* à *ἴσ-θι*, *δίδω-θι*[1], *ὄμνυ-θι*, et le sanscrit *bhar-a* « porte ! » à *ê-dhi* « sois ! », *yung-dhi* « joins ! ». Une troisième différence non moins marquée se trouvait au subjonctif; tandis que *φέρω*,

[1] Ἀλλὰ, ἄνασσ᾽, ἵληθι, δίδωθι δέ μοι κλέος ἐσθλόν.

Odyssée, III, 380.

λείπω ont partout au subjonctif un *ω* ou un *η*, l'ancien subjonctif de *ἴμεν* est *ἴομεν*. Mais le temps a fini par effacer cette différence, en grec comme en sanscrit. Enfin il existe un quatrième point sur lequel ces verbes se séparent : c'est qu'à certains temps, par exemple au présent de l'indicatif, les verbes comme *φεύγω* ont un thème invariable devant les désinences du singulier, du pluriel et du duel, tandis que les verbes comme *τίθημι* ne présentent pas le même thème au singulier qu'aux deux autres nombres. Tandis qu'on dit, par exemple, *φεύγω* et *φεύγομεν*, nous avons *εἶμι* et *ἴμεν*, *δίδωμι* et *δίδομεν*, *δείκνῡμι* et *δείκνῠμεν*; et de même en sanscrit, tandis qu'on dit *bhara-si* « tu portes » et *bhara-tha* « vous portez », nous avons *ê-mi* « je vais » et *i-mas* ou *i-masi* « nous allons ». Comme on le voit par l'accord du sanscrit et du grec, toutes ces différences remontent à la période indo-européenne : dès avant la séparation de nos idiomes, les verbes comme *φεύγω* s'éloignaient sur au moins quatre points essentiels des verbes comme *δίδωμι*[1].

Ce sont là les faits qui ont amené M. Bopp à établir deux conjugaisons principales (*haupt-conjugationen*). Dans la première, il place les verbes comme *φεύγω*, *λαμβάνω*, *τύπτω*; dans la seconde, ceux comme *εἰμί*, *τίθημι*, *δείκνυμι*. Ainsi que le doit faire une bonne classification, celle de notre auteur s'applique à plusieurs caractères qui

[1] Les optatifs dits attiques, comme *φιλοίην*, *τιμῴην*, *δηλοίην*, semblent contredire cette classification. Mais c'est là très-probablement une flexion moderne, imitée de la conjugaison en *μι*, pour éviter une contraction excessive. Il est difficile de croire que les verbes comme *φιλέω*, *τιμάω*, *δηλόω*, qui sont les plus récents de tous, puisqu'ils répondent à la dixième classe sanscrite, soient restés à l'optatif plus archaïques que les autres.

(sauf les altérations apportées par le temps) se retrouvent constamment ensemble et ne vont point l'un sans l'autre. Ce qui prouve, en outre, que cette division est conforme à la nature des choses, c'est que la séparation en deux conjugaisons principales, qui avait déjà lieu dès la période indo-européenne, s'est encore élargie dans la suite des siècles, et que de nouveaux caractères distinctifs sont venus s'ajouter à ceux qui existaient d'abord. En grec, par exemple, les verbes de la première conjugaison principale se distinguent à l'indicatif présent de ceux de la seconde. On a, d'une part, *φέρω*, et de l'autre *τίθημι*, *φέρεις* et *τίθης*, *φέρει* et *τίθησι*.

C'est là, il est vrai, une différence secondaire et de date relativement récente, car en sanscrit tous les verbes sans exception ont à l'indicatif présent les désinences *mi*, *si*, *ti*. Mais ce n'en est pas moins une confirmation de la théorie de notre auteur. On en peut dire autant des différences qui se sont introduites à l'infinitif (*τιθέναι*, *λύειν*) et au participe (*τιθείς*, *λύων*). Les grammairiens grecs, qui ont divisé leurs verbes en deux catégories, et qui les ont désignées d'après la première personne de l'indicatif présent, se sont donc rencontrés avec les linguistes modernes, ou plutôt M. Bopp, s'appuyant sur un ensemble de faits en grande partie inconnus à l'antiquité classique, a confirmé, approfondi la division qu'une observation nécessairement incomplète avait fait établir. A la première conjugaison principale de Bopp correspondent les verbes en *ω*, à la seconde conjugaison principale, les verbes en *μι*[1].

[1] Le sanscrit également a ajouté des différences nouvelles à celles qui exis-

Mais il ne suffit point de tracer une classification : autant que possible il faut en indiquer le principe. Ici la théorie de Bopp ne va pas aussi loin qu'on pourrait le désirer. Pourquoi les verbes comme *φεύγω*, *τύπτω*, *λαμβάνω* ne se conjuguent-ils pas comme *εἰμί*, *τίθημι*? Il est facile de constater que les premiers font précéder la désinence personnelle d'une voyelle ο ou ε (= sanscrit *a*), qui tantôt constitue à elle seule la caractéristique (*λέγ-ο-μεν*, *φέρ-ε-τε*), tantôt en est la partie finale (*δάκ-νο-μεν*, *λανθ-άνε-τε*). C'est cette voyelle qui est l'occasion d'une partie des différences que nous avons signalées. Mais elle ne saurait les expliquer toutes, au moins en dernier ressort, et il est nécessaire de faire intervenir une autre cause, dont M. Bopp a généralement tenu trop peu de compte, savoir l'accentuation.

Pour ne pas allonger outre mesure cette exposition, nous dirons en peu de mots que les verbes de la seconde conjugaison disposent de l'accent tonique avec une certaine liberté, de sorte que nous le trouvons tantôt sur la désinence, tantôt sur l'une des syllabes du thème verbal. Nous avons, par exemple, en sanscrit, *ế-mi* «je vais» et *i-más* «nous allons». Le changement de voyelle est le résultat de ce déplacement de l'accent, car il est dans la nature du langage de renforcer les syllabes qui reçoivent le ton et

taient entre les deux conjugaisons dans la période indo-européenne : à la troisième personne plurielle du moyen, les verbes de la première se terminent en *antê*, tandis que ceux de la seconde ont perdu le *n* et font *atê* (comparez *bharantê* et *dvishatê*). Au participe moyen, les verbes de la première conjugaison prennent le suffixe *mâna*, tandis que ceux de la seconde ont *âna*. Le grec est resté étranger à ces distinctions : il a *φέρ-ο-νται* et *τίθε-νται*, *φερ-ό-μενος* et *τιθέ-μενος*.

d'affaiblir celles qui en sont privées. Au contraire, les verbes de la première conjugaison n'ont jamais l'accent sur la désinence : l'ο ou l'ε (= sanscrit *a*) constitue une limite que l'accent tonique ne dépasse point. Aussi le thème reste-t-il le même à toutes les personnes et ne subit-il ni renforcement, ni affaiblissement. On ne peut guère douter que les verbes comme *εἶμι* ne soient d'une formation plus ancienne que les verbes comme *φέρω*, et cette instabilité de l'accent est la marque d'une époque où l'union entre la désinence et la racine n'était pas encore également étroite à toutes les personnes.

Le grec ne présente plus qu'une image imparfaite de ces variations. Une loi générale a fait reculer l'accent sur la pénultième ou l'antépénultième; mais les effets de l'ancienne accentuation ont survécu. C'est pour cette raison que nous avons *εἶμι* et *ἴμεν*, *δείκνῡμι* et *δείκνῠμεν*, *δάμνημι* et *δάμνᾰμεν*[1]. Les différences qu'on remarque à l'optatif sont dues également à la place autrefois occupée par l'accent tonique (comparez *bhárêma* « que nous portions » et *dvish-yấ-ma* « que nous haïssions »), et il est permis de conjecturer que tous les autres faits qui séparent les verbes de la première conjugaison de ceux de la seconde, se ramèneront, en dernière analyse, à la même cause.

C'est à M. Benfey qu'appartient le mérite d'avoir mis en lumière le rôle que l'accent tonique joue dans la conjugaison[2]. Au temps où M. Bopp donna une forme défini-

[1] En sanscrit également, l'accent n'est pas resté partout à sa place primitive. Ainsi *dádâmi* a avancé l'accent sur la syllabe réduplicative, tandis que *bibhármi* a encore le ton sur la syllabe radicale.

[2] Voyez surtout sa Grammaire sanscrite abrégée.

tive à sa théorie du verbe, les lois de l'accentuation sanscrite étaient encore inconnues. Aussi attribue-t-il à des raisons d'équilibre les changements phoniques qu'on observe dans *é-mi* et *i-más*, dans *bi-bhár-mi* et *bi-bhṛi-más*. *Mi* est une «désinence légère», devant laquelle le thème verbal *i* se renforce; *mas* est une «désinence pesante», devant laquelle *bhar* s'affaiblit. Mais si aux noms de désinences légères et pesantes on substitue ceux de «primitivement atones» et de «primitivement accentuées», les observations de notre auteur conservent toute leur justesse[1].

S'il fallait une preuve nouvelle que les verbes en *μι* appartiennent à un âge plus reculé que les verbes en *ω*, on la trouverait dans ce fait que ceux-ci envahissent peu à peu la place des autres. Déjà dans les Védas les verbes de la seconde conjugaison sont les moins nombreux; en grec, ils ne forment plus qu'un petit groupe; en latin, on ne peut guère citer que quelques formes, comme *es-t*, *da-t*, *fer-t;* il en est de même en gothique et en ancien slave, où nous avons, par exemple, *is-t* «il est», slave *jes-tĭ* (même sens)[2]. La première conjugaison, plus uniforme, plus facile, finit par évincer ou par absorber la seconde. Quand elle ne peut se substituer tout entière à l'autre, elle lui impose une partie de ses formes. Le verbe grec

[1] § 480-493. On ne peut nier cependant que M. Bopp cherche à diminuer la part de l'accent; voyez, par exemple, la note dirigée contre Holtzmann (§ 604, remarque), où il dit en terminant qu'il regarde l'accentuation de *ἴμεν* comme plus ancienne que celle de *imás*. Notre auteur s'est aussi quelque peu exposé en soutenant contre Diez que la différence qu'on remarque en français entre *je tiens* et *nous tenons* est due, non à l'accent tonique, mais au poids des désinences (§ 511, remarque 2).

[2] Voyez § 109ᵃ. 3.

δείκνυμι « montrer » appartient encore à la seconde conjugaison; mais il a déjà un subjonctif *δεικνύω* et un optatif *δεικνύοιμι* qui sont de la première [1].

En établissant à côté des dix classes distinguées par les grammairiens indous sa division en deux conjugaisons principales, M. Bopp a donc eu le mérite de placer une classification historique en regard d'une division uniquement fondée sur l'analyse. Mais il est allé encore plus loin : il s'est demandé d'où provenaient ces éléments adventices comme *a*, *ya*, *nu*, *nâ*, qui aux temps spéciaux viennent s'insérer entre la racine et la désinence, et il a réussi à montrer que ce problème, devant lequel un esprit moins intrépide aurait reculé, pouvait être résolu.

Nous avons vu plus haut que les verbes les plus simples se composent d'une racine attributive suivie d'une racine pronominale. Mais au lieu d'une racine comme *bhar* « porter », *budh* « savoir » *dhrĭsh* « oser », le premier terme peut aussi bien être un thème, c'est-à-dire une racine combinée avec un suffixe, comme *bhara* « porteur », *bôdha* « intelligent, intelligence », *dhrĭshṇu* « hardi ». On aura alors des formes verbales telles que *bhara-ti* « il porte », *bôdha-ti* « il sait », *dhrĭshṇu-mas* « nous osons ». Il en est de même en latin. Par exemple, la racine *spak* « voir » a donné le verbe *specere* (dans *ad-spicere*, *con-spicere*); mais de *spec* viennent aussi le thème *spec-tŏ* (nominatif *spectus*), qui a

[1] Tout récemment, M. Guillaume Scherer, dans un livre plein de vues hardies, a supposé que les verbes en *ω* étaient les plus anciens. Il nous a été impossible de nous rendre aux raisons qu'il donne (*Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 173 et suiv.).

donné *spectare*, et le thème *speculo* (nominatif *speculum*), qui a fait *speculari*[1].

Les grammairiens indous ont très-bien observé ces diverses formations; mais ils se proposaient de faire l'anatomie de leur langue, et ils ne songeaient nullement à en être les historiens. S'agit-il d'expliquer *bhara-ti*, *bôdha-ti*, *dhrĭshṇu-mas?* Ils supposent que la racine *bhar* a inséré un *a* devant la désinence (*bhar-a-ti*), que la racine *budh* a fait de même et qu'elle a, en outre, renforcé sa voyelle (*bôdh-a-ti*), que la racine *dhrĭsh* a intercalé la syllabe *ṇu* devant sa flexion (*dhrĭsh-ṇu-mas*). En un mot, ils attribuent au mécanisme de la conjugaison des syllabes et des modifications phoniques qui appartiennent au thème. C'est l'ordre systématique, c'est l'extrême précision de la grammaire indienne qui nous font illusion; mais, au fond, l'erreur est la même que si nous disions que la racine *spec* peut se conjuguer en latin d'après trois classes différentes, et faire au présent de l'indicatif *specio*, *specto* ou *speculor*.

On peut objecter que *spectâre*, *speculâri* gardent les syllabes *tâ*, *ulâ* à tous les temps, au lieu que les caractéristiques sanscrites apparaissent seulement au présent et à l'imparfait. L'objection n'a pas manqué d'être faite : M. Pott[2], partant de cette idée que le présent et l'impar-

[1] Si la conjugaison n'était alimentée qu'à l'aide des seules racines, le nombre des verbes serait extrêmement limité; mais grâce aux nombreux suffixes dont disposent nos idiomes, nous pouvons former une quantité indéfinie de thèmes, et à leur tour ces thèmes peuvent donner naissance à des verbes.

[2] Recherches étymologiques, 1re édit. I, p. 60; 2e édit. II, p. 668.

fait sont destinés à marquer une action qui se prolonge, a voulu voir dans les caractéristiques l'expression de la durée. Entre *ἔφευγον* et *ἔφυγον*, entre *ἐλάμβανον* et *ἔλαβον*, il y aurait donc une différence originaire de signification. Notre auteur répond à cette théorie par des arguments aussi nombreux que concluants[1]. Comment croire que des signes si différents aient tous servi au même usage ? Il n'est pas exact de dire que le présent marque la durée : c'est l'action qu'il exprime. Quant à la durée, elle est sous-entendue par l'esprit, si le sens général de la phrase ou si la nature intrinsèque de l'action la réclament. En sanscrit, il a toujours été impossible de découvrir une différence de signification entre l'aoriste et l'imparfait. Il en est de même pour l'ancienne langue grecque[2] : la différence que certains auteurs plus modernes ont pu mettre entre *ἐτύγχανον* et *ἔτυχον*, entre *ἔλειπον* et *ἔλιπον*, est le fait d'un idiome cultivé et discipliné qui ne veut perdre aucun moyen de parler à l'esprit et qui ne veut laisser oisive aucune différence de forme.

D'où vient, cependant, que hors du présent et de l'imparfait les caractéristiques disparaissent, et que nous ne les trouvions, par exemple, ni au futur, ni au parfait? M. Bopp fait remarquer que ces temps ont à porter déjà soit un verbe auxiliaire, soit un redoublement, et que le langage a voulu éviter sans doute des formes trop pesantes. Il aurait pu ajouter que nous trouvons encore

[1] Voyez § 511, remarque 3.

[2] Voyez, sur ce sujet, l'article de M. Thurot, dans les *Mémoires de la Société de linguistique de Paris*, I, p. 111.

quelques traces des caractéristiques dans les temps généraux : c'est ainsi qu'Homère nous présente les formes *διδώσειν*, *διδώσομεν*, qui ont gardé au futur le redoublement de la racine[1].

On peut donc, avec M. Bopp[2], diviser tous les verbes. selon leur provenance, en deux grandes catégories : les uns venant immédiatement de la racine, soit simple (classe 2), soit redoublée (classe 3); par exemple, *φη-μί*, *τίθη-μι*. Ce sont les seuls qui, à prendre les choses dans leur rigueur, méritent le nom de verbes primitifs. Les autres sont formés d'un thème nominal, et ils devraient déjà être appelés verbes dérivés, si l'instinct grammatical, s'emparant des suffixes, ne les avait à la longue rendus mobiles, et n'en avait pas fait librement usage pour enrichir et varier la conjugaison.

Telle est la théorie de notre auteur, et la seule objection que nous songerons à lui faire, c'est de s'en être écarté deux fois sans motif. Renonçant aux idées qui l'ont guidé pour les autres classes de verbes, M. Bopp explique les verbes de la quatrième classe (*nah-ya-ti* « il lie ») et ceux de la dixième (*bôdha-ya-ti* « il fait savoir ») par l'insertion d'un verbe auxiliaire *i* « aller » ou *î* « désirer »[3]. Le suffixe *ya* n'étant pas moins usité que les suffixes *a* et *nu*, on est en droit de demander à M. Bopp pourquoi il devient ici infidèle à ses propres idées. Mais nous aurons l'occasion de revenir sur ce prétendu verbe auxiliaire, qui reparaîtra

[1] *Odyssée*, XIII, 358; XXIV, 313.

[2] Voyez § 732.

[3] Voyez § 501.

encore plusieurs fois dans les explications de notre auteur[1].

LES DÉSINENCES PERSONNELLES.

Ce sont les désinences personnelles qui constituent le verbe. Partout où elles manquent, à l'infinitif, au participe, nous avons devant nous des formes nominales, non des formes verbales. Il est vrai que ces désinences peuvent s'émousser et même disparaître avec le temps. Elles manquent presque partout aujourd'hui en anglais, et elles font déjà défaut à certaines personnes du parfait sanscrit. Mais là où elles ont existé dans le principe, la signification verbale survit à la destruction du signe matériel, et il arrive souvent que notre esprit croit encore reconnaître la désinence là où elle a péri depuis longtemps[2].

Nous avons déjà parlé des pronoms *ma* « je » et *ta* « il » qui forment la première et la troisième personne[3]. Le pronom *tva* « tu », qui présentait une plus large surface à

[1] Une fois introduit par M. Bopp dans la théorie de la conjugaison, ce verbe auxiliaire s'y est installé si fortement qu'on le retrouve chez la plupart des philologues. Tout récemment encore, il a reparu chez M. Curtius (De la Chronologie dans la formation des langues indo-européennes) et chez M. Max Müller (La Stratification du langage). Ces deux opuscules viennent d'être traduits en français et forment le premier fascicule de la Bibliothèque de l'École des hautes études.

[2] Il n'y a plus de désinence personnelle dans les formes grecques comme λύε, ἔλυε, ἔλυσα, ἔλυσε, λέλυκα, λέλυκε.

[3] Au sujet du pronom *ta*, on peut observer que le verbe, dans les langues indo-européennes, s'abstient de marquer la différence des genres, soit que cette distinction n'ait pas encore existé au temps où furent créées les formes verbales, soit que le langage y ait renoncé, pour ne point surcharger le verbe.

l'altération phonique, et qui d'ailleurs risquait de se confondre avec le pronom *ta*, a subi d'assez fortes modifications.

Au pluriel et au duel, nous trouvons des désinences qui ne rappellent en rien les pronoms restés usités comme mots indépendants pour signifier «nous, vous». Mais il faut se rappeler que le langage avait sans doute plus d'une manière d'exprimer des idées aussi complexes. Selon l'explication la plus vraisemblable, la désinence védique *masi* veut dire «moi [et] toi»[1]. De même, on peut supposer que la forme la plus ancienne de la seconde personne a été *tvasi* «toi [et] toi», quoique dès la période indo-européenne cette désinence semble avoir déjà perdu son *i* final. Au sujet de la troisième personne, les hypothèses les plus diverses ont été présentées. M. Bopp suppose que le *n* de *bharanti* «ils portent» est l'expression symbolique de la pluralité[2]; selon M. Pott, *anti* se compose des deux thèmes démonstratifs *ana* + *ti*. M. Ascoli a proposé une autre explication : *bharanti* serait un participe signifiant «portant»; comme dans le latin *amamini*, nous aurions ici une forme nominale ayant pris place au milieu de la conjugaison.

Parallèlement à l'actif, nous trouvons une série de désinences dont le propre est de marquer le retour de l'action sur le sujet : ce sont les désinences de la voix moyenne. Elles ont fourni la matière d'une des plus

[1] Le pronom *tva* «toi» se serait altéré en *si* comme à la seconde personne du singulier *bhara-si* «tu portes».

[2] Voyez §§ 236 et 458. [Cf. *Mémoires de la Société de linguistique*, II, p. 193.]

belles découvertes de M. Bopp. Aussi nous y arrêterons-nous un instant.

Dès son premier ouvrage, notre auteur reconnut l'identité du moyen sanscrit et grec, et il rattacha à la même formation les débris du passif gothique. Mais il n'était pas aussi facile de dire quelle était l'origine de cette série de désinences. Quand on les compare à celles de l'actif, on voit qu'à la plupart des personnes elles s'en distinguent seulement par un certain élargissement du son. Ainsi *bharati* «il porte» fait au moyen *bharatê;* φέρει (pour φέρεσι, qui lui-même est pour φέρετι) fait au moyen φέρεται. De même, le pluriel *bharanti*, en grec φέρουσι (pour φέρονσι, φέροντι), correspond à un moyen *bharantê*, en grec φέρονται. M. Bopp se contenta d'abord de faire remarquer le changement de l'ι en αι. Un savant que nous avons déjà souvent cité, M. Pott, supposa que cet élargissement du son était peut-être destiné à représenter d'une manière symbolique l'action soufferte par le sujet[1]. Le moindre inconvénient d'opinions de ce genre, qui reposent uniquement sur une impression, c'est de ne pouvoir être ni démontrées, ni réfutées. L'expérience a prouvé qu'en dehors de la dissection des formes grammaticales il n'y a point de progrès possible pour notre science.

La vraie solution fut présentée simultanément et d'une façon indépendante par M. Bopp et par M. Adalbert Kuhn[2].

[1] Recherches étymologiques, II, p. 713. Cette explication est encore adoptée par M. George Curtius, dans son livre sur les temps et les modes (1846); mais il y a renoncé depuis.

[2] Bopp, dans sa Grammaire comparée, fascicule III (1837). Kuhn, dans sa thèse pour le doctorat, *De conjugatione in μι, linguæ sanscritæ ratione*

Elle peut se résumer en ces termes : Les désinences du moyen contiennent deux fois le pronom personnel, une fois comme sujet, une autre fois comme régime. L'élargissement du son ainsi que la signification réfléchie ont leur raison d'être toute naturelle, du moment qu'on sait que *bharatê* est pour *bharatati* ou *bharatâti*[1], et que *φέρεται* est pour *φερετατι*. Mais, d'un autre côté, on conçoit aisément que le langage ait éprouvé le besoin d'alléger des formes aussi pesantes[2] : le procédé une fois trouvé, on l'abrégea le plus qu'on put et l'on chercha plutôt à le dissimuler qu'à l'accuser.

Toutes les désinences du moyen n'ont pas été analysées par M. Bopp avec un égal bonheur. Quelques-unes sont encore obscures aujourd'hui[3]. Au pluriel et au duel, où l'actif a déjà lui-même des flexions composées et contractées, il est difficile de distinguer parmi ce conflit d'éléments pronominaux quels sont ceux qui ont survécu.

habita (1837). Il est juste d'ajouter que Bopp avait préparé cette découverte par un passage de sa *Grammatica critica linguæ sanscritæ* (1832), § 301[d]. — M. Kuhn a de nouveau traité la question des désinences moyennes dans son Journal, XV, p. 401.

[1] Voyez § 473.

[2] Les contractions sont surtout fréquentes lorsque deux syllabes consécutives commencent par la même lettre. C'est la raison qui a fait disparaître le redoublement dans la plupart des verbes latins et germaniques : on a, par exemple, *cêpi* pour *cecipi*, *hielt* pour le gothique *haihald* «je tins». De même *κωμῳδιδάσκαλος* est pour *κωμῳδοδιδάσκαλος*, *τέτραχμον* pour *τετράδραχμον*, et en latin *nutrix*, *stipendium* pour *nutritrix*, *stipipendium*.

[3] Voir, sur ce sujet, l'article précité de M. Kuhn et un travail de M. Misteli dans le même volume du Journal. Il y faut joindre le mémoire déjà mentionné de M. Benfey : *Ueber einige Pluralbildungen des indogermanischen Verbum*, p. 39 et suiv.

Une autre découverte de M. Bopp concerne la création d'un nouveau moyen en slave et en latin.

Nous avons déjà dit, à propos du pronom *sva* «soi», que l'ancien slave l'emploie à toutes les personnes pour former des verbes réfléchis. On a, par exemple, *čĭtuṅ saṅ* «je m'honore», *čĭteši saṅ* «tu t'honores», *čĭtetĭ saṅ* «il s'honore». Mais l'agglutination du régime pronominal au verbe est un fait si naturel qu'en différents dialectes letto-slaves il n'a pas manqué de se produire. En lithuanien, par exemple, le pronom réfléchi, dont il ne reste que la lettre initiale *s*, est soudé au verbe actif. Ainsi *wadìna* signifie «il nomme» et *wadìnas* «il se nomme»; *wadìnate* «vous nommez» et *wadìnatēs* «vous vous nommez». Du reste, quoique dans ces formes l'agglutination soit complète, le lithuanien sent encore la présence du pronom réfléchi, et il peut, dans certaines constructions, le placer avant le verbe.

Le latin, qui a perdu également l'ancienne voix moyenne, semble l'avoir remplacée de la même manière. Le *s* et le *r* qui terminent les formes comme *lætor*, *lætaris*, *lætatur*, ont tout l'air d'appartenir au pronom réfléchi[1] : les voyelles *i*, *u* qui précèdent le *s* ou le *r* servent à la jonction du pronom. D'après cette explication, *læto-r* est pour *læto-se*, *lætar-i-s* pour *lætas-se*, *lætat-u-r* pour *lætat-se*. M. Bopp veut analyser de la même manière toutes les formes du passif latin : il se demande quels sont les éléments contenus dans *lætamur*, *læter*, *lætabar*. Mais peut-être est-il juste de laisser une certaine place à l'analogie : le

[1] Sur le changement de *s* en *r*, voyez § 22. Comme exemples de *s* changé en *r* à la fin du mot, on peut citer *arbor*, *honor*, *major*, *robur*.

procédé une fois trouvé, il a pu être étendu instinctivement à toute la conjugaison[1].

Notre famille de langues, qui a su se donner une voix réfléchie, et qui, l'ayant perdue, a su la remplacer par une autre de formation nouvelle, paraît avoir éprouvé beaucoup plus de difficulté à marquer le passif. C'est en empruntant les formes du moyen et en les confisquant à son profit que le passif a fini par trouver une expression. Même dans nos idiomes modernes, où le passif est habituellement marqué par un verbe auxiliaire et un participe, nous recourons encore souvent à la forme réfléchie. Il suffit de rappeler des locutions comme : «Cette écriture se lit bien. Ces événements se sont vite oubliés.» Il en a été de même dans les langues anciennes. Le grec λέγεται, le latin *dicitur*, l'italien *dicesi* nous montrent donc le langage exprimant trois fois, à bien des siècles de distance, le passif par le moyen[2]. Les seuls idiomes qui soient parvenus à créer quelques formes appartenant en propre au passif sont le sanscrit et le grec; mais c'est par des caractéristiques insérées dans le corps du mot à la suite

[1] Au sujet d'un moyen qui s'est formé d'une façon analogue en norrois, voyez Grimm, Grammaire allemande, IV, p. 39 et suiv.

[2] Le changement du moyen en passif est un fait dont on trouve des exemples dans tous les idiomes indo-européens. Ainsi les formes moyennes conservées dans Ulfilas ont pour la plupart le sens passif (§ 426). D'un autre côté, les formes slaves comme *čĭtuñ sañ* peuvent signifier «je suis honoré», aussi bien que «je m'honore». C'est aussi comme passif que le moyen subsiste en grec moderne. — Un travail sur le passif dans les différentes langues du globe a été publié par H. C. von der Gabelentz (Mémoires de l'Académie royale de Saxe, 1860).

de la racine, et non par des désinences spéciales, qu'ils y ont réussi[1].

Il nous reste à dire quelques mots sur la double forme sous laquelle les désinences se présentent dans la conjugaison. Tantôt elles sont relativement intactes et pleines, tantôt elles sont mutilées ou émoussées. Quand on rapproche, par exemple, le présent de l'indicatif et l'imparfait, on s'aperçoit sans peine que les désinences de ce dernier temps sont moins complètes. En regard de :

bhárâmi, nous avons	*ábharam;*
bhárasi,	*ábharas;*
bhárati,	*ábharat;*

et à la troisième personne du pluriel, en regard de *bháranti*, nous trouvons *ábharan*. Cette différence, sans être primitive, est pourtant fort ancienne, car elle se retrouve à la fois en sanscrit, en zend, en grec et en slave, et elle a laissé des traces en latin et en gothique.

M. Bopp a très-bien expliqué ce phénomène, qui est dû à une cause tout extérieure et matérielle. L'augment, en venant s'ajouter au verbe, surcharge la partie initiale du mot, de sorte que la partie finale s'est allégée. Il ne faut pas perdre de vue d'ailleurs que l'augment, à l'origine, attirait l'accent tonique sur la première syllabe,

[1] Nous voulons parler des syllabes *ya* (*tud-ya-tê* «il est frappé») et *θη* (*λυ-θή-σεται*, *ἐλύ-θη-ν*). Les désinences sont partout celles du moyen ou de l'actif. Sur les formes sanscrites comme *ágani* «il fut mis au monde», *anâyi* «il fut conduit», voyez Benfey, *Ueber einige Pluralbildungen*, p. 34, et Kuhn, dans son Journal, XVIII, 396.

comme il le fait encore en sanscrit. C'est pour ces motifs que l'imparfait *ádvish-ma* « nous haïssions » a une désinence moins complète que le présent *dvish-mási* « nous haïssons ». L'optatif prend également les désinences émoussées, ou, comme notre auteur les appelle, les désinences secondaires. Mais c'est à cause de la caractéristique *yâ* ou *i* qu'il introduit dans le corps du verbe[1]. Il n'est donc pas exact, comme on le fait dans nos grammaires, de regarder les temps à désinences secondaires comme dérivés des autres, ni de supposer que cette différence dans la flexion impliquait par elle-même une différence dans le sens.

Les langues, en vieillissant, ont perdu ce juste sentiment de l'équilibre. Ainsi le latin, sauf à la première personne du singulier, efface toute distinction et introduit partout les mêmes désinences. D'un autre côté, tandis que le gothique, à la première personne du pluriel, met tantôt *m* et tantôt *ma*, le vieux haut-allemand nous présente partout la désinence *mês*. Cette uniformité n'est pas la preuve d'une plus grande antiquité ou d'un meilleur état de conservation : elle atteste, au contraire, les retouches faites par un âge postérieur, qui confond ce que l'ancienne langue avait distingué, ou qui restitue, par un besoin de symétrie, ce que les siècles précédents avaient laissé perdre. M. Bopp, sur ce point, n'a pas toujours été exempt d'erreur. Il suppose, par exemple, que l'arménien

[1] Il est vrai qu'en grec, à la première personne du singulier, nous avons la désinence primaire *μι* (*φέροιμι*); mais c'est là, selon toute apparence, une flexion rétablie après coup, comme le donne à penser, entre autres indices, la forme moyenne *φεροίμην* : en effet, si l'optatif avait les désinences primaires, nous devrions avoir *φέροιμαι* (§§ 437 et 689).

a pris une existence indépendante avant que la première personne ait fait la distinction des désinences primaires et secondaires[1]; mais une distinction qui existe en zend n'a pas dû être étrangère à l'arménien. Il est bien plus vraisemblable de penser que ce dialecte, modifié et renouvelé sur tant de points, s'est donné à tous les temps une désinence uniforme. Par une illusion analogue, notre auteur croit reconnaître le sanscrit *mas* ou *masi* dans le vieux haut-allemand *mês*, quoique la longueur de l'*ê*, non moins que l'absence de l'*s* en gothique, dussent faire soupçonner une formation moderne[2].

LES TEMPS ET LES MODES.

« Le langage, dit M. Bopp, n'a pas besoin d'un ex- « posant spécial pour marquer le présent : celui-ci est « suffisamment indiqué du moment qu'il n'y a point de « signe exprimant le passé ou le futur. » Le présent se forme donc par l'adjonction des désinences personnelles à la racine ou au thème verbal.

De quel signe nos idiomes se sont-ils servis pour exprimer le passé? Ils en possèdent deux : l'augment et le redoublement. Les pages consacrées par M. Bopp à l'augment sont au nombre des plus profondes qu'il ait écrites. Non qu'il présente du premier coup l'explication la plus vraisemblable : sa première hypothèse, c'est que l'*a* de l'augment est identique avec l'*a* privatif. Le passé aurait été marqué par la négation du présent. Quelle que soit

[1] Voyez § 440.

[2] *Ibidem.* — Sur cette désinence *mês*, voyez Kuhn, dans son Journal, XVIII, p. 338.

la valeur de cette supposition, l'auteur, pour la justifier, entre dans une série de considérations sur la nature nécessairement incomplète et imparfaite du langage, qui ne sauraient être assez méditées, et qui s'adressent autant au philosophe qu'au grammairien[1]. Puis, il donne de l'augment une seconde explication beaucoup moins cherchée que la première, et que les progrès faits depuis dans la connaissance de la langue sanscrite ont rendue de plus en plus probable.

Il faut, selon toute apparence, voir dans l'augment une particule signifiant «jadis, autrefois», qui, dans le principe, était indépendante, mais qui finit par faire corps avec le verbe. Cette particule *a* ou *â* provient sans doute du thème démonstratif *a*, que nous avons rencontré parmi les pronoms : *abharat* «il portait» vient donc de *a* ou *â bharati* «il porte autrefois». Les textes sanscrits nous présentent deux particules, *sma* et *purâ*, qui sont restées indépendantes, et qui, construites avec un présent, lui donnent pareillement le sens du passé[2].

On vient de voir que c'est l'augment qui a fait prendre à l'imparfait et à l'aoriste les désinences secondaires. Ces désinences, à leur tour, rendirent l'augment moins nécessaire. Nous constatons, en effet, qu'il manque souvent dans la langue homérique, dans le dialecte védique et en zend.

[1] Voyez § 537 et la Remarque au même paragraphe.

[2] Benfey, *Kurze Sanskritgrammatik*, § 155. Sur la forme *â*, que nous retrouvons dans ἤμελλον, ἠδυνάμην, voyez Kuhn, dans les *Beiträge* de Kuhn et Schleicher, III, p. 463. En sanscrit, les particules *â* et *ât* existent à l'état indépendant; mais elles ont pris d'autres significations.

L'augment se trouve à trois temps du verbe[1]. En s'ajoutant à la racine, il a donné l'aoriste second. En se plaçant devant le thème revêtu des caractéristiques, il a fourni l'imparfait. En venant se joindre à la racine combinée avec le verbe substantif, il donne naissance à l'aoriste premier. Ce dernier temps, quoique le plus récent des trois, existait dès la période aryenne, car nous le trouvons en sanscrit, en grec et en slave. Étant plus facile à former, il empiéte petit à petit sur l'aoriste second, et il a même fini, en grec moderne comme en slave, par prendre entièrement sa place[2].

Le second signe dont se servirent nos idiomes pour marquer le prétérit, c'est le redoublement. Tandis que l'augment est un élément étranger qui est venu s'ajouter au verbe, le redoublement n'est pas autre chose que la racine répétée. Toutefois, cette répétition n'a lieu d'une façon complète que dans un petit nombre de formes : par exemple aux aoristes grecs *ἤγαγον*, *ὤρορε*, et aux aoristes sanscrits *âiḍiḍam* «je priai» (racine *îḍ*), *âpipam* «j'obtins» (racine *âp*)[3]. La plupart du temps, c'est seulement une partie de la racine qui figure dans le redouble-

[1] Il nous reste un petit nombre d'exemples du plus-que-parfait sanscrit. Voyez Benfey, *A practical grammar of the sanskrit language*, 2e édition (Londres, 1868). § 186.

[2] Plus nos idiomes ont conservé le libre maniement de leurs racines, plus ils ont de facilité à créer des aoristes seconds. Le dialecte védique compte un plus grand nombre de ces formes que le sanscrit classique (Kuhn, dans son Journal, XVIII, p. 378 et suiv.). Sur les restes de ce temps conservés en ancien slave, voyez § 574 et suiv.

[3] Dans ces aoristes, nous avons tout à la fois le redoublement et l'augment. Voyez § 584 et suiv.

ment : *tud* « pousser », *bhar* « porter », *sthâ* « être debout », au lieu de faire au parfait *tud-tôd-a, bhar-bhâr-a, stha-sthâu*, ont donné *tu-tôd-a, ba-bhâr-a, ta-sthâu*[1]. Tous nos idiomes n'ont pas simplifié le redoublement de la même manière; quelquefois des dialectes voisins, comme le latin et le grec, le sanscrit et le zend, le gothique et le vieux haut-allemand, présentent à cet égard des différences sensibles[2]. Mais partout nous voyons le même effort pour dissimuler et pour atténuer ce que le redoublement en lui-même avait d'un peu surabondant et d'un peu lourd.

Il ne faudrait point croire que le redoublement ait eu, dans le principe, une signification très-nettement définie. Moyen d'imitation, procédé instinctif qu'on trouve dans toutes les familles de langues, il pouvait marquer la fréquence ou le surcroît d'énergie de l'action : c'est le rôle qu'il a dans les intensifs sanscrits et dans les verbes grecs comme *γαργαίρω, μαρμαίρω, βαμβαίνω*. D'autres fois, il a servi à marquer le désir : aussi le voyons-nous figurer au désidératif sanscrit et zend. Quelquefois les verbes prennent le redoublement au présent et à l'imparfait sans que la signification soit pour cela sensiblement modifiée : rappelons seulement les verbes sanscrits de la troisième classe, comme *dadâmi* « je donne », *bibharmi* « je porte », et en grec *δίδωμι, κίχρημι*. Le langage, en se fixant, attribua

[1] Certaines formes védiques comme *dâdriçus* (racine *darç*) « ils virent », *dâdhâra* (racine *dhar*) « il soutint », où la syllabe réduplicative est longue, sont peut-être le reste d'une période où l'on disait *dardriçus, dardhâra*. Voyez Benfey, Grammaire sanscrite développée, page 373, note 8, et Kuhn, dans son Journal, XVIII, p. 410.

[2] Voyez § 589 et suiv.

un usage constant et distinct à ce signe d'abord facultatif et indéterminé. Tous les verbes, à un certain temps de leur conjugaison, prirent le redoublement, qui marqua l'accomplissement de l'action.

Le prétérit redoublé ou parfait est un des chapitres les plus difficiles de la grammaire de nos idiomes. M. Bopp, admirable sur le prétérit germanique, a présenté au sujet du parfait grec et latin des vues assez peu exactes. Nous nous y arrêterons donc un instant, moins pour mettre en avant de nouvelles explications, que pour essayer d'introduire un certain ordre parmi les faits à étudier.

Le parfait grec offre la trace de nombreux remaniements. Les formes les plus anciennes sont très-probablement celles où la voyelle radicale change, selon qu'elle est suivie des désinences du singulier ou de celles du pluriel et du duel. Tel est, par exemple, le parfait *οἶδα*, qui fait au pluriel *ἴδμεν*. Nous avons aussi *ἔοικα* qui fait au duel *ἔϊκτον*. Comme on le voit, le pluriel et le duel joignent immédiatement les désinences à la racine. Cette jonction immédiate a subsisté à toutes les personnes du moyen : *λέλεγμαι*, *γεγράμμεθα*, *λέλυσθον*. En second lieu, nous trouvons des formes actives qui gardent partout leur *α* et qui ont aux trois nombres la même voyelle ou diphthongue radicale. Tels sont : *τέτοκα*, *τετόκαμεν*, *πέφευγα*, *πεφεύγατον*. Troisièmement, certains verbes aspirent la consonne devant l'*α*. Ainsi *πλέκω* fait *πέπλεχα*, *λέγω* fait *εἴλοχα*, *τρέπω* fait *τέτροφα*. Quatrièmement, et ce sont selon toute vraisemblance les formes les plus récentes, un *κ* est inséré devant l'*α*; exemples : *λέλυκα*, *ἔφθαρκα*, *πεφίληκα*.

Il n'est pas impossible d'entrevoir la cause de ces remaniements. « C'est un fait qu'il faut avoir présent à l'esprit, dit Guillaume de Humboldt, que l'idée, pour se « manifester, a toujours une difficulté à surmonter : cette « difficulté, c'est le son, et la lutte n'est pas toujours heu« reuse au même degré. » Au prétérit redoublé, la difficulté dont parle Guillaume de Humboldt provient du redoublement. Quoique nos idiomes aient cherché à l'alléger le plus qu'il leur était possible, le poids de cette syllabe nouvelle était trop grand pour qu'à la partie opposée du mot la flexion ne s'en ressentît pas. Il fallut, pour l'empêcher de tomber, le secours d'une voyelle de liaison *a*, et c'est sans doute au singulier, dont les désinences, dépourvues de l'accent tonique, étaient le plus menacées, que cette voyelle s'introduisit d'abord. Au contraire, le moyen, dont les désinences portaient primitivement l'accent, n'eut jamais besoin de cet appui. Nous ne pouvons donc approuver M. Bopp quand il suppose que *τέτυπται* a supprimé un α (*τετυπαται*), ni quand il admet la même suppression dans *ἴδ-μεν*, *ἔϊκ-τον*, ou quand il penche à croire que le changement de voyelle dans *οἶδα*, *ἴδμεν* n'est point primitif[1].

L'âge relativement moderne des parfaits comme *πέπλεχα*, *ἔφθαρκα* ressort déjà de cette circonstance que dans Homère ils sont encore d'une extrême rareté[2]. Ces formes, jusqu'à présent, n'ont point trouvé d'explication

[1] Voyez §§ 609, 611, 615. — Sur toute cette question, voyez Curtius, Les Temps et les modes, p. 190 et suiv. [*Das Verbum*, p. 34.]

[2] Selon Curtius, dix-neuf parfaits en *κα*, aucun parfait à aspiration. *Ibidem*, p. 196 et 200.

complétement satisfaisante. Il ne faut donc pas s'étonner si M. Bopp, qui venait le premier, a hésité sur ce sujet. Il suppose que *πέπλεχα* est pour *πέπλεκ-κα*; dans *ἔφθαρκα*, *πεφίληκα*, il voit des formes composées renfermant le verbe auxiliaire « être », quoique à l'appui du changement de *σ* en *κ* il ne puisse invoquer que des analogies tirées du slave et du zend[1]. Loin de rien prouver contre la méthode comparative, ces tâtonnements nous montrent que le linguiste le plus habile marche à l'aventure, dès qu'il n'a plus à sa disposition, pour l'éclairer et pour le mettre sur la voie, un certain nombre d'idiomes allant de pair et se complétant l'un l'autre.

Si le parfait grec n'a pas porté bonheur à M. Bopp, s'il a été encore moins heureux avec le parfait latin, sur lequel nous reviendrons bientôt, en revanche, le prétérit germanique rappelle une de ses plus belles découvertes. On sait que les verbes allemands se divisent en deux grandes catégories, suivant qu'ils forment leur parfait par le changement de la voyelle radicale, ou selon qu'ils adjoignent simplement au thème verbal la syllabe *te*. A la première espèce appartiennent, par exemple, *ich halte* « je tiens », *ich hielt* « je tins »; *ich beisse* « je mords », *ich biss* « je mordis »; *ich binde* « je lie », *ich band* « je liai ». Comme exemple de la seconde catégorie, il suffit de citer *ich suche* « je cherche », *ich suchte* « je cherchai »[2]. Pendant

[1] « Ce qui est de règle en slave, dit M. Bopp (§ 568), a bien pu arriver accidentellement en grec. » Cf. §§ 569, 646 (remarque) et 669. — L'explication la plus vraisemblable des parfaits en *κα* a été donnée par G. Curtius, dans ses Principes de l'étymologie grecque (4ᵉ édition), p. 63.

[2] Nous nous contentons de ces exemples empruntés à l'allemand. Le

longtemps, on considéra les premiers comme des verbes irréguliers, quoiqu'il ne fût pas difficile de voir que des lois présidaient à ces prétendues anomalies. Jacob Grimm montra d'abord que c'était là l'ancienne formation du verbe germanique, et que ces changements de voyelle, qui s'étendent aux dérivés nominaux[1], constituent le ressort essentiel de la grammaire allemande. Dans les prétérits comme *suchte*, il vit au contraire des formations modernes, et il les appela les «prétérits faibles», par opposition aux «prétérits forts» qui n'ont besoin d'aucune adjonction extérieure. Allant plus loin, il crut reconnaître dans le changement de la voyelle (*ablaut*) un organisme primitif destiné à marquer le changement de sens, par un accord entre le son et l'idée aussi ancien que la parole humaine. Comme l'*ablaut* ou *apophonie* déploie d'autant plus de variété, comme les verbes forts deviennent d'autant plus nombreux qu'on remonte plus haut dans l'histoire des idiomes germaniques, le caractère primordial du phénomène paraissait incontestable aux yeux de Grimm.

C'est cette théorie que Bopp combattit au nom de la grammaire comparative. Il montra que dans les prétérits cités par Grimm, le changement de la voyelle n'était nullement destiné à marquer le passé. Si, en regard du présent *ich halte*, nous avons le parfait *ich hielt*, la modification intérieure provient d'une contraction entre la syllabe réduplicative et la syllabe radicale : en vieux haut-allemand,

lecteur n'aura point de peine à en trouver de pareils tirés de l'anglais ou des autres dialectes germaniques.

[1] Nous avons, par exemple, les substantifs : *die binde* «la ceinture», *das band* «le lien», *der bund* «l'alliance».

la forme du parfait est *hi-alt*, et en gothique *hai-hald*. Ce n'est pas le changement de voyelle, mais l'ancien redoublement qui a donné à l'allemand *hielt* la signification de parfait, comme il l'a donnée aussi au latin *cêpi* (pour *cecipi*) et au sanscrit *sêdima* « nous nous assîmes » (pour *sasadima*)[1]. Si, d'un autre côté, en regard du présent *ich beisse*, nous trouvons le parfait *ich biss*, il n'est pas exact de dire que le prétérit a changé la voyelle radicale : c'est, au contraire, le présent qui a renforcé cette voyelle, comme fait en grec le présent *πείθω* pour la racine *πιθ*, et en sanscrit le présent *twêshâmi* « je brille » pour la racine *twish*[2]. Si enfin le présent *ich binde* correspond à un parfait *ich band*, il est impossible de soutenir que l'opposition de l'*i* et de l'*a* soit destinée à marquer la différence du présent et du passé. En effet, on voit clairement, par la comparaison du sanscrit *bandh* « lier », que l'*a* est la voyelle radicale : dans toute la conjugaison du verbe gothique, cet *a* s'est affaibli en *i* ou en *u*, excepté au singulier du prétérit, dont les formes, grâce à leur monosyllabisme, ont gardé la voyelle primitive[3].

Quoique sur bien des points le phénomène de l'apophonie présente encore des obscurités, les remarques de M. Bopp sont d'une importance capitale pour l'explication

[1] Voyez § 589 et suiv. L'auteur a soin d'ajouter (§ 606) que la contraction de la syllabe réduplicative et de la syllabe radicale, quoique nous la retrouvions en plusieurs idiomes, est postérieure à la période indo-européenne.

[2] Voyez § 607 et suiv. Comparez en latin *deico*, *feido* (plus tard *dico*, *fido*), venant des racines *dĭc*, *fĭd*, que nous trouvons, par exemple, dans *judicem*, *perfidus*.

[3] Voyez § 604. Comparez § 605, remarque.

mécanique des idiomes[1]. Il est permis d'espérer qu'elles trouveront des applications même hors du cercle des langues indo-européennes, et que notamment en ce qui concerne les idiomes sémitiques, elles serviront d'avertissement et de modèle aux linguistes. Elles font voir comment des changements de pure forme peuvent devenir significatifs, et comment un certain nombre de faits sans lien réel peuvent être instinctivement assemblés en système. Il n'est pas douteux que les dialectes germaniques ont su tirer parti d'un changement de son auquel le reste de la famille s'est à peu près montré indifférent: il est certain qu'ils l'ont fait tourner à l'avantage de la pensée, et qu'aujourd'hui, la plupart des désinences s'étant émoussées ou perdues, le redoublement ayant disparu, l'apophonie est devenue pour les verbes forts la marque distinctive du prétérit. L'Allemand qui dit : *du singst* « tu chantes », *du sangst* « tu chantas »; l'Anglais qui conjugue : *I get* « j'obtiens », *I got* « j'obtins » croient sentir dans le changement de la voyelle l'expression du passé. Mais c'est là un de ces faits dont nous parlions en commençant, qui prouvent que le sentiment grammatical d'un peuple peut se trouver en désaccord avec l'histoire de son langage[2].

M. Bopp termine son étude sur le parfait germanique par un certain nombre de paragraphes consacrés au pré-

[1] Sur le sens de ce mot, voyez ci-dessus, t. I, p. 1, note.

[2] Sur le phénomène en question, le lecteur pourra consulter : Holtzman, *Ueber den Ablaut* (Carlsruhe, 1844); Grein, *Ablaut, Reduplication und secundäre Wurzeln* (Cassel, 1862); Guillaume Scherer, *Zur Geschichte der deutschen Sprache*, p. 171 et suiv. [Une application de ces idées aux langues sémitiques a été faite par M. Stanislas Guyard, *Le pluriel brisé en arabe*, dans la Bibliothèque de l'École des hautes études.]

térit faible. Cette forme, qui existe déjà en gothique et qui n'a pas cessé de se multiplier aux dépens du prétérit fort, avait été justement analysée par notre auteur dès son premier ouvrage. Disons seulement ici que les parfaits gothiques comme *sôki-dêdum* « nous cherchâmes » (en allemand moderne, *wir such-ten*, en anglais *we sough-t*) sont composés par l'adjonction du même verbe auxiliaire qui, à l'état indépendant, est devenu en anglais *I do*, *I did*[1].

Nous passons maintenant au futur. Tandis que nos idiomes ont l'augment et le redoublement pour exprimer le prétérit, ils ont dû recourir à un verbe auxiliaire pour marquer l'idée du futur. Le grec *δώ-σει*, le sanscrit *dâ-syati* « il donnera », le lithuanien *dŭ-s* (même sens) sont formés par la réunion du verbe « être » à la racine *dâ*.

Si nous décomposons *dâ-syati* en ses éléments constitutifs, nous obtenons les quatre parties suivantes : *dâ-as-ya-ti*. *As*, comme nous venons de le dire, est la racine du verbe « être ». Mais quelle est l'origine de la syllabe *ya?* M. Bopp y croit reconnaître la racine *î* « désirer » ou *i* « aller ». Il suppose que ce verbe pouvait originairement se joindre à toutes les racines, et qu'on avait d'abord des futurs comme *dâ-ya-ti* « il donnera », littéralement « il désire donner » ou « il va donner ». Plus tard, le futur du verbe substantif *as* (*as-ya-ti*) aurait servi à former tous les autres futurs[2]. Nous ne pouvons suivre notre auteur sur ce point, non plus que sur tous ceux où il fait intervenir cette racine *i* « aller » ou *î* « désirer ». Le verbe *î* « désirer » appar-

[1] Voyez § 620 et suiv.

[2] Voyez §§ 657 et 670.

tient en propre à la langue de l'Inde[1]. Quant à la racine *i* «aller», pour admettre qu'elle ait pris, avant la séparation de nos idiomes, le rôle d'un verbe auxiliaire, il faudrait d'autres exemples que le latin *amatum iri*. D'après l'hypothèse de M. Bopp, les futurs comme *dâsyati*, qui existaient déjà dans la période indo-européenne, renfermeraient, abritées sous une même désinence personnelle, jusqu'à trois racines verbales. Ce n'est point d'une façon aussi explicite que le langage, selon nous, a marqué l'idée d'avenir. Quand on voit l'allemand employer à volonté *ich komme* dans le sens de «je viens» et dans celui de «je viendrai»[2], il n'est point difficile de comprendre que la signification du futur ait pu s'attacher à une forme particulière du présent. Nous pensons donc, avec M. Schleicher, que *as-ya-ti* est le présent du verbe *as* conjugué d'après la quatrième classe[3].

Nos grammaires grecques, en parlant d'un futur premier et d'un futur second, peuvent donner à penser que ce sont deux temps de formation différente, comme les deux aoristes. Mais il n'en est point ainsi. Tous les verbes sans exception ont pris l'auxiliaire : la diversité vient de ce que les uns se sont incorporé la forme complète *asyati*, tandis que d'autres prennent la forme aphérésée *syati*. Les premiers ont donné les futurs en *εσjω*, *εjω*, *εω*, *ῶ*, comme *μενέω*, *στελέω* (par contraction *μενῶ*, *στελῶ*)[4].

[1] Voyez Curtius, *Grundzüge der griechischen Etymologie* (4e éd.), p. 403.

[2] Rapprochez aussi le grec *εἶμι*, qui signifie «je vais» et «j'irai».

[3] Voyez ci-dessus, p. L. Le potentiel *(a)s-yâ-t* «qu'il soit» (= grec *ἐ(σ)-ίη*) n'est pas autre chose, au fond, que le subjonctif de ce présent *(a)s-ya-ti*.

[4] Comparez le changement de *λόγοσjο* en *λόγοιο*, *λογοο*, *λογου*.

Les autres ont fourni : 1° les futurs doriens en *σιω*, comme *πραγ-σίομες*, *προλειπ-σίω*; 2° par le changement de l'*ι* en *ε* (comparez *πόλιος*, *πόλεος*), les futurs attiques comme *φευγ-σέομαι*, *πλευ-σέομαι*; 3° par la suppression du *j* (comparez *πλέον* pour *πλέjον*), les futurs ordinaires, tels que *δώ-σω*, *πράγ-σω*[1].

Nous serons très-bref sur la conjugaison latine, qui, par certains côtés, ressemble déjà à celle du verbe dans nos langues modernes. Des différences comme le grec en fait entre *φέρω* et *ἔφερον*, entre *λαμβάνω*, *ἐλάμβανον* et *ἔλαβον*, étaient trop fines pour l'oreille et pour l'esprit des Italiotes. Ils aimèrent mieux charger de l'expression du passé un verbe auxiliaire signifiant « être », qu'ils soudèrent au thème du verbe principal. Ainsi furent formés les imparfaits comme *amâbam*, *monêbam*, *legêbam*, *audiêbam*. Nous retrouvons le même auxiliaire dans les futurs comme *amâ-bo*, *monê-bo*, et dans les parfaits comme *amâ-vi*, *audî-vi*, *mon-ui*. C'est un autre auxiliaire que nous avons dans *amâ-rem*, *monê-rem*, *lege-rem* (pour *amâ-sem*, *monê-sem*, *legi-sem*), dans les parfaits comme *vec-si*, *mî-si*, ainsi que dans les futurs archaïques comme *fac-so*, *accep-so*. Là ne s'arrête point le procédé de composition : les parfaits *amâvi*, *monui*, *vexi*, *mîsi* produisent à leur tour des formes comme *amâveram*, *monuero*, *vexerim*, *mîsissem*. On voit quel rôle capital les verbes *as* et *bhû* jouent en latin. Les seuls temps simples sont le présent (indicatif, impé-

[1] L'explication de M. Bopp est quelque peu différente (§ 656). Nous avons donné l'explication de Curtius et de Schleicher.

ratif et subjonctif), les futurs comme *legam*, *audiam*, et les parfaits comme *momordi*, *tetigi*, *lêgi*, *fidi*[1].

M. Bopp a très-bien vu tous ces faits. Mais par un souvenir, cette fois inopportun, du sanscrit, il veut reconnaître dans *vec-sî*, *scrip-sî* des aoristes formés comme *avak-shi* «je parlai», *akship-shi* «je jetai», et pour ne pas scinder le parfait latin en plusieurs temps, il est amené à voir aussi dans *momordi*, *tetigi*, *lêgi*, *fidi*, non des parfaits, mais des aoristes[2]. Un assez bon nombre de paragraphes sont consacrés à cette thèse qui oblige notre auteur aux suppositions les plus invraisemblables. Ne craignons pas d'avouer que l'explication du parfait latin est une des erreurs de M. Bopp et un point faible de son ouvrage[3].

Nous arrivons aux modes. L'idée du mode, étrangère à la science indienne, nous vient de l'antiquité classique : elle a été suggérée aux grammairiens grecs, non pas tant par la réflexion philosophique que par l'observation et le maniement pratique de leur langue. En effet, parmi tous les idiomes de la famille, le grec a donné au verbe le développement le plus riche et le plus symétrique; tandis qu'en sanscrit les modes autres que l'indicatif ne sont guère usités qu'au présent, le grec a doté la plupart de ses temps d'un impératif, d'un subjonctif et d'un optatif.

[1] Ajoutons, cependant, qu'on a constaté quelques traces de l'aoriste second. C'est ainsi que le participe (devenu substantif) *parens* «père, mère» est avec *pariens* dans le même rapport qu'en grec *τεκών* avec *τίκτων*.

[2] Voyez §§ 546 et suiv. 575, 577 et 579.

[3] Sur le parfait latin, voyez Curtius, *Tempora und Modi*, p. 205 et 294. Schleicher, *Compendium* (2e édition), p. 739 et 827.

Sans doute la langue hellénique n'a pas inventé ces formations : elles ont existé dès une période antérieure, puisque nous en trouvons dans le dialecte védique les restes, ou plutôt les rudiments non développés. Mais le grec a eu le mérite de conserver, de multiplier ces formes, et de les étendre régulièrement à tous les verbes.

Si l'on fait abstraction de l'indicatif, les modes ayant appartenu à toute la famille sont au nombre de trois : l'impératif, le subjonctif et l'optatif ou potentiel.

L'impératif n'a point d'exposant spécial qui le fasse reconnaître comme un mode à part : il se distingue seulement de l'indicatif par ses désinences.

Le subjonctif a pour caractère particulier un *a* (grec ο ou ε) qui vient se placer entre la désinence et le thème verbal. Ainsi les racines *han* « tuer », *kit* « penser », dont le présent de l'indicatif est *han-ti*, *ćikêt-ti*, font au subjonctif *han-a-ti*, *ćikêt-a-ti*. Nous avons de même dans Homère, à côté de l'indicatif *ἴμεν* « nous allons », le subjonctif *ἴομεν* « allons ». Les formes *ἔδομαι* « je mangerai », *πίομαι* « je boirai », qui ont pris le sens de futurs, sont en réalité d'anciens subjonctifs. Les verbes sanscrits et grecs que nous venons de citer sont de ceux qui, à l'indicatif, n'insèrent point un *a* (grec ο ou ε) devant la désinence : en d'autres termes, des verbes de la seconde conjugaison principale[1]. Ceux de la première ont fondu la voyelle modale avec la voyelle de la caractéristique, et ont produit de la sorte cet *â* (grec ω ou η) que nous trouvons ordinairement au subjonctif. En regard du grec φέρῃς,

[1] Voir ci-dessus, p. LXI.

φέρῃ, φέρωσι, le sanscrit nous donne *bharâsi*, *bharâti*, *bharânti*.

Le potentiel ou optatif[1] a pour exposant la syllabe *yâ*[2]. Avec infiniment de tact et de pénétration, M. Bopp rappelle le futur, qui a pour exposant la syllabe *ya*, et il conclut que le potentiel est formé du futur d'après le même principe que le subjonctif l'est du présent[3] : vue profonde, si nous l'interprétons dans son vrai sens, et qui éclaire d'un jour inattendu l'histoire de notre système grammatical. Quand on étudie cette histoire, comme l'a fait récemment M. George Curtius, on ne peut s'empêcher d'admirer la simplicité des moyens avec lesquels a été créée la conjugaison indo-européenne[4]. Ce mécanisme si compliqué en apparence se meut à l'aide de quatre ou cinq rouages. L'augment, le redoublement, le verbe auxiliaire *as*, ont suffi pour former les temps : les suffixes *a* et *ya* ont donné les modes. Pour comprendre qu'avec des ressources aussi faibles on ait pu composer un système aussi savant, il faut songer que la conjugaison est le produit d'une longue suite de siècles, et que l'altération phonique, en changeant l'aspect des éléments mis en œuvre,

[1] Nos grammaires sanscrites donnent le nom de *potentiel* au même mode qui, dans les grammaires grecques, s'appelle *optatif*. Nous en faisons ici expressément l'observation, parce que le lecteur pourrait être induit en erreur par le chapitre de Bopp intitulé : *Potentiel, optatif, subjonctif*. Ce titre a l'inconvénient de réunir ce qui est dissemblable et de présenter sous un double nom ce qui est identique.

[2] Cette syllabe *yâ* se contracte souvent en *î* ou en *i*. Voyez ci-dessus, page LXI.

[3] Voyez § 715.

[4] La chronologie dans la formation des langues indo-européennes, page 80 de la traduction française.

a permis de recourir plusieurs fois, et pour des usages différents, à la même matière première.

Le chapitre consacré par M. Bopp à l'étude des modes est extrêmement instructif. Nous y voyons avec quelle fidélité les langues conservent parfois les anciennes formes et avec quelle habileté elles les approprient à de nouvelles fonctions. L'ancien potentiel se retrouve comme subjonctif en gothique, tandis qu'en slave il a pris le rôle d'un impératif; en latin, il a prêté à la fois des formes au subjonctif (*amem*, *ames*, *amet*) et au futur (*dicem*, *dices*, *dicet*; *faciem*, *facies*, *faciet*[1]). L'ancien subjonctif a prêté en sanscrit des personnes à l'impératif. En présence de cette élasticité de la signification, il est assez difficile de dire quels étaient à l'origine le sens et l'emploi du subjonctif et du potentiel. Ce qui est sûr, c'est qu'il faut se garder d'attribuer aux premiers temps du langage les procédés grammaticaux des idiomes cultivés : ce ne sera donc pas à la syntaxe que nous demanderons l'explication de deux modes qui existaient longtemps avant que l'homme ait eu l'idée de subordonner une proposition à une autre. Le subjonctif et l'optatif ont dû être employés d'abord dans des phrases indépendantes et qui se suffisaient à elles-mêmes : tandis que l'indicatif exprime le fait comme réel et positif, ils le présentaient sans doute comme simplement possible ou comme souhaitable.

[1] Les premières personnes *dicem*, *faciem*, qui étaient encore usitées au temps de Caton le Censeur (Quintilien, I, VII, 23), ont été remplacées plus tard par les subjonctifs *dicam* et *faciam*.

LES VERBES DÉRIVÉS.

Sous ce titre, M. Bopp passe en revue diverses formations du verbe sanscrit, qu'il retrouve avec plus ou moins de certitude dans les langues congénères.

1° *Verbes dénominatifs.* — En premier lieu, à cause de leur nombre et de leur importance, nous placerons les verbes dénominatifs, c'est-à-dire dérivés d'un nom, soit substantif, soit adjectif. Toutes les langues forment des verbes de cette sorte : c'est ainsi qu'en français de *règle*, *mesure*, *grand*, *cher*, nous avons fait *régler*, *mesurer*, *grandir*, *chérir*. En latin, de *regnum*, *vestis*, *clarus*, viennent *regnare*, *vestire*, *clarere*. En grec, de φόρος, τιμή, δῆλος, ποιμήν, ont été tirés φορέω, τιμάω, δηλόω, ποιμαίνω.

Le sanscrit dispose de différents moyens pour former ses verbes dénominatifs. Mais de beaucoup le plus usité, c'est le suffixe *ya* qui vient s'ajouter au thème nominal. Ainsi *kumâra* «enfant» donne *kumâra-ya-ti* «il fait l'enfant, il joue»; *sukha* «bonheur» donne *sukha-ya-ti* «il réjouit». En grec, le suffixe *ya* devait prendre la forme *jo* ou *jε*; mais on a vu que le *j*, qui n'a pas de signe spécial dans l'écriture grecque, se cache dans la prononciation sous des formes très-diverses. Ainsi les thèmes μελαν, τεκμαρ, ἐλπιδ, ἁρπαγ, κηρυκ, suivis du suffixe *jo* ou *jε*, ont donné les verbes μελαίνω, τεκμαίρω, ἐλπίζω, ἁρπάζω, κηρύσσω. Après les thèmes finissant par une voyelle, le *j* est tombé : ainsi se sont produits les verbes contractes comme φορέω, τιμάω, δηλόω (pour φορέ-jω, τιμά-jω, δηλό-jω).

Mais ce n'est là que le premier degré et comme le préam-

bule de la formation des verbes dénominatifs. Au bout d'un certain temps, l'instinct populaire, se saisissant du procédé, l'étend et le généralise. Il est bien vrai que les premiers verbes en *ιζω* qu'ait possédés la langue grecque sont dus à des thèmes en *ιδ*, comme *ἐλπιδ*, *ἐριδ*. Mais il est venu un moment où le langage, guidé par l'analogie, a créé librement des verbes en *ιζω* avec des thèmes de toute espèce; tels sont : *ποδίζω*, *ἀκοντίζω*, *κυνίζω*, *αἰτίζω*, *πολεμίζω*. Dès lors, le simple accident phonique qui a changé en *ζ* le groupe *δj*, ouvre à la langue grecque une source inépuisable de richesses, car les verbes en *ιζω* peuvent se multiplier indéfiniment, et à leur tour ils donnent naissance à des noms de toute sorte, tels que les substantifs en *ισμος*, *ισμα*, *ιστης*[1].

La même observation pourrait se répéter pour les verbes en *αινω*. Les premiers qu'ait eus la langue grecque venaient de thèmes en *αν*, comme *μελαν*, *ποιμαν*. Mais à l'imitation de *μελαίνω*, on a fait *λευκαίνω*, *γλυκαίνω*, *θερμαίνω*. Un idiome est d'autant plus riche qu'il manie plus librement ces syllabes formatives, d'autant plus varié qu'il en possède davantage, d'autant plus parfait qu'il réussit mieux à répartir entre ces formations des nuances de signification différentes. Il serait intéressant de comparer à cet égard les langues de notre famille. On verrait, par exemple, que les ressources du latin sont déjà plus bornées que celles du grec, car il ne crée plus que des verbes en *āre*, *ēre*, *īre*, c'est-à-dire des verbes contractes.

[1] Ces suffixes sont devenus si mobiles que nous avons pu les emprunter à la langue grecque : nous disons *autoriser*, *artiste*, *christianisme*.

On peut reprocher à l'ouvrage de M. Bopp de ne pas nous faire assez voir cet affranchissement des suffixes. Non-seulement l'auteur néglige de le faire ressortir, mais il a l'air souvent de le nier. Il faut lire, par exemple, l'étonnante explication qu'il présente des verbes en ευω[1], ou les singulières difficultés qu'il oppose à la généralisation des verbes en *αινω*[2]. Admirablement perspicace pour découvrir les causes les plus menues et les commencements les plus obscurs des formes grammaticales, il semble quelquefois n'avoir point d'yeux pour leur entier épanouissement. A ce défaut vient se joindre le désir de retrouver en sanscrit le prototype de formations purement grecques ou latines. Regardant le suffixe *aya* comme indépendant dès l'origine, il cherche à y rattacher directement les formes en *ιζω*, *αζω*[3]; bien plus, il voudrait en tirer les verbes latins comme *fumigare*, *mitigare*, par un durcissement de *j* en *g* dont le latin ne présente aucun exemple[4].

Aussi bien que le grec et le latin, le sanscrit a rendu certains suffixes indépendants. Ainsi les noms neutres en *as*, comme *tapas* « pénitence », *namas* « respect », ont donné naissance à des verbes *tapas-ya-ti* « il fait pénitence », *namas-ya-ti* « il respecte ». Puis, d'après l'analogie de ceux-

[1] Voyez § 777.

[2] Voyez § 769.

[3] Voyez § 762.

[4] Voyez § 773. Les verbes latins en *igâre* sont un exemple de la force de l'analogie. L'ancienne langue latine a dû posséder un certain nombre de substantifs formés comme *remex*, *remigis* (d'où *remigium*): on peut supposer, par exemple, un substantif *litex*, *litigis* (d'où *litigium*). Ces noms ont donné naissance aux verbes en *igâre*, tels que *remigare*, *litigare*, et à l'imitation de ceux-ci, on a fait *fumigare*, *mitigare*.

ci, le sanscrit a formé des dénominatifs en *asya*, *sya*, qui ont ordinairement la signification désidérative. De *madhu* «miel» vient un verbe *madhv-asyati* «il désire du miel», de *açva* «cheval» vient *açva-syati* «elle désire l'étalon». M. Bopp, dans ces verbes, croit reconnaître la racine *as* «être» suivie de l'auxiliaire *î* «désirer»[1]. Attribuant à ces formations sanscrites un âge très-reculé, notre auteur en rapproche les verbes latins comme *lacessere*, *capessere*, ainsi que les désidératifs tels que *atticissare*, *græcissare*[2]. C'est méconnaître la part d'initiative qu'il faut laisser à chaque idiome et mêler les créations d'âges très-différents. Heureusement nous retrouvons le coup d'œil du linguiste dans d'autres paragraphes : citons notamment ceux où il explique l'origine d'une sorte de passif nouveau que le gothique s'est donné[3].

2° *Causatif* ou *causal*. — On appelle ainsi une formation sanscrite qui donne à entendre que le sujet fait faire l'action marquée par la racine. Tandis que *bôdhati* signifie «il sait», le causatif *bôdhayati* veut dire «il fait savoir». Les grammairiens indiens expliquent *bôdhayati* comme venant directement de la racine *budh*, par le moyen du gouna et de la caractéristique *aya*. Mais il est plus probable qu'il faut appliquer à ces formes la même méthode de décomposition qu'aux verbes dénominatifs, dont ils ne

[1] Ce qui prouve que, dans les verbes comme *açvasyati*, l'idée du désir n'a pas besoin d'être explicitement énoncée, ce sont les verbes comme *equîre* en latin, ταυράω en grec.

[2] Voyez §§ 761 et 775.

[3] *Fullja* «impleo», *fullna* «impleor». Voyez § 770 et suiv. Comparez § 777.

sont au fond qu'une variété. *Bôdhayati* se divisera donc en *bôdha-ya-ti*.

Y avait-il déjà un suffixe indépendant *aya*, servant à former des verbes causatifs, au temps où le sanscrit, le grec, le latin, le gothique, le slave vivaient encore confondus en un seul idiome? M. Bopp n'en doute point, et il voit, par exemple, des causatifs dans les verbes latins *necare*, *sedare*, *terrere*, *torrere*, *sopire*, qu'il rattache sans intermédiaire aux racines *naç* « mourir », *sad* « s'asseoir », *tras* « trembler », *tarsh* « se dessécher », *svap* « dormir ». De même, il voit dans les verbes allemands *setzen* « coucher », *legen* « placer », *senken* « abaisser », *tränken* « abreuver » les causatifs, à la façon sanscrite, de *sitzen* « être assis », *liegen* « être couché », *sinken* « tomber », *trinken* « boire ».

Quelque séduisants que ces rapprochements puissent paraître, on fera peut-être bien de les accueillir avec précaution. Il se pourrait aussi bien que ces verbes fussent dérivés de substantifs ou d'adjectifs qui ont disparu. Si nous n'avions en grec les mots φόρος et ὄχος, on aurait le même droit de regarder φορέω (= *bhârâyami*) et ὀχέω (= *vâhayâmi*) comme les causatifs de φέρω (= *bharâmi*) et de ἔχω (= *vahâmi*). Parmi les verbes latins cités par M. Bopp, il en est un qui est certainement un dénominatif : *necâre* vient de *nex* comme *judicâre* de *judex*. Les verbes allemands *tränken*, *legen*, *setzen* sont sans contredit aussi près des substantifs *trank* « boisson », *lage* « situation », *satz* « l'action de poser » que des verbes *trinken*, *liegen*, *sitzen*. Si l'on songe à la grande quantité de verbes dénominatifs sans primitif connu qui existent en latin et en go-

thique, on ne voit pas pourquoi une explication spéciale serait donnée pour cinq ou six verbes, par ce seul motif qu'on les peut rapprocher de causatifs sanscrits[1]. A plus forte raison devons-nous repousser des rapprochements qu'interdisent les lois phoniques, comme celui de *plôro* avec le sanscrit *plâvayâmi* « je fais couler », ou encore celui des verbes lithuaniens en *inu* avec les causatifs sanscrits en *aya*[2].

Le causal a été longtemps un favori de la philologie comparative : on ne croyait pouvoir y rapporter assez de verbes. Les racines sanscrites finissant par un *â* prennent devant *aya* un *p* : ainsi *sthâ* « être debout » fait au causatif *sthâ-payâmi* « je fais tenir debout ». Quelle est l'origine de cette lettre *p*? il est difficile de le dire. Peut-être le verbe *gôpayâmi* « je protége », dérivé du substantif *gôpa* « pasteur, protecteur », et quelques autres semblables, ont-ils servi de modèles à cette formation. Quoi qu'il en soit, le causatif en *-payâmi* est d'origine récente, comme le prouve déjà cette circonstance, qui n'a point échappé à M. Bopp[3], que le zend n'y participe point. On est d'autant plus étonné de voir notre auteur reconnaître cette formation en lithuanien, en slave, en grec, en latin. Il voit, par exemple, un causatif de cette espèce dans le verbe latin *rapio*, et (par le changement de *p* en *c*) dans *jacio*, *doceo*[4].

3° *Passif, désidératif, intensif.* — Nous réunissons ces

[1] Leo Meyer paraît pencher vers la même opinion dans son récent ouvrage : *Die gothische Sprache* (Berlin, 1869), § 293.

[2] Voyez § 744 et suiv.

[3] Voyez § 750.

[4] Voyez §§ 524, 747, 748, 768.

trois formations, qui appartiennent en propre au verbe sanscrit et zend.

Le passif est marqué en sanscrit par la syllabe *ya*, qui reçoit l'accent tonique, et qui vient se placer après la racine : les désinences personnelles sont celles du moyen. Ainsi *vas* « habiller », *budh* « savoir », qui font au moyen *vas-tê* « il s'habille », *bôdh-a-tê* « il sait », ont pour passif *vas-yá-tê* « il est habillé », *budh-yá-tê* « il est su ». Dans cette syllabe *ya*, nous reconnaissons le suffixe *ya* qui figure aussi avec le sens passif dans les participes *guh-ya* « devant être caché », *pać-ya* « devant être cuit ». C'est là certainement l'emploi le plus moderne de ce suffixe *ya* qui a été tant de fois appelé à concourir à la conjugaison. Aussi nous est-il difficile de croire qu'il faille voir un passif, à la manière sanscrite, dans le latin *morior, fio*, et dans le gothique *uskija* « enascor ».

Le désidératif se forme par l'addition du verbe auxiliaire *as* « être », qui vient se joindre à la racine redoublée. Ainsi *ǵńâ* « savoir » fait *ǵiǵńâsâmi* « je désire savoir ». M. Bopp en rapproche le grec γιγνώσκω et le latin (*g*)*nosco*. « La « gutturale, dit-il, n'est très-probablement, dans ces « formes, qu'un accompagnement euphonique de la sif- « flante[1] ». Mais les verbes grecs comme γιγνώσκω, βιϐρώσκω, φάσκω, βλώσκω, et les verbes latins comme (*g*)*nosco*, *suesco*, *proficiscor*, *apiscor*, qui n'ont leur σκ, *sc* que dans les temps spéciaux, doivent bien plutôt être rapprochés des verbes sanscrits *gaććhâmi*, *yaććhâmi* (pour *gaskâmi*, *yaskâmi*), lesquels renoncent également à leur *sk*

[1] Voyez § 751.

hors du présent et de l'imparfait[1]. C'est au chapitre des caractéristiques, et non à celui des verbes dérivés, qu'on se serait attendu à trouver ces formes.

L'intensif prend aussi le redoublement, auquel il donne le plus de poids qu'il lui est possible. Ainsi *viç* «entrer» fait *vêvêçmi* «j'entre avec force, j'entre souvent»; *lup* «couper» fait *lôlôpmi* «je coupe beaucoup, je déchire». Les verbes grecs ou latins que cite notre auteur, comme *παιπάλλω*, *δαιδάλλω*, *παμφαίνω*, *gurgulio*, n'ont avec ces formations sanscrites qu'une ressemblance lointaine. Le redoublement, à lui seul, ne suffit point pour établir la parenté, car il appartient à cette classe de faits grammaticaux qui se produisent chez tous les peuples, et qu'un philologue a spirituellement appelés des anthropismes. Il faut donc renvoyer ces formations à la grammaire spéciale de chaque idiome.

On voit que le chapitre du verbe se termine comme celui du pronom. Au delà d'une certaine limite chronologique, les ressemblances cessent ou ne sont plus dues qu'à des rencontres fortuites. La structure du verbe apparaît comme identique dans toutes les langues indo-européennes aussi longtemps qu'on étudie la racine, les désinences, les caractéristiques des classes, les temps et les modes primitifs; mais si l'on pousse jusqu'aux formations secondaires et jusqu'aux verbes dérivés, les analogies deviennent plus rares et finissent par s'évanouir. Rien, au fond, n'est plus naturel, et le devoir de la science sera de

[1] Sur le changement de *sk* en *cch*, voyez Kuhn, dans son Journal, t. III, p. 321 et suiv.

tracer nettement cette limite. Deux familles sorties d'une même origine, mais éloignées et isolées l'une de l'autre, auront en commun non les souvenirs d'hier, mais seulement la mémoire des anciens jours.

Clarens, le 23 septembre 1869.

MICHEL BRÉAL.

GRAMMAIRE COMPARÉE

DES

LANGUES INDO-EUROPÉENNES.

LE VERBE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

§ 426. Des voix. — L'actif et le moyen en sanscrit. — Le moyen en gothique.

Le sanscrit a deux formes pour l'actif. La première, qui a le sens transitif, c'est-à-dire qui marque une action s'exerçant au dehors, est appelée par les grammairiens indiens *parasmâi-padam* [1], c'est-à-dire «la forme [s'appliquant] à l'étranger». L'autre est nommée *âtmanê-padam* [2], c'est à savoir «la forme [s'appliquant] à soi-même» : son sens propre est de marquer l'action réfléchie ou intransitive; elle sert aussi à indiquer que l'acte se fait au profit du sujet ou se trouve avec celui-ci dans quelque relation étroite. Ainsi *dâ* signifie «donner»; mais à

[1] परस्मै *párasmâi* est le datif de *pára* «l'autre».

[2] *Âtmánê* est le datif du mot आत्मन् *âtmán* «âme». Ce nom remplace souvent, aux cas obliques, les pronoms personnels des trois personnes et des trois nombres : c'est toutefois la troisième personne qu'il désigne le plus fréquemment; on a vu qu'il en est de même pour le pronom *sva*. Ajoutons que *âtmán* est toujours employé au singulier, même quand il marque le pluriel ou le duel. Dans les langues sémitiques, le mot signifiant «âme» est employé d'une façon analogue; mais il faut qu'il prenne encore le suffixe du pronom de la personne qu'on veut désigner. On dit, par exemple, en arabe, à la troisième personne, *nafsa-hu* «se», littéralement «animam sui».

l'âtmanêpadam, *dâ*, combiné avec la préposition *â*, veut dire «sibi dare» ou, en d'autres termes, «prendre». Le causatif *darśáyâmi* signifie «faire voir, montrer» : avec les désinences de l'âtmanêpadam, il prend le sens de «se montrer». Les verbes *śî* «être couché», *âs* «être assis»[1], *mud* «se réjouir», *ruć* «briller, plaire, se réjouir», sont usités seulement à l'âtmanêpadam; *yâć* «demander, prier» a les deux formes, mais la forme réfléchie est la plus fréquente, car c'est d'ordinaire pour son propre profit qu'on demande et qu'on prie. Mais, en général, la langue sanscrite, telle qu'elle est parvenue jusqu'à nous, dispose des deux formes d'une façon assez arbitraire : c'est le plus petit nombre des verbes qui a gardé l'une et l'autre voix; encore est-il rare que la signification propre de chacune ressorte alors bien clairement.

Parmi les langues congénères, le zend, le grec et le gothique ont seuls conservé cette ancienne forme réfléchie. J'ai démontré, il y a longtemps, que le passif gothique est identique, quant à son origine, avec le moyen sanscrit et grec[2]. Depuis lors, J. Grimm a attiré l'attention sur deux expressions restées inaperçues avant lui et qui sont d'une grande importance, car elles nous ont conservé la forme moyenne avec le sens actif. Ulfilas traduit deux fois *καταβάτω* par *atsteigadau* et une fois *ῥυσάσθω* par *lausjadau*. A ces exemples sont venus se joindre depuis : *uf-kunnanda* «γνώσονται», *faianda* «vituperant», *gavasjada undivanein* «ἐνδύσηται ἀφθαρσίαν», *vaurkjada* «ἐργάζεται», *ustiuhada* «κατεργάζεται» et *liugandau* «γαμησάτωσαν»[3]. Dans la pre-

[1] Le verbe *śî* fait à la troisième personne du singulier, au présent de l'indicatif, *śêtê* = *κεῖται*. De même, *âs* fait *âstê* = *ἧσται*.

[2] Système de conjugaison de la langue sanscrite, page 122 et suiv. Comparez Vocalisme, page 79 et suiv. et Grimm, Grammaire allemande, I, 1050. Il sera question plus loin de quelques restes de la forme réfléchie en ancien slave et peut-être aussi en latin.

[3] Voyez l'édition d'Ulfilas de Von der Gabelentz et Lobe, pages 187 et 225.

mière édition de sa Grammaire allemande[1], Jacob Grimm explique avec raison *atsteigadau* et *lausjadau* comme des impératifs; mais il supposait alors chez le traducteur gothique une erreur qui lui aurait fait rendre les expressions grecques par des formes du passif. Je ne vois pas ce qui aurait pu induire Ulfilas à traduire par un passif le moyen *ῥυσάσθω* et encore moins l'actif *καταϐάτω*. Son texte lui présentait bien d'autres occasions de confondre le moyen grec avec le passif. Dans la seconde édition de sa Grammaire[2], J. Grimm se pose cette question : « Aurions-« nous ici un moyen gothique de la troisième conjugaison? » Il n'est pas douteux pour moi que ces formes appartiennent en effet au moyen. Mais je ne puis, comme le fait cette fois J. Grimm, y voir des subjonctifs, car il faudrait qu'elles eussent l'*i* qui caractérise ce mode[3]. Le subjonctif moyen ne peut pas, pour se distinguer du subjonctif passif, renoncer à un signe qui est précisément l'exposant modal. Je n'hésite donc pas à reconnaître dans *atsteigadau* et *lausjadau,* ainsi que dans *liugandau* « *γαμησάτωσαν* », des impératifs moyens : ils s'accordent parfaitement avec les impératifs moyens en sanscrit, comme *bár-a-tâm* « qu'il porte, qu'il soutienne », *bár-a-ntàm* « qu'ils portent, qu'ils soutiennent ». Le gothique *au* est ici avec le sanscrit *âm* dans le même rapport qu'à la première personne du subjonctif actif *sijau* « que je sois » avec le sanscrit *syâm.* L'ancien *m* s'est résolu en *u* et a formé une diphthongue avec l'*a* précédent.

Il est vrai que, si l'on ne consultait que la forme, *atsteigadau, lausjadau* et *liugandau* pourraient aussi bien être des passifs : il est probable que si Ulfilas avait eu à exprimer l'idée « qu'il soit délivré », il aurait également mis *lausjadau.* Mais je ne crois pas

[1] Tome I, page 444.

[2] Tome I, page 855.

[3] Le subjonctif gothique correspond au potentiel sanscrit (*bár-ê-ta* pour *bár-a-ta*) et à l'optatif grec (*φέρ-οι-το*). Voyez § 672 et suiv.

que la traduction de la Bible lui ait fourni une occasion d'employer l'impératif passif.

Nous avons déjà fait observer[1] que les formes gothiques *tiuhaith*, *svignjaith* et *bairaith* sont des troisièmes personnes de subjonctif moyen. *Bairaith* correspond au sanscrit *bárêta* (venant de *báraita*), au grec *φέροιτο*, au zend *baraita*.

§ 427. Le passif, en sanscrit et en zend.

En grec et en gothique, la forme moyenne a été transportée au passif, en sorte que passif et moyen sont complétement identiques, excepté, pour le grec, à l'aoriste et au futur. Au contraire, en sanscrit et en zend, le passif, tout en employant les désinences plus pesantes du moyen, présente dans les temps spéciaux (§ 109[a]) une différence essentielle : il adjoint à la racine la syllabe *ya*[2] et il supprime les syllabes caractéristiques et les particularités de toute sorte qui distinguent, aux deux formes de l'actif, les diverses classes de verbes. En grec, *δείκ-νυ-ται* est à la fois un passif et un moyen : au contraire, en sanscrit, *ći-nu-tê'* (de *ći* « assembler ») ne peut être qu'un moyen, car le passif fait *ćî-yá-tê*. En grec, *δίδο-ται*, *ἵστα-ται* sont à la fois passifs et moyens : mais les formes sanscrites congénères *dat-tê'*[3], *tíśṭa-tê* sont seulement des moyens : leur passif est *dî-yátê*, *sṭî-yátê*[4].

Comme le passif, en sanscrit et en zend, supprime les particularités des classes et comme il se forme immédiatement de la racine, il peut être mis sur la même ligne que le causatif, le désidératif et l'intensif, c'est-à-dire les verbes dérivés. Aussi en traiterons-nous quand nous nous occuperons de ces verbes. Le

[1] Voyez ci-dessus, tome I, page 20, note 2.

[2] Il sera question plus loin (§ 733 et suiv.) de l'origine de cette syllabe.

[3] Forme irrégulière pour *dadâ-tê*.

[4] Quelques racines en *â* affaiblissent cette voyelle en *î* devant le caractère passif *ya*.

moyen, au contraire, pourra être étudié en même temps que la forme transitive de l'actif, car il ne s'en distingue presque jamais que par l'élargissement des désinences personnelles.

§ 428. Les modes et les temps.

Les modes sont en sanscrit au nombre de cinq, si l'on y veut comprendre l'indicatif. Celui-ci, à proprement parler, n'exprime que de simples relations temporelles et non des relations modales; on peut donc dire que ce qui le constitue comme mode, c'est l'absence de toute notion modale. Viennent ensuite le potentiel, l'impératif, le précatif et le conditionnel. Il y a, en outre, dans les Védas, des restes d'un mode qui répond, par son principe de formation, au subjonctif grec : les grammairiens indiens l'appellent *lêṭ*[1]. Les mêmes modes, y compris le subjonctif ou *lêṭ,* existent en zend, hormis peut-être le conditionnel, que je n'y ai pu découvrir. Ce dernier mode, qui est dans un rapport intime avec le futur, est rare aussi en sanscrit.

L'infinitif et les participes sont des formations nominales.

L'indicatif a six temps, savoir : un présent, trois prétérits et deux futurs. Les prétérits répondent, quant à leur forme, à l'imparfait, à l'aoriste et au parfait grecs. A l'égard de la signification, le sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, les confond presque toujours. Aussi, dans ma Grammaire sanscrite, leur ai-je donné des noms qui se rapportent uniquement à leur forme. Je les ai appelés : le prétérit augmenté uniforme[2], le prétérit augmenté multiforme, le prétérit redoublé. Les deux futurs se confondent

[1] Les grammairiens de l'Inde désignent les temps et les modes par des voyelles qui, pour les temps principaux, sont encadrées entre ल् *l* et ट् *ṭ*, et, pour les temps secondaires, entre ल् *l* et ङ् *ṅ*. Ils obtiennent ainsi les noms suivants : *laṭ*, *liṭ*, *luṭ*, *lṛṭ*, *lêṭ*, *lôṭ*; *laṅ*, *liṅ*, *luṅ*, *lṛṅ*. Voyez Colebrooke, Grammaire sanscrite, pages 132 et 181.

[2] Nous employons indifféremment, dans notre traduction, les mots *prétérit augmenté* ou *prétérit à augment*. — Tr.

également dans l'usage. Je leur ai donné des noms qui rappellent leur composition : j'appelle le premier, qui répond au futur grec et lithuanien, futur à auxiliaire[1]; le second, futur à participe, parce que le premier terme dont il est composé correspond au participe latin en *turus*. Je n'ai pas rencontré jusqu'à présent en zend le futur à participe; mais tous les autres temps dont il vient d'être question sont usités dans cette langue.

Les modes autres que l'indicatif n'ont chacun en sanscrit et en zend qu'un seul temps. Il faut remarquer toutefois que le potentiel et le précatif sont entre eux dans le même rapport qu'en grec l'optatif présent et l'optatif aoriste second : aussi Pâṇini comprend-il ces deux formes modales sous le nom commun de *liṅ*. De plus, le potentiel peut être employé pour exprimer le désir et la prière exactement comme le précatif[2].

Dans les Védas, on trouve encore la trace d'un certain développement donné aux modes, qui n'y sont pas bornés, comme dans le sanscrit classique, à un seul temps; d'après ces restes, on peut conclure que, si les langues de l'Europe l'emportent sur le sanscrit et le zend par la variété de temps que présentent les divers modes, elles doivent au moins le principe de cette fécondité à une période antérieure à leur existence indépendante.

§ 429. Les nombres. — Les langues indo-européennes ne distinguent pas les genres dans le verbe.

Dans la plupart des idiomes qui font l'objet de nos comparaisons, le verbe a trois nombres. En latin, toutefois, le verbe, aussi bien que le nom, a perdu le duel. Au contraire, le plus ancien des dialectes germaniques, le gothique, a conservé le duel pour le verbe, quoiqu'il l'ait perdu dans la déclinaison. L'ancien

[1] C'est le plus fréquemment employé.

[2] En général, le précatif est beaucoup moins usité que le potentiel.

slave[1] avait, et le lithuanien possède encore à l'heure qu'il est, le duel pour le nom comme pour le verbe. Le pâli et le prâcrit qui, à d'autres égards, sont si près du sanscrit, ont perdu le duel : par cette lacune de leur grammaire, comme par la perte de la voix moyenne, ils sont sur la même ligne que le latin.

A la différence des langues sémitiques, le verbe indo-européen, dans ses désinences personnelles, ne fait pas la distinction des genres. Cela ne doit pas nous étonner si nous songeons que les pronoms des deux premières personnes, même employés comme mots indépendants, s'abstiennent de faire cette distinction. Au contraire, dans les langues sémitiques, il n'y a que la première personne, soit dans le verbe, soit dans le pronom isolé, qui ne spécifie pas les genres; la deuxième et la troisième personne distinguent toujours le féminin du masculin, que le pronom forme un mot à part ou qu'il soit combiné avec le verbe[2].

§ 430. Division des temps et des modes en deux classes, d'après les flexions personnelles.

Si l'on considère les flexions personnelles, on est conduit à diviser les temps et les modes en deux classes, dont l'une présente des désinences plus pleines, l'autre des désinences plus émoussées. C'est surtout en sanscrit, en zend et en grec que cette division est très-visible. A la première classe appartiennent les temps qu'en grec on appelle *temps principaux*, savoir : le présent, le futur et le parfait (ou prétérit redoublé); les désinences de ce dernier temps ont toutefois éprouvé, en sanscrit comme en zend et en grec, de fortes mutilations, qui ont évi-

[1] Plusieurs dialectes slaves ont encore le duel, notamment le slovène, le bohémien et le serbe.

[2] Cependant, en slave, le verbe fait à certaines personnes la distinction des genres. Voyez § 697, remarque.

demment pour cause la surcharge produite par le redoublement. A la seconde classe appartiennent les prétérits augmentés; de plus, en sanscrit et en zend, tous les modes autres que l'indicatif, à l'exception du présent du subjonctif et des flexions de l'impératif qui appartiennent en propre à ce mode[1]. En grec, le subjonctif a également les désinences pleines. Au contraire, l'optatif, qui répond au potentiel sanscrit, a comme lui les désinences émoussées. Le *μι* de *τύπτοιμι* est inorganique; la forme primitive était *τύπτοιν*[2].

§ 431. Restes de cette division en latin.

En latin, cette division est encore visible à la première personne, quoique le rapport qui existait, à l'origine, entre les deux sortes de flexions se trouve renversé. Aux temps et aux modes qui avaient autrefois la flexion plus pleine *mi*, la désinence a disparu complétement[3]. Au contraire, là où il y avait la désinence émoussée *m*, ce *m* s'est maintenu. Nous avons donc, d'une part, *amo, amabo;* mais, d'un autre côté, *amabam, eram, sim, amem,* comme en sanscrit *á-ƀavam* et *âsam* « j'étais », *syâm* « que je sois », *kâmáyêyam* « que j'aime ».

A la deuxième et à la troisième personne, toutes les désinences sont devenues semblables, l'*i* des formes primaires s'étant perdu; on a, par conséquent, *legis*(*i*), *legit*(*i*), *legunt*(*i*), comme on avait déjà *legas, legat, legant.*

§ 432. Restes de cette division en gothique.

En gothique, cette ancienne division en désinences pleines et

[1] Les flexions appartenant en propre à l'impératif sont plus voisines des désinences pleines que des désinences émoussées.

[2] C'est ce que prouvent la conjugaison en *μι* (*διδοίην*) et la forme moyenne *τυπτοίμην*, qui vient de *τύπτοιν*. [Si *τύπτοιμι* était primitif, le moyen devrait être *τύπτοιμαι*. — Tr.]

[3] Excepté dans les deux verbes *sum* et *inquam*.

en désinences émoussées se manifeste surtout de la manière suivante. Les terminaisons *ti* et *nti* des formes primaires ont conservé leur dentale, grâce à la voyelle qui venait après; mais l'*i* s'est perdu. Au contraire, dans les formes secondaires, le *t*, n'étant protégé par rien, est tombé, comme en grec. On a donc, d'une part, *bair-i-th* «il porte», en regard de भरति *b̔ár-a-ti*; *bair-a-nd* «ils portent», en regard de भरन्ति *b̔ár-a-nti*, en grec *φέρ-ο-ντι*. Mais, d'un autre côté, on a *bairai* «qu'il porte», en regard de भरेत् *b̔ár-ê-t* (venant de *b̔arait*), en grec *φέροι*.

A la première personne du singulier, la désinence pleine *mi* a complétement disparu, comme en latin[1]. Au contraire, le *m* final des formes secondaires, s'il ne s'est pas maintenu sans changement, comme en latin, a du moins laissé à sa place un représentant : il s'est vocalisé en *u* (§ 18). En regard du sanscrit *b̔ár-â-mi*, on a donc *bair-a* «je porte»; mais en regard de *b̔ár-êy-am*, on a *bair-a-u* (venant de *bairam* pour *bairaim*) «que je porte». Le rapport de ces deux formes entre elles peut se comparer à celui de *fero* avec *feram*.

A la deuxième personne du singulier, en gothique comme en latin, les formes primaires et les formes secondaires sont devenues semblables, les premières ayant perdu leur *i* final, les autres en ayant été privées dès l'époque où les langues germaniques se séparèrent de leurs sœurs de l'Asie. On a, par conséquent, *bair-i-s* «tu portes» en regard du sanscrit *b̔ár-a-si*, et *bair-ai-s* «que tu portes» en regard de भरेस् *b̔ár-ê-s*, *fer-â-s*, *φέρ-οι-ς*.

§ 433. Restes de cette division en ancien slave.

En ancien slave, les formes secondaires du singulier ont dû sacrifier leur consonne finale (§ 92 [m]). Il en résulte que l'impé-

[1] Excepté dans *im* «je suis».

ratif slave, qui correspond au potentiel sanscrit, à l'optatif grec, au subjonctif latin et germanique, a sa seconde et sa troisième personne du singulier terminées par la voyelle *i*, qui est la caractéristique du mode; de même, à l'aoriste, la deuxième personne est semblable à la troisième, le *s* et le *t* étant tombés. Au contraire, les formes primaires ont très-bien conservé les désinences **ши** *śi* ou **си** *si*, **ть** *tĭ*, **ѧть** *ủntĭ* ou **ѫть** *ảntĭ*.

Nous allons à présent examiner en détail la forme et l'origine des désinences personnelles.

DÉSINENCES PERSONNELLES.

PREMIÈRE PERSONNE.

§ 434. La première personne de l'actif et du moyen, en sanscrit, en zend, en grec et en latin.

Au singulier comme au pluriel, la première personne est primitivement caractérisée par un *m*. Au duel, dans la forme transitive de l'actif, ce *m* a été amolli en *v*[1]. Nous avons déjà observé le même changement de *m* en *v* dans le pronom **वयम्** *vayám* « nous », pour **मयम्** *mayam* (§ 331).

L'expression complète de la première personne du singulier, dans les formes primaires de l'actif transitif, est *mi*; en sanscrit et en zend, cette désinence *mi* appartient à tous les verbes sans exception. En grec, le futur l'a absolument perdue[2]; le présent, abstraction faite de quelques formes dialectales, ne l'a conservée que dans les verbes qui correspondent à la seconde con-

[1] Toutes les langues n'ont pas la première personne duelle de la forme transitive. Le grec, par exemple, en est dépourvu.

[2] On a donc τύπ-σω en regard du sanscrit *tôp-i-syā́-mi* (§ 664), et, de même, δώ-σω, θή-σω, σ7ή-σω, δείκ-σω en regard de *dâ-syā́-mi*, *dâ-syā́-mi*, *stâ-syā́-mi*, *dêk-syā́-mi*.

jugaison en sanscrit[1]. Les autres verbes grecs ont tout à fait supprimé la désinence personnelle. En effet, leur *ω*, ainsi que l'*o* latin de toutes les conjugaisons, représente l'*â* sanscrit, par exemple, dans *bôd-â-mi* «je sais», *tud-â-mi* «je pousse»; or, cet *â* n'appartient ni à la désinence personnelle, ni à la racine: c'est la caractéristique de la classe. Il s'allonge à la première personne, en vertu d'une loi générale qui veut que, devant un *m* ou un *v* suivis d'une voyelle, les caractéristiques consistant en un *a* ou se terminant par un *a* lui fassent subir un allongement; c'est pour cette raison que nous avons *bôd-â-mi* «je sais», *bôd-â-vas* «nous savons tous deux», *bôd-â-mas* «nous savons», en regard de *bôd-a-si* «tu sais», *bôd-a-ti* «il sait», *bôd-a-tas* «vous savez tous deux», *bôd-a-tas* «ils savent tous deux», *bôd-a-ta* «vous savez», *bôd-a-nti* «ils savent». Le grec ne prend point part à cet allongement : il a, par exemple, *φέρ-ο-μες* en regard du sanscrit *bár-â-mas*. Mais il est possible qu'au singulier on ait eu primitivement *φέρ-ω-μι* en regard de *bár-â-mi* : on pourrait alors admettre qu'au pluriel et au duel[2] l'*ω* a été abrégé, à cause de la surcharge causée par des désinences plus pesantes; et de fait, il y a le même rapport entre la forme supposée *φέρ-ω-μι* et *φέρ-ο-μεν* ou *φέρ-ο-μαι*, qu'entre *δίδω-μι* et *δίδο-μεν* ou *δίδο-μαι*. Si pourtant (ce que je suis moins porté à admettre) on regarde *φέρ-ο-μι* comme la forme primitive, l'allongement de l'*o* devra être considéré comme une compensation pour la perte de la désinence.

[1] Il sera question plus loin (§ 493) de la division des verbes sanscrits en deux conjugaisons. La deuxième conjugaison comprend les deuxième, troisième, cinquième, septième, huitième et neuvième classes (§ 109 a). Néanmoins, elle ne compte qu'un nombre de verbes relativement petit, environ deux cents. [La division en deux conjugaisons appartient à M. Bopp; la division en dix classes provient des grammairiens indiens. — Tr.]

[2] Il ne peut être question ici que du duel moyen, le duel actif n'ayant plus de première personne.

La désinence moyenne et passive *μαι* appartient à toutes les classes de verbes : c'est une preuve de plus qu'à l'actif ils ont dû tous avoir anciennement la désinence *μι*. Le grec, pour la première personne du moyen et du passif, l'emporte sur ses frères de l'Asie, qui ont perdu le *m* dans toutes leurs formes, tant primaires que secondaires. Comparez, par exemple, le sanscrit *b́ár-ê* au grec *φέρ-ο-μαι*. Si donc d'un côté le sanscrit *b́ár-â-mi* nous sert à restituer l'ancienne forme de *φέρω*, à son tour le grec *φέρ-ο-μαι* nous permet de ramener *b́ár-ê* à son type primitif *b́ar-â-mê* ou *b́ar-a-mê*.

§ 435. La désinence *mi* en lithuanien.

On voit par ce qui précède comment les différents idiomes de la famille que nous étudions peuvent s'éclairer et se compléter l'un l'autre : même parmi les mieux conservés, il n'en est aucun dont l'organisme nous soit parvenu intact. Tandis que la désinence *μαι* est encore en plein usage chez les Grecs d'aujourd'hui, la forme sanscrite correspondante était déjà détruite à l'époque où furent composés les Védas. D'un autre côté, dans les poëmes homériques, tous les futurs et la plupart des formes de présent ont déjà perdu la désinence *μι* que le sanscrit, aux temps correspondants, a partout conservée, et qui existe encore à l'heure qu'il est, en lithuanien, dans un grand nombre de présents. On a, par exemple :

Lithuanien.	Sanscrit.	Grec.
esmì «je suis»	*ásmi*	*ἐμμί*, *εἰμί*
eimì «je vais»	*êmi*	*εἶμι*
dűmi «je donne»	*dádâmi*	*δίδωμι*
dḗmi «je place»	*dád́âmi*	*τίθημι*
stṓwmi «je suis debout»	*tíšṭâmi*	*ἵστημι*
ḗdmi «je dévore»[1]	*ádmi* «je mange»	. . . .

[1] L'allongement, dans ce verbe et dans la plupart des suivants, est occasionné par l'accent. Comparez § 92 a.

Lithuanien.	Sanscrit.	Grec.
sédmi «je suis assis»	*ni-sîdâmi*[1] «je m'assieds»	....
gëdmi «je chante»	*gádâmi* «je dis»	....
gélbmi «j'aide»	*kalpáyâmi* «je fais»[2]	....
sérgmi «je garde»	....	....
sáugmi «je conserve»	....	....
mēgmì «je dors»	....	....
lékmi «je laisse»	*rinácmi* «je sépare»	....

§ 436, 1. Examen des verbes lithuaniens en *mi*. — La désinence lithuanienne *u*.

Dans les verbes lithuaniens qui viennent d'être cités, la désinence *mi* se joint immédiatement à la racine, comme dans les verbes sanscrits de la deuxième, troisième et septième classe[3]. Les formes *esmì, eimì* et *édmi* appartiennent évidemment à la deuxième classe sanscrite. Le verbe *édmi* fait, à la première personne du pluriel, *éd-me* = sanscrit *ad-más*, à la deuxième personne du pluriel *és-te* = sanscrit *at-tá*, à la troisième personne du singulier *és-t* = sanscrit *át-ti*[4]. Au duel, *éd-wa, és-ta* s'accorde avec le sanscrit *ad-vás, at-tás*. *Dű-mi* «je donne» (pour *dùd-mi* = sanscrit *dádâmi*, grec *δίδωμι*) et *dé-mi* «je place» (pour *dēd-mi* = sanscrit *dádâmi*, grec *τίθημι*) appartiennent à la troisième classe sanscrite : la mutilation qu'ils éprouvent dans leur syllabe radicale est de même nature que celle que subissent, en sanscrit, les verbes *dâ* et *dâ* devant les désinences pesantes du duel et du pluriel[5], ainsi que dans les temps spéciaux du moyen (§ 481).

[1] Racine *sad*, avec le préfixe *ni*.

[2] Je rapporte à cette racine le gothique *halp* «aider» (*hilpa, halp, hulpum*).

[3] Voyez § 109 ^a^, 3.

[4] Comparez le latin *es-tis* «vous mangez» et l'archaïque *es-t* «il mange». A la troisième personne du singulier, l'*i* final s'est conservé, en lithuanien, dans *és-ti* «il est», *eí-ti* (comparez le dorien *εἶ-τι*) «il va», *dús-ti* «il donne». Les autres verbes lithuaniens en *mi* ont perdu l'*i* final de la troisième personne (voyez Mielcke, Grammaire lithuanienne, page 134 et suiv. et Schleicher, page 250 et suiv.).

[5] On a, par exemple, *dad-vás* «nous donnons tous deux», *dad-más* «nous don-

Stów-mi «je suis debout» qui, par le sens et par la racine, correspond au sanscrit *tíṣṭâ-mi*, appartient, sans aucun doute, à la dixième classe sanscrite ou forme causative. Il a perdu au singulier (deuxième personne *stów-i*, troisième personne *stów*) la caractéristique de sa classe; mais elle reparaît au duel et au pluriel sous la forme d'un *i* [1] : duel *stów-i-wa*, *stów-i-ta*, pluriel *stów-i-m*, *stów-i-t* (pour *stówime*, *stówite*). Il y a aussi, à côté de *stów-mi*, une forme *stówju* (ou *stóju*), aoriste *stōwéjau*.

De même que *stów-mi*, je rapporte à la dixième classe ou forme causative tous les autres verbes en *mi* qui, au duel et au pluriel, ne joignent pas, comme *es-mì*, *ei-mì*, *éd-mi*, leurs désinences immédiatement à la racine. Je rattache, par exemple, *sédmi* (pour *sēd-i-mi*) «je m'assieds», duel *séd-i-wa*, pluriel *séd-i-me*, aoriste *sedéjau*, au sanscrit *sâd-áyâ-mi* et au latin *sedeo* (§ 109ª, 6). A côté de *raudóju*, que j'ai rapproché du causatif sanscrit *rôdáyâmi*, il y a aussi une forme *raúdmi;* mais je doute qu'on trouve un duel et un pluriel analogues.

La conjugaison ordinaire, en lithuanien, nous présente la désinence *u* à la première personne du singulier. Je regarde cet *u* comme la vocalisation d'un *m* (§ 18) : devant cet *u*, comme devant l'*i* de la deuxième personne, les verbes de la première conjugaison (suivant la division de Mielcke) suppriment la voyelle *a*, qui est la caractéristique de la classe. On a, par exemple, *suk'-ù* «je tourne», *suk'-ì* «tu tournes», en opposition avec *suk-à* [2] «il tourne», *sùk-a-wa* «nous tournons tous deux», *sùk-a-ta* «vous tournez tous deux» [3], *sùk-a-me* «nous tournons»,

nons»; *dad-vás* «nous plaçons tous deux», *dad-más* «nous plaçons», au lieu de *dadâ-vas*, *dadâ-mas*; *dadâ-vas*, *dadâ-mas*.

[1] Voyez Mielcke, Grammaire lithuanienne, page 134.

[2] *Suk-à* n'a pas de désinence personnelle.

[3] La troisième personne du duel et du pluriel est remplacée, dans les verbes lithuaniens, par la troisième personne du singulier.

sùk-a-te « vous tournez ». Dans la troisième et la quatrième conjugaison de Mielcke, qui, à l'égard du présent, peuvent être considérées comme n'en formant qu'une seule, la voyelle de la classe se réunit à la désinence personnelle *u* et *i*, et forme avec elle une diphthongue : on a, par exemple, *laikaú* « je tiens », *laikaí* « tu tiens » = *laik-a-ú* (venant de *laik-a-m*), *laik-a-í*.

§ 436, 2. La désinence *mi* en ancien slave.

En ancien slave, мь *mĭ* est la forme la mieux conservée de la désinence qui nous occupe. Elle se trouve dans *imamĭ* « j'ai », et dans un petit nombre de verbes se rapportant à la deuxième et à la troisième classe sanscrites (§ 109[a], 3). Ce sont ѥсмь *jes-mĭ* « je suis » = अस्मि *ás-mi;* ѩмь *ja-mĭ*[1] « je mange » = अद्मि *ád-mi;* вѣмь *vê-mĭ* « je sais » = वेद्मि *vêd-mi;* дамь *da-mĭ* « je donne » (pour *dad-mĭ*) = ददामि *dádâmi.*

Dans la conjugaison ordinaire, l'ancien slave, à l'exception de *ima-mĭ* « j'ai »[2], a complétement renoncé à l'*i* de la désinence *mi*. De plus, il a affaibli le *m* en *ṅ* (§ 92[a]); exemple : берѫ *beruṅ* « j'assemble ». L'*u* renfermé dans la syllabe finale ѫ *uṅ* représente le caractère de la classe; il est originairement identique avec l'*e* des autres personnes (*ber-e-śi*, *ber-e-tĭ*), comme en grec l'*o* de *φέρ-ο-μεν* est identique avec l'*ε* de *φέρ-ε-τε*, *φέρ-ε-τον*. Je divise donc ainsi : *ber-u-ṅ*, comme en sanscrit *bár-â-mi* (§ 434). Au contraire, le slovène a partout conservé l'ancien *m* de la

[1] Un *d* radical tombe, en slave, devant les désinences personnelles commençant par *m* et *v*. Devant un *t*, il se change en *s* (§ 103).

[2] Comme *ima-mĭ* est, dans la conjugaison ordinaire, le seul verbe où la désinence personnelle vienne se joindre à un *a*, je crois que c'est cet *a* qui nous a conservé ici la désinence complète. On a vu plus haut que l'*a* est la plus pesante et la plus énergique parmi les voyelles. De même, en polonais, abstraction faite du petit nombre de verbes qui joignent immédiatement les désinences personnelles à la racine, il n'y a que la conjugaison en *a* (la première conjugaison suivant la division de Bandtke) qui ait conservé le signe personnel *m;* exemple : *czyt-a-m* « je lis ».

première personne; exemples : *plet-e-m* « je tresse », *gor-i-m* « je brûle », *dèl-a-m* « je travaille ».

§ 436, 3. Restes de la désinence *mi* en gothique et en vieux haut-allemand.

En gothique, le seul verbe qui ait conservé le signe personnel *m*, c'est *i-m* « je suis » (en sanscrit *ás-mi*): c'est aussi le seul verbe qui, comme les verbes sanscrits de la deuxième classe, joigne immédiatement les désinences à la racine (*i-s* « tu es », *is-t* « il est »); encore ne le fait-il qu'au singulier.

En vieux haut-allemand, quelques verbes qui, en sanscrit, appartiennent à la troisième classe, ont renoncé au redoublement et sont entrés de la sorte dans la deuxième classe. Ils ont également conservé le *m* ou, à sa place, le *n* de la première personne[1]. Tels sont : *tô-m*, *tua-m*, *tua-n*, ancien saxon *dô-m* « je fais » = sanscrit *dádâ-mi* « je place[2]; (*gâ-m*)[3], *gâ-n* « je vais » = sanscrit *gágâ-mi*, grec *βίϐημι*; (*stâ-m*), *stâ-n* « je suis debout » = sanscrit *tíṣṭâ-mi*[4], grec *ἵστη-μι*. Ont encore conservé le signe personnel *m* ou *n* tous les verbes qui ont contracté en *ô* ou en *ê* le caractère *aya* de la dixième classe sanscrite[5]: exemples : *pët-ô-m*, *bët-ô-n* « je prie »; *sak-ê-m*, *sagh-ê-m*, *sag-ê-n* « je dis ». Je crois que, dans ces verbes et dans les verbes analogues, le signe personnel a été conservé grâce à la voyelle longue qui précède, car elle a plus de force qu'une brève pour porter la désinence : dans la première conjugaison faible, on a *ner-ju* « je

[1] Ce sont seulement les manuscrits les plus anciens qui présentent un *m*. Depuis le IXe siècle, on a un *n*. A la première personne du pluriel, on a également *n* au lieu de *mês*. Voyez Grimm, Grammaire allemande, t. I, p. 875.

[2] Comparez, pour le sens, *vi-dadâ-mi* « je fais ».

[3] Les formes entre parenthèses sont celles qui sont restituées par conjecture. — Tr.

[4] Voyez § 508. Conjuguée d'après la deuxième classe, la racine *stâ* ferait *stâ-mi*.

[5] Deuxième et troisième conjugaisons à forme faible, d'après la division de Grimm. Voyez § 109a, 6.

soutiens» et non *nerju-m* ou *nerju-n;* de même, dans toutes les conjugaisons fortes on a *u* et non *u-m* ou *u-n*[1]. Un fait analogue se présente en sanscrit, où les verbes de la cinquième classe, dont le caractère est *nu,* ne prennent, à la seconde personne de l'impératif, la désinence personnelle *ḥi* que si la racine se termine par une consonne (§ 451).

Les formes *bi-m, pi-m, bi-n, pi-n* «je suis» sont seules de leur espèce. C'est aussi le seul verbe qui aït conservé en haut-allemand moderne le signe de la première personne. Il doit probablement ce privilége à sa nature monosyllabique : peut-être aussi l'usage extrêmement fréquent du verbe substantif n'est-il pas étranger au maintien de la désinence. Je crois toutefois que si le vieux haut-allemand *bim, bin* avait aussi complétement préservé le corps de sa racine que le pluriel *bir-u-mês*[2], nous aurions eu une première personne du singulier *bir-u,* et non *bir-u-m* ou *bir-u-n.*

§ 436, 4. Restes de la désinence *mi* en arménien.

En arménien, tous les verbes sans exception ont conservé le *m* de la désinence primaire *mi;* mais ils ont complétement perdu l'*i* final. L'arménien se trouve donc, à cet égard, sur la même ligne que le persan moderne, le slovène, l'irlandais; il surpasse, par son état de conservation, les langues classiques, les langues germaniques et le plus grand nombre des langues slaves. Exemples : **տամ** *ta-m* «je donne» = sanscrit *dádâ-mi;* **դամ**

[1] Exemple : *bir-u* «je porte», pour le sanscrit *b́ár-â-mi*, deuxième personne *b́ár-ă-si.* L'*u* du vieux haut-allemand *bir-u* est l'affaiblissement de l'*a* du gothique *baira :* il ne faut donc pas le comparer à l'*u* du lithuanien *sukù* (venant de *sukm*, § 436, 1), mais plutôt à l'*u* des verbes bohémiens comme *plet-u* «je tresse». En effet, dans ce dernier verbe, l'*u* est un reste de l'ancien slave ѫ *uṅ* (§ 436, 2) et il est identique, comme l'*e* de *plet-e-ś* «tu tresses», à l'*a* qui sert de caractéristique, en sanscrit, aux verbes tels que *b́ár-â-mi*, *b́ár-a-si.*

[2] Pour *biw-u-mês* = sanscrit *b́áv-â-mas.* Voyez § 20.

ga-m « je viens » = *ǵáǵâ-mi* « je vais », vieux haut-allemand (*ga-m*), *ga-n* ; **կեամ** *ke-a-m* « je vis » = *ǵîv-â-mi* ; **բերեմ** *be-r-e-m* « je porte » = *b́ár-â-mi*, deuxième personne *ber-e-s* = *b́ár-a-si*.

§ 437. Expression de la première personne, dans les formes secondaires.

Dans les formes secondaires, en sanscrit et en zend, l'expression de la première personne du singulier est *m*, et non *mi* (§ 430). En latin, cette désinence émoussée s'est partout conservée, au lieu que la désinence pleine s'est perdue (§ 431). En grec, un *m* final devient *ν* : on a donc ἔφερ-ο-ν en regard du sanscrit *áb́ar-a-m*, ἐδίδω-ν et ἔδω-ν en regard de *ádadâ-m* et *ádâ-m*, διδο-ίην et δο-ίην en regard de *dad'-yâm* et *dê-yâsam*. A l'aoriste premier, le grec a perdu tout à fait le signe personnel : comparez, par exemple, ἔδειξα avec अदिक्षम् *ádikśam*. Mais du moyen ἐδειξάμην on est autorisé à inférer une ancienne forme ἔδειξαν et, plus anciennement encore, ἔδειξαμ. En ce qui concerne le gothique, qui change le *m* en *u*, voyez § 432. L'arménien a gardé le *m* au présent du subjonctif; il le supprime partout ailleurs, notamment à l'imparfait, à l'aoriste et au futur (§ 183 b, 2).

Remarque. — *A* euphonique inséré, en sanscrit, devant le *m* des formes secondaires. — Nous avons divisé plus haut *áb́aram* et ἔφερον de cette façon : *áb́ar-a-m*, ἔφερ-ο-ν. Il faut ajouter ici que, suivant les grammairiens indiens, la désinence complète de la première personne du singulier, dans les formes secondaires, n'est pas *m*, mais *am* : *áb́aram* serait donc pour *áb́arâm*, venant de *áb́ar-a-am*, et il y aurait élision du premier *a*, qui est le caractère de la classe[1]. On trouve, en effet, dans certaines formes, la désinence *am*, sans que l'*a* puisse être attribué au caractère de la classe : ainsi le verbe *i* « aller » fait *ây-am* « j'allais », et non *âi-m* ; *brû* « parler » fait *ábrav-am* ou *ábruv-am* « je parlais », et non *ábrô-m* ; les verbes qui prennent

[1] Voyez § 109 a, 1, 2 et 6.

dans les temps spéciaux les syllabes *nu* et *u* comme caractères de la cinquième et de la huitième classe, font *navam, avam,* et non *nô-m, ô-m,* comme on pourrait s'y attendre d'après leur présent en *nô-mi, ô-mi:* exemples : *ástṛṇavam* «je répandais», pluriel *ástṛṇuma* «nous répandions», en regard du grec *ἐσ7όρνῡν, ἐσ7όρνυμεν.* Mais il faut observer que la seconde personne, en sanscrit, a simplement un *s,* la troisième personne simplement un *t* pour désinences; on a, par exemple, *ástṛ-ṇô-s, ástṛ-ṇô-t* en regard du grec *ἐσ7όρ-νῡ-ς, ἐσ7όρ-νῡ-(τ).* Remarquons encore que le grec, à la première personne, a simplement un *ν.* On peut conclure de ces faits que l'*a* de *ástṛṇavam* s'est irrégulièrement introduit de la première conjugaison dans la deuxième, de même qu'en grec nous avons *ἐσ7όρ-νυ-ο-ν* à côté de *ἐσ7όρνῡ-ν,* et *ἐσ7όρνυ-ε* [1] à côté de *ἐσ7όρνῡ.* Ce sont surtout les verbes qui joignent immédiatement les désinences personnelles à une racine finissant par une consonne qui auront favorisé l'introduction d'un *a* à la première personne; au présent *vêdmi* «je sais» il eût été impossible d'opposer un imparfait *ávêdm :* il fallait donc bien, ou que le caractère personnel tombât tout à fait, comme cela est arrivé à la deuxième et à la troisième personne [2], ou bien qu'on empruntât le secours d'une voyelle de liaison. C'est ainsi que, dans la déclinaison, les thèmes terminés par une consonne prennent *am* à l'accusatif au lieu de *m;* mais il est arrivé aussi pour cette désinence ce que nous venons de constater pour le signe de la première personne : le *am* de l'accusatif se retrouve avec des thèmes finissant par une voyelle, comme *naûs* et *brû,* qui font *nâv-am* et *brúv-am,* au lieu de *nâum, brûm,* comme le feraient attendre le grec *ναῦ-ν* et *ὀφρύ-ν.* Quoi qu'il en soit, cet *a* s'est si solidement installé dans les formes secondaires, à la première personne, qu'on pourrait établir, en théorie comme en pratique, la règle suivante : *m* final se fait précéder d'un *a,* quand il n'a pas déjà devant lui un *a* ou un *â,* soit appartenant à la racine, soit représentant le caractère de la classe ou du mode. Nous avons donc, d'une part, *ábar-a-m* «je portais», *ádadâ-m* «je donnais», *áyâ-m* «j'allais» (racine *yâ*), *áyunâ-m* «je liais» [3], *dadyấ-m* «que je donne»; et, d'un autre côté : *ástṛ-*

[1] *Ἐσ7όρνυ-ε* supposerait en sanscrit une forme *ástṛṇav-a-t.*

[2] A la troisième personne de l'imparfait, on a *ávêt* au lieu de *ávêt-t* (§ 94). La deuxième personne, au lieu de *ávêt-s,* fait de même *ávêt,* ou bien *ávê-s* avec suppression de la consonne radicale et maintien de la désinence, comme dans le latin *pe-s,* pour *ped-s.*

[3] Neuvième classe. Voyez § 109 [a]. 5.

ṇav-am «je répandais», au lieu de *ástṛ-ṇô-m; b'ar-êy-am* «que je porte» (§ 43), au lieu de *b'arêm; tíšṭêy-am* «que je sois debout», au lieu de *tíšṭêm*[1].

§ 438. Restes de *m*, désinence des formes secondaires, en gothique et en lithuanien.

En gothique, comme on l'a déjà fait remarquer (§ 432), le *m* des formes secondaires s'est résolu en *u*. Le vieux haut-allemand a complétement perdu cette désinence, excepté dans un seul exemple qui nous présente l'ancien *m*, et non, comme le gothique, le *m* altéré en *u;* c'est le mot *lirnem* «que j'apprenne», dans Kéro.

En lithuanien, la forme émoussée *m* s'est altérée en *u,* comme la forme pleine *mi :* nous avons donc *buwaú* qui correspond à l'aoriste sanscrit *á-b'ûvam* «je fus», comme d'autre part, au présent, on a *laikaú* «je tiens», venant d'une ancienne forme *laikam* pour *laikami.*

En ce qui concerne le slave, nous renvoyons le lecteur aux §§ 433 et 566.

§ 439. Origine de la désinence de la première personne.

Il nous reste à nous demander quelle est l'origine de la désinence de la première personne. Je regarde *mi* comme un affaiblissement de la syllabe *ma,* qui est le thème, en sanscrit et en zend, des cas obliques du pronom de la première personne. Il y a le même rapport entre la syllabe *mi,* dans *dádâmi,* et sa forme originaire *ma,* qu'entre l'*i* du latin *abjicio* et l'*a* de *jacio* (§ 6). Dans les formes secondaires, par un nouvel affaiblissement, *mi* est devenu *m.*

L'accord remarquable qui règne entre toutes les langues indo-

[1] Cette forme *tíšṭêm* s'accorderait plus exactement avec *tíšṭês, tíšṭêt, tíšṭêma, tíšṭêta.*

européennes prouve que la division en formes primaires et en formes secondaires appartient à un âge très-reculé. Je ne crois pas cependant qu'il faille la faire remonter jusqu'à cette période primitive où l'organisme grammatical, dans la fleur de la jeunesse, n'avait encore rien perdu de son intégrité; je pense plutôt que les désinences se sont émoussées à la longue, et que la cause de cet affaiblissement a été le besoin d'alléger le verbe, quand le commencement du mot se chargeait d'une syllabe additionnelle (comme aux prétérits à augment), ou quand une insertion se faisait à l'intérieur (comme au potentiel ou optatif). Les désinences émoussées se sont donc produites petit à petit; nous voyons, en effet, que le latin a encore partout *mus* et le grec μεν (plus anciennement μες), tandis que *mas,* en sanscrit, n'est resté qu'aux formes primaires; encore s'y est-il fréquemment mutilé en *ma,* c'est-à-dire qu'il a pris la forme qui est de règle pour les désinences secondaires. On a, par exemple, *b̔ár-â-mas, sárp-â-mas,* et quelquefois *b̔ár-â-ma, sárp-â-ma,* en regard du grec φέρ-ο-μες, ἕρπ-ο-μες, du latin *fer-i-mus, serp-i-mus* (§ 109[a], 1); et l'on a toujours *áb̔ar-â-ma* en regard de ἐφέρ-ο-μες, *ferebamus,* toujours *ás-ma* en regard de ἦ(σ)-μες, *erâmus,* toujours *dadyấ-ma* en regard de διδοίη-μες, toujours *tíś̔ṭêma* en regard de *stêmus.*

Il est plus difficile d'expliquer l'origine de la désinence *mas.* On pourrait admettre qu'elle se décompose en *m-as : m* serait alors le thème et *as* la désinence du nominatif pluriel. En effet, *mas* finit comme पदस् *pádas,* μες comme πόδες, et les désinences personnelles expriment toujours la relation que sert à marquer le nominatif. Mais il se peut aussi que le *s* de *mas* soit de même provenance que le *s* du zend 𐬫𐬏𐬱 *yûs* « vous »[1], du sanscrit *nas, vas* et du latin *nôs, vôs*[2]. De même que nous avons expliqué

[1] Pour *yûsmé.* Voyez § 335.

[2] Voyez §§ 336 et 337.

plus haut अस्मे *a-smê* comme un composé copulatif signifiant «je [et] ils»[1], *ad-más* voudrait dire proprement «je [et] ils mangent»[2].

Quant à la désinence védique *masi*, en zend *mahi*, on peut voir dans *si* une forme à la fois affaiblie et mutilée de *sma*[3]; ou bien encore, on peut regarder *masi* comme étant pour *masê*, qui lui-même se rattacherait au nominatif védique *asmê* (pour *mas-mê*)[4] : dans cette hypothèse, la première partie de la diphthongue *ê* (= *a* + *i*) aurait été supprimée, et le pronom *masmê* aurait rejeté son second *m*, tandis qu'à l'état isolé il a perdu le *m* initial.

Remarque. — De la désinence grecque *μεν*. — Examen d'une objection de Pott et de Curtius[5]. — Je regarde le *ν* de la désinence *μεν* comme sorti d'un ancien *ς*. On a de même la forme *ἦν* «il était» en regard du dorien *ἦς* et du védique आस् *âs* (§ 530). Rapprochez aussi le suffixe *-θεν* = sanscrit *-tas*, latin *-tus*[6]. L'affaiblissement d'un *s* en *n* n'a en lui-même rien de

[1] Voyez § 333.

[2] Pott explique autrement la syllabe *mas* (Annales de critique scientifique, 1833, page 326). Il y voit la réunion des pronoms de la première et de la deuxième personne : le pronom de la première personne serait exprimé par *ma;* celui de la deuxième par *s*, comme à la seconde personne du verbe. Mais il faut d'abord faire dériver ce *s* du *t* de *tvam*, au lieu que, en adoptant l'opinion donnée ci-dessus, le *s* n'a pas besoin d'explication. Il semble d'ailleurs plus naturel que l'expression «nous» associe au moi des personnes autres que celles à qui on adresse la parole, car les récits ne se font pas ordinairement à ceux qui ont pris part aux événements racontés.

[3] Exemple : दद्मसि *dadmasi*, en zend [zend script] *dadĕmahi* «nous donnons». [La mutilation consisterait dans la perte de *m* et l'affaiblissement dans le changement de l'*a* en *i*. — Tr.]

[4] Voyez § 333.

[5] Nous avons cru devoir transporter ici, comme à sa place la plus naturelle, une note qui, dans l'édition allemande, se trouve au § 727. — Tr.

[6] Voyez § 421. — On pourrait objecter qu'à côté de la forme *-θεν* il existe une forme *-θε*. Mais Buttmann (Grammaire grecque développée, § 116, 4, remarque 1) fait observer que les particules qui prennent *-θε* sont celles qui ne répondent plus très-nettement à la question *unde*. Partout ailleurs, c'est le mètre qui a occasionné le changement de *-θεν* en *-θε* (*ἀντρόθε*, Pindare; *Κυπρόθε*, Callimaque; *Λιβύαθε*, *πάντοθε*, Théocrite). Rappelons aussi la suppression complète du *ν* dans les accusatifs

plus surprenant que celui d'un *s* en *r* [1], qui a lieu si fréquemment et si régulièrement en sanscrit, ainsi que dans certains dialectes grecs (§ 22) et dans plusieurs formes grammaticales des langues congénères.

Quant à la désinence sanscrite *ma*, usitée dans les formes secondaires, mais employée aussi quelquefois au présent, je la regarde comme une mutilation pour *mas* (§ 439). Cette mutilation n'a eu lieu très-probablement qu'après la séparation des idiomes indo-européens; elle s'est généralisée en ancien perse, où le *s* final, après un *a* ou un *â*, disparaît dans toutes les désinences.

Pott [2] propose pour la désinence grecque *μεν* une autre explication, à laquelle s'est rangé G. Curtius [3]. Selon ces deux savants, *mas* est devenu *μες* en grec; quant à *μεν*, il représenterait le sanscrit *ma*, auquel serait venue s'ajouter postérieurement une nasale complémentaire. Mais on peut demander pourquoi la même nasale n'est pas venue s'ajouter aussi à d'autres désinences finissant par une voyelle, par exemple à l'*ε* du vocatif des noms de la deuxième déclinaison (§ 204), ou à l'*ε* du duel (§ 209). Remarquons en outre que le *ν* de *μεν* s'y trouve à demeure fixe, et non pas seulement devant une voyelle, comme le *ν ephelkysticon*.

Pott cite à l'appui de son opinion les impératifs doriens comme *λεγόντω*, *ποιούντω*, *ἀποτισάντω*; mais il est au moins aussi vraisemblable d'expliquer la désinence *ντω* comme une mutilation pour *ντων* que de regarder *ντων* comme un élargissement de *ντω*, car le dorien, quand il s'écarte des autres dialectes, ne présente pas toujours la forme la plus ancienne.

Pott objecte que le changement d'un *s* en *ν* est difficile à comprendre au point de vue physiologique, car quoique tous les deux soient des dentales, ils présentent des sons très-différents. Mais la différence est encore plus grande entre une muette et la nasale du même organe, et cependant, en sanscrit, une muette finale se change en la nasale du même organe quand elle est placée devant une nasale : ainsi *atišṭat mûrdni* «il était à la tête» devient *atišṭan mûrdni*. En latin, nous avons de même *somnus* pour *sopnus*,

comme *πατέρα* (= sanscrit *pitáram*, latin *patrem*). Nous avons déjà eu souvent l'occasion de faire observer que les consonnes finales sont les plus sujettes à être affaiblies ou supprimées.

[1] Le *n* est une liquide comme le *r*.

[2] Recherches étymologiques, 1re édition, II, page 306 et suiv.

[3] Formation des temps et des modes, page 27.

et en grec *σεμνος* pour *σεϐνός*. En lithuanien et en slave, nous trouvons le changement contraire d'un *n* en *d*, quoiqu'il ne soit occasionné par aucune lettre voisine : ainsi le sanscrit *návan* «neuf» devient en lithuanien *dewynì*, en ancien slave *devaňtĭ* (§ 317). De même, en grec, le *n* du suffixe मन् *man*, latin *men*, devient un *τ* (*ὀ-νοματ* = नामन् *nâman*, *nômen*). Je crois aussi que la désinence védique *tana*, à la deuxième personne du pluriel, est pour *tata* : cette dernière forme n'est pas autre chose, selon moi, que la répétition de la désinence ordinaire *ta*[1].

§ 440. La première personne du pluriel en vieux haut-allemand, en gothique, en lithuanien, en ancien slave et en arménien.

En vieux haut-allemand, la première personne du pluriel présente la flexion très-complète *mês*, aux formes secondaires comme aux formes primaires, c'est-à-dire au subjonctif comme à l'indicatif. Le gothique présente simplement un *m* dans les formes primaires, tandis qu'il a *ma* dans les formes secondaires.

Le lithuanien a partout *me*, le slovène *mo*, l'ancien slave мъ *mŭ*. Exemples : lithuanien *stówi-me* «nous nous tenons debout», slovène *dêla-mo* «nous travaillons», ancien slave ꙗмъ *ja-mu* «nous mangeons» = अद्मस् *ad-más*, вѣмъ *vê-mŭ* «nous savons» = विद्मस् *vid-más*. En ancien slave, au lieu d'un ъ *ŭ*, on aurait pu s'attendre à trouver un є *e* ou un о *o* en regard de l'*a* sanscrit (§ 92 [a]); je crois que l'*ŭ* est dû à l'influence de la lettre *s* qui se trouvait primitivement à la fin de cette forme[2].

Il est plus difficile d'expliquer l'*ê* long du vieux haut-allemand. Peut-être, comme le conjecture Graff[3], la désinence *mês* se rapporte-t-elle à la désinence *masi*, qui est particulière au

[1] Comparez les impératifs latins en *tôte* et les impératifs védiques en *tât* (deuxième et troisième personnes du singulier). Voyez § 719.

[2] Comparez les nominatifs singuliers des thèmes en *o* avec les nominatifs sanscrits en *a-s* (§ 255, t. II, p. 86), et les datifs pluriels en мъ *mŭ* avec les datifs sanscrits en *byas* (§ 277).

[3] Dictionnaire du vieux haut-allemand, t. I, col. 21.

dialecte védique. Il faudrait alors admettre ou bien que la suppression de l'*i* final a été compensée par l'allongement de la voyelle précédente [1], ou bien que l'*i* a passé d'une syllabe dans l'autre [2]. On peut s'étonner de voir qu'en gothique la désinence pleine मस् *mas* est représentée simplement par *m*, au lieu que le म *ma* des formes secondaires s'est conservé intact : nous avons, par exemple, *bair-a-m* «ferimus» en regard du sanscrit *bár-â-mas*, et *bair-ai-ma* «feramus» en regard de *bár-ê-ma*. Cette différence vient probablement de ce que les voyelles qui précèdent la désinence, étant plus pleines au subjonctif qu'à l'indicatif [3], sont plus capables de supporter le poids de la flexion. Le prétérit gothique nous fournit l'exemple d'un fait analogue : les seules racines qui aient conservé la syllabe réduplicative sont celles qui renferment une voyelle longue. Remarquez qu'au prétérit redoublé, où le sanscrit nous présente la désinence *ma*, et non *mas*, le gothique a simplement un *m*; comparez, par exemple, *bund-u-m* «nous liâmes» à बबन्धिम *baband-i-má*. Ici le gothique supprime l'*a* final parce que la voyelle précédente est brève.

En arménien, la désinence sanscrite *mas* devient մք *mq́*; mais cette forme *mq́* ne s'est conservée complétement qu'au présent de l'indicatif et du subjonctif. Partout ailleurs, on a supprimé le *m*, c'est-à-dire la partie essentielle de la désinence : le ք *q́* représente la lettre finale *s* (§ 216) du sanscrit *mas* : comme ce ք *q́* se trouve à tous les temps et à tous les modes, on doit conclure que l'arménien se réfère à une époque où la langue n'avait pas encore fait la distinction, à la première per-

[1] Dans cette hypothèse, *mês* serait pour *mâs*, de même qu'en gothique *ê* représente l'*â* long sanscrit (§ 69, 2). En vieux haut-allemand, on trouve aussi quelques exemples d'un *ê* tenant la place de l'*â*; par exemple, *gê-t* «il va», de la racine *gâ*.

[2] Comparez § 448. Dans les désinences, en vieux haut-allemand, *ai* devient *ê* (§ 79).

[3] *Ai* au subjonctif présent, *î* (qui s'écrit *ei*) au subjonctif prétérit. Exemples : *bair-ai-ma*, *bêr-ei-ma*.

sonne du pluriel, entre les formes pleines et les formes émoussées. Nous avons, par exemple, *sir-e-mq* «amamus», *sir-iże-mq* «amemus» (§ 183 [b], 2) et, d'autre part, *sir-êa-q* «amabamus», *sir-eża-q* «amavimus», *sir-esżu-q* «amabimus».

§ 441. La première personne du duel, en sanscrit, en lithuanien, en ancien slave et en gothique.

Comme au pluriel nous avons eu *mas* et *ma*, au duel, le sanscrit a *vas* dans les formes primaires et *va* dans les formes secondaires. Cette différence entre le duel et le pluriel est jusqu'à un certain point fortuite, car, ainsi qu'on l'a déjà fait remarquer (§ 434), le *v* du duel est l'altération d'un *m*; toutefois, la distinction en question remonte à une haute antiquité, et elle a dû s'opérer avant que le germanique, le lithuanien et le slave eussent pris une existence individuelle, car dans toutes ces langues nous retrouvons la lettre *v*. Le lithuanien a partout *wa*, l'ancien slave вѣ *vê*.

Le gothique nous présente trois formes. La plus complète se trouve au subjonctif, où *bair-ai-va* est avec भरेव *bár-ê-va* dans le même rapport qu'au pluriel *bair-ai-ma* avec भरेम *bár-ê-ma*. Si le subjonctif a mieux conservé la désinence duelle, c'est évidemment, comme au pluriel, grâce à la diphthongue précédente, qui s'est trouvée assez forte pour porter la syllabe *va*. Au contraire, le présent de l'indicatif avait probablement un *a* bref en regard de l'*â* long du sanscrit *bár-â-vas* [1]; le *v* ayant, en outre, été supprimé, on a eu *baira(v)as* et, par la fusion des deux *a*, *bai-rôs* [2]. Reste le prétérit de l'indicatif, où nous ne pouvons avoir

[1] De même au pluriel on a *bair-a-m* (grec *φέρ-ο-μες*) en regard du sanscrit *bár-â-mas*.

[2] On a vu (§ 69, 1) que l'*ô*, en gothique, est la longue de l'*a*; ainsi les thèmes en *a* font, au nominatif pluriel, *ôs* (*a* + *as*); exemple : *vairôs* «hommes», en regard du sanscrit *varâs* (venant de *vara* + *as*).

ôs, car il a pour voyelle de liaison *u,* et non *a* : mais *u-va* est également impossible, puisque la désinence duelle *va* ne subsiste, comme la désinence plurielle *ma,* qu'après une diphthongue ou une voyelle longue. Nous devrions donc avoir *u-v,* qui ferait pendant au pluriel *u-m.* Mais *v,* à la fin des mots, se vocalise en *u,* quand il est précédé d'une voyelle brève : c'est ainsi que le thème *thiva* fait *thiu* «servum» (pour *thiv*). Les deux *u* en se combinant ont donc dû donner un *û,* et je regarde, en effet, comme long l'*u* de *magu* «nous pouvons tous deux», et de *siju* «nous sommes tous deux», que j'écris *magû, sijû* (pour *magu-u, siju-u,* venant de *mag-u-v, sij-u-v*)[1]. Si cependant, contrairement à mon opinion, l'*u* de cette désinence n'est pas long, on pourrait supposer qu'il s'est abrégé dans la suite des temps. Autrement, il faudrait le regarder comme une voyelle de liaison analogue à celle de *mag-u-ts, mag-u-m,* etc. ou il faudrait expliquer *magu, siju* comme venant de *magva, sijva.* Mais outre que cette dernière forme serait impossible à prononcer, l'adjonction immédiate de la désinence personnelle à la racine me paraît inadmissible, car elle n'a lieu ni à la seconde personne du duel, ni à aucune personne du pluriel, et elle est contraire à l'ancienne formation de ce temps.

Je ne connais, en zend, aucun exemple de la première personne du duel.

§ 442. Tableau comparatif de la première personne des trois nombres.

Il sera traité à part des désinences du moyen. Je fais suivre ici un tableau comparatif de la première personne, dans la voix active transitive.

[1] Ce sont les seuls exemples de la forme en question qui nous aient été conservés. D'accord avec Grimm, je regarde *magû, sijû* comme des prétérits, quoiqu'ils aient le sens du présent. En effet, *mag* est fléchi, dans les trois nombres, comme un prétérit. Il en est de même pour le verbe substantif au duel et au pluriel

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Germanique[1].	Lithuanien.	Anc. slave.
tíšṭâmi	*histâmi*	ἵστημι	*sto*	*stâm*	*stówmi*	*stajun*
dádâmi[2]	*dadâmi*[3]	δίδωμι	*do*	....	*dŭmì*	*damĭ*
ásmi[4]	*ahmi*	ἐμμί	*sum*	*im*	*esmi*	*jesmĭ*
bárâmi[5]	*barâmi*	φέρω	*fero*	*baira*	.....	*beruṅ*[6]
váhâmi	*vaṣâmi*	ἔχω[7]	*veho*	*viga*[8]	*weżù*	*veṣuṅ*
tíšṭêyam	....	ἱσταίην	*stem*	....	.....	.....
dadyā́m	*daidyaṅm*[9]	διδοίην	*dem*	....	.....	.....

[1] *Stâm* et *stâmês* appartiennent au vieux haut-allemand; les autres formes sont gothiques.

[2] En arménien, տամ *ta-m.*

[3] Voyez § 39.

[4] En arménien, *em.*

[5] En arménien, *ber-e-m.*

[6] «J'assemble», *sŭ-brêmaṅ* «fardeau». Voyez Miklosich, *Radices*, p. 4.

[7] Je crois que ἔχω appartient à la racine *vah* «transporter» : en effet, si ὄχος (pour Ϝόχος) est de la même famille que ἔχω, il s'ensuit que ἔχω est pour Ϝέχω et qu'il répond à *váhâmi* et à *veho.* Le sens «transporter» paraît encore assez clairement dans les composés ἀνέχω, διέχω, ἐνέχω, etc. La racine sanscrite *vah* a, d'ailleurs, aussi le sens de «porter», d'où l'on arrive aisément à celui de «posséder». Il semble que le grec, dans la conjugaison de ce verbe, ait mêlé deux racines d'origine différente, à savoir ἐχ = वह् *vah* et σχε (σχη) = सह् *sah* «supporter»; nous avons dans σχε la même métathèse de la voyelle radicale que dans βέβληκα, venant de la racine βαλ. Si, contrairement à cette explication, on regarde ἔχω et σχή-σω comme appartenant à la même racine, il faut admettre que ἔχω est pour σέχω, et qu'il a perdu le σ initial. Mais on ne devrait pas pour cela regarder l'esprit rude de ἕξω et des formes analogues comme le représentant du σ, car le déplacement de l'aspiration suffit pour en rendre compte (§ 104ᵃ).

[8] *Viga* ne s'emploie qu'en combinaison avec la préposition *ga : ga-viga* «je secoue», *ga-vag* «je secouai». Quant à *vag-ja* «je remue», il se rapporte à la forme causative *vâhâyâmi* (§ 109ᵃ, 6). Il en est de même du lithuanien *wáżōju* «je me transporte» (§ 92ᵃ).

[9] La forme *daidyaṅm*, qui se trouve au commencement du Vendidad, appartient à la racine sanscrite *dâ* «poser», et non à la racine *dâ* «donner». C'est ce qui ressort du sens du contexte, qui exige l'idée de «faire, créer»; le verbe sanscrit *dâ* a la même signification, sinon à l'état simple, du moins combiné avec la particule *vi.* Je

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Germanique.	Lithuanien.	Anc. slave.
(a)syâm	*hyaṅm?*	*ἐ(σ)ίην*	*siem*	*sijau*	.....	......
bárêyam	....	*(φέροιν)* [1]	*feram*	*bairau*	.....	......
ávaham	*avaṣĕm* [2]	*εἶχον*	*vehebam*	....	.....	......
			DUEL.			
tíṣṭâvas	....	....	....	....	*stṓwiwa*	*stajevê*
dadvás	....	....	....	....	*dũwa*	*davê*
bárâvas	....	....	....	*bairôs*	.....	*berevê*
váhâvas	....	....	....	*vigôs*	*wḗźawa*	*veṣevê*
bárêva	....	....	....	*bairaiva* [3]	.....	*berêvê* [4]
váhêva	....	....	....	*vigaiva*	.....	*veṣêvê*
ávahâva	....	....	....	....	.....	......
			PLURIEL.			
tíṣṭâmas	....	*ἵσταμες*	*stâmus*	*stâmês*	*stṓwime*	*stajemŭ*
tíṣṭâmasi [5]	*histâmahi*	....	....	....	.....	......
dadmás [6]	....	*δίδομες*	*damus*	....	*dũme*	*damŭ*
dadmási	*dadĕmahi*	....	....	....	.....	......
bárâmas [7]	....	*φέρομες*	*ferimus*	*bairam*	.....	*beremŭ*
bárâmasi	*barâmahi*	....	....	....	.....	......
váhâmas	....	*ἔχομες*	*vehimus*	*vigam*	*wḗźame*	*veṣemŭ*
váhâmasi	*vaṣâmahi*	....	....	....	.....	......
tíṣṭêma	*histaima*	*ἱσταίημες*	*stêmus*	....	.....	*stajmŭ*
dadyấma	*daidyâma*	*διδοίημες*	*dêmus*	....	.....	*dadimŭ*
bárêma	*baraima*	*φέροιμες*	*ferâmus*	*bairaima*	.....	*berêmŭ*
váhêma	*vaṣaima*	*ἔχοιμες*	*vehâmus*	*vigaima*	.....	*veṣêmŭ*
ávahâma	*avaṣâma?*	*εἴχομες*	*vehebamus*	....	.....	......

crois toutefois que le verbe *dâ* «donner» ferait également *daidyaṅm*, car le *y* change ordinairement le *d* précédent en *d'*.

[1] Voyez § 430.

[2] Ou *vaṣĕm.*

[3] Voyez § 441.

[4] Voyez § 92 [e].

[5] Forme védique; voyez § 439.

[6] En arménien, տամք *ta-mq.*

[7] En arménien, *ber-e-mq.*

DEUXIÈME PERSONNE.

§ 443. Formes diverses de la désinence de la deuxième personne.

Le thème pronominal sanscrit *tva*, en se combinant avec les thèmes verbaux, s'est scindé en différentes formes. Ou bien le *t* est resté invariable, ou il est devenu, par la substitution de l'aspirée à la ténue, un *t́* ou un *d́*, ou il s'est altéré en *s* (comparez le grec σύ). Tantôt le *v* s'est maintenu, tantôt il a été supprimé. Quant à la voyelle *a*, ou elle est restée invariable, ou bien elle s'est affaiblie en *i*, ou enfin elle a disparu tout à fait.

C'est au moyen que la forme pronominale s'est le mieux conservée, dans les désinences *sva, d́vê, d́vam* : *sva* se trouve au singulier de l'impératif, *d́vê* au pluriel des formes primaires, *d́vam* au pluriel des formes secondaires. Mais comme nous traiterons dans un chapitre spécial des désinences du moyen, nous passons tout de suite à la forme active transitive.

Le *v* du thème *tva* ne s'y est complétement conservé nulle part; mais je crois en reconnaître une trace dans l'aspiration du *t́*. Nous trouvons, en effet, un *t́*, au lieu d'un *t*, au duel et au pluriel des formes primaires, et aux trois nombres du prétérit redoublé. Au contraire, les formes secondaires, qui ont en général des désinences plus émoussées, présentent au pluriel et au duel la ténue pure; on peut comparer, par exemple, *tiśṭê-ta* « que vous soyez debout » avec *tiśṭa-t́a* « vous êtes debout », et, au duel, *tiśṭê-tam* « que vous soyez debout tous deux » avec *tiśṭa-t́as* « vous êtes debout tous deux ». On voit par là qu'en sanscrit les aspirées sont plus pesantes que les ténues et les moyennes, ce qui s'explique aisément, puisque les aspirées sont la réunion d'une ténue ou d'une moyenne avec un *h* parfaitement perceptible à l'oreille (§ 12). Dans cette aspiration qui suit le *t*, je crois reconnaître un reste du *v* de *tvam*.

§ 444. Origine de ces formes diverses.

On voit par les exemples qui viennent d'être cités que la désinence pleine de la deuxième personne du présent est *tas* au duel et *ta* au pluriel. Mais en étudiant le substantif (§ 206), nous avons vu que le duel doit son origine à un renforcement des désinences plurielles : or, les désinences personnelles, étant des pronoms, sont dans le rapport le plus étroit avec le nom. On pourrait donc admettre que la deuxième personne du pluriel, dans le verbe, a d'abord été *tas :* de cette forme *tas* serait dérivée la désinence duelle *tâs;* dans le cours du temps, le pluriel *tas* aurait perdu son *s* et le duel *tâs* aurait abrégé son *â*. Remarquons que déjà à la première personne le *s* de *mas* ne tient plus très-solidement, car on trouve fréquemment *ma,* même dans les formes primaires. Si *tas* est, en effet, la désinence primitive de la deuxième personne du pluriel, elle s'accorde parfaitement avec le latin *tis;* en même temps se trouverait confirmée la conjecture de Thiersch[1], qui a été amené par des observations sur l'hiatus à supposer que dans Homère, au lieu de *τε*, la désinence du pluriel était *τες*, en analogie avec la première personne *μες*.

Il reste à examiner quelle est l'origine de la lettre *s* qui termine *tas :* sans aucun doute, elle est identique avec le *s* de *mas*. En conséquence, ou il faut diviser de cette façon : *t-as,* et regarder *as* comme la désinence du nominatif pluriel; ou bien, il faut diviser ainsi : *ta-s,* et expliquer le *s* comme un reste du pronom annexe *sma* (§ 335)[2]. Si cette dernière hypothèse est la vraie, on pourrait admettre que le *m* de *sma* s'est conservé dans la désinence duelle *tam* des formes secondaires,

[1] Grammaire grecque, 3e édition, § 163, remarque.

[2] On a vu (§ 332) que *sma* se joint indifféremment au pronom de la première personne (*a-smê* « nous »), ou à celui de la deuxième personne (*yu-smê* « vous »).

en sorte que *sma* aurait été mutilé de deux manières différentes, ayant subi une fois la suppression de son *m* et une autre fois celle de *s*.

Mais il se présente encore une autre explication pour le *m* de *tam*, quelle que soit d'ailleurs, parmi les deux hypothèses précédentes, celle qu'on préfère pour la désinence *tas*. Comme ce sont ordinairement les formes primaires qui, en s'émoussant, ont donné naissance aux formes secondaires, on peut supposer que la lettre sourde *m* provient d'un *s* : c'est ainsi qu'en grec, même dans les formes primaires, nous avons *τον* en regard de थस् *tas*, et, à la première personne, *μεν* en regard de *mas, μες* : de même, en prâcrit, l'ancienne désinence casuelle भिस् *bis* est devenue हिं *hiṅ* (§ 97). Par une application du même principe, on peut supposer que la désinence भ्याम् *byâm*, dans la déclinaison duelle, est primitivement sortie du pluriel *byas* par un simple allongement de la voyelle (§ 215), et que plus tard le *s* final s'est altéré en *m*.

§ 445. Deuxième personne du duel, en gothique, en ancien slave et en lithuanien.

Tandis qu'en grec le *s* de la désinence duelle *tas* s'est altéré en *ν*, même dans les formes primaires, le gothique étend l'ancien *s* à toutes les formes, tant primaires que secondaires. C'est là une nouvelle preuve du fait énoncé ci-dessus, à savoir que la nasale que nous trouvons en sanscrit à la deuxième personne duelle des formes secondaires, provient d'un ancien *s*, et que cette altération est postérieure à la séparation des idiomes. Le gothique a, au contraire, perdu l'*a* qui précédait le *s* : cette suppression est conforme à une règle générale de cette langue, qui veut que devant un *s* final, dans les mots polysyllabiques, l'*a* soit ou rejeté ou affaibli en *i*. Ici, l'*a* a été rejeté, ce qui fait que nous avons *ts* comme désinence, en regard du sanscrit

tas[1] : rapprochez *bair-a-ts* de भरथस् *bár-a-tas,* en grec *φέρ-ε-τον*, et, d'autre part, *bair-ai-ts* de भरेतम् *bár-ê-tam,* en grec *φέρ-οι-τον*.

Le slave a dû supprimer la consonne finale de la désinence en question (§ 92 [m]). Le lithuanien, sans y être obligé, l'a également rejetée. Tous deux font *ta,* qui correspond à la fois au *tas* sanscrit des formes primaires et au *tam* des formes secondaires. Comparez le slave дастa *das-ta* (§ 103), le lithuanien *dũs-ta* «vous donnez tous deux», au sanscrit दत्थस् *dat-tás,* au grec *δίδο-τον*, et, d'autre part, дадитa *dad-i-ta* «que vous donniez tous deux», au sanscrit दद्यातम् *dad-yấ-tam,* au grec *διδο-ίη-τον*; rapprochez encore le lithuanien *dũd-ō-t-a*[2] «vous donnâtes tous deux» du sanscrit *ádâ-tam* et du grec *ἔδο-τον*.

§ 446. Deuxième personne du pluriel.

Je ne connais pas d'exemple, en zend, de la deuxième personne du duel. Le pluriel est, comme en sanscrit, 𐬚𐬀 *ta* dans les formes primaires[3], et 𐬙𐬀 *ta* dans les formes secondaires. En grec, en slave et en lithuanien, nous avons partout *τε*, тє, *te*. Le latin a partout *tis* (§ 444), excepté à l'impératif, où *tis* a été affaibli en *te*. Le gothique présente toujours un *th,* avec suppression de la voyelle finale; mais ce *th* ne doit, selon moi, ni être

[1] La même suppression de l'*a* a lieu au nominatif singulier des thèmes en *a* : comparez *vulfs* au sanscrit *vṛkas* et au lithuanien *wilkas*.

[2] Le lithuanien traite *dud* comme étant la racine. L'*ō* de l'aoriste est donc simplement une voyelle de liaison qui correspond à l'*a* du sanscrit *ábud́-a-tam* «vous sûtes tous deux».

[3] On pourrait expliquer, en zend, l'aspiration du 𐬚 *t́* comme provenant d'un *v* dont il était primitivement suivi, et qui, quoique disparu, se ferait encore sentir de cette façon; on a vu, en effet (§ 47), que les semi-voyelles peuvent changer un *t* précédent en aspirée. Mais comme nous trouvons également un *t́* en sanscrit, où la même loi phonique n'existe pas, je préfère appliquer aux deux langues l'explication donnée ci-dessus (§ 443), et voir dans le *h* que renferme l'aspirée *t́* le représentant effectif de l'ancien *v*.

identifié avec le *i* sanscrit et zend des formes primaires; ni expliqué par l'effet ordinaire de la loi de substitution des consonnes. Je crois plutôt que la désinence gothique, avant la perte de la voyelle finale, était *da;* on a vu que dans les désinences grammaticales et dans les suffixes, le gothique met volontiers un *d* entre deux voyelles, au lieu d'un *t* primitif; or, après la suppression de la voyelle finale, ce *d* se change ordinairement en *th* (§ 91, 3 et 4).

En vieux haut-allemand, nous trouvons un *t,* que je rapporte également à ce *d* gothique; la substitution de consonnes particulière au vieux haut-allemand (§ 87, 2) a ramené ici la ténue primitive. C'est ainsi que nous avons *wëg-a-t* «vous remuez» en regard du latin *veh-i-tis,* du grec *ἔχ-ε-τε*, du lithuanien *wéž-a-te,* de l'ancien slave везете *veṣ-e-te,* du sanscrit *váh-a-ta,* du zend [zend] *vaṣ-a-ta;* la forme gothique est *vigith*, pour *vigid*, venant lui-même de *vig-a-d.*

§ 447. Deuxième personne du singulier, en sanscrit, en zend et en ancien slave.

Nous passons au singulier. En sanscrit, les formes primaires ont la désinence *si,* les formes secondaires un simple स् *s.* Dans certaines positions, *si* se change en *śi* (§ 21 [b]).

En zend, le sanscrit *śi* est resté, au lieu que *si* devient [zend] *hi* (§ 53). On a, par exemple, [zend] *bavahi* «tu es», en regard du sanscrit *bávasi;* [zend] *ahi* (même sens) en regard du sanscrit *ási* (pour *as-si*); et, d'autre part, [zend] *kĕrĕnûiśi* «tu fais» en regard de कृणोषि *kṛṇôśi* [1]. Dans les formes secondaires, la sifflante finale, en se combinant avec un [zend] *a* précédent, donne en zend un [zend] *ô;* avec un [zend] *â* précédent, elle donne [zend] *âo;* la sifflante est conservée après les autres voyelles.

[1] Forme védique.

Ainsi l'on a, par exemple, *frasrâvayô* « tu parlas » (littéralement « tu fis entendre ») en regard du sanscrit *prâśrâvayas;* mais nous avons *mraus* « tu parlas », qui suppose la forme sanscrite *ábrôs*[1].

Parmi les langues de l'Europe, c'est l'ancien slave qui a le mieux conservé la désinence des formes primaires *si* ou *śi* : les verbes qui s'adjoignent immédiatement les désinences personnelles (§ 436, 2) ont *si;* tous les autres verbes prennent *śi*[2]. On peut comparer :

Ancien slave.	Sanscrit.
ѥси *jesi* « es »	असि *ási*
даси *dasi*[3] « das »	ददासि *dádâsi*
ꙗси *jasi* « edis »	अत्सि *átsi*
вѣси *vêsi* « novisti »	वेत्सि *vêtsi*
пиѥши *pijeśi* « bibis »	पिवसि *pivasi*[4]
сиѥши *sijeśi* « quiescis »	शेषे *śêśê* (moyen). κεῖσαι
смѣѥши *smêjeśi* (сѧ *san*) « rides »	स्मयसे *smáyasê*[5]
вѣѥши *vêjeśi* « flas »	वासि *vâsi*
знаѥши *snajeśi* « novisti »	जानासि *gânâsi*[6]
живеши *śiveśi* « vivis »	जीवसि *gîvasi*
падеши *padeśi* « cadis »	पद्यसे *pádyasê* « tu vas »
везеши *veseśi* « vehis »	वहसि *váhasi*
печеши *peceśi* « coquis »	पचसि *pácasi*
трѧсеши *transeśi* (сѧ *san*) « tremis »	त्रससि *trásasi*
дереши *dereśi* « excorias »	दृणासि *drṇâsi* « laceras »[7]

[1] Au lieu de *ábrôs*, le sanscrit fait d'une manière irrégulière *ábravís*.

[2] Sur la cause euphonique de cette différence, voyez § 92[1].

[3] Voyez § 436, 2.

[4] Comparez пиво *pivo* « bière ».

[5] Forme moyenne qui est remplacée en slave par le pronom réfléchi postpose.

[6] Ce verbe est fléchi d'après la neuvième classe (§ 109[a], 5), mais avec suppression irrégulière du *ń* de la racine *ǵńâ*.

[7] La vraie racine est *dar* (d'après les grammairiens indiens दृ *dṛ*); णा *ṇâ* (par euphonie pour *nâ*) est la caractéristique de la neuvième classe. Voyez § 109[a], 5.

Ancien slave.	Sanscrit.
прошиши *prošiši* « precaris »	पृच्छसि *pṛččási* « interrogas »[1]
пѫдиши *pǫdiši* « pellis »	पादयसि *pâdáyasi*[2]
боудиши *budiši* « expergefacis »	बोधयसि *bôdáyasi.*

§ 448. Deuxième personne du singulier, en lithuanien, en grec, en borussien et en vieux haut-allemand.

Le lithuanien a conservé la désinence pleine *si* dans quelques-uns des verbes dont la première personne se termine en *mi*, notamment dans *ei-sì* « tu vas », *gélb-si* « tu aides », *sérg-si* « tu gardes », *sáug-si* (même sens), *mēg-sì* « tu dors »[3]. Tous les autres verbes n'ont conservé de la désinence *si* que la voyelle[4], devant laquelle, comme on l'a déjà fait remarquer (§ 436, 1), le caractère de la classe est supprimé dans la première et la deuxième conjugaison de Mielcke; on a, par conséquent, *weź-ì,* en regard du slave *veș-e-śi,* du sanscrit *váh-a-si,* du gothique *vig-i-s,* du grec *ἔχ-ει-ς*.

La forme *ἔχ-ει-ς* et les formes analogues doivent s'expliquer, selon moi, par une métathèse qui a fait passer dans la syllabe précédente l'*ι* de la désinence organique *σι*; *ἔχ-ει-ς* est donc pour *ἔχ-ε-σι*. Rappelons ici une métathèse analogue dans les féminins comme *γενέτειρα*, *τέρεινα* (§ 119), dans les comparatifs *ἀμείνων*, *χείρων*, et dans les verbes comme *μαίνομαι*, *χαίρω* (§ 109[a], 2). La désinence organique *σι* ne s'est conservée invariable que dans le dorien *ἐσ-σί*, auquel correspondent le sans-

[1] Rapprochez la forme zende 𐬞𐬆𐬭𐬆𐬯𐬀𐬵𐬌 *pĕrĕśahi*. En russe, *s-prositj* signifie « interroger ».

[2] Forme causale de *pad* « aller ». Je crois que le latin *pello* appartient à la même racine, avec changement de *d* en *l* (§ 17) et assimilation du *j* qui suivait (comparez *ἄλλος*, venant de *ἄλjος*, § 19). Ce *j* serait un reste du caractère causatif अय *aya*.

[3] Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 252 et suiv.

[4] L'orthographe *essi* « tu es » est fautive.

crit *á-si* (avec perte de la consonne radicale *s*) et le borussien *as-sai, as-sei, es-sei* et *as-se*.

En borussien, la désinence de la deuxième personne du singulier s'est maintenue d'une façon très-complète. Non-seulement le verbe substantif précité, mais presque tous les verbes pour lesquels il nous reste des exemples de la deuxième personne, présentent l'une ou l'autre des désinences qui viennent d'être mentionnées. La forme pure *si* se trouve dans *giw-a-si*[1] «tu vis», lequel est plus près du sanscrit *ǵîv-a-si* que le slave живеши *ṡiv-e-ši*. La désinence la plus fréquente est *sai,* qui rappelle le grec *σαι*, le sanscrit से *se* (venant de *sai,* § 2), le gothique *ṣa;* mais je crois que la terminaison borussienne doit s'expliquer par le penchant particulier de cet idiome pour les diphthongues : c'est ainsi qu'à la première personne du singulier le verbe substantif fait *asmai,* ce qui lui donne l'aspect d'un moyen. Le borussien *asmai* est plus près que le lithuanien *esmi* du lette *es-mu,* dont l'*u* est, selon moi, l'affaiblissement de l'*a* de la désinence borussienne *mai;* rappelons, à ce sujet, le rapport qui existe entre le vieux haut-allemand *ru* (dans *dëru*, § 356) et le gothique *ṣai* (= sanscrit *syâi*), au datif féminin de certains pronoms[2].

[1] Ou, avec deux *s*, *giw-a-ssi*. Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, pages 9 et 10.

[2] En traitant des formes *asmai*, *asmu*, *asmau*, Schleicher (Mémoires de philologie comparée, publiés par Kuhn et Schleicher, t. I, p. 114 et suiv.) paraît n'avoir pas tenu compte du lette *esmu*, quand il affirme que ni en lithuanien, ni dans aucune langue indo-européenne, il n'existe à la première personne du singulier actif une désinence *-mau* ou *-mu*. Si nous ne connaissions la forme intermédiaire *asmai*, fournie par le borussien, il serait difficile de concevoir comment la désinence *mi* a pu devenir *mu* en lette; mais on comprend sans peine comment, d'après le principe du gouna sanscrit, *mi* devient *mai :* à son tour, *mai* a pu faire *mu*, de la même manière que les datifs pronominaux en *smâi* ont fait *smu* en borussien et *mu* en vieux haut-allemand. Par un nouveau gouna, *esmu* devient *esmau* (comparez le borussien *sûnan* «filium» au sanscrit *sûnú-m*, au lithuanien *sûnuṅ*).

Nous retournons au lithuanien pour faire observer qu'à la deuxième personne du singulier, dans les formes secondaires, nous trouvons un *i* en regard de la désinence sanscrite *s*; exemple : *sukai* «tu tournas», pour *suka-s*. Je regarde aujourd'hui cet *i* comme une vocalisation ou comme un remplaçant de *s* (§ 157). L'ancien slave a dû supprimer le *s* final des formes secondaires (§ 92 [m]): exemple : вези *vesi* «transporte», en regard du sanscrit *váhê-s* «que tu transportes» (§ 92 [c]), du zend *vasòi-s*, du grec *ἔχοι-ς*, du latin *vehê-s*, du gothique *vigai-s*, du vieux haut-allemand *wëgê-s*.

Au sujet du présent, en vieux haut-allemand, il faut encore remarquer qu'au lieu d'un simple *s* il a aussi quelquefois *st*; cette dernière forme a prévalu en moyen haut-allemand et en allemand moderne. Exemples : *bis-t* «tu es», à côté de *bis* = sanscrit *b'áv-a-si*; *tuos-t* «tu fais», à côté de *tuos* = sanscrit *dád'â-si*, grec *τίθη-ς*; *stas-t* «tu es debout» (dans Notker) pour le sanscrit *tíšṭa-si*, le grec *ἵστη-ς*; *gas-t, gês-t, geis-t* «tu vas», à côté de *gâ-s* = sanscrit *gágâ-si*, grec *βίβη-ς*; *biutis-t* «tu offres», à côté de *piuti-s* = sanscrit *bôd'-a-si*, venant de *baud'-a-si* (§ 2). Je regarde ce *t* comme un débris du pronom de la deuxième personne, lequel a conservé ici l'ancienne ténue, grâce à la lettre *s* qui précède (§ 91, 1). On trouve assez souvent le pronom complet *tu* ajouté, comme pronom annexe, après le signe personnel *s*; exemples : *bis-tu* «tu es», *ginnis-tu* «tu commences», *scades-tu* «tu nuis»[1].

§ 449. La deuxième personne en arménien.

L'arménien a *s*, non-seulement dans les formes secondaires où il représente le *s* sanscrit, mais dans les formes primaires où il est pour le sanscrit *si*. Comparez *e-s* «tu es» avec le sanscrit *á-si*, en latin *e-s*, en gothique *i-s*; տաս *ta-s* «tu donnes» avec le sans-

[1] Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut allemand, t. V, col. 80.

crit *dádâ-si,* en grec *δίδω-ς*, en latin *da-s*; **գաս** *ga-s* «tu viens» avec le sanscrit *ǵáǵâ-si,* en vieux haut-allemand *gâ-s,* en grec *βίβη-ς* (§ 123); **բերես** *ber-e-s* «tu portes» avec le sanscrit *b'ár-a-si,* en gothique *bair-i-s,* en vieux haut-allemand *bir-i-s.* Pour les formes secondaires, comparez **իցես** *iżes* (venant de *iyes*) «que tu sois» avec le sanscrit *syâs,* le latin *siês,* le grec *ἐ(σ)ίης* (§ 183[b], 2); **տայցես** *taże-s* (venant de *dayes*) «dabis» avec le sanscrit *dêyấ-s* «que tu donnes», le grec *δοίης.*

Au lieu de *s,* dans les formes secondaires, on trouve aussi **ր** *r,* notamment à l'imparfait, aux deux aoristes et facultativement au futur[1]. Comme exemple de la seconde forme de l'aoriste, nous citerons **եկիր** *ekir* «tu vins»[2], pour le sanscrit *ágâ-s,* le grec *ἔβης.* Si l'impératif présent prohibitif (c'est-à-dire précédé de *mi* = sanscrit *mâ,* grec *μή*) est originairement identique, comme le suppose Petermann[3], avec le présent de l'indicatif sanscrit, nous avons un *r* comme représentant de la désinence primaire *si.* Mais il se pourrait aussi que cet impératif précédé de *mi* correspondît à l'imparfait : on sait, en effet, qu'en sanscrit l'imparfait ainsi que l'aoriste, précédés de la particule *mâ,* sont souvent employés à la place de l'impératif présent; ils peuvent alors être privés de l'augment. Exemple : *mâ b'ar-a-s* «ne porte pas», qui correspond parfaitement, abstraction faite du changement de *s* final en *r,* à l'arménien *mi ber-e-r* (même sens). Si ce rapprochement est fondé, *berer* serait pour *e-berer* (en grec *ἔφερες*). Pour tous ses verbes, l'arménien aurait gardé dans cette construction un imparfait simple[4].

[1] Dans le futur arménien, nous avons reconnu (§ 183[b], 2) le précatif sanscrit et l'aoriste de l'optatif grec. Sur l'imparfait, voyez le même paragraphe.

[2] Le *k*, dans *ekir*, est le substitut du *g* de *ga-m*. Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 234.

[3] Grammaire arménienne, p. 191.

[4] On a déjà vu que l'imparfait ordinaire des verbes attributifs contient le verbe substantif.

Au pluriel, la deuxième personne de tous les temps et de tous les modes est exprimée par ք *q̔*; devant cette lettre, է *e* s'allonge et *a* s'élargit par l'addition d'un յ *i*. Peut-être ce ք *q̔* est-il sorti d'un *s*, comme celui de la première personne (§ 440): *ber-ê-q̔* « vous portez » serait alors pour *ber-e-tq̔*, et celui-ci pour *ber-e-ts* : comparez les pluriels latins en *tis* (*fer-tis*), les duels sanscrits en *tas* (*bár-a-tas*) et les duels gothiques en *ts* (*bair-a-ts*). L'allongement ou l'élargissement de la voyelle précédente serait alors une compensation pour la perte du signe personnel. Mais si le *q̔* de *ber-ê-q̔* « vous portez », որսայք *ors-ai-q̔* « vous chassez »[1] et des formes analogues est la vraie expression du rapport personnel, il faut l'expliquer par le *v* du thème त्व *tva*[2], de même que le pronom simple de la deuxième personne a donné en arménien, aux cas obliques, les thèmes *q̔e*, *q̔o* (§ 340). Rappelons à ce sujet les désinences *dvê* et *dvam* du moyen sanscrit : *ber-ê-q̔* « vous portez » répondrait au sanscrit *bar-a-dvê*, et l'impératif prohibitif *mi ber-ê-q̔* « ne portez pas » à *mâ bar-a-dvam*.

§ 450. La désinence *di* à la deuxième personne du singulier de l'impératif sanscrit.

Il nous reste à examiner deux désinences de la seconde personne du singulier, qui ne sont employées chacune que dans un seul temps : ce sont, en sanscrit, *di* et *ta*. La première se trouve à l'impératif de la seconde conjugaison principale, laquelle répond à la conjugaison grecque en *μι*. La désinence *ta* se trouve au parfait redoublé de tous les verbes.

A côté de धि *di*, nous avons हि *hi*, qui est une forme moins pleine de la même terminaison. Dans le sanscrit ordinaire, *di* ne se trouve qu'après une consonne; exemples : *ad-dí* « mange », *vid-dí* « sache », *vag-di* « parle », *yung-di* « unis ». Les voyelles

[1] Première personne *ors-a-mq̔*.

[2] Voyez § 226.

n'étant pas assez fortes pour porter la désinence pleine après elles, il ne reste du *d'* que l'aspiration[1]. Exemples : *b'â-ḥí* « brille », *pâ-ḥí* « gouverne ». Il n'est pas douteux que *d'i* n'ait été d'abord la désinence usitée pour tous les verbes : on le pouvait déjà supposer par la comparaison du grec, où l'on n'a pas seulement *ἴσ-θι*, *κέκραχ-θι*, *ἄνωχ-θι*, *πέπεισ-θι*, mais encore *φα-θί*, *ἴ-θι*, *σῆ-θι*, etc. Le sanscrit présente d'ailleurs des exemples assez nombreux d'aspirées dont il n'est resté que le *ḥ* (§ 23), et dans les dialectes plus récents, tels que le pâli et le prâcrit, on trouve souvent un *ḥ* là où le sanscrit a un *d'*, un *ǵ* ou un *b'*[2]. Aussi avais-je déjà émis dans mes premiers écrits[3] l'idée que ce n'est pas, comme on l'admettait jusqu'alors, la désinence *ḥi* qui se renforce et devient *d'i* après une consonne, mais au contraire *d'i* qui s'affaiblit en *ḥi* après une voyelle. Mon hypothèse a été depuis justifiée par le dialecte védique, où l'on trouve déjà, à la vérité, la forme mutilée *ḥi*, mais où la désinence *d'i* se combine cependant encore quelquefois avec une voyelle; on a, par exemple[4], *śru-d'í* « écoute », qui correspond parfaitement au grec *κλῦθι*. De son côté, le zend est venu confirmer le même fait, car il a partout *d'i* ou *di*, et non *ṣi*, comme il faudrait s'y attendre, si la forme *ḥi* avait déjà existé au moment où le zend s'est séparé du sanscrit[5]; exemples : *śtûid'i* « loue », en regard du sanscrit *stuḥí*; *kĕrĕnûid'i* « fais », en regard du sanscrit *kṛṇú*, qui a entièrement perdu sa désinence personnelle : *daṣ-di* « donne » (par euphonie pour *dad-d'i*), en regard du sanscrit *dêḥí*[6].

[1] La seule exception est एधि *êd'í* « sois », venant de *ad-d'í*, qui lui-même est pour *as-d'í*. Comparez le grec *ἴσ-θι*.

[2] Le latin présente de même *humus* en regard du sanscrit *b'ûmi*.

[3] Système détaillé de la langue sanscrite (1827), § 315, remarque. *Grammatica critica*, § 315. Annales de critique scientifique, 1831, p. 381.

[4] Voyez Rosen, *Rig-vedæ specimen*, pages 6 et 22.

[5] Voyez § 57.

[6] Voyez § 102. On trouve aussi (Vendidad Sâdé, p. 422) *dâidi*, dans lequel je

§ 451. Deuxième personne de l'impératif, en sanscrit et en grec.

La conservation plus ou moins complète de la désinence धि *di* dépend, comme on vient de le voir, du plus ou moins de vigueur de la partie antérieure du mot. Une autre preuve de ce fait nous est fournie par les verbes de la cinquième classe, dont la caractéristique est *nu* (§ 109[a], 4). Quand cette syllabe *nu* s'appuie sur une consonne précédente, le verbe présente la forme mutilée *ḥi*; exemple: *âpnu-ḥí* «obtiens», de la racine *âp* (comparez *ad-ipiscor*). Mais quand *nu* est précédé d'une voyelle, la consonne *n* à elle seule n'est pas assez forte pour porter la désinence *ḥi*: exemple : *ći-nú* «assemble», de la racine *ći*. Ici le sanscrit se rencontre avec le grec, où les verbes de la même classe sont également dépourvus, à l'impératif, de la désinence personnelle; exemple : *δείκνῡ*. Mais la rencontre en question est fortuite, car le grec et le sanscrit ne sont arrivés, chacun de son côté, à cette forme mutilée qu'après la séparation des idiomes indo-européens: on peut même dire que *δείκνῡ* n'est pas absolument dénué de flexion, car il a un *ῡ* long qui renferme encore, selon moi, l'*ι* de la désinence *θι*; c'est ainsi qu'à l'optatif nous avons *δαινῦτο*[1], venant de *δαινυιτο*. Il n'est donc pas nécessaire de rapporter *δείκνῡ* à la conjugaison en *ω* et d'y voir une contraction pour *δείκνυε*; de même, *τίθει* ne vient pas de *τίθεε*, mais de *τίθετι*, avec suppression du *τ*, comme *τύπτει* de *τύπτετι*[2]: de même encore *ἵστη* (pour *ἵστῃ*) vient de *ἵστα(θ)ι*. Il est vrai que *δίδου* est pour *δίδοε*; mais nous avons encore dans Pindare *δίδοι*, qui s'explique très-bien par la forme *δίδο(θ)ι*[3].

reconnais un impératif aoriste de la cinquième formation sanscrite; il répond, par conséquent, au grec *δό-θι*.

[1] Iliade, XXIV, vers 665.

[2] Comparez des faits analogues en espagnol, où nous avons, par exemple, à la deuxième personne du pluriel, *cantais*, venant du latin *cantatis*.

[3] Le rapport de *δίδοι* avec *δίδου* n'est pas le même que celui de *τύπτοισι*, *τύ-*

§ 452. Suppression de la désinence à la deuxième personne de l'impératif, en sanscrit et en grec.

De même que le उ *u* de la cinquième classe, quand il n'est pas précédé de deux consonnes, est devenu incapable de porter la désinence personnelle *d́i* ou *ḥi*, de même l'*a* bref de la première conjugaison principale est trop faible pour servir de support, en sanscrit et en zend, à la désinence en question; il semble qu'il l'ait déjà perdue dès l'époque la plus reculée, car elle manque aussi à la conjugaison correspondante en grec, c'est-à-dire aux verbes en ω, et elle fait absolument défaut en latin et dans les langues germaniques. Les verbes forts, dans ces derniers idiomes, perdent en outre le caractère de la classe; exemple : *vig* (pour *viga*), en regard du sanscrit वह *váḥ-a*, du zend *vaṣ-a*, du latin *veh-e*, du grec ἔχ-ε.

§ 453. La désinence du parfait sanscrit *ta*.

Nous passons à la désinence थ *ta* qui, comme nous l'avons déjà dit (§ 450), appartient en propre au prétérit redoublé. En zend, je ne connais pas d'exemple certain de cette désinence dans les formes redoublées: mais je ne doute pas qu'elle n'ait également été d'un usage général dans cet idiome. Il y a un passage du Yaçna[1] où l'expression [zend] *fra-dadâta* ne peut guère signifier autre chose que «tu donnas», et doit correspondre au sanscrit *pra-dadâta* (§ 39); en effet, cette forme ne peut être la seconde personne du pluriel, car il faudrait [zend] *fra-dasta*[2],

τύπτοισα avec τύπτουσι, τύπτουσα. En effet, dans ces dernières formes, l'ι remplace une nasale, comme dans μέλαις, pour μέλᾱς (venant de μέλανς). Dans la langue ordinaire, cette nasale s'est résolue en υ; mais elle peut aussi devenir un ι, comme on le voit encore par τιθείς (pour τιθένς). Au contraire, dans δίδου et δίδοι, il n'y a pas eu altération d'une ancienne nasale.

[1] Vendidad-Sâdé, p. 311.

[2] Pour [zend] *fradasti* (§ 38).

avec suppression de l'*â* de la racine, comme en sanscrit et comme à la première personne plurielle 𐬛𐬀𐬛𐬈𐬨𐬀𐬵𐬌 *dadĕmahi* (§ 30).

Parmi les langues de l'Europe, c'est le gothique qui se rapproche le plus du sanscrit, car, à la deuxième personne du singulier, il a un *t* comme désinence dans ses prétérits simples (appelés aussi prétérits forts). Ce *t* n'a pas été touché par la loi de substitution des sons, parce qu'il est toujours précédé d'une autre consonne (§ 91, 1); autrement nous devrions nous attendre à trouver en gothique un *th*, c'est-à-dire le représentant habituel du *t* sanscrit. Il ne faut pas oublier, en effet, que le थ् *t́* sanscrit est une lettre d'origine relativement récente (§ 12), qui tient ordinairement la place d'un त् *t*, c'est-à-dire de la lettre à laquelle le grec oppose un τ et le gothique un *th*.

Il est vrai qu'en grec la désinence correspondant au थ *t́a* sanscrit est *θα*, par exemple dans *ἦσθα*, *οἶσθα*. Mais on ne doit pas se laisser tromper par une identité qui n'est qu'apparente : ce ϑ est dû à la présence du σ précédent, comme on peut s'en assurer par la comparaison du passif et du moyen, où tous les τ des désinences personnelles se changent en ϑ, quand ils sont précédés d'un σ[1]. Il reste à expliquer d'où provient ce σ. Dans *ἦσθα* et *οἶσθα*, je crois qu'il appartient à la racine[2], et qu'il faut diviser ces mots ainsi : *ἦσ-θα*, *οἶσ-θα* (pour *οἶδ-θα*). Le premier correspond au parfait sanscrit *âs-i-t́a* «tu es assis»[3] et est sans doute lui-même un parfait[4]. Le second correspond au sanscrit *vêt-t́a*

[1] Par exemple dans *φέρεσθε*, *ἐφέρεσθε*, *φερέσθω*, *δίδοσθον*, *ἐδιδόσθην* (§ 474). Quand le ϑ grec n'est pas le résultat d'une modification phonique particulière à cette langue, il correspond au ध् *d́* sanscrit, et non au थ् *t́* (§ 16).

[2] Je retire l'explication que j'ai donnée autrefois de ce σ dans les Annales de littérature orientale, p. 41.

[3] Sans la voyelle de liaison, nous devrions nous attendre à avoir *âs-t́a*, qui existe peut-être dans le dialecte védique. La première personne *ἦα*, pour *ἦσα*, correspond au sanscrit *âsa* «je suis assis».

[4] Si pourtant l'on voulait voir dans *ἦσθα* un imparfait, on pourrait en rapprocher l'imparfait moyen आस्थास् *âst́âs*.

(pour *vêd-ta*) « tu sais », au gothique *vais-t* (pour *vait-t*, § 102) et au zend 𐬬𐬀𐬉𐬯𐬙𐬀 *vaiś-ta.* Ainsi qu'on peut le constater par la comparaison du sanscrit avec les autres langues de la famille, la racine *vid* présente dès les temps les plus anciens cette double particularité, qu'elle a les désinences du parfait redoublé sans prendre le redoublement et tout en ayant le sens d'un présent; on peut rapprocher la première personne *vêda* (et non *vivêda*) « je sais » du grec *οἶδα* (pour *Ϝοῖδα*), du gothique *vait* et du zend *vaida.*

Quant à *ἔφησ-θα* et aux formes dialectales comme *φῆσ-θα*, *τίθησ-θα*, *εἶσ-θα*, *ἐθέλησ-θα*, *κλαίοισ-θα*, il semble que la désinence *θα* s'y soit introduite par abus : ni le temps, ni le mode n'appelaient cette désinence. Peut-être est-ce l'exemple de *ἦσ-θα* et de *οἶσ-θα* qui a fait que cette terminaison est venue se surajouter au *σ*, qui à lui seul exprimait déjà la seconde personne. Thiersch propose une autre explication[1] : il regarde *θα* comme une désinence adverbiale, qui serait venue se joindre à *σι* abrégé en *σ*. Il faudrait alors rapprocher ce *θα* du suffixe sanscrit *ḥa* (venant de *d'a*), du suffixe zend *d'a*, et du *θα* de *ἔνθα*, *ἐνταῦθα* (§ 420). Mais alors on devra admettre aussi que dans les formes comme *τίθησ-θα*, *ἦσ-θα*, le thème pronominal auquel appartenait ce suffixe[2] s'est perdu, et que l'adverbe s'est totalement dépouillé de sa signification.

§ 454. La désinence du parfait *st* en gothique et en vieux haut-allemand.

En gothique, les racines finissant par une voyelle insèrent encore un *s* euphonique devant la désinence personnelle *t*; le seul exemple qui nous reste est *saisô-s-t*[3] « tu semas », de la ra-

[1] Grammaire grecque, principalement pour le dialecte homérique, p. 216.

[2] On pourrait supposer, par exemple, le thème *i*, que nous trouvons dans le zend *i-d'a* « ici » (§ 420).

[3] Ulfilas, Luc, XIX, 21.

cine *sô*. De même, la racine *vô* (= sanscrit *vâ*) «souffler» a dû faire probablement *vaivô-s-t* (= sanscrit *vavấ-ta*). Peut-être ce *s* a-t-il été introduit par suite d'une fausse analogie avec les nombreux verbes forts terminés par une dentale, lesquels changent cette dentale en *s* devant le *t* de la seconde personne (§ 102); c'est ainsi que nous avons *bans-t* «tu lias» en regard du sanscrit *babánd-i-ta, gaigrôs-t*[1] «tu pleuras» en regard du sanscrit *ćakránd-i-ta*.

Le vieux haut-allemand n'a conservé le signe personnel que dans les prétérits ayant le sens d'un présent. Il y en a douze[2], parmi lesquels *weiz* «je sais, il sait», dont la deuxième personne *weis-t* répond au gothique *vais-t* et au zend 𐬬𐬀𐬉𐬱𐬙𐬀 *vaiśta*.

§ 455. Tableau comparatif de la deuxième personne.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la deuxième personne des trois nombres, dans la forme active transitive :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
ási[3]	*ahi*	ἐσσί	*es*	*is*	*esì*[4]	*jesi*
tíśṭasi	*histahi*	ἵστης	*stâs*	V. h.-a. *stâs*	*stôwì*	*stajeśi*
dádâsi[5]	*dadâhi*	δίδως	*das*	. . . .	*dûdì*	*dasi*
bárasi[6]	*barahi*	φέρεις	*fers*[7]	*bairis*	. . . .	*bereśi*
váhasi	*vaṣahi*	ἔχεις	*vehis*	*vigis*	*weżì*	*veśeśi*

[1] A la troisième personne, *gaigrôt*, en regard du sanscrit *ćakránd-a* «il pleura». La deuxième personne ne s'est pas conservée; mais nous l'avons rétablie d'après l'analogie de la troisième. On peut croire que ce sont surtout les verbes ayant un *ô* au prétérit, comme *gaigrôst*, qui ont contribué à nous donner les formes comme *saisôst*.

[2] Voyez § 616 et Grimm, Grammaire allemande, I, p. 881 et suiv.

[3] En arménien, *es*.

[4] Voyez § 448.

[5] En arménien, տաս *tas*.

[6] En arménien, *beres*.

[7] La désinence personnelle se joint immédiatement à la racine, comme dans le sanscrit *bibárši* (troisième classe). Voyez § 109ᵃ, 3.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
(a)syâs	*hyâo*	*ἑ(σ)ίης*	*siês*	*sijais*[1]	....	....
dadyâs	*daidyâo*	*διδοίης*	*dês*	....	....	*daşdi*[2]
bárês	*barôis*	*φέροις*	*ferâs*[3]	*bairais*	....	*beri*[4]
váhês	*vaşôis*	*ἔχοις*	*vehâs*	*vigais*	....	*veşi*
ávahas	*avaşô*	*εἶχες*	*vehebâs*	....	....	....
êdí[5]	*aşdi?*[6]	*ἴσθι*	....	....	....	....
viddí	*vişdi?*[7]	*ἴσθι*	....	....	....	....
dêhí[8]	*daşdi*[9]	*δίδωθι*	....	....	....	....
śrudí[10]	....	*κλῦθι*	....	....	....	....
váha	*vaşa*	*ἔχε*	*vehe*	*vig*	....	....
ásiťa	*âoṇhiťa?*[11]	*ἦσθα*[12]	....	....	....	....
vétťa	*vaiśta?*[13]	*οἶσθα*	....	*vaist*	....	....
tutôdiťa	....	....	....	*staistaust*[14]	....	....
bibêdiťa	....	....	....	*baist*	....	....

[1] *Sij* constitue le thème, *a* est la voyelle de la classe et *i* l'expression modale. Nous reviendrons sur ces différents points.

[2] Voyez § 92 [l].

[3] Voyez § 692.

[4] Voyez § 92 [m].

[5] Venant de *ad-dí*, qui lui-même est pour *as-dí*.

[6] En regard du primitif *ad-dí* (devenu *êdí*), on peut supposer en zend une forme *aş-di*. Comparez le zend *daş-di*, venant de *dad-di* (§ 102).

[7] Voyez § 102.

[8] Venant de *dad-dí*, pour *dadâ-hi*, qui lui-même est pour *dadâ-dí*.

[9] Voyez § 102.

[10] Forme védique (§ 450).

[11] Le manuscrit lithographié donne *fradadâťâ* avec l'*â* final long; mais cette forme se trouve dans la partie du Yaçna qui allonge les voyelles finales. Quant à la forme *âoṇhiťa*, dont il n'existe pas d'exemple, j'ai cru pouvoir la supposer d'après l'analogie de *fradadâťa*: nous avons la troisième personne سوږىىىu *âoṇha* = आस *âsa* (§ 56 [b]). La deuxième personne, en sanscrit, est आसिथ *âsiťa*.

[12] Voyez § 453.

[13] Voyez §§ 102 et 453.

[14] La racine gothique *staut* a partout le gouna et a ainsi sauvé le redoublement. Le *t* final tient la place d'un *d*, en vertu de la loi de substitution des consonnes. Quant au *t* initial, il s'est maintenu intact, grâce à la lettre *s* qui précède, et qui est peut-être le reste d'une préposition (= sanscrit *sam*, slave *sŭ*). Voyez § 91, 1. [L'auteur rapproche le gothique *staut* «pousser» du sanscrit *tud* (même sens). — Tr.]

DUEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
tíṣṭatas	*histaitô ?*[1]	ἵσ7ατον	....	....	*stówita*	*stajeta*
bárataś	*baraitô ?*	φέρετον	....	*bairats*	....	*bereta*
váhatas	*vaṣaitô ?*	ἔχετον	....	*vigats*	*wéżata*	*veseta*
bárêtam	....	φέροιτον	....	*bairaits*	....	*berêta*
váhêtam	....	ἔχοιτον	....	*vigaits*	....	*vesêta*
ávahatam	....	εἴχετον	....	....	....	....

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
tíṣṭata	*histata*	ἵσ7ατε	*stâtis*	V. h.-a. *stât*	*stówite*	*stajete*
bárata	*barata*	φέρετε	*fertis*[2]	*bairith*[3]	....	*berete*
váhata	*vaṣata*	ἔχετε	*vehitis*	*vigith*	*wéżate*	*vesete*
tíṣṭêta	*histaita*	ἱσ7αίητε	*stêtis*	....	....	*stajete*
dadyâta	*daidyâta*	διδοίητε	*dêtis*	....	*dûkite*	*dadite*
bárêta	*baraita*	φέροιτε	*ferâtis*	*bairaith*	....	*berête*
váhêta	*vaṣaita*	ἔχοιτε	*vehâtis*	*vigaith*	*wéśkite*	*vesête*
ávahata	*avaṣata*	εἴχετε	*vehebâtis*	....	....	....

TROISIÈME PERSONNE.

§ 456. Origine de la troisième personne. — La troisième personne du singulier, en grec.

C'est du thème pronominal त *ta* (§ 343) que vient la désinence de la troisième personne. Dans les formes primaires, l'*a* de *ta* s'est affaibli en *i*, et dans les formes secondaires, il est tombé tout à fait, comme à la première et à la deuxième personne. En sanscrit et en zend, le *t* n'a subi aucune modification, excepté dans la seule désinence plurielle *us* (§ 462) : il diffère.

[1] On trouve la désinence *tô* pour la troisième personne du duel : on en peut inférer presque avec certitude que la désinence de la deuxième personne, dans les formes primaires, était *tô*.

[2] Comparez बिभृथ *bibr̥-ta* (troisième classe).

[3] Avec *th* pour *d* (§ 446).

à cet égard, du *t* de *tva* « toi », que nous avons vu, à la deuxième personne, devenir tour à tour *t́, d́* et *s*.

Il en est autrement en grec : excepté dans quelques formes dialectales et dans le seul verbe ἐστί = sanscrit अस्ति *ásti*, zend 𐬀𐬯𐬙𐬌 *aśti*, le grec a partout changé le *t* en σ. Aussi δίδωσι ressemble-t-il plus à la deuxième personne sanscrite *dádâsi* qu'à la troisième *dádâti*, et il se confondrait avec la deuxième personne (δίδως), si cette dernière n'avait pas perdu l'ι qui lui revenait de droit dans le principe. La forme φέρει est pour φέρ-ε-τι (= sanscrit *b́ár-a-ti*), comme l'impératif τίθει pour τίθετι, δίδοι pour δίδοθι (§ 451); nous avons de même en prâcrit *b́aṇaï* « dicit », à côté de *b́aṇadi*[1]. Dans les formes secondaires, la dentale finale devait tomber, en vertu d'une loi phonique de la langue grecque : la même loi existe en prâcrit[2], en gothique (§ 86, 2[b]) et en slave (§ 92[m]) : aussi ἔχοι est-il plus près du prâcrit *vahê*, du gothique *vigai* et du slave везн *vesi* que du sanscrit *váhêt*, du zend 𐬬𐬀𐬵𐬋𐬌𐬛 *vaṣôid* et du latin *vehat, vehet*.

§ 457. Troisième personne du singulier, en ancien slave, en lithuanien et en gothique.

Tandis que la dentale finale des formes secondaires n'a résisté à l'action du temps qu'en sanscrit, en zend et en latin, la désinence pleine *ti* des formes primaires n'a presque partout perdu que l'*i*; la dentale subsiste encore à l'heure qu'il est en allemand et en russe. L'ancien slave a même conservé quelque chose de l'*i*, sous la forme d'un ь *ĭ* (§ 92[b]). On peut comparer :

[1] A la deuxième personne de l'impératif, le prâcrit fait *b́aṇai* « parle » (Urvasî, éd. Lenz, p. 67), pour *b́aṇahi*, venant de *b́aṇadi*. Cette forme coïncide très-bien avec les formes grecques comme τίθε(τ)ι, δίδο(θ)ι.

[2] En prâcrit, toutes les consonnes, excepté l'anousvâra (§ 9), doivent tomber à la fin d'un mot.

Ancien slave.	Sanscrit.
ѥсть *jes-tĭ* « est »	अस्ति *ás-ti*
ꙗсть *jas-tĭ*[1] « edit »	अत्ति *át-ti*
вѣсть *vês-tĭ* « scit »	वेत्ति *vêt-ti*
дасть *das-tĭ* « dat »	ददाति *dádâ-ti*
везеть *vez-e-tĭ* « vehit »	वहति *váh-a-ti*.

En lithuanien, la conjugaison ordinaire a perdu la marque de la troisième personne dans les trois nombres. On a, par exemple, *wéż-a-* en regard du slave *vez-e-tĭ* et du sanscrit *váh-a-ti;* de même au duel et au pluriel. Il n'y a que les verbes qui ont sauvé, à la première personne, la désinence *mi* (§ 435), qui aient conservé en partie, à la troisième, la désinence pleine *ti* ou le *t;* cette désinence se joint immédiatement à la racine. Exemples : *ésti* « il est », *dũsti* ou *dũst*[2] « il donne », *ést* « il mange » (en parlant des animaux), *gést* « il chante », *dést* « il place », *mégt* « il dort », *sáugt* « il conserve », *gélbt* « il aide », *sérgt* « il surveille », *lékt* « il laisse ». Cette désinence du singulier sert aussi pour le duel et le pluriel.

En gothique, à l'exception de *ist* « il est », où l'ancienne ténue s'est conservée sous la protection de la lettre *s* qui précède, le *t*, dans les formes primaires, s'est partout changé en *th*. Mais ce *th* ne doit pas s'expliquer par la loi de substitution des consonnes; il est le remplaçant euphonique d'un *d*, comme à la deuxième personne du pluriel; en effet, le gothique préfère, pour la fin des mots, un *th* au *d* (§ 91, 3 et 4). Le *d* s'est, au contraire, maintenu dans la désinence *da* du moyen et du passif[3]. De ce *d* est sorti le *t* du vieux haut-allemand, par une substitution qui a ramené la dentale à sa forme primitive.

[1] *S* par euphonie pour *d* (§ 103). Même observation pour *vês-tĭ* et *das-tĭ*.

[2] Dans *dũst* et les trois verbes suivants, le *s* tient la place d'un ancien *d* (§§ 102 et 103).

[3] Comparez la désinence *di* en prâcrit.

§ 458. Désinence de la troisième personne du pluriel, en sanscrit et en grec.

Comme signe de la pluralité, un *n* est inséré devant la désinence *ti* ou *t*. Nous avons rapproché plus haut (§ 236) ce *n* de celui de l'accusatif pluriel. Après le *n*, la moyenne (§ 457) s'est maintenue en gothique, *nd* étant un groupe que cette langue affectionne : comparez *sind* « ils sont » avec सन्ति *sánti*, 𐬵𐬆𐬧𐬙𐬌 *hěnti*, *sunt* et (σ)εντί. Le sanscrit observe pour ce *n* le même principe que pour le *m* de la première personne des formes secondaires (§ 437, remarque), c'est-à-dire qu'il insère un *a* devant *n*, partout où celui-ci n'est pas déjà précédé d'un *a* ou d'un *â*. Nous avons bien, par exemple, sans aucune insertion de voyelle euphonique, *b́ár-a-nti* « ils portent », *tíṣṭa-nti* « ils sont debout », *b́ấ-nti* « ils brillent »[1], parce qu'ici *nti* est précédé soit d'un *a* représentant le caractère de la classe, soit d'un *a* ou *â* radical; mais *ći* « assembler » fait *ći-nv-ánti*, et non *ći-nu-nti*; *i* « aller » fait *y-ánti*, et non *i-nti*[2].

Ainsi s'explique la désinence grecque ᾱσι, venant de αντι, dans δεικνύ-ᾱσι, ἵ-ᾱσι, τιθέ-ᾱσι, διδό-ᾱσι : en effet, il serait difficile d'admettre qu'une rencontre si frappante fût fortuite. Quoiqu'aucun dialecte ne nous ait conservé les formes τιθέαντι, διδόαντι, ἵαντι, δεικνύαντι, l'α long de τιθέᾱσι, etc. prouve bien

[1] Comparez, en grec, φέρ-ο-ντι, ἵστα-ντι, φα-ντί.

[2] Les grammairiens indiens posent partout *anti* comme étant la désinence des formes primaires, et *an* comme étant celle des formes secondaires. Ils sont, par conséquent, obligés d'admettre que devant l'*a* de cette désinence on rejette, dans la première conjugaison principale, l'*a* qui représente la caractéristique de la classe : ainsi *b́áranti* est, selon eux, pour *b́arânti*, venant de *b́ar-a-anti*. Mais les langues congénères ne justifient pas cette explication, car si l'on admet que l'*o* de φέρ-ο-ντι est identique avec celui de φέρ-ο-μες, et que l'*a* du gothique *bair-a-nd* est identique avec celui de *bair-a-m*, il faut sans doute voir aussi dans l'*a* du sanscrit *b́áranti* une lettre de même origine que l'*â* long de *b́ár-â-mas* et l'*a* bref de *b́ár-a-ta*. (Comparez § 437, remarque.)

qu'un *ν* a été supprimé, comme dans *ἵστᾶσι* et *τετύφασι*; quant à la désinence *σι*, elle est, comme partout à la troisième personne, pour *τι*. C'est *δεικνύᾶσι* et *ἴᾶσι*, parmi les exemples cités, qui sont les plus conformes au type primitif; au contraire, dans *τιθέᾶσι* et *διδόᾶσι*, il n'y avait pas la même raison pour insérer un *α* euphonique, car l'*ε* de *τιθέᾶσι* et l'*ο* de *διδόᾶσι* tiennent la place d'un *â* ou d'un *a* sanscrit[1]; le dorien nous a conservé les formes plus anciennes *τιθέντι*, *διδόντι* (comparez *ἐντί* = सन्ति *sánti* «ils sont»). C'est l'analogie de *δεικνύᾶσι*, *ἴᾶσι* qui aura entraîné *τιθέᾶσι*, *διδόᾶσι*, dont la voyelle radicale a été traitée comme si elle n'était pas sortie d'un ancien *a*. Il en est de même pour les formes ioniennes *ἱστέᾶσι*, *ἔᾶσι*.

§ 459. Allégement de la désinence *nti*, *ntê*, en sanscrit et en grec.

Les verbes sanscrits de la troisième classe (§ 109[a], 3) sont portés à alléger le poids des désinences, à cause de la surcharge qui, dans les temps spéciaux, est produite par le redoublement. Ils sacrifient donc le *n* de la troisième personne du pluriel, et quand ils ont un *â* long à la fin de la racine, ils l'abrégent; exemples : ददति *dáda-ti* «ils donnent», दधति *dáda-ti* «ils placent», जहति *gáha-ti* «ils abandonnent». Mais il n'est pas douteux qu'à une époque plus ancienne ces verbes n'aient fait *dada-nti*, *dada-nti*, *gaha-nti*; les formes doriennes *διδό-ντι*, *τιθέ-ντι* ont mieux conservé, à cet égard, le type primitif. Le zend également a maintenu la nasale dans les verbes redoublés, car nous avons, dans le Vendidad-Sâdé[2], 𐬛𐬀𐬛𐬆𐬥𐬙𐬉 *dadĕntê* «ils

[1] *Τίθημι* est pour le sanscrit *dádâmi* et *δίδωμι* pour *dádâmi*. Les deux verbes sanscrits ont dû faire primitivement, à la troisième personne du pluriel, *dadâ-nti*, *dadâ-nti*, ou, en abrégeant l'*a*, *dada-nti*, *dada-nti*.

[2] Manuscrit lithographié, p. 213. Mais le zend connaît aussi la suppression de la nasale : c'est ce que démontre la forme 𐬯𐬈𐬥𐬵𐬀𐬌𐬙𐬌 *sĕñhaiti* «ils enseignent» = sanscrit शासति *śâsati*, de la racine शास् *śâs*. Cette racine suit l'analogie des verbes redoublés, probablement à cause des deux sifflantes. En zend, la nasale insérée devant le *h*

donnent » (?), ce qui est peut-être une leçon fautive pour *dadĕnti*. Mais si la leçon est correcte, le moyen *dadĕntê* n'en témoigne pas moins de l'existence d'un transitif *dadĕnti*. Au contraire, le sanscrit supprime au moyen la nasale du pluriel, non-seulement dans les verbes redoublés, mais dans toute la seconde conjugaison principale (celle qui répond à la conjugaison grecque en *mi*) : la cause de cette suppression est le poids plus considérable des désinences du moyen. On a, par exemple, en regard du transitif *ći-nv-ánti*, le moyen *ći-nv-átê* (pour *ći-nv-antê*). C'est encore là une altération du système primitif, car le grec conserve au moyen et au passif, avec plus de ténacité encore qu'à l'actif, la nasale exprimant le pluriel; non-seulement nous avons *φέρ-ο-νται* en regard du sanscrit *b̕ár-a-ntê*, mais encore *δίδο-νται*, *τίθε-νται* en regard de *dádatê, dád̕atê*.

Cependant, le grec a allégé d'une autre manière le poids trop grand des désinences du moyen : là où nous devrions nous attendre à avoir *αυται*, il met simplement *νται*. En regard de *δεικνύ-ᾱσι* (venant de *δεικνυ-αντι*), nous avons *δείκνυ-νται*, et non *δεικνυ-ανται*. Le sanscrit *str̥-nv-átê* et le grec *σΊόρ-νυ-νται* se complètent ainsi l'un l'autre, car l'un a sauvé l'*a* et l'autre la nasale. La suppression de l'*α* dans *σΊορ-νυ-(α)νται* ressemble à celle de l'*η* à l'optatif, où nous avons *διδοίμην*, et non, ce qui eût été trop pesant, *διδοιήμην*. Au contraire, le dialecte ionien, à la troisième personne du pluriel, a sacrifié le *ν* et sauvé l'*α* : il s'accorde parfaitement, à cet égard, avec le sanscrit, quoique l'un et l'autre idiome aient opéré cet allégement d'une façon indépendante; on peut comparer l'ionien *σΊορ-νύ-α(ν)ται* au sanscrit *str̥-nv-á(n)tê*. Il n'est donc pas nécessaire d'admettre que l'*α* de *πεπαύαται* soit la vocalisation du *ν* de *πέπαυνται*; *πέπαυ-νται* et

a pu contribuer à la suppression du *n* de *nti*. Au sujet de ϵ *e*, tenant la place d'un *á* ou d'un *a*, voyez § 31. Sur la racine en question, comparez Brockhaus, Glossaire du Vendidad-Sâdé, p. 398.

πεπαύ-αται sont l'un et l'autre des formes mutilées pour le primitif *πεπαύ-ανται*.

§ 460, 1. La désinence de la troisième personne du pluriel en ancien slave.

A la désinence sanscrite *anti* correspondent, en ancien slave, ѧтъ *añtĭ* ou ѫтъ *uñtĭ* : *añtĭ* se trouve seulement avec les verbes qui s'adjoignent immédiatement les flexions personnelles (excepté le verbe substantif); nous avons, par exemple, вѣдѧтъ *vêd-añtĭ* «ils savent» = sanscrit *vid-ánti*, ꙗдѧтъ *jad-añtĭ* «ils mangent» = sanscrit *ad-ánti*, дадѧтъ *dad-añtĭ*[1] «ils donnent» = sanscrit *dád-ati*, venant de *dad-anti*, qui lui-même est pour *dadâ-nti*. L'*a* renfermé dans ѧтъ *añtĭ* est simplement une voyelle de liaison : on devrait donc, à la rigueur, diviser ainsi : *vêd-a-ñtĭ*, *jad-a-ñtĭ*, *dad-a-ñtĭ*. Le verbe substantif fait сѫтъ *suñtĭ* (pour *es-u-ñtĭ*), avec *u* comme voyelle de liaison[2].

Au contraire, l'*u* de la conjugaison ordinaire représente la caractéristique de la classe : ainsi l'*u* de везѫтъ *veṣ-u-ñtĭ* répond à l'*a* du sanscrit *váh-a-nti* et du gothique *vig-a-nd*, à l'*u* du latin *veh-u-nt* et à l'*o* du grec *ἔχ-ο-ντι*.

§ 460, 2. La troisième personne du pluriel en arménien.

De la désinence *nti*, en arménien, il ne s'est conservé que le *n* : բերեն *ber-e-n* «ils portent» (pour le sanscrit *bár-a-nti*, le zend *bar-ĕ-nti*) se trouve donc sur la même ligne que les formes allemandes *trag-e-n* «portent», *bind-e-n* «lient»[3]. De même, à

[1] Je divise *dad-añtĭ*, et non *dada-ñtĭ*, parce que le slave, au présent, traite *dad* comme étant la racine et ne sent plus que да *da* est une syllabe réduplicative.

[2] Comparez, en latin, *s-u-nt* (pour *es-u-nt*) = sanscrit (*a*)*s-á-nti*. On a, de plus, en latin *s-u-mus* (pour *es-u-mus*) en regard du sanscrit *s-mas* (pour *as-mas*).

[3] Comparez, en géorgien, les troisièmes personnes du pluriel comme *s-ǵam-e-n* «ils mangent» = sanscrit *ǵám-a-nti*. Le laze, dont la grammaire a été étudiée d'abord par G. Rosen, a conservé l'*a* (devenu *e* en géorgien) : nous avons, dans

la troisième personne du singulier, l'arménien a perdu, dans les formes spéciales, la désinence *ti;* en compensation, il allonge un *e* ou un *a* précédent. On a, par exemple, *ber-ê* «il porte», *տայ tai* (prononcez *tâ*[1]) «il donne», *gai* (prononcez *gâ*) «il va».

§ 461. Désinence de la troisième personne du pluriel, dans les formes secondaires, en sanscrit, en grec, en zend et en gothique.

Dans les formes secondaires, la désinence plurielle *nti* ou *anti* a perdu sa voyelle finale, comme cela est arrivé, dans les mêmes formes, au singulier, pour les désinences *ti, si, mi.* En sanscrit, une fois la voyelle disparue, le caractère personnel *t* devait tomber aussi, par suite de cette loi, fatale à beaucoup de désinences, qui s'oppose à la présence simultanée de deux consonnes à la fin d'un mot (§ 94). Le grec, qui ne souffre pas même un τ seul comme lettre finale, a déjà perdu le signe personnel au singulier. Si donc ἔφερ-ε est moins bien conservé que *áb̔ar-a-t,* les deux langues sont arrivées, pour le pluriel ἔφερ-ο-ν = *áb̔ar-a-n,* à un même degré d'altération. La concor-

la conjugaison négative, des formes comme *tor-a-n* «descendunt» = sanscrit *tár-a-nti* «transgrediuntur». A la deuxième personne du pluriel, le laze a *tar-a-t* pour le sanscrit *tár-a-ta.* Mais le laze, comme le géorgien, emploie aussi la même forme à la première personne, ce qui empêche de reconnaître tout de suite la ressemblance avec le sanscrit. En effet, c'est sur la première personne que l'attention se dirige d'abord. Nous observons dans les langues germaniques un fait analogue à celui que nous venons de mentionner en laze. En vieux saxon et en anglo-saxon, la première et la troisième personne du pluriel sont remplacées, au présent, par la deuxième : ainsi *bind-a-d, bind-a-dh* ne signifient pas seulement «ligatis», mais encore «ligamus» et «ligant». Il est vrai qu'on pourrait proposer aussi une autre explication : on pourrait considérer *bindad, bindadh* comme étant pour *bindand, bindandh*, et en faire la troisième personne du pluriel, qui se serait étendue par abus à la première et à la deuxième. Quoi qu'il en soit, il est certain que les désinences *d, dh* ne conviennent pas à la première personne et sont empruntées d'ailleurs. Voyez mon mémoire Sur les membres caucasiques de la famille indo-européenne, page 4.

[1] Voyez ci-dessus, t. Iᵉʳ, p. 403, note 1.

dance est encore plus parfaite pour ἦσ-αν = sanscrit *ás-an* « ils étaient », et pour les aoristes comme ἔδειξαν = sanscrit *ádikšan* « ils montrèrent ». La sifflante paraît avoir empêché l'α de s'altérer en ο, car d'après les lois ordinaires de la langue, nous devrions nous attendre à avoir ἦσον, comme ἔφερον, ou bien ἦσεν comme φέροιεν. C'est aussi un *ĕ* que nous trouvons en zend, dans les formes comme ... *aṅhĕn* « ils étaient », ... *barayĕn* « qu'ils portent » = φέροιεν. On voit par cet exemple que le zend ne supporte pas non plus le groupe *nt* à la fin des mots, quoiqu'il ne proscrive pas absolument la présence simultanée de deux consonnes finales[1].

Nous avons vu (§ 86, 2) que le gothique a perdu toutes les dentales qui terminaient les mots dans une période antérieure. Il a bien, par exemple, à l'indicatif présent, la forme *bair-a-nd*, qui correspond au sanscrit *bár-a-nti* et au grec φέρ-ο-ντι; mais au subjonctif, en regard du grec φέροιεν(τ), du zend *barayĕn*(*t*), nous ne pouvons nous attendre à trouver une forme *bairaind* ou *bairaiand* : c'est *bair-ai-na* que fait le gothique, soit par métathèse pour *bairai-an*, soit par l'adjonction d'un *a* inorganique après le *n* final (comparez § 149).

§ 462. Troisième personne du pluriel au parfait gothique et sanscrit. — La désinence *anti* ou *an* changée en *us*, en sanscrit.

Au prétérit gothique, la désinence est *un*; exemple : *haihaitun* « ils appelèrent ». On peut comparer cette forme *un* avec le *an* qu'on trouve, dans le dialecte d'Alexandrie, au lieu de αντι, ᾱσι (ἔγνωκαν, εἴρηκαν). De son côté, le sanscrit a mutilé la désinence *anti*, au prétérit redoublé, quoique ce temps ait droit aux formes primaires; mais le poids de la syllabe réduplicative a

[1] Il permet, à la fin des mots, une sifflante précédée de *r*, *k*, *f* ou *n̈* : nous avons, par exemple, les nominatifs *âtar-s* « feu », *druk-s* (sorte de démon femelle), *kĕrĕf-s* « corps », *baraṅ-ś* « portant ».

fait changer *anti* en *us*. Le *s* de cette forme est sans aucun doute l'affaiblissement du *t;* quant à la voyelle *u,* il est difficile de dire si c'est la vocalisation de la nasale [1] ou l'affaiblissement de l'*a* de *anti.*

Us tient aussi, en sanscrit, la place de *an.* 1° Au potentiel; exemple : *b'árê-y-us* [2], en regard du zend *baray-ĕn,* du grec *φέ-ροι-εν.* 2° Au premier prétérit augmenté des racines réduplicatives; exemples : *ádad'us* «ils posèrent» (pour *ádad'an*), *ádadus* «ils donnèrent» (pour *ádadan*). Ces exemples montrent que *us* est plus léger que *an.* 3° Au premier prétérit augmenté des racines de la deuxième classe finissant en *â;* mais ici, *us* est facultatif et l'on trouve aussi *â-n;* exemple : *áyus* ou *áyân* «ils allèrent», de la racine *yâ.* 4° Dans quelques formations du prétérit multiforme; exemple : अश्रौषुस् *áśrâuśus* «ils entendirent».

§ 463. Désinence de la troisième personne du pluriel, dans les formes secondaires, en ancien slave et en arménien. — La troisième personne du pluriel en latin.

En ancien slave, dans les formes secondaires, nous avons ѧ *aṅ* ou ѫ *uṅ* au lieu de la désinence sanscrite *an.* ѧ *aṅ* s'emploie après un с *s* ou un ш *ś,* ѫ *uṅ* après toutes les autres consonnes; exemples : ꙗшѧ *jaśaṅ* «ils mangèrent», дашѧ *daśaṅ* «ils donnèrent», привесѧ *privesaṅ* «ils amenèrent» (racine *ved*), текѫ *tek-u-ṅ* «ils coururent» [3].

[1] Dans cette hypothèse, l'*u* répondrait au dernier élément de la diphthongue grecque *ου*, dans *τύπτουσι*.

[2] Sur le *y* euphonique, voyez § 43.

[3] Je divise de cette façon : *tek-u-ṅ,* parce que l'*u* du deuxième aoriste slave, lequel répond à la sixième formation sanscrite (§ 575 et suiv.), est originairement identique avec le є *e* de *tek-e* «tu courus, il courut», *tek-e-mŭ* «nous courûmes», *tek-e-te* «vous courûtes», etc. Conséquemment, il est aussi identique avec l'*a* des aoristes sanscrits comme *ábud'-a-n* «ils surent» et avec l'*o* des aoristes grecs comme *ἔφυγ-ο-ν*, *ἔλιπ-ο-ν*. Quant à l'*a* de la désinence ѧ *aṅ*, à l'aoriste premier, il joue à peu près le

Le latin supporte très-bien le groupe *nt* à la fin d'un mot : aussi a-t-il conservé la désinence en question mieux que tous les autres idiomes de la famille. On peut comparer *erant* avec le sanscrit *ā́san*, le grec ἦσαν, le zend 𐬀𐬢𐬵𐬆𐬥 *aṅhĕn* et l'arménien էին *èin* [1].

De même qu'à l'imparfait, l'arménien a conservé dans toutes les autres formes secondaires le *n* de la troisième personne du pluriel.

§ 464. Troisième personne du duel.

Au duel, le sanscrit a *tas* dans les formes primaires et *tâm* dans les formes secondaires. A *tas* répond, en grec, τον (§ 97) : exemple : φέρ-ε-τον = *bár-a-tas* « ils portent tous deux ». Quant à la désinence *tâm*, elle a donné lieu, en grec, à deux formes, την et των [2]. C'est την qui est la plus fréquente : των est borné à l'impératif. On peut comparer ἐφερ-έ-την avec *ábar-a-tâm*; φερ-οί-την avec *bár-ê-tâm*; ἐδειx-σά-την avec *ádik-ša-tâm*; mais, à l'impératif, on a φερ-έ-των = *bár-a-tâm*.

De ce remarquable accord avec le sanscrit il ressort que la différence entre la désinence τον, d'une part, et les désinences την, των, de l'autre, appartient à une haute antiquité, et que ce n'est pas, comme l'a supposé Buttmann [3], un perfectionnement introduit par la prose moderne. Il est vrai que le texte d'Homère présente quatre fois τον au lieu de την [4]; mais on pourrait, si l'on s'en rapportait à la langue homérique, dire aussi que l'augment est de date récente, car il est fréquemment

même rôle que l'*a* du sanscrit *ā́san* et l'α du grec ἦσαν (§ 458), c'est-à-dire qu'il sert à l'adjonction de la désinence.

[1] Ce dernier est pour *ésin*, lequel est lui-même pour *ésan*.

[2] Sur la double représentation de l'*â* sanscrit, en grec, voyez § 4.

[3] Grammaire grecque développée, § 87, remarque 2.

[4] Dans trois endroits, le mètre a pu occasionner ce changement.

supprimé dans l'épopée; cependant, l'augment appartient en commun au grec et au sanscrit.

En zend, la forme primaire est [zend] *tô*[1], qui est la représentation régulière du *tas* sanscrit; dans les formes secondaires, nous devrions avoir [zend] *tanm;* mais je n'ai pas encore rencontré d'exemple de cette forme.

En gothique, la troisième personne du duel s'est perdue. L'ancien slave présente та *ta*, pour les formes primaires comme pour les formes secondaires. Ainsi везета *veseta* «ils transportent tous deux» répond au sanscrit वहतस् *váhatas*, et везоста *vesosta* «ils transportèrent tous deux» à अवाक्ताम् *ávâktâm* (par euphonie pour *avâkṣtâm,* § 543).

Au sujet de l'origine des lettres *s* et *m* qui terminent les désinences तस् *tas* et ताम् *tâm,* je me contente de renvoyer à ce qui a été dit pour les désinences थस् *tas* et तम् *tam* de la deuxième personne (§ 444).

§ 465. Tableau comparatif de la troisième personne.

Nous faisons suivre le tableau comparatif de la troisième personne dans les trois nombres :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
ásti[2]	*aśti*	ἐσ7ί	*est*	*ist*	*esti*	*jestĭ*
tíṡṭati	*histaiti*	ἵσ7ατι	*stat*	V. h.-a. *stât*	*stōw*	*stajetĭ*
dádâti[3]	*dadâiti*	δίδωτι	*dat*	....	*dűsti*	*dastĭ*
átti	....	....	*est*	*itith*	*ēst*	*jastĭ*

[1] Un exemple de cette forme se trouve dans le Yaçna (Vendidad-Sâdé, p. 48) : *ṡtaumi maiġĕmća vârĕmća yâ tê kĕhrpĕm vaksayatô barĕsnus paiti gairinanm* «je célèbre le nuage et la pluie, qui font grandir ton corps sur les hauteurs des montagnes» *Vaksayatô* est, comme l'a reconnu Burnouf, le causatif de la racine sanscrite *vak* «grandir». En sanscrit, nous aurions *vakśáyatas.*

[2] En arménien, *է ê.*

[3] En arménien, *տայ tai* (prononcez *tâ*, § 460, 2).

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
bárati [1]	*baraiti*	*φέρε(τ)ι* [2]	*fert* [3]	*bairith*	....	*beretĭ*
váhati	*vaṣaiti*	*ἔχε(τ)ι*	*vehit*	*vigith*	*wéźa*	*veṣetĭ*
(a)syât [4]	....	*ἐ(σ)ίη*	*siet*	*sijai*	....	....
tíśṭêt	*histôiḍ*	*ἱσταίη*	*stet*	....	....	*staj*
dadyất	*daid́yâḍ*	*διδοίη*	*det*	....	....	*daśdĭ*
b́árêt	*barôiḍ*	*φέροι*	*ferat*	*bairai*	....	*beri*
ávahat	*avaṣaḍ*	*εἶχε*	*vehebat*	....	....	....

DUEL.

(a)stas	*śtô ?* [5]	*ἐστόν*	....	....	....	*jesta*
tíśṭatas	*histatô*	*ἵστατον*	....	....	....	*stajeta*
b́árêtâm	....	*φεροίτην*	....	....	....	*berêta*
b́áratâm	....	*φερέτων*	....	....	....	....

PLURIEL.

sánti [6]	*hĕnti*	*(σ)εντί*	*sunt*	*sind*	[7]	*sŭṅtĭ*
tíśṭanti	*histĕnti*	*ἱστάντι*	*stant*	V.h.-a. *stânt*	....	*stajuṅtĭ*
dádati [8]	*dadĕnti* [9]	*διδόντι*	*dant*	....	....	*dadaṅtĭ*
b́áranti [10]	*barĕnti*	*φέροντι*	*ferunt*	*bairand*	....	*berŭṅtĭ*
váhanti	*vaṣĕnti*	*ἔχοντι*	*vehunt*	*vigand*	....	*veṣŭṅtĭ*
tíśṭêyus [11]	*histayĕn*	*ἱσταῖεν*	*stent*	....	....	....
b́árêyus	*barayĕn*	*φέροιεν*	*ferant*	....	....	....
ấsan [12]	*aṇhĕn*	*ἦσαν*	*erant*	*bairaina*	....	....
áb́aran	*abarĕn*	*ἔφερον*	....	....	....	....

[1] En arménien, *berê.*

[2] Voyez § 456.

[3] Avec adjonction immédiate de la désinence, comme dans le sanscrit *bib́árti* (troisième classe).

[4] En arménien, *իցէ* *izê* (§ 183[b], 2).

[5] Voyez § 464.

[6] En arménien, *են* *en.*

[7] Comme au singulier (§ 457).

[8] Voyez § 459.

[9] Voyez § 459.

[10] En arménien, *beren.*

[11] Voyez § 462.

[12] En arménien, *ĕin.*

DÉSINENCES DU MOYEN.

§ 466. Voyelles finales des désinences moyennes.

Au moyen, en regard du grec *αι*, nous trouvons la diphthongue *ê* en sanscrit et en zend. C'est là un de ces cas peu nombreux où le grec représente par *αι* l'*ê* (= *a* + *i*) des deux langues de l'Asie : on a vu, en effet (§ 2, remarque), que le premier élément de cette diphthongue devient ordinairement en grec un *ε* ou un *ο*.

Le gothique a perdu l'*i* de la diphthongue *ai* : à la troisième personne, au lieu de *dai* (= grec *ται*, sanscrit *tê*), il fait *da;* à la deuxième personne, il présente la désinence *ṣa* (par euphonie pour *sa,* § 86, 5), venant de *ṣai;* à la troisième personne du pluriel, il a *nda* au lieu de *ndai.* La première personne du singulier et la première et la deuxième personne du pluriel ont péri; elles sont remplacées par la troisième. Un fait analogue a lieu en allemand moderne, où la forme *sind,* qui convient seulement à la troisième personne du pluriel, a pénétré par abus dans la première. On ne savait autrefois comment expliquer l'*a* qui précède la désinence personnelle, par exemple dans *hait-a-ṣa* «vocaris», *hait-a-da* «vocatur», et en regard duquel on trouvait un *i* dans *haitis* «vocas», *haitith* «vocat». Cette énigme est, je crois, résolue, si l'on considère que tous les verbes gothiques à forme forte correspondent aux verbes sanscrits de la première et de la quatrième classe (§ 109[a], 1); l'*i* de *haitis, haitith* est l'affaiblissement d'un ancien *a,* causé par l'influence d'un *s* ou d'un *th* final (§ 67). Au médio-passif, il n'y avait point la même raison de modifier la voyelle caractéristique.

§ 467. Première personne du singulier moyen, en sanscrit et en zend.

A la première personne du singulier, dans les formes pri-

maires comme dans les formes secondaires, le sanscrit et le zend ont perdu la consonne pronominale (*m*). Avec elle a disparu aussi, dans la première conjugaison principale, la caractéristique de la classe (*a*)[1]. Au lieu de *bôd-â-mê*, nous avons donc *bôdê* «je sais».

On peut comparer :

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Gothique.
bár-ê	*bair-ê*[2]	*φέρ-ο-μαι*	. . . .
bár-a-sê	*bar-a-hê*	(*φέρ-ε-σαι*) *φέρῃ*	*bair-a-ṣa*
bár-a-tê	*bar-ai-tê*	*φέρ-ε-ται*	*bair-a-da*
bár-a-ntê	*bar-ai-ntê*[3]	*φέρ-ο-νται*	*bair-a-nda.*

§ 468. Voyelles finales du moyen, en gothique.

Nous avons vu (§ 466) qu'en gothique la diphthongue finale *ê* (= *a* + *i*) s'affaiblit en *a*. Le même fait a lieu en sanscrit et en zend, mais seulement dans les formes secondaires. En grec, au lieu d'un *a* nous trouvons un *o*. On peut comparer *ἐφέρ-ε-το* avec le sanscrit अभरत *ábar-a-ta*, le zend *abar-a-ta;* et, au pluriel, *ἐφέρ-ο-ντο* avec अभरन्त *ábar-a-nta*, *abar-a-nta*. On voit que les formes sanscrites et zendes ressemblent

[1] Voyez § 435.

[2] Voyez § 41.

[3] Au passif, il y a plusieurs exemples de la troisième personne du pluriel. Ainsi, *uś ṣayêintê* «nascuntur» (Vendidad-Sâdé, p. 136), avec *ê* pour *a* (§ 42). Au moyen, je ne connais pas d'exemple de la troisième personne; mais, sans aucun doute, on a dû avoir *baraintê*, ou peut-être *barĕntê*, d'après l'analogie du transitif *barĕnti*. L'une et l'autre forme ont pu être usitées simultanément : mais la forme *baraintê* me paraît la plus sûre, car on a aussi *ainti*, à l'actif transitif, à côté de *ĕnti*. Après un *v*, on trouve d'ordinaire *ainti :* ainsi *ǵvainti* «ils vivent» = sanscrit *ǵîvanti*, *bavainti* «ils sont» = sanscrit *bávanti*. Peut-être la désinence *ĕnti* n'était-elle pas usitée après un *v*. On trouve même, sans un *v*, *yaṣainti* = sanscrit *yáǵanti* (Burnouf, Yaçna, notes, p. 74) : à moins qu'il ne faille lire *yaṣaintê*, *yaṣ* étant surtout employé au moyen.

d'une manière frappante aux formes gothiques précitées *bair-a-da, bair-a-nda*. Mais il n'en faudrait pas conclure, comme je l'ai fait autrefois [1], que les formes primaires du gothique doivent être rapportées aux formes secondaires du sanscrit, que, par exemple, *bair-a-da, bair-a-nda* correspondent à *ábar-a-ta, ábar-a-nta*, et non à *bár-a-tê, bár-a-ntê*.

Au subjonctif gothique, nous trouvons la désinence *au*, dont il est difficile de rendre compte. En regard du sanscrit *bár-ê-ta*, du zend *bar-ai-ta*, du grec φέρ-οι-το, nous avons *bair-ai-dau*; au pluriel, en regard de φέρ-οι-ντο [2], nous avons *bair-ai-ndau*; à la deuxième personne du singulier, en regard de φέρ-οι-(σ)ο, nous trouvons *bair-ai-ṣau*. Il n'est pas probable que cette diphthongue *au* doive s'expliquer par l'addition inorganique d'un *u*, car les idiomes, avec le temps, abrégent leurs formes grammaticales plutôt qu'ils ne les élargissent. Je crois donc que cette désinence *au* provient de l'impératif, où elle avait sa place légitime (§ 426), et que les formes d'impératif comme *bair-a-dau* «ferto», *bair-a-ndau* «ferunto» [3] ont donné par analogie au sub-

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite (1816), p. 131, et Annales de littérature orientale (1820), p. 29 et suiv.

[2] En zend, à la troisième personne du pluriel, nous pouvons attendre une forme moyenne *bar-ai-nta*, d'après l'analogie de la forme active *bar-ay-ĕn*. En sanscrit, nous avons *bár-ê-ran*, qui est, comme je le crois, pour *bár-ê-ranta*. Cette désinence *ran* est particulière au sanscrit. Nous trouvons de même un *r* inséré à la troisième personne de tous les temps spéciaux (§ 109 [a]) de la racine *śî* «être étendu, dormir»; nous avons, par exemple, au présent, *śé-ra(n)tê* = κεῖ-νται; au potentiel, *śáy-î-ran*; à l'impératif, *śê-ra(n)tâm*; au prétérit, *áśê-ra(n)ta* = ἔκειντο (sur la suppression de *n*, au présent, à l'impératif et au prétérit, voyez § 459). Nous verrons aussi plus tard un *r* au prétérit redoublé moyen. Quant à l'origine de cette lettre, je crois qu'il y faut voir la transformation irrégulière d'un *s* (§ 22), et je suppose que ce *s* est la consonne radicale du verbe substantif *as* : ainsi *dád-î-ran* (pour *dad-î-ranta*) aurait la même formation que l'aoriste grec διδοίησαν, dont le médio-passif, s'il existait, serait διδοιησαντο ou διδοισαντο.

[3] Comparez, en sanscrit, l'impératif moyen *bár-a-tâm* «ferto» et *bár-a-ntâm* «ferunto».

jonctif ses formes *bair-ai-dau*, *bair-ai-ndau*; une fois introduit au subjonctif, *au* a pénétré aussi à la seconde personne du singulier *bair-ai-ṣau* (au lieu de *bair-ai-ṣa*). Ce dernier fait ne doit pas surprendre dans le médio-passif gothique, si l'on songe qu'il avait préparé les voies à la confusion, en remplaçant partout la première et la deuxième personne du pluriel, ainsi que la première personne du singulier, par la troisième.

§ 469. Deuxième personne du singulier moyen, dans les formes secondaires, en sanscrit, en zend et en grec.

Dans les formes secondaires, la deuxième personne du singulier, en sanscrit, ne suit pas l'analogie de la troisième et de la première personne. Puisque la troisième personne, dans les formes secondaires du moyen, oppose *ta* au *tê* des formes primaires et au *t* de l'actif transitif, nous devrions nous attendre à trouver *sa* opposé à *sê* et à *s*. Mais au lieu de la désinence *sa*, nous avons *tâs;* exemples : *ábôd'-a-tâs* «tu sus», *bôd'-ê-tâs* «que tu saches». Mais à côté de *tâs* il a dû exister primitivement une forme *sa :* c'est ce que prouve non-seulement le grec, où nous avons ἐδίδο-σο, δίδοι-σο, qui correspondent très-bien à ἐδίδο-το, δίδοι-το, mais encore le zend, où l'on trouve [zend] *ha* et [zend] *śa* dans des positions où le sanscrit devrait nous présenter *sa*. Le [zend] *h* zend est le représentant régulier d'un स् *s* sanscrit (§ 53); quant à [zend] *śa,* on le trouve après les voyelles qui, en sanscrit, exigent le changement de *s* en *ś* (§ 21 [b]). Devant la désinence *ha* vient s'insérer un *ṇ* (§ 56 [a]) : ainsi s'explique la forme passive *uśaṣayaṇha,* «tu fus engendré»[1], que j'ai déjà discutée

[1] Vendidad-Sâdé, p. 42. Anquetil traduit les mots : *hê tûm uśaṣayaṇha* par «lui qui a eu un fils célèbre comme vous». Le vrai sens est : «tu lui fus engendré». La traduction d'Anquetil méconnaît la valeur grammaticale d'une expression devenue sans doute inintelligible pour ses maîtres parses.

dans mon premier essai sur le zend[1]. Je n'ai pu trouver depuis une seconde forme de la même sorte; mais Burnouf[2] a reconnu encore un aoriste moyen *urûrudûśa* « tu grandis », sur lequel nous reviendrons plus tard. Nous nous contentons ici de constater l'existence de la désinence *śa*, dont le *ś* s'explique par l'influence euphonique de l'*u* précédent.

§ 470. Explication de la désinence sanscrite *tâs*. — La désinence grecque *μην*. — Les impératifs en *tât*. — Le pronom personnel est contenu deux fois dans les désinences du moyen.

Nous revenons à la désinence sanscrite *tâs*, qui est évidemment en rapport avec la désinence *ta* de l'actif (§ 453). Il est vraisemblable que ce *ta* avait anciennement une plus grande extension au singulier; la forme *tâ-s* en sera dérivée, par l'allongement de la voyelle et par l'addition d'un *s*, lequel, comme on l'a déjà fait observer ailleurs[3], sert probablement lui-même à marquer la deuxième personne. S'il en est ainsi, nous aurions deux fois le signe personnel, une fois pour désigner l'agent et l'autre fois pour indiquer celui pour qui ou sur qui se fait l'action. Dans *ádat-tâ-s* « tu donnas à toi »[4], *tâ* signifierait « tu » et *s* « à toi », ou *vice versa*. S'il en est ainsi, et si le *ν* final du grec ἐδιδόμην (dorien ἐδιδόμᾱν) n'est pas une addition inorganique de date récente, mais, au contraire, un élément significatif et un reste de la période primitive, il faudra aussi reconnaître dans cette forme la double expression de la première personne. En effet, ἐδιδόμην signifie proprement « mihi dedi » : je suppose que le *ν* exprime le moi comme agissant (comme sujet), et *μη* (dorien *μᾱ*) le moi comme souffrant (comme ré-

[1] Annales de critique scientifique, 1831, p. 374.
[2] Yaçna, notes, p. 33.
[3] *Grammatica critica linguæ sanscritæ*, § 301 [d].
[4] C'est-à-dire « tu pris ».

gune). Ce qui est certain, c'est que nous avons dans *μη-ν* (*μα-ν*) une formation tout à fait analogue au sanscrit *tâ-s*.

Un autre exemple nous est fourni, pour la deuxième et la troisième personne, par la désinence védique तात् *tâ-t* : l'expression de la deuxième et de la troisième personne s'y trouve renfermée deux fois. A la deuxième personne, je regarde *tât* comme une forme mutilée pour *tvâ-t*, venant du thème *tva*, lequel a perdu son *v*[1]. A la troisième personne, *tât* renferme deux fois le thème démonstratif *ta* (§ 456), une fois avec l'allongement de l'*a* et l'autre fois mutilé comme dans les formes secondaires de l'actif transitif. Je regarde, par conséquent, cette curieuse désinence *tât* comme ayant appartenu originairement au moyen. Pâṇini[2] l'explique autrement : il en fait un équivalent des désinences *tu* et *hi* de l'impératif transitif, en ajoutant qu'on l'emploie dans les bénédictions, comme *bavân ǵîvatât* «que le seigneur vive»[3]. Il est vrai que la racine *ǵîv*, dans le sanscrit ordinaire, n'est pas usitée au moyen, et la même difficulté se présente peut-être pour d'autres verbes employés avec la désinence *tât*. Mais cette désinence peut provenir d'une époque où tous les verbes avaient encore un moyen. C'est surtout dans les bénédictions, où l'on exprime un souhait au profit de quelqu'un, que le moyen est à sa place.

Quoi qu'il en soit, la désinence *tât* est de la plus haute antiquité, car elle se retrouve en osque, sous la forme *tu-d*[4], dans les impératifs comme *licitu-d* (pour *liceto*), *estu-d* (pour *esto*, *ἔστω*)[5].

[1] Comparez, dans la déclinaison du même pronom, la forme *tê* «de toi, à toi» § 329).

[2] VII, 1, 35.

[3] Formule de respect pour «puisses-tu vivre».

[4] Sur la table de Bantia. Comparez les ablatifs osques en *ud* qui correspondent aux anciens ablatifs latins en *o-d* (§ 181) et aux ablatifs sanscrits et zends en *ât* et en *âd*.

[5] C'est un fait à remarquer que, sans connaître les impératifs védiques en *tât*,

La désinence τω de l'impératif grec φερέτω est elle-même un ancien moyen, comme on peut le voir par la comparaison du pluriel φερ-ό-ντων, qui s'accorde parfaitement avec le moyen sanscrit *b̆ár-a-ntâm*[1]. Je ne crois pas qu'on puisse identifier φερ-ό-ντων avec le transitif *b̆ár-a-ntu* : ce serait la seule fois, dans toute la grammaire grecque, qu'un *u* sanscrit serait représenté par ω, sans compter qu'il faudrait supposer l'addition d'une nasale inorganique. On pourrait plutôt, en rapprochant φερέτω du moyen *b̆ár-a-tâm,* admettre qu'une nasale s'est perdue, comme dans ἔδειξα = अदिक्षम् *ádikśam.* Mais je préfère aujourd'hui identifier φερέτω avec le védique *b̆áratât,* car la suppression du τ était obligée, au lieu que celle de la nasale serait fortuite et arbitraire. Entre φερ-έ-τω et *b̆ár-a-tât* le rapport est le même qu'entre ἐδίδω et *ádadât,* entre ἔδω et *ádât.*

En latin, la désinence védique *tât* est représentée par la désinence *tô,* que nous trouvons à la deuxième et à la troisième personne du temps appelé vulgairement impératif futur[2]; ainsi *vivito* (venant de *guivito*) « qu'il vive » répond à जीवतात् *ǵîv-a-tât* (même sens); à la deuxième personne, *vivito* correspond, quant à sa désinence, au védique *pra-yać́-a-tât* « donne »[3]. La suppression du *t* final n'était pas obligée en latin; mais ce qui prouve que le latin supprime quelquefois une dentale finale, c'est l'exemple des ablatifs en *o* (plus anciennement *o-d* = sanscrit *â-t,* zend *â-ḍ*). A la troisième personne du pluriel, les formes latines en *nto* peuvent nous faire supposer des formes védiques en *ntât* : *veh-u-nto,* par exemple, aurait pour pendant

Kuhn avait déjà attribué une origine passive aux formes osques en question, dans son écrit intitulé *Conjugatio in μι, linguæ sanscritæ ratione habitâ*, p. 26, note.

[1] Le rapport entre ces deux formes est exactement le même qu'entre le duel grec φερ-έ-των et le duel sanscrit *b̆ár-a-tâm.*

[2] Les formes *amato, amatote, amanto* sont attribuées, dans la Grammaire latine de Zumpt, à l'impératif futur. — Tr.

[3] Rig-veda, *mandala* I, hymne XLVIII, vers 5.

une forme *vah-a-ntât.* Dans cette hypothèse, on pourrait rapporter au même modèle les formes grecques comme *ἐχ-ό-ντων*, dont le *ν* final s'expliquerait comme un *ν ephelkysticon,* devenu à la longue partie intégrante de la désinence.

§ 471. Première personne du singulier moyen, dans les formes secondaires, en sanscrit.

En sanscrit, la troisième personne du singulier, dans les formes secondaires, étant terminée en *ta,* la première personne, d'après le même principe, devrait faire *ma;* en regard du grec *φεροίμην* (dorien *φεροίμᾱν*), nous devrions donc avoir *b̆árêma.* Il faut, en effet, que cette forme, qui cependant n'est pas la plus ancienne, ait existé pendant un certain temps en sanscrit. Mais dans la langue telle qu'elle nous est parvenue, le *m* est tombé, comme il est tombé partout au singulier du moyen : au lieu de *b̆árê(m)a,* nous avons *b̆árê-y-a,* avec le même *y* euphonique que nous trouvons inséré, à l'actif et au moyen du potentiel, devant toutes les désinences personnelles commençant par une voyelle (§ 43). Dans les formes chargées de l'augment, cette désinence déjà très-mutilée *a* se change, par un nouvel affaiblissement, en *i;* exemple : *ástṛ-ṇv-i* « sternebam » pour *astṛ-ṇv-a,* qui lui-même est pour *astṛ-ṇu-ma.* Une forme plus ancienne encore serait *astṛ-ṇu-mâm,* qui correspondrait au dorien *ἐστορ-νύ-μᾱν.*

§ 472. Diphthongue finale *ê* des désinences du pluriel et du duel, en sanscrit et en zend.

Nous retournons aux formes primaires, pour faire remarquer une différence entre les désinences sanscrites en *ê* et les désinences grecques en *αι.* En sanscrit, ce ne sont pas seulement les personnes terminées par *i* à l'actif transitif qui prennent *ê* au moyen; toutes les personnes, sans exception, ont cette

diphthongue finale *ê*, comme on peut le voir par le tableau suivant :

SINGULIER.	DUEL.	PLURIEL.
(m)ê = *μαι*	*vaḥê*	*maḥê* = *μεθα*
sê = *σαι*	*âtê*	*dvê*
tê = *ται*	*âtê*	*ntê* ou *atê* = *νται, αται* (§ 459).

Le zend, autant qu'on en peut juger par les formes qui nous restent, suit l'analogie du sanscrit; ajoutons seulement ici que la première personne du pluriel est *maidĕ* ou, sans aspiration, *maidê*, ce qui prouve que le sanscrit *maḥê* vient d'une ancienne forme *madĕ* (§ 23). Le grec *μεθα* a également conservé la dentale aspirée; mais il a perdu son *i* final, ce qui le fait ressembler aux formes précitées (§ 466) du gothique.

Dans les formes secondaires, le sanscrit *maḥê* perd le premier élément de la diphthongue *ê*, ce qui donne *maḥi*. Au contraire, la première personne plurielle de l'impératif, qui recherche les désinences les plus pleines, fait *maḥâi*. De même, au duel, à côté de *vaḥê*, nous avons les désinences *vaḥi* et *vaḥâi*. Le zend, même dans les formes secondaires, conserve la désinence pleine *maidĕ*; du moins trouvons-nous au potentiel [zend] *bûidyôimaidĕ* « que nous voyions »[1].

§ 473. Explication des désinences moyennes qui ont la diphthongue finale *αι* en grec.

De ce que toutes les formes primaires du moyen se terminent, en sanscrit, par *ê*, je ne veux pas conclure que tous ces *ê* proviennent de la même origine. Examinons d'abord les personnes auxquelles correspond, à l'actif transitif, un *i*, et, au moyen grec, un *αι*. Je suis très-porté à croire que ces désinences

[1] Vendidad-Sâdé, p. 45.

ont perdu une consonne entre les deux éléments de la diphthongue [1], à savoir un *m* à la première, un *s* à la deuxième, un *t* à la troisième personne. Ainsi *(m)ê*, *μαι* sera pour *mami*; *sê*, *σαι* pour *sasi*; *tê*, *ται* pour *tati*. Rappelons que nous avons vu plus haut (§ 456) *φέρει* venir de *φέρετι*, le prâcrit *ḃaṇaï* sortir de *ḃaṇadi* et l'espagnol *cantais* de *cantatis*; de même, en grec, le moyen *τύπτεσαι* est devenu, par une nouvelle contraction, *τύπτῃ*, et, en sanscrit, *mê* s'est mutilé en *ê*. Dans ce ए *ê*, l'expression de la première personne est donc contenue deux fois : *a* est pour *ma* et *i* est pour *mi*. De même encore, à la troisième personne du parfait redoublé, la désinence en sanscrit est *ê*, au lieu qu'en grec nous avons gardé *ται* (pour *tati*). Le dialecte védique, poussant encore plus loin la mutilation de certaines formes, nous fournit un présent *śáy-ê* [2] « il est couché », au lieu de la forme ordinaire *śé-tê* [3] = *κεῖται*. Il y a encore, dans les Védas, d'autres exemples de mutilation des désinences du moyen : ainsi *áduhra* « mulserunt » pour *áduh-rata*, *duh-âm* « mulgeat » pour *dug-dâm*, qui lui-même est pour *duh-tâm* [4].

Si donc, comme il est très-vraisemblable, nous devons ramener les désinences sanscrites *(m)ê*, *sê*, *tê* et les désinences grecques *μαι*, *σαι*, *ται* à d'anciennes formes *mami*, *sasi*, *tati*, ou peut-être *mâmi*, *sâsi*, *tâti* [5], quel est, des deux pronoms, celui qui est sujet et celui qui est régime ? Faut-il traduire le sanscrit *dat-sa(s)i*, le grec *δίδοσα(σ)ι* par « dans tibi tu » ou par « dans tu tibi » ? En adoptant la première hypothèse, nous aurons les deux idées rangées selon le même ordre que dans les formes *δίδοσθε*, *δίδοσθον*, etc. qui seront analysées plus loin (§ 474). Mais alors

[1] C'est aussi l'opinion de Kuhn. Ouvrage cité, p. 25 et suiv.

[2] Par euphonie pour *śê-ê*.

[3] L'accentuation, dans ce mot, est irrégulière : on devrait avoir *śêtê*. Voyez Système comparatif d'accentuation, p. 101.

[4] Pâṇini, VII, 1, 41.

[5] Comparez la longue dans *ta*[illegible], *tâ*[illegible], *μα*[illegible] (§ 470).

nous devrons constater un fait assez singulier : comme la seconde consonne est tombée, la première, qui dans le principe appartenait au pronom régime, a été instinctivement rapportée au pronom sujet, car il est plus facile, dans une forme comme *δίδο-μα(μ)ι*, de sous-entendre «mihi» que «ego»; d'ailleurs, l'analogie, peut-être trompeuse, de *δίδω-μι* fait qu'involontairement on croit reconnaître le même *μ* dans *δίδο-μαι*. On n'aurait pas le droit d'invoquer ce sentiment irréfléchi pour dire qu'en effet le *μ* appartient au sujet; l'histoire des idiomes prouve par de nombreux exemples que l'instinct populaire n'est pas infaillible. Je citerai ici un cas qui se rapproche beaucoup du nôtre. Dans les formes redoublées, la seconde syllabe est sujette à être mutilée et à perdre sa consonne initiale : il arrive alors que la première syllabe semble être la syllabe radicale. L'Allemand qui prononce aujourd'hui les mots *ich hielt* «je tins», croit que le *h* initial de ce prétérit est bien le même que celui du présent *ich halte* «je tiens»; mais, comme l'a reconnu d'abord J. Grimm[1], la syllabe *hi* de *hielt* doit au redoublement sa présence au commencement du mot. En vieux haut-allemand, nous avons *hialt*, pour *hi(h)alt*, et en gothique *haihald;* le second *h*, qui est le *h* radical, a disparu des dialectes modernes. De même, dans le sanscrit *têpimá*[2] «nous brûlâmes», le *t* appartient, selon moi, au redoublement : la forme complète serait *tatapima*, d'où sont venus *taapima, tâpima, têpimá*. De même encore, dans le slave *damĭ* «je donne» et dans le lithuanien *dủmi* (même sens), la première syllabe est réduplicative et la syllabe radicale a entièrement disparu. Nous reviendrons plus tard sur ces faits.

[1] Grammaire allemande, I, p. 103 et suiv.

[2] Parfait redoublé de la racine *tap* «brûler».

§ 474. Explication des désinences moyennes qui n'ont point la diphthongue finale *αι* en grec.

Nous passons maintenant aux personnes du moyen qui ont la diphthongue *ê* en sanscrit, sans avoir *αι* en grec. Dans le pluriel *dvê*, désinence de la deuxième personne, je crois reconnaître un nominatif pronominal (§ 228[a]); de même que le thème *ta* fait au nominatif pluriel *ta-i*, je regarde *dvê* comme étant pour *dva-i*, et je vois dans le thème *dva* une altération pour *tva*. Les désinences duelles *âtê, âtê* me paraissent être des duels neutres, analogues à *tê* « hæc duo ». Le ध्वम् *dvam* des formes secondaires se termine comme les pronoms *yû-y-ám* « vous », *vay-ám* « nous ». Les désinences duelles *âtâm, âtâm* sont à *dvam*, en ce qui concerne leurs lettres finales, ce que *âu* (venant de *âs*) est à *as*[1], et elles ont leurs analogues dans les pronoms *âvâm* « nous deux », *yuvâm* « vous deux » (§ 336).

Dans leur partie initiale, आथे *â-tê*, आते *âtê*, आथाम् *âtâm*, आताम् *âtâm* me paraissent être des formes mutilées pour *tâtê, tâtê, tâtâm, tâtâm*[2] : c'est ainsi que nous avons vu plus haut (§ 473), dans le dialecte védique, à la troisième personne du singulier de l'impératif, *âm* au lieu de *tâm*. Aux syllabes (*t*)*â*, (*t*)*â*, qui marquent le pronom régime, répond le *σ* des formes grecques *δίδο-σ-θον*, *δίδο-σ-θον*, *ἐδίδο-σ-θον*, *ἐδιδό-σ-θην* : le *σ* tient ici la place d'un *τ* (§ 99); quant au *θ* suivant, il provient également d'un *τ*, le *θ* aimant à se combiner en grec avec une aspirée précédente ou avec un *σ*. Si l'on place *δίδο-σ-θον* en regard du sanscrit *dad'(t)â-tê*, on voit que chacune de ces deux formes a conservé de la forme primitive la partie qui manque à l'autre : le grec a gardé la consonne (*σ*), le sanscrit la voyelle (*â*) du pronom régime. A la deuxième personne du pluriel, le sans-

[1] Voyez § 206.

[2] Voyez Kuhn, ouvrage cité, p. 31.

crit a perdu à la fois l'un et l'autre élément de ce pronom; mais je crois qu'avant les formes comme *b̔ár-a-d̔vê, áb̔ar-a-d̔vam,* le sanscrit a dû avoir des formes *b̔ar-a-d-d̔vê, ab̔ar-a-d-d̔vam* = φέρ-ε-σ-θε, ἐφέρ-ε-σ-θε. En effet, une dentale est volontiers supprimée devant *tv* ou *d̔v* : ainsi, au gérondif, au lieu de *dat-tvấ* «ayant donné», *b̔it-tvấ* «ayant fendu», on trouve plus ordinairement *da-tvấ, b̔i-tvấ;* à la seconde formation de l'aoriste, la deuxième personne du moyen fait tantôt *-id-d̔vam* (venant de *is-d̔vam*), tantôt *-i-d̔vam;* enfin, à la deuxième personne du singulier de l'impératif, devant la désinence *d̔i,* un *s* radical se change en *d,* mais ce *d* peut être supprimé. La racine *śâs* «commander» fait, par exemple, *śâd-d̔í* et *śâ-d̔í;* la racine *as* «être» fait *ê-d̔í*[1], au lieu de *ad-d̔i* qui lui-même est pour *as-d̔i.* Le même rapport qui existe entre *ê-d̔í* et le grec ἴσ-θι se retrouve entre *b̔áradvê* (pour *b̔araddvê*) et φέρεσθε; il y a seulement cette différence que, dans φέρεσθε, le θ grec ne représente pas, comme dans ἴσθι, un *d̔* sanscrit[2], mais qu'il provient d'un τ qui s'est aspiré par le contact du σ précédent. Quant à l'impératif φερέσθω, qui est composé de la même manière, je crois qu'il est une formation d'un âge plus récent; φερέτω, quoique originairement un moyen (§ 470), ayant été employé dans le sens transitif, la langue créa un médio-passif d'après l'analogie de φέρεσθε, φέρεσθον, φερέσθων.

§ 475. Autre explication des désinences moyennes.

Cherchons maintenant à résumer ce qui vient d'être exposé sur l'origine des désinences du moyen. Nous avons dit qu'elles renfermaient deux fois le pronom personnel. En effet, le grec ἐφερόμην, le sanscrit *áb̔aratâs* et le védique *b̔áratât* contiennent visiblement deux fois la même expression pronominale. Il était

[1] Je suppose que la forme *ê-d̔í* a été précédée de *â-d̔í*, dont l'*â* se sera affaibli en *ê*.
[2] Voyez § 16.

d'ailleurs naturel que le langage, ayant à représenter des idées telles que «je me donne, je me réjouis», prêtât également une expression à l'idée du moi sujet et à celle du moi régime, et qu'il empruntât cette double expression à un seul et même thème pronominal.

Au demeurant, si nous laissons de côté *ἐφερόμην*, nous pouvons proposer encore une autre explication pour les formes grecques comme *φέρεσθε* et les formes sanscrites comme *b'aradvê*. Au lieu de regarder le *σ* de *φέρεσθε* comme le remplaçant d'un ancien *τ*, on peut supposer qu'il est un reste du thème *sva;* on a vu (§ 341) que *sva,* quoique étant le pronom réfléchi de la troisième personne, est employé aussi pour la première et pour la deuxième. En sanscrit, devant les désinences *d'vê* et *d'vam,* un *s* doit nécessairement tomber ou doit se changer en *d :* nous arrivons donc de la sorte aux formes *b'ara(d)d'vê*, *áb'ara(d)d'vam* (§ 474). Quant au duel *b'árêtê,* il ne faudrait plus, comme nous l'avons fait plus haut, le rapporter à un primitif *b'aratâtê,* mais à une forme *b'arasâtê,* qui viendrait elle-même de *b'arasvâtê.*

En adoptant cette seconde explication, il faudrait aussi modifier ce qui a été dit des désinences *(m)ê*, *tê*, *μαι*, *ται*, car il est vraisemblable qu'un seul et même principe a dû présider à la formation de toutes les désinences du moyen. La première personne *(m)ê, μαι* ne viendrait donc pas de *mami*, mais de *masi* ou *masvi;* la troisième personne *tê* ne viendrait pas de *tati,* mais de *tasi* ou *tasvi.* Quant à la deuxième personne *sê,* elle se rapporterait toujours à un primitif *sasi;* mais le second *s* appartiendrait au pronom réfléchi *sva,* et non au pronom de la deuxième personne. C'est aussi au pronom réfléchi qu'il faudrait attribuer le *s* de *áb'aratâs.* Quant à la désinence *μην*, dans *ἐφερόμην*, elle resterait seule de son espèce, et elle devrait s'expliquer comme une formation de date relativement récente[1].

[1] Remarquons que dans cette seconde hypothèse le pronom *sva*, quoique jouant

§ 476. Formation du moyen et du passif, dans les langues letto-slaves, par l'adjonction du pronom réfléchi.

Dans un de mes premiers écrits[1], j'ai émis l'idée que le *r* du passif latin pouvait bien devoir son origine au pronom réfléchi. Cette explication me paraît aujourd'hui de beaucoup préférable à une autre explication également proposée par moi, qui ferait venir ce *r* du verbe substantif; le lithuanien et le slave, que je n'avais pas fait entrer à cette époque dans le cercle de mes études comparatives, nous présentent un exemple incontesté du même procédé. Ce n'est pourtant pas une raison pour affirmer que cette formation à l'aide du pronom réfléchi soit la formation primitive, et que le moyen, en grec, en sanscrit et en zend, renferme aussi le pronom réfléchi. Je crois plutôt que, en slave comme en latin, le pronom réfléchi n'a appartenu d'abord qu'à la troisième personne, et qu'il a envahi petit à petit les deux autres, où il a pris la place des pronoms spéciaux de la seconde et de la première personne.

En ancien slave, pour donner au verbe le sens réfléchi ou passif, on le fait suivre de l'accusatif du pronom réfléchi; exemple : чьтѫ сѧ *čĭtuṅ saṅ* « honoror », чьтеши сѧ *čĭtesi saṅ* « honoraris », чьтеть сѧ *čĭtetĭ saṅ* « honoratur »[2]. En bohémien, le pronom *se* peut précéder ou suivre le verbe; mais comme expression du passif, il n'est guère employé qu'avec la troisième personne[3]. En lithuanien, les verbes ainsi combinés avec le pronom ont seulement le sens réfléchi; mais il y a, entre le lithuanien et

toujours le rôle de pronom régime, se trouverait tantôt placé le premier, comme dans *φέρεσθε*, *bára(d)dvê*, et tantôt le second, comme dans la désinence *té* (pour *tasi*, *tasvi*). — Tr.

[1] Inséré dans les Annales de littérature orientale. Londres, 1820.

[2] Voyez Dobrowsky, p. 544. Kopitar, *Glagolita*, p. 64, XVII. A l'exemple de Miklosich, je sépare le pronom réfléchi du verbe.

[3] Dobrowsky, Système développé de la langue bohémienne, p. 182.

le latin, cette ressemblance que le pronom a l'air d'être soudé au verbe, de manière à ne plus former avec lui qu'un seul mot, et que ce n'est pas un cas déterminé du pronom réfléchi, mais seulement sa consonne initiale, qui s'adjoint au verbe[1]. Devant cette annexe, la plupart des voyelles finales éprouvent un renforcement, comme pour être plus en mesure de porter ce poids additionnel[2] : ainsi *u* devient *ū; i* et *e* deviennent *ē;* au duel, *wa* et *ta* se changent en *wō* et en *tō;* il n'y a que l'*a* de la troisième personne qui reste invariable. Nous faisons suivre le tableau du présent *wadinūs*[3] «je me nomme», et nous mettons en regard la forme simple à signification transitive :

	SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
1.	*wadinù*	*wadinūs*	*wadìnawa*	*wadìnawōs*	*wadìname*	*wadìnamēs*
2.	*wadinì*	*wadinēs*	*wadìnata*	*wadìnatōs*	*wadìnate*	*wadìnatēs*
3.	*wadìna*	*wadìnas*	Comme au singulier.		Comme au singulier.	

§ 477. Formation analogue du passif latin.

A ces formations ressemble d'une manière frappante le passif latin, avec cette différence seulement que le latin a absolument perdu la conscience de la nature composée de son passif. Ce qui

[1] L'accusatif du pronom réfléchi, en lithuanien, est *sawen;* mais à côté de cette forme, et peut-être aussi à côté du datif *saw*, il paraît y avoir eu une forme secondaire *si*. Évidemment, c'est ce *si* qui aura fourni le suffixe des verbes réfléchis : d'ailleurs, à la troisième personne, on trouve également, au lieu d'un simple *s*, la forme pleine *si;* on a, par exemple, *wadìnas* ou *wadìnasi* «il se nomme». Quand le verbe est précédé de certaines prépositions comme *at, ap*, ou de la négation *ne*, le pronom réfléchi peut venir s'intercaler sous la forme *si*, quoiqu'il puisse également être mis à la fin : on a, par exemple, *is-si-laikau-s* «je me soutiens». Comme exemple du pronom *si* intercalé avec le sens du datif, nous citerons *at-si-nešu* «je m'apporte [quelque chose]». Voyez Nesselmann, p. 420.

[2] Comparez §§ 283 et 290.

[3] Rapprochez le sanscrit *vad* «parler», le vieux haut-allemand *far-wâzu* «maledico», l'irlandais *feadheim* «je rapporte».

fait que le lithuanien sent encore la présence du pronom réfléchi, c'est que celui-ci est resté mobile et qu'il peut, dans certains cas (§ 476), être placé avant le verbe. Il n'en est pas de même en latin. L'identité d'origine du suffixe passif et du pronom réfléchi a encore été obscurcie, en latin, par le changement, d'ailleurs si fréquent, de *s* en *r*.

Aux personnes finissant par une consonne, le *r* pour s'adjoindre avait besoin d'une voyelle de liaison : c'est ainsi que nous avons *amat-u-r, amant-u-r,* où probablement l'*u* a été employé, de préférence aux autres voyelles, à cause de la liquide. Dans les formes d'impératif comme *amato-r, amanto-r,* la voyelle de liaison n'était pas nécessaire. Dans *amamur,* le *s* de *amamus* a disparu devant le pronom réfléchi : on n'en sera pas surpris, si l'on songe que le *s* ne sert pas à désigner la personne (§ 439), et qu'en sanscrit le verbe actif, dans les formes secondaires, quelquefois même dans les formes primaires, a sacrifié ce *s*. L'altération est plus forte dans *amer, amabar, amarer,* où le caractère personnel (*m*) a disparu; mais il était impossible de prononcer *amemr, amabamr, amaremr,* et l'on ne pouvait non plus intercaler un *u*, car *amemur, amabamur, amaremur* demeuraient réservés pour le pluriel.

Dans *amaris, ameris,* il y a peut-être métathèse pour *amasir, amesir,* ou bien, ce qui me paraît plus vraisemblable, le *s* s'est changé en *r,* ainsi qu'il arrive si souvent entre deux voyelles (§ 22), et le pronom réfléchi a alors conservé son *s,* au lieu de le changer en *r,* comme dans *amatur*. C'est ainsi qu'au comparatif nous avons les neutres en *ius* à côté des masculins en *ior* (§ 298[a]). Partout où le suffixe, au lieu de se changer en *r,* est resté *s,* la voyelle de liaison est *i,* et non *u*[1].

[1] Pott suppose que l'*i* de *amaris* appartient à la désinence primitive *si* (Recherches étymologiques, 1[re] édition, I, p. 135). Je ne puis admettre cette explication, car je rapporte la formation du passif latin à une époque où l'actif avait déjà perdu son *i*

A l'impératif singulier *ama-re*, le pronom réfléchi a gardé sa voyelle : si l'on remplace *re* par l'ancienne forme *se*, on retrouve l'accusatif du pronom réfléchi. Une autre explication, qui me paraît moins vraisemblable, consisterait à détacher l'impératif *amare* du reste de la conjugaison passive, et à voir dans *re* un vestige de l'ancienne terminaison de l'impératif; *re* serait alors le représentant de la désinence *σο* en grec, स्व *sva* en sanscrit, 𐬵𐬀 *ha* en zend (§ 721).

§ 478. Origine des formes latines comme *amamini*.

On voit, du premier coup d'œil, que la deuxième personne du pluriel *amamini* n'a rien de commun avec les autres personnes du passif : aussi peut-on être surpris à bon droit que cette forme *amamini* ait figuré si longtemps dans les paradigmes de la grammaire latine, sans que personne se soit jamais demandé d'où et comment elle s'y est introduite. Il est vrai que l'ancienne méthode grammaticale, en observant les faits, laissait de côté la recherche des causes et que jamais on n'avait songé à établir, entre le grec et le latin, une comparaison suivie et approfondie. Je crois avoir été le premier à poser la question [1], et je répète avec confiance l'explication que j'ai autrefois donnée. *Amamini* est, selon moi, un nominatif pluriel masculin du participe passif : *amamini* est donc pour *amamini estis*, comme on a en grec *τετυμμένοι εἰσί*. Le suffixe latin est *minu-s*, et répond au grec *μένο-ς* et au sanscrit *mâna-s*. Mais ces participes sont sortis, en latin, de l'usage ordinaire, et *mini* est resté seulement à la deuxième personne du pluriel, où il demeure comme pétrifié : il

final : nous voyons qu'en grec cet *ι* a partout disparu, excepté dans la seule forme *ἐσσί*. Je ne parle pas des formes secondaires qui avaient déjà perdu cette voyelle avant la séparation des idiomes, ce qui n'empêche pas qu'on dit en latin *amabaris*, *ameris*.

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, 1816, p. 105 et suiv.

a pris de la sorte, dans l'usage, l'apparence d'une personne verbale; le souvenir de sa nature nominale s'étant perdu, il est devenu insensible à la différence des genres et a renoncé à l'auxiliaire *estis*. Si l'on avait dit, au féminin, *amaminæ*, et, au neutre, *amamina*, nous aurions été dispensés de chercher pour *amamini* une explication que la langue nous aurait fournie d'elle-même.

Il ne sera pas hors de propos de rappeler ici un fait analogue en sanscrit. Le verbe *dâ* «donner» a un futur *dâtấ* «il donnera». Mais *dâtấ* est le nominatif du thème masculin *dâtấr*[1] «dator» : le sens propre de ce futur est donc «daturus [est]». Quoique *dâtấr* ait un féminin *dâtrî́*[2], c'est toujours *dâtấ* que nous trouvons au futur singulier, que le sujet soit masculin, féminin ou neutre. Au pluriel, c'est encore le masculin *dâtấras* qui sert pour les trois genres : comme substantif, il signifie «datores»; et, employé comme personne verbale, il équivaut à «dabunt». De même *dâtấrâu* au duel. Le sanscrit procède donc de la même manière que le latin : il y a même ici cette singularité de plus, que *dâtấ, dâtấras, dâtấrâu* sont restés usités dans la langue comme substantifs. Mais le sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, ayant perdu la faculté de disposer librement de ces formes comme de participes futurs, cette circonstance seule a suffi pour que *dâtấ* signifiant «dabit» cessât de distinguer les genres et contractât toute l'apparence d'une personne verbale ordinaire.

On peut rapprocher des formes latines comme *amamini* les substantifs *alumnus, Vertumnus*, qui ont perdu un *i* après le *m*. Cet *i* s'est conservé dans *terminus*, si l'on voit dans ce mot le participe passif de la racine sanscrite *tar, tṛ* «dépasser»[3]. Une

[1] Voyez § 144.

[2] Comparez les féminins latins en *trî-c* (§ 119).

[3] Voyez mon livre intitulé Vocalisme, p. 174.

formation de participe moyen nous est fournie par le mot *femina* « celle qui enfante », dont la racine *fē* se retrouve dans *fetus*, *fetura* et *fecundus*. Il est peut-être permis d'ajouter à ces exemples le mot *gemini*, dans lequel je crois voir une forme mutilée pour *genmini* ou *genimini* « ceux qui sont nés ensemble ».

§ 479. Origine des formes latines en *mino*.

Dans la vieille langue latine, nous trouvons à la deuxième et à la troisième personne du singulier de l'impératif une désinence *mino* que je regarde comme un nominatif singulier privé de signe casuel; par l'absence de flexion, ce nominatif est devenu semblable au thème. Tels sont : *fa-mino*[1], *præfamino*[2], *antestamino*[3], *denuntiamino*[4], *profitemino*[5], *progredimino*[6], *fruimino*[7].

Quant aux formes en *minor*, qu'on attribuait autrefois à la deuxième personne du pluriel de l'impératif futur, elles reposent sur de fausses lectures[8].

[1] Festus, qui cite cette forme, l'explique par *dicito* : cette interprétation est équivoque, car elle peut faire supposer aussi bien la deuxième que la troisième personne.

[2] Caton, *De re rustica*.

[3] Loi des XII Tables.

[4] Voyez la Revue pour la science historique du droit, t. XV, p. 248.

[5] Table d'Héraclée. (*Corpus Inscriptionum latinarum*, n° 206.)

[6] Plaute, *Pseudolus*, III, 2, 70 :

Si quo hic spectabit, eo tu spectato simul;
Si quo hic gradietur, pariter progredimino.

[7] Sur une inscription, dans Gruter : *Is eum agrum nei habeto nive fruimino.* (*Corpus Inscriptionum latinarum*, n° 199.)

[8] Voyez Madvig, *Opuscula academica altera*, p. 239 et suiv. — Nous avons sur les Tables eugubines des nominatifs masculins pluriels comme *subator*, *screihtor* (= *subacti*, *scripti*), desquels j'avais autrefois rapproché ces formes. Le *r* représente ici le *s* des nominatifs pluriels comme *áśvâs*, en sanscrit, et comme *vulfôs*, en gothique. On a vu (§ 228 ª) que les nominatifs latins comme *domini* sont formés d'après la déclinaison pronominale. Sur le changement de *s* en *r*, voyez § 22.

EFFET DU POIDS DES DÉSINENCES.

§ 480. Effet du poids des désinences sur la partie antérieure du verbe. — Le verbe substantif *as*.

En sanscrit, en zend et en grec, le poids des désinences personnelles exerce sur la racine ou sur la syllabe caractéristique de la classe des effets très-sensibles et très-étendus, quoique longtemps ignorés [1]. Il arrive, par exemple, que devant les désinences légères, la partie antérieure du verbe s'élargit et que ces élargissements manquent devant les désinences pesantes. Ou bien certains verbes irréguliers ne conservent le corps entier de la racine que devant les désinences légères; devant les désinences pesantes, la racine subit des mutilations.

Comme exemple de ce dernier fait nous citerons d'abord la racine अस् *as* «être»; elle ne conserve son *a* que devant les désinences légères : devant les désinences pesantes, elle rejette son *a*, à moins qu'il ne fasse corps avec l'augment. On a donc, d'une part, *ásmi* «je suis», mais, de l'autre, *smas* «nous sommes», *s'ta* «vous êtes», *sánti* «ils sont». On peut prouver toutefois que ces mutilations sont postérieures à la séparation des idiomes, car le grec conserve l'ε devant les désinences pesantes : en regard de *smas*, *s'ta*, *s'tas*, *stas*, il a *ἐσμές*, *ἐστέ*, *ἐστόν*, *ἐστόν*. Le lithuanien et le slave sont, comme le grec, mieux conservés que le sanscrit.

On peut comparer :

[1] C'est en recherchant les causes de l'apophonie, ou changement de la voyelle radicale dans les verbes germaniques, que j'ai été amené d'abord à constater cette série intéressante de phénomènes. Voyez les Annales de critique scientifique, 1827, p. 259 et suiv. et Vocalisme, p. 13 et suiv.

SINGULIER.

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.
ás-mi	*ἐμ-μί*[1]	*es-mì*	ІЕСМЬ *jes-mĭ*
á-si[2]	*ἐσ-σί*	*es-ì*	ІЕСИ *je-si*
ás-ti	*ἐσ-τί*	*és-ti*	ІЕСТЬ *jes-tĭ*

DUEL.

s-vas	....	*és-wa*	ІЕСВѢ *jes-vê*
s-tas	*ἐσ-τόν*	*és-ta*	ІЕСТА *jes-ta*
s-tas	*ἐσ-τόν*	c. au singul.	ІЕСТА *jes-ta*

PLURIEL.

s-mas	*ἐσ-μές*	*és-me*	ІЕСМЪ *jes-mŭ*
s-ta	*ἐσ-τέ*	*és-te*	ІЕСТЕ *jes-te*
s-ánti	(*σ*)-*εντί*	c. au singul.	СѪТЬ *s-u-ntĭ*.

Remarque. — Irrégularités du verbe substantif *as*, en latin, en grec et en gothique. — C'est par la troisième personne du pluriel, où nous avons la désinence *anti*, qui de toutes est la plus pesante, que la suppression de la voyelle radicale aura commencé. Peut-être même avait-elle déjà eu lieu, pour cette personne, avant la séparation des idiomes, car il est difficile d'attribuer au hasard l'accord qui existe sur ce point entre toutes les langues indo-européennes. Le slave lui-même, qui conserve son *je* partout (*jes-mŭ*, *jes-te*, *jes-vê*, *jes-ta*), fait, à la troisième personne du pluriel, *suntĭ*; de même le latin, qui fait à la deuxième personne *estis*, présente *sunt* à la troisième.

Au contraire, à la première personne *sumus*, la perte de l'*e* appartient à la période latine. Il en est de même pour *sum* (au lieu de *esum*), où la suppression de l'*e* n'est pas justifiée par la présence d'une terminaison pesante. Aussi la forme *sum* n'a-t-elle pas d'analogue dans les autres idiomes indo-européens. Une fois que *ásmi* eut perdu en latin sa voyelle initiale et sa voyelle finale, l'insertion d'une voyelle euphonique devint

[1] Venant, par assimilation, de *ἐσ-μί*, comme *ἄμμες*, *ὔμμες* de *ἄσμες*, *ὔσμες* = védique *asmé*, *yušmé* (§ 333).

[2] Forme irrégulière pour *as-si* : c'est à cette dernière forme que se rapporte le grec *ἐσ-σί*.

nécessaire : la présence de la liquide fit donner la préférence à l'*u*. Cet *u* est resté aussi au pluriel, où *s-mus* parut trop dur, quoique le groupe *sm* ne soit pas impossible à prononcer. On peut remarquer qu'en général le latin a évité de joindre immédiatement la désinence *mus* à une racine finissant par une consonne : ainsi il a *vol-u-mus* à côté de *vul-tis, vul-t; fer-i-mus* à côté de *fer-tis, fer-s, fer-t; ed-i-mus* à côté de *es-tis, ê-s, es-t* (sanscrit *ad-más, at-ťá, át-si, át-ti*).

En grec, si la troisième personne du pluriel *ἐντί* est, comme je le crois, pour *σ-εντί* (= zend *h-ĕnti*), elle n'a absolument gardé que la désinence; le même fait est arrivé en sanscrit, à la deuxième personne du moyen *sê*, pour *a(s)-sê*.

Nous n'avons pas fait entrer le gothique dans nos comparaisons, quoique le singulier *i-m, i-s, is-t* réponde bien à *ás-mi, á-si, ás-ti;* mais au duel et au pluriel, excepté pour la troisième personne *sind,* le gothique a eu recours à une racine secondaire *sij,* qui prend les désinences du prétérit. Nous avons donc au pluriel *sij-u-m, sij-u-th,* et au duel *sij-û*[1], *sij-u-ts*. Cette racine *sij* se rattache au potentiel sanscrit *syâ-m*, avec changement de *sy* (= *sj*) en *sij*.

§ 481. Effet du poids des désinences sur les verbes de la troisième classe. — Le verbe *dâ* « donner ».

Le poids des désinences exerce son effet sur toutes les racines sanscrites de la troisième classe[2] qui finissent par *â :* comme elles sont déjà surchargées par la syllabe réduplicative, elles ne conservent leur *â* que devant les désinences légères; devant les désinences pesantes, elles le suppriment entièrement, ou elles l'abrégent, ou bien elles le changent en *î*[3].

Les racines *dâ* « donner » et *d'â* « poser » suppriment leur *â* devant les désinences pesantes. Il faut, je crois, excepter la troisième personne du pluriel, où je divise de cette façon : *dáda-ti* et non *dád-ati;* en effet, la forme primitive a été indubitable-

[1] Voyez § 441.

[2] Voyez § 109[a], 3.

[3] C'est là un des faits qui m'ont permis de reconnaître que l'*â* long est plus pesant que l'*î* long, et l'*a* bref que l'*i* bref (§ 6).

ment *dadâ-nti*. Or, de cette forme on a bien pu faire *dada-nti* (avec un *a* bref), qui lui-même, par un nouvel allégement, est devenu *dáda-ti*. Mais il eût été impossible de supprimer la voyelle radicale, car on aurait eu *dad-nti*.

Le grec se contente d'abréger la voyelle longue devant les désinences pesantes : de *διδω*, *τιθη*, *ἱστᾱ*, il fait *διδο*, *τιθε*, *ἱστᾰ*.

En latin, en lithuanien et en slave, le poids des désinences personnelles n'exerce plus aucun effet sur la syllabe précédente. Le latin *dă* a, de plus, abrégé l'ancienne voyelle longue, et il a perdu la syllabe réduplicative. Au contraire, le lithuanien et le slave ont gardé le redoublement; mais ils ont partout supprimé la voyelle radicale, ce qui n'arrive en sanscrit que devant les désinences pesantes. Si l'on tient compte, en outre, de cette circonstance que le *d* disparaît, en ancien slave et en lithuanien, devant les désinences commençant par un *m* ou un *s*, et qu'il se change en *s* devant un *t*[1], on ne sera pas surpris que le redoublement soit devenu presque impossible à constater sans le secours de l'analyse comparative. Nous avons, par exemple, à la première personne, *dũmi* (pour *dû-d'-mi*), дамь *damĭ* (pour *da-d'-mĭ*); les éléments les plus importants ayant été éliminés de ces formes, la syllabe réduplicative a pris l'apparence de la syllabe radicale. Il n'en est pas moins certain que dans *dũmi*, *damĭ*, les syllabes *dû*, *da* sont identiquement les mêmes que dans *dũ-s-ti*, *da-s-tĭ* (pour *dû-d-ti*, *da-d-tĭ*); ce sont, par conséquent, les syllabes réduplicatives. On peut comparer :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.	Latin.
dádâ-mi	*dadâ-mi*	*δίδω-μι*	*dũ(d)-mi*	*da(d)-mĭ*	*do*
dádâ-si	*dadâ-hi*	*δίδω-ς*	*dũd-i*	*da(d)-si*	*da-s*
dádâ-ti	*dadâi-ti*	*δίδω-τι*	*dũs-ti*	*das-tĭ*	*da-t*

[1] Voyez § 103. Le lithuanien perd également le *d* devant les désinences commençant par *w*.

DUEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.	Latin.
dad-vás[1]	. . . .	. . . .	*dū̃(d)-wa*	*da(d)-vê*	. . . .
dat-ṫás	*daś-tô ?*[2]	δίδο-τον	*dū̃s-ta*	*das-ta*	. . . .
dat-tás	*daś-tô ?*	δίδο-τον	c. au singul.	*das-ta*	. . . .

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.	Latin.
dad-más	*dad-ĕ-mahi*[3]	δίδο-μες	*dū̃(d)-me*	*da(d)-mŭ*	*da-mus*
dat-ṫá	*daś-ta ?*[4]	δίδο-τε	*dū̃s-te*	*das-te*	*da-tis*
dáda-ti[5]	*dadĕ-nti*[6]	διδό-ντι	c. au singul.	*dad-añtĭ*	*da-nt.*

En grec, le poids des désinences a étendu son action plus loin qu'en sanscrit, en ce sens que les aoristes ἔθην et ἔδων, qui n'ont pas la syllabe réduplicative, n'en abrégent pas moins la voyelle radicale au duel et au pluriel. Au contraire, ἔσ7ην (dorien ἔσ7ᾱν) demeure insensible au poids des désinences, comme les aoristes de forme analogue en sanscrit.

Si nous prenons pour exemple la racine *dâ*, nous voyons bien qu'au premier prétérit augmenté (qui répond à l'imparfait grec) elle fait *ádadâ-m* (= ἐδίδω-ν) au singulier, et *ádad-ma* (comparez ἐδίδο-μεν) au pluriel; mais au deuxième prétérit aug-

[1] Remarquez le déplacement de l'accent, occasionné par le poids des désinences personnelles (§ 492). Voyez aussi Système comparatif d'accentuation, § 66.

[2] Je ne connais pas d'exemple, en zend, de la deuxième personne du duel; mais le *tô* de la troisième personne (§ 464) nous autorise à croire que la deuxième personne faisait *ṫô*, dans les formes primaires. Dans 𐬛𐬀𐬱𐬙𐬋 *daśtô*, le *ṫ* devait se changer en *t*, à cause du 𐬱 *ś* précédent (§ 38). Ce 𐬱 *ś* lui-même tient la place d'un 𐬛 *d* (§ 102).

[3] Voyez § 30.

[4] Voyez § 102.

[5] Les verbes réduplicatifs ne déplacent pas l'accent devant les désinences pesantes commençant par une voyelle. En ce qui concerne l'accentuation, le sanscrit traite l'*a* de la troisième personne du pluriel comme faisant partie de la désinence.

[6] Voyez § 459.

menté (aoriste grec) elle fait au singulier *ádâ-m* (= ἔδω-ν) et au pluriel *ádâ-ma*, en regard de ἔδο-μες[1]. La différence sera rendue sensible par le tableau suivant :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
ádadâ-m	ἐδίδω-ν	*ádad-va*	....	*ádad-ma*	ἐδίδο-μες
ádadâ-s	ἐδίδω-ς	*ádat-tam*	ἐδίδο-τον	*ádat-ta*	ἐδίδο-τε
ádadâ-t	ἐδίδω-(τ)	*ádat-tâm*	ἐδιδό-την	*ádad-us*[2]	ἐδίδο-ν[3]
ádâ-m	ἔδω-ν	*ádâ-va*	....	*ádâ-ma*	ἔδο-μες
ádâ-s	ἔδω-ς	*ádâ-tam*	ἔδο-τον	*ádâ-ta*	ἔδο-τε
ádâ-t	ἔδω-(τ)	*ádâ-tâm*	ἐδό-την	*ád-us*	ἔδο-ν.

§ 482. Autres verbes de la troisième classe : affaiblissement d'un *â* radical en *i*, devant les désinences pesantes. — Affaiblissement de l'*a* en *i* dans la syllabe réduplicative.

Les racines sanscrites *hâ* « abandonner », *hâ* « aller » et *mâ* « mesurer »[4] affaiblissent leur *â* en *î* devant la plupart des désinences pesantes ; *hâ* « aller » et *mâ* « mesurer » remplacent aussi par un *i* bref l'*a* bref de la syllabe réduplicative. Nous avons donc *gahî-más* « nous abandonnons » en regard de *gáhâ-mi* « j'abandonne » ; *mâ* fait *mimê'* (venant de *mimî-mê*) « je mesure », et au pluriel *mimî-máhê* « nous mesurons ».

Les racines *stâ* « être debout » et *ghrâ* « sentir » suivent une formation à part. Il est probable qu'à l'origine elles abrégeaient leur *â* seulement devant les désinences pesantes : c'est ainsi qu'en grec nous avons ἵσταμεν à côté de ἵστᾱμι ; mais cet *ă* bref a fini par se communiquer à toutes les personnes, après quoi

[1] D'après l'analogie de l'imparfait, on aurait dû attendre *ádma*.

[2] Voyez § 462.

[3] Forme épique et dorienne. Voyez Buttmann, Grammaire grecque développée, § 107, remarque 12. — Tr.

[4] La racine *hâ* « abandonner » n'a que la forme active transitive ; les deux autres racines ne sont usitées qu'au moyen.

il a été traité comme l'*a* non radical de la première et de la sixième classe[1]. Aussi les grammairiens indiens rangent-ils ces racines dans la première classe, quoiqu'elles aient une syllabe réduplicative.

Les verbes ayant une voyelle longue dans leur syllabe radicale l'abrègent ordinairement dans la syllabe réduplicative : c'est par le même besoin d'alléger le verbe que s'explique le changement de l'*a* en *i* dans *tíṡṭâmi, ǵíǵrâmi*[2]. En regard du sanscrit *tíṡṭâmi, tíṡṭasi, tíṡṭati,* nous avons, en zend, *histâmi, histahi, histaiti.* Le grec obéit au même principe : à *tíṡṭâmi* répond ἵστημι, à *ǵíǵrâmi* κίχρημι. Le grec étend même ce changement aux verbes qui ne commencent point, comme les deux exemples précités, par deux consonnes.

Les verbes πίμπλημι et πίμπρημι ont ceci de particulier qu'ils insèrent dans la syllabe réduplicative une nasale dont il n'y a pas trace dans la racine. Nous trouvons quelque chose d'analogue en sanscrit : ce sont les verbes intensifs, qui renforcent par toute sorte de moyens la syllabe réduplicative. Ainsi ils frappent du gouna les voyelles qui en sont susceptibles, ils répètent deux fois les racines finissant par une nasale, ils remplacent quelquefois par une nasale les liquides *r* et *l*: par exemple, *gam* « aller » fait *ǵaṅgam*[3], *ćal* « chanceler » fait *ćańćal, ćar* « aller » fait *ćańćur* (pour *ćańćar*). Je rapproche de ces derniers exemples πίμπλημι, πίμπρημι, que je regarde comme étant pour πίλπλημι, πίρπρημι. On y peut joindre βαμβαίνω, avec sa forme secondaire βαμβάλω (comparez *balbus*).

[1] Voyez § 109[a], 1.

[2] L'*a*, qui est déjà la plus pesante des voyelles (§ 6), se trouverait encore long par position, à cause de *ṡṭ*, *ǵr*.

[3] Comparez le gothique *gangu* « je vais », où la syllabe principale a perdu sa nasale.

§ 483. Effet du poids des désinences sur les verbes de la deuxième classe.

Les racines sanscrites de la deuxième classe n'ont pas à porter la charge d'une syllabe réduplicative[1]; elles peuvent donc garder un *â* final devant les désinences pesantes, qui ne manifestent leur présence que par le déplacement de l'accent (§ 481).

Mais ici encore le grec se montre plus sensible que le sanscrit à l'effet du poids des désinences. Il fait suivre à *φημί* (dorien *φᾱμί*) l'analogie de *ἵστημι*. On peut comparer :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
bắ-mi	*φᾱ-μι*[2]	*bâ-vás*	. . . .	*bâ-más*	*φᾰ-μές*
bắ-si	*φή-ς*	*bâ-ťás*	*φᾰ-τόν*	*bâ-ťá*	*φᾰ-τέ*
bắ-ti	*φᾱ-τί*	*bâ-tás*	*φᾰ-τόν*	*bắ-nti*	*φᾰ-ντί*
ábâ-m	*ἔφᾱ-ν*	*ábâ-va*	. . . .	*ábâ-ma*	*ἔφᾰ-μες*
ábâ-s	*ἔφᾱ-ς*	*ábâ-tam*	*ἔφᾰ-τον*	*ábâ-ta*	*ἔφᾰ-τε*
ábâ-t	*ἔφᾱ-(τ)*	*ábâ-tâm*	*ἐφά-την*	*ábâ-n*	*ἔφᾰ-ν.*

Entre autres verbes sanscrits qui se conjuguent comme *bắmi*, on peut citer *yâ* «aller». Le grec *ἵημι*, littéralement «faire aller», a pris le sens causatif[3]. Tandis que *ἵημι* fait au pluriel *ἵε-μες*, *ἵε-τε*, le sanscrit *yâ* fait *yâ-más*, *yâ-ťá*.

De la racine *yâ*, je crois devoir rapprocher aussi le grec *ἵεμαι*[4].

[1] Voyez § 109^a, 3.

[2] A l'égard du sens, *φημί* est avec *bắmi* «je brille» dans le même rapport qu'en sanscrit *čakš* «parler» avec *čakâs* «briller», dont il est la contraction. La parole est présentée comme un éclaircissement. Voyez Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 116.

[3] Le sens causatif vient du redoublement, comme dans le latin *sisto*, dont le primitif est *sto*. Au contraire, le verbe redoublé *ἵστημι* (= *σίστημι*) joint le sens de «se tenir debout» à celui de «faire tenir debout». Dans *ἵστημι*, l'esprit rude occupe (et c'est là sa valeur la plus fréquente) la place d'un *s* : il n'en est pas de même dans *ἵ-ημι*, où l'esprit rude représente l'ancienne semi-voyelle *j* (*ji-jημι*, § 19). Nous trouvons au futur la forme dépouillée du redoublement *ἥ-σω* = *yâ syắmi*.

[4] Ce rapprochement a été fait d'abord par Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 201).

qui a vocalisé le *y* en ι et aminci l'*â* en ε. La grammaire grecque considère ἵεμαι comme le moyen de εἶμι; mais ce dernier verbe dérive de la racine इ *i* «aller» qui fait en sanscrit, au moyen, *iy-ê'* (pour *i-mê*), *i-šê', i-tê';* transportées en grec, ces formes donneraient ἵμαι, ἵσαι, ἵται.

On vient de voir que l'effet du poids des désinences personnelles se fait plus sentir sur la syllabe précédente en grec qu'en sanscrit : on a vu notamment que des racines primitivement terminées par une voyelle longue abrégent, en grec, cette voyelle devant les désinences pesantes. On pourrait donc s'étonner de ce que ἧμαι et κεῖμαι conservent partout la longue η et la diphthongue ει. Il sera traité plus loin de κεῖμαι (§ 487); quant à ἧ-μαι, ce verbe a conservé sa longue parce que la racine était primitivement terminée par une consonne, à savoir un *s :* ἧσ-ται répond au sanscrit आस्ते *â's-tê,* ἧσ-το à आस्त *â's-ta,* de la racine *âs* «s'asseoir»[1]. Si le composé κάθημαι fait, d'une part, καθῆσ-το et, de l'autre, ἐκάθη-το, je crois que c'est là encore un phénomène qui tient à la loi d'équilibre : surchargé de l'augment, le verbe n'était plus assez fort pour porter le σ.

§ 484. Autres verbes de la deuxième classe. — Le verbe *śâs* «commander».

La racine sanscrite शास् *śâs* «commander, régner» se montre particulièrement sensible au poids des désinences personnelles : elle conserve bien son *â* long devant les désinences pesantes commençant par une semi-voyelle ou une nasale, c'est-à-dire par les consonnes les plus faibles; mais elle change son *â* en *i* quand la désinence pesante commence par une autre consonne.

[1] Au contraire, εἶ-σα et les formes analogues appartiennent à la racine ἑδ, qui a donné le substantif ἕδ-ρα «siége». La racine correspondante, en sanscrit, est *sad* «s'asseoir». Voyez Pott, ouvrage cité, p. 278, et Kühner, Grammaire grecque, p. 242. L'esprit rude de ἧμαι est inorganique (c'est-à-dire qu'il n'est pas sorti d'un σ) : il en est de même, par exemple, pour l'esprit rude de ὕδωρ, en sanscrit उद *uda*, en latin *unda*.

Nous avons, par exemple, *śâs-vás* « nous commandons tous deux », *śâs-más* « nous commandons », mais *śiśṭá* « vous commandez ». Devant les désinences légères, l'*â* reste toujours : *śâs-si* « tu commandes », *śâs-ti* « il commande ». Ce changement de la voyelle nous annonce déjà ce qui se passe dans la conjugaison germanique, où nous avons *binda* « je lie », *bindam* « nous lions », *bundum* « nous liâmes », en regard des formes monosyllabiques *band* « je liai », *bans-t* « tu lias ».

Remarque. — La racine *śâs* en ancien slave. — On peut regarder comme étant de la même famille que *śâs* « commander » la racine शंस् *śaṅs* « dire » qui, à l'origine, était peut-être également de la deuxième classe et devait faire alors, à la troisième personne du singulier, *śaṅs-ti*. Je crois pouvoir rapprocher du sanscrit *śaṅs* l'ancien slave сѧти *saṅ-ti* « il dit »; le *s* final de la racine se sera perdu. Cette forme est remarquable en ce qu'elle est la seule qui ait conservé, à la troisième personne du singulier, la désinence pleine ти *ti* [1].

§ 485. Effet du poids des désinences sur les verbes de la neuvième classe : affaiblissement de *nâ* en *nî*, devant les désinences pesantes. — Affaiblissement, en grec, de *νᾱ* en *να*.

Les verbes de la neuvième classe [2] suivent l'analogie des racines *ḥâ* et *mâ* (§ 482), en ce sens qu'elles changent leur syllabe caractéristique *nâ* en *nî*, là où les racines précitées affaiblissent leur *â* radical en *î*. De son côté, le grec abrége dans ces verbes l'*η* (dorien *ᾱ*) en *ᾰ* [3].

[1] La forme *saṅtĭ* est d'ailleurs usitée (Miklosich, Théorie des formes, 2e édition, § 264, et *Radices*, p. 91). Miklosich et Schleicher proposent pour *saṅ-ti* une étymologie différente : ils le rattachent à la racine sanscrite स्वन् *svan* « résonner », que je crois, au contraire, retrouver dans звьнѣти *zvĭnêti* (§ 92 [1]).

[2] Voyez § 109 [a], 5.

[3] Quelquefois le sanscrit, au lieu de changer *nâ* en *nî*, le change en *nă*, comme le grec. Nous trouvons, par exemple, dans le Mahâbhârata, *mat-na-dvam* (deuxième personne du pluriel de l'impératif), au lieu de *mat-nî-dvam*, et *praty-agṛh-ṇa-ta*, au lieu de *praty-agṛh-ṇî-ta*. Voyez Grammaire sanscrite, § 345 [b].

On peut comparer :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
krî-ṇấ-mi[1]	ϖέρ-νᾱ-μι	*krî-ṇî-vás*[2]	. . . .	*krî-ṇî-más*	ϖέρ-νᾰ-μες
krî-ṇấ-si	ϖέρ-νᾱ-ς	*krî-ṇî-tás*	ϖέρ-νᾰ-τον	*krî-ṇî-tá*	ϖέρ-νᾰ-τε
krî-ṇấ-ti	ϖέρ-νᾱ-τι	*krî-ṇî-tás*	ϖέρ-νᾰ-τον	*krî-ṇá-nti*[3]	(ϖέρ-νᾰ-ντι)
ákrî-ṇâ-m	ἐπέρ-νᾱ-ν	*ákrî-ṇî-va*	. . . .	*ákrî-ṇî-ma*	ἐπέρ-νᾰ-μες
ákrî-ṇâ-s	ἐπέρ-νᾱ-ς	*ákrî-ṇî-tam*	ἐπέρ-νᾰ-τον	*ákrî-ṇî-ta*	ἐπέρ-νᾰ-τε
ákrî-ṇâ-t	ἐπέρ-νᾱ-(τ)	*ákrî-ṇî-tâm*	ἐπερ-νά-την	*ákrî-ṇa-n*	(ἐπέρ-νᾰ-ν).

§ 486. Verbes sanscrits de la deuxième et de la troisième classe : renforcement de la voyelle radicale devant les désinences légères. — Fait analogue en grec.

Nous avons vu jusqu'ici que le poids des désinences se manifeste par un affaiblissement de la partie antérieure du verbe; mais il peut aussi se faire sentir d'une façon contraire, c'est-à-dire par un renforcement. C'est ce qui arrive pour les verbes sanscrits de la deuxième et de la troisième classe ayant une voyelle radicale susceptible du gouna[4] : cette voyelle prend le

[1] Avec *ṇ* au lieu de *n*, à cause de *r* (§ 17[b]). Le grec ϖέρνᾱμι «je vends» a changé la gutturale en labiale : de là vient l'air de parenté avec ϖεράω «je traverse» (= sanscrit *pâráyâmi*), où le ϖ est primitif.

[2] Voyez, au sujet de l'accent, § 492, et Système comparatif d'accentuation, § 66.

[3] Si, au lieu de diviser de cette façon, on divise ainsi : *krî-ṇ'-ánti*, *ákrî-ṇ'-an* (comparez § 458), il faudra admettre que la syllabe caractéristique supprime sa voyelle finale devant toutes les désinences pesantes commençant par une voyelle. C'est ainsi que nous avons au moyen *krî-ṇ'-ế*, venant de *krî-ṇî-mê*. Au point de vue spécial de la grammaire sanscrite, cette règle peut continuer à être maintenue. Mais si nous voulons nous rendre compte du développement historique de ces formes, ou, en d'autres termes, si nous voulons observer l'altération graduelle de la langue, il faut admettre une autre explication. Je crois que devant *nti* et *n* (pour *nt*), la syllabe *nâ* est devenue *nă;* la langue a évité de placer *nî*, syllabe déjà longue par elle-même, devant deux consonnes. Devant *âtê*, *âtê*, *âtâm*, *âtâm*, désinences du duel moyen, *nâ* pouvait être maintenu, parce qu'il donnait un son homogène, et, par conséquent, plus léger que si l'on avait eu *nî* + *âtê*, qui aurait fait *ny-âtê*.

[4] Dans la conjugaison sanscrite, les voyelles brèves ne peuvent prendre le gouna

gouna (§ 26, 1) devant les désinences légères; elle reste pure devant les désinences pesantes.

Le grec obéit au même principe; mais, excepté *εἶμι*, il n'y a pas, en grec, de verbe à voyelle susceptible du gouna qui se conjugue comme les verbes sanscrits de la deuxième et de la troisième classe.

On peut comparer :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
é-mi	*εἶ-μι*	*i-vás*[1]	. . . .	*i-más*	*ἴ-μες*
é-ši	*εἶ-ς*	*i-tás*	*ἴ-τον*	*i-tá*	*ἴ-τε*
é-ti	*εἶ-τι*	*i-tás*	*ἴ-τον*	*y-ánti*	*ἴ-ᾱσι* (de *ἴ-αντι*).

On a déjà fait observer (§ 483) que le moyen *ἵεμαι* appartient à une autre racine.

§ 487. Exception au principe précédent. — Le verbe *śî* «être couché, dormir».

La racine *śî* «être couché, dormir», qui appartient à la deuxième classe, fait exception au principe précédent. Quoique usitée seulement au moyen, dont les désinences, comme on verra (§ 492), sont pesantes, elle a partout le gouna; il en est de même pour *κεῖμαι*, en grec. Nous avons donc *κεῖ-σαι* = *śé-šê*, *κεῖ-ται* = *śé-tê*, et au pluriel *κεί-μεθα* = *śé-mahê*. De même qu'en grec *κει* est regardé comme la racine, on pourrait aussi prendre *śê* pour la racine du verbe sanscrit, car on ne trouve nulle part, dans la conjugaison, la syllabe *śî*. Il n'y a pas non plus de dérivé nous obligeant à admettre une racine *śî* plutôt que *śê*,

que quand elles sont suivies d'une seule consonne; les voyelles longues ne le prennent que quand elles se trouvent à la fin de la racine. Une voyelle longue, soit par nature, soit par position, ne peut prendre le gouna si elle est au milieu de la racine.

[1] Remarquez le déplacement de l'accent occasionné par la différence de poids des désinences personnelles (§ 492). Voyez Système comparatif d'accentuation, § 66.

à moins qu'on ne rapporte ici le mot *śîtá* «froid», en tant que «engourdi, immobile».

Dans l'ancien slave покой *po-koj* «repos», la diphthongue s'est modifiée de la même manière que dans le grec *κοίτη*, *κοιμάω*. Au contraire, dans чиѭ *číjuṅ* «quiesco»[1], il y a eu un double affaiblissement : le *k* s'est amolli en ч *č* sous l'influence euphonique de l'*i*, et la diphthongue amincie n'a conservé que son dernier élément. Il faut prendre garde que la forme primitive du thème n'est pas *pokoj*, mais bien *po-kojo*, qui a dû perdre sa voyelle finale au nominatif-accusatif dénué de flexion (§ 257). Le thème *pokojo* répond très-bien au sanscrit *śayá*, qui signifie, comme adjectif, «couché, dormant», et, comme substantif, «sommeil».

§ 488. Verbes sanscrits de la cinquième et de la huitième classe : renforcement des caractéristiques *nu*, *u*, devant les désinences légères. — Comparaison avec le grec.

Devant les désinences légères, les racines de la cinquième et de la huitième classe renforcent leurs syllabes caractéristiques *nu* et *u* en *nô* et en *ô*. Mais devant les désinences pesantes, elles gardent la voyelle *u* exempte du gouna.

Le grec obéit au même principe, avec cette différence qu'au lieu d'élargir υ en ευ, il allonge l'υ. On peut comparer :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
stṛ-ṇṓ-mi[2]	στόρ-νῡ-μι	*stṛ-ṇu-vás*[3]	. . . .	*stṛ-ṇu-más*	στόρ-νῠ-μες
stṛ-ṇṓ-śi	στόρ-νῡ-ς	*stṛ-ṇu-tás*	στόρ-νῠ-τον	*stṛ-ṇu-tá*	στόρ-νῠ-τε
stṛ-ṇṓ-ti	στόρ-νῡ-τι	*stṛ-ṇu-tás*	στόρ-νῠ-τον	*stṛ-ṇv-ánti*	στόρ-νυ-ντι

[1] Voyez Kopitar, *Glagolita*, p. 86.

[2] Les grammairiens indiens admettent une racine स्तृ *stṛ* (cinquième classe) et une racine स्तॄ *stṝ* (neuvième classe), qui signifient toutes les deux «répandre». La vraie racine est *star* (= grec στορ, latin *ster*). Voyez Vocalisme, p. 157 et 179.

[3] Voyez, au sujet du déplacement de l'accent, § 492, et Système comparatif d'accentuation, § 66.

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
ástṛ-ṇav-am	ἐστόρ-νῡ-ν	*astṛ-ṇu-va*	. . . .	*ástṛ-ṇu-ma*	ἐστόρ-νῠ-μες
ástṛ-ṇó-s	ἐστόρ-νῡ-ς	*astṛ-ṇu-tam*	ἐστόρ-νῠ-τον	*ástṛ-ṇu-ta*	ἐστόρ-νῠ-τε
ástṛ-ṇó-t	ἐστόρ-νῡ-(τ)	*astṛ-ṇu-tâm*	ἐστόρ-νύ-την	*ástṛ-ṇv-an*	(ἐστόρ-νῠ-ν).

§ 489. Renforcement de la voyelle radicale, dans les formes monosyllabiques du prétérit redoublé, en gothique et en vieux haut-allemand.

En sanscrit, le prétérit redoublé prend le gouna devant les désinences légères, et il rétablit la voyelle radicale pure devant les désinences pesantes. Dans les langues germaniques, l'augmentation du nombre des syllabes produit, au temps correspondant, le même effet qui est dû en sanscrit à l'augmentation du poids des désinences. Nous avons, par exemple, le gothique *bait*, le vieux haut-allemand *beiz* «je mordis, il mordit», en regard du sanscrit *bibêda* «je fendis, il fendit». A la deuxième personne, le gothique fait *bais-t;* au contraire, en vieux haut-allemand, nous avons *biz-i* (et non *baiz-i*), parce que le verbe s'est allongé d'une syllabe. Remarquons que la désinence gothique *t* est plus pesante que l'*i* du vieux haut-allemand : néanmoins *bais-t* a conservé l'ancien gouna et *biz-i* en a été privé, parce que l'un est monosyllabique et que l'autre ne l'est pas. Au pluriel et au duel, le gouna manque en gothique comme en vieux haut-allemand et en sanscrit[1]; nous avons, par exemple, le gothique *bitum* «nous mordîmes» en regard du vieux haut-allemand *bizumês* (même sens) et du sanscrit *bibid-i-má* «nous fendîmes». Au subjonctif du prétérit, le gouna manque absolument, les formes de ce temps étant partout polysyllabiques : nous avons, par exemple, en gothique, *bitjau* (et non *baitjau*); en vieux haut-allemand, *bizi* (et non *beizi*).

[1] Les deux premiers idiomes le suppriment à cause de l'augmentation du nombre des syllabes, le sanscrit à cause de l'augmentation du poids des désinences.

§ 490. Prétérits germaniques affaiblissant un *a* radical en *u* dans les formes polysyllabiques. — Changement de l'*a* en *u* dans le verbe sanscrit *kar*.

Dans la conjugaison germanique, l'effet exercé sur la voyelle radicale par l'accroissement du nombre des syllabes se fait encore sentir d'une autre manière. Nous voulons parler des racines terminées par deux consonnes qui ont perdu le redoublement et qui ont gardé un *a* dans les formes monosyllabiques du prétérit : elles affaiblissent cet *a* en *u* dans les formes polysyllabiques[1]. Nous avons, par exemple, en vieux haut-allemand, à la première et à la troisième personne du singulier, *bant* «je liai, il lia»; mais la deuxième fait *bunti* (§ 7), et non *banti*. Au contraire, en gothique, où la deuxième personne n'a qu'une syllabe, nous avons *bans-t*. Au duel, au pluriel et dans tout le subjonctif du prétérit, nous trouvons un *u*, en gothique comme en vieux haut-allemand, parce que toutes ces formes allongent le verbe d'une syllabe; ainsi le gothique fait *bundum* «nous liâmes», *bundjau* «que je liasse», et le vieux haut-allemand *buntumês, bunti*.

Si l'*u* ne se trouvait qu'à l'indicatif, on pourrait penser[2] qu'il est dû, par une sorte d'assimilation, à l'influence de la syllabe suivante (*bund-u-m, bund-u-th,* etc.). Mais à cette explication s'oppose, outre le subjonctif *bundjau,* le participe passif *bund-an-s* «lié».

De son côté, le sanscrit nous présente l'exemple, d'ailleurs unique, d'un verbe qui emploie tour à tour *a* et *u,* comme les prétérits germaniques en question; c'est le verbe *kar*[3] «faire». Il n'emploie l'*a,* dans les temps spéciaux, que devant les dési-

[1] Comparez Vocalisme, p. 227 et suiv.

[2] C'est l'opinion que j'avais exprimée autrefois. Annales de critique scientifique, 1827, p. 270, et Vocalisme, p. 29.

[3] Ou *kṛ* (§ 1).

nences légères (§ 492); il l'affaiblit en *u* devant les désinences pesantes, et, en général, dans toutes les formes où la seconde conjugaison exclut le gouna. Nous avons, par exemple, au singulier du présent de l'indicatif : *kar-ô-mi, kar-ô-śi, kar-ô-ti*, mais au duel *kur-vás, kur-u-tás, kur-u-tás,* et au pluriel *kur-más*[1], *kur-u-tá, kur-v-ánti*. De même, au potentiel : *kur-yâm*, *kur-yâs*, etc. Quoique je ne doute pas qu'on n'ait dit d'abord *kur-u-yâm, kur-u-yâs,* je ne crois pas que le premier *u* soit dû à l'influence assimilatrice du second, car alors nous devrions aussi avoir *tun-u-yâm,* au lieu de *tan-u-yâm.* Une assimilation de ce genre serait sans exemple dans tout le système de la conjugaison et de la déclinaison sanscrites : au contraire, il est arrivé souvent qu'un *u* soit sorti d'un *a* par affaiblissement (§ 7); nous citerons, entre autres, les intensifs *ćanćur* et *pamp̂ul,* où l'*a* des racines *ćar* «aller» et *p̂al* «s'ouvrir» s'est affaibli en *u* par suite de la surcharge de la syllabe réduplicative.

Remarque 1. — Le changement de l'*a* en *u* peut-il s'expliquer par l'influence de la liquide suivante? — Comme tous les verbes gothiques qui, au prétérit, suivent l'analogie de *band,* ont une liquide pour avant-dernière consonne de la racine, et comme les liquides ont une affinité particulière avec la voyelle *u,* je ne veux pas nier que l'*u* ne soit dû en partie à leur influence. Mais il n'en reste pas moins vrai qu'il faut chercher dans la loi d'équilibre, et dans la différence de pesanteur des voyelles *a* et *u,* la cause qui fait que nous avons, d'une part, *band*, et, de l'autre, *bundum, bundjau, bundans.* S'il en était autrement, pourquoi le monosyllabe *band* aurait-il conservé l'ancien *a?* Pourquoi aurions-nous, en regard du gothique *banst* «tu lias», le vieux haut-allemand *bunti* (même sens)[2], quand, au contraire, l'*a* est resté dans la forme monosyllabique *bant* «je liai, il lia»?

On peut, de même, pour le changement du sanscrit *kar* en *kur,* attribuer

[1] La suppression de la voyelle caractéristique *u* à la première personne du duel et du pluriel, ainsi que dans tout le potentiel, est une irrégularité particulière à ce verbe.

[2] Sur l'origine de cet *i*, voyez § 604.

une certaine part d'influence à la liquide; mais si nous avons, dans le même verbe, des formes avec *kar* et d'autres avec *kur*, c'est le poids des désinences qui seul peut rendre compte de ce partage. Hors des temps spéciaux, la racine *kar* supprime entièrement l'*a* dans les formes qui recherchent un allégement, et le *r* se change alors en la voyelle *r̥*. Nous avons, par exemple, *kr̥-tá* «fait» à côté de *kár-tum* «faire». La forme *kr̥*, qui résulte de cette mutilation, est donnée par les grammairiens indiens, suivant leur pratique constante, comme la forme primitive de la racine; mais j'ai essayé ailleurs de démontrer que cette théorie est en désaccord avec les faits[1].

Remarque 2. — Pourquoi les verbes réduplicatifs, en gothique, n'affaiblissent-ils pas la voyelle radicale? — On peut se demander pourquoi l'*a* radical n'a pas été également changé en *u* au prétérit des verbes gothiques qui ont gardé l'ancien redoublement; pourquoi, par exemple, *haihald* «je tins» fait au pluriel *haihaldum* «nous tinmes», et non *haihuldum*. Ici, comme dans *bundum*, la racine a une liquide pour avant-dernière lettre, et l'on pourrait croire que la surcharge causée par le redoublement fût une raison de plus pour alléger la voyelle radicale. C'est ainsi qu'on a vu (§ 481) qu'en sanscrit les racines réduplicatives (troisième classe) finissant par *â* affaiblissent ou suppriment cette voyelle devant les désinences pesantes, au lieu que les racines non réduplicatives de la deuxième classe n'éprouvent aucun amoindrissement. Mais le redoublement du prétérit gothique obéit à d'autres lois : ce sont seulement les racines les plus vigoureusement constituées qui se trouvent de force à le porter. Aussi ne nous a-t-il été conservé que par deux sortes de verbes : 1° ceux dont la racine renferme une voyelle longue ou une diphthongue, comme *haihait* «j'appelai» (présent : *haita*), *ana-aiauk* «il augmenta» (présent : *ana-aukith*); 2° les racines renfermant un *a* (c'est-à-dire la plus pesante des voyelles brèves) placé devant deux consonnes; exemple : *faifalth* «il plia» (présent : *falthith*)[2]. Dans ces conditions, la langue a éprouvé le besoin de laisser, après le redoublement, toute sa force à la racine, et elle a préservé l'*a* de l'affaiblissement en *u*.

§ 491. Double forme du gouna dans les verbes grecs ayant un *ι* radical. — Comparaison avec les langues germaniques. — Le parfait *οἶδα*.

Les verbes grecs ayant un *ι* radical prennent *ει* ou *οι* dans

[1] Voyez § 1, et Vocalisme, remarque 1.

[2] *Faifah*, de la racine *fah* «prendre», et *haihah*, de la racine *hah* «pendre», font

les formes frappées du gouna [1]. C'est la diphthongue *οι*, comme la plus pesante, qui se trouve au parfait [2]. La racine *λιπ* (*ἔλιπον*) fait donc *λείπω* au présent et *λέλοιπα* au parfait; *πιθ* (*ἔπιθον*) fait *πείθω* au présent et *πέποιθα* au parfait. Ce double gouna grec répond au double gouna gothique : *οι* correspond au gouna par *a*, *ει* au gouna par *i* (§ 27). Il y a le même rapport entre *πείθω* et *πέποιθα* qu'entre *beita* [3], présent du verbe *bit* «mordre», et son prétérit *bait* [4]. Il semble donc que le grec aime aussi à renforcer la syllabe radicale, quand elle a à porter le redoublement.

A la différence du gothique, le parfait grec est devenu presque indifférent au poids des désinences. Un verbe qui s'y montre encore sensible, c'est *οἶδα*, qui répond au sanscrit *vêda* «je sais» et au gothique *vait* (même sens) [5]; les trois verbes ont le sens du présent avec les désinences du prétérit redoublé. Toutefois, le verbe sanscrit, employé avec cette signification, a perdu le redoublement; il en est de même du verbe grec, car le *οι* de *οἶδα* (pour *Ϝοῖδα*) est simplement le gouna de l'*ι* de la racine *ιδ* (*Ϝιδ*). On peut comparer :

Sanscrit.	Gothique.	Grec.
vêd-a	*vait*	*οἶδ-α*
vêt-ta	*vais-t*	*οἶσ-θα* (§ 453)
vêd-a	*vait*	*οἶδ-ε*

exception; mais, comme le montrent les dialectes congénères, ils paraissent avoir perdu une nasale. [En allemand moderne, *fangen*, *hangen*. — Tr.]

[1] On ne trouve *αι* que dans le seul verbe *αἴθω*, où le gouna reste à tous les temps (§ 26, 2).

[2] Pour la même raison, beaucoup de verbes qui ont un ε au présent prennent un ο au parfait. Le rapport qui existe entre *λέλοιπα* et *λείπω* est analogue à celui de *τέτροφα* et *τρέφω*.

[3] *Beita* (prononcez *bîta*) est l'orthographe gothique pour *biïta* (§ 27).

[4] Il y a, en outre, le même rapport entre *τρέφω* et *τέτροφα* qu'entre *lisa* «je recueille» et son prétérit *las* (§ 6).

[5] Encore en allemand moderne on dit au singulier : *ich weiss* «je sais», mais au pluriel, *wir wissen* «nous savons».

Sanscrit.	Gothique.	Grec.
vid-vá	*vit-û*	. . . .
vid-á-t̊us	*vit-u-ts*	ἴσ-τον
vid-á-tus	. . . . .	ἴσ-τον
vid-má	*vit-u-m*	ἴδ-μεν
vid-á-(t̊a)	*vit-u-th*	ἴσ-τε
vid-ús (§ 462)	*vit-u-n*	ἴσ-α-σι.

Remarque. — Le duel et le pluriel de οἶδα appartiennent-ils au présent ou au parfait? — La racine sanscrite *vid* a, en outre, un vrai présent, à savoir *vêdmi*, dont le pluriel *vid-más, vit-t̊á, vid-ánti* aurait également fait en grec ἴδ-μεν, ἴσ-τε, ἴσ-ασι (pour ἴδ-αντι, § 458); de son côté, le duel *vit-t̊ás, vit-tás* ne pouvait guère donner autre chose que ἴσ-τον, ἴσ-τον. Il est même vrai de dire que les formes grecques ressemblent beaucoup plus à celles du présent sanscrit qu'à celles du prétérit. Néanmoins, je ne crois pas que le duel et le pluriel de οἶδα doivent être rapportés au présent : ce qui donne à ἴδμεν l'apparence de ce temps (comparez ἐσ-μέν), c'est la perte de la voyelle α qui se trouvait entre la racine et la désinence; mais cet α pouvait d'autant plus aisément être supprimé qu'il n'est pas un élément essentiel du parfait. Il manque, entre autres exemples, dans ἔικ-τον, qui est à ἔοικε ce que ἴστον est à οἶδε[1].

§ 492. Énumération et tableau comparatif des désinences légères et des désinences pesantes.

Après ce qui a été dit des lois de pesanteur, il est à peine nécessaire d'exposer quelles sont les désinences légères et quelles sont les désinences pesantes. A l'actif transitif, on voit au premier coup d'œil que les désinences du duel et du pluriel ont généralement plus de corps ou plus d'étendue que les désinences du singulier. Au moyen, déjà le singulier se range parmi les désinences pesantes : il est visible, en effet, que μαι, σαι, ται, ont plus d'ampleur que μι, σ(ι), τι; et de même, dans

[1] On voit que ἔικτον a rétabli la voyelle pure, en opposition avec ἔοικε où nous avons la voyelle frappée du gouna.

les formes secondaires, *μην*, *σο*, *το* sont plus pesants que *ν*, *σ*, (*τ*).

Il faut du reste considérer que plus d'une désinence primitivement pesante s'est mutilée dans le cours du temps, sans que pour cela l'effet qu'elle avait d'abord produit sur la racine cessât d'exister. Nous voulons surtout parler ici du sanscrit : ainsi, à l'imparfait, la désinence du moyen *ábibr-i* (§ 471) est beaucoup plus faible que celle du transitif *ábibar-am,* et si l'on considérait ces deux formes, telles que la langue nous les a conservées, on devrait plutôt s'attendre à avoir *ábibar-i* et *ábibr-am.* De même, au parfait actif, la deuxième personne du pluriel a perdu, comme la première et la troisième du singulier, la vraie expression personnelle : il ne lui reste que la voyelle de liaison; néanmoins nous avons *vidá* «vous savez» en regard du singulier *vêda* «je sais, il sait».

A la deuxième personne plurielle des formes primaires, la désinence *ta,* quoique sans doute mutilée (§ 444), est encore plus pesante que le singulier *si,* car l'*a* est plus lourd que l'*i,* et les aspirées sanscrites font entendre à l'oreille une ténue ou une moyenne suivie d'un *h* (§ 12).

Le grec a fidèlement maintenu la proportion entre les désinences pesantes et les désinences légères, c'est-à-dire que les terminaisons que nous considérons comme pesantes ont encore réellement plus de poids, dans la langue grecque telle qu'elle nous est parvenue, que les désinences qui, d'après notre théorie, doivent être regardées comme légères. La seule exception qu'on pourrait citer serait le rapport de *τε* à *θα*, par exemple dans *ἴσ-τε* et *οἶσ-θα*[1].

On peut comparer :

[1] L'auteur trouve aussi dans les langues romanes des exemples de l'effet exercé par le poids des désinences personnelles sur la voyelle radicale. Voyez § 511, remarque 2. — Tr.

Désinences légères.		Désinences pesantes.											
mi	μι	*vas*	......	*mas*	μες	*ê*	μαι	*vaḥê*	μεθον			*maḥê*	μεθα
si	σ(ι)	*ṭas*	τον	*ṭa*	τε	*sê*	σαι	*âṭê*	σθον			*ḍvê*	σθε
ti	τι	*tas*	τον	*nti*	ντι	*tê*	ται	*âtê*	σθον			*ntê*	νται
m	ν	*va*	......	*ma*	μες	*a, i*[1]	μην	*vaḥi*	μεθον			*maḥi*	μεθα
s	ς	*tam*	τον	*ta*	τε	*ṭâs*	σο	*âṭâm*	σθον			*ḍvam*	σθε
t	(τ)	*tâm*	την, των	*n(t)*	ν(τ)	*ta*	το	*âtâm*	σθην, σθων			*nta*	ντο.

DIVISIONS DE LA CONJUGAISON.

LES CARACTÉRISTIQUES.

§ 493. Répartition des dix classes de racines en deux conjugaisons principales.

Les verbes sanscrits peuvent être divisés en deux conjugaisons principales. La première, sans être la plus ancienne, existait déjà avant la séparation des idiomes, et c'est presque la seule qui soit représentée dans les langues de l'Europe. Elle comprend la grande majorité des verbes sanscrits, à savoir les classes 1, 4, 6 et 10. Ce sont les classes de verbes qui, dans les temps spéciaux, adjoignent à la racine la voyelle *a* (classes 1 et 6), ou une syllabe finissant par *a*, savoir *ya* ou *aya* (classes 4 et 10). Presque tous les verbes dérivés, et notamment tous les verbes dénominatifs, suivent cette conjugaison[2].

La conjugaison correspondante en grec est celle des verbes en ω. Il ne faudrait pourtant pas voir dans cet ω, opposé au μι des verbes comme τίθημι, le principal critérium de cette conjugaison. Nous avons vu plus haut (§ 434) que φέρω a dû être anciennement φέρωμι (= sanscrit *ḃár-â-mi*), et que φέρεις, φέρει

[1] Pour *mâm*, grec μην (§ 471).

[2] Voyez § 109[a].

ont été précédés, selon toute vraisemblance, des formes *φέρ-ε-σι*, *φέρ-ε-τι*. Ce qui distingue plus essentiellement les verbes comme *φέρω* des verbes comme *τίθημι*, c'est que les premiers insèrent devant les désinences personnelles un *ο* ou un *ε*, ou une syllabe terminée par l'une de ces voyelles.

La deuxième conjugaison, en sanscrit comme en grec, comprend trois sortes de verbes :

1° Verbes combinant immédiatement les désinences personnelles avec la racine (classes 2, 3 et 7); exemples : *ê-mi* = *εἶ-μι*; *dádâ-mi* = *δίδω-μι*; *yunáǵ-mi* « je joins », pluriel *yuńǵ-más* « nous joignons »[1] (il n'y a pas de verbe analogue en grec);

2° Verbes avec *nu* ou *u*, en grec *νυ* ou *υ*, pour syllabe intermédiaire (classes 5 et 8);

3° Verbes insérant la syllabe *nâ* (forme faible *nî*), en grec *νᾱ* (*νη*), *νᾰ* (classe 9)[2].

Ces trois sortes de verbes sont soumises, en sanscrit comme en grec, à l'effet du poids des désinences personnelles, au lieu que la première conjugaison principale en est exempte. Il sera question plus loin d'autres particularités qui appartiennent à la seconde conjugaison, en sanscrit et en grec, et qui la distinguent de la première.

§ 494. Subdivisions de la conjugaison en *ω*.

La première conjugaison principale comprend, en sanscrit, quatre classes de verbes. En grec, les subdivisions sont plus variées; mais ni dans l'un ni dans l'autre idiome elles ne concernent la flexion, qui reste toujours la même. Comme on conjugue *φέρ-ο-μεν*[3], se conjuguent aussi *τύπ-το-μεν*, *δάκ-νο-μεν*, *ἵζ-άνο-μεν*,

[1] Voyez § 109 a, 3.

[2] Voyez § 109 a, 5.

[3] Nous mettons le pluriel *φέρομεν* plutôt que le singulier *φέρω*, parce que les éléments constitutifs de *φέρομεν* sont plus faciles à reconnaître.

λαμϐ-άνο-μεν, πράσ-σο-μεν, δαμ-άζο-μεν, ὠθ-ίζο-μεν. Peu importe donc pour la conjugaison que la caractéristique soit simplement la voyelle *ε* ou *ο*[1], ou qu'elle consiste dans une syllabe se terminant par l'une de ces voyelles. Il en est de même en sanscrit, où les verbes avec *a, ya* et *aya* sont fléchis d'une manière identique.

Je ne crois pas cependant qu'il convienne de détacher la consonne de sa voyelle et qu'il faille dire, par exemple, que *τύπτομεν* a pris d'une part un *τ* et de l'autre une voyelle de liaison. Si nous voulons retracer le développement historique du langage, nous devons dire que la racine *τυπ* s'est combinée avec la syllabe *τε* ou *το*, comme *δακ* avec *νε* ou *νο*, et *λαϐ* avec *ανε* ou *ανο*. L'adjonction d'une consonne nue ou d'une syllabe finissant par une consonne eût été très-difficile : jamais il n'a pu y avoir une forme *τυπ-τ-μεν* ou *δακ-ν-μεν*. Si l'on a raison de diviser *δείκνυμεν* en *δείκ-νυ-μεν*, sans faire de *ν* l'élément formatif et de l'*υ* la voyelle de liaison, il n'y a pas de motif pour décomposer *τύπτομεν* d'après un autre principe; ce qu'est la syllabe *νυ* dans *δείκνυμεν*, la syllabe *το* l'est dans *τύπτομεν*. Pour la même cause, je ne puis approuver le nom de «verbes à voyelle de liaison» qu'on a proposé pour distinguer la conjugaison en *ω* de la conjugaison en *μι*; car on pourrait appeler, au même titre, syllabes de liaison les syllabes *νυ*, *να* dans *δείκ-νυ-μεν*, *δάμ-να-μεν*.

§ 495. Origine des caractéristiques *nâ, nu, u* et *âna.*

Il est presque impossible de dire quelque chose de certain sur l'origine des syllabes caractéristiques. Je crois que la plupart sont des pronoms dont le rôle est d'attacher à une personne ou à une chose l'action ou la qualité marquée *in abstracto* par la racine. Nous avons, par exemple, une racine exprimant l'idée

[1] La voyelle *ο* remplace l'*ε* devant une nasale.

d'aimer : par l'adjonction d'une de ces syllabes, on désigne une personne qui aime. Cette personne, à son tour, est déterminée par la flexion, qui indique si c'est moi, toi ou lui qui aime.

En adoptant cette explication, on peut considérer la caractéristique de la neuvième classe sanscrite *nâ*[1] (= grec *νᾱ*, *νη*, *να*) comme un allongement du thème pronominal न *na* (§ 369); *nu* (= grec *νυ*) sera un affaiblissement de *na*, comme on a, à côté du thème interrogatif *ka*, les formes secondaires *ku* et *ki*. L'*u* de la huitième classe est lui-même une mutilation pour *nu* : la raison de cette mutilation est aisée à reconnaître, car les racines, d'ailleurs en petit nombre, qui appartiennent à cette classe, finissent toutes par un *n*; exemple : *tan-u-más*, pour *tan-nu-mas*. La seule exception est la racine *kṛ* «faire»; mais le védique *kṛ-ṇô-mi* et le zend *kĕrĕ-nau-mi* nous autorisent à croire que ce verbe avait originairement un *n* devant son *u*.

De ना *nâ* paraît être venu, par métathèse, *ân* : cette syllabe se combine encore avec la caractéristique *a* de la première et de la sixième classe, et passe alors dans la première conjugaison principale. On ne trouve d'ailleurs *âna* qu'à la seconde personne du singulier de l'impératif actif des verbes de la neuvième classe; exemple : *aś-âná* «mange»[2], qu'on peut comparer à la première personne *aś-nâni* et à la troisième *aś-nâtu*. D'après cette forme *aś-âná*, on devrait s'attendre à avoir un présent *aś-ânâ-mi*, *aś-âna-si*, *aś-âna-ti*[3]. Le dialecte védique ne nous a pas conservé de formes de ce genre; mais ce n'est pas une raison pour affirmer qu'elles n'aient jamais existé, car le dialecte védique, malgré son caractère général d'archaïsme, est loin pourtant d'avoir conservé dans leur intégrité toutes les formes qui existaient avant

[1] Voyez § 109ᵃ, 5.

[2] Il n'y a pas de désinence personnelle : toute la première conjugaison principale est dénuée de flexion à la deuxième personne du singulier de l'impératif transitif.

[3] Au lieu des formes usitées *aś-nâ-mi*, *aś-nâ-si*, *aś-nâ-ti*.

la séparation des idiomes; pour ne citer qu'un exemple, ses premières personnes du moyen nous présentent la désinence *mê* déjà mutilée en *ê*. Si toutefois, ce que j'ai peine à croire, le sanscrit a créé uniquement pour la seconde personne de l'impératif la caractéristique *âna*, le grec en a étendu et généralisé l'usage, car il est presque impossible de douter que les formes comme *aś-âná* ne soient le type des formes grecques comme *ἵζ-ανε*, *δάρθ-ανε*. L'accord entre les deux langues ne pourrait guère être plus complet, car l'*ᾰ* grec représente plus souvent l'*â* long que l'*ă* bref sanscrit. Au reste, l'ancienne longue s'est conservée dans *ἱκάνω*[1].

§ 496. Les caractéristiques *âna*, *nâ*, *nu* et *a*, en arménien.

Les verbes arméniens en *ane-m* présentent une ressemblance frappante avec l'impératif sanscrit en *âna* et les verbes grecs en *ανω*; je veux parler des verbes arméniens qui n'insèrent cette caractéristique que dans les temps spéciaux. Exemples : **Հարցանեմ** *harż-ane-m* «j'interroge» (racine sanscrite *prać* «interroger»), aoriste *harżi*; *bek-ane-m* «je brise» (sanscrit *bańǵ* «briser»), aoriste *beki*; *buζ-ane-m* «je nourris» (sanscrit *buǵ* «manger», présent *bunáǵmi*, septième classe), aoriste *buζi*.

Une syllabe caractéristique plus rare que *ane*, c'est, en arménien, *ne*, qui représente le *nâ* sanscrit, le *νη*, *νᾰ* grec. On peut citer **խառնեմ** *kar̃-ne-m* «je mêle»[2], en grec *κίρ-νη-μι*.

La caractéristique sanscrite *nu* (cinquième classe), en grec *νυ*, est régulièrement et fréquemment employée en arménien;

[1] On peut rapprocher *ἵκω*, *ἱκάνω*, *ἱκνέομαι* du sanscrit *viśâmi* (pour *vikâmi*) : l'idée commune est celle de mouvement. Voyez Pott, Recherches étymologiques (1re édition, t. I, p. 268.)

[2] La racine correspondante en sanscrit, *kar* (*kṝ*), signifie «tuer» quand elle est conjuguée d'après la neuvième classe (*kir-ṇâ-mi*, venant de *kar-ṇâ-mi*), «répandre» quand elle est conjuguée d'après la sixième classe (*kir-â-mi*), et elle signifie aussi «mêler» quand elle est combinée avec la préposition *sam* (*saṅ-kirâmi*).

exemple : *ar̃-nu-m* «je reçois» (aoriste *ar̃i*) = sanscrit *r̥-nô-mi* (pour *ar-nô-mi*). La racine sanscrite est *ar*, *r̥* «aller, se mouvoir, obtenir»[1]; le verbe correspondant, en grec, est ὄρνυμι.

Il est difficile de décider si les verbes arméniens de la troisième conjugaison qui adjoignent simplement un *u* (comme *togum* «je quitte»), appartiennent à la huitième classe sanscrite et ont perdu, comme celle-ci, un *n*, ou si cet *u* arménien est l'affaiblissement d'un *a* (§ 183ᵇ, 1). Dans ce dernier cas, la caractéristique *a* de la première et de la sixième classe sanscrite[2] se serait conservée en arménien sous trois formes différentes, savoir *a*, *e* et *u*. L'*e* est le représentant le plus fréquent; nous le trouvons dans la première conjugaison : *ber-e-m*, *ber-e-s* = *bár-â-mi*, *bár-a-si*. L'*a* s'est maintenu dans la deuxième conjugaison : *put-a-m* «je me hâte» = sanscrit *pát-â-mi* «je vais». Enfin l'*u*, par exemple, dans *ṣen-u-m* «j'abats [des bestiaux]» (aoriste *ṣeni*); comparez le sanscrit *hán-mi* «je tue» (deuxième classe)[3].

§ 497. La caractéristique *na*, en sanscrit, en grec, en latin et dans les langues letto-slaves. — Verbes grecs en ανω.

La caractéristique insérée dans les racines de la septième classe sanscrite a la forme *na* devant les désinences légères et *n* devant les désinences pesantes[4] : la racine *bid* «fendre» fait, par exemple, *bi-ná-d-mi* «je fends» et *bi-n-d-más* «nous fendons».

[1] Cette racine se conjugue d'après la première, la troisième et la cinquième classe. Pour le sens «obtenir», voyez le Dictionnaire sanscrit de Pétersbourg, sous le mot *ar*.

[2] Voyez § 109ᵃ, 1.

[3] En arménien, l'adjonction immédiate des désinences personnelles à une racine finissant par une consonne est impossible : il fallait donc que *ṣen* = sanscrit *han* passât dans une autre conjugaison. Mais j'ai peine à croire que nous ayons ici un reste de la huitième classe sanscrite, laquelle comprend seulement huit verbes : il est plus probable que c'est une variété de la première classe, qui est très nombreuse.

[4] Voyez § 109ᵃ, 3.

Si la forme *na* est la plus ancienne, je serais très-disposé à croire que cette syllabe n'est pas autre chose que le *nâ* de la neuvième classe, qui s'est abrégé et qui a pénétré dans l'intérieur de la racine[1].

Dans les verbes grecs comme *λαμϐάνω*, *μανθάνω*, les deux formes de la caractéristique sont réunies, car nous avons d'abord la syllabe *αν* (pour *na*, § 495), et de plus la nasale s'est encore une fois insérée dans la racine : on peut comparer cette sorte d'épenthèse à celle que nous avons observée en zend (§ 41), où l'*i* ou le *y* est répercuté dans la syllabe précédente.

On a déjà fait remarquer (§ 109[a], 5) que certains verbes comme *δάκ-νο-μεν*, *τέμ-νο-μεν* affaiblissent l'*α* de la syllabe *να* (comparez *δάμ-νᾰ-μεν*) en *ε* ou en *ο*, ce qui les fait passer dans la conjugaison des verbes en *ω*. Le latin affaiblit de même la caractéristique *na* en *ni*[2]; exemples : *ster-ni-mus*, *cer-ni-mus*, *sper-ni-mus*, *li-ni-mus*, *si-ni-mus*. On peut comparer notamment *ster-ni-mus* avec स्तृणीमस् *str̥-ṇî-más* : mais il faudrait se garder de voir dans le *nĭ* latin une abréviation du *nî* sanscrit (§ 485); l'*i* latin est ici l'affaiblissement d'un ancien *a*, comme dans *veh-i-mus* (pour *veh-ă-mus*)[3].

En ancien slave, la septième classe est représentée par les verbes en нѫ *nu-ṅ*, *nĕ-śi*, qui rejettent la caractéristique à l'aoriste; exemple : гыбнѫ *güb-nu-ṅ* «pereo», deuxième personne *güb-ne-śi*, aoriste *güb-o-chu*.

En lithuanien, nous avons quelques verbes en *nu*, pluriel *na-me*; mais ils sont très-peu nombreux et leur racine finit toujours par une voyelle[4]; exemple : *gáu-nu* «j'obtiens», pluriel *gáu-na-me*, aoriste *gawaú*, futur *gáusiu*.

[1] Comparez *čʻinádmi* «je fends» avec le grec *σκιδ-νη-μι*.

[2] Devant un *r*, *ni* devient *ne* : exemple : *ster-ne-re*.

[3] Voyez § 109[a], 1.

[4] Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 240.

On peut comparer :

Grec.	Ancien slave.	Lithuanien.	Latin.	Sanscrit.	Arménien.
δάκ-νω-'	*gŭb-nu-ṅ*	*gáu-n'-u*[1]	*ster-no-'*	*stṛ-ṇấ-mi*	*kaṙ-ne-m*
δακ-νει-ς	*gŭb-ne-śi*	*gáu-n'-i*	*ster-ni-s*	*stṛ-ṇấ-si*	*kar-ne-s*
δάκ-νε-(τ)ι	*gŭb-ne-tĭ*	*gáu-na-'*	*ster-ni-t*	*stṛ-ṇấ-ti*	*kaṙ-ṅê-'*
. . . .	*gŭb-ne-vê*	*gáu-na-wa*	. . . .	*stṛ-ṇî-vás*[2]	. . . .
δάκ-νε-τον	*gŭb-ne-ta*	*gáu-na-ta*	. . . .	*stṛ-ṇî-tás*	. . . .
δάκ-νε-τον	*gŭb-ne-ta*	*gáu-na-'*	. . . .	*stṛ-ṇî-tás*	. . . .
δάκ-νο-μεν	*gŭb-ne-mŭ*	*gáu-na-me*	*ster-ni-mus*	*stṛ-ṇî-más*	*kaṙ-ne-mq̊*
δάκ-νε-τε	*gŭb-ne-te*	*gáu-na-te*	*ster-ni-tis*	*stṛ-ṇî-tá*	*kaṙ-nê-q̊*
δάκ-νο-ντι	*gŭb-nu-ṅtĭ*	*gáu-na-'*	*ster-nu-nt*	*stṛ-ṇá-nti*	*kar-ne-n.*

§ 498. Caractéristique *τε*, *το* en grec. — Verbes de même formation en latin.

Comment faut-il expliquer, en grec, les syllabes *τε*, *το* (*τύπ-το-μεν*, *τύπ-τε-τε*), qui, hormis dans *τίκτω*, *ἀνύτω*, *ἀρύτω*, se trouvent toujours après une labiale? Peut-être ce *τ* est-il l'altération d'un *ν* : nous avons déjà vu une muette sortir de la nasale de même organe, par exemple dans *βροτός*, venant de *μροτός*, dans le lithuanien *dewynì* « neuf », pour *newynì*, et le slave *devaṅtĭ* (même sens), pour *nevaṅtĭ* (§ 317). Un exemple moins éloigné, c'est, en grec, le suffixe formatif *ματ*, auquel correspond, en sanscrit et dans les langues congénères, un suffixe finissant par *n*; comparez *ὀ-νοματ* avec le sanscrit *nâman*, le latin *nômin*, le gothique *naman* et le slave *imen*. En sanscrit également on peut noter le changement d'un *n* en *t* : de la racine *ḥan* « tuer » vient le causatif *ĝât-áyâ-mi* (pour *ḥân-áyâ-mi*).

Si donc le *τ* de *τύπ-το-μεν*, *κρύπ-το-μεν* tient la place d'un *ν*, ces verbes appartiendront, comme les verbes en *νο-μεν*, *νε-τε*, à

[1] Voyez § 436, 1.

[2] Au sujet de l'accent, voyez § 492, et Système comparatif d'accentuation, § 66.

la neuvième classe[1]. Mais si ce *τ* ne provient pas d'une altération, il faudra, conformément à l'explication donnée plus haut (§ 495), rapporter les syllabes *τε*, *το* au thème pronominal *το* = sanscrit त *ta* (§ 343).

Comme analogues de *τίκ-τω*, le latin nous présente les verbes *nec-to, pec-to, plec-to, flec-to.*

§ 499. Caractéristique *ta,* en lithuanien.

Le lithuanien nous présente aussi des verbes qui, aux formes spéciales, insèrent, comme *τύπτω* en grec, un *t* suivi d'une voyelle entre la racine et la désinence personnelle. Tels sont : *klýs-tu* «j'erre» (par euphonie pour *klýd-tu,* § 103), pluriel *klýs-ta-me,* aoriste *klýd-au,* futur *klý-siu; plűs-tu* (pour *plűd-tu*) «je nage», pluriel *plűs-ta-me,* aoriste *plűd-au; lőś-tu* «lascivio», pluriel *lőś-ta-me,* aoriste *lőś-au; mirś-tù* «j'oublie», pluriel *mìrś-ta-me,* aoriste *mirś-aú; ils-tù* «je me fatigue», pluriel *ìls-ta-me,* aoriste *ils-aú,* futur *ìl-siu.* Après une gutturale, une labiale ou une liquide, on prépose encore un *s* euphonique devant le *t*[2]; exemples : *àlk-stu* «j'ai faim», aoriste *àlk-au; dýg-stu* «je germe», aoriste *dýg-au; sìlp-stu* «je m'affaiblis», aoriste *sìlp-au; pra-kalb-stu* «je commence à parler», aoriste *pra-kalb-au; pa-mil-stu* «je commence à aimer», aoriste *pa-mil-au; rìm-stu* «je me calme», aoriste *rim-aú; pa-twiñ-stu* «je me gonfle», aoriste *pa-twin-au; mìr-śtu* «je meurs», aoriste *miriaú.*

On prépose aussi, dans quelques verbes, un *s* euphonique devant un *t* radical; exemples : *kaistù* «je m'échauffe», aoriste *kaitaú,* de la racine *kait; gelstù* «je jaunis», de la racine *gelt.* On ne peut donc pas compter ces verbes parmi ceux qui adjoignent un *t* à la racine, à moins qu'on n'admette que le *s* de *kaistù* soit la transformation euphonique du *t* radical.

[1] Voyez § 109[a], 5.

[2] Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 248.

§ 500. Origine de la caractéristique *a*.

Je crois qu'il faut également attribuer une origine pronominale à cette voyelle *a* qui sert de caractéristique aux verbes de la première et de la sixième classe, et qui se retrouve en grec sous la forme ο, ε, dans les verbes comme *φέρ-ο-μεν*, *φέρ-ε-τε*. C'est à tort, selon moi, qu'on l'appelle une voyelle de liaison. Aucune autre caractéristique ne se laisse ramener plus aisément à un thème pronominal; nous avons le thème *a* qui fait *a-smâi* au datif, *a-smât* à l'ablatif, *a-syá* au génitif et *a-smín* au locatif (§ 366). L'*a* étant la plus pesante des trois voyelles fondamentales, c'est la moins propre à servir de voyelle de liaison.

Je ne crois pas, d'ailleurs, qu'on doive rapporter l'origine des voyelles euphoniques au temps reculé où les idiomes européens ne s'étaient pas encore détachés du sanscrit; c'est dans les périodes d'affaiblissement que les voyelles euphoniques se glissent entre deux consonnes pour faciliter la prononciation. Or, nous voyons que ce अ *a* se retrouve dans toutes les langues indo-européennes : en gothique, nous avons *a* ou *i*, en grec ο ou ε, en ancien slave є *e*, en lithuanien *a* et en latin *i*[1]. On peut comparer le sanscrit वहथस् *váh-a-tas* «vous transportez tous deux» au gothique *vig-a-ts*, au grec *ἔχ-ε-τον*, à l'ancien slave везєта *ves-e-ta*, au lithuanien *wéż-a-ta*: et le sanscrit वहथ *váh-a-ta* au grec *ἔχ-ε-τε*, à l'ancien slave везєтє *ves-e-te*, au lithuanien *wéż-a-te*, au latin *veh-i-tis*, au gothique *vig-i-th*.

Il en est tout autrement pour les voyelles de liaison. Ainsi l'*i*, la plus légère des voyelles fondamentales, s'insère au futur auxiliaire sanscrit : mais cet *i* ne se retrouve pas dans les langues congénères; aussi devrons-nous placer la date de son insertion après la séparation des idiomes. En zend, nous voyons certaines

[1] Voyez § 109ª, 1.

voyelles de liaison naître en quelque sorte sous nos yeux : on les voit s'introduire entre deux consonnes qui, à une époque plus ancienne, étaient encore jointes ensemble; mais, en pareil cas, ce n'est jamais un *a*, c'est un ĕ *ĕ* (§ 30) ou un *i* qui servent de voyelle euphonique. Ainsi dans *uś-ĕ-hista* ou *uś-i-hista* « lève-toi », une voyelle de liaison *ĕ* ou *i* a été insérée entre la préposition et le verbe; mais le sanscrit ne prend point part à cette insertion.

§ 501. Origine des caractéristiques *ya* et *aya*. — La caractéristique *ya* en latin et en lithuanien.

Dans les caractéristiques य *ya* (quatrième classe) et अय *aya* (dixième classe), je crois qu'il faut voir des verbes auxiliaires[1]. La caractéristique य *ya* sert également pour le passif. Quand nous traiterons du passif, nous reviendrons sur ce sujet[2].

Il a déjà été question[3] de la manière dont le *ya* sanscrit est représenté dans les langues germaniques, en grec, en latin et en lithuanien. Ajoutons ici que le latin, quand deux *i* se rencontrent, supprime l'un des deux; il fait *cup-i-s*, pour *cup-ii-s*, qui lui-même est pour *cup-ji-s* = sanscrit *kúp-ya-si*. De même, il contracte deux *i* dans *cup-i-t, cup-i-mus, cup-i-tis*. Mais il n'y a pas contraction dans *cup-io* = sanscrit *kúp-yâ-mi*, dans *cup-iu-nt* = *kúp-ya-nti*.

En lithuanien, les verbes sanscrits de la quatrième classe sont représentés par ceux d'entre les verbes en *ju* ou en *iu* qui, à la première personne de l'aoriste, adjoignent immédiatement *au* à la racine. Il n'y en a qu'un petit nombre; leur racine est presque toujours terminée par *d*, ce qui fait qu'au présent ils ont *dż* (par euphonie pour *dj*). Un exemple

[1] Voyez § 739 et suiv.
[2] Voyez § 733 et suiv.
[3] Voyez § 109ª, 2.

de racine finissant par un *b* est *gnýbju* «je pince» (aoriste *knýbau*[1]).

On peut comparer :

Sanscrit.	Lithuanien.	Gothique.	Latin.
lúb-yâ-mi[2]	*gnýb-ju*	*haf-ja-'*[3]	*cap-io-'*
lúb-ya-si	*gnýb-i*	*haf-ji-s*	*cap-i-s*
lúb-ya-ti	*gnýb-ja-'*	*haf-ji-th*	*cap-i-t*
lúb-yâ-vas	*gnýb-ja-wa*	*haf-jôs*[4]	....
lúb-ya-tas	*gnýb-ja-ta*	*haf-ja-ts*	....
lúb-ya-tas	*gnýb-ja-'*	....	....
lúb-yâ-mas	*gnýb-ja-me*	*haf-ja-m*	*cap-i-mus*
lúb-ya-ta	*gnýb-ja-te*	*haf-ji-th*	*cap-i-tis*
lúb-ya-nti	*gnýb-ja-'*	*haf-ja-nd*	*cap-iu-nt.*

§ 502. Du *j* dans les verbes comme *bijuṅ*, en ancien slave.

L'ancien slave possède un petit nombre de racines finissant par une voyelle, dont le présent est en ѭ *ju-ṅ, je-śi,* etc. On pourrait, comme il a été dit plus haut (§ 109 [a], 2), ranger ces verbes dans la quatrième classe sanscrite. Miklosich[5], au contraire, regarde le *j* comme une lettre euphonique insérée pour éviter l'hiatus; il divise ainsi : *bi-j-uṅ* «je frappe», *bi-j-eśi,* etc. L'opinion qui me paraît maintenant la plus vraisemblable, c'est que le *j* appartient à la racine; je divise : *bij-u-ṅ, bij-e-śi, bij-e-tĭ*[6], d'après l'analogie des racines sanscrites en *i,* comme *ri*

[1] Voyez Kurschat, Mémoires pour servir à la connaissance de la langue lithuanienne, II, p. 146.

[2] «Je désire». Comparez le latin *lubet, libet,* le gothique *liubs* «cher».

[3] Le gothique *haf-ja,* en allemand moderne *hebe* «je soulève», a la même racine que le latin *capio.* L'aspect différent des deux mots est dû à la substitution des consonnes (§ 87, 1).

[4] Venant de *haf-ja-vas* (§ 441).

[5] Théorie des formes, § 163.

[6] Comparez Schleicher, Théorie des formes du slave ecclésiastique, p. 73 et 298.

«aller», *pi* (même sens), qui font *riy-á-ti, piy-á-ti*[1]. D'après le même principe, le gothique forme du thème numéral *thri* et du thème pronominal *i* les pluriels neutres *thrij-a, ij-a* (§ 232) et le génitif *thrij-ê*. Le pâli met partout इय् *iy*, au lieu d'un simple *y*, devant les désinences casuelles commençant par une voyelle (§ 202). L'ancien slave fait de même dans les formes comme *gostij-u* (génitif-locatif duel), *gostij-e* (nominatif pluriel), pour *gostj-u, gostj-e* (§ 274). Il est donc naturel de supposer que dans *bijuṅ, bijeśi*, le *j* représente l'*i* radical, et que l'*i* est un surcroît euphonique destiné à aider la prononciation.

Les formes de présent comme *bij-u-ṅ, bij-e-śi, bij-e-tĭ* sont, à ce qu'il paraît, rarement employées en ancien slave; mais le témoignage des dialectes modernes nous autorise à affirmer leur existence[2]. Je fais suivre le tableau du présent de la racine sanscrite *ri* (sixième classe) «aller», et je place en regard celui de l'ancien slave *bi* «frapper»[3] :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
Sanscrit.	Ancien slave.	Sanscrit.	Ancien slave.	Sanscrit.	Ancien slave.
riy-â-mi	*bij-u-ṅ*	*riy-â-vas*	*bij-e-vê*	*riy-â-mas*	*bij-e-mŭ*
riy-á-si	*bij-e-śi*	*riy-á-tas*	*bij-e-ta*	*riy-á-ta*	*bij-e-te*
riy-á-ti	*bij-e-tĭ*	*riy-á-tas*	*bij-e-ta*	*riy-á-nti*	*bij-u-ṅtĭ*.

[1] Ces racines appartiennent à la sixième classe : c'est un principe général, en sanscrit, que les formes monosyllabiques finissant par *i, î, u, û*, changent cette voyelle en *iy, uv*, devant une désinence grammaticale ou un suffixe commençant par une voyelle. Ainsi *bî* «peur» fait à l'accusatif *bíy-am*, *bû* «terre» fait *búv-am*. La racine *nu* «célébrer» (sixième classe) fait à la troisième personne du présent *nuv-á-ti*.

[2] Nous avons, par exemple, en russe бью *bĭj-u* «je frappe», *rĭj-u* «je tourne», *lĭj-u* «je verse» (= sanscrit *lî* «couler»), *śĭj-u* «je couds» (= sanscrit *siv* «coudre»), *gnij-u* «je pourris», *vo-pĭj-u* «je crie», *po-cĭj-u* «je repose» (= sanscrit *śî*, pour *kî*, «être couché, dormir»).

[3] Voyez Miklosich, § 164.

§ 503. Racines slaves en *u*, en *ü* et en *ê*.

Les racines slaves en *u* [1] suivent la première classe sanscrite : elles frappent la voyelle radicale du gouna, de sorte que l'*u* devient *ov*, qui répond au sanscrit *av*. De même que nous avons eu dans la déclinaison (§ 274) *sünov-e*, en regard du sanscrit *sûnáv-as* «filii» [2], de même nous avons *slov-u-ǹ* «j'entends», *slov-e-śi* «tu entends»; la racine sanscrite श्रु *śru* «entendre», si elle était de la première classe, ferait *śráv-â-mi*, *śráv-a-si*. En grec, le verbe congénère *κλύω* est de la sixième classe : d'après la première, il ferait *κλέω* (pour *κλέϝω*), comme nous avons *ῥέω* (pour *ῥέϝω*) en regard du sanscrit *sráv-â-mi* (racine *sru* «couler»). La racine sanscrite *ru* «résonner», qui fait au moyen *ráv-ê*, *ráv-a-sê*, et d'où dérive le substantif *ráva-s* «bruit», a donné en slave le verbe рю *rju* «mugir», qui fait ревѫ *rev-u-ǹ* [3], *rev-e-śi*, etc. en slovène *rev-e-m*, *rev-e-ś*.

Il y a des racines en ꙑ *ü* qui font au présent *üjuǹ*, *üješi*, etc. Nous avons, par exemple, мꙑѭ *müjuǹ* «je lave», мꙑєши *müj-eś-i* «tu laves», etc. Mais il faut considérer que ꙑ est pour *ui* : l'*i* contenu dans cette voyelle s'est élargi en *ij*, de sorte que *müj-u-ǹ*, *müj-e-śi*, *müj-e-tĭ* s'accordent avec les formes sanscrites comme *riy-â-mi*, *riy-á-si*, *riy-á-ti*. Il en est probablement de même pour le *j* des racines en ѣ *ê*, telles que *sêj-u-ǹ* «je sème», *sêj-e-śi*, *sêj-e-tĭ* [4]. Cet *ê* est ordinairement, comme en sanscrit, la contraction de *ai* (§ 92[c]) : on peut donc supposer que l'*i* renfermé dans les formes comme *sêj-u-ǹ* (plus anciennement *saij-u-ǹ*) a donné naissance au *j*. Si pourtant ce *j* était une insertion euphonique,

[1] Ces racines sont en petit nombre.

[2] Thème *sûnú*.

[3] Le *j* inséré devant la voyelle a amené le changement de l'*o* en *e* (§ 92 [l]).

[4] Le ѣ *ê* de la racine *sê* tient la place d'un ancien *â* (§ 92[c]), et répond à l'*ô* de la racine gothique *sô* (prétérit *saisô*) et à l'*ê* du latin *sê-vi*, *sê-men* (§ 5).

on pourrait le rapprocher du *y* qui est inséré, en sanscrit, entre l'*ê* du potentiel et les désinences commençant par une voyelle (§ 689). Le *j* de знаѭ *ṣnajuṅ* «je sais» est dû peut-être à l'analogie des verbes en *aju-ṅ, aje-śi,* qui correspondent aux verbes sanscrits en *ayâ-mi, aya-si* (dixième classe).

§ 504. Verbes de la dixième classe en ancien slave.

La dixième classe sanscrite[1], à laquelle appartiennent tous les verbes causatifs et beaucoup de verbes dénominatifs, s'est scindée dans l'ancien slave en cinq groupes[2]. Le premier est formé par ceux qui ont *aj-ŭ-ṅ, aje-śi, aje-tĭ,* en regard du sanscrit *ayâ-mi, aya-si, aya-ti*[3]. Hors des formes spéciales, le sanscrit renonce à l'*a* final de la caractéristique *aya;* le slave a simplement un *a.* Au supin, par exemple, nous avons *rŭd-a-tŭ* en regard de l'infinitif sanscrit *rôd-áy-i-tum*[4] «faire pleurer». On peut comparer cet *a* avec l'ᾱ, l'η et l'ω de la deuxième série de temps des verbes grecs en αω, εω, οω (pour αjω, εjω, οjω)[5] : rapprochez, par exemple, les aoristes slaves comme рыдахъ *rŭd-a-chŭ* des aoristes grecs comme ἐφώρ-ᾱ-σα, ἐφίλ-η-σα[6].

Le deuxième groupe[7] a changé, dans les formes spéciales, le अय *aya* sanscrit en ѣѥ *êje*[8]; il contracte le अय् *ay* des formes générales en ѣ *ê* (= *ai*). Cet *ê* répond donc à l'*ê* de la deuxième conjugaison latine, à l'*ê* vieux haut-allemand et à l'*ai* gothique

[1] Voyez § 109[a], 6.

[2] Nous faisons abstraction ici des verbes à conjugaison mixte (§ 505).

[3] Voyez la conjugaison complète du présent, § 109[a], 6.

[4] L'*i* est une voyelle de liaison, comme dans *rôd-ay-i-śyấ-mi.*

[5] Voyez § 109[a], 6.

[6] Au sujet du х *ch* slave tenant la place d'un *s*, voyez § 92[k].

[7] Voyez Miklosich, § 193 et suiv.

[8] Au lieu d'un *e*, nous trouvons toujours un *u* devant la nasale faible *ṅ*, à la première personne du singulier et à la troisième personne du pluriel; et un *a* au participe présent, en admettant que ѧ soit vraiment = *aṅ* (§ 92[e]). Pour le *j* de *śeléju-ṅ*, *śeléje-śi*, voyez ce qui a été dit plus haut (§ 503) de *sêjuṅ*, *sêjeśi*.

de la troisième conjugaison faible, enfin à l'*ê* prâcrit de la dixième classe et de la forme causative [1]. Les infinitifs prâcrits comme *ćint-ê-duṅ* (= sanscrit *ćint-áy-i-tum*) répondent aux supins slaves comme жєлѣтъ *šel-ê-tŭ*.

Le troisième groupe [2] a contracté, dans les formes spéciales, *aya* en *i*. Il faut excepter la première personne du singulier, qui fait ѭ *ju-ṅ* (= sanscrit *ayâ-mi*), la troisième personne du pluriel, qui fait ѧть *aṅtĭ* (pour *jaṅtĭ* = sanscrit *ayanti*), et le participe présent qui fait, au nominatif singulier masculin, ѧ *aṅ* (pour *jaṅ* = sanscrit *ayan*). Le verbe горѭ *gor-ju-ṅ* «ardeo», pris par Miklosich comme modèle de ce groupe, répond au sanscrit *ǵâr-áyâ-mi*, venant de la racine *ǵar*, *ǵṛ* «briller» [3]. Je fais suivre le présent complet du verbe slave :

Singulier.	Duel.	Pluriel.
gor-ju-ṅ	*gor-i-vê*	*gor-i-mŭ*
gor-i-ši	*gor-i-ta*	*gor-i-te*
gor-i-tĭ	*gor-i-ta*	*gor-a-ṅtĭ.*

La contraction de *aya* en *i* peut se comparer à la contraction latine en *î*, *i*, dans *aud-î-s, aud-i-t, aud-î-mus, aud-î-tis,* ou à la contraction de *ja* en *i* dans les prétérits gothiques de la première conjugaison faible, tels que *sat-i-da* «je plaçai», littéralement «je fis asseoir» [4], *sat-i-ths* (thème *sat-i-da*) «placé». Dans les formes générales, le *ay* sanscrit s'est contracté en ѣ *ê*, comme dans le deuxième groupe. On a, par exemple, l'aoriste *gor-ê-chŭ*, l'infinitif *gor-ê-ti*, le supin *gor-ê-tŭ*.

Le quatrième groupe [5] contracte en *i* le *aya* sanscrit des formes

[1] Voyez § 109ª, 6.

[2] Voyez Miklosich, § 198 et suiv.

[3] La racine *ǵar* avait sans doute aussi, à l'origine, le sens de «brûler». La forme *ǵârâyâmi* appartient à la dixième classe : peut-être est-ce un causatif.

[4] Voyez § 623.

[5] Voyez Miklosich, § 207 et suiv.

spéciales, comme le *ay* des formes générales. Les exceptions sont les mêmes que dans le troisième groupe : on a donc хвалѭ *chval-ju-ṅ* «je loue»[1], *chval-i-śi, chval-i-tĭ, chval-a-ṅtĭ;* aoriste *chval-i-chŭ;* infinitif *chval-i-ti;* supin *chval-i-tŭ.*

Le cinquième groupe présente ѥ *je* dans les formes spéciales (devant *ṅ, je* devient *ju* ou *ja*), et *a* dans les formes générales[2]. On a donc орѭ *or-ju-ṅ* «je laboure» (en latin *aro,* en grec *ἀρόω*), *or-je-śi, or-je-tĭ;* au participe présent, орѩ *or-ja-ṅ;* à l'aoriste, ораχъ *or-a-chŭ;* à l'infinitif, *or-a-ti;* au supin, *or-a-tŭ.* Cette classe de conjugaison s'accorde le mieux, au présent, avec les verbes gothiques de la première conjugaison faible, comme *nas-ja, nas-ji-s, nas-ji-th, nas-ja-nd,* participe présent *nas-ja-nds.* On peut également rapporter ici les verbes finissant par une voyelle[3], comme *plju* «spuere» = sanscrit *plu* «couler»[4]. *Plju* a inséré devant son *u* radical un *j* inorganique[5]; il devient *plĭv* devant les formes commençant par un *a.* Nous avons, par exemple, l'aoriste *plĭv-a-ch-ŭ,* l'infinitif *plĭv-a-ti;* au contraire, le présent est *plju-ju-ṅ, plju-je-śi, plju-je-tĭ* (et non *plju-j-uṅ,* etc.). Quand la racine дѣ *dê* «faire» est conjuguée d'après cette classe, il faut diviser au présent *dê-ju-ṅ, dê-je-śi, dê-je-tĭ,* mais à l'aoriste *dêj-a-chŭ.*

[1] Ce verbe se rapporte probablement à la racine sanscrite *svar* «briller» (comparez le substantif *svàr* «ciel»), qui s'est contractée en *sur.* Par un changement de sens analogue, nous avons en gothique le verbe *has-ja* «je loue», qui se rapporte à la racine sanscrite *kâs* «briller». Le sens propre est donc «faire briller».

[2] Le *j* des formes spéciales disparaît dans certaines positions, en vertu des loi phoniques de l'ancien slave. Nous avons, par exemple, *piśūṅ* (pour *pisjuṅ*) «j'écris» de la racine *pis.* En sanscrit, *piś* signifie «écraser»; de là, sans doute, le sens de «graver» : le verbe slave se rattache au causatif *pêś-áyâ-mi.* L'expression perse signifiant «écrire» est empruntée à la même racine précédée de la préposition *ni.*

[3] Ces verbes forment, chez Miklosich, le quatrième groupe de la cinquième conjugaison (§ 234).

[4] Cette racine a pris en slave, dans cette conjugaison, le sens causatif «faire couler».

[5] Comparez plus haut (§ 503) *rju* = sanscrit *ru.*

§ 505. Verbes slaves à métathèse ou à conjugaison mixte.

Quelques verbes à racine finissant par une liquide opèrent une métathèse. Dans les formes spéciales, ils suivent la première classe sanscrite, et ont *e* ou *u* (pour *a*) comme voyelle caractéristique[1]. Mais dans la seconde série de temps, ils font passer la voyelle radicale, sous la forme d'un *a*, du milieu à la fin de la racine. Telle est du moins l'explication que je crois la plus vraisemblable pour cette double série de formes : *ber-u-ň* «j'assemble», *ber-e-śi, ber-e-tĭ, ber-e-vê*, etc. (= sanscrit *b́ár-â-mi, b́ár-a-si, b́ár-a-ti, b́ár-â-vas*, etc.); et, d'autre part, l'aoriste *bra-chŭ*, l'infinitif *bra-ti*, le supin *bra-tŭ*. Des métathèses analogues ont lieu en grec et en latin, et l'*e* cède parcillement la place à l'ancien *a*; exemples : en grec *ἔδραϰ-ο-ν*, *δραϰῶ*, à côté de *δέρϰω*, *δέρξω*[2]; en latin *strâ-vi, strâ-tum*, à côté de *ster-no* (sanscrit *star, stṛ* «répandre»). Comme *ber-u-ň* se conjuguent, en ancien slave, *der-u-ň* «je fends», *der-e-śi*, etc. (= sanscrit *dár-â-mi, dár-a-si*, grec *δέρω*, gothique *ga-taira, ga-tair-i-s*), aoriste *dra-chŭ; per-u-ň* «je foule», *per-e-śi*, etc. aoriste *pra-chŭ; ṣen-u-ň*[3] «je pousse», *ṣen-e-śi*, etc. aoriste *gna-chŭ*.

Mais si cette explication n'est pas fondée et si les verbes en question n'ont pas opéré de métathèse, les formes comme *brachŭ, brati, bratŭ* devront se diviser de cette façon : *br-a-chŭ, br-a-ti, br-a-tŭ* (pour *ber-a-chŭ*, etc.), et il faudra admettre une conjugaison mixte. L'*a* de *br-a-chŭ* devra alors être identifié avec la caractéristique sanscrite *ay*[4], et, par conséquent, aussi avec l'*â*

[1] L'*u* devant *ň*.

[2] En sanscrit, la racine *darś, dṛś* (venant de *dark*) «voir» opère également la métathèse de *ar* en *ra*; par exemple, au futur, *drakśyâmi* pour *darkśyâmi*. Il en est de même pour quelques autres racines renfermant un *ar* ou un *ṛ* médian. Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 34[b].

[3] Le *ṣ* est le remplaçant euphonique d'un *g* (§ 92[1]).

[4] *Ay* est la caractéristique des temps généraux, *aya* celle des temps spéciaux.

de la première conjugaison latine (*am-â-s, am-â-bo*) et avec l'*ô* gothique de *salb-ô,* prétérit *salb-ô-da.* Il est certain que pour quelques verbes slaves on ne peut se dispenser d'admettre une conjugaison mixte. Ainsi le verbe *sŭs-u-ñ* «je tette» (*sŭs-e-śi, sŭs-e-tĭ*) a dans ses formes spéciales la caractéristique de la première ou de la sixième classe sanscrite[1]; mais par son aoriste *sŭs-a-chŭ* et par ses autres formes, il appartient à la dixième classe. On peut comparer, à cet égard, dans la conjugaison germanique, certains verbes irréguliers qui appartiennent, par leur présent et par les temps qui en dépendent, à la conjugaison forte (c'est-à-dire à la première classe sanscrite), et, par leur prétérit, à la conjugaison faible : ainsi le présent gothique *bringa* «j'apporte» (racine *brang*) devrait faire au prétérit, d'après la conjugaison forte, *brang;* mais il fait *brah-ta,* c'est-à-dire qu'il s'adjoint, comme les verbes faibles, un verbe auxiliaire (§ 620 et suiv.) signifiant «faire»[2].

§ 506. Verbes lithuaniens à conjugaison mixte. — Verbes lithuaniens de la dixième classe.

En lithuanien, il y a beaucoup de verbes à conjugaison mixte, c'est-à-dire appartenant par leurs temps spéciaux à la première classe sanscrite ou conjugaison forte des langues germaniques, et par leur aoriste à la dixième classe sanscrite ou conjugaison faible de l'allemand. Je veux parler des verbes qui, à la première personne du singulier, ont simplement un *u* après la consonne finale de la racine, et, au pluriel, *a-me,* mais qui terminent leur aoriste soit en *ia-u,* pluriel *ē-me,* soit en *ēja-u,* pluriel *ējē-me,* soit en *ōja-u,* pluriel *ōjō-me.* Exemples : *mal-ù* «je mouds», aoriste *mal-ia-ú,* pluriel *mal-ḗ-me; źad-ù* «je pro-

[1] Voyez § 109[a], 1.

[2] Remarquez pourtant qu'à la différence des verbes faibles ordinaires, il joint l'auxiliaire immédiatement à la racine.

mets »[1], aoriste *źad-ėja-u*, pluriel *źad-ėjō-me*, infinitif *źad-e-ti*; *gėd-u* « je chante [des cantiques] »[2], aoriste *gēd-ója-u*, pluriel *gēd-ójō-me*, futur *gēd-ó-siu*. L'aoriste de ces verbes ferait attendre des présents en *iu*, *ēju*, *ōju*.

Abstraction faite de ces verbes à conjugaison mixte, la dixième classe ou forme causative s'est scindée en sept groupes au moins. Le premier, qui est le mieux conservé, comprend les verbes comme *raud-ój-u*, pluriel *raud-ója-me*[3], aoriste *raud-ója-u*, futur *raud-ṓ-siu*, infinitif *raud-ṓ-ti*[4]. En lette, l'*a* qui précède le *j* reste bref : *raud-aj-u* « je pleure »[5], pluriel *raud-aja-m*, prétérit *raud-aja*, pluriel *raud-aja-m*, futur *raud-a-šu*, infinitif *raud-â-t*[6]. L'*a* des deux dernières formes et l'*ō* des formes lithuaniennes analogues représente le अय् *ay* des temps généraux en sanscrit.

Le deuxième groupe a partout un *ē*, qui est probablement l'altération d'un *ā* long[7]. Comme exemple, nous citerons *klyd-ėju* « j'erre »[8], aoriste *klydėjau*[9], futur *klyd-ė́-siu*, infinitif *klyd-ė́-ti*.

Le troisième groupe ne s'éloigne du deuxième qu'au présent et au participe qui en dérive : il y contracte *aya* en *i*. Exemple : *mýliu* « j'aime », duel *mýl-i-wa*, *mýl-i-ta*, pluriel *mýl-i-me*, *mýl-i-te*, aoriste *mýl-ėja-u*, futur *mýl-ė́-siu*, infinitif *mýl-ė́-ti*.

[1] En sanscrit, racine *gad* « parler », causatif *gâdáyâmi*.

[2] *Gėdu* se rattache comme *źadù* au causatif précité *gâdáyâmi*.

[3] Voyez § 109[a], 6.

[4] Comparez, en slave, les verbes en *aju-ñ* (§ 504). Au sujet de la longue *ō*, en lithuanien, voyez ci-dessus, t. I, p. 257, note 2.

[5] En sanscrit *rôd-áyâ-mi* (pour *raud-áyâ-mi*) « je fais pleurer ».

[6] On écrit *raudaht*; *ah* est pour *â*.

[7] C'est ainsi que l'*ē* de la racine *dē* « coucher » (première personne *dé-mi*) répond évidemment à l'*â* du sanscrit धा *dâ* « poser ».

[8] Le lithuanien a aussi le verbe *klýstu* (venant de *klyd-tu*, § 103), qui a le même sens : aoriste *klýdau*. *Klydėju* est donc, en quelque sorte, la forme causative de *klýstu*.

[9] A la deuxième personne, nous avons *klyd-ėjei* au lieu de *klyd-ėjau*, à cause du *j* (§ 92[k]). Sauf cette différence, les aoristes en *ėjau* se conjuguent comme ceux en *ōjau*.

Le quatrième groupe a au présent *ju* ou *iu*, au pluriel *ja-me* ou *ia-me*, à l'aoriste *ja-u* ou *iau*, au pluriel *jō-me* ou *iō-me;* mais il forme le futur et l'infinitif immédiatement de la racine, peut-être par suite d'une mutilation. Exemples : *lēp-jù*[1] «je commande», pluriel *lép-ja-me*, aoriste *lēp-ja-ú*, pluriel *lḗp-jō-me*, futur *lép-siu*, infinitif *lép-ti*. *Rem-jù* «je soutiens»[2], pluriel *rèm-ja-me*, aoriste *rem-ja-ú*, futur *rèm-siu*, infinitif *rèm-ti*. *Baudźiù* «je châtie»[3] (par euphonie pour *baudju*), aoriste *baudźiaú*, futur *baú-siu*, infinitif *baús-ti*. *Pláu-ju* «je lave»[4], aoriste *plṓw-iau*, futur *pláu-siu*, infinitif *pláu-ti*.

Le cinquième groupe contient des verbes en *iju*, aoriste *ijau*, futur *i-siu*, infinitif *i-ti*[5]. Je regarde cet *i*, tant dans les formes spéciales que dans les formes générales, comme un affaiblissement de l'*a* initial de अय *aya*, अय् *ay*. A ce groupe appartiennent *źýw-iju* «je rafraîchis» = sanscrit *ǵîv-áyâ-mi* «je fais vivre»; *zwā́n-iju* «je sonne [les cloches]» = sanscrit *svan-áyâ-mi* «je fais résonner»; *lúb-iju* «j'aime»[6] = sanscrit *lôb́-áyâ-mi* (racine *lub́*) «j'invite à l'amour, j'excite».

Le sixième groupe[7] présente la caractéristique sanscrite *aya* sous cinq formes différentes, savoir : *a*[8] à la première et à la deuxième personne du singulier du présent et au participe qui

[1] Sanscrit *lap* «parler», causatif *lâp-áyâ-mi*.

[2] Comparez le sanscrit *á-ram-ayâ-mi* «je fais reposer». A la racine रम् *ram* appartient aussi le lithuanien *rìmstu* «je me calme» (§ 499). Au composé *á-ram* se rapporte le grec *ἠρέμα*, *ἤρεμος*. Voyez Glossaire sanscrit, p. 287.

[3] Signifie aussi, d'après Nesselmann (Dictionnaire, p. 324), «avertir, stimuler». Il répond bien au causatif sanscrit *bôd́áyâmi* (racine *bud́* «savoir») «je fais savoir».

[4] Comparez le sanscrit *plâv-áyâ-mi* «je fais couler», causatif de la racine *plu* «couler», à laquelle appartient, entre autres, le grec *πλύ-νω*. Voyez Glossaire sanscrit, p. 234.

[5] Voyez Kurschat, Mémoires pour servir à la connaissance de la langue lithuanienne, II, p. 192.

[6] Pour la signification, voyez le Dictionnaire de Nesselmann.

[7] C'est la deuxième conjugaison de Mielcke.

[8] Ainsi l'on a *laik-a-ù* «je tiens», *laik-a-i* (§ 436, 1), *laik-a;* *laik-a-ǹs* «tenant».

en dérive; *ō* dans les autres personnes du présent (*láik-ō-wa, láik-ō-ta; láik-ō-me, láik-ō-te*); *ia* à la première personne du singulier de l'aoriste (*laik-ia-ú* «je tins»); *ie*[1] à la deuxième et *ē* à toutes les autres (*láik-ē-wa, láik-ē-ta, láik-ē-me, láik-ē-te*)[2]. On peut comparer l'*ō* de *láik-ō-wa, láik-ō-me* avec l'*ō* gothique de la deuxième conjugaison faible (*salb-ô-s, salb-ô-m*) et avec l'*â* latin de *am-â-mus* (§ 109ª, 6). Rapprochez aussi :

	Lithuanien.	Gothique.	Sanscrit.
Singulier.	*laiź-a-ú* «je lèche»	*laig-ô*	*lêh-áyâ-mi*[3]
Duel. . . .	*láiź-ō-wa*	*laig-ô-s*	*lêh-áyâ-vas*
Pluriel. .	*láiź-ō-me*	*laig-ô-m*	*lêh-áyâ-mas.*

Dans les formes générales, la classe de conjugaison en question représente le *ay* sanscrit par *y* (prononcez ī); exemple : *laiź-ý-siu* = sanscrit *lêh-ay-i-śyâmi*[4]. On peut rapprocher de ce *y* l'*î* du latin *aud-î-s, aud-î-mus, aud-î-tis, aud-î-tum* (§ 109ª, 6): j'y vois la vocalisation de la semi-voyelle sanscrite य् *y*.

Le septième groupe[5] s'accorde avec le sixième au présent et aux formes qui en dépendent. Mais partout ailleurs il suit l'analogie de *raudǿju*[6]. Exemple : *rým-a-u* «je reste appuyé», aoriste *rým-ōja-u*, pluriel *rým-ōja-me*[7], futur *rým-ō-siu*, infinitif *rým-ō-ti*.

[1] *Laik-ie-í* «tu tins». De même, dans tous les autres groupes, nous trouvons à l'aoriste une opposition entre la première et la deuxième personne : en regard de l'*a* de la diphthongue *au* vient se placer un *e*, lequel provient probablement de l'*a* par l'influence euphonique de l'*i* précédent (§ 92ᵏ).

[2] D'après l'analogie des verbes en *ēj'-u* (voyez ci-dessus, p. 120).

[3] «Je fais lécher», de la racine *lih*, qui fait au présent *lêh-mi* «je lèche», duel *lih-vás*, pluriel *lih-más*.

[4] Nous citons le futur, parce que l'aoriste, dans les verbes lithuaniens de la dixième classe, n'appartient pas aux temps généraux.

[5] C'est la quatrième conjugaison de Mielcke, avec *jéškau* «je cherche» pour modèle (sixième classe de Schleicher).

[6] Voyez ci-dessus, p. 120.

[7] Comparez l'imparfait sanscrit *â-râm-ayâ-ma* «nous fîmes reposer» (pour *â-arâmayâma*), de la racine *ram* «reposer» précédée du préfixe *â*.

FORMATION DES TEMPS.

PRÉSENT.

§ 507. Formation du présent.

Le langage n'a pas besoin d'un exposant spécial pour marquer le présent : celui-ci est suffisamment indiqué du moment qu'il n'y a point de signe exprimant le passé ou le futur. Aussi le sanscrit et les idiomes congénères se contentent-ils, au présent, d'unir les désinences personnelles à la racine.

La flexion du présent se fait à l'aide des désinences primaires. La racine reçoit les élargissements qui caractérisent, dans les temps spéciaux, les différentes classes de conjugaison [1]. On peut comparer, comme exemple de la première conjugaison principale (§ 493), le sanscrit *váhâmi* «je transporte» avec les formes qui y correspondent dans les autres langues indo-européennes [2] :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Arménien.	Grec.	Latin.
váḥ-â-mi [3]	*vaṣ-â-mi*	*waṣ-e-m*	ἔχ-ω-'	*veh-o-'*
váḥ-a-si	*vaṣ-a-hi*	*waṣ-e-s*	ἔχ-ει-ς [4]	*veh-i-s* [5]
váḥ-a-ti	*vaṣ-ai-ti*	*waṣ-ê-'*	ἔχ-ε-(τ)ι	*veh-i-t*

[1] Voyez §§ 109^a et 493.

[2] L'arménien վազեմ *waṣ-e-m* «je cours» me paraît être le congénère du sanscrit *váḥ-â-mi*. Tous deux impliquent l'idée du mouvement. Le զ *ṣ* est, comme le 𐬰 *ṣ* zend, le représentant ordinaire du ह् *ḥ* sanscrit. Bötticher rapproche *waṣ* de la racine sanscrite वज् *vaǵ* «aller» (Journal de la Société orientale allemande, t. IV, p. 362) : on a vu, en effet (§ 183^b, 2), que le *ǵ* sanscrit est quelquefois représenté en arménien par un *ṣ*. Mais il serait surprenant que l'arménien eût perdu la racine वह् *vaḥ*, qu'on retrouve dans toutes les langues de la famille.

[3] Sur l'allongement de l'*â*, voyez § 434.

[4] Voyez § 448.

[5] En latin, l'affaiblissement de la caractéristique *a* en *i* est presque constant ; en gothique, il n'a lieu que devant *s* et *th*. Voyez §§ 67 et 109^a, 1.

Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
vig-a-	*weź-ù*[1]	*veṣ-u-ṅ*
vig-i-s	*weź-ì*[2]	*veṣ-e-ṡi*
vig-i-th	*wḗź-a-*	*veṣ-e-tĭ*

DUEL.

Sanscrit.	Zend.	Arménien.	Grec.	Latin.
váh-â-vas	....	....	....	....
váh-a-tas	*vaṣ-a-tô ?*	....	ἔχ-ετ-ον[3]	....
váh-a-tas	*vaṣ-a-tô*	....	ἔχ-ε-τον	....

Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
vig-ôs[4]	*wḗź-a-wa*	*veṣ-e-vê*
vig-a-ts	*wḗź-a-ta*	*veṣ-e-ta*
....	[5]	*veṣ-e-ta*

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Arménien.	Grec.	Latin.
váh-â-mas	*vaṣ-â-mahi*[6]	*waṣ-e-mq*[7]	ἔχ-ο-μες	*veh-i-mus*
váh-a-ta	*vaṣ-a-ta*	*waṣ-ê-q*[8]	ἔχ-ε-τε	*veh-i-tis*
váh-a-nti[9]	*vaṣ-ĕ-nti*	*waṣ-e-n*	ἔχ-ο-ντι	*veh-u-nt*

Gothique.	Lithuanien.	Ancien slave.
vig-a-m	*wḗź-a-me*	*veṣ-e-me*
vig-i-th	*wḗź-a-te*	*veṣ-e-te*
vig-a-nd	....	*veṣ-u-ṅtĭ.*

§ 508. Présent des verbes *stâ* «être debout», *ĝrâ* «sentir».

Parmi les verbes sanscrits de la première conjugaison prin-

[1] Venant de *weźm* (§ 436, 1).
[2] *Weź-ì* pour *weź-a-i*, venant de *weź-a-si* (§ 448).
[3] Pour ἔχ-ε-τος (§ 97).
[4] Pour *vig-a-vas* (§ 441).
[5] Est remplacé par le singulier.
[6] *Vaṣâmahi*, comme dans le dialecte védique: *váhâmasi* (§ 439).
[7] Voyez § 440.
[8] Voyez § 449.
[9] Voyez § 458.

cipale, तिष्ठामि *tíśṭâmi* «je suis debout» mérite un examen particulier. Il vient de la racine *stâ* et appartient proprement à la troisième classe, qui prend le redoublement[1]. Mais il s'en éloigne en ce qu'il abrége son *â* radical dans les temps spéciaux[2], et en ce qu'il prend un *i*, au lieu d'un *a*, dans la syllabe réduplicative. De là les formes *tíśṭa-si* «tu es debout», *tíśṭa-ti* «il est debout», au lieu de *tastâ-si, tastâ-ti,* ainsi qu'on devrait s'y attendre d'après l'analogie de *dádâ-si, dádâ-ti*. Comme l'*a* (devenu bref) de *sṭâ* est traité exactement de la même manière que la caractéristique *a* de la première classe, comme d'ailleurs l'accent reste toujours sur la syllabe initiale[3], les grammairiens indiens ont rangé *stâ* parmi les racines de la première classe; ils divisent donc ainsi : *tíśṭ-a-si, tíśṭ-a-ti,* en disant pour toute explication que *tiśṭ* s'est substitué à *stâ*. Ils expliquent de même le présent *ǵíǵrâmi* «je sens» de la racine *ǵrâ*.

Le double affaiblissement que les formes comme *tíśṭa-si, ǵíǵra-si* éprouvent dans leur syllabe réduplicative et dans leur syllabe radicale, est dû, je crois, aux deux consonnes initiales de *stâ, ǵrâ;* la syllabe réduplicative se trouvant déjà longue par position, ces mots, pour ne pas prendre une pesanteur excessive, ont diminué le poids de la première voyelle et abrégé la seconde. Le zend *histahi* «tu es debout», *histaiti* «il est debout» obéit au même principe. A cause de la surcharge produite par la syllabe réduplicative, le latin *sistis, sistit, sistimus, sistitis* a également affaibli l'*â* radical de *stâ-re* en *i*. Il en résulte que *sistis* a l'air d'appartenir à la troisième conjugaison; mais ce n'est là qu'une apparence, car l'*i* de *sisti-s* représente l'*a* radical de *tíśṭa-si,* tandis que le signe distinctif de la troisième conjugaison, c'est l'insertion d'un *i* non radical entre la racine et la

[1] Voyez § 109ᵃ, 3.

[2] Cet *a* redevient long à la première personne, d'après la règle exposée § 434.

[3] Voyez § 109ᵃ, 1.

désinence personnelle. Le grec ἵστη-μι s'est mieux conservé, sous un rapport, que les formes correspondantes en sanscrit, en zend et en latin; malgré la syllabe réduplicative et les deux consonnes de la racine, il a maintenu longue la voyelle radicale; s'il l'abrége au duel et au pluriel, ainsi que dans tout le moyen, c'est en vertu d'une loi générale, que nous avons exposée plus haut (§ 480 et suiv.).

Le redoublement de *tiṣṭâmi* est d'un genre particulier : il en sera traité plus tard (§ 599). Contentons-nous ici de mentionner le latin *testis,* qui contient la même sorte de redoublement, en supposant que ce mot dérive, comme je le crois, de notre racine[1].

§ 509. Les racines *bû* et *as* «être». — Autres racines remplissant le rôle de verbe substantif.

Le sanscrit et la plupart des idiomes congénères ont deux racines pour le verbe substantif. L'une est भू *bû*, en zend [zend] *bû*. Elle appartient à la première conjugaison principale (classe 1) : elle prend, par conséquent, la caractéristique *a* dans les temps spéciaux, et frappe la voyelle radicale du gouna. L'autre est la racine अस् *as,* qui appartient à la deuxième conjugaison principale (classe 2). En sanscrit et en zend, *as* ne s'est conservé, comme verbe isolé, que dans les temps spéciaux et au parfait : il est remplacé, aux autres temps, par *bû*, qui a gardé sa conjugaison complète.

Dans la plupart des idiomes congénères, *bû* et *as* sont défectifs et se complètent l'un l'autre. En lithuanien, la racine correspondant à *as* n'est usitée qu'au présent de l'indicatif et au participe présent; il en est de même en slave. Le gothique tire de *as,* dont il affaiblit l'*a* en *i,* tout son présent de l'indicatif et

[1] *Testis* serait celui qui se tient debout, qui se lève pour quelqu'un ou quelque chose. Dans *steti*, le rapport des deux premières syllabes est renversé.

du subjonctif; *sij*, qui est la racine apparente d'un certain nombre de formes [1], dérive lui-même de अस् *as*. La racine *bû*, dans le sens de «être», manque tout à fait en gothique; elle a pris, dans cette langue, l'acception de «demeurer» [2]. Au contraire, le haut-allemand a gardé des restes de la racine भू *bû* avec le sens «être» : ce sont *bi-m* «je suis», *bi-s* ou *bi-st* «tu es», *bir-u-mês* «nous sommes», *bir-u-t* «vous êtes». D'autre part, *is-t* «il est» et *s-i-nt* «ils sont» [3] répondent à अस्ति *ásti* et सन्ति *sánti*. De अस् *as* vient aussi le subjonctif *sî* «que je sois» (en sanscrit स्याम् *syâm*) et l'infinitif *sîn* «être».

Outre les racines *as* et *bû*, les langues germaniques ont aussi appelé au rôle de verbe substantif la racine sanscrite *vas* «demeurer». Le prétérit *vas* et son subjonctif *vêsjau* [4], l'infinitif *visan* et le participe présent *visands* remplacent, en gothique, les formes qui manquent aux deux autres racines [5].

Nous rappellerons à ce propos deux autres racines qui peuvent remplir l'office de verbe substantif. Le sanscrit donne quelquefois à la racine *stâ* «se tenir debout» le sens abstrait «être»; il a donc en quelque sorte devancé les langues romanes, qui composèrent à l'aide des trois racines *sta*, *es* et *fu* la conjugaison de leur verbe substantif. On trouve aussi, en sanscrit, le verbe *âs* «être assis» employé dans l'acception abstraite «être». Exemples : *gatasattvâ(s) ivâ ''satê* [6] «dementes quasi sunt»; *âyuśmân âstâm*

[1] Voyez § 511, remarque 1.

[2] La troisième personne *bau-i-th* «il demeure» représente le sanscrit *báv-a-ti* (pour *bô-a-ti*, venant de *bau-a-ti*) «il est». Voyez Grimm, Grammaire allemande, 3e édition, t. I, p. 101.

[3] C'est par abus qu'en allemand moderne cette forme *sint* a fini par s'introduire aussi à la première personne (*wir sind*).

[4] De là l'allemand moderne *ich war* «j'étais», *ich wäre* «que je fusse».

[5] Au contraire, le présent *visa* a conservé le sens «je reste». Sur l'affaiblissement de l'*a* en *i*, dans *visa*, *visan*, *visands*, voyez § 109ᵃ, 1.

[6] Nalas, XVI, vers 30. [La double apostrophe placée devant ''*satê* indique, sui-

ayam «longævus esto ille»[1]. Peut-être le verbe *as* n'est-il lui-même qu'une abréviation de la racine *âs*. Il est vraisemblable, en effet, que l'idée abstraite «être» n'a jamais été dans aucune langue le sens primitif d'un verbe. L'abréviation de *âs* en *as*, qui lui-même se réduit à un simple *s* devant les désinences pesantes (§ 480), s'expliquerait aisément dans un verbe si fréquemment employé : il est naturel qu'on cherche à alléger un mot dont on a besoin à tout instant.

La fréquence de l'emploi peut produire des effets de deux sortes. D'une part, le mot s'use, il se simplifie le plus qu'il est possible; mais, d'un autre côté, comme il est constamment prononcé, sa flexion, en s'imposant à la mémoire, échappe à la destruction. L'un et l'autre fait se vérifient pour le verbe substantif, car *sum* est en latin, avec *inquam*, le seul verbe qui ait conservé son *m* au présent. De même, en gothique et jusque dans l'anglais et dans l'allemand d'aujourd'hui, le signe de la première personne du singulier et celui de la troisième personne du pluriel ont survécu dans les seules formes *im*, *am*, *bin* (venant de *bim*) «je suis» et dans *sind* «ils sont».

§ 510. Présent du verbe *bû* «être».

La racine sanscrite *bû* appartient à la première classe : elle prend, en conséquence, le gouna et insère la caractéristique *a* devant la désinence personnelle[2]. A cause de cet *a*, *bô* (= *bau*) devient *bav*, et c'est sous cette forme que nous trouvons la racine en question dans tous les temps spéciaux. Du sanscrit *bav*, du zend *bav*, je rapproche le vieux haut-allemand *bir* (ou *pir*), dans *bir-u-mês*, *bir-u-t*, *bir-u-n* : nous avons déjà fait observer

vant le système de transcription adopté par l'auteur, qu'une voyelle longue s'est combinée avec la voyelle finale du mot précédent. *Irâ ''satê* est pour *ira âsatê*. — Tr.]

[1] Urvasî, édition Lenz, page 92, ligne 8.

[2] Voyez § 109 a, 1.

que les semi-voyelles permutent fréquemment entre elles et que notamment le *v* se change volontiers en *r* ou en *l*[1]. L'*u* de *bir-u-mês, bir-u-t* est un affaiblissement pour *a* (§ 7), et l'*i* de la syllabe radicale *bir* est un autre affaiblissement encore plus fréquent de la même voyelle (§ 6). D'après l'analogie du pluriel, nous devrions avoir au singulier *birum, birus, birut;* mais la deuxième syllabe a été éliminée, de sorte que *bim* est avec *b̔ávâmi* à peu près dans le même rapport que *malo* avec son primitif *mavolo*.

Les subjonctifs archaïques latins *fuam, fuas, fuat, fuant* supposent un indicatif *fuo, fuis, fuit,* qui sans doute a existé autrefois, et qui est au sanscrit *b̔ávâmi, b̔ávasi, b̔ávati* ce que *veho, vehis, vehit* est à *váh̤âmi, váh̤asi, váh̤ati*. D'un autre côté, le parfait archaïque *fuvi* suppose un présent *fuvo,* qui ressemble encore plus à *b̔ávâmi*. Je regarde le *v* de *fuvi* comme étant sorti de l'*u,* par un développement analogue à celui qui nous a donné en sanscrit le parfait *bab̔ûva,* l'aoriste *áb̔ûvam,* et en lithuanien l'aoriste *buwaú*[2].

Je fais suivre le tableau comparatif du présent de la racine *b̔û,* en sanscrit, en zend, en vieux haut-allemand et en grec :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Vieux haut-allemand.	Grec.
b̔áv-â-mi	*bav-â-mi*	*bi-m*	*φύ-ω-'*
b̔áv-a-si	*bav-a-hi*	*bi-s*[3]	*φύ-ει-ς*
b̔áv-a-ti	*bav-ai-ti*	....	*φύ-ε-(τ)ι*

DUEL.

b̔áv-â-vas	....	....	....
b̔áv-a-tas	*bav-a-tô?*	....	*φύ-ε-τον*
b̔áv-a-tas	*bav-a-tô*	....	*φύ-ε-τον*

[1] Voyez § 20. Comparez aussi Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, II, colonne 325.

[2] Je ne crois donc pas qu'il faille identifier la syllabe *vi* de *fuvi* avec celle de *amavi*.

[3] Ou *bist* (§ 448).

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Vieux haut-allemand.	Grec.
bʹáv-â-mas	*bav-â-mahi*	*bir-u-mês*	φύ-ο-μες
bʹáv-a-ťa	*bav-a-ťa*	*bir-u-t*	φύ-ε-τε
bʹáv-a-nti	*bav-ai-nti*	. . . . . .[1]	φύ-ο-ντι.

§ 511. Présent du verbe *as* «être».

Il est inutile de donner ici un modèle de la deuxième conjugaison principale (la conjugaison en μι du grec). Nous en avons déjà donné plusieurs aux §§ 480 et suivants.

Nous placerons cependant ici le présent du verbe substantif, parce que ce verbe donne lieu à plusieurs observations en gothique. C'est le seul qui, dans cette langue, appartienne à la conjugaison en question. Nous plaçons en regard le présent sanscrit, zend et arménien du même verbe[2].

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Arménien.	Gothique.
ás-mi	*ah-mi*	*e-m*	*i-m*
á-si	*a-hi*	*e-s*	*i-s*
ás-ti	*aś-ti*	*ê*	*is-t*

PLURIEL.

s-mas	*h-mahi*	*e-mq̃*	*sij-u-m*
s-ťa	*ś-ta*	*ê-q̃*	*sij-u-th*
s-á-nti	*h-ĕ-nti*	*e-n*	*s-i-nd.*

Remarque 1. — Le présent du verbe auxiliaire «être» en gothique. — On voit sans peine que les formes plurielles *sij-u-m, sij-u-th* ne joignent

[1] Les formes *birint, birent, birnt* et *bint*, que Notker emploie à la deuxième personne du pluriel, se sont, je crois, introduites par abus dans cette personne; elles appartiennent à la troisième, où *birint* correspond très-bien au sanscrit *bʹáranti*. La forme *bint* a éprouvé la même mutilation que le singulier *bim, bis*. Au sujet de ce changement de personne, nous rappellerons ce qui s'est passé en allemand moderne, où *sind* «ils sont» a pris aussi le sens de «nous sommes».

[2] Comparez § 480.

pas immédiatement les désinences personnelles à la racine : ces formes ne devraient donc pas, à la rigueur, figurer ici. On en peut probablement dire autant de la deuxième personne du duel, dont il ne reste pas d'exemple, mais qui serait sans doute *sij-u-ts*. La première personne du duel est *sijû*[1].

Quant à la syllabe *sij*[2], je ne crois pas qu'il faille lui attribuer une autre origine qu'à *im* (qui a perdu son *s* radical) et à *sind*. Il y a accord entre *sij* et *sind*, en ce que tous deux ont perdu la voyelle qui se trouvait à la tête du mot. Je rattache *sij* au potentiel sanscrit *syâm* (= *sjâm*) : le gothique diffère seulement du sanscrit en ce qu'il a inséré un *i* devant le *j*. Il semble, en effet, que le gothique ne supporte pas un *j* précédé d'une consonne initiale : c'est ainsi que le thème numéral *thri* «trois» fait au génitif *thrij-ê* et au nominatif-accusatif neutre *thrij-a* (§ 310). Pour la même raison nous avons *sijan* et non *sjan* en regard du potentiel स्याम् *syâm* «que je sois». D'après cette explication, le *s* seul serait radical et *ij* serait l'expression d'un mode. Mais la langue gothique, telle qu'elle nous est parvenue, n'a plus conscience de l'origine de la syllabe *sij*, qu'elle traite comme une racine : au subjonctif, *sij* prend la caractéristique *a*[3], avec laquelle vient se combiner un nouvel *i* comme expression du mode; à l'indicatif, il prend la même voyelle *u* qui s'insère régulièrement au prétérit, entre la racine et la désinence personnelle.

Remarque 2. — Effet du poids des désinences personnelles sur la voyelle radicale, dans les langues romanes[4]. — Les langues romanes également se montrent sensibles à l'effet exercé sur la racine par le poids des désinences personnelles. Le rapport qui existe en français entre *tenons* et *tiens* s'explique par le même principe que celui qui existe en grec entre δίδομεν et δίδωμι[5]. La troisième personne du pluriel suit l'analogie du singulier, en ce qui concerne la voyelle radicale, parce qu'elle a, comme le singulier, une désinence plus légère que la première et la deuxième personne du pluriel : en français, par exemple, la désinence est muette; on peut comparer *tiennent* à *tenons* et *tenez*.

[1] Pour *sij-u-va*. Voyez § 441.

[2] On retrouve cette même syllabe au subjonctif *sij-au*, *sij-ais*, etc.

[3] Voyez § 109[a], 1.

[4] Il faut rapprocher cette remarque du § 492. — Tr.

[5] J'ai déjà indiqué ces faits dans les Annales de critique scientifique, 1827, p. 261; Vocalisme, p. 16.

Diez, dans sa Grammaire des langues romanes [1], propose une autre explication : il suppose que le changement de voyelle dans *tiens* et *tenons* vient de la différence d'accentuation que présentent, en latin, les formes *téneo* et *tenémus*. Mais dans la troisième conjugaison l'accent ne change pas de place : néanmoins, l'espagnol a *quiero* et *querimos* et le français *acquiers* et *acquérons* [2]. Il se peut que l'*i* du français *sais* soit identique avec l'*i* du latin *sapio;* mais la suppression de cet *i* dans *savons* n'en devra pas moins être expliquée par la même cause qui a amené dans *tenons* la suppression de l'*i* adventice de *tiens*. C'est ainsi qu'en sanscrit la racine *vaś* (deuxième classe) rejette son *a* radical dans les mêmes formes grammaticales où d'autres verbes de la même classe se débarrassent du gouna : उश्मस् *uśmás* «nous voulons» est avec le singulier वश्मि *váśmi* «je veux» dans le même rapport qu'en français *savons* avec *sais*.

Remarque 3. — Les caractéristiques des classes servent-elles à exprimer l'idée du présent? — Je ne crois pas que dans la conjugaison il faille attribuer au gouna une valeur grammaticale [3]. Il sert simplement, selon moi, à renforcer et à soutenir les voyelles légères *i* et *u*, tandis que l'*a* lui-même, étant la plus pesante des voyelles, n'a pas besoin d'un secours étranger.

Pott regarde le gouna, au présent et à l'imparfait, comme l'expression de la continuité de l'action [4]. Mais pourquoi alors y a-t-il des verbes avec un *i* ou un *u* radical qui gardent le gouna presque à tous les temps et à tous les modes? On trouve des verbes de cette sorte non-seulement en sanscrit, mais dans les langues congénères de l'Europe (dans celles du moins qui ont sauvé les diphthongues résultant du gouna) : ainsi les racines grecques λιπ et φυγ, qui ont le gouna au présent λείπω et φεύγω, le gardent dans toute leur conjugaison, excepté à l'aoriste ἔλιπον et ἔφυγον [5].

Si l'aoriste second nous présente la voyelle radicale pure, je ne voudrais pas davantage en chercher la raison dans la signification de ce temps. En effet, l'aoriste second n'a pas d'autre sens que l'aoriste premier, lequel garde le gouna quand le verbe en est pourvu dans le reste de sa conjugaison. La vraie cause est, selon moi, que l'aoriste second aime générale-

[1] I, page 168. [Comparez la deuxième édition, I, page 81, note. — Tr.]

[2] Cette remarque se trouve déjà dans l'excellent écrit de Fuchs, Mémoires pour servir à l'étude des langues romanes, p. 18.

[3] En d'autres termes, le gouna ne modifie pas le sens du verbe. — Tr.

[4] Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 60.

[5] Au parfait λέλοιπα, le gouna subsiste, avec *o* au lieu de l'ε (§ 26, 2).

ment à conserver la forme primitive de la racine : aussi la voyelle qu'il nous présente est-elle tantôt plus légère et tantôt plus pesante que celle des autres temps; il fait, par exemple, *ἔτραπον*, quand, au contraire, l'aoriste premier et l'imparfait font *ἔτρεψα* et *ἔτρεπον*. Si nous avons donc les aoristes *ἔλιπον*, *ἔφυγον*, *ἔτυχον* en regard des imparfaits *ἔλειπον*, *ἔφευγον*, *ἔτευχον*, on ne peut pas dire, pour expliquer cette différence, que l'aoriste indique l'action momentanée et l'imparfait l'action continue, et que le gouna est l'expression symbolique de la durée.

A un point de vue plus général, je ne crois pas que la langue ait besoin d'exprimer par un signe particulier la durée d'une action. Il s'entend de soi que chaque espèce d'acte, non moins que chaque espèce de repos, exige un certain laps de temps. Quand je dis «il mange, il boit, il dort, il est assis», on sait bien qu'il n'est pas question d'une action instantanée : il en est de même quand je dis «il mangeait, il buvait, il dormait, il était assis [pendant que se faisait telle ou telle autre action]». Je ne puis donc pas souscrire à cette opinion de Pott que les temps spéciaux [1] prennent, à l'exclusion des autres temps, les caractéristiques des classes, parce qu'ils ont à exprimer une action qui se prolonge. Pourquoi le sanscrit aurait-il inventé neuf formes différentes pour symboliser la durée? et pourquoi, parmi ses dix classes de conjugaison [2], y en aurait-il une privée de tout complément étranger? Je crois plutôt que les caractéristiques ont appartenu, dans l'origine, à tous les temps, et qu'à une époque plus récente, quoique antérieure à la séparation des idiomes, elles ont été éliminées de certains temps, dont la structure ne se prêtait pas à leur maintien. Ainsi l'aoriste [3] et le futur les auront rejetées parce qu'ils s'adjoignaient le verbe substantif; on a dit, en conséquence, *dâsyâmi* et δώσω, au lieu de *dadâsyâmi* et διδώσω. Au parfait, c'est le redoublement qui aura été cause de cette élimination; on a préféré, par exemple, δέδειγμαι à une forme δεδείκνυμαι. La crainte de surcharger le verbe a été jusqu'à faire retrancher, en sanscrit, la désinence personnelle; ainsi à la deuxième personne du pluriel du parfait actif, on a ददृश *dadṛśá* «vous avez vu», en regard du grec δεδόρκ-α-τε.

§ 512. Tableau comparatif du présent moyen.

Il a déjà été question (§ 466 et suiv.) des désinences du

[1] C'est-à-dire le présent et l'imparfait, avec les modes qui en dépendent.

[2] Voyez § 109 ¹.

[3] Nous parlons ici de l'aoriste premier, qui est le plus généralement usité.

moyen. Nous avons vu, à ce sujet, que le présent moyen sert également de passif en grec. En gothique, nous trouvons les formes du moyen presque toujours employées dans le sens du passif. Comme modèle de la première conjugaison principale, nous prendrons le verbe *bar* « porter » (classe 1); pour la seconde conjugaison, le verbe *tan* « étendre » (classe 8) :

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Gothique.
bár-ê[1]	*bair-ê*[2]	φέρ-ο-μαι	. . . .[3]
bár-a-sê	*bar-a-hê*	(φέρ-ε-σαι)	*bair-a-ṣa*[4]
bár-a-tê	*bar-ai-tê*	φέρ-ε-ται	*bair-a-da*

DUEL.

bár-â-vahê	. . . .	φερ-ό-μεθον	. . . .
bár-êtê[5]	. . . .	φέρ-ε-σθον[6]	. . . .
bár-êtê	. . . .	φέρ-ε-σθον	. . . .

PLURIEL.

bár-â-mahê[7]	*bar-â-maidê*	φερ-ό-μεθα	. . . .
bár-a-dvê[8]	*bar-a-dwê?*[9]	φέρ-ε-σθε	. . . .
bár-a-ntê	*bar-ai-ntê*	φέρ-ο-νται	*bair-a-nda.*

[1] Venant de *bar-â-mê* (§§ 467 et 473).

[2] Sur le *ai* de la racine, voyez § 41, et sur le *ai* du gothique *bairaṣa*, § 82.

[3] Est remplacé par la troisième personne.

[4] Les désinences *ṣa*, *da*, *nda* sont des formes mutilées pour *sai*, *dai*, *ndai* (§ 466). Remarquez que dans *bair-a-ṣa*, *bair-a-da* la caractéristique s'est conservée sous sa forme primitive.

[5] Les formes *bárêtê* et *bárêtê* sont pour *bar-a-âtê*, *bar-a-âtê*, qui régulièrement auraient dû faire *bárâtê*, *bárâtê*. Mais dans toute la première conjugaison principale, cet *â* s'est affaibli en *ê* (= *a* + *i*), ou bien l'*â* de la désinence s'est changé en *i* ou *î*, et a donné un *ê* en se combinant avec la caractéristique *a*. — Sur l'origine probable des désinences *âtê*, *âtê*, voyez §§ 474 et 475.

[6] Voyez §§ 474 et 475.

[7] Venant de *bar-â-madê* (§ 472). Avec la désinence zende *maidê* s'accorde d'une manière remarquable la désinence irlandaise *maid* ou *maoid*, par exemple dans *dagh-a-maid* ou *dagh-a-maoid* « nous brûlons » = sanscrit *dáh-â-mahê*, venant de *dáh-â-madê*.

[8] Probablement pour *bar-a-ddvê* (§§ 474 et 475).

[9] Je ne connais pas d'exemple de la désinence *dwê*; mais on peut la supposer

SINGULIER.

Sanscrit.	Grec.
tan-v-ê´ (de *tan-u-mê´*)	*τάν-υ-μαι*
tan-u-šê´	*τάν-υ-σαι*
tan-u-tê	*τάν-υ-ται*

DUEL.

tan-u-váhê	*ταν-ύ-μεθον*
tan-v-â´tê	*τάν-υ-σθον*
tan-v-â´tê	*τάν-υ-σθον*

PLURIEL.

tan-u-máhê (de *tan-u-mad'ê*)	*ταν-ύ-μεθα*
tan-u-d'vê´	*τάν-υ-σθε*
tan-v-átê (de *tan-v-antê*)[1]	*τάν-υ-νται.*

Remarque 1. — Le présent moyen en zend. — En zend, *tan,* s'il est conjugué d'après la même classe, doit faire à la deuxième et à la troisième personne du singulier *tan-ûi-šê* (§§ 41 et 52), *tan-ûi-tê*[2], et à la première et à la deuxième personne du pluriel *tan-u-maid'ê, tan-u-dwê.* La troisième personne du pluriel serait sans doute *tan-v-aitê* ou *tan-v-aintê,* suivant que le zend conserve ou rejette la nasale. Il y a des exemples qui montrent que le zend peut supprimer la nasale, comme le sanscrit. Au sanscrit शासति *śâsáti* correspond le zend [zend] *sĕñhaiti* «ils enseignent», et au moyen शासते *śâsátê* correspond [zend] *sĕñhaitê*[3]. D'un autre côté, le sanscrit, au moyen, conserve quelquefois la nasale dans la deuxième conjugaison principale; exemple : *áćinvanta,* pour la forme plus usitée *áćinvata.* — A la première personne du singulier, le zend a *tan-uy-ê,* avec un *y* euphonique (§ 43).

Remarque 2. — La forme moyenne *vêdê,* en ancien slave. — Autres dé-

d'après l'analogie de la forme secondaire *dwĕm.* Voyez Burnouf, *Yaçna,* notes, p. 38.

[1] Voyez §§ 458 et 459. Nous avons donné plus haut (§ 488) un tableau de la conjugaison de l'actif pour un verbe de la même classe ou d'une classe très-voisine. — Au sujet de l'accentuation, voyez § 492 et Système comparatif d'accentuation, § 66.

[2] D'après le modèle de *kĕrĕ-nûi-tê* «il fait».

[3] Voyez Burnouf, *Yaçna,* p. 480.

bris du moyen dans cette langue. — Il y a, en ancien slave, une forme moyenne unique en son genre, savoir вѣдѣ *vêd-ê,* qui est fréquemment employée, selon Miklosich[1], comme forme secondaire de *vêmĭ* (pour *vêdmĭ*) «je sais». C'est ce savant qui a d'abord reconnu dans *vêdê* un moyen. Si l'on fait abstraction du gouna, que le verbe slave dont il s'agit, différent en cela du verbe sanscrit, conserve au moyen, ainsi qu'au duel et au pluriel de l'actif[2], вѣдѣ *vêd-ê* répond très-bien au sanscrit *vid-ê'.* Comme le sanscrit, le slave a perdu le *m* de la première personne. C'est là, avec beaucoup d'autres faits mentionnés précédemment[3], une raison de croire que le slave s'est détaché du sanscrit postérieurement aux autres idiomes européens.

Si pourtant вѣдѣ *vêdê* était, comme l'admet Miklosich, la seule trace que le moyen eût laissée en slave, on serait autorisé à douter de son identité avec le sanscrit *vidê'*[4]. Mais je crois avoir découvert en slave encore d'autres formes de moyen, notamment dans la conjugaison qui joint, au présent, les désinences personnelles immédiatement à la racine. Je regarde, par exemple, comme appartenant au moyen, la deuxième et la troisième personne de l'aoriste, comme *da-s-tŭ* «tu donnas, il donna», *ja-s-tŭ* «tu mangeas, il mangea», *bü-s-tŭ* «tu fus, il fut». A la deuxième personne, la désinence *tŭ* répond, selon moi, à la désinence sanscrite *t̔âs* (§ 470) : en effet, le *t̔* sanscrit (§ 12) est représenté en slave par т *t;* c'est ainsi qu'au sanscrit *t̔a* de la deuxième personne du pluriel répond, en slave, *tê*[5]. Si l'on remplace la désinence moyenne *t̔âs* par sa forme abrégée *t̔as,* on arrive très-aisément à la forme slave *tŭ* (§ 421). A la troisième personne du singulier, тъ *tŭ* répond au *ta* sanscrit, au *το* grec; on peut comparer дастъ *da-s-tŭ* «il donna» aux aoristes sanscrits comme *á-yâ-s-ta* (racine *yâ* «aller»)[6].

[1] Théorie des formes de l'ancien slave, 2e éditic.., § 252.

[2] Par exemple dans *vê-vê* «nous savons tous deux», *vê-mŭ* «nous savons», *vêd-antĭ* «ils savent». Au contraire, en sanscrit, nous avons *vid-vás, vid-más, vid-ánti.*

[3] Voyez ci-dessus, t. I, p. 17.

[4] Il n'y a pas d'exemple du sanscrit *vidê';* mais le moyen a eu autrefois une plus grande extension que dans le grec et le sanscrit tels qu'ils nous sont parvenus. Peut-être même tous les verbes avaient-ils à l'origine un moyen.

[5] Exemple : *das-te* «vous donnez» (par euphonie pour *dad-te*) = sanscrit *dat-t̔á* (§ 103).

[6] Dans la seconde édition de sa Théorie des formes de l'ancien slave (page 87), Miklosich suppose que les troisièmes personnes du singulier en *tŭ* dérivent des formes

A la troisième personne du pluriel, il s'est également conservé en ancien slave des désinences moyennes, non-seulement à l'aoriste, mais encore plus fréquemment à l'imparfait. Ce sont les formes en *ṅtŭ*, qui correspondent très-bien aux formes sanscrites en *nta* et aux formes grecques en *ντο*. On peut comparer МОГОШѦТЪ *mog-o-śaṅtŭ*[1] «ils pouvaient» avec les aoristes moyens comme *ádik-śanta*, en sanscrit, et comme *ἐδείκ-σαντο* en grec. Le rapport entre *mog-o-śantŭ* et l'actif *mog-o-śaṅ* est le même qu'entre *ádik-śanta*, *ἐδείκ-σαντο* et *ádik-śan*, *ἔδεικ-σαν*[2].

LES TROIS PRÉTÉRITS.

§ 513. Emploi des trois prétérits en sanscrit. — Manières d'exprimer le parfait.

Ainsi que le grec, le sanscrit a, pour exprimer le passé, les formes de l'imparfait, de l'aoriste et du parfait. Mais il n'y attache pas, comme le grec, des nuances différentes : il les emploie toutes indistinctement soit dans le sens de l'aoriste, soit dans celui de l'imparfait grec.

actives en *t*, par l'adjonction d'une voyelle : il rappelle l'adjonction d'un *a* dans les neutres pronominaux comme *tha-ta* (= sanscrit *ta-t*), en gothique. Mais ce fait n'est pas isolé en gothique (§ 18), au lieu qu'il le serait en ancien slave, quoique cette langue eût de très-nombreuses occasions de sauver une consonne finale, en lui adjoignant une voyelle. On sait, en effet (§ 92 m), qu'une loi phonique de l'ancien slave exige la suppression de toutes les consonnes qui se trouvaient primitivement à la fin d'un mot. En regard du génitif sanscrit *nábas-as* «du nuage», nous avons *nebes-e* «du ciel» (§ 269); en regard du nominatif pluriel *sûnáv-as*, nous avons *sŭnov-e* (§ 274); en regard de l'instrumental pluriel *bis*, nous avons *mi* (en lithuanien *mis*). Pourquoi le slave n'a-t-il pas fait *nebes-esŭ*, *sŭnov-esŭ* ? Je ne vois pas de raison pour admettre l'adjonction d'un *ŭ* pour la seule désinence *tŭ*, d'autant plus qu'elle s'explique sans difficulté par la désinence sanscrite *ta*. — Quant au *tŭ* de *da-s-tŭ* «tu donnas», Miklosich suppose que c'est la désinence de la troisième personne qui s'est introduite ici par abus dans la deuxième. Il y a, en effet, des exemples de cette sorte de confusion; mais je n'en connais pas en slave, et il n'est pas nécessaire d'admettre que nous ayons ici une anomalie de cette espèce.

[1] Voyez Miklosich, § 101, p. 87.

[2] Sur l'aoriste premier, en ancien slave, voyez § 561 et suiv.

Le prétérit redoublé, qui répond, quant à la forme, au parfait grec, a le plus souvent le sens de l'aoriste[1]. Il n'existe pas de temps, en sanscrit, qui ait exclusivement pour emploi de marquer l'achèvement de l'action. Pour exprimer qu'un acte est accompli, le sanscrit a d'ordinaire recours à un tour particulier : il remplace l'actif par le passif, c'est-à-dire qu'il prend un participe correspondant par le sens et par la forme au participe latin en *tus*, et il le combine avec le verbe substantif[2]. Voici quelques exemples de cette construction. Dans l'épisode de Sâvitrî[3], un personnage dit : « Tu es allée aussi loin qu'il fallait », *yâvad gamyam gatan tvayâ,* littéralement « quoad eundum [erat], itum [est] a te ». Dans l'épisode de Nalas[4] : « As-tu vu Nalas ? », *kaććit drṣṭas tvayâ nalô* « an visus a te Nalus ? ». Dans l'Urvasî de Kâlidâsa[5] : « Tu as pris sa marche » *gatir asyâs tvayâ hṛtâ* « incessus ejus a te surreptus ».

Il arrive fréquemment aussi que pour indiquer l'achèvement de l'action, celui qui l'a accomplie est désigné comme en étant le possesseur. Ainsi उक्तवान् अस्मि *uktavân asmi* signifie « j'ai dit », littéralement « dicto-prædıtus sum »[6]. Dans Urvasî[7], la question : « as-tu vu ma bien-aimée ? » est rendue par *api drṣṭavân asi mama priyâm,* c'est-à-dire « an viso-præditus es meî amicam ? ».

Nos langues modernes qui, pour exprimer l'achèvement de

[1] L'auteur citera plus loin des exemples tirés des Védas, où l'on trouve le prétérit redoublé employé dans le sens du parfait grec. Voyez § 588. — Tr.

[2] Ce dernier verbe est fréquemment sous-entendu, car le sanscrit l'omet le plus souvent qu'il peut.

[3] *Diluvium cum tribus aliis Mahabharati episodiis.* Sâvitrî, V, 19.

[4] XII, 29.

[5] Édition Lenz, p. 66.

[6] *Uktá* est le participe passé du verbe *vać* « parler ». Dans l'exemple suivant, *drṣṭavân* se compose du suffixe *vant* (nominatif masculin *vân*) et de *drṣṭá*, participe passé du verbe *drś* « voir ». *Priyâm* est le régime à l'accusatif du verbe renfermé dans *drṣṭavân.* — Tr.

[7] Page 73.

l'action, se servent du verbe auxiliaire «avoir», n'emploient pas un autre procédé que le sanscrit : car le suffixe *vant* (dans les cas faibles, *vat*) sert à former des possessifs, et *uktávant* signifie «ayant parlé» comme *vîrávant* «ayant des héros»[1]. Au reste, les formes en *tavant*, quoiqu'elles semblent créées exprès pour rendre le parfait, sont aussi employées quelquefois dans le sens de l'imparfait ou de l'aoriste.

Les verbes neutres, en sanscrit, ont l'avantage de pouvoir employer les participes en *ta*, soit avec le sens actif, soit (ce qui est la signification propre de cette forme) avec le sens passif. Le sens actif est de beaucoup le plus fréquent; nous le trouvons, par exemple, dans cette phrase : *kva nu râǵan gatô 'si* (par euphonie pour *gatas asi*) «quone, rex! profectus es?». Ainsi employée dans le sens actif avec un verbe neutre, la forme en *ta* représente toujours un parfait. Quant au sens passif, on ne le rencontre que dans les constructions impersonnelles, telles que l'exemple précité *gatan twayâ* «itum [est] a te», où le participe est toujours au singulier neutre.

§ 514. Manières d'exprimer le plus-que-parfait en sanscrit.

Le sanscrit est absolument dépourvu d'une forme pour le plus-que-parfait. Là où l'on pourrait s'attendre à le trouver, la langue se sert d'un gérondif, qui a pour rôle d'exprimer la postériorité. Nous avons, par exemple, dans l'épisode de Nalas[2] : *âkrandamânân sanśrutya ǵavênâ 'bisasâra ha* «flentem postquam-audiverat cum-velocitate advenit igitur». La traduction littérale serait «post-auditionem flentem».

Le même gérondif sert aussi, quand il s'agit de l'avenir, à

[1] Les grammairiens indiens supposent un suffixe primitif *tavant*, servant à former des participes passés actifs.

[2] XI, 26.

exprimer le futur passé. Exemple : *kaṭam buddvâ bavišyati*[1] «que deviendra-t-elle quand elle se sera réveillée?», littéralement «après le réveil».

Pour marquer le plus-que-parfait, le sanscrit emploie également le locatif absolu. *Apakrântê nalê râǵan damayantî*...... *abudyata*[2] «postquam-profectus-erat Nalus, ô rex! Damayantî... expergefacta est» (littéralement «profecto Nalo»).

§ 515. Les trois prétérits sanscrits avaient-ils à l'origine des significations différentes?

Le sanscrit a-t-il, de toute antiquité, employé ses trois prétérits sans y attacher aucune différence de signification? Faut-il croire qu'il ait ainsi prodigué inutilement ses formes? Ou bien ces trois temps se distinguaient-ils à l'origine, comme en grec, par des nuances particulières, qui se sont effacées dans le cours du temps? Cette seconde supposition me paraît la plus vraisemblable. Si le corps des mots s'émousse et s'use à la longue, le sens n'est pas moins sujet aux altérations et aux dégradations. Pourquoi, par exemple, le sanscrit a-t-il un si grand nombre de verbes signifiant «aller»? Ils devaient désigner à l'origine les diverses variétés du mouvement, et l'on retrouve encore pour quelques-uns des traces de cette diversité. Ainsi le verbe sanscrit *sárpâmi* «je vais» a dû avoir le sens de «ramper», comme *serpo*, *ἕρπω*, car c'est d'après ce verbe que les Indous, ainsi que les Romains, ont nommé le serpent (*sarpá-s*, *serpens*, comparez le grec *ἑρπετόν*)[3].

[1] Nalas, X, 22.

[2] Nalas, XI, 1.

[3] Je crois pouvoir rapporter à la même famille la racine germanique *slip*, *slif* «traîner, glisser». En vieux haut-allemand, nous avons *slîfu*, *sleif*, *slifumês*; en anglais, *I slip*. La forme gothique serait sans doute *sleipa*, *slaip*, *slipum* (le *p* primitif conservé invariable comme dans *slêpa* = *svápimi* «je dors»). La forme *slip* suppose une métathèse de *sarp* en *srap* et le changement de *r* en *l*. Comme les semi

Si les trois prétérits sanscrits se distinguaient d'abord par des nuances qui se sont effacées dans la suite, le prétérit redoublé avait sans doute le même rôle que son congénère le parfait grec, c'est-à-dire qu'il marquait l'action accomplie. Le redoublement n'étant pas autre chose à l'origine qu'une manière de renforcer l'idée, le langage aura opposé la racine redoublée, comme type de ce qui est achevé et accompli, à la racine non redoublée, qui exprime l'action inachevée et en voie d'accomplissement. Par le sens comme par la forme, le parfait est proche parent de l'intensif sanscrit, qui admet également le redoublement [1].

§ 516. L'imparfait et l'aoriste sanscrits avaient-ils à l'origine des significations distinctes?

Il nous reste à examiner s'il y a des raisons de croire que les deux prétérits à augment, qui remplissent en grec l'office d'imparfait et d'aoriste, avaient reçu dès l'origine des significations différentes et avaient été créés pour des emplois distincts.

Rien, dans la forme de ces temps, ne nous autorise à le penser. Le seul indice qu'on pourrait apercevoir, ce seraient les aoristes grecs comme ἔλιπον, ἔδων, comparés aux imparfaits ἔλειπον, ἐδίδων, et les aoristes sanscrits comme *álipam* [2], *ádâm*, comparés à *álimpam*, *ádadâm*. On pourrait être tenté de regarder les premières formes comme les formes primitives, et de voir

voyelles permutent fréquemment entre elles, et comme une seule et même racine, en s'altérant diversement, a très-souvent donné naissance à plusieurs racines nouvelles, je serais tenté de rapporter encore à la même origine le verbe *swip*, *swif* «courir çà et là», en moyen haut-allemand *swîfe*, *sweif*, *swifen*.

[1] Pour donner à la syllabe réduplicative encore plus d'énergie, l'intensif la frappe du gouna (§ 753 et suiv.).

[2] Il ne faudrait pas croire que le sanscrit *lip* et le grec λιπ soient de même famille : la racine sanscrite signifie «oindre» et a pour dérivés, en grec, λίπος, ἀλείφω. Mais le rapport entre *álipam* et *álimpam* est jusqu'à un certain point semblable à celui qui existe entre ἔλιπον et ἔλειπον; le verbe grec, pour s'alléger, se débarrasse à l'aoriste du gouna, comme le verbe sanscrit, au même temps, élimine la nasale.

dans leur brièveté et leur rapidité, comparée à la pesanteur de l'imparfait, l'expression de l'action instantanée[1]. L'aoriste, pourrait-on dire alors, se débarrasse du gouna et des autres caractéristiques, parce que, dans l'ardeur du récit, le narrateur ne se donne pas le temps de les prononcer; c'est pour une raison analogue que l'impératif sanscrit emploie, à la seconde personne du singulier, la forme verbale la plus faible, à cause de la rapidité naturelle du commandement[2]. Mais cette explication souffre de graves difficultés.

En premier lieu, cette sorte particulière d'aoristes comme ἔλιπον, ἔδων, *álipam*, *ádâm*, est relativement rare, en sanscrit comme en grec. De plus, l'aoriste n'est pas le seul temps qui supprime les caractéristiques. Enfin, dans l'une et l'autre langue, l'aoriste a la plupart du temps une forme plus pleine que l'imparfait. On peut comparer, par exemple, l'aoriste sanscrit *ádikśam* (= ἔδειξα) avec l'imparfait *ádiśam*. Ici les rapports sont renversés, et c'est l'imparfait qui est formé comme les aoristes précités *álipam*, *ádâm*.

Est-ce la sifflante de l'aoriste premier (*ádik-śam*, ἔδειχ-σα) qui aurait pu lui donner sa signification particulière? Mais cette sifflante appartient, comme on le verra plus tard (§ 542), au verbe substantif : ce verbe pouvait concourir aussi bien à la formation de tous les temps, et il sert, en effet, à en former plusieurs n'ayant aucun point de contact entre eux.

On peut donc affirmer que rien, dans la forme, n'implique une différence de signification entre l'imparfait et l'aoriste. Il ne s'ensuit pas que dès une époque très-reculée, et avant la séparation des idiomes indo-européens, l'aoriste et l'imparfait n'aient pu adopter des sens distincts : la langue a pu profiter

[1] Par action instantanée j'entends celle qui nous semble telle, soit parce qu'elle vient dans le récit s'ajouter à d'autres actions, soit pour tout autre motif.

[2] Comparez, par exemple, *vid-dí* «sache» à *vê't-tu* «qu'il sache», *yung-dí* «unis» à *yunáktu* «qu'il unisse».

de quelques divergences peu importantes, pour attacher à deux formes, primitivement équivalentes, des nuances de signification particulières. C'est un fait assez fréquent dans l'histoire des langues qu'une seule et même forme finisse par se scinder en plusieurs, et que chacune d'entre elles soit alors affectée à un usage spécial. Le nominatif sanscrit *dâtâ'*[1], par exemple, signifie à la fois « donateur » et « devant donner »; mais le latin, de cette forme unique, en a tiré deux, en ajoutant encore un *ŏ* à l'ancien thème. Il a réservé la formation nouvelle (*datûrus*) pour le participe futur, tandis que l'ancienne (*dator*), restée plus près du type primitif, est toujours employée, ainsi que le grec δοτήρ, comme nom d'agent.

IMPARFAIT.

§ 517. Caractères de l'imparfait. — Tableau comparatif de l'imparfait en sanscrit et en grec.

Nous allons examiner successivement les trois prétérits.

Nous commencerons par celui que dans ma Grammaire sanscrite j'ai appelé le prétérit augmenté uniforme, pour le distinguer de l'autre prétérit à augment, qui admet sept formations différentes[2]. Nous emploierons ici les termes d'imparfait et d'aoriste, quoiqu'ils éveillent l'idée d'une différence de signification qui n'existe pas en sanscrit.

Le temps sanscrit qui répond, quant à la forme, à l'imparfait grec, présente les caractères suivants. Pour exprimer l'idée du passé, il se fait précéder de la voyelle *a*, laquelle reçoit toujours l'accent tonique[3]; il a la caractéristique de la classe; enfin, il

[1] Thème *dâtă'r* (§ 144).

[2] Quatre de ces formations répondent plus ou moins, en grec, à l'aoriste premier; les trois autres répondent à l'aoriste second.

[3] Il en est de même à l'aoriste.

a les désinences émoussées ou secondaires (§ 430), probablement à cause de la surcharge résultant de l'augment.

Comme exemple de la première conjugaison principale, on peut comparer *ábar-a-m* «je portais»[1] avec *ἔφερ-ο-ν*; comme exemples de la deuxième, *ádadâ-m* «je donnais» avec *ἐδίδω-ν*, *ástṛ-ṇar-am*[2] «je répandais» avec *ἐστόρ-νῡ-ν*, et *ákrî-ṇâ-m* «j'achetais» avec *ἐπέρ-νᾱ-ν*. On a donné plus haut (§§ 481, 485 et 488) le tableau de l'imparfait de ces trois verbes. Nous nous contenterons donc de présenter ici le tableau de *ábar-a-m*, *ἔφερ-ο-ν*.

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
Sanscrit.	Grec.	Sanscrit.	Grec.	Sanscrit.	Grec.
ábar-a-m[3]	*ἔφερ-ο-ν*	*ábar-â-va*	....	*ábar-â-ma*	*ἐφέρ-ο-μεν*
ábar-a-s	*ἔφερ-ε-ς*	*ábar-a-tam*	*ἐφέρ-ε-τον*	*ábar-a-ta*	*ἐφέρ-ε-τε*
ábar-a-t	*ἔφερ-ε-(τ)*[4]	*ábar-a-tâm*	*ἐφερ-έ-την*	*ábar-a-n*	*ἔφερ-ο-ν.*

§ 518. L'imparfait en zend. — Imparfaits zends ayant conservé l'augment.

A l'imparfait comme à l'aoriste, le zend supprime ordinairement l'augment. Il n'y a pourtant pas complétement renoncé: voici des exemples où il s'est conservé à l'imparfait : *apĕrĕsad* «il demandait»[5], *abavad* «il était», *aśaṇhad* «il disait», *paiti ahmâi adavata* «il lui répondait», *paiti ahmâi avaśata*[6] (même sens).

[1] Nous traduisons par «je portais», quoiqu'on puisse traduire aussi par «je portai, j'ai porté». La même observation s'applique aux formes sanscrites et zendes citées dans les paragraphes suivants. — Tr.

[2] Voyez § 437, remarque.

[3] Voyez § 437, remarque.

[4] Voyez § 461.

[5] Vendidad, chapitre XVIII. Mais *pĕrĕsad* est beaucoup plus fréquent.

[6] Spiegel (De quelques interpolations dans le Vendidad, page 68) regarde ce verbe comme une forme secondaire du sanscrit *vac*. Je le rapporte au sanscrit वाश् *vâś* «crier», que je regarde d'ailleurs lui-même comme de même origine que *vac*; en effet, *c* et *ś* dérivent l'un et l'autre d'un *k* primitif. Voyez Glossaire sanscrit, édition de 1847, page 317.

adâonta «ils pensaient», *advaranta* ou *advarĕnta* «ils couraient». Ce dernier vient d'une racine *dvar* qui est probablement une altération du sanscrit *tvar* «se hâter», à moins qu'il n'y ait eu primitivement les deux racines *tvar* et *dvar* marquant l'une et l'autre le mouvement; on pourrait alors rapporter à cette dernière le sanscrit *dvâr* (féminin) et *dvâra-m* (neutre) «porte, entrée»[1]. La forme précitée *adâonta* appartient à la racine sanscrite *dyâi* «meditari»[2], qui a perdu sa semi-voyelle, en sorte que le zend traite *dâ* comme étant la racine. Il faut qu'elle ait eu aussi l'acception «voir», car le mot *dôi-ťra* «œil»[3] en est dérivé; dans ce mot, la racine sanscrite *dyâ* ou *dyâi* a perdu sa voyelle, vocalisé le *y* en *i* et frappé cet *i* du gouna.

§ 519. Conjugaison de l'imparfait en zend.

Il y a, en zend, des exemples assez nombreux de l'imparfait actif. Nous en citerons quelques-uns, qui feront connaître les désinences du temps en question.

Première conjugaison principale. — Singulier. Première personne : *uṣbar-ĕ-m* «je faisais sortir»; *frâťwarĕś-ĕ-m* ou *frâťwĕrĕś-ĕ-m*[4] «je créais»; *frâdaiśaêm* «je montrais», pour *frâdaiś-ayĕ-m* = sanscrit *prâdêś-aya-m* «je faisais montrer» (§ 42).

Deuxième personne : *frâdaiś-ayô* «tu montrais»; *kĕrĕ-nvô*[5] «tu faisais».

[1] Voyez Glossaire sanscrit, page 179, et comparez *tŏraṇa* (masculin et neutre) «porte».

[2] ध्यै *dyâi* (classe 1), ou plutôt *dyâ* (classe 4). Voyez § 109[a]. 2.

[3] Le suffixe zend *ťra*, en sanscrit *tra*, marque l'instrument à l'aide duquel on fait l'action exprimée par le verbe (§ 816).

[4] Comme la préposition sanscrite *pra* est ordinairement rendue en zend par *frâ* avec un *â* long, il n'y a pas de raison pour supposer que *frâťwarĕś-ĕ-m* contienne un augment. Mais je crois bien reconnaître l'augment dans la forme *uṣ-aṣayaṇha* «tu naissais» (§ 469), où il serait difficile d'expliquer le premier *a* comme une simple voyelle de liaison. Comparez § 500.

[5] Au lieu de *kĕrĕnaus*. Ainsi qu'il arrive souvent, à la caractéristique déjà contenue

Troisième personne : *gaś-a-d* « il venait » = sanscrit *ágaćć-a-t* « il allait ».

Pluriel. Troisième personne : *gaśĕn* « ils venaient »; *baren* « ils portaient ».

Comme exemples de la deuxième conjugaison principale, nous citerons :

Singulier. Première personne : *dadaim* « je posais, je faisais » = sanscrit *ádadâ-m*, grec ἐτίθη-ν; *mrau-m*[1] « je parlais ».

Deuxième personne : *mrau-s* « tu parlais ».

Troisième personne : *mrau-d*[2] « il parlait »; *kĕrĕ-nau-d* « il faisait ».

Au pluriel, ces deux derniers verbes feraient sans doute *amrû-ma*, *amrû-ta* (= sanscrit *ábrû-ma*, *ábrû-ta*) et *kĕrĕ-nu-ma*, *kĕrĕ-nu-ta*, comme en grec nous avons ἐσΊόρ-νυ-μεν, ἐσΊόρ-νυ-τε = sanscrit *ástṛ-ṇu-ma*, *ástṛ-ṇu-ta*. Il est plus difficile de conjecturer quelle serait la troisième personne du pluriel.

§ 520. L'imparfait employé en zend comme subjonctif présent. — Emploi analogue du prétérit redoublé.

En ce qui concerne l'emploi de l'imparfait, il faut encore remarquer que le zend se sert très-fréquemment de ce temps comme de subjonctif présent, et que le prétérit redoublé est quelquefois employé avec le même sens. Il semble que dans ces constructions le passé soit envisagé par son côté négatif, c'est-à-dire comme niant la réalité présente, et que, par conséquent, il ait été trouvé propre à exprimer le subjonctif, qui manque également de cette réalité. C'est pour une raison du même

dans le verbe est encore venue se joindre celle de la première classe, comme si nous avions en grec ἐδείκ-νυ-ες, au lieu de ἐδείκ-νῡ-ς.

[1] La forme sanscrite est *ábrav-am*. Comparez la contraction du sanscrit यवम् *yávam* « oryzam » en ???? *yaum*. Au sujet du *b* changé en *m*, voyez § 63.

[2] Ces deux personnes supposent en sanscrit les formes *ábrô-s*, *ábrô-t*; mais nous avons, avec insertion irrégulière d'une voyelle de liaison, *ábrav-î-s*, *ábrav-î-t*.

ordre que le zend, là même où il emploie le subjonctif, exprime bien plus souvent l'action actuelle à l'aide de l'imparfait qu'à l'aide du présent. Pour la même cause, le conditionnel, en sanscrit, est pourvu de l'augment, et la relation conditionnelle, en allemand et en latin, est marquée par des temps du passé.

Voici des exemples de l'imparfait de l'indicatif employé en zend avec le sens du subjonctif présent : *fraća kĕrĕntĕn*[1] « qu'ils découpent » = sanscrit *ákṛntan; dva vâ nara aṇhĕn panća vâ* « qu'ils soient deux hommes ou cinq »; *yêṣi aṇhaḍ âtravâ*[2] « si c'est un prêtre »; *yêṣi aṇhaḍ rataistâo* « si c'est un guerrier »; *yêṣi aṇhaḍ vâstryô* « si c'est un laboureur »; *yêṣi aṇhaḍ śpâ* « si c'est un chien »[3]; *yêṣi vaśĕn maṣdayaśna ṣaṅm raudayaṅm*[4] « si les Maṣdayaśniens (adorateurs d'Ormuzd) veulent cultiver la terre ». La conjonction *yêṣi,* que nous trouvons dans la plupart de ces exemples, aime à être suivie d'un mode autre que l'indicatif, soit le potentiel, soit le subjonctif, ou bien elle se fait suivre de l'imparfait de l'indicatif comme représentant du subjonctif présent. On trouve aussi quelquefois, après *yêṣi,* le parfait redoublé employé dans le même sens; exemples : *yêṣi môi yima nôiḍ vîvîśê*[5] « si, ô Yima, tu ne m'obéis pas »; *yêṣi tûtava* « s'il peut » ou (d'après Anquetil) « si on le peut ».

§ 521. L'imparfait après la particule prohibitive *mâ*, en sanscrit. — L'imparfait arménien.

Le sanscrit fait de ses deux prétérits augmentés un emploi qui se rapproche jusqu'à un certain point de ces constructions

[1] Vendidad-Sâdé, manuscrit lithographié, p. 233.

[2] Nous reviendrons plus loin (§ 532) sur la désinence de *aṇhaḍ*.

[3] Vendidad-Sâdé, pages 230 et 231.

[4] *Ibidem*, page 198. Je lis *raudayaṅm* au lieu de *raudyaṅm;* nous trouvons ailleurs (page 179) la leçon *raudayĕn*, qui contient deux autres fautes.

[5] Fargard 2.

zendes. L'imparfait et l'aoriste, précédés de la particule prohibitive *mâ*, prennent le sens de l'impératif.

On a vu plus haut (§ 449) que l'impératif prohibitif arménien, c'est-à-dire le temps qui après la négation *mi* prend la place de l'impératif, est très-probablement un ancien imparfait privé de l'augment. Abstraction faite de cette construction, l'arménien ne paraît avoir conservé qu'un seul imparfait simple, à savoir celui de la racine *es* « être »[1]. Tous les autres imparfaits renferment la racine *es*[2], dont la sifflante est devenue un *r* à la troisième personne (*êr*) et s'est perdue partout ailleurs[3]. Je fais suivre l'imparfait de *berem* « je porte », placé en regard de l'imparfait du verbe substantif :

SINGULIER.		PLURIEL.	
էի *êi*	բերէի *berêi*	էաք *êaq́*	բերէաք *berêaq́*
էիր *êir*	բերէիր *berêir*	էիք *êiq́*	բերէիք *berêiq́*
էր *êr*	բերէր *berêr*	էին *êin*	բերէին *berêin.*

§ 522. Conjugaison de l'imparfait arménien.

L'*ê* de *berêaq́* « ferebamus » appartient à la fois à la caractéristique du verbe principal et au verbe auxiliaire annexe. La forme *êaq́* « nous étions » suppose en sanscrit une forme comme *âsâma;* par l'insertion de la voyelle, *êaq́* se trouve plus près du latin *er-â-mus* que du sanscrit *âsma* ou du grec *ἦμεν*. Je considère l'*i* de *êiq́* « vous étiez » et de *êin* « ils étaient » comme un affaiblissement pour l'*a;* si l'on rétablit cet *a*, *êan* répondra très-bien, sauf la suppression de la consonne radicale, au sanscrit *âsan* et au grec *ἦσαν*. Dans la deuxième et la troisième conju-

[1] Voyez § 183[b], 2.

[2] Sauf, bien entendu, les formes dans lesquelles nous reconnaîtrons plus loin des aoristes.

[3] Le σ de la racine ἐσ s'est perdu de même, en grec, à l'imparfait ἦν, ἦς, ἦ, ἦμεν, ἦτε, ἦτον, ἤτην.

gaison, le verbe auxiliaire annexe est moins visible : l'*a* de la deuxième conjugaison, en s'unissant avec le է *ê* du verbe auxiliaire, donne այ *ai;* on a, par exemple, որսայի *orsaii* «je chassais», pluriel *orsaiaq*. Après l'*u* de la troisième conjugaison, la voyelle du verbe auxiliaire disparaît complétement; exemple : *aṙnui* «accipiebam», pluriel *aṙnuaq*. Dans toutes les conjugaisons, on reconnaît clairement le verbe annexe à la troisième personne du singulier, où le *r* final ne peut appartenir à la désinence personnelle, mais doit être sorti de l'ancien *s* radical du verbe substantif (§ 183[b], 2).

§ 523. L'aoriste en lithuanien.

L'aoriste lithuanien[1] a une double origine. Dans les verbes primitifs, il répond à l'aoriste sanscrit (sixième formation)[2]; dans les verbes qui appartiennent à la dixième classe sanscrite (§ 506), il répond à l'imparfait[3]. Je fais suivre l'aoriste lithuanien *raudő-jau* «je pleurai», que je mets en regard de l'imparfait sanscrit *árôdayam* «je faisais pleurer»[4].

SINGULIER.		DUEL.	
Sanscrit.	Lithuanien.	Sanscrit.	Lithuanien.
árôd-aya-m	*raud-őj-u*	*árôd-ayâ-va*	*raud-őjō-wa*
árôd-aya-s	*raud-ője-i*	*árôd-aya-tam*	*raud-őjō-ta*
árôd-aya-t	*raud-őjō*	*árôd-aya-tâm*	Comme au sing.

PLURIEL.

Sanscrit.	Lithuanien.
á-rôd-ayâ-ma	*raud-őjō-me*
á-rôd-aya-ta	*raud-őjō-te*
á-rôd-aya-n	Comme au sing.

[1] D'accord avec Kurschat, je nomme maintenant ainsi le temps que Ruhig et Mielcke appellent le parfait.

[2] Voyez § 575.

[3] Voyez ci-dessus, t. I, p. 408, note 3.

[4] Voyez le présent du même verbe, § 109[a], 6.

Remarque. — Explication de l'ō de l'aoriste lithuanien. — On peut se demander d'où provient l'ō qui, à l'aoriste lithuanien, précède immédiatement les désinences personnelles[1]. Il faut remarquer que cette voyelle, qui répond à l'a du présent, se trouve dans tous les verbes lithuaniens; on a, par exemple, *lìpo* «il colla», *lìp-ō-te* «vous collâtes». Au contraire, le présent fait *lìmp-a* «il colle», *lìmp-a-te* «vous collez»[2]. Il est probable qu'en allongeant la voyelle caractéristique qui précède la désinence personnelle, la langue a voulu faire mieux ressortir son prétérit, d'autant plus que le lithuanien a perdu la vraie expression du passé, savoir l'augment. Je n'hésite donc pas, malgré cet allongement, à voir dans *lip-a-ú, lìp-ō-me* le représentant de l'aoriste sanscrit *álip-a-m, á-lip-â-ma*, de même que *limp-ù, lìmp-a-me* représente le présent sanscrit *limp-ấ-mi, limp-ấ-mas*[3].

§ 524. Origine de l'imparfait d'habitude, en lithuanien. — La racine *dâ* ou *dâ* jointe au verbe, en lithuanien et en gothique.

Dans la forme lithuanienne appelée l'imparfait d'habitude, comme *sùk-dawau* «j'avais l'habitude de tourner», *dawau* est un verbe auxiliaire annexe. Il ne diffère pas beaucoup de *dawjaú* (présent *dű-mi*) «je donnais, j'ai donné», dont il se sépare seulement en ce qu'il est fléchi comme *lipaú* et les aoristes analogues. Cependant, comme il y a en sanscrit, à côté de *dâ* «donner», auquel se rattache le lithuanien *dűmi*, une racine धा *dâ* «poser» qui est également représentée en lithuanien, et qui fait au présent *dḗmi* «je pose», on peut attribuer à cette dernière racine le verbe auxiliaire renfermé dans *sùk-dawau*. Il est vrai que le prétérit simple de *dḗmi* est *dḗjau* et non *dawjau* ou *dawiau*. Mais *dḗmi* est pour *dami* (= sanscrit *dádâmi*, grec

[1] A la troisième personne des trois nombres, cet ō est final, parce que la désinence personnelle est tombée.

[2] En sanscrit, nous avons partout un *a* bref : *limp-á-ti, limp-á-ta; álip-a-t, álip-a-ta*. On a vu (§ 434) que l'allongement de l'*a* dans *limp-â-mi, limp-â-mas* est dû à une loi phonique particulière au sanscrit.

[3] Au sujet de l'ō de *raudōju, raudōjau* et des formes analogues, voyez § 109[a], 6.

τίθημι), ce qui explique l'*a* de *dawau;* quant au *w*, nous le trouvons également au prétérit *dawjau,* quoique l'un de ces deux verbes n'y eût pas plus de droit que l'autre. Il se pourrait donc que l'adjonction du verbe auxiliaire, dans *sùk-dawau*, appartînt à une époque où *dũmi* «je donne» et *dẽmi* «je pose» étaient, dans leur conjugaison, aussi rapprochés l'un de l'autre qu'en sanscrit *dádâmi* et *dád'âmi;* en effet, ces deux derniers verbes ne diffèrent que par l'aspiration, laquelle n'existe pas en lithuanien. Comme *dád'âmi,* quand il est précédé de la préposition *vi,* prend en sanscrit le sens de «faire», et qu'en zend il a ce sens même sans préposition, ce verbe paraît bien approprié, par sa signification, au rôle de verbe auxiliaire (§ 636). C'est la même racine que nous retrouvons dans la dernière partie du gothique *sôk-i-da* «je cherchais», *sôk-i-dêdum* «nous cherchions»: j'ai déjà expliqué dans mon premier ouvrage que ces mots renferment le verbe qui a donné le substantif *dêds* «action»; le sens littéral de *sôk-i-dêdum* serait donc «nous chercher faisions»[1].

Il reste à examiner quelle peut être l'origine du *w* de *sùk-dawau;* je crois que dans ce mot, comme dans *dawiaú* «je donnais» et dans *stówmi* «je suis debout», pluriel *stów-i-me,* le *w* est l'amollissement du *p* qui est joint, en sanscrit, au causatif des racines finissant par un *â* ou par une diphthongue (§ 747). Les racines *st'â* «être debout», *dâ* «donner», *d'â* «poser» forment les causatifs *st'âp-áyâ-mi, dâp-áyâ-mi, d'âp-áyâ-mi.* Il faudrait donc identifier le lithuanien *daw-ia-ú*[2] avec l'imparfait sanscrit *ádâp-aya-m, stôw-ja-ú* avec *ást'âp-aya-m,* et le *dawau* de *sùk-dawau* avec अधापयम् *ád'âp-aya-m*[3]. En ce qui concerne l'amollissement du *p* en *w,* on peut comparer les mots français *savoir*, *recevoir,*

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, page 151 et suiv.

[2] Venant de *daw-ia-m*, § 436, 1.

[3] Il est probable que *-daw-ia-u* s'est affaibli en *-dawau* à cause de la surcharge résultant de la composition.

neveu, *pauvre*, *poivre*, *avoir*, *devoir*, *cheval*, où le *p* ou le *b* latin, placé entre deux voyelles, s'est également amolli en *v*. Comparez aussi l'anglais *seven* et l'arménien *evtn* (§ 315) au sanscrit *sáptan*, védique *saptán*[1].

§ 525. L'imparfait en ancien slave.

Nous passons à l'imparfait en ancien slave. Il est de formation nouvelle, comme l'imparfait latin en *bam* (§ 526) : il se termine en *achŭ*. On a vu (§ 92[g]) que le х *ch* répond à un *s* sanscrit. Si les aoristes comme *dachŭ* «je donnai» représentent les aoristes sanscrits en *sam* (§ 561 et suiv.), il s'ensuit que les imparfaits comme *vesê-achŭ* doivent contenir le thème du verbe principal combiné avec l'imparfait de la racine sanscrite *as*[2]. Cet imparfait n'est plus employé seul; mais ce n'est pas une raison pour qu'il ne se soit pas maintenu dans des formes composées. L'*a* de *as* est resté *a* en slave, peut-être parce qu'il s'est mêlé avec l'*a* de l'augment. A la deuxième personne du pluriel, la ressemblance est frappante entre le slave *aste* et le sanscrit *âs-ta* (en grec ἦσ-τε). A la deuxième et à la troisième personne duelles, *asta* représente le sanscrit *âs-tam* «vous étiez tous deux» (ἦσ-τον) et *âs-tâm* «ils étaient tous deux» (ἤσ-την); on sait (§ 92[m]) que les consonnes finales primitives tombent toujours en slave.

Devant le в *v* et le м *m* de la première personne duelle et plurielle, on insère la voyelle de liaison *o*; on a donc : *ach-o-vê*, *ach-o-mŭ* pour le sanscrit *âs-va*, *âs-ma*. A la troisième personne, *achun̄* (pour *asun̄*) répond au sanscrit *âsan* et au grec ἦσαν.

Le thème du verbe attributif se termine en *ê* ou en *a*. L'*ê*

[1] J'ai déjà donné cette explication dans la première édition de cet ouvrage (§ 525). Comparez Schleicher, Grammaire lithuanienne, p. 97.

[2] On verra plus loin (§ 542) que les aoristes sanscrits en *sam* contiennent le *s* du verbe substantif *as*, avec les désinences de l'imparfait. — Tr.

est plus fréquent; l'*a* ne se trouve qu'après un *j* [1], après ч *ć* (venant de *k*) et dans les verbes appartenant à la dixième classe sanscrite, dont le thème se termine aussi en *a* à l'aoriste et à l'infinitif. Comme exemples, nous citerons : несѣахъ *nesê-achŭ* «je portais»; *veṣê-achŭ* «je transportais»; *peća-achŭ* «je cuisais» (présent : *pek-u-ṅ, peć-e-śi*); *bij-achŭ* «je frappais» (présent : *bij-u-ṅ, bij-e-śi,* § 502); *ṣelê-achŭ* «je désirais» (présent : *ṣelêju-ṅ, ṣelêje-śi,* aoriste *ṣelê-chŭ*); *gorê-achŭ* «je brûlais» (présent : *gor-ju-ṅ, gor-i-śi,* aoriste *gorê-chŭ,* § 504); *chvalja-achŭ* «je louais» (présent : *chvalju-ṅ, chvalje-śi,* aoriste *chvalê-chŭ,* § 504); *dêla-chŭ* «je travaillais» (présent : *dêlaju-ṅ, dêlaje-śi,* aoriste *dêla-chŭ*).

Je regarde partout l'*ê* ou l'*a* qui précède l'*a* du verbe auxiliaire comme la caractéristique de la dixième classe sanscrite (§ 504 et suiv.), et j'admets que les verbes qui n'appartenaient pas déjà par eux-mêmes à cette classe, y ont passé à l'imparfait [2]. Je crois donc devoir identifier le ѣ *ê* de *veṣ-ê-achŭ* «je transportais» avec celui des formes comme *gor-ê-achŭ,* aoriste *gorê-chŭ,* et le premier *a* de *bij-a-achŭ* avec celui de *rüd-a-achŭ.* La différence entre l'imparfait *chval-ja-achŭ* et l'aoriste *chval-ê-chŭ* vient de ce qu'à l'imparfait la caractéristique sanscrite *aya* conserve sa syllabe finale, au lieu qu'elle est toujours contractée dans les formes générales; le ѣ *ê* (pour *ai*) de *chval-ê-chŭ* nous présente le même changement de अय् *ay* en *ê* que nous trouvons en prâcrit et en latin (§ 109ª. 6).

Les verbes qui appartiennent à la neuvième classe sanscrite ajoutent encore l'*ê* à la caractéristique de cette classe; exemples : *gübn-ê-achŭ* «je périssais» (présent *güb-nu-ṅ, güb-ne-śi* [3], aoriste *güb-o-chŭ*). C'est comme si du sanscrit *krî-ṇâ-mi* (§ 485) venait

[1] On a vu (§ 275) que le *j* se fait aussi suivre de l'*a* dans la déclinaison.

[2] Comparez § 505, et rapprochez les verbes lithuaniens à conjugaison mixte (§ 506).

[3] Voyez § 497.

un verbe dérivé *krînayâm*. Il y a aussi en grec des formes de cette sorte, par exemple περνάω, qui vient de πέρνημι.

L'*ê* s'ajoute enfin à l'imparfait des verbes qui joignent immédiatement les désinences personnelles à la racine (§ 436, 2); exemple : *jad-ê-achŭ* «je mangeais»[1]. A l'aoriste, au contraire, nous avons *jad-o-chŭ* (avec *o* comme voyelle de liaison), à l'infinitif *jas-ti*, au supin *jas-tŭ* (par euphonie pour *jad-ti*, *jad-tŭ*, § 103). Le verbe вѣмь *vêmĭ* «je sais» (en sanscrit *vêd-mi*) prend l'*ê* à tous les temps, excepté à l'impératif et aux participes dérivés du présent; nous avons, par exemple, l'imparfait *vêd-ê-achŭ* «je savais»[2], l'aoriste *vêd-ê-chŭ*, les participes passés actifs *vêd-ê-vŭ* et *vêd-ê-lŭ*, l'infinitif *vêd-ê-ti*, le supin *vêd-ê-tŭ*.

On trouvera plus loin (§ 532) le tableau de l'imparfait en ancien slave.

§ 526. Origine de l'imparfait latin. — Comparaison avec le celtique.

J'ai exprimé pour la première fois dans mon Système de conjugaison de la langue sanscrite l'idée que les imparfaits latins en *bam*, comme les futurs en *bo*, renferment le verbe substantif. Ces formes contiennent la même racine *bû* «être» (§ 509), qui a donné en latin le parfait *fui*, l'infinitif *fore* et le subjonctif archaïque *fuam*[3]. A moins de nier d'une manière générale que les formes grammaticales puissent provenir d'une composition, on ne doit pas s'étonner de voir intervenir le verbe substantif dans la conjugaison des verbes attributifs : sa place y est en quelque sorte marquée d'avance, puisqu'il sert (de là

[1] En sanscrit, le causatif de *ad* «manger» fait à l'imparfait *âd-aya-m*.

[2] Comparez à cette forme, après en avoir retranché le verbe substantif annexe, l'imparfait du causatif sanscrit : *ávêd-aya-m*.

[3] Ag. Benary est donc dans l'erreur, quand il dit, dans sa Phonologie romaine, que le latin *bam* n'a pas encore été rapproché du sanscrit *ábavam*. Voyez mon Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 97.

son nom de copule) à unir le sujet, qui est représenté par les désinences personnelles, avec l'attribut qui est exprimé par la racine. En prenant le verbe auxiliaire, l'imparfait latin ne fait pas autre chose que ce que font le grec et le sanscrit à l'aoriste : seulement l'un se sert de la racine *bû*, les deux autres de la racine *as, ĕs*.

La même racine *bû* est chargée, dans les langues celtiques, d'un rôle analogue. Dans le dialecte irlandais, on a les formes *meal-fa-m*, ou *meal-fa-maid*, ou *meal-fa-maoid* «nous tromperons»; *meal-fai-dhe* «vous tromperez»; *meal-fai-d* «ils tromperont»; *meal-fai-r* «tu tromperas»; *meal-fai-dh* «il trompera». La forme mutilée *fam*, qui marque la première personne du pluriel, mais qui a perdu le signe de la pluralité, s'accorde d'une façon remarquable avec le latin *bam*. Il ne faut pas nous laisser arrêter par cette circonstance que le latin *bam* sert pour le passé et l'irlandais *fam* pour l'avenir : *fam* est pour *fiam* ou *biam*, car on dit, hors de composition, *biad me* «je serai» (littéralement «sera moi»), *biadh-maoid* «nous serons»[1]; dans ces formes, l'*i* est l'exposant de l'idée de futur (comparez le latin *ama-bis, ama-bit, eris, erit*). Mais en composition, cet *i* a été éliminé, pour éviter la surcharge, et le *b* a été affaibli en *f*. Les faits sont donc les mêmes en irlandais et en latin, quoique, à l'égard de la lettre initiale, le rapport soit renversé : car en latin ce sont les formes simples *fui, fore, fuam* qui ont le *f*, et en irlandais ce sont les formes composées. Mais l'euphonie est la seule cause de cette diversité; on a déjà vu (§ 18) que le latin, au commencement des mots, représente le *b̓* sanscrit par un *f*, tandis qu'à l'intérieur des mots il préfère la moyenne à l'aspirée.

[1] Dans *biad me*, *biadh-maoid*, le signe de la troisième personne du singulier est venu faire corps avec la racine.

§ 527. Allongement de la voyelle *e*, devant la désinence *bam*, dans les verbes de la troisième conjugaison latine.

On peut se demander pourquoi la voyelle caractéristique *ê* est longue dans *leg-ê-bam*, puisque la troisième conjugaison latine correspond à la première classe sanscrite[1], dont l'*a* bref devient en latin un *i* ou (devant un *r*) un *ĕ*. Agathon Benary croit que la voyelle caractéristique s'est fondue avec la voyelle de l'augment[2]. Il serait intéressant de voir le latin, qui a perdu l'augment, le retrouver de cette façon comme expression du passé; mais quoique j'aie adopté autrefois cette opinion[3], je ne voudrais plus aujourd'hui la soutenir avec la même confiance, d'autant plus que le zend, dont j'avais cru pouvoir invoquer l'exemple, et où j'avais cru que l'augment ne s'était conservé qu'à l'abri d'une préposition précédente, en a, comme on l'a vu, conservé d'autres traces (§ 518).

Je pense donc qu'il ne faut pas absolument écarter une autre explication. Il est impossible de nier qu'il y ait des allongements inorganiques, que des voyelles primitivement brèves se changent, pour les besoins de la flexion, en longues ou en diphthongues. C'est ainsi, par exemple, qu'en sanscrit la caractéristique *a* s'allonge toujours devant un *m* ou un *v* (*váḥ-â-mi, váḥ-â-vas, váḥ-â-mas*)[4], et qu'en gothique l'*i* et l'*u* prennent toujours le gouna quand ils sont suivis d'un *r* ou d'un *h*[5]. Le lithuanien renforce les voyelles finales des désinences personnelles, pour les mettre en état de porter le poids du pronom réfléchi annexe (§ 476): il renforce de même, à quelques cas, les désinences des adjectifs devant le pronom défini annexe (§ 283). Un renforcement

[1] Voyez § 109ᵃ, 1.

[2] Phonologie romaine, p. 29.

[3] Annales berlinoises, 1838, p. 13.

[4] Voyez § 434.

[5] Voyez § 82.

pareil a lieu en gothique dans des circonstances analogues (§ 290). Il faut donc admettre la possibilité qu'en latin la voyelle caractéristique de *leg-ê-bam* se soit allongée simplement pour donner au thème du verbe principal la force de porter le poids du verbe substantif annexe [1].

§ 528. Allongement de l'*e*, devant la désinence *bam*, dans les verbes de la quatrième conjugaison latine.

Dans la quatrième conjugaison latine, l'*ê* de *aud-iê-bam* représente l'*a* final de la caractéristique *aya* (§ 109[a], 6); il est avec cet *a* dans le même rapport que l'*ê* de *veh-ê-bam* avec la caractéristique *a* de *ávaḥ-a-m*. Il faut donc admettre qu'il y a eu fusion entre la voyelle finale de la caractéristique et l'augment du verbe auxiliaire, ou bien que nous avons encore ici un allongement purement phonétique [2]. Ce qui semble confirmer la première explication, c'est que nous avons bien des futurs archaïques comme *audîbo, venîbo, dormîbo, servîbo, opperîbor, amicîbor, demolîbor* [3], mais qu'on ne trouve jamais *dormiêbo, veniêbo,* etc. Ce fait n'a rien que de naturel, si l'on admet que *aud-iê-bam* est pour *aud-iĕ-ĕbam;* en effet, le futur n'ayant pas droit à l'augment, il n'y avait place que pour des formes comme *audîbo,* qui doivent s'expliquer comme étant pour *aud-iĕ-bo* [4].

Il est vrai que dans la troisième conjugaison on trouve un petit nombre de futurs archaïques en *e-bo : exsugebo, dicebo, vivebo.* Mais on doit sans doute les expliquer, ainsi que le font toutes les grammaires latines, par un mélange avec la deuxième

[1] L'auteur revient sur cette question au § 554. — Tr.

[2] Comparez § 527.

[3] Ces formes sont surtout fréquentes chez Plaute. (Voyez Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latines, p. 152 et suiv.)

[4] Avec *iĕ* = sanscrit *aya;* c'est la caractéristique de la dixième classe. — Les imparfaits comme *scîbam, scîbat, audîbant, custodîbant,* qu'on trouve dans Plaute, Lucrèce et Catulle, sont évidemment des contractions pour *ie.*

conjugaison, où l'*ê* appartient à la caractéristique. Comme il y a à l'imparfait, entre *mon-ê-bam* et *leg-ê-bam*, une identité apparente de flexion, la langue a pu être amenée à étendre quelquefois cette identité au futur [1].

L'imparfait *dă-bam* et le futur *dă-bo* méritent une mention à part. L'*a* radical devrait être long partout, comme dans le verbe correspondant en sanscrit; on devrait donc avoir *dâ-s*, et non *dă-s*, en regard du sanscrit *dádâ-si* et du grec *δίδω-ς* [2]. Mais puisque le verbe latin en question a partout abrégé son *a*, on n'a pas plus le droit de s'étonner des formes comme *dă-bam* que des formes comme *dă-mus, dă-tis*.

Quoi qu'il en soit, l'augment à l'intérieur d'un verbe n'aurait rien de plus surprenant que le redoublement : nous avons, par exemple, en latin *crê-didi, ven-didi*, et en gothique les formes comme *sôk-i-dêdum* « nous chercher faisions » [3].

§ 529. L'augment temporel en sanscrit et en grec. — Imparfait du verbe substantif en sanscrit, en grec et en latin.

Comme l'augment syllabique, l'augment temporel s'est fidèlement conservé en sanscrit et en grec. C'est un principe général en sanscrit que deux voyelles qui se rencontrent se confondent en une seule. Quand l'augment se trouve devant une racine commençant par un *a*, les deux *a* en se mêlant forment un *â* long : de même, en grec, où l'augment est un *ε*, les verbes commençant par un *ε* prennent ordinairement un *η*.

Choisissons comme exemple la racine du verbe substantif : अस् *as* devient आस् *âs*, et *ἐς* devient *ἠς*.

[1] Si nous appliquions à la langue latine la terminologie de Grimm, nous dirions que ce sont des verbes à forme forte qui se sont introduits au futur dans la conjugaison des verbes faibles (§ 109ᵃ, 6).

[2] Comparez *stâ-s*, *stâ-mus*, *stâ-bam*, *stâ-bo*, en regard de la racine sanscrite *stâ*.

[3] Voyez §§ 621 et 623.

On peut comparer, à l'imparfait :

Sanscrit.	Grec.
ấs-ma	ἦ-μεν (pour ἦσ-μεν)[1]
ấs-ta	ἦσ-τε
ấs-an	ἦσ-αν
ấs-tam	ἦσ-τον
ấs-tâm	ἤσ-την

La première personne du singulier est en sanscrit *ấs-am*, ce qui devrait donner en grec ἦσ-αν. Mais le grec a supprimé une syllabe entière et a fait ἦ-ν.

Le latin *eram* (pour *esam*)[2] a mieux conservé la forme primitive : en général, le latin a su partout conserver la consonne de la racine *as*[3], mais, suivant une loi phonique particulière à cette langue, il change *s* en *r*, quand il est entre deux voyelles. Il est très-probable que *ĕram* a été précédé d'une forme pourvue de l'augment *êram;* on peut donc dire que l'*ĕ* de *ĕram* appartient moitié à la racine, moitié à l'augment.

L'arménien էի *êi* a conservé partout la longue résultant de la fusion de l'*e* de l'augment avec l'*e* de la racine (§ 183[b], 2).

§ 530. Deuxième et troisième personnes du singulier de l'imparfait du verbe substantif en sanscrit, en grec et en arménien.

A la deuxième et à la troisième personne du singulier, le sanscrit insère entre la racine *as* et les signes personnels *s* et *t* un *î* comme voyelle de liaison : *ấs-î-s, ấs-î-t.* Sans cette voyelle auxiliaire, ces deux personnes auraient perdu leur désinence, puisque le sanscrit ne souffre pas deux consonnes à la fin d'un

[1] Le σ est tombé devant le μ; mais il est resté au présent ἐσμέν.

[2] Voyez § 22.

[3] Excepté peut-être à la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif (§ 530).

mot : on trouve, en effet, dans le dialecte védique, une forme आस् *às* « il est » ; on en peut rapprocher le dorien ἦς « il est » et l'arménien էր *èr*. Il serait permis aussi de voir, avec Kühner[1], dans le ς de ἦς le remplaçant d'un ancien τ, de sorte que cette consonne serait l'expression de la troisième personne, et non la lettre radicale[2]. La forme ἦς n'en serait que plus remarquable, car elle serait la seule forme secondaire qui aurait gardé le signe de la troisième personne. Quoi qu'il en soit, ἦς nous aide à comprendre la forme ordinaire de la troisième personne ἦν, dont l'identité extérieure avec le ἦν de la première personne peut sembler bizarre. A la première personne, ἦν est pour ἦμ (moyen ἤμην), au lieu qu'à la troisième, le ν est l'altération d'un ς : ἦν est avec le dorien ἦς « il est » dans le même rapport que τύπτομεν avec τύπτομες, ou le duel φέρετον, φέρετον avec *bárataś, bháratas* (§ 97).

§ 531. Deuxième et troisième personnes du singulier de certaines racines sanscrites finissant par *s*.

En sanscrit, c'est une règle établie que les racines en *s* changent, à la troisième personne du singulier de l'imparfait, leur *s* en *t*, quand elles appartiennent, comme *as*, à une classe de conjugaison qui n'insère aucune syllabe intermédiaire entre la racine et la désinence personnelle. Le même fait a lieu, mais d'une façon facultative, à la deuxième personne : toutefois, le *s* ou ses remplaçants euphoniques sont plus fréquents que *t*[3]. Ainsi शास् *śâs* « gouverner » fait à la troisième personne de l'imparfait *áśât*, à la deuxième *áśâs* (ou *áśâḥ*) et *áśât*. En ce

[1] Grammaire grecque, p. 234.

[2] Nous avons expliqué (§ 152) par le changement du τ final en ς les neutres comme τετυφός, τέρας (pour τετυφότ, τέρατ) et la préposition πρός (pour προτι = sanscrit *práti*).

[3] Voyez Abrégé de la Grammaire sanscrite, § 291.

qui concerne la troisième personne, je crois qu'il vaut mieux regarder le *t* comme le caractère personnel : sinon, on ne voit pas pourquoi le *t* se serait maintenu de préférence à la troisième personne, tandis que la deuxième affecte plutôt la forme *áśâs*. Dans la période où le sanscrit tolérait encore, comme les idiomes congénères, deux consonnes à la fin du mot, la troisième personne a dû être sans doute *áśâs-t*, et la deuxième *áśât-s*[1].

§ 532. Imparfait du verbe substantif.

A côté de आसीस् *â's-î-s* «tu étais», आसीत् *â's-î-t* «il était», ont sans doute existé d'abord les formes *â's-a-s, â's-a-t;* nous voyons, en effet, que plusieurs verbes de la seconde classe prennent à volonté, dans les mêmes personnes, *a* ou *î* comme voyelle de liaison. On a, par exemple, *árôd-î-s* «tu pleurais», *árôd-î-t* «il pleurait», ou *árôd-a-s, árôd-a-t* (racine *rud*). Je crois que les formes en *as, at* sont les plus anciennes, et que les formes en *îs, ît* proviennent, par imitation, des aoristes comme *ábôd'îs, ábôd'ît* (troisième formation). Dans ces aoristes, l'allongement de l'*i* est une compensation pour la perte de la lettre *s*, qui se trouve à toutes les autres personnes : *ábôd'-i-śam, ábôd'-i-śva, ábôd'-i-śma*[2].

Le zend confirme cette hypothèse, car il nous présente à la troisième personne la forme [zend] *aṅhad* (avec suppression de l'augment[3] et insertion d'une nasale[4]). Je ne connais pas d'exemple, en zend, de la deuxième personne; mais je ne doute pas qu'elle n'ait fait *aṅhô* (avec *ća* «et», *aṅhaś-ća*). En ancien perse, nous trouvons *âh-a* «il était», avec suppression du signe personnel (§ 86, 2 b).

[1] Pour *áśâs-s*, le *s* se changeant volontiers en *t* devant un autre *s*.

[2] Ce *s* appartient au verbe auxiliaire *as* (§ 542). L'*i* est une voyelle de liaison.

[3] Autrement nous aurions *âoṅhad*.

[4] Voyez § 56 a.

De même, en latin, nous avons *erat*; l'*a* a subi un allongement inorganique, puis il a été de nouveau abrégé à cause du *t* final. Cet allongement s'est étendu à toutes les personnes[1], même à celles où le sanscrit, le grec et probablement aussi le zend joignent immédiatement les désinences à la racine.

En arménien, nous trouvons *ê-i* «j'étais», *ê-i-r* «tu étais» (§ 183[b], 2), *ê-i-n* «ils étaient». Je regarde cet *i* comme l'affaiblissement relativement récent d'un ancien *a*. Il en est de même pour l'*e* du slave аше *aśe* «tu étais, il était»[2] : un *e* final, en ancien slave, est toujours l'altération d'un *a* primitif. A la troisième personne, le slave *aśe* est donc plus près du perse *âh-a* que du sanscrit *âs-î-t*. Quant à la deuxième personne, elle a dû être également *âh-a* en ancien perse, car après un *a*, à la fin des mots, cette langue ne souffre pas plus le *s* que le *t*.

Mentionnons encore l'albanais, qui, sans avoir un lien spécial de parenté avec l'ancien slave, s'en rapproche ici d'assez près. A la première et à la deuxième personne du singulier, il fait *jέσ̈-ε̱*, *jέσ̈-ε*; à la troisième, *ισ̈* (comparez le védique *âs*, le dorien ἦς). Comme en slave, cet imparfait se combine avec les verbes attributifs; mais il perd alors sa voyelle radicale[3].

Remarquons enfin qu'en zend, à la troisième personne du singulier, à côté de *aṅhaḍ*, on trouve aussi une forme dépourvue de flexion 𐬀𐬱 *aś*, qui s'accorde avec le védique *âs*[4]. Burnouf a

[1] A la première personne *eram*, l'*a* redevient bref à cause de *m* final.

[2] N'est employé que comme enclitique (§ 525).

[3] Voyez mon mémoire Sur l'albanais et ses affinités, p. 14 et suiv.

[4] Spiegel, De quelques interpolations du Vendidad (p. 25). Burnouf (*Yaçna*, p. 434) cite aussi une forme 𐬁𐬯 *âs*, avec *â* long : il rejette avec raison le 𐬯 *s* comme fautif, et le remplace par 𐬱 *ś*. Dans le 𐬁 *â* sont renfermées à la fois la voyelle de l'augment et la voyelle radicale. On peut se demander comment le zend peut faire *aś* ou *âś*, puisque cette langue change en 𐬋 *ô* le अस् et en *âo* le आस् *âs* final sanscrit. Mais le *t*, qui terminait originairement ces formes, a probablement préservé la sifflante. — Spiegel mentionne une leçon *aśtĕm*, qui est sans doute un duel, car le sanscrit *âstam* «vous étiez tous deux» doit donner en zend *âśtĕm* ou *aśtĕm*.

aussi reconnu un imparfait du subjonctif[1], savoir *âoṇhâḍ* « es-set », qui se rattache à l'imparfait de l'indicatif *aṇhaḍ;* mais il a conservé l'augment, qui s'est perdu à l'indicatif; en sanscrit, nous aurions *âsât*.

Je fais suivre l'imparfait du verbe substantif en sanscrit, en albanais, en grec, en latin et en arménien. J'y ajoute le slave, dont les formes ne sont employées qu'en combinaison avec des verbes attributifs (§ 525).

SINGULIER.

Sanscrit	Albanais.	Grec.	Latin.	Ancien slave.	Arménien.
âsam	*jέσ̈-ε̱*	*ἦν*	*eram*	*-achŭ*	*êï*
âsîs	*jέσ̈ε*	*ἦς*	*erâs*	*-aše*	*êïr*
âsît, âs[2]	*ισ*	*ἦς, ἦν*	*erat*	*-aše*	*êr*

DUEL.

âsva	.....	.....	.....	*-achovê*	.....
âstam	.....	*ἦστον*	.....	*-asta*	.....
âstâm	.....	*ἤστην*	.....	*-asta*	.....

PLURIEL.

âsma	*jέσε̱μ*	*ἦ(σ)μεν*	*erâmus*	*-achomŭ*	*êaq̇*
âsta	*jέσ̈ε̱τε̱*	*ἦστε*	*erâtis*	*-aste*	*êïq̇*
âsan	*ισνε̱*	*ἦσαν*	*erant*	*-achuṅ*	*êïn.*

Remarque. — Allongement de l'*a*, à l'imparfait *eram*. — On vient de voir que l'*a*, dans *eram*, *eras*, est simplement une voyelle de liaison et qu'il a dû être bref à l'origine. Ce qui a pu contribuer à l'allongement inorganique de cette voyelle, c'est l'analogie des imparfaits en *bam*, *bâs*, où la longue a sa raison d'être, puisque ces syllabes sont la contraction du sanscrit *á-bavam, á-bavas* (§ 526). Après la suppression du *v*, les deux *a* brefs, se trouvant en contact, se sont fondus en une voyelle longue, de même que, dans la première conjugaison latine, la caractéristique sanscrite *aya* (dixième classe) est devenue *â*, après la suppression du *y* (§ 109ª. 6):

[1] *Yaçna*, Alphabet, p. 118.

[2] *Âs* est la forme védique; en zend, *aṇhaḍ*, *âś*, *âs;* en ancien perse, *âha*.

ainsi *amâs*, *amâtis* correspondent au sanscrit *kâmáyasi* «tu aimes», *kâmáyata* «vous aimez».

Le besoin de modeler *eram*, *erâs* le plus exactement possible sur les formes en *bam*, *bâs*, et de mettre un *â* long partout où le permet la consonne finale, devait se faire sentir d'autant plus vivement qu'au futur il y a accord complet entre *eris*, *erit*, *erimus*, *eritis* et *bis*, *bit*, *bimus*, *bitis*. Il était naturel que la langue cherchât à établir le même accord à l'imparfait. Ajoutez à cela que pour ceux qui parlaient le latin, toute la différence entre l'imparfait et le futur résidait dans la voyelle qui précède la désinence personnelle : le contraste entre l'*â* long de l'imparfait et l'*ĭ* bref du futur ne pouvait que contribuer à la clarté du discours. Il est impossible, si l'on se renferme dans la langue latine, de voir que l'*i* n'est pas une simple voyelle de liaison, mais la véritable expression du futur[1], et qu'au contraire l'*â* n'est pas l'expression du passé, mais une voyelle caractéristique de la classe.

§ 533. Augment temporel en sanscrit, devant les racines commençant par *i*, *î*, *u*, *û* et *ṛ*.

Devant les racines commençant par *i*, *î*, *u*, *û* ou *ṛ*, l'augment sanscrit ne suit pas les lois phoniques ordinaires, suivant lesquelles il aurait dû donner *ê* (= *a* + *i* ou *a* + *î*), *ô* (= *a* + *u* ou *a* + *û*) et *ar* (= *a* + *ṛ*). Au lieu d'un *ê* nous avons *âi*, au lieu d'un *ô* nous avons *âu*, et au lieu de *ar* nous avons *âr*. Ainsi *ić* «désirer»[2] fait *âićam* «je désirais», *ukś* «arroser» fait *âukśam* «j'arrosais». Il est difficile de dire avec certitude la raison de cette exception aux règles habituelles. Peut-être est-ce à cause de l'importance que l'augment a pour la signification du verbe, qu'ici le vriddhi remplace l'augment; il ne pouvait être indifférent que l'*a* restât parfaitement perceptible à l'oreille et ne se confondît pas avec la voyelle suivante. Peut-être aussi l'exemple des verbes de la première classe[3], qui prennent le gouna quand ils se terminent par une seule consonne, a-t-il entraîné les ra-

[1] En sanscrit, *ya* (-*ya-si*, -*ya-ti*).

[2] La racine *iś* est remplacée par *ić* dans les temps spéciaux.

[3] C'est la classe de verbes la plus nombreuse.

cines n'ayant pas droit au gouna : *âićam* serait alors pour *a-êćam*, quoique comme verbe de la sixième classe il ne doive pas changer son *i* en *ê*, et *âúkśam* serait pour *a-ôkśam*, quoique l'*u*, étant suivi de deux consonnes, doive rester invariable[1].

§ 534. Effets différents de l'augment et du redoublement dans les verbes sanscrits commençant par *i* et *u*.

Devant les racines commençant par un *a*, l'augment et le redoublement produisent, en sanscrit, exactement le même effet; car quand on place devant la racine *as* « être » un *a* comme augment ou comme syllabe réduplicative, le résultat est toujours *a-as* = *âs*. Ainsi, au parfait, *as* fait *âsa* « je fus, il fut ». Il n'en est pas de même pour les racines commençant par *i* et *u* : *iś* « désirer » et *uś* « brûler » (en latin *uro*) font avec l'augment *âiś*[2], *âuś*; mais avec le redoublement ils font *îś*, *ûś*, qui sont la contraction régulière de *i-iś*, *u-uś*. Aux personnes du singulier qui frappent la voyelle radicale du gouna, l'*i* et l'*u* de la syllabe réduplicative s'élargissent en *iy* et *uv*; on a donc *iy-êśa* « je désirai », *uv-ôśa* « je brûlai », en regard des pluriels dépourvus du gouna *îśimá*, *ûśimá*.

§ 535. Les verbes grecs commençant par ι, υ, ο, ne prennent pas l'augment, mais le redoublement.

En grec, devant les racines commençant par une voyelle,

[1] Comme *ê* est pour *a* + *i* et *ô* pour *a* + *u*, le premier élément de ces diphthongues se fond avec l'*a* précédent en *â*, ce qui donne *âi*, *âu*. Pour les racines qui commencent, selon les grammairiens indiens, par *r̥*, on pourrait dire que la forme *âr* ne provient pas de *r̥*, mais de la syllabe *ar* dont *r̥* est la mutilation (§ 1). C'est ainsi qu'au présent *bibármi* la syllabe réduplicative n'est pas tirée, comme le dit la grammaire indienne, de *br̥*, mais de la racine véritable *bar*, dont l'*a* s'affaiblit en *i*; l'affaiblissement en question n'a pas lieu au parfait redoublé, où l'on a *babára* ou *babâra* « je portai ».

[2] Aoriste *âiśiśam*. L'imparfait se forme de *ić*.

l'augment et le redoublement produisent le même effet. Ce n'est pas une raison pour nier l'existence du redoublement : on vient de voir (§ 534) par les formes comme *îśimá* « nous désirâmes », *ûśimá* « nous brûlâmes » (pour *i-iśima, u-uśima*), que ce redoublement existe en sanscrit. Je crois donc que les verbes grecs qui changent un ι bref ou un υ bref en ῑ, ῡ, comme ῑκέτευον, ῑκέτευκα, ῡ̔βριζον, ῡ̔βρισμαι, doivent cette longue au redoublement, en d'autres termes que l'ῑ est pour ι + ι et l'ῡ pour υ + υ. Pourquoi, en effet, ε + ι aurait-il donné ῑ, quand partout ailleurs il donne ει, et que cette diphthongue est si familière au grec que parfois les verbes commençant par un ε prennent à l'augment un ει au lieu d'un η? On en peut dire autant pour l'υ, car la diphthongue ευ est très-usitée en grec. De même, je reconnais le redoublement dans le changement de l'ο initial en ω, car ε + ο devraient donner ου et non ω[1].

Remarque. — Examen d'une hypothèse de Kühner sur l'augment temporel. — Kühner[2] fait consister l'augment temporel dans la répétition de la voyelle initiale. Cette explication, en ce qui concerne les verbes comme ῑκέτευον, ῡ̔βριζον, ῡ̔βρισμαι, ὡμίλεον, ὡμίληκα, est d'accord avec celle que nous venons de donner. Mais elle me paraît conçue en des termes trop généraux, car il en faudrait conclure que les verbes commençant par une voyelle n'ont jamais de véritable augment : il faudrait regarder, par exemple, comme n'étant pas absolument identiques le grec ἦσαν et le sanscrit *âsan*, car l'*â* de *âsan* se compose de l'augment (c'est-à-dire d'un élément étranger à la racine) et de la voyelle radicale, tandis que l'η de ἦσαν contiendrait la voyelle radicale répétée ou redoublée; la ressemblance de *âsan* et de ἦσαν serait donc en partie fortuite.

Quoi qu'il en soit, si l'on fait abstraction du sanscrit, l'explication de

[1] Il est vrai qu'on trouve dans certaines formes dialectales un ω remplaçant ου; ainsi le dorien fait τῶ νόμω, τὼς νόμως. Mais ce sont là des exceptions. On pourrait dire aussi, à la rigueur, que l'ο grec étant sorti d'un ancien α et l'augment ayant d'abord été lui-même un α, ces deux voyelles ont donné une longue qui est représentée par l'ω.

[2] Grammaire grecque développée, § 99.

Kühner pourrait convenir à la langue grecque, et j'aimerais mieux, avec lui, n'accorder que le redoublement aux verbes commençant par une voyelle que de voir partout l'augment, comme le font quelques grammaires grecques.

§ 536. Imparfait moyen.

Au moyen, l'accord est complet entre le sanscrit, le zend et le grec, à la troisième personne du singulier et du pluriel. On peut comparer ἐφέρ-ε-το, ἐφέρ-ο-ντο avec le sanscrit *ábar-a-ta*, *ábar-a-nta*, et le zend *abar-a-ta*, *abar-a-nta*.

A la deuxième personne du singulier, ἐδείκ-νυ-σο présente la même désinence que le zend *urûrudu-śa* «tu grandis»[1] (§ 469).

Dans la première conjugaison principale, l'accord entre le grec et le zend est un peu moins évident, parce que le zend a changé la désinence primitive *sa* en *ṇha* (§ 56[a]) et que le grec a contracté ε-σο en ου. On a donc ἐφέρου (pour ἐφέρ-ε-σο) en regard du zend *abar-aṇ-ha* ou *bar-aṇ-ha*. La forme sanscrite est *á-bar-a-tâs* (§ 469). A la première personne, le sanscrit est beaucoup plus altéré que le grec : il a अभरे *ábarê* (pour *ábar-a-i*) en regard de ἐφερ-ό-μην[2]. A la première personne du pluriel, ἐφερ-ό-μεθα est plus près du zend *bar-â-maidê* que du sanscrit *ábar-â-mahi* (§ 472). La deuxième personne ἐφέρ-ε-σθε[3] répond au sanscrit *ábar-a-dvam* (pour *ábar-a-ddvam*). Au duel, nous avons en grec ἐφέρ-ε-σθον, ἐφερ-έ-σθην (pour ἐφερ-ε-τ7ον, ἐφερ-ε-τ7ην)[4], et en sanscrit *ábarêtâm*, *ábarêtâm* (pour *ábar-a-âtâm*, *ábar-a-âtâm*)[5].

[1] Il est vrai que c'est là un aoriste (§ 587), mais on en peut conclure avec assez de certitude la forme de l'imparfait. Ainsi la racine *hu* (cinquième classe) «extraire» a dû faire *ahunu-śa* (§ 469). La troisième personne *hu-nû-ta* répond aux formes grecques comme ἐδείκνυτο, si l'on fait abstraction de l'allongement inorganique de la caractéristique et de la perte de l'augment.

[2] On s'attendrait à avoir *ábar-a-ma* (§ 471).

[3] Pour ἐφερ-ε-τ7ε (§ 474).

[4] Voyez § 474.

[5] D'après la troisième classe, *ábibr-âtâm*, *ábibr-âtâm*.

Nous avons dit plus haut (§ 474) que la forme primitive était sans doute *ábar-a-tâtâm*, *ábar-a-tâtâm*.

ORIGINE DE L'AUGMENT.

§ 537. Identité de l'augment et de l'*a* privatif.

Je regarde l'augment comme originairement identique avec l'*a* privatif : c'est l'expression de la négation du présent. J'ai déjà émis cette idée dans les Annales de littérature orientale [1], et elle a été appuyée depuis par Ag. Benary [2] et par Hartung [3]. Elle a été, au contraire, combattue par Lassen [4]. Ce savant refuse, en général, de croire que les désinences grammaticales aient pu se former par adjonction : il doute, par exemple, que le verbe substantif joue un rôle quelconque dans la conjugaison des verbes attributifs, quoique sa présence, à certains temps, soit aussi évidente que possible. Je ne puis donc pas m'étonner que mon explication de l'augment lui ait paru le comble du système dit *d'agglutination*. Comment croire, dit M. Lassen, que pour signifier «j'ai vu», l'homme primitif ait dit : «je ne vois pas»? Mais l'homme primitif n'a point dit «je ne vois pas» au lieu de «j'ai vu». La particule négative doit être entendue comme portant uniquement sur le présent, et non sur l'action elle-même. En général, le sanscrit emploie, dans certains composés, ses particules négatives d'une manière qui peut d'abord paraître étrange, jusqu'à ce qu'on découvre la vraie intention du langage. Ainsi l'*a* privatif, placé devant l'adjectif *uttamá-s* «le plus haut», en renforce la signification : *an-uttamas* [5], loin de signifier «le

[1] Londres, 1820.

[2] Annales de critique scientifique, 1833, p. 36 et suiv.

[3] Théorie des particules grecques, II, p. 110.

[4] Bibliothèque indienne d'Auguste-Guillaume Schlegel, III, p. 78.

[5] L'*a* privatif placé devant un mot commençant par une voyelle se fait suivre, comme en grec, d'une nasale.

moins haut » ou « le plus bas », veut dire « le plus haut de tous ». Comment expliquer ce fait? c'est que *anuttama-s* est un composé possessif, comme, par exemple, *abala-s* (de *a* privatif et *bala* « force ») « n'ayant point de force, faible ». Le sens propre de *anuttama-s* est « qui altissimum non habet », et, par conséquent, « quo nemo altior est ». D'après cet exemple, on devrait croire que chaque superlatif ou comparatif peut être employé d'une façon analogue, et que *apuṇyátama-s* ou *apuṇyatara-s* signifie « le plus pur ». Mais il n'en est rien : la langue n'a pas fait un plus ample usage de cette faculté, ou, s'il est permis de parler ainsi, elle n'a pas renouvelé deux fois ce caprice. Du moins, je ne connais pas un second superlatif de cette espèce.

Autre exemple. Le mot *ḗka* signifie « un » : on croit peut-être que *anêka* ou *nâika* (pour *na-êka*) signifieront « pas un ». Mais de même que la force négative de l'augment, dans les verbes, porte seulement sur l'idée accessoire du présent, et non sur l'acte lui-même, de même les préfixes *an* ou *na* n'affectent ni l'existence, ni la personnalité [1], ni même l'unité de *ḗka* [2], mais seulement l'idée accessoire de la limitation à l'unité. Il n'y aurait rien de surprenant à ce que *anêka* et *nâika* signifiassent au duel « deux », au pluriel « trois » ou quelque autre nombre plus élevé; ils pourraient encore signifier « peu » ou « quelques-uns ». Mais l'usage en a décidé autrement et ces deux mots veulent dire « beaucoup ».

L'usage a décidé aussi du sens de l'augment : *á-vêdam*, formé de *vḗdmi* « je sais », aurait pu signifier aussi bien « je saurai » que « je savais ». C'est pour le passé que l'usage s'est prononcé. Il est vrai que le passé forme avec le présent un contraste plus sensible que le futur, car le passé est irrévocablement perdu et

[1] On a vu (§ 308) que *ḗka* est un pronom.

[2] L'unité marquée par *ḗka* subsiste dans les composés *anêka* ou *nâika*, comme le nombre un est compris dans les nombres sept, huit, neuf, etc.

va toujours s'éloignant, au lieu que le futur, qui constamment se rapproche de nous, tend de plus en plus à devenir le présent. C'est ce qu'a parfaitement senti le langage : aussi trouvons-nous souvent le présent employé dans le sens du futur.

Remarque. — Examen d'une objection de Vorländer. — Vorländer, dans son écrit intitulé Esquisse d'une science organique de l'âme humaine, dit : «La négation du présent n'est pas encore le passé[1].» On pourrait dire avec la même raison : la négation de l'unité n'est pas encore le grand nombre. En effet, la négation de l'unité pourrait signifier deux, trois, ou encore le néant : ce qui n'empêche pas que le grand nombre, comme on vient de le voir, est exprimé par la négation de l'unité, ou du moins par la négation de la limitation à l'unité. Ajoutons que si la négation du présent n'est pas encore le passé, si la négation de l'unité n'est pas encore le grand nombre, du moins le passé est une négation du présent et le grand nombre est une négation, une transgression de l'unité. Voilà pourquoi l'une et l'autre idée sont exprimées à l'aide de particules négatives.

Inversement, en certains cas, la négation peut être marquée par une expression du passé. Dans sa ballade de l'apprenti sorcier, Gœthe fait dire au magicien s'adressant à ses balais transformés en porteurs d'eau :

Besen, Besen,
Seid's gewesen!

«Balais, balais! l'ayez été!», c'est-à-dire «ne le soyez plus!».

En général, le langage n'exprime rien d'une façon complète : en toute occasion, il se contente de faire ressortir le signe le plus saillant, ou du moins celui qui lui paraît tel. C'est la tâche de l'étymologie de retrouver ce signe. L'éléphant s'appelle en sanscrit «le dentu» (*dantín*), le lion s'appelle «le chevelu» (*kêśín*), quoique le dentu ne soit pas encore un éléphant, ni le chevelu un lion. A son tour, le mot *dánta* «dent» peut donner lieu à une observation analogue : car, qu'on le fasse venir de *ad* «manger» (avec suppression de l'*a*) ou de *dańś* «mordre» (avec suppression de la sifflante), on peut dire que ce qui mange ou ce qui mord n'est pas encore pour cela une dent (ce pourrait être aussi un chien ou une bouche). Ainsi, le langage tourne dans un cercle d'expressions incomplètes marquant incomplètement

[1] Page 317.

les objets à l'aide d'une qualité qui elle-même est désignée d'une manière incomplète. Cependant, comme de tous les attributs du passé, le plus saillant, sans aucun doute, c'est de n'être plus présent, le présent accompagné de la négation est une expression mieux justifiée que ne l'est, par exemple, appliqué à l'éléphant, le mot *dantín*.

§ 538. L'*a* privatif et l'*a* de l'augment ne se comportent pas de la même manière devant une racine commençant par une voyelle.

Quand l'*a* privatif, pris dans son sens propre, c'est-à-dire comme négation, vient se placer en sanscrit ou en grec devant un mot commençant par une voyelle, il se fait suivre d'un *n* euphonique. Nous avons vu (§ 529) qu'au contraire l'augment, dans les deux idiomes, se fond avec la voyelle suivante. Mais je ne crois pas que ce soit là une raison pour attribuer une origine différente aux deux particules. La grammaire sanscrite nous présente des faits analogues : ainsi l'adjectif *svâdú* «doux» fait à l'instrumental féminin *svâdv-â'*, au lieu qu'au masculin et au neutre il évite l'hiatus, non par le changement de l'*u* en *v*, mais par l'insertion d'un *n* euphonique (§ 158). C'est de la même façon que se distinguent l'augment et l'*a* privatif ordinaire : ils emploient des voies différentes pour éviter l'hiatus. Cette distinction, quoique certainement ancienne, puisque le grec et le sanscrit la présentent l'un et l'autre, doit cependant appartenir à une époque où la force négative de l'augment n'était plus perçue, et où il servait déjà d'exposant au passé, sans qu'on en pût dire la raison. En général, la condition requise pour que les mots ou parties de mots exprimant des relations grammaticales deviennent de vraies formes grammaticales, c'est que le motif pour lequel il en est ainsi ait été oublié. Le *s*, par exemple, qui exprime le nominatif, n'est devenu l'exposant d'une relation casuelle déterminée que quand le sentiment de son identité avec le thème pronominal *sa* fut éteint (§ 134).

§ 539. Le *n* des particules privatives *in*, en latin, et *un*, en allemand, est-il primitif?

Quoique je regarde la particule privative *in*, en latin, et *un*, en allemand, comme de même famille que l'*a* privatif sanscrit et grec, je n'en voudrais pas conclure qu'il y avait originairement une nasale à côté de l'*a*. En effet, nous avons ici trois témoins, le sanscrit, le zend et le grec, qui déposent en faveur de l'opinion commune, savoir que le *n* est une insertion euphonique; il faut ajouter que ces trois langues se distinguent, en général, par un état de conservation plus parfait que le latin et l'allemand. Nous ne devons pas nous étonner qu'une insertion euphonique très-fréquente soit devenue constante dans un ou dans plusieurs idiomes, la langue s'y étant peu à peu tellement habituée qu'elle n'a plus pu s'en passer. Il faut remarquer, en outre, que les idiomes germaniques ont une grande propension à prendre un *n* inorganique, même là où l'euphonie ne l'exigeait pas : c'est pour cette raison qu'un si grand nombre de mots de la déclinaison à voyelle ont passé dans la déclinaison des thèmes en *n*, appelée par Grimm la *déclinaison faible*. Ainsi le sanscrit *vid'avâ* «veuve», en latin *vidua*, en ancien slave *vĭdova* (à la fois thème et nominatif), est devenu en gothique *viduvôn* (génitif *viduvôn-s*)[1].

Si, cependant, *an* était en sanscrit la forme primitive du préfixe en question, son *n* n'en tomberait pas moins, non-seulement devant les consonnes, mais encore devant les voyelles. C'est une règle générale, en sanscrit, que les mots finissant par *n* perdent cette consonne au commencement d'un composé : *râǵan* «roi» suivi de *putra* «enfant» fait *râǵa-putra* «enfant de roi»; suivi de *índra* «prince», il fait *râǵêndra*[2]. En ce qui concerne

[1] Au nominatif, le *n* est rejeté (§ 140), ce qui donne *viduvô*.

[2] Après la suppression de *n*, l'*a* de *râǵan*, en se combinant avec l'*i*, fait *ê* (= *a* + *i*).

les lois phoniques, les particules inséparables obéissent au même principe que les mots pouvant être employés hors de composition. En conséquence, si la forme primitive était *an*, il faudrait expliquer d'une autre manière la différence qui s'est établie, dans la suite des temps, entre l'augment et la particule négative : l'augment, conformément au principe général, aurait rejeté son *n* devant les voyelles comme devant les consonnes, au lieu que la particule n'aurait supprimé son *n* que devant les consonnes.

§ 540. L'*a* privatif et l'*a* de l'augment peuvent être rapportés à un pronom démonstratif.

La négation n'étant que l'exclusion ou l'éloignement d'une chose ou d'une qualité, nous avons cru pouvoir rattacher les particules négatives *a* et *na* aux thèmes pronominaux *a* et *na*, servant à désigner les objets éloignés (§ 371). En supposant que *an* soit la forme primitive de l'*a* privatif et de l'augment, on pourrait le rattacher au thème démonstratif अन *aná*, en lithuanien *anà-s* ou *an-s*, en slave *onŭ*[1] « celui-là ».

Si l'on admet cette origine pronominale de la négation, il se présente pour l'identité de l'augment et de l'*a* privatif une autre explication, qui d'ailleurs ne s'écarte pas, quant au fond, de ce que nous avons dit plus haut. Le langage, peut-on dire, en plaçant un *a* devant les verbes, n'a pas songé à l'*a* négatif, et il n'a pas eu l'intention de nier le présent : il a entendu employer le pronom *a*, pris dans le sens de « celui-là », et il a voulu, de cette façon, rejeter l'action dans le lointain, la reléguer dans le temps disparu derrière nous. Le langage se serait donc contenté de recourir au même procédé qu'il avait employé une première fois en créant les expressions négatives. D'après cette hypothèse, l'augment ne serait pas, avec l'*a* privatif, dans un rapport de

[1] Thème *ono* (§ 372).

filiation : ils se trouveraient l'un et l'autre sur la même ligne. Tous deux viendraient immédiatement du pronom, au lieu que, selon la première explication, on arrive d'abord du pronom à la négation, et de celle-ci à l'expression du passé considéré dans son opposition avec le présent.

D'après l'interprétation que nous venons de proposer, le rôle de l'augment pourrait se comparer à celui que joue, en sanscrit, la particule स्म *sma* construite avec un présent : cette particule, qui forme alors un mot à part, donne au présent le sens du passé. Je la regarde comme identique avec le *sma*, pronom de la troisième personne, que nous avons trouvé en composition dans *asmê* « nous », *yuśmê* « vous », et dans beaucoup de pronoms de la troisième personne[1]. Employé comme expression du passé, *sma* doit être entendu dans le sens de « celui-là, là-bas, au loin »[2].

G. de Humboldt a expliqué d'après le même principe le mot *na*, qui sert, en tagalien et en tonga, comme expression du passé. Je rattache ce *na* au thème démonstratif sanscrit *na*, et, par conséquent, d'une manière indirecte, à la particule négative *na*[3]. Rappelons, à ce sujet, que l'expression du futur, en tonga et en madécasse, peut se ramener également à un thème démonstratif : le tonga *te* se rapporterait au thème sanscrit *ta*[4] et le madécasse *ho* au thème स *sa* (§ 345)[5].

§ 541. L'augment peut-il être considéré comme le reste d'un redoublement? — Examen des opinions de Buttmann et de Pott.

L'*a* de l'augment est devenu en grec un ε; au contraire, l'*a*

[1] Voyez § 165 et suiv. et § 333.

[2] Il est d'ailleurs employé souvent comme particule explétive.

[3] Voyez mon mémoire Sur la parenté des idiomes malayo-polynésiens avec les langues indo-européennes, p. 100 et suiv.

[4] En nouveau-zéelandais et en tahitien, il est employé, sous la forme *te*, comme article.

[5] En tonga, *he* est employé comme article; comparez le grec ὁ.

de la particule négative est resté *α* en grec. Nous voyons de même que le parfait sanscrit *tutôpa*[1] «je frappai, il frappa» est représenté à la première personne par *τέτυφα*, à la troisième par *τέτυφε*.

Il est certain qu'en se renfermant dans la langue grecque, il était impossible de soupçonner la parenté de l'augment et de l'*α* privatif, puisque ces deux préfixes ne semblent pas moins éloignés par la forme que par le sens. Buttmann[2] fait sortir l'augment du redoublement : *ἔτυπτον*, selon lui, serait pour *τέτυπτον*. Mais il suffit de mettre à côté de l'imparfait *ἔτυπτον* le sanscrit *átôpam*, et à côté de *τέτυφα* le sanscrit *tutôpa*, pour montrer que cette explication ne se peut soutenir. Les prétérits augmentés n'ont pas, en sanscrit, le moindre rapport avec le parfait redoublé : celui-ci fait toujours entrer dans la syllabe réduplicative la voyelle radicale (en l'abrégeant, si elle est longue), au lieu que l'augment consiste toujours dans un *a*, quelle que soit la voyelle de la racine. Une explication de cette sorte ne serait possible à la rigueur que si, au lieu d'un *a*, l'augment consistait dans un *i*, parce que les syllabes réduplicatives, pour alléger leur poids, substituent volontiers un *i* à un *a*[3], et quelquefois même à un *u*[4].

Dans ses Recherches étymologiques[5], Pott suppose que l'aug-

[1] *Tutôpa*, qui sert à la fois pour la première et la troisième personne, a en réalité perdu toute désinence personnelle; l'*a* est l'ancienne voyelle de liaison.

[2] Grammaire grecque développée, § 82, 3.

[3] C'est ce que nous voyons, par exemple, dans la syllabe réduplicative des verbes désidératifs. Ainsi l'on a *pipâs* «vouloir boire», pour *papâs* ou *pâpâs* (racine *pâ*); *pipaṭiś* «vouloir fendre», pour *papaṭiś* (racine *paṭ*). On a, de même, *bibármi* «je porte», pour *babarmi* (racine *bar*, *bṛ*); *tíśṭâmi* «je suis debout» (§ 508), pour *tasṭâmi* (racine *stâ*). Et, en grec, *δίδωμι* pour *δόδωμι* (sanscrit *dádâmi*), etc.

[4] Ce dernier fait se présente à l'aoriste second des verbes commençant par une voyelle, qui redoublent la racine tout entière : exemple : औनिनम् *âuninam* (pour *âunanam*), de la racine *ûn* «diminuer» (§ 584).

[5] Première édition, t. II, p. 73.

ment est une sorte de variété du redoublement; selon lui, l'*a* de l'augment devrait être regardé comme un son neutre destiné à représenter toutes les voyelles. Cette hypothèse me paraît très-peu vraisemblable : elle serait admissible tout au plus pour les verbes qui ont affaibli un *a* radical en *u* ou en *i*[1], et il faudrait supposer que l'augment appartient à une époque antérieure à cet affaiblissement.

Si pourtant l'on voulait, malgré tout, voir dans l'augment une sorte de redoublement, j'aimerais mieux admettre que les voyelles radicales *i, î, u, û* ont été frappées du gouna, et que l'*a* du gouna est seul demeuré : अवेदम् *ávêdam*, par exemple, serait pour *êvêdam* (= *aivaidam*), qui lui-même serait pour *vaivaidam*.

AORISTE.

§ 542. Les sept formations de l'aoriste sanscrit. — Première formation.

Dans ma Grammaire sanscrite, j'ai appelé le second prétérit augmenté le *prétérit multiforme,* parce qu'il a sept formations différentes. Il représente, sous les réserves exprimées plus haut (§ 513), l'aoriste grec. Quatre formations répondent plus ou moins exactement à l'aoriste premier, et les trois autres à l'aoriste second.

Les quatre formations qui s'accordent avec l'aoriste premier ajoutent toutes un *s* à la racine, soit immédiatement, soit à l'aide de la voyelle de liaison *i*. Dans ce *s*[2], je reconnais le verbe substantif. La première formation nous représente très-exactement l'imparfait du verbe *as,* avec cette seule différence que l'*â* de *âsam, âsîs,* etc. est supprimé et qu'à la troisième personne du pluriel, au lieu de *(â)san,* nous avons *(â)sus.* On ne doit pas être surpris de la perte de l'*â*, puisqu'il contient l'augment, qui,

[1] Et non pour les racines qui, de toute antiquité, ont eu un *u* ou un *i*. — Tr.

[2] Qui, dans certaines positions, devient ष् *ś* (§ 21 [b]).

dans le temps en question, est déjà exprimé devant la racine du verbe principal; quant à l'*a* bref qui reste, après la suppression de l'augment, il devait, en composition, se perdre d'autant plus aisément qu'au présent il manque même dans le verbe simple, devant les désinences pesantes du duel et du pluriel (§ 480). Entre le présent *smas* « nous sommes » et la syllabe finale des aoristes comme *ákśâip-sma* « nous jetâmes »[1], la seule différence réside donc dans le *s* final; mais celui-ci devait être supprimé à l'aoriste, puisque ce temps prend les désinences secondaires.

Quant au changement de *an* en *us*, à la troisième personne du pluriel, par exemple dans *ákśâip-sus* (pour *ákśâip-san*), il vient de ce que *us* est une désinence plus légère que *an*. Nous voyons le même changement à l'imparfait des racines réduplicatives; exemple : *ábibar-us* « ils portaient » (pour *ábibar-an*). C'est pour éviter la surcharge causée par le redoublement que nous avons *ábibar-us*, de même qu'on a *ákśâip-sus* à cause de la surcharge résultant de la combinaison avec le verbe attributif.

§ 543. Mutilation du verbe auxiliaire annexe.

Devant les désinences personnelles commençant par un *t*, un *t́* ou un *d́*, les racines finissant par une consonne autre que *n* rejettent le *s* du verbe substantif : cette suppression est destinée à éviter la rencontre désagréable de trois consonnes. On a donc *ákśâip-ta* « vous jetâtes » (pour *ákśâip-sta*), de même qu'au parfait passif grec les racines terminées par une consonne rejettent le σ des désinences σθον, σθε; exemples : τέτυφθε, τέταχθε (pour τέτυψθε, τέταξθε). C'est la même raison qui fait aussi que la racine *stâ* « être debout » perd sa sifflante, quand celle-ci se trouve en contact immédiat avec le préfixe *ut*; exemple : *ut-t́ita* « levé » (pour *ut-st́ita*).

[1] Racine *kśip* « jeter ».

§ 544. Imparfait moyen du verbe substantif.

Avant de passer à l'aoriste moyen, il est nécessaire de donner le tableau de l'imparfait moyen du verbe substantif. Sauf en composition, ces formes sont presque complétement sorties de l'usage[1].

SINGULIER.	DUEL.	PLURIEL.
ấsi	*ấsvahi*	*ấsmahi*
ấsţâs	*ấsâţâm*	*ấddvam* ou *ấdvam*
ấsta	*ấsâtâm*	*ấsata.*

§ 545. Tableau de la première formation de l'aoriste sanscrit.

Comme modèle de la première formation de l'aoriste sanscrit, nous prenons la racine finissant par une voyelle नी *nî* « conduire », et la racine finissant par une consonne क्षिप् *kśip* « jeter ». Les racines terminées par une voyelle prennent à l'actif le vriddhi, et au moyen, à cause de ses désinences généralement plus pesantes, le gouna. Les racines terminées par une consonne prennent à l'actif également le vriddhi; au moyen, elles présentent la voyelle radicale pure.

ACTIF.

Singulier.		Duel.		Pluriel.	
ánâiśam[2]	*ákśâipsam*	*ánâiśva*	*ákśâipsva*	*ánâiśma*	*ákśâipsma*
ánâiśîs	*ákśâipsîs*	*ánâiśţam*	*ákśâiptam*[3]	*ánâiśţa*	*ákśâipta*
ánâiśît	*ákśâipsît*	*ánâiśţâm*	*ákśâiptâm*	*ánâiśus*	*ákśâipsus*

[1] L'auteur donne ici ce tableau, parce que ces formes vont reparaître en combinaison avec les verbes attributifs. — Tr.

[2] Au sujet de *ś* pour *s*, voyez § 21 [b].

[3] Sur la suppression de *s*, voyez § 543.

MOYEN.

Singulier.		Duel.		Pluriel.	
ánêśi	*ákśipsi*	*ánêśvaḥi*	*ákśipsvaḥi*	*ánêśmaḥi*	*ákśipsmaḥi*
ánêśṭâs	*ákśiptâs*	*ánêśâtâm*	*ákśipsâtâm*	*ánêddvam*[1]	*ákśibdvam*
ánêśṭa	*ákśipta*	*ánêśâtâm*	*ákśipsâtâm*	*ánêśata*[2]	*ákśipsata.*

§ 546. Les parfaits latins en *si*. — Le parfait latin est un ancien aoriste.

Il y a une ressemblance surprenante entre le moyen *ákśipsi* et les parfaits latins comme *scripsî :* si l'on fait abstraction de la quantité de l'*î* final, la forme latine est la représentation parfaite de la forme sanscrite.

La troisième personne *scripsit* s'accorde mieux avec l'actif *ákśâipsît,* qui sans vriddhi ferait *ákśipsît;* de même *vexit* (*vec-sit*) avec अवाक्षीत् *ávâkśît* « il transporta ». Au contraire, la première personne *vexî* ressemble au moyen अवक्षि *ávakśi*[3].

A la deuxième personne, nous avons *vexistî,* qui peut être rapporté au moyen *ákśip-tâs*[4] (pour *ákśipstâs*); le *s* final est tombé et l'*â* s'est affaibli en *î*[5].

Ainsi le parfait latin, qu'on aurait aussi bien, d'après sa signification, le droit d'appeler un aoriste, n'a rien de commun

[1] On trouve aussi *ánêdvam*, car *s*, devant le *d* des désinences personnelles, peut se changer en *d* ou être supprimé. Enfin, on a encore *ánêḍvam* (probablement pour une ancienne forme *ḍḍvam*, qui vient elle-même de *śdvam*).

[2] Sur la suppression de la lettre *n* qui appartient à cette désinence personnelle, voyez § 459.

[3] Racine *vah* « transporter », en latin *veh.* L'un et l'autre idiome a, pour des raisons d'euphonie, changé le *h* en la ténue gutturale, devant le *s* du verbe substantif. En sanscrit, ce *s*, après un *k*, doit devenir *ś* (§ 21[b]).

[4] Nous avons vu qu'en slave, où il existe un mélange analogue du moyen avec l'actif, le sanscrit *tâs* devient *tŭ* (§ 512, remarque 2).

[5] J'avais autrefois identifié la désinence *stî* du parfait latin avec la désinence *t* du parfait sanscrit. Mais j'aime mieux aujourd'hui rapporter toutes les formes du parfait latin à un seul et même temps sanscrit.

avec le parfait grec et sanscrit[1]. Je crois pouvoir en rapporter toutes les formes, sans en excepter les formes redoublées comme *cucurri, momordi, cecini*, à l'aoriste sanscrit[2]. Nous avons, en effet, des aoristes comme *ácûćuram*, moyen *ácûćurê* (racine *ćur* «voler»), et ἐπέφραδον, ἔπεφνον[3]. *Cucurri, momordi, cecini* ont donc simplement perdu l'augment, comme l'ont perdu *scripsi, vexi, mansi*, et comme l'a perdu aussi l'imparfait: c'est cette absence de l'augment qui leur donne l'aspect des parfaits grecs et sanscrits.

§ 547. Cause de l'allongement de la voyelle radicale, dans les parfaits latins comme *scâbi, vîdi, lêgi, fûgi, fôdi*.

Les parfaits latins comme *scâbi, vîdi, lêgi, fûgi, fôdi*, pourraient, si l'on faisait abstraction de la voyelle longue, être comparés aux aoristes comme *álipam* (moyen *álipê*), en sanscrit, et ἔλιπον, en grec. Mais l'allongement de la voyelle, en latin, s'oppose à ce rapprochement. Je crois donc que les parfaits en question appartiennent à la septième formation sanscrite (*ácûćuram, ácûćurê*, § 580) : ils contiennent un redoublement caché, comme certains prétérits allemands, tels que *hiess* «j'appelai, il appela» (= vieux haut-allemand *hiaz*, gothique *haihait*). Je reconnais dans *lêgi, scâbi, fûgi, fôdi* des contractions pour *le-egi, sca-abi, fu-ugi, fo-odi*, qui sont eux-mêmes pour *lelegi, scacabi, fufugi, fofodi*. Comme la consonne de la deuxième syllabe a été supprimée, celle de la première n'a plus l'air d'appartenir

[1] La troisième personne *scripsit* est beaucoup plus près de l'aoriste sanscrit *ákšâipsît* que du parfait *tutôpa*, τέτυφε. Ces parfaits ont perdu leur désinence personnelle et il en est de même pour les formes comme *saislêp*, en gothique. Il est donc très-probable qu'avant la séparation des idiomes il n'y avait déjà plus de désinence à la première et à la troisième personne du singulier du parfait actif.

[2] Les parfaits en *sî* se font reconnaître à première vue comme des aoristes, quoique la ressemblance soit plus frappante avec le sanscrit qu'avec le grec.

[3] Nous reviendrons plus loin sur ce sujet (§ 579).

à une syllabe réduplicative : c'est ainsi que dans le grec γίνομαι (pour γι-γέν-ο-μαι) le γ a l'air d'appartenir à la syllabe radicale, quoique en réalité le ν seul, dans γῖν, représente la racine[1].

§ 548. Changement de la voyelle radicale, dans les parfaits latins comme *cêpi, frêgi, fêci.*

Dans les formes comme *cêpi, frêgi, fêci,* il y a sans aucun doute un redoublement[2]. Si c'étaient des parfaits, on les pourrait rapprocher des formes sanscrites telles que *têpimá* «nous brûlâmes» (§ 605). Comme aoristes, je les rapporte à la septième formation sanscrite : de même que अनेशम् *ánêśam* «je succombai» est pour *ananiśam,* dont le deuxième *n* a été supprimé[3], de même *cêpi* est une contraction pour *cacipi.* On a vu (§ 5) que l'*ê* latin, quand il est pour *a* + *i,* correspond parfois à l'*ê* sanscrit. Dans la seconde syllabe, l'*a* radical est affaibli en *i,* à cause de la surcharge produite par le redoublement : on peut rapprocher des formes supposées *cacipi, fafici* les formes réellement usitées *cecini, tetigi.* Mais la contraction de *cêpi, fêci, frêgi* doit remonter à une époque où l'*a* de la syllabe réduplicative n'était pas encore, comme dans *cecini, tetigi,* affaibli en *e.*

Cependant, on peut aussi faire venir *cêpi, fêci* de *cecipi, fefici,*

[1] Dans sa Phonologie romaine, A. Benary explique également les formes comme *fôdi, fûdi* par un redoublement. Mais il suppose que la syllabe réduplicative est tombée, et que par compensation la syllabe radicale a été allongée; je ne puis souscrire à cette explication, car si je connais des exemples où la suppression d'une partie du mot entraîne, par compensation, l'allongement de la syllabe précédente, je n'ai jamais vu le même effet se produire sur la syllabe suivante.

[2] J'avais déjà exprimé la même opinion quand je voyais encore dans ces formes de véritables parfaits. Voyez ma recension de la Phonologie romaine de Benary (Annales de critique scientifique, 1838, p. 10). Pott, dans une recension du même ouvrage (Annales de Halle), s'est prononcé contre mon opinion, mais, selon moi, sans motifs suffisants.

[3] Je n'admets pas l'explication des grammairiens indiens, qui voient dans *ánêśam* un aoriste irrégulier de la sixième formation.

par les formes intermédiaires *ceïpi, feïci;* la première voyelle, après avoir absorbé la seconde, se serait allongée, comme nous avons au subjonctif *legâs, legâmus,* pour *legaïs, legaïmus.*

Le parfait *êgi* mérite une mention spéciale : il diffère de *fêci, cêpi,* en ce qu'il n'a pas perdu de consonne entre les deux éléments dont est composé son *ê,* c'est-à-dire entre la syllabe réduplicative et la syllabe radicale; *êgi* est la contraction de *a-igi* ou *e-igi.* On peut expliquer de la même manière *êdi, êmi* (pour *e-edi, e-emi*). Toutefois, comme nous reconnaissons dans les parfaits latins d'anciens aoristes, on pourrait aussi voir dans *êgi, êdi, êmi* un reste de l'augment.

§ 549. Les désinences *stî, stis* (*amavistî, amavistis*) du parfait latin.

Je reviens à la désinence *stî* du parfait latin. Dans le *tî* de *serpsisti, vexisti, cucurristi, cêpisti,* nous avons cru devoir reconnaître la désinence moyenne *ṭâs,* et dans le parfait latin un ancien aoriste. Si cette explication est juste, *serpsistî* sera un aoriste de la quatrième formation plutôt que de la première[1]. Il est vrai que la quatrième formation est inusitée, en sanscrit, au moyen, et, pour les racines finissant par une consonne, également à l'actif. Mais il n'est pas vraisemblable que, dans le principe, elle ait été d'un usage aussi restreint : à côté de l'actif *áyâsiśam* (racine *yâ* «aller») on peut supposer un ancien moyen dont la seconde personne devait être *áyâ-siśṭâs;* c'est à cette forme que correspondrait le latin *serp-sistî.* Le sanscrit *sarp, sṛp* «aller», en lui supposant un aoriste moyen de la quatrième formation, ferait *ásṛp-siśṭâs.*

A l'égard de la lettre *s* qui précède, au singulier et au pluriel, la désinence de la seconde personne (*cêpi-sti, cêpi-stis;*

[1] La première formation ajoute à la seconde personne la désinence *sṭâs* (*ánêśṭâs, ákśipṭâs* pour *ákśipsṭâs*); la quatrième formation, si elle était usitée au moyen, aurait la désinence *siśṭâs.*

cucurri-sti, cucurri-stis; serpsi-sti, serpsi-stis), on peut encore noter en sanscrit un autre fait analogue. Le précatif[1] moyen, qui unit également à la racine le *s* du verbe substantif (soit immédiatement, soit à l'aide de la voyelle de liaison *i*), fait précéder d'un autre *s* les désinences personnelles commençant par un *t* ou un *ṭ* : ce second *s*, qui peut-être est purement euphonique, se change en *ś* sous l'influence de l'*î* précédent. Ainsi la racine *sarp, sṛp,* si elle était usitée au moyen, ferait au précatif *sṛpsîśṭâs, sṛpsîśṭa* (deuxième et troisième personnes du singulier), *sṛpsîyâsṭâm, sṛpsîyâstâm* (deuxième et troisième personnes du duel). La forme *sṛpsîśṭâs* est très-proche du latin *serp-s-i-stî,* bien qu'il faille faire cette distinction que l'*i* latin est simplement une voyelle de liaison, tandis que l'*î* sanscrit est l'expression du mode. Les formes de précatif que nous venons de citer sont d'ailleurs les seules qui insèrent une deuxième sifflante : la première personne du pluriel est *sṛpsî-mahi* en sanscrit, de même que nous avons *serpsimus* (et non *serpsismus*) en latin. Non pas que le sanscrit ne supporte le groupe *śm;* nous le trouvons, par exemple, à la troisième formation de l'aoriste, *ábôdiśma* « nous sûmes », moyen *ábôdiśmahi.*

§ 550. Exemples de désinences du moyen introduites à l'actif.

De ce qui précède, nous croyons pouvoir conclure qu'à la deuxième personne du singulier, le temps improprement appelé parfait en latin contient une désinence moyenne; mais la langue n'a plus conscience de l'origine de cette forme et elle l'emploie comme une terminaison de l'actif transitif. Quoique le grec ait parfaitement conservé son moyen, il a également intercalé dans son actif une désinence moyenne; nous voulons parler de la troisième personne de l'impératif, où φερόντων répond aussi

[1] C'est le temps qui correspond à l'optatif aoriste grec (§ 705).

exactement que possible au sanscrit *bárantâm*. Dans les idiomes où le moyen ne s'est conservé que par fragments, il est naturel que les formes qui subsistent aient servi à combler des lacunes de l'actif[1]; d'autres fois, quand la forme active est restée, le moyen vient prendre place à côté d'elle, comme une variante à signification identique.

§ 551. La syllabe *si* dans les formes latines comme *vec-si-mus*, *dic-si-mus*.

Nous avons rapproché plus haut (§ 546) les premières personnes comme *vexî, mansî* des formes sanscrites comme *ávakśi*, *ámañsi*. Mais je ne crois pas que l'identité s'étende jusqu'à la voyelle finale. On peut expliquer l'*î* latin comme provenant d'un ancien *a*, de sorte que *sî* fera le pendant du *σα* grec dans *ἔλυ-σα*, *ἔτυπ-σα*. En effet, ce n'est pas à la première formation de l'aoriste, mais à la deuxième, que je rapporte aujourd'hui le parfait latin en *sî*, au moins à la plupart de ses personnes[2].

La seconde formation de l'aoriste insère un *a* entre le *s* du verbe substantif et les désinences personnelles. Cet *a* est traité à peu près de la même manière que l'*a* des verbes de la première et de la sixième classe[3] : ainsi on l'allonge à la première personne du duel et du pluriel, devant les désinences *va* et *ma*. De même que *váḥ-a-si, váḥ-a-ti, váḥ-a-ta* deviennent en latin *veh-i-s, veh-i-t, veh-i-tis*, de même que *váḥ-â-mas* devient *veh-i-mus*, il est naturel de supposer que dans *dic-si-stî, dic-si-t, dic-si-mus, dic-si-stis*, la syllabe *si* répond au *sa, sâ*[4] de la for-

[1] En ancien slave, à la deuxième et à la troisième personne de l'aoriste actif, nous avons trouvé la désinence TЪ *tŭ*, qui répond aux désinences moyennes *tâs*, *ta* du sanscrit (§ 512, remarque 2).

[2] Les désinences de la première formation sont : *sam*, *sis*, *sit*; *sva*, *stam*, *stâm*; *sma*, *sta*, *sus*. Celles de la deuxième formation sont : *sam*, *sas*, *sat*; *sâva*, *satam*, *satâm*; *sâma*, *sata*, *san*. — Tr.

[3] Voyez § 109[a], 1.

[4] Par euphonie *śa*, *śâ*.

mation en question et au grec *σα*. Conséquemment, *dic-si-mus* répondra à *ἐδείκ-σα-μεν*, *ádik-śâ-ma*, et *dic-si-stis* à *ἐδείκ-σα-τε*, *ádik-śa-ta*.

D'après ce qui précède, la parenté entre *vec-si-t* et le sanscrit *ávâk-śî-t* ne serait point si étroite que je l'ai admis autrefois : le latin *vec-si-t* suppose une forme sanscrite *ávak-śa-t*, de même qu'en regard de *dic-si-t* nous trouvons effectivement *ádik-śa-t* (grec *ἔδεικ-σε*, pour *ἔδεικ-σα-τ* [1]).

La deuxième personne *dic-si-stî* correspondra au moyen *ádik-śa-ṭâs* « tu montras », si l'on voit dans le second *s* une lettre euphonique [2].

§ 552. La première personne du singulier du parfait latin.

Même en rapportant les parfaits latins en *sî* à la deuxième formation de l'aoriste sanscrit, il n'en reste pas moins très-vraisemblable que la première personne du singulier appartient au moyen. En effet, l'*a* de la deuxième formation sanscrite est supprimé devant l'*i* de la première personne du moyen; au lieu de *ádik-śê* (= *ádik-śa-i*), on a donc *ádik-śi*. Il y a accord complet entre les formes latines comme *dic-sî* et les formes sanscrites comme *ádik-śi*; au contraire, l'aoriste actif est *ádikśam*, ce qui ne pouvait guère donner *dixî* en latin, puisque le *m* final s'est généralement conservé dans cette langue [3]. De *ádikśam*, le latin aurait fait probablement *dixim*, comme il a *dicêbam*, *dicam*, *dicerem*, *dixerim*.

Il est vrai qu'à l'époque où le latin s'est détaché du sanscrit, il est impossible que la forme mutilée *ádikśi* existât déjà; c'était

[1] Comparez le moyen *ἐδείκ-σα-το* = sanscrit *ádik-śa-ta*.

[2] Le *t* en latin se fait volontiers précéder d'un *s* (§ 95). [L'auteur a proposé une autre explication au § 549. — Tr.]

[3] Il s'est conservé notamment à la première personne des formes secondaires. En grec, au contraire, un *m* final est quelquefois supprimé. Comparez *ἔδειξα* avec *ádikśam*, *πόδα* avec *pâdam*, *pedem*.

probablement *ádikśama* ou *ádikśamâm* (= ἐδειξάμην, § 471) : mais même ces formes nous conduisent plus aisément que *ádikśam* au latin *dixî,* car c'est précisément là où le *m* était encore suivi d'une voyelle que la première personne en latin a perdu sa désinence.

§ 553. La troisième personne du pluriel du parfait latin.

A la troisième personne du pluriel, nous trouvons, en regard du sanscrit *ádikśan* et du grec ἔδειξαν, le latin *dixêrunt.* Le *r* tient sans doute (comme d'habitude entre deux voyelles) la place d'un ancien *s; dic-sêrunt* est donc pour *dic-sêsunt* (comme *eram, ero,* pour *esam, eso*). Le verbe auxiliaire est redoublé ou répété, soit que *dic-sêsunt* doive être rattaché à la quatrième formation sanscrite[1] (*á-yâ-siśus,* pour *á-yâ-siśant*), soit plutôt que la répétition du verbe auxiliaire ait été opérée dans la période latine. Une fois qu'on eut oublié le sens et l'origine de la lettre *s* dans *dic-si,* il ne serait pas étonnant qu'on eût de nouveau combiné cette forme avec le verbe substantif[2].

Le même besoin de clarté fait qu'en grec on dit ἐτίθε-σα-ν, ἔθε-σα-ν, quoiqu'à la première et à la seconde personne on ne dise pas ἐτιθέ-σα-μεν, ἐτιθέ-σα-τε, ni ἐθέ-σα-μεν, ἐθέ-σα-τε. Une circonstance qui a pu contribuer à l'adjonction du verbe auxiliaire, c'est que, sans ce verbe, la désinence eût été trop courte : elle n'eût pas formé une syllabe. Au médio-passif, où la même raison n'existait pas, nous avons ἐτίθε-ντο, et non ἐτιθέ-σα-ντο.

Le prâcrit adjoint le verbe substantif à la première personne du pluriel du présent de l'indicatif[3] : mais il n'en fait pas usage

[1] Voyez § 549.

[2] C'est le besoin de clarté qui aurait amené cette nouvelle addition du verbe substantif. Mais les éléments constitutifs de *dixêrunt* (pour *dic-sêsunt*) se sont si étroitement unis, que cette forme, à son tour, a pris l'apparence d'une forme simple.

[3] De même, à l'impératif.

pour la deuxième et la troisième personne. Exemple : गच्छम्ह *gaććamḥa* (*mḥa* pour *sma*) « nous allons »[1].

§ 554. Allongement de l'*e* dans les formes latines comme *dixêrunt*.

On devrait s'attendre à avoir *dixĕrunt*, et non *dixêrunt*, puisque l'*i*, devant un *r*, se change ordinairement en *ĕ* bref. L'*ê* long de *dixêrunt* n'est pas moins remarquable que celui de *dic-ê-bam* (pour *dic-i-bam*). Il est probablement dû à la même cause (§ 527). Si nous avons eu raison de supposer que l'*ê* de *dicêbam* renferme l'augment, la même explication devra s'appliquer à *dixêrunt* (pour *dic-sĕ-erunt*).

On pourra objecter que l'*e* est bref dans *dic-ĕ-rem*, *dic-sĕ-rim*[2]; mais l'optatif grec et le potentiel sanscrit, auxquels correspond le subjonctif latin, n'ont pas l'augment : il n'y avait donc pas de raison pour que le subjonctif l'eût en latin. *Dice*, dans *dice-rem*, représente le sanscrit *diśa* (racine *diś* + caractéristique *a*), et *dic-se* (plus anciennement *dic-sĭ*) représente le sanscrit *dik-śa*, le grec *δεικ-σα*.

§ 555. Deuxième formation de l'aoriste sanscrit. — Tableau de cette formation.

La deuxième formation, qui a laissé de nombreux rejetons en grec et en latin, est d'un usage très-restreint en sanscrit. Il n'y a que les racines finissant par *ś*, *ṡ* ou *ḥ* (encore n'est-ce pas la totalité) qui prennent cette formation.

Le *ś*, *ṡ* ou *ḥ* final se change en *k* devant le *s* du verbe auxiliaire. A son tour, ce *s*, à cause du *k* précédent, se change en

[1] Voyez ci-dessus, tome I, page 256, note. Comparez Lassen, *Institutiones linguæ prâcriticæ*, pages 192 et 335; Burnouf et Lassen, *Essai sur le pâli*, page 181; Höfer, *De pracrita dialecto*, page 184.

[2] Voyez §§ 707 et 710.

ś[1]. On a donc *kś*, par exemple dans *ádikśam*, *ádikśi* «je montrai», en regard du ξ grec de ἔδειξα et du *x* latin de *dixî*[2].

Je fais suivre le tableau de la deuxième formation de l'aoriste sanscrit, et je place en regard le grec ἔδειξα et le latin *dixî* :

SINGULIER.

Sanscrit.		Grec.		Latin.
Actif.	Moyen.	Actif.	Moyen.	
ádik-śa-m	*ádik-śi*	ἔδειx-σα	ἐδειx-σά-μην	*dic-sî*
ádik-śa-s	*ádik-śa-îâs*	ἔδειx-σα-ς	ἐδείx-σω	*dic-si-stî*
ádik-śa-t	*ádik-śa-ta*	ἔδειx-σε	ἐδείx-σα-το	*dic-si-t*
		DUEL.		
ádik-śâ-va	*ádik-śâ-vahi*	....	ἐδειx-σά-μεθον	....
ádik-śa-tam	*ádik-śâtâm*[3]	ἐδείx-σα-τον	ἐδείx-σα-σθον	....
ádik-śa-tâm	*ádik-śâtâm*[4]	ἐδειx-σά-την	ἐδειx-σά-σθην	....
		PLURIEL.		
ádik-śâ-ma	*ádik-śâ-mahi*	ἐδείx-σα-μεν	ἐδειx-σά-μεθα	*dic-si-mus*
ádik-śa-ta	*ádik-śa-d'vam*	ἐδείx-σα-τε	ἐδείx-σα-σθε	*dic-si-stis*
ádik-śa-n	*ádik-śa-nta*	ἔδειx-σα-ν	ἐδείx-σα-ντο	*dic-sê-runt.*

§ 556. Parfaits latins en *ui*, *vi*.

Dans *dic-sî*, c'est l'auxiliaire *es* que le latin emploie pour former son parfait; dans *ama-vi*, *audi-vi*, *mon-ui*, il a recours à l'auxiliaire *fu*. Nous voyons de même le sanscrit employer indifféremment, au prétérit redoublé, les formes périphrastiques *ćôrayâm-âsa* «je volai, il vola» et *ćôrayâm-babûva* (même sens)[5].

Déjà dans mon Système de conjugaison de la langue sans-

[1] Voyez § 21 [b].

[2] La parenté de *dîco* et de δείxνυμι est connue. Il suffit de rappeler la locution latine *dicis causa*.

[3] Pour *adik-śa-âtâm*.

[4] Pour *adik-śa-âtâm*.

[5] Voyez § 619.

crite, j'ai rapporté au verbe *fu* les parfaits latins en *vi, ui;* mais je crois avoir eu tort de voir dans le *v* ou l'*u* le représentant de *f*. Je suppose aujourd'hui que le *f* est tombé, à peu près comme est tombé le *d* de *duo* dans *viginti, bis, bi-pes*[1].

§ 557. Origine de ces parfaits.

Conformément à une règle générale, l'*u* de (*f*)*ui* s'est changé en *v* entre deux voyelles; mais il s'est conservé intact quand il est précédé d'une consonne. On a donc *amavi, audivi,* en regard de *monui*.

C'est pour alléger le poids du mot composé que *fui* a perdu son *f* initial. C'est ainsi que dans les mots français *onze, douze, treize,* la syllabe *de* du latin *undecim, duodecim, tredecim* a disparu[2].

§ 558. Le parfait *potui*.

La preuve la plus claire que dans *amavi, audivi, monui* est contenu le verbe substantif nous est fournie par la forme *potui*. En effet, cette forme appartient à un verbe qui dans toute sa conjugaison se combine avec le verbe substantif. Il fait *pos-sum* (pour *pot-sum*), *pot-eram, pot-ero, pos-sim, pos-sem*. Au parfait, où la racine *es* faisait défaut, il a eu recours à *fu* : de là *pot-ui*, pour *pot-fui* qui eût été trop dur. On pouvait s'attendre à avoir *pof-fui;* mais la langue a préféré sacrifier l'une des consonnes. Malgré cette suppression de l'un des *f*, je doute que personne soit tenté de voir dans *potui* une forme simple, contrairement à

[1] Le sanscrit *dva* «deux» est devenu *dua* en nouveau-zéelandais, mais *ua* en langue tongue. Voyez mon mémoire Sur la parenté des idiomes malayo-polynésiens avec les langues indo-européennes, p. 11 et suiv.

[2] Pour la même raison, le *d* du nom de nombre «dix» s'affaiblit en *r* ou *l* dans plusieurs langues de l'Europe et de l'Asie (§ 319, remarque). Aux formes que j'ai mentionnées ci-dessus, on peut encore ajouter le malais et le javanais *las* «dix» et le maldive *los*. Exemples : *dùa-b-las* (malais) «douze»; javanais *ro-las*; maldive *ro-los*.

l'analogie de tous les autres temps du même verbe. Mais si l'on accorde que *pot-ui* est une forme composée, force est d'en dire autant pour les parfaits comme *mon-ui, ama-vi, audi-vi, sê-vi, sî-vi.*

§ 559. Les parfaits latins en *ui, vi* sont d'anciens aoristes.

Comme les parfaits en *si,* les parfaits en *ui, vi* sont, selon moi, d'anciens aoristes, en ce sens que *fui,* dont ils sont formés, est un aoriste. Rapprochez le latin *fuit* de l'aoriste sanscrit *á-bût* et de l'aoriste grec ἔ-φῡ(τ). Il me paraîtrait beaucoup plus difficile de rapporter *fuit* au prétérit redoublé *babûva,* en grec πέφῡκε, car il faudrait supposer que le verbe latin a perdu le redoublement et qu'il a conservé une désinence dont le sanscrit, le grec et le gothique sont privés[1]. Nous reviendrons plus loin sur ce sujet (§ 577).

§ 560. Troisième formation de l'aoriste sanscrit. — Tableau de cette formation.

La troisième formation de l'aoriste sanscrit se distingue de la première, en ce que le verbe auxiliaire se joint à la racine du verbe attributif au moyen de la voyelle de liaison *i.* Sous l'influence de cet *i,* le *s* se change en *ś;* mais, grâce à la voyelle euphonique, il peut se maintenir dans des positions où le *s* de la première formation est supprimé[2]. Tandis que *kśip,* par exemple, fait à la deuxième personne du pluriel *ákśâip-ta,* au lieu de *ákśâip-sta,* parce que la rencontre des trois consonnes eût été trop dure, *bud* « savoir » fait *ábôd-i-ṣta.*

Au contraire, à la deuxième et à la troisième personne du singulier actif, la sifflante est supprimée et l'on allonge la voyelle de liaison, probablement pour compenser cette perte. On a

[1] Voyez § 610.

[2] Voyez § 543.

donc *ábôd'-î-s* «tu sus», *ábôd'-î-t* «il sut». Ces deux personnes forment, comme on voit, avec *ábôd'-i-śam* et toutes les autres flexions du même temps un contraste dont il est possible de deviner la cause. Comme les désinences de la deuxième et de la troisième personne consistent simplement dans un *s* et un *t*, on aurait eu les formes *ábôdiśś, ábôdiśṭ* (pour *ábôdiśt*); en sanscrit, suivant une règle générale, les mots terminés par deux consonnes doivent sacrifier la deuxième (§ 94). Mais la langue a mieux aimé renoncer au verbe auxiliaire qu'au signe personnel, parce que les deux personnes seraient devenues semblables[1].

Je fais suivre le tableau de l'aoriste actif et moyen de la racine *bud'* «savoir». Les racines finissant par une consonne frappent leur voyelle du gouna à l'actif et au moyen; les racines finissant par une voyelle ont, comme dans la première formation, le vriddhi à l'actif, le gouna au moyen. Ainsi *nu* «célébrer» fait *ánâviśam, ánaviśi*.

ACTIF.

Singulier.	Duel.	Pluriel.
ábôd'-i-śam	*ábôd'-i-śva*	*ábôd'-i-śma*
ábôd'-î-s	*ábôd'-i-śṭam*	*ábôd'-i-śṭa*
ábôd'-î-t	*ábôd'-i-śṭâm*	*ábôd'-i-śus*

MOYEN.

ábôd'-i-śi	*ábôd'-i-śvahi*	*ábôd'-i-śmahi*
ábôd'-i-śṭâs	*ábôd'-i-śâtâm*	*ábôd'-i-dd'vam*[2]
ábôd'-i-śṭa	*ábôd'-i-śâtâm*	*ábôd'-i-śata*[3].

[1] Cette confusion a cependant lieu assez souvent à l'imparfait : ainsi *ábibar* signifie à la fois «tu portais» (pour *ábibar-ś*) et «il portait» (pour *ábibar-t*); *ávak* veut dire «tu parlais» (pour *ávak-ś*) et «il parlait» (pour *ávak-t*).

[2] Pour *ábôdiśd'vam*.

[3] Au sujet de la suppression de *n*, voyez § 459, et comparez les formes ioniennes comme πεπαύαται.

§ 561. L'aoriste en ancien slave. — Tableau comparatif de l'aoriste en ancien slave et en sanscrit.

En ancien slave comme en sanscrit, l'aoriste supprime le verbe substantif à la deuxième et à la troisième personne du singulier, et le conserve à toutes les autres[1]. Mais des formes comme अबोधीस् *ábôdîs*, अबोधीत् *ábôdît* devaient encore perdre, en slave, la consonne finale (§ 92 m). On a donc боуди *budi* « tu éveillas » en regard de *ábôd-î-s* « tu sus » ou « tu t'éveillas »; боуди *budi* « il éveilla » en regard de *ábôd-î-t* « il sut » ou « il s'éveilla »; mais боудисте *bud-i-ste* « vous éveillâtes » en regard de *ábôd-i-ṣ̌ta* « vous sûtes » ou « vous vous éveillâtes ».

Nous donnons ici le tableau comparatif de l'aoriste slave, en nous réservant d'y revenir dans les paragraphes suivants.

SINGULIER.		DUEL.	
Sanscrit.	Ancien slave.	Sanscrit.	Ancien slave.
ábôd-i-ṡam	*bud-i-chŭ*	*ábôd-i-ṡva*	*bud-i-chovê*
ábôd-î-s	*bud-i-'*	*ábôd-i-ṡṭam*	*bud-i-sta*
ábôd-î-t	*bud-i-'*	*ábôd-i-ṡṭâm*	*bud-i-sta*

PLURIEL.	
Sanscrit.	Ancien slave.
ábôd-i-ṡma	*bud-i-chomŭ*
ábôd-i-ṡṭa	*bud-i-ste*
ábôd-i-ṡus	*bud-i-ṡañ.*

§ 562. De l'*i* dans les aoristes comme *bud-i-chŭ*, en ancien slave.

Le tableau qui précède est un des parallèles les plus frap-

[1] Voyez § 92 g. Sur certains aoristes qui, à la première personne du singulier et du pluriel, ont conservé l'ancien *s*, au lieu de le changer en х *ch*, voyez Miklosich Théorie des formes, 2e édition, § 162. A la troisième personne du pluriel, ces aoristes ont *s*, au lieu du *ṡ* ordinaire.

pants qu'on puisse trouver entre le sanscrit et ses frères de l'Europe. Toutefois, l'accord des deux langues n'est pas si parfait qu'on pourrait le croire à première vue. L'*i* du slave *bud-i-chŭ* n'a pas la même origine que celui du sanscrit *ábôd'-i-śam;* en effet, *bud-i-ti* «éveiller» ne répond pas au verbe primitif *bud'* (présent *bôd'-â-mi*) d'où vient *ábôd'-i-śam :* il répond au causatif *bôd'áyâmi* «faire savoir, éclairer, éveiller». C'est pour cette raison que nous avons comparé plus haut (§ 447) la deuxième personne du présent *bud-i-śi* au sanscrit *bôd'-áya-si,* et le premier *i* de *chval-i-ti* (§ 504) à la caractéristique *aya* de la dixième classe sanscrite. La ressemblance vient de ce que les verbes slaves conservent à l'aoriste leur caractéristique.

En réalité, l'aoriste slave appartient à la première formation sanscrite; pour s'en assurer, on peut comparer дахъ *da-chŭ* «je donnai», дасте *da-ste* «vous donnâtes» avec les formes sanscrites comme *ánâi-śam, ánâi-ṣṭa.* Nous ne pouvons mettre en regard le verbe sanscrit *dâ,* parce qu'il prend la cinquième formation (§ 573); s'il prenait la première, il ferait *ádâ-sam, ádâ-sta.*

§ 563. Insertion d'un *o* euphonique devant les désinences de la première personne du duel et du pluriel, en ancien slave.

A la première personne du duel et du pluriel, l'ancien slave insère un *o*, comme voyelle de liaison, entre le verbe auxiliaire et le signe personnel. Il en résulte que *da-ch-o-vê, da-ch-o-mŭ* ont plutôt l'air d'appartenir à la deuxième formation sanscrite (*ádikś-â-va, ádikś-â-ma = ἐδείξ-α-μεν*) qu'à la première (*ánâiśva, ánâiśma*). Mais l'insertion de cet *o* est de date récente; elle a lieu pour éviter le groupe *chv, chm.* Le serbe, qui a conservé dans ses prétérits (à l'imparfait, comme au temps communément appelé prétérit simple) l'ancienne sifflante du verbe substantif, n'a pas inséré de voyelle de liaison; on a, par exemple, *igrasmo*

« nous jouâmes », dont le *smo* s'accorde très-bien avec le *sma* sanscrit, dans les aoristes comme *átâp-sma* « nous brûlâmes ».

§ 564. Aoriste des verbes correspondant aux verbes sanscrits de la dixième classe, en ancien slave et en grec.

Les verbes slaves qui correspondent aux verbes sanscrits de la dixième classe gardent la caractéristique à l'aoriste; elle s'y montre sous la même forme que dans la deuxième série de temps[1]. On a donc des aoristes en *a-chŭ*, en *ê-chŭ* et en *i-chŭ;* exemples : *rŭd-a-chŭ* « je pleurai », *ṡel-ê-chŭ* « je désirai », *gor-ê-chŭ* « je brûlai », *bud-i-chŭ* « j'éveillai »[2].

En sanscrit, les verbes de la dixième classe ne prennent pas l'auxiliaire à l'aoriste[3]. Au contraire, en grec, nous avons *ἐτίμ-η-σα* (*ἐτίμ-ᾱ-σα*), *ἐφίλ-η-σα*, *ἐμίσθ-ω-σα*, qu'on peut comparer aux aoristes slaves comme *rŭd-a-chŭ* (pour *rŭd-a-sŭ*). L'accord de l'ancien slave et du grec nous autorise à penser qu'originairement les verbes sanscrits de la dixième classe formaient également leur aoriste par l'adjonction du verbe substantif; je suppose des formes comme *árôd-ay-i-śam,* en analogie avec les futurs comme *rôd-ay-i-śyā́-mi*[4]. Il me paraît peu vraisemblable que l'ancien slave et le grec soient arrivés, chacun de leur côté et d'une façon indépendante, à former, pour la classe des verbes en question, des aoristes aussi ressemblants que le sont, par exemple, à la troisième personne du pluriel, *ἐτίμ-ᾱ-σαν* et *rŭd-a-śaṅ.*

§ 565. Insertion d'un *o* euphonique entre la racine et le verbe auxiliaire, en ancien slave.

Les verbes slaves qui appartiennent à la première, à la sixième

[1] Voyez § 504 et suiv.

[2] Voyez § 561 et suiv.

[3] Ils suivent à l'aoriste la septième formation. — Tr.

[4] L'*i* est une voyelle de liaison (§ 664).

et à la neuvième classe sanscrite[1] placent, quand leur racine finit par une consonne, un *o*, comme voyelle de liaison, entre la racine et le verbe auxiliaire. Ils s'éloignent sur ce point de la première formation sanscrite[2]. On peut comparer ВЕЗОХЪ *veṣ-o-ch-ŭ* «je transportai» avec *ávâk-ś-am* (par euphonie pour *ávâh-s-am*).

SINGULIER.		DUEL.	
Sanscrit.	Ancien slave.	Sanscrit.	Ancien slave.
ávâk-ś-am	*veṣ-o-ch-ŭ*	*ávâk-ś-va*	*veṣ-o-ch-o-vê*
ávâk-śî-s	*veṣ-e*	*ávâk-(ś)-tam*	*veṣ-o-s-ta*
ávâk-śî-t	*veṣ-e*	*ávâk-(ś)-tâm*	*veṣ-o-s-ta*

PLURIEL.	
Sanscrit.	Ancien slave.
ávâk-ś-ma	*veṣ-o-ch-o-mŭ*
ávâk-(ś)-ta	*veṣ-o-s-te*
ávâk-ś-us	*veṣ-o-ś-aṅ.*

§ 566. Absence du verbe auxiliaire et de la désinence personnelle à la deuxième et à la troisième personne du singulier, en ancien slave.

La deuxième et la troisième personne du singulier, dans toutes les conjugaisons slaves, sont privées, à l'aoriste, non-seulement de la désinence personnelle, mais encore de la consonne du verbe auxiliaire[3].

La suppression de la désinence personnelle était obligée (§ 92 ᵐ). Après cette suppression, on devrait avoir *veṣ-o-śe* «tu transportas, il transporta»[4], pour faire pendant à la première

[1] Voyez § 109ᵃ, 1 et 5.

[2] On vient de voir (§ 562) que tous les aoristes slaves qui prennent le verbe auxiliaire appartiennent à la première formation.

[3] Nous faisons abstraction ici des formes qui présentent la désinence moyenne ТЪ *tŭ* = sanscrit *tâs*, *ta* (§ 512, remarque 2).

[4] A la deuxième personne, *veṣ-o-śe* serait pour *veṣ-o-śe-s* (= sanscrit *ávâk-śî-s*),

personne *veṣ-o-ch-ŭ* et à la troisième personne du pluriel *veṣ-o-ś-aṅ*. Mais au lieu de *veṣ-o-śe*, nous avons *veṣe*. Peut-être la syllabe finale a-t-elle été supprimée et la voyelle de liaison *o* s'est-elle altérée en *e*; c'est ainsi qu'au vocatif singulier l'*o* final du thème, n'étant protégé par aucune désinence, s'affaiblit en *e* (§ 272).

Miklosich propose une autre explication. Selon ce savant, *veṣe* serait un aoriste second; cette forme serait venue s'intercaler dans l'aoriste premier, à peu près comme si ἔτυπ-σα avait perdu sa seconde et sa troisième personne du singulier, et qu'il eût remplacé ἔτυπ-σα-ς, ἔτυπ-σε par ἔτυπ-ε-ς, ἔτυπ-ε. Mais les verbes slaves qui correspondent à la dixième classe sanscrite (§ 504) ne se prêtent pas à cette hypothèse, car ils n'ont pas d'aoriste second, et ils ne peuvent pas plus en avoir que τιμάω, φιλέω ou μισθόω en grec [1].

Mais si l'on ne veut pas supposer que ВЕЗЕ *veṣ-e* soit pour *veṣ-o-ch-e(s)*, *veṣ-o-ch-e(t)*, on peut, en modifiant l'explication de Miklosich, admettre que *veṣ-e* appartient à l'imparfait. Il correspondra alors au sanscrit *ávaḥ-a-s, ávaḥ-a-t*. De même, *peć-e* répondra à *ápać-a-s, ápać-a-t; rŭd-a* à *árôd-aya-s, árôd-aya-t; bud-i* à *ábôd-aya-s, ábôd-aya-t*, et *vid-ê* à *ávêd-aya-s, ávêd-aya-t* [2]. On devra supposer que ces formes d'imparfait se sont introduites à l'aoriste, et que l'imparfait slave les a remplacées par des formes composées de création nouvelle (§ 525). Si cette explication est juste, il serait intéressant de retrouver

et à la troisième personne pour *veṣ-o-śe-t* (= sanscrit *ávâk-ṣî-t*). C'est ainsi qu'à l'imparfait nous avons la désinence *-aśe*, en regard du sanscrit *ās-î-s*, *ās-î-t* (pour *ās-a-s*, *ās-a-t*, § 532).

[1] Des aoristes correspondant à la sixième formation sanscrite (§ 575) ne sont guère possibles en slave qu'avec des verbes comme *dvig-nu-ṅ* «je remue» (§ 109ª, 5), et ces verbes en possèdent effectivement.

[2] Comparez les formes analogues en lithuanien (§ 523) et les aoristes arméniens en *ži* (§ 183ᵇ, 2).

en slave, cachées au milieu de l'aoriste, deux formes de l'ancien imparfait sanscrit et grec.

§ 567. Aoriste des racines *da* et *bü*, en ancien slave.

Les aoristes *dachŭ* «je donnai» et бꙑхъ *büchŭ* «je fus» méritent une mention spéciale : non-seulement ils prennent, comme toutes les racines finissant par une voyelle, le verbe substantif sans le secours d'une voyelle de liaison, mais ils conservent la sifflante de la deuxième et de la troisième personne, en la combinant avec la désinence moyenne тъ *tŭ*[1]. On a donc *da-s-tŭ* «tu donnas, il donna», *bü-s-tŭ* «tu fus, il fut»[2].

Au lieu de la forme moyenne *büstŭ*, on trouve souvent, dans des manuscrits glagolitiques du XIVe siècle, биси *bisi;* Miklosich[3] fait remarquer qu'il faut lire бꙑси *büsi,* car les documents en question confondent souvent и et ꙑ. Cette forme *bisi* ou *büsi* est employée pour la deuxième comme pour la troisième personne. La désinence *si* s'accorde très-bien avec les désinences sanscrites *sî-s, sî-t* de la première et de la quatrième formation. Ainsi, भू *bû,* d'après la première formation, ferait *ábû-s-am, ábû-sî-s, ábû-sî-t*[4].

Je fais suivre la conjugaison complète de l'aoriste des racines slaves *da* et *bü* :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
da-ch-ŭ	*bü-ch-ŭ*	*da-ch-o-vê*	*bü-ch-o-vê*	*da-ch-o-mŭ*	*bü-ch-o-mŭ*
da-s-tŭ	*bü-s-tŭ*	*da-s-ta*	*bü-s-ta*	*da-s-te*	*bü-s-te*
da-s-tŭ	*bü-s-tŭ*	*da-s-ta*	*bü-s-ta*	*da-ś-añ*	*bü-ś-añ.*

[1] Voyez § 512, remarque 2.

[2] Les formes correspondantes en sanscrit seraient : *ádâstâs, ádâsta; ábôstâs, ábôsta* (avec gouna). Les racines en *â* (comme *dâ*) ne peuvent prendre la première formation de l'aoriste qu'au moyen; les racines en *û* (comme *bû*) ne la peuvent prendre ni à l'actif, ni au moyen.

[3] Théorie des formes de l'ancien slave, § 258.

[4] Nous faisons abstraction du vriddhi qui serait exigé ici en sanscrit.

§ 568. Les aoristes grecs ἔδωκα, ἔθηκα, ἧκα.

La gutturale qui remplace une ancienne sifflante dans le slave *dachŭ* et dans les formations analogues, rappelle le κ des aoristes grecs ἔδωκα, ἔθηκα, ἧκα. Ce qui est de règle, en ancien slave, à la première personne des trois nombres, a bien pu arriver accidentellement en grec : nous voulons dire le changement d'une sifflante primitive en gutturale. Nous supposons donc que ἔδωκα est pour ἔδωσα, soit que le σ se soit transformé tout d'une venue en κ, soit qu'un κ ait pris place aux côtés de la sifflante qui aurait fini par disparaître[1]; ἔδωκα viendrait alors de ἔδωσκα. Peut-être aussi un κ était-il d'abord venu se placer devant le σ, comme dans ξύν pour σύν (= sanscrit *sam* « avec »), en sorte que ἔδωκα serait pour ἔδωξα; de même, le latin *cum*, s'il est le congénère de ξύν, σύν, सम् *sam*, doit peut-être s'expliquer comme étant pour *xum*.

§ 569. Le *s* du verbe auxiliaire changé en *k*, à l'impératif lithuanien. — Le κ du parfait grec. — Le σ du parfait passif, dans la même langue[2].

Ce n'est pas seulement en grec et en ancien slave que nous trouvons le *s* de l'aoriste changé en gutturale : le lithuanien nous présente une forme de même famille, où, à ce que je crois, un *s* primitif a été remplacé par un *k*. Je veux parler de l'impératif, qui représente le précatif sanscrit ou l'aoriste de l'optatif grec[3]; on a, par exemple, *dûk* « donne », *dûkite* « don-

[1] Comparez le κ qui s'est introduit, en grec, dans l'imparfait ἔσκον, ἔσκε, et en latin, dans le futur archaïque *escit*. Rapprochez aussi les imparfaits et les aoristes comme δινεύεσκε, καλέεσκον, καλέσκετο, ἔλασκε, δασάσκετο, dans lesquels il est impossible de méconnaître la présence du verbe substantif : les formes en σα-σκον, σα-σκομην le contiennent deux fois.

[2] L'auteur recherche quels sont, dans les différentes langues indo-européennes, les temps formés comme le slave *dachŭ*, et il est amené de la sorte à parler de certaines formes verbales qui n'appartiennent pas à l'aoriste. — Tr.

[3] Voyez § 92 [k].

nez», en regard du sanscrit *dâsîdvám* «que vous eussiez donné» (précatif moyen).

Mais si le κ de ἔδωκα, ἔθηκα, ἧκα est sorti d'un σ, soit immédiatement (ce que je croirais le plus volontiers)[1], soit par l'intermédiaire de σκ ou ξ, nous sommes amenés à nous demander si le κ des parfaits comme δέδωκα ne provient pas lui-même d'un σ, et par conséquent du verbe substantif. Il est vrai qu'en sanscrit le parfait ne se combine pas avec la racine *as;* mais cette circonstance importe peu, car tous les temps, au fond, ont le même droit de recourir à la copule (§ 526). Nous voyons, par exemple, qu'en grec les imparfaits comme ἐδίδων et les aoristes comme ἔδων se combinent, à la troisième personne du pluriel, avec le verbe substantif (§ 553), quoiqu'en sanscrit les formes correspondantes s'en abstiennent. A l'imparfait, certains dialectes grecs se servent de la forme ἔσκον (§ 568), et le latin de la forme *bam* (§ 526), quoique le sanscrit, au même temps, se prive absolument du secours du verbe substantif. Il n'est donc pas étonnant que le parfait grec emprunte un verbe auxiliaire, tandis que le parfait sanscrit emploie une forme simple.

Comme la racine du verbe attributif porte déjà, au parfait, le poids du redoublement, le κ ne vient se joindre qu'aux thèmes où il trouve le plus aisément accès, c'est-à-dire après une voyelle ou une liquide : nous avons, par exemple, δέδωκα, πεφίληκα, ἔφθαρκα, ἔσταλκα, πέφαγκα, mais non τέτυπκα, πέπλεκκα. Pour éviter ces combinaisons trop dures, le κ, par une sorte de substitution analogue à celle des consonnes germaniques[2], est devenu *h,* et en se joignant, sous cette forme, à la consonne précédente, a changé le π ou le β en φ, le κ ou le γ en χ : on a donc τέτυφα pour τέτυπ-ά, venant de τέτυπ-κα; πέ-

[1] Sur le changement inverse d'une gutturale en σ, voyez § 109ᵃ, 2.

[2] Voyez § 87, 1.

πλεχα pour ϖέπλεκ-ά, venant de ϖέπλεκ-κα. Quant aux dentales, la langue a préféré les sacrifier complétement au κ : nous avons ἔψευκα pour ἔψευδκα, ϖέπεικα pour ϖέπειθκα.

Au passif, où les désinences sont plus pesantes, le verbe auxiliaire devait plus difficilement trouver accès. En regard des parfaits actifs en κα, nous ne trouvons point de parfaits passifs en καμαι (ou σαμαι, avec maintien de la sifflante primitive), de même qu'en regard de ἐδίδοσαν, ἔδοσαν on n'a point ἐδιδόσαντο, ἐδόσαντο. On pourrait toutefois admettre que le σ de τετέλεσμαι, ἔσπασμαι, ἤνυσμαι, qu'on explique ordinairement comme une insertion euphonique, appartient au verbe substantif[1]; nous voyons, en effet, qu'il est traité exactement de la même manière que le σ qui tient la place d'une dentale radicale (ἔψευσμαι, ϖέπεισ-μαι) et qu'il tombe seulement devant un autre σ (ϖέπει-σαι, τετέλε-σαι). Dans les verbes en ν, il y a lutte entre le ν et le σ. A la première personne, une forme ϖέφανσμαι étant impossible, il fallait opter entre ϖέφα-σμαι ou ϖέφαμ-μαι (comparez ἐξήραμμαι, etc.) : c'est ϖέφα-σμαι qui l'a emporté. Au contraire, à la troisième personne, on dit ϖέφαν-ται et non ϖέφα-σται.

Les substantifs comme φάσμα, τέλεσμα, τελεστής ne sont pas une objection suffisante contre l'explication que nous venons de proposer. Sans faire dériver ces noms du parfait passif, on peut admettre cependant que la langue grecque, une fois habituée aux groupes σμ, στ, les a introduits dans des formes où ils n'avaient pas la même raison d'être que dans le temps en question.

§ 570. Quatrième formation de l'aoriste sanscrit. — Tableau de cette formation.

La quatrième formation sanscrite donne lieu à peu de com-

[1] Ce σ se trouve surtout après une voyelle brève, quelquefois cependant après une longue (ἤκουσμαι).

paraisons avec les langues de l'Europe. Mais elle est importante en ce que le verbe substantif s'y étale tellement qu'il est impossible de ne pas reconnaître sa présence. Dans les formes comme *áyâ-siśam* «j'allai», il occupe la plus grande partie du mot, et il présente deux fois sa consonne radicale; il en est de même aux autres personnes, excepté à la deuxième et à la troisième du singulier, où nous avons *áyâ-sîs, áyâ-sît* (au lieu de *áyâsis-s, áyâsiś-ṭ*) pour la même raison que, dans la troisième formation, on a *ábôdîs, ábôdît*[1].

La conjugaison complète de *áyâsiśam* est :

SINGULIER.	DUEL.	PLURIEL.
áyâ-siśam	*áyâ-siśva*	*áyâ-siśma*
áyâ-sîs	*áyâ-siśṭam*	*áyâ-siśṭa*
áyâ-sît	*áyâ-siśṭâm*	*áyâ-siśus.*

§ 571. La quatrième formation est inusitée au moyen. — Elle n'est employée à l'actif qu'avec des racines finissant par une voyelle ou par *m*.

Au moyen, cette formation de l'aoriste n'existe pas ou est sortie de l'usage. Les désinences du moyen étaient probablement trop pesantes par elles-mêmes pour être ainsi surchargées; c'est un motif semblable qui fait qu'en grec la syllabe σα de ἐδίδο-σα-ν, ἔδο-σα-ν ne se trouve pas au passif ἐδίδο-ντο, ἔδο-ντο (§ 553).

Même à l'actif, la quatrième formation n'est pas usitée pour les racines finissant par une consonne, excepté *ram* «jouer», *nam* «s'incliner», *yam* «dompter». Mais comme *m* se change, devant un *s*, en anousvâra (*ṅ*), c'est-à-dire en un son très-faible, il n'y a pas grande différence, à l'égard de la pesanteur, entre *áyâ-siśam* (racine *yâ*) et *áraṅ-siśam, ánaṅ-siśam, áyaṅ-siśam.*

[1] Voyez § 560.

REMARQUE. — *Origine de la quatrième formation.* — On doit se demander comment le sanscrit est arrivé à la forme *siśam* : cette question peut être résolue de deux manières.

Ou bien (c'est l'explication que j'ai admise autrefois) *sam* sera la syllabe principale et *si* une syllabe réduplicative [1]; ou bien il faut regarder *sam* comme étant venu se surajouter à la deuxième formation de l'aoriste, dans laquelle on avait cessé de sentir la présence du verbe auxiliaire. Selon cette seconde explication, que je regarde aujourd'hui comme la plus vraisemblable, la syllabe *sa* [2], qui, à elle seule, représente déjà le verbe substantif, s'est fait suivre de nouveau du même verbe, à peu près comme *serpserunt* (pour *serpsesunt*) [3] en latin. Cette syllabe *sa* s'est ensuite affaiblie en *si*. En conséquence, *siśam* serait pour *sasam, siśva* pour *sasva* ou *sâsva, siśma* pour *sasma* ou *sâsma, siśṭam* pour *sastam*, etc.

Il y a, en sanscrit, une racine qui nous présente, à certaines personnes, le même genre d'altérations phoniques : c'est la racine शास् *śâs* «gouverner», qui fait au duel *śiśṭám, śiśṭấm,* au lieu de *śâstám, śâstấm,* et au pluriel *śiśṭá,* au lieu de *śâstá.*

A la troisième personne du pluriel, nous trouvons *áyâ-siśus,* au lieu de *áyâ-siśan.* On a vu précédemment que *us* est une désinence plus légère que *an* (§ 462) : la racine, déjà chargée par la répétition du verbe auxiliaire, a dû choisir les formes les moins pesantes. De même, la racine précitée *śâs*, qui aime les formes affaiblies, fait à la troisième personne du pluriel de l'imparfait *áśâs-us.*

Nous avons aussi en grec des exemples d'un auxiliaire joint deux fois au verbe principal. Ce sont les aoristes ioniens comme ἐλάσασκε (pour ἤλασε, venant de ἤλασατ), δασάσκετο (pour ἐδάσατο). La suppression de l'augment dans ces aoristes et dans les imparfaits analogues a probablement pour cause la surcharge résultant de la répétition du verbe auxiliaire [4].

[1] Sous l'influence de l'*i* précédent, le *s* de *sam* se change en *ś* (§ 21 [b]).

[2] La même que nous trouvons, en grec, à l'aoriste premier (§ 555).

[3] Voyez § 553.

[4] Dans la troisième édition de sa Grammaire sanscrite (1863), M. Bopp propose une nouvelle explication, qu'il préfère aux deux précédentes. Le premier *s* des formes comme *áyâsiśam* appartient au verbe substantif; mais il a fini par faire corps avec le verbe principal, de sorte qu'au lieu de *yâ*, c'est *yâs* qui est considéré comme racine. En faisant prendre à *yâs* l'aoriste de la troisième formation, on a eu *áyâs-i-śam*, comme *bud* fait *ábôd-i-śam*. Grammaire sanscrite, § 371, remarque. — Tr.

§ 572. Exemples de la première et de la deuxième formation en zend.

En zend, les aoristes qui joignent le verbe substantif à la racine sont rares. Comme exemples de la première formation nous citerons : *parśta,* deuxième personne du pluriel actif de la racine *par* « détruire » = sanscrit *par, pṛ̂;* *mańśta* « il parla » = sanscrit *ámaństa* « il pensa » (racine *man* [1]); c'est un aoriste moyen; *rusta* « il se leva », également un aoriste moyen de la racine *rud'* (en sanscrit *ruḥ*)[2].

La forme *daśta* « il donna » n'appartient pas à l'aoriste, mais à l'imparfait; elle répond au sanscrit *ádatta* (pour *adad-ta,* venant de *adadâ-ta* = ἐδίδο-το), dont le premier *t* doit, en zend, devenir un *ś* (§ 102).

Comme exemple d'un aoriste de la deuxième formation, on peut citer *tawśat,* troisième personne du singulier actif de la racine *tap* « brûler »; rapprochez-en les aoristes grecs comme ἔτυπ-σε.

§ 573. Cinquième formation, en sanscrit. — Aoriste second en grec. — Restes de cette formation en arménien. — L'augment en arménien.

Nous passons aux formations sanscrites qui sont représentées en grec par l'aoriste second. Selon l'ordre adopté dans ma Grammaire sanscrite, ce sont les cinquième, sixième et septième formations.

La cinquième formation ajoute immédiatement les désinences personnelles à la racine : elle ne se distingue de l'imparfait que par l'absence de la caractéristique de la classe. La même diffé-

[1] La racine sanscrite *man* « penser » prend en zend le sens de « parler »; comparez le dérivé *mańtra* « discours ».

[2] Voyez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, page 307. Le *s* de *rusta* est la transformation euphonique du *d'* de la racine; *rusta* est donc formé comme le sanscrit *ákśipta* pour *ákśipsta* (§ 543), comme *átutta* pour *átutsta.* — Sur le sanscrit *ruḥ*, pour *rud*, voyez § 23.

rence qui existe en grec entre *ἔδων* et *ἐδίδων* se retrouve en sanscrit entre *ádâm* et *ádadâm*, et en zend entre [zend] *daim* et [zend] *dadaim*[1]. Au grec *ἔσθην*, *ἔσθης*, *ἔσθη* répond en sanscrit *ástâm*, *ástâs*, *ástât*, tandis que l'imparfait est *átiṣṭam*, *átiṣṭas*, *átiṣṭat* (§ 508). Au grec *ἔθην* répond en sanscrit *ádâm*, tandis que l'imparfait *ἐτίθην* est représenté par *ádadâm*. Au grec *ἔφῡ-ν*, *ἔφῡ-ς*, *ἔφῡ-(τ)* répond le sanscrit *ábûv-am* (pour *ábû-m*[2]), *ábû-s*, *ábû-t*, pendant que l'imparfait *ἔφυ-ο-ν*, *ἔφυ-ε-ς*, *ἔφυ-ε* est représenté par *ábav-a-m*, *ábav-a-s*, *ábav-a-t*.

A cette formation appartient, en arménien, l'aoriste **ետու** *e-tu* = sanscrit *ádâm*, grec *ἔδων*, deuxième personne *e-tu-r* (pour *e-tu-s*), troisième personne *e-t*, troisième personne du pluriel *e-tu-n*[3] = dorien *ἔ-δο-ν*[4].

On peut comparer :

SINGULIER.			PLURIEL.		
Sanscrit.	Grec.	Arménien.	Sanscrit.	Grec.	Arménien.
ád'â-m	*ἔθη-ν*	*edi*[5]	*ád'â-ma*	*ἔθε-μες*	*eda-q̇*
ád'â-s	*ἔθη-ς*	*ede-r*	*ád'â-ta*	*ἔθε-τε*	*edi-q̇*
ád'â-t	*ἔθη*	*ed*	*ád'-us*	*ἔθε-ν*	*edi-n.*

A la même formation appartient encore en arménien **եկի** *eki*

[1] Sur le *d'*, tenant en zend la place d'un *d*, voyez § 39.

[2] Voyez § 437, remarque.

[3] Voyez § 183 b, 2. La voyelle radicale *a* est affaiblie en *u* comme en latin dans le subjonctif archaïque *duim*. A la troisième personne du singulier *e-t*, la voyelle radicale est supprimée.

[4] Dans les formes spéciales, le verbe arménien supprime la voyelle radicale devant la caractéristique *ne* (§ 496); exemple : **դնեմ** *d-ne-m* «je place». A l'aoriste, comme on peut le voir par le tableau que nous donnons, la voyelle radicale est tour à tour *a*, *i*, *e*, ou bien elle est supprimée.

[5] Voyez Schröder, page 122. — En ce qui concerne l'affaiblissement de l'*a* radical en *i*, comparez l'*i* du latin *tradi-s*, *tradi-t*, *tradi-mus*, ou mieux encore celui de *crê-di-s* = *śrad-dadâ-si* (§ 632).

« je vins »[1] = sanscrit *ágâ-m*, grec ἔϐη-ν; deuxième personne *eki-r*[2], troisième personne *ekn*[3].

L'augment ne s'est conservé, en arménien, que devant les formes monosyllabiques[4] : les formes polysyllabiques, à cause de leur poids plus considérable, s'en sont débarrassées. En conséquence, le seul temps qui à toutes ses personnes nous présente l'augment, c'est l'aoriste des trois verbes que nous venons de citer[5]. L'augment se trouve en outre à la troisième personne du singulier de l'aoriste de quelques verbes irréguliers, comme *e-tes* « vidit »[6]. Devant *a* et *ô* l'augment s'allonge en է *ê;* exemples : էած *êaz̧* « il conduisit »[7], էօծ *êôz̧* « il oignit »[8]. Cet allongement se trouve aussi assez souvent devant une consonne; exemples : էբեկ *êbek* ou *ebek* « il brisa »[9]; *êtes* ou *etes* « vidit »; *êber* ou *eber* « il porta »; *êker* « il mangea »[10].

Les racines commençant par ե *e* n'ont pas d'augment à l'aoriste. Je crois pourtant, en comparant l'*ê* de l'imparfait էի *êi* « j'étais » à l'*e* bref du présent *em* « je suis », reconnaître dans cet *ê,* comme dans l'η du grec ἦν, une contraction de la voyelle radicale et de la voyelle de l'augment. Il y a aussi, à ce qu'il me semble, un augment temporel dans էջ *êǵ* « il descendit »; à

[1] Présent *ga-m*, § 436, 4.

[2] Avec maintien de l'*i* qui, dans *ede-r*, s'est changé en *e*.

[3] D'après l'analogie de *et* « il donna » et *ed* « il plaça », on aurait attendu une troisième personne *ek*. Peut-être le *n* de *ekn* représente-t-il le *m* de la racine गम् *gam* « aller » = gothique *qvam* « venir », proche parente de गा *gâ* (même sens).

[4] Petermann, Grammaire arménienne, page 196.

[5] Encore faut-il excepter la première personne du pluriel *tuaq* « nous donnâmes », qui, étant dissyllabique, est privée de l'augment. On a, au contraire, *e-daq* « nous plaçâmes », *e-kaq* « nous allâmes ».

[6] On a, au contraire, *tesi* « vidi », *teser* « vidisti »; de même au pluriel. — La première personne du présent est *tesanem* « je vois » (§ 496).

[7] Première personne *az̧i* (en grec ἄγω, en latin *ago*, en sanscrit *aǵ* « aller »).

[8] Première personne *ôz̧i* (en latin *ungo*, en sanscrit *anǵ* « oindre »).

[9] Schröder, *Thesaurus*, page 122. Comparez le sanscrit *bang* « briser ».

[10] Schröder, *Thesaurus*, page 125. Comparez le sanscrit *gar, gṛ* « dévorer ».

la première personne, cet aoriste, qui d'ailleurs est seul de son espèce, fait *iǵi*; le présent est *iǵ-ane-m* (§ 496). Dans *êǵ*, l'ancien *a* de l'augment s'est contracté, d'après les lois phoniques du sanscrit, avec l'*i* de la racine [1]. Il ne se présente pas d'autre occasion dans la conjugaison arménienne pour une contraction de ce genre, car il n'y a pas d'autre verbe commençant par un *i* radical qui ait à l'aoriste une forme monosyllabique.

§ 574. Restes de la cinquième formation, en ancien slave.

En ancien slave, il reste également quelques débris de la cinquième formation sanscrite. Tel est, par exemple, *da* «tu donnas, il donna» [2]; au contraire, la forme *da-s-tŭ* (même sens) est, comme nous l'avons reconnu, un aoriste moyen de la première formation [3]. A la deuxième personne, si l'on fait abstraction de la perte de l'augment, *da* s'accorde aussi exactement que possible avec le sanscrit *á-dâ-s* = grec *ἔ-δω-ς*; à la troisième personne, *da* répond à *á-dâ-t* = grec *ἔ-δω* : la suppression de la consonne était obligée en ancien slave. Citons encore l'aoriste бꙑ *bü* «tu fus, il fut», qui répond au sanscrit *á-bû-s, á-bû-t,* au grec *ἔ-φῡ-ς*, *ἔ-φῡ* [4] : nous avons vu qu'il s'est également conservé une forme moyenne *bü-s-tŭ*.

§ 575. Sixième formation de l'aoriste, en sanscrit. — Comparaison avec le grec, le lithuanien et le latin.

La sixième formation sanscrite se distingue de la cinquième en ce qu'elle insère un *a* entre la racine et la désinence personnelle : cet *a* est traité exactement de la même manière que la

[1] Voyez § 183[a], 4, où nous montrons une contraction analogue à l'ablatif singulier des thèmes en *i*.

[2] Miklosich, § 248.

[3] Voyez § 512, remarque 2.

[4] Voyez § 572. — Je rapporte le latin *fui* à la sixième formation (§ 577).

caractéristique *a* de la première et de la sixième classe [1]. Pour les verbes de la première classe, entre cet aoriste et l'imparfait, il n'y a donc d'autre différence que l'absence du gouna. Ainsi *riś* «blesser» (classe 1) fait à l'imparfait *árêś-a-m* (= *áraiś-a-m*) et à l'aoriste *áriś-a-m*. C'est le même rapport qui existe entre ἔλειπ-ο-ν et ἔλιπ-ο-ν. La racine *bud'* «savoir» (classe 1) fait à l'imparfait *ábôd'-a-m* (= *ábaud'-a-m*) et à l'aoriste *ábud'-a-m*; c'est le même rapport qu'entre ἔφευγ-ο-ν et ἔφυγ-ο-ν.

A cette formation appartiennent, en lithuanien, les aoristes des verbes primitifs, quand ils ne passent pas, au temps en question, dans la dixième classe (§ 506). Ainsi *likaú* (racine *lik*) «je quittai» répond au grec ἔλιπον et au sanscrit *árićam* (racine *rić* [2] «abandonner») et est avec son présent *lēkù* [3] dans le même rapport que ἔλιπον avec λείπω. Certains verbes qui ont un *i* à l'aoriste prennent un *e* bref au présent; mais cet *e* tient très-probablement la place d'un ancien *ē* [4]. Le cas ne se présente, du reste, que pour *bredù* «je traverse à gué [une rivière]», aoriste *bridaú*, et pour des racines terminées par deux consonnes, comme *kertù* «je taille», aoriste *kirtaú* [5]. Dans certains verbes comme *kylù* (*y* = ī) «je m'élève», aoriste *kilaú*, le présent allonge la voyelle, au lieu de la frapper du gouna, ou bien il prend, comme dans les langues germaniques, un *i* pour voyelle du gouna, de sorte qu'on a *î* = *i* + *i* [6]. Il y a aussi des verbes qui ont à l'aoriste un *y* (prononcez ī) et qui, au présent, prennent le gouna; exemple : *mēźù* «mingo» [7], aoriste *myźaú*. Les aoristes des verbes en *tu* (§ 499) sont avec leur présent dans

[1] Voyez § 109 [a], 1.

[2] Pour *rik*.

[3] Sur *ē* pour *ai*, voyez § 193.

[4] Voyez Schleicher, Grammaire lithuanienne, § 113, 3.

[5] En sanscrit *kart*, *kṛt* «fendre».

[6] Voyez § 27.

[7] Racine sanscrite *mih*.

le même rapport qu'en grec *ἐτύπ-ο-μεν* avec *τύπ-το-μεν*; exemple: *áus-ō-me* « nous nous refroidîmes », présent *áuś-ta-me*.

Dans les verbes sanscrits de la sixième classe, la formation en question se confondrait nécessairement avec l'imparfait, puisque ces verbes ne prennent pas le gouna dans les temps spéciaux[1]. Aussi ne rencontrons-nous cette formation de l'aoriste que pour un petit nombre de verbes irréguliers qui, aux temps spéciaux, insèrent une nasale, et la suppriment dans les temps généraux. Tel est, par exemple, le verbe *lip* « oindre », qui fait à l'imparfait *álimpam* et à l'aoriste *álipam;* tel est encore *lup* « couper », qui fait à l'imparfait *álumpam* et à l'aoriste *álupam*[2].

Le même fait se présente en lithuanien : nous avons, par exemple, l'aoriste *lip-a-ú* « je collai » (pour *lip-a-m,* § 436, 1) = sanscrit *álip-a-m,* et le présent *limp-ù* (pour *limp-a-mi*) = sanscrit *limp-â'-mi.*

En latin, je rapporte à cette formation les parfaits *fĭdi, scĭdi*[3], dont la troisième personne *fĭd-i-t, scĭd-i-t* s'accorde très-bien avec le sanscrit *áb'ĭd-a-t, áč'ĭd-a-t*[4]. Je regarde aussi *tŭli* comme un aoriste de la sixième formation[5] : il répond, quant à sa racine, au sanscrit तुल् *tul* (classe 1) « soulever », qui ferait à

[1] Voyez § 109ª, 1.

[2] Comparez le latin *rumpo, rûpi, ruptum.*

[3] Sur les désinences de la première et de la deuxième personne, voyez §§ 546 et 552.

[4] Si les racines sanscrites *b'id*, *čid* suivaient l'analogie de *lip*, *lup*, elles feraient à l'imparfait *áb'ind-a-t*, *áčind-a-t;* mais elles appartiennent à la septième classe, qui devant les désinences légères insère la syllabe *na* (§ 109ª, 3). Il y a d'ailleurs une proche parenté entre les racines de la septième classe et les racines comme *lip*, *lup*.

[5] Il est vrai qu'à côté de *tuli*, nous avons conservé une ancienne forme *tetuli* (comparez le sanscrit *átûtulam*, de *tul*, classe 10). Mais cela ne nous oblige point à admettre que *tŭli* vient de *tetuli :* les deux formes peuvent être également anciennes, comme en sanscrit le même verbe peut adopter tour à tour à l'aoriste plusieurs des sept formations. Pour *tetuli*, il faut supposer un ancien *tutuli* (comparez *tutudi*), qui aurait pu donner, en se contractant, *tuli*.

l'aoriste *átulam,* s'il suivait cette formation. A *fîdi, scĭdi*[1], *tŭli,* je joins encore *bĭbi :* car quoique *bibo* soit une ancienne forme redoublée, comme on peut le voir par le sanscrit *pívâmi* (védique *píbâmi,* pour *pípâmi*), il n'en est pas moins traité en latin comme s'il venait d'une racine *bib*[2].

En grec, les aoristes comme ἔλαϐον, ἔχαδον, ἔλαθον sont avec leurs imparfaits ἐλάμϐανον, ἐχάνδανον, ἐλάνθανον dans le même rapport que les aoristes sanscrits *álipam, álupam* avec les imparfaits *álimpam, álumpam :* il y a seulement cette différence qu'outre la nasale insérée dans la racine, le verbe grec, à l'imparfait, présente encore la syllabe αν, qui est également supprimée à l'aoriste.

Comme verbe de la cinquième classe, nous citerons *śak* « pouvoir », dont l'imparfait est *áśak-nav-am* et l'aoriste *áśak-a-m :* le rapport entre ces deux formes est le même qu'entre ἐζεύγνυν et ἐζύγην, ἐμίγνυν et ἐμίγην, ἐπήγνυν et ἐπάγην.

Comme exemple de la neuvième classe, nous citons *kliś* « tourmenter », dont l'imparfait est *ákliś-nâ-m* et l'aoriste *ákliś-a-m :* le rapport entre ces deux formes est le même qu'entre ἐδάμ-νη-ν et ἐδάμην.

Enfin, pour la quatrième classe, on peut prendre comme exemple la racine *svid* « suer » qui fait à l'imparfait *ásvid-ya-m* et à l'aoriste *ásvid-a-m.* Nous avons de même l'imparfait ἔϐαλλο-ν (par assimilation pour ἔϐαλ-jo-ν[3]) en regard de l'aoriste ἔϐαλ-ο-ν.

§ 576. Restes de la sixième formation, en arménien et en ancien slave.

A la sixième formation sanscrite appartiennent, en arménien, tous les aoristes seconds qui ne sont pas, comme *etu, eki, edi,*

[1] A côté duquel on trouve l'archaïque *scicidi.*

[2] C'est ce qu'on voit, par exemple, par le supin *bib-i-tum.*

[3] Comparez ἄλλος pour ἄλjος (§ 19).

de la cinquième, ni comme le seul ***առարի*** *arari* (§ 587) «je fis» de la septième formation. La voyelle *a* qui, en sanscrit, s'intercale entre la racine et la désinence personnelle, est affaiblie en *i* [1], excepté à la deuxième et à la troisième personne du singulier, et à la deuxième du pluriel. A la seconde personne du singulier, c'est un **է** *e* qui remplace l'*a* sanscrit, comme cela arrive très-souvent en arménien. A la troisième personne, la voyelle est supprimée; mais, en revanche, la forme devenant monosyllabique, l'augment reste. A la première personne du pluriel, l'ancien *a* est maintenu, peut-être parce que la voyelle s'allonge en sanscrit dans la forme correspondante (*álip-â-ma*), ou par compensation pour la perte du signe personnel [2].

A la rigueur, il ne faudrait citer ici que les verbes arméniens qui ont un thème plus plein pour les temps spéciaux, comme, par exemple, *tesi* «je vis», **օծի** *ôʒi* «unxi», *harži* «j'interrogeai», qui font au présent *tes-ane-m*, *ôʒ-ane-m*, *harž-ane-m*. Quant à la plupart des verbes arméniens, je regarde leur aoriste second comme originairement identique avec l'imparfait sanscrit et grec. Nous avons déjà montré (§ 449) que le temps appelé impératif prohibitif est en réalité un imparfait. De même que l'arménien *mi ber-e-r* «ne porte pas» répond au sanscrit *mâ' bar-a-s* (même sens), de même *ber-e-r* «tu portas» répond à *ábar-a-s* (=ἔφερ-ε-ς). La troisième personne du pluriel *ber-i-n* s'accorde très-bien avec le zend *bar-ĕ-n* (ou *abarĕn*), le sanscrit *ábar-a-n*, le grec ἔφερ-ο-ν [3].

On peut consulter le tableau comparatif suivant :

[1] Comparez, à cet égard, les formes latines comme *fid-i-t* = *ábid-a-t*.

[2] *Aq́* pour *amq́* (§ 440). Petermann explique de la même manière la forme *é-q́* qu'on trouve, à la seconde personne du pluriel, à côté de *i-q́*.

[3] Au sujet des aoristes en *ցի* *żi*, qui correspondent aux imparfaits sanscrits des verbes de la dixième classe, voyez § 183 [b], 2. Sur le même fait en lithuanien, voyez § 523.

Sanscrit.	Zend.	Arménien.	Grec.
ábar-a-m	*bar-ĕ-m*	*ber-i-*	ἔφερ-ο-ν
ábar-a-s	*bar-ô*	*ber-e-r*	ἔφερ-ε-ς
ábar-a-t	*bar-a-d*	*eber*	ἔφερ-ε
ábar-â-ma	*bar-â-ma*	*ber-a-q̔* [1]	ἐφέρ-ο-μεν
ábar-a-ta	*bar-a-ta*	*ber-i-q̔* [2]	ἐφέρ-ε-τε
ábar-a-n	*bar-ĕ-n*	*ber-i-n*	ἔφερ-ο-ν.

De même qu'en arménien les seuls verbes qui aient de véritables aoristes de la sixième formation sont ceux qui répondent plus ou moins exactement à la neuvième classe de conjugaison sanscrite (§ 496), de même, en ancien slave, les seuls aoristes de cette formation appartiennent et ne pouvaient appartenir qu'aux verbes comme *güb-nu-ṅ, güb-ne-śi* (§ 497). Par la suppression de la caractéristique et par l'adjonction d'une voyelle de liaison, on forme, en ancien slave, des aoristes seconds [3] tels que *dvig-ŭ* «je remuai» (présent *dvig-nu-ṅ*).

On peut comparer, comme modèles de cette formation, le sanscrit *ástab-a-m* «j'appuyai, j'arrêtai» (présent *stab-nấ-mi*) [4], le grec ἔδακ-ο-ν (présent δάκ-νω), le lithuanien *gaw-a-ú* «j'obtins» (présent *gáu-n'-u*)[5] et l'ancien slave *dvi-g-ŭ* (présent *dvig-nu-ṅ*).

[1] Voyez § 440.

[2] Ou *ber-é-q̔*. Voyez page 210, note 2, et § 449.

[3] Miklosich, qui les a le premier mis en lumière, les appelle des aoristes *forts*.

[4] Racine *stamb*, dont le *m* est supprimé, non-seulement aux temps spéciaux, mais encore à quelques temps généraux. Je soupçonne une parenté entre cette racine et le causatif *stâp-áyâ-mi* «je mets debout», de la racine *stâ* «être debout» (§ 747). L'aspiration du थ् *t* aurait passé sur la labiale (*p*) qui, de consonne sourde (*p*), serait devenue sonore (*b*) et se serait incorporée à la racine.

[5] Voyez § 497. La diphthongue *au* s'est changée en *aw*, comme en sanscrit l'*ô* (= *au*) de *gô* «bœuf» devient *av* dans *gáv-é* «bovi».

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	Ancien slave.
ástab-a-m	ἔδακ-ο-ν	*gaw-a-ú*	*dvig-ŭ-'*
ástab-a-s	ἔδακ-ε-ς	*gaw-a-í*	*dviś-e-'* [1]
ástab-a-t	ἔδακ-ε	*gắw-a-'*	*dviś-e-'*
ástab-â-va	....	*gắw-ō-wa*	*dvig-o-vê*
ástab-a-tam	ἐδάκ-ε-τον	*gắw-o-ta*	*dviś-e-ta*
ástab-a-tâm	ἐδακ-έ-την	Comme au sing.	*dviś-e-ta*
ástab-â-ma	ἐδάκ-ο-μεν	*gắw-ō-me*	*dvig-o-mŭ*
ástab-a-ta	ἐδάκ-ε-τε	*gắw-ō-te*	*dviś-e-te*
ástab-a-n	ἔδακ-ο-ν	Comme au sing.	*dvig-u-ñ.*

§ 577. La sixième formation, dans les verbes terminés par une voyelle, en sanscrit, en latin et en lithuanien.

Les racines sanscrites finissant par une voyelle prennent rarement la sixième formation. Les grammairiens indiens posent la règle que devant la voyelle de liaison il y a suppression de la voyelle radicale finale, excepté pour ऋ *ṛ* et ॠ *ṝ*. Ils citent comme exemples *áśvam* «je grandis», *áhvam* «j'appelai», qu'ils font venir des racines *śvi* et *hvê* [2]. Mais je crois que ces aoristes dérivent des racines *śu, hu,* et je les regarde comme des formes irrégulières pour *áśuv-a-m, áhuv-a-m* [3].

D'après le même principe, le latin a les parfaits *fuv-î* [4] et *pluv-it, pluv-isse.* Le *v* de ces deux dernières formes n'appartient pas à la flexion, comme dans *ama-vi, audi-vi :* c'est ce qui ressort des substantifs *pluv-ia, pluv-ius* [5].

[1] श *ś* par euphonie pour *g*, à cause de l'*e* suivant.

[2] Pour *hvâ.* Voyez § 109 [a], 2.

[3] Il est de règle que l'*u* ou l'*û* final des thèmes monosyllabiques devienne *uv* devant une voyelle. On a vu (§ 502) un fait analogue pour l'*i*. Comparez aussi l'aoriste de la septième formation *ádudruv-a-m* «je courus», de la racine *dru*.

[4] *Fuvimus* dans Ennius, *fuvisset* chez Cicéron.

[5] Comparez *diluv-ium, diluv-ies.* Au contraire, des formes comme *ama-via, audi-via* sont impossibles.

En lithuanien, la racine *bū* « être » (futur *bū́-siu*) fait à l'aoriste *bŭw-a-ú* « je fus ». Sont formés de même les aoristes : *pŭw-a-ú* « je pourris »[1]; *źŭw-a-ú* « je succombai » (présent *źū́w-u*, infinitif *źū́-ti*); *kliŭw-a-ú* « hæsi » (présent *klūw-ù*, infinitif *klū́-ti*); *grŭw-a-ú* « je m'écroulai » (présent *grūw-ù*, infinitif *grū́-ti*).

§ 578. La sixième formation, en zend.

En zend, il est très-difficile de distinguer avec certitude si une forme appartient à l'imparfait ou à la sixième formation de l'aoriste. Au moins cela est-il presque impossible pour certains verbes tels que *ṣanaḍ* « il frappa ». Comme la racine sanscrite *ḥan* (= zend *ṣan* ou *ǵan*) appartient à la deuxième classe de conjugaison, l'imparfait est *áḥan* (pour *áḥan-s*, *áḥan-t*, § 94). En zend également, cette racine suit ordinairement la deuxième classe : ainsi nous avons *ǵainti* « il frappe », *ṣaintê* (même sens)[2]. Il semble donc que *ṣanaḍ* doive être un aoriste. Mais d'un autre côté, nous trouvons en zend des formes où *ṣan* ou *ǵan* est conjugué d'après la première classe; exemple : *ǵanaiti*. Conséquemment on peut aussi regarder *ṣanaḍ* comme un imparfait. Mais même en rapportant *ṣan* à la deuxième classe, on peut encore expliquer *ṣanaḍ* comme un imparfait formé d'après l'analogie du sanscrit अरोदत् *árôdat* « il pleurait » et du zend [zend] *anhaḍ* « il était » (§ 532).

§ 579. Septième formation de l'aoriste, en sanscrit. — Comparaison avec le grec.

La septième formation sanscrite se distingue de la sixième par une syllabe réduplicative qui vient se placer devant la racine. Elle est représentée en grec par les aoristes comme ἔπεφνον,

[1] Présent *pūw-ù*, infinitif *pū́-ti*. Comparez la racine sanscrite *pūy* « puer », d'où vient *pū́-ti-s* « puanteur ». Voyez Glossaire sanscrit, 2e édition, p. 222.

[2] C'est un moyen, à moins que la leçon ne soit fautive et qu'il ne faille lire *ṣainti*.

ἐπέφραδον, *ἐκέκλετο*, ainsi que par certaines formes privées d'augment comme *τέτυκον*, *πέπιθον*. Nous avons déjà rapproché (§ 546) les parfaits latins tels que *cucurri*, *tutudi*, *cecini*, et nous avons fait observer que les formes comme *cêpi*, *frêgi*, *fêci*, *lêgi*, *fôdi*, *scâbi*, *vîdi*, *fûgi* cachent un redoublement (§§ 547 et 548).

La structure de l'aoriste grec *ἔπεφνον* est la même que celle de *ápaptam* «je tombai»[1], pour *ápapatam* (racine *pat* «tomber»). En sanscrit comme en grec, la voyelle radicale est supprimée[2].

La racine *pat* «tomber», que nous venons de mentionner, existe en grec sous la forme *πετ*. Mais les deux langues ont suivi le procédé inverse, car le grec prend le redoublement au présent *πίπτω* et à l'imparfait *ἔπιπτον*, et y renonce à l'aoriste *ἔπεσον* (dorien *ἔπετον*), tandis que le sanscrit fait à l'imparfait *ápatam* et à l'aoriste *ápaptam*. C'est donc l'aoriste redoublé *ápaptam* qui ressemble à l'imparfait grec *ἔπιπτον*, et c'est l'imparfait sanscrit *ápatam* qui est le pendant de l'aoriste *ἔπετον*.

§ 580. Allongement de la syllabe réduplicative ou de la syllabe radicale, dans les aoristes de la septième formation.

A la septième formation appartiennent en sanscrit tous les verbes de la dixième classe et, par conséquent, tous les causatifs. Une sorte de loi rhythmique veut que la syllabe réduplicative soit longue et la syllabe radicale brève, ou *vice versa* : peu importe d'ailleurs que la voyelle longue le soit par nature (*áćûćuram*) ou par position (*ápaptam*). La même racine peut adopter les deux formes : ainsi, de la racine *śîl* «faire» viennent les aoristes *áśîśilam* et *áśiśîlam*. Mais la plupart du temps l'usage a consacré exclusivement l'une des deux formes d'aoriste. C'est d'habitude le redoublement qui a la syllabe longue : ainsi *ćur* «voler» fait seulement *áćûćuram*.

[1] Grammaire sanscrite abrégée, § 382, remarque.

[2] La racine de *ἔπεφνον* est *φεν*, d'où vient *φόνος*. — Tr.

§ 581. Verbes sanscrits ayant l'aoriste de la septième formation.

Outre les verbes de la dixième classe, les causatifs, la forme précitée *ápaptam,* et quelques autres dont il sera question dans les paragraphes suivants, la septième formation ne compte que cinq racines, qui finissent toutes par une voyelle. Ce sont : *śri* «aller», *śvi* «croître», *dru* «courir», *śru* «entendre», *snu* «couler»[1]; elles font à l'aoriste : *áśiśriyam, áśiśviyam, ádudruvam, áśuśruvam, ásusnuvam.*

§ 582. Contraction de la syllabe réduplicative avec la syllabe radicale, en sanscrit et en zend, dans les aoristes de la septième formation.

Nous avons déjà fait remarquer que *ánêśam* «je succombai» (racine *naś*) contient un redoublement : *ánêśam* est sorti de *ánaniśam* (pour *ánanaś-a-m*) par la suppression du second *n*. Les parfaits latins comme *cêpi* ont une origine semblable (§ 548).

Je reconnais aussi un redoublement dans अवोचम् *ávôćam* «je parlai» (racine *vać*), quoique l'*ô* ait l'air de n'être qu'une modification de l'*a* radical. La racine *vać* supprime volontiers sa voyelle radicale et vocalise alors son *v* en *u;* nous avons, par exemple, au participe parfait passif, *uktá,* et au pluriel du prétérit redoublé *ûć-i-ma* (pour *u-ućima*). Si l'on admet qu'à l'aoriste en question *vać* s'est contracté en *uć, vôć* s'expliquera très-bien comme venant de *va-uć* (pour *va-vać*). Ainsi qu'on l'a vu plus haut (§ 580) pour *áćûćuram* «je volai» (racine *ćur*), la syllabe réduplicative, dans *va-u-ć,* est plus pesante que la syllabe radicale.

Nous avons de même, en zend, 𐬬𐬀𐬊𐬗𐬀𐬨 *vaućem* «je parlai», *vaućaḍ* «il parla».

[1] Les racines *snu* «couler» et *sru* (même sens) ont une origine commune, elles ne diffèrent que par les liquides, qui, comme on l'a vu, permutent souvent entre elles (§ 20). Les formes grecques sont *νέω, νεύ-σομαι* et *ῥέω, ῥεύ-σομαι.*

§ 583. L'aoriste *árandam*. — Liquide changée en nasale.

Je crois encore reconnaître un redoublement dans *árandam* «je blessai, je tuai» (racine *rad*): les liquides *r* et *n* auraient permuté entre elles (*árandam* pour *árardam*) et l'*a* de la syllabe radicale *áraradam* aurait été supprimé comme dans *ápaptam*, pour *ápapatam*. En ce qui concerne le changement d'un *r* en *n*, on peut rappeler le tongouse *nima* «cinq», en regard des formes *rima, lima* usitées dans les dialectes congénères. Rapprochez aussi les formes intensives चञ्चल् *cañcal* (racine *cal*) et चञ्चुर् *cañcur* (racine *car*) où le *l* et le *r* de la syllabe radicale sont remplacés par une nasale dans la syllabe réduplicative[1]; il en est de même pour le *μ* du grec *πίμπλημι, πίμπρημι*. Le changement inverse de *m* en *l* s'observe dans le sanscrit *dmâ* «souffler» comparé au latin *flare*[2].

§ 584. Aoriste de la septième formation dans les verbes sanscrits commençant par une voyelle. — Comparaison avec le grec.

Les verbes sanscrits commençant par une voyelle redoublent, dans cette formation de l'aoriste, la racine tout entière : la première syllabe est nécessairement longue, la voyelle radicale venant se mêler à celle de l'augment (§ 529). Le même fait se présente en grec dans les aoristes à redoublement attique, comme *ἤγαγον, ὤρορον*. Il y a toutefois cette différence entre le grec et le sanscrit que ce dernier idiome, dans la seconde syllabe, exige toujours la plus légère de toutes les voyelles, à savoir un *i*. Ainsi *aṭ* «aller», ou plutôt son causatif *aṭay*, fait à l'aoriste

[1] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, §§ 506 et 507.

[2] Le changement de *r* en *n* s'observe aussi en lette, si Pott a raison, comme je le crois, de rattacher à la racine *dur-t* «piquer» le substantif *dunduris* «frelon» (Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 690). Le même savant suppose aussi que le grec *δένδρον* est pour *δέρδρον*, et il en rapproche *δρῦς* et le sanscrit *drumá-s* «arbre» (*Ibidem*, II, p. 235).

âṭiṭam; âpay, causatif de *âp* « obtenir », fait *âpipam*[1]; *îḍay*, causatif de *îḍ* « célébrer », fait *âîḍiḍam*. C'est le même changement de l'*a* en *i* que nous avons observé dans les formes latines comme *contingo, tetigi* (§ 6). En grec, on peut comparer ἀτιτάλλω, ὀνίνημι, ὀπιπτεύω pour ἀταπάλλω, ὀνόνημι, ὀποπτεύω[2].

L'*i* remplace aussi, dans la seconde syllabe, un उ *u* et un ऊ *û* radical, ainsi que les diphthongues qui renferment *u*. Par exemple, *unday*, causatif de *und* « mouiller »[3], fait *âúndidam*, et *ûn* « diminuer » (classe 10) fait *âúninam*. Ces aoristes et les formes analogues du désidératif prouvent que l'*u* est traité par la langue sanscrite comme une voyelle plus pesante que l'*i* : autrement l'*i* ne remplacerait pas l'*u* dans des syllabes qui tendent à diminuer leur poids le plus possible. Ce sont, du reste, dans toute la grammaire sanscrite, les seules formes où un *u*, pour s'alléger, se change en *i*. Ainsi les racines commençant par une consonne suivie d'un *u* le gardent invariable au désidératif, tandis que les racines contenant un *a* le changent en *i* : en regard des désidératifs comme *pipaṭiś* « vouloir fendre » (racine *paṭ* « fendre »), nous avons *yuyuts* « vouloir combattre » (racine *yud* « combattre »)[4].

§ 585. Aoriste de la septième formation dans les verbes sanscrits finissant par deux consonnes.

Quand une racine finit par deux consonnes dont la première est une liquide, on conserve la liquide dans la syllabe réduplicative, mais on la supprime dans la syllabe radicale, pour alléger le poids du mot; exemples : *âúndidam* « je mouillai » pour

[1] Comparez le latin *ad-ip-iscor* pour *ad-ap-iscor*.

[2] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 690.

[3] Comparez le latin *unda*.

[4] C'est par les formes comme *âúndidam* que j'ai pu constater que l'*u*, en sanscrit, est plus pesant que l'*i*.

âúndundam (§ 584), *árǵiǵam* « j'acquis » pour *árǵarǵam* (racine *arǵ*, classe 10). C'est d'après le même principe qu'en latin *pungo* supprime sa nasale au parfait et fait *pupugi* au lieu de *pupungi*. La suppression de la nasale dans *tetigi*, *tutudi* est moins surprenante, car le *n* n'appartient pas à la racine (§ 109[a], 1) et disparaît aussi au supin et dans les formes analogues.

Si en sanscrit la première des deux consonnes finales est une muette et la seconde une sifflante, la syllabe réduplicative prend seulement la muette, tandis que la syllabe radicale garde l'une et l'autre; ainsi, de *îkśay*, causatif de *îkś* « voir », vient l'aoriste *âićikśam* (pour *âikikśam*[1] ou *âikśikśam*). C'est d'après le même principe que nous avons en grec *ἄλαλκον*; formé selon l'analogie de *âúndidam*[2], l'aoriste serait, au contraire, *ἄλκακον* ou *ἤλκακον*.

§ 586. Aoriste de la septième formation avec redoublement incomplet.

Il y a un petit nombre de thèmes verbaux de la dixième classe qui comptent deux ou plusieurs syllabes avant le complément causatif *ay*; mais l'aoriste n'admet dans le redoublement que ce qui peut être compris en une syllabe. Ainsi *avad́îray*[3] « mépriser » fait à l'aoriste *âv-avad́îram*. En grec, le même principe est suivi par les formes comme *ἀλ-ήλιφα*, *ἀγ-ήγερκα*, *ὀρ-ώρυχα*.

§ 587. Restes de la septième formation, en zend et en arménien.

Nous avons déjà plusieurs fois mentionné, en zend, un aoriste qui appartient à la septième formation : [illegible] *urû-*

[1] Dans la syllabe réduplicative, les gutturales sont toujours remplacées par des palatales.

[2] C'est-à-dire avec suppression de la liquide dans la syllabe radicale. — Tr.

[3] *Avad́îray* renferme, à ce que je crois, la préposition *ava*; quant à *d́îr*, je le regarde comme étant de même famille que *dyâi* « penser », *dî* « intelligence ».

ruduśa «tu grandis» (§ 469), de la racine *rud́* «grandir» = sanscrit रुह् *ruh*[1]. L'*a* de l'augment, dans *urûruduśa*, est remplacé par un *u* : mais cet *u* est probablement le reste de la diphthongue *au*, qui, à une époque plus ancienne, se trouvait en tête de cette forme; dans *au* l'*a* représentait l'augment et l'*u* était le résultat de l'épenthèse (§ 46). Peut-être est-ce l'allongement de l'*u* dans la seconde syllabe qui a entraîné la mutilation de la diphthongue initiale. On peut rapprocher les aoristes sanscrits comme *acûćuram* (§ 580), où c'est également la syllabe réduplicative qui est allongée.

Il y a aussi en arménien un reste de la septième formation sanscrite : c'est l'aoriste, unique en son genre, *արարի* *ar-ar-i* «je fis» (présent *առնեմ* *ar̃-ne-m*). Cette forme l'emporte sur les formes sanscrites comme *âṭ-iṭ-a-m* (§ 584), en ce que l'*a* de la racine n'a point éprouvé d'affaiblissement dans la syllabe principale; *ar-ar-i* rappelle, à cet égard, les aoristes grecs comme *ἤγαγον*.

PARFAIT[2].

§ 588. Signification du prétérit redoublé, en sanscrit et en gothique. — Emploi des verbes auxiliaires dans les langues germaniques.

Dans le sanscrit classique, comme nous l'avons déjà fait remarquer (§ 513), le prétérit redoublé a ordinairement le sens de l'aoriste grec. Dans les Védas, il est souvent employé comme un véritable parfait : il a surtout ce sens quand il est précédé d'un pronom relatif ou de la conjonction *hi* «car»[3]. Néanmoins,

[1] La racine sanscrite n'a gardé du *d́* que l'aspiration.

[2] Pour compléter le chapitre du parfait, il faut se reporter aux §§ 546 et suiv. 575, 577 et 579, où il est question du parfait latin, et au § 569, où l'auteur traite du parfait grec en *κα*. — Tr.

[3] On a, par exemple, dans le premier livre du Rig-véda : *yê... tatakśur manasâ harî* «qui... creaverunt mente fulvos [equos]» (xx, 2); *yad vâ 'ham abidudrôha yad*

le temps dont les Védas se servent de préférence pour marquer l'achèvement de l'action, ce n'est pas le prétérit redoublé, mais l'aoriste.

En allemand moderne, les prétérits non périphrastiques, comme *ich schlief, ich hiess, ich wuchs* (de *schlafen* «dormir», *heissen* «appeler», *wachsen* «grandir»), qui sont les congénères du parfait grec et du prétérit redoublé sanscrit, ne s'emploient plus que comme des aoristes et des imparfaits. Le parfait est exprimé par les formes périphrastiques : *ich habe geschlafen, ich habe geheissen, ich bin gewachsen.* En gothique, et dans les plus anciens monuments du vieux haut-allemand, ces formes à verbe auxiliaire n'existent pas encore[1] et le prétérit simple remplit à la fois l'office de l'imparfait, de l'aoriste, du parfait et même du plus-que-parfait. C'est au IXe ou, comme Grimm le fait observer, peut-être déjà au VIIIe siècle, que les auxiliaires commencent à se montrer. Le procédé est le même qu'en sanscrit, où l'on peu dire : *gatô' 'smi* (pour *gatas asmi*) «je suis allé» et *uktâvân asmi* «j'ai dit» (littéralement «je suis dit ayant»)[2]. Outre l'auxiliaire qui est devenu en allemand moderne *haben* «avoir», le vieux haut-allemand se sert encore pour ses parfaits périphrastiques du verbe *eigan* (même sens)[3].

vâ śêpê «quod aut ego peccavi, quodve juravi»(XXIII, 22); *yô mânuśêśv â yaśaś ćakrê* «qui hominibus decus paravit» (XXV, 15); *yat tê ćakṛma* «quod tibi fecimus» (XXXI, 18); *yâni ćakâra* «quæ fecit» (XXXII, 1); *uruṅ hi râǵâ varuṇaś ćakâra sûryâya pantâm anvêtavâi* «longum enim rex Varunas fecit soli iter insequendo» (XXIV, 8). De même que le pronom relatif et la conjonction *hi* semblent exercer une certaine influence sur l'emploi du prétérit redoublé, ils ont aussi le pouvoir de conserver au verbe son accent : suivant une règle de l'accentuation sanscrite, le verbe perd son accent quand il n'est pas à la tête de la phrase (voyez Système comparatif d'accentuation, remarque 37); mais accompagné du pronom relatif ou de la particule *hi*, il le garde.

[1] L'auteur parle, bien entendu, de l'actif, car, au passif, le prétérit gothique emploie toujours des auxiliaires. — Tr.

[2] Voyez § 513.

[3] Grimm, Grammaire allemande, IV, page 149 et suiv. Le verbe *eigan*, à l'in-

§ 589. Le redoublement en gothique.

Dans certains verbes gothiques, le redoublement s'est entièrement conservé. Ce sont : 1° les verbes (d'ailleurs en petit nombre) dont la voyelle radicale est longue[1]; 2° les verbes qui ont au présent un *a* long par position. Ainsi *slêp* «dormir» fait au parfait (première et troisième personnes du singulier) *saiṣlêp*[2]: *vô* «souffler» (= sanscrit *vâ*) fait *vaivô; hait* «appeler» fait *haihait; auk* «augmenter» fait *aiauk; fald* «plier» (présent *falda*) fait *faifalth*[3].

Les verbes qui ont un *ê* au présent, le remplacent tous, excepté *saiṣlêp,* par un *ô* au prétérit. Ainsi *têka* «je touche» fait *taitôk; grêta* «je pleure» (= sanscrit *krand* «pleurer») fait *gaigrôt: lêta* «je laisse» fait *lailôt; flêka* «je déplore» (= latin *plango*) fait *faiflôk; rêda* «je conseille» fait *rairôth*. Ce changement de voyelle n'a rien de surprenant, puisque l'*ê* et l'*ô* sont l'un et l'autre les représentants de l'*â* primitif (§ 69), comme en grec l'*a* bref est représenté habituellement par ε et par ο, et l'*â* long par η et par ω. Il y a donc le même rapport entre *taitôk* et *têka* qu'entre τέτροφα et τρέφω, λέλοιπα et λείπω, πέποιθα et πείθω, ἔῤῥωγα et ῥήγνυμι (§ 491). Le changement en question vient, je crois, de ce que l'*o* est une voyelle plus pesante que l'*e;* or, le parfait, qui a à porter le poids du redoublement, éprouve le besoin de fortifier le plus possible sa racine : nous voyons, en effet, que si le gothique a pu conserver le redoublement, c'est seulement avec celles de ses racines qui étaient le plus solidement constituées[4].

dicatif, ne se trouve qu'au pluriel. Au subjonctif, il est employé dans les deux nombres.

[1] Il n'est pas question ici des verbes qui allongent au présent une voyelle naturellement brève, comme cela arrive, par exemple, pour ceux qui prennent le gouna.

[2] Sur *ṣ* pour *s*, voyez § 86, 5.

[3] Pour *faifald* (§ 93ᵃ).

[4] Voyez § 490, remarque 2. J'avais supposé autrefois (Vocalisme, p. 40) qu'au

§ 590. Les parfaits gothiques *vôhs* et *stôth*.

Les deux seuls verbes gothiques qui aient perdu le redoublement, quoiqu'au présent ils aient un *a* long par position, sont *vahsja* «je grandis» (= sanscrit *vakś*, zend ‎𐬎𐬑𐬱‎ *uks*) et *standa* «je suis debout». Ils font au prétérit (première et troisième personnes du singulier) *vôhs, stôth*. Le *ja* de *vahsja* devait tomber au parfait, étant la caractéristique de la classe (§ 109[a], 2). Il y a donc le même rapport entre *vôhs* et *vahsja* qu'entre le sanscrit *nanâśa* et *náśyâmi* «je succombe». Le parfait *stôth* supprime la nasale inorganique qui se trouve au présent *standa*[1]; mais il est irrégulier en ce qu'il conserve le *th* devant les désinences[2] : il fait, par exemple, *stôthum* «nous fûmes debout», au lieu de *stôdum* que nous devrions attendre d'après l'analogie de *bauth, budum* (racine *bud* «offrir»).

§ 591. Les parfaits gothiques *haihah* et *faifah*.

Si *vahsja* et *standa* ont perdu leur redoublement au parfait (§ 590), il y a au contraire deux autres verbes qui ont conservé la syllabe réduplicative, quoiqu'ils n'aient pas au présent un *a* long par position. Ce sont *haha* «je pends» et *faha* «je prends», qui font au parfait *haihah* et *faifah*. Mais dans tous les dialectes germaniques autres que le gothique, ces verbes ont au présent deux consonnes après leur *a* : on est donc autorisé à croire qu'en gothique leur *a* était primitivement long par position[3].

parfait grec, l'α, qui suit la syllabe radicale, avait pu exercer une influence sur la voyelle ε; mais c'est une explication que je crois devoir retirer.

[1] Au contraire, le vieux haut-allemand fait au prétérit *stuont* (présent *stantu*).

[2] Sur l'origine de ce *th*, voyez § 91, 3.

[3] Comparez § 490, remarque 2.

§ 592. Contraction de la syllabe réduplicative avec la syllabe radicale, dans les langues germaniques. — Faits analogues en sanscrit, en grec et en latin.

Comme J. Grimm l'a remarqué le premier, le redoublement de ces deux classes de verbes ne se perd pas dans les autres dialectes germaniques, quoiqu'il ne se montre plus d'une façon aussi apparente qu'en gothique. Ce qui fait qu'on l'aperçoit moins, c'est que la seconde syllabe du parfait est supprimée ou privée de sa consonne; dès lors, la syllabe réduplicative fait l'effet d'être la syllabe radicale ou se fond avec celle-ci[1].

Des faits analogues se présentent en sanscrit, en grec et en latin. Ainsi les racines *lab̓* « prendre », *pat* « voler, tomber » font au désidératif *lips*, *pits* (pour *lilaps*, *pipats*)[2]. Je crois que ces formes ont perdu leur seconde syllabe. Il est vrai qu'on pourrait dire aussi que c'est la syllabe réduplicative qui a été supprimée et que l'*a* radical a été affaibli en *i*; mais on ne voit pas pourquoi la langue aurait fait subir cet affaiblissement à l'*a* de la racine, puisque, la syllabe réduplicative une fois retranchée, la forme était suffisamment allégée. La seconde syllabe a perdu une consonne dans le grec *γῑνώσκω* (pour *γιγνώσκω*), *γίνομαι* (pour *γίγνομαι*, qui lui-même est pour *γιγένομαι*). On a de même en sanscrit l'aoriste *ánêśam* (= *ánaiśam*) pour *ánaniśam*. Nous en avons rapproché (§ 548) les parfaits latins comme *cêpi*.

§ 593. Origine de la diphthongue *ai*, contenue dans la syllabe réduplicative, en gothique.

La syllabe réduplicative, en gothique, renferme toujours la

[1] Ainsi, dans l'allemand moderne *ich hielt*, la syllabe *hi* appartient au redoublement. La forme gothique est *haihald*, vieux haut-allemand *hi(h)alt* (§ 473). [C'est également un redoublement qui est caché dans le prétérit anglais *I held* (§ 594). — Tr.]

[2] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 490. Je regarde aussi *d'ikś* « allumer » comme un désidératif pour *di(d'a)kś* (racine *dah* « brûler »).

diphthongue *ai* : c'est là une particularité qui peut-être appartient en propre à ce dialecte. Voici comment je serais tenté de l'expliquer.

Avant la séparation des différents idiomes germaniques, l'usage a pu exister de remplacer un *a* par un *i* dans la syllabe réduplicative. Le même affaiblissement a lieu en sanscrit au désidératif : la racine *dah* «brûler», par exemple, fait *didakś* et non *dadakś*. Par un allégement analogue, dans les formes latines comme *cecini*, l'*a* devient *e* dans la première syllabe et *i* dans la deuxième. Le présent gothique *valda* «je gouverne» aurait donc eu la forme redoublée *vivald*. Plus tard, le gothique, en frappant cet *i* du gouna, en aurait fait *vaivald*[1]. Comme l'*ô* et l'*ê*, en gothique, sont sortis d'un ancien *â* (§ 69), la même explication s'appliquerait aux parfaits tels que *vaivô* (racine *vô* «souffler» = sanscrit *vâ*) et *saislêp* (racine *slêp* «dormir» = sanscrit *svap*).

Quant aux racines renfermant la diphthongue *au*, comme *auka* «j'augmente», parfait *aiauk*, il est difficile de décider si c'est l'*a* ou l'*u* qui est représenté par *i* dans la syllabe réduplicative. Je croirais plutôt que c'est l'*u*, car sous le rapport étymologique la seconde voyelle des diphthongues en est toujours la partie essentielle, et c'est toujours la seconde voyelle (*i* ou *u*) que les verbes sanscrits à diphthongue radicale admettent dans la syllabe réduplicative.

§ 594. Le redoublement, en vieux norrois et en ancien saxon.

En vieux norrois, les verbes renfermant un *a*[2] suivent au prétérit redoublé le procédé inverse. Ils prennent, comme en sanscrit, un *a* dans la syllabe réduplicative, et ils affaiblissent l'*a* de la syllabe radicale en *i*. Les deux voyelles, en se contrac-

[1] Comparez le gouna dans la syllabe réduplicative des intensifs sanscrits (§ 753).

[2] Première conjugaison de Grimm.

tant, forment un *ê*. Ainsi la racine *hald* « tenir »[1] fait *hahilt* (pour *hahalt*) et, par contraction, *hêlt*, pluriel *hêldum*[2]. Les racines ayant un *â* long (= gothique *ê*[3]) forment leur prétérit de la même manière. Ainsi *grât* « pleurer » fait *grêt* (pour *gra(gr)it*), *blâs* « souffler » fait *blês* (pour *bla(bl)is*)[4]. L'ancien saxon, dans ses prétérits, suit l'analogie du vieux norrois; ainsi *fallu* « je tombe » fait au prétérit *fêll* (pour *fafill*), et *slâpu* « je dors » fait *slêp* (pour *slaslip*)[5].

Si l'explication que nous venons de proposer est juste, ces formations sont l'inverse de celles que nous trouvons en gothique et en vieux haut-allemand, car le prétérit de *halt* « tenir », en vieux haut-allemand, est *hi-alt* (pour *hi-halt*), et celui de *blas* « souffler » est *bli-as* (pour *bli-blas*).

§ 595. Le redoublement, en vieux haut-allemand.

Il nous reste à examiner ce que deviennent en vieux haut-allemand les prétérits des verbes qui ont, en gothique, un *ai* ou un *au* dans leur racine.

De la diphthongue *ai*, le deuxième élément se perd dans la syllabe radicale et le premier seul est conservé, soit sous la forme *a*, soit, ce qui est plus fréquent, altéré en *e*. Au prétérit gothique *haihait* « j'appelai » correspond dans Otfrid *hiaz* (pour *hihaz*, qui lui-même est pour *hihaiz*); partout ailleurs que chez

[1] Participe passé *haldinn*. Le présent de l'indicatif prend l'adoucissement (*umlaut*) et fait *held*.

[2] Sur le *t* qui, à la fin des mots, remplace le *d*, voyez § 93[a].

[3] Voyez § 69, 2.

[4] Participe passé *grâtinn*, *blâsinn*. Le présent de l'indicatif prend l'adoucissement et fait *græt*, *blæs*. La suppression des deux consonnes, au milieu du mot, présente quelque analogie avec celle qu'on observe dans le vieux haut-allemand *vior* « quatre », en regard du gothique *fidvôr*.

[5] Comparez les parfaits sanscrits comme *nanâma* « je m'inclinai », pluriel *nêmimá* (pour *nanimima*). Voyez § 605 et suiv.

Otfrid, nous trouvons *hiez*[1]. En allemand moderne, les deux voyelles *i* et *e* se sont fondues en une seule (= *î*), en sorte qu'on a *hiess* (prononcez *hîss*).

De la diphthongue gothique *au*, c'est, suivant les différents textes, tantôt le premier, tantôt le second élément qui a été conservé. L'*a* reste *a* ou devient *e*; l'*u* reste *u* ou s'altère en *o* (§ 77). Ainsi le verbe gothique *hlaupa* «je cours», qui faisait probablement au prétérit *haihlaup* (pour *hlaihlaup*[2]), a en vieux haut-allemand les prétérits *liaf* (pour *lilaf*, qui lui-même est pour *hlihlauf*), *lief*, *liuf* et *liof*[3]. La forme usitée en allemand moderne est *ich lief* (prononcez *lîf*) «je courus».

§ 596. Le redoublement, en sanscrit.

En sanscrit, la syllabe réduplicative prend la même voyelle que la syllabe radicale; mais si la voyelle radicale est longue, on l'abrége dans le redoublement, et si c'est une diphthongue, on n'en conserve que la dernière partie (§ 593). En conséquence, *band'* «lier» fait *baband'*[4], *b'âs* «briller» fait *bab'âs*, *b'id* «fendre» fait *bib'id*, *dîp* «briller» fait *didîp*, *tud* «frapper» fait *tutud*, *pûr* «remplir» fait *pupûr*. Les racines ayant un *ṛ* pour voyelle radicale ont l'air de faire exception, car elles ont un *a* dans la syllabe réduplicative : ainsi *mṛd* «écraser» fait *mamárda*[5] «j'écrasai» ou «il écrasa». Mais ce parfait vient de la forme primitive *mard*, et non de *mṛd* (§ 1).

Il a déjà été question (§ 534) des racines commençant par

[1] Le présent, en vieux haut-allemand, est *heizu* (= gothique *haita*); comme le parfait *hiez*, il a changé l'ancien *a* en *e*.

[2] Voyez § 598.

[3] Voyez Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand.

[4] Nous mettons seulement le thème du parfait, sans désinence personnelle.

[5] Comparez le latin *momordi*. Je ne vois pourtant pas dans *momordi* le représentant du sanscrit *mamárda*, mais celui d'un aoriste de la septième formation, qui serait *amamardam*, au moyen *amamardê* (§ 546 et suiv.).

une voyelle. Ajoutons seulement ici que les racines commençant par un *a* et finissant par deux consonnes forment leur redoublement d'une façon toute particulière : l'*a* du redoublement se contracte avec l'*a* de la racine, ce qui donne un *â* long, qu'on fait suivre d'un *n* euphonique, après quoi vient de nouveau la racine tout entière; la voyelle radicale est donc représentée trois fois. Ainsi *áńǵ* « oindre » (= latin *ungo*) a pour thème du parfait *â-n-áńǵ* (venant de *aa-n-áńǵ*).

§ 597. De la voyelle du redoublement, en grec et en latin.

Quelle que soit la voyelle radicale, le grec a toujours un ε dans la syllabe réduplicative, si la racine commence par une consonne. On peut comparer, par exemple, τέταφα au sanscrit *tatápa* ou *tatâpa* « je brûlai », τέτυφα à *tutôpa* « je frappai, je blessai, je tuai », πεφίληκα[1] à *pipráya* ou *piprâya* (racine *prî* « réjouir, aimer »[2]).

Le latin fait de même pour ces parfaits que nous avons rapportés à l'aoriste de la septième formation (§ 579), comme *cecini, tetigi* : il ne va pas si loin, toutefois, que le grec, car il n'est obligé de prendre un *e* dans la syllabe réduplicative que si la racine renferme un *a*, c'est-à-dire la plus pesante de toutes les voyelles[3]. Il ne craint pas de redoubler un *o* (*momordi*), ni un *u* (*tutudi*).

Je ne doute pas que le grec n'ait eu égard, dans le principe, à la qualité de la voyelle radicale; mais les voyelles du redoublement se sont décolorées à la longue et ont fini par devenir uniformément ε. Il est arrivé quelque chose de semblable en

[1] Sur l'origine du κ de πεφίληκα et de l'aspirée dans τέτυφα, voyez § 568 et suiv.

[2] Comparez le gothique *frijô* « j'aime », qui est un verbe dénominatif, se rattachant à l'adjectif sanscrit *priyá* « aimé, aimant ».

[3] Un fait analogue se présente au désidératif sanscrit ; les racines renfermant un *a* le remplacent par un *i* dans la syllabe réduplicative.

allemand moderne, où c'est toujours un *e* que nous trouvons dans les syllabes finales des mots polysyllabiques : ainsi *binde*, *salbe*, *gaben* représentent les formes gothiques *binda*, *salbô*, *gêbum*, et *gäste*, *gästen* sont pour le gothique *gasteis*, *gastim*. Cette sorte d'affaiblissement, dont souffrent les extrémités des mots en allemand moderne, a fort bien pu atteindre, en grec, une syllabe initiale qui n'appartenait pas proprement au thème.

§ 598. La consonne du redoublement, en sanscrit, en grec, en latin et dans les langues germaniques.

Après avoir traité de la voyelle du redoublement, nous passons aux lois qui régissent les consonnes.

Le sanscrit remplace une gutturale par la palatale correspondante : ainsi *kâs* « briller » fait *ćakâs*, *gam* « aller » fait *ǵagam*.

Comme le grec, le sanscrit remplace une consonne aspirée par la non aspirée correspondante : *dâ* « placer, poser » fait *dadâ*, comme θη fait τεθη.

Quand la racine commence par deux consonnes, le sanscrit redouble ordinairement la première : ainsi *krand* « pleurer » fait *ćakrand*, *kśip* « jeter » fait *ćikśip*. Le gothique suit le même principe, quand la seconde consonne est une liquide : ainsi *gaigrôt* « je pleurai » correspond au sanscrit *ćakránda*, et *saiṣlêp*[1] « je dormis » au sanscrit *suśvápa*[2]. Nous pouvons conclure par analogie que le parfait de *hlaupa* « je cours » a dû être *haihlaup*[3], et non *hlaihlaup*. Mais si la seconde des deux consonnes est une muette, le gothique redouble l'une et l'autre; exemple : *skai*-

[1] Sur *s* changé en *ṣ*, voyez § 86, 5.

[2] La racine *svap* se contracte en *sup* devant les désinences pesantes : c'est à cette forme *sup* que se rapporte la syllabe réduplicative *su*. Sur le changement de *s* en *ś*, voyez § 21[b].

[3] Il ne s'en trouve pas d'exemple.

skaith[1] «je séparai». De même on doit croire que *staut* faisait *staistaut*.

Les autres dialectes germaniques n'ont mis aucune restriction au redoublement des deux consonnes : en vieux haut-allemand, les prétérits *sliaf* «je dormis», *spialt* «je fendis» ne peuvent s'expliquer que par d'anciennes formes *slislaf, spispalt,* à moins qu'on n'admette que l'une des deux consonnes ait été supprimée dans la seconde syllabe. Je crois, en effet, reconnaître une suppression de ce genre dans les formes *ana-steroz* «impingebat», *ana-sterozun* «impingebant», *pleruzzin* «adolerent», *ca-pleruzzi* «immolaret». Grimm[2] suppose que ces formes ont inséré un *r* euphonique; mais le *r* de *ana-steroz* et de *ana-sterozun* tient, selon moi, la place d'un *s* : je vois dans ces formes un redoublement de la racine *stôz* (= gothique *staut* «frapper»). Ainsi *steroz* pour *stesoz,* qui lui-même serait pour *stestoz.* Quant aux deux formes *pleruzzin* et *ca-pleruzzi,* je crois que leur *r* remplace un *l;* les liquides permutent fréquemment entre elles, et ici ce changement a pu être favorisé par le désir d'éviter le voisinage de deux syllabes ayant la même consonne. *Pleruzzi* serait donc pour *pleluzzi,* qui lui-même serait pour *plepluzzi.*

On peut rapprocher de ces formes les parfaits latins *spopondi, steti,* qui ont également sacrifié, dans la seconde syllabe, l'une des deux consonnes initiales. Il y a seulement cette différence entre le vieux haut-allemand et le latin, que celui-ci, au lieu de supprimer la deuxième lettre (ce qui donnerait *sposondi, stesi,* et, par le changement de *s* en *r, sporondi, steri*[3]), a préféré se débarrasser de la première.

[1] Luc, IX, 33.

[2] Bulletin mensuel de l'Académie de Berlin, 1850, page 17. Graff, Dictionnaire du vieux haut-allemand, III, 260, et VI, 713.

[3] Comparez *sero*, pour *seso*.

§ 599. Redoublement des racines commençant par *sp*, *st*, *sk*, en sanscrit, en zend et en latin.

Quand une racine sanscrite commence par deux consonnes, dont la première est une sifflante et la seconde une muette, le redoublement se fait par exception à l'aide de la deuxième et non de la première consonne. Les autres lois phoniques précédemment exposées restent en vigueur. Ainsi *śtâ* « être debout » fait *taśtâú; sparś, sprś* « toucher » fait *paspárśa.*

Le zend, quoique très-proche parent du sanscrit, ne connaît pas cette sorte de redoublement à l'aide de la deuxième consonne. En regard du sanscrit *tíśṭâmi,* il a la forme [zend] *histâmi*[1], où le *h* initial représente la sifflante de la racine. J'en conclus que la loi qui vient d'être exposée n'existait pas encore ou n'avait pas toute son extension au temps où le zend s'est séparé du sanscrit. Le latin *sisto*[2], le grec ἵστημι redoublent, comme le zend *histâmi,* la première consonne (§ 508).

§ 600. Redoublement de la racine στα, en grec.

De même que dans δίδωμι, τίθημι, βίϐημι, nous avons dans ἵστημι un redoublement (comparez avec ἱ la syllabe *hi* dans le zend *histâmi*). Le σ initial s'est changé en esprit rude. Il en est de même au parfait ἕστηκα, où le redoublement est représenté par ἑ (pour σε)[3].

[1] Je ne connais pas d'exemple, en zend, du parfait de la racine [zend] *śtâ,* ni d'aucune autre racine commençant par une sifflante et une muette. Mais comme *śtâ* prend le redoublement au présent, on en peut inférer la forme du redoublement au parfait.

[2] Au parfait *steti,* le redoublement est formé d'après un autre principe qui, s'il avait été suivi au présent, aurait donné *stito.*

[3] Le redoublement de ἕστηκα est donc plus complet que ne l'est, en général, celui des verbes grecs commençant par deux consonnes (à moins que ces deux consonnes ne soient une muette suivie d'une liquide).

Buttmann[1] pense qu'à l'origine l'aspiration plus forte de l'esprit rude a pu servir à remplacer le redoublement, et il cite comme exemples, outre ἕστηκα, les formes εἵμαρται et ἀφέσταλκα[2], lequel suppose un ancien ἕσταλκα. Je ne crois pas qu'on doive mettre ἕστηκα sur la même ligne que εἵμαρται, dont je ne veux pas m'occuper ici : ἕστηκα a l'esprit rude au même droit que le latin *sisto* a son *s*. Quant à la forme dialectale ἀφέσταλκα, il est intéressant de remarquer que sa racine commence également par un σ. Ce qui a pu contribuer à maintenir l'aspiration de ἕστηκα, c'est l'analogie du présent et de l'imparfait, marqués également de l'esprit rude.

§ 601. Redoublement des racines commençant par deux consonnes, en grec. — Confusion de l'augment et du redoublement.

Si l'on excepte ἕστηκα, dont il vient d'être question, et les racines commençant par une muette suivie d'une liquide, le grec a renoncé au redoublement de la consonne pour ses racines ayant deux consonnes initiales. Il fait, par exemple, ἔψαλκα, ἔφθορα, et non πέψαλκα, πέφθορα. C'est évidemment le poids de la syllabe radicale qui a fait alléger ainsi la syllabe réduplicative. On voit que la similitude entre l'ε de ἔψαλκα, ἔφθορα et l'ε de ἔψαλλον, ἔφθειρον est purement fortuite. L'ε de ἔψαλλον, ἔφθειρον, qui représente un *a* sanscrit, est complétement indépendant de la racine : il vient s'y adjoindre comme expression du passé. Au contraire, l'ε de ἔψαλκα, ἔφθορα, est le reste d'une syllabe qui avait originairement la consonne initiale de la racine.

Je ne veux pas nier cependant que le grec n'ait quelquefois confondu son redoublement avec l'augment : il se peut, par exemple, que l'ε de ἔᾱγα, ἐούρηκα soit le même que celui de

[1] Grammaire grecque développée, § 83, remarque 6.

[2] Sur une inscription milésienne, dans Chishull, *Antiquitates asiaticæ*, p. 67

ἔαξα[1], *ἐούρουν*. Toutefois, on peut aussi expliquer l'*ε* des parfaits *ἔαγα*, *ἐούρηκα* comme un redoublement, puisque *α* et *ο*, qui sont originairement identiques, s'altèrent très-souvent en *ε*[2].

§ 602. La voyelle radicale au prétérit redoublé, en sanscrit. — Allongement d'un *a* radical suivi d'une seule consonne. — Comparaison avec le gothique.

Nous passons à l'étude des changements qu'éprouve, en sanscrit, au prétérit redoublé la voyelle radicale. L'*a* suivi d'une seule consonne est allongé à la troisième personne du singulier actif; il peut à volonté rester bref ou être allongé à la première personne. Ainsi *ćar* «aller» fait *ćaćâra* ou *ćaćára* «j'allai», *ćaćâra* «il alla».

J'ai cru, dans la première édition de cet ouvrage (§ 602), pouvoir comparer aux formes comme *ćaćâra* les formes gothiques telles que *fôr* «j'allai, il alla»[3]. Mais comme l'*ô* gothique reste à toutes les personnes des trois nombres et comme il se trouve également dans les formes terminées par deux consonnes, telles que *vôhs* «je grandis, il grandit», je renonce aujourd'hui à cette explication. Je vois dans *vôhs, fôr* des formes redoublées remontant à une époque où la syllabe réduplicative, au lieu de *ai*, contenait encore la voyelle radicale *a*. *Vôhs* est donc pour *vavahs*, à peu près comme à la première personne du duel nous avons *bairôs* «nous portons tous deux», pour *baira-as* et, plus anciennement, *baira-vas* = sanscrit *b'ár-â-vas* (§ 441).

[1] Le digamma initial, qui se rattache à un *b'* sanscrit (racine *b'aṅǵ* «briser»), fait supposer un aoriste *ἔϜαξα* et un parfait *ϜέϜαγα* = sanscrit *bab'áṅǵa*.

[2] Voyez § 3. Comme exemple du changement d'un *α* en *ε*, nous rappelons *ἔδειξε* (= अदिक्षत् *ádikśat*, § 555), à côté de *ἔδειξα*, *ἔδειξα-ς*; et comme exemple du changement d'un *ο* en *ε*, nous citerons le vocatif *ἵππε* (§ 204).

[3] Septième conjugaison forte de Grimm. La racine *far* «aller» (en allemand moderne, *fahren*) est, je crois, de même origine que *ćar*.

§ 603. L'*a* radical suivi de deux consonnes reste invariable en sanscrit. — Comparaison avec le gothique.

Quand un *a* radical est suivi, en sanscrit, de deux consonnes, il reste invariable à toutes les personnes des trois nombres; exemple : *mamánta* «j'ébranlai», *mamant-i-má* «nous ébranlâmes» (racine *mant*).

Il en est de même en gothique pour les verbes qui ont conservé leur syllabe réduplicative, comme *vaivald* «je gouvernai, il gouverna», duel *vaivaldû,* pluriel *vaivald-u-m.*

§ 604. Le parfait gothique. — Cause du changement de la voyelle radicale au pluriel. — La deuxième personne du singulier en vieux haut-allemand.

Les verbes gothiques qui, dans les temps spéciaux, changent en *i* un *a* radical suivi de deux consonnes[1], conservent l'*a* dans les formes monosyllabiques du parfait. Mais dans les formes polysyllabiques du même temps, ils remplacent l'*a* par la voyelle plus légère *u*. Nous avons donc, au singulier, *band* «je liai, il lia», *bans-t* «tu lias», mais, au pluriel, *bundum* «nous liâmes»[2].

Je fais suivre le parfait du gothique *band* (s'il avait conservé le redoublement, nous aurions *baiband*[3]). Je place en regard le parfait sanscrit *babánda* «je liai, il lia».

[1] Douzième conjugaison de Grimm.

[2] Comparez, en latin, *calco* et *conculco*, *salsus* et *insulsus* (§ 7).

[3] Remarquons à ce propos que le dialecte védique supprime quelquefois la syllabe réduplicative du parfait. Il fait, par exemple, *nindimá* «nous blâmâmes». Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, page 97, et Grammaire sanscrite développée, page 373, note 9.

SINGULIER.		DUEL.	
babánd'-a	*band*	*baband'-i-vá*	*bund-û*
baband'-i-ta[1]	*bans-t*	*baband'-á-tus*	*bund-u-ts*
babánd'-a	*band*	*baband'-á-tus*	....

PLURIEL.	
baband'-i-má	*bund-u-m*
baband'-á	*bund-u-th*
baband'-ús	*bund-u-n.*

En regard du gothique *bans-t* « tu lias », le vieux haut-allemand présente la forme *bunt-i* (ou *punt-i*). L'adjonction d'un *i*, en rendant le mot polysyllabique, a amené l'affaiblissement de l'*a* en *u*, de sorte que la seconde personne du singulier n'a pas la même voyelle radicale que la première et la troisième[2].

Quelle est l'origine de cet *i* qui vient s'ajouter, en vieux haut-allemand, à la seconde personne de tous les prétérits réguliers à forme forte? Je serais porté à y voir la voyelle de liaison *i* que nous trouvons dans le sanscrit *baband'-i-ta*. Il est vrai qu'il y a des raisons de supposer que cet *i* a été plus anciennement un *a* (§ 614 et suiv.). Mais on peut admettre que le vieux haut-allemand a eu d'abord un *a*, qui s'est affaibli en *u* et finalement en *i*. L'*i* de *bunti* serait alors identique, quant à son origine, avec la voyelle de liaison *u* dans *bunt-u-mês*, *bunt-u-t*, *bunt-u-n*.

On a proposé une autre explication pour la forme *bunti* : le

[1] Dans les formes en *i-ta*, l'accent peut être placé à volonté sur les différentes syllabes du mot. On a donc *bábandita* ou *babándita*, etc. Les formes qui s'adjoignent immédiatement la désinence *ta* prennent toujours le ton sur la syllabe radicale; exemple : *ya-yắ-ta*.

[2] La conjugaison du parfait, en vieux haut-allemand, est : *bant*, *bunti*, *bant*; *buntumês*, *buntut*, *buntun*. — Tr.

prétérit redoublé aurait perdu sa seconde personne et l'aurait remplacée par une forme du subjonctif [1]. Mais, dans cette hypothèse, on s'attendrait à trouver la seconde personne du subjonctif *buntî-s*, et non la première ou la troisième *bunti*.

Remarque. — Examen d'une opinion de Holtzmann. — Holtzmann [2] attribue le changement de la voyelle radicale, dans les formes comme *band* et *bundum*, à l'influence de l'accent. Selon ce savant, partout où l'*a* est accentué en sanscrit, il reste *a* en gothique; partout où, en sanscrit, l'*a* n'est pas accentué, en gothique, il devient *u* [3]. Mais je ne puis admettre cette explication, car je regarde comme relativement récente l'accentuation de *babandimá* et des formes analogues : on a dû avoir plus anciennement *babándima*, comme nous avons au singulier *babánda*. En général, le déplacement que les désinences pesantes font éprouver à l'accent sanscrit me paraît un fait particulier à cet idiome et d'une date relativement moderne. Je regarde, par exemple, l'accentuation de *ἴμεν* comme plus ancienne que celle de *imás* [4]; si, au singulier, *êmi* est d'accord avec *εἶμι*, cela vient de ce que l'accent ne s'est pas déplacé en sanscrit, n'étant point attiré par le poids de la désinence [5].

§ 605. Contraction de la syllabe réduplicative avec la syllabe radicale, en sanscrit et en gothique.

Nous passons aux verbes gothiques qui, au présent, ont affaibli en *i* un *a* radical suivi d'une seule consonne, et qui ont

[1] C'est l'explication de Grimm, Grammaire allemande, I, p. 881. — Tr.

[2] Dans son écrit intitulé : De l'apophonie (*Ueber den Ablaut*), p. 50.

[3] Voyez le tableau comparatif à la page 234.

[4] Voyez § 486, et Système comparatif d'accentuation, § 66.

[5] «Nous pouvons, dit Holtzmann, rétablir avec assez de certitude les intermédiaires qui manquent entre le sanscrit et le gothique.» Ces intermédiaires seraient : *babundimá*, *bundimá* (?) et, avec déplacement de l'accent, *búnduma* (pourquoi pas *búndima?*), *búndum* (pourquoi pas *búndim?*). L'explication que nous avons donnée plus haut nous dispense de chercher des intermédiaires et d'avoir égard à l'accentuation sanscrite. Partout où la forme est monosyllabique, nous avons *a* : partout où elle est polysyllabique, nous trouvons la voyelle plus légère (§§ 6 et 7) *u*. Comparez encore le subjonctif prétérit : *bundjau*, *bundeis*, etc.

conservé cet *a* au singulier du prétérit. Ils se distinguent des verbes précédemment examinés par une particularité curieuse : au duel et au pluriel du prétérit indicatif et dans les trois nombres du prétérit subjonctif, par conséquent, dans toutes les formes polysyllabiques appartenant au passé, ils prennent un *ê* comme voyelle radicale. En vieux et en moyen haut-allemand, au lieu de cet *ê*, nous avons un *â*. Ainsi la racine *las* « legere », dont le présent est *lisa* en gothique, *lisu* en vieux haut-allemand, *lise* en moyen haut-allemand, nous donne au passé les formes suivantes :

INDICATIF.			SUBJONCTIF.		
Gothique.	Vieux haut-allemand.	Moyen haut-allemand.	Gothique.	Vieux haut-allemand.	Moyen haut-allemand.
las	*las*	*las*	*lêsjau*	*lâsi*	*læse*
las-t	*lâsi* [1]	*læse* [2]	*lêseis*	*lâsîs*	*læsest*
las	*las*	*las*	*lêsi*	*lâsi*	*læse*
lêsum	*lâsumês*	*lâsen*	*lêseima*	*lâsîmês*	*læsen*
lêsuth	*lâsut*	*lâset*	*lêseith*	*lâsît*	*læset*
lêsun	*lâsun*	*lâsen*	*lêseina*	*lâsîn*	*læsen.*

Nous voyons ici les formes polysyllabiques prendre une voyelle plus pesante que les formes monosyllabiques : c'est là un fait qui est en contradiction, non-seulement avec ce que nous avons observé jusqu'à présent, mais avec ce qui se passe pour tous les autres verbes forts. La même dérogation apparente aux lois de pesanteur a lieu en sanscrit pour les racines correspondantes. Par un accord qui est peut-être fortuit, le sanscrit change, comme le gothique, l'*a* radical en *ê* devant les désinences pesantes, c'est-à-dire au duel et au pluriel du parfait actif et aux trois nombres du parfait moyen. Dans l'une et l'autre langue, le

[1] Avec *â* pour *a*, parce que la forme est polysyllabique (§ 604).

[2] Avec *æ* pour *a*, par adoucissement (*umlaut*).

fait en question ne se présente que pour les racines finissant par une seule consonne; mais il faut, de plus, en sanscrit, que la racine ne commence point par deux consonnes, ni par un *v*, une aspirée ou une gutturale[1]. Partout où l'*a* radical est changé en *ê*, la syllabe réduplicative est supprimée[2].

Comme exemple, nous donnons le parfait actif et moyen de la racine *tan* « étendre » :

ACTIF.

Singulier.	Duel.
tatā́na ou *tatána*	*têni'vá* pour *tataniva*
tatánt̔a ou *tênit̔a* pour *tatanit̔a*[3]	*tênát̔us* pour *tatanat̔us*
tatā́na	*tênátus* pour *tatanatus*

Pluriel.

têni'má pour *tatanima*
têná pour *tatana*
tênús pour *tatanus*

MOYEN.

Singulier.	Duel.	Pluriel.
tênế pour *tatanê*	*têniváhê* pour *tatanivahê*	*têni'máhê* pour *tatanimahê*
tênišế pour *tatanišê*	*tênā́t̔ê* pour *tatanât̔ê*	*tênid'vế* pour *tatanid'vê*
tênế pour *tatanê*	*tênā́tê* pour *tatanâtê*	*têni'rế* pour *tatanirê*.

Comme il ressort de ce paradigme, *tên* remplace toujours

[1] Sur la cause de ces restrictions et sur quelques exceptions qu'elles comportent, voyez § 605, remarque 2.

[2] Ainsi peut s'énoncer la règle pratique : nous donnerons tout à l'heure l'explication théorique.

[3] Au sujet de l'accentuation, voyez ci-dessus, page 234, note 1.

tatan devant les désinences pesantes ou aux personnes qui auraient quatre syllabes, si elles conservaient le redoublement. En effet, la forme complète de la deuxième personne du pluriel serait *tatanaía* (§ 610), comme on le voit par le grec τετύφατε et le gothique *vaivalduth, fôruth, lêsuth;* la forme complète de la troisième personne serait *tatananti* (§ 462). A la deuxième personne du singulier, on a *tatánta* quand la désinence se joint à la racine sans le secours d'une voyelle de liaison; mais on a *têníta* (pour *tataníta*), quand un *i*, en s'intercalant, vient augmenter le nombre des syllabes.

De tous ces faits, je conclus que *tên* cache un redoublement. *Tên* est, selon moi, pour *tatin* (comme, en latin, *cecini* pour *cacani*); la forme *tatin* est elle-même pour *tatan* qui, en éliminant le second *t*, aurait donné *tân* (= *ta-an*). C'est probablement *tân* qui, à une époque plus ancienne, se trouvait dans ces personnes du parfait : et je crois que l'*ê* des prétérits gothiques comme *lêsum* ne représente pas un *ê* sanscrit, mais un *â* (§ 69, 2). Le vieux haut-allemand a conservé l'ancien *â;* il oppose au gothique *lêsum* la forme *lâsumês* (pour *lalasumês*), qui est avec *lêsum* dans le même rapport que certaines formes du dialecte dorien avec celles du dialecte ionien.

A la deuxième personne du singulier, nous avons *las-t* en gothique et *lâsi* en vieux haut-allemand. Le premier s'accorde avec les formes comme *tatánta,* le second avec les formes contractées comme *têníta.* Il faut admettre que le gothique, au lieu de *las, last,* a eu d'abord *lailas, lailast,* et plus anciennement encore *lalas, lalast.* Le rapport entre le singulier *lailas* ou *lalas* et le pluriel *lêsum* (pour *lâsum*) était alors correct, c'est-à-dire qu'on avait la racine au singulier sous la forme la plus forte et au pluriel sous une forme affaiblie.

Nous faisons suivre le tableau comparatif du prétérit redoublé de la racine sanscrite सद् *sad* «être assis, s'asseoir», et nous

plaçons en regard le prétérit *sat* en gothique, *saz* en vieux haut-allemand :

SINGULIER.

Sanscrit.	Gothique.	Vieux haut-allemand.
sasấd-a ou *sasád-a*	(*sai*)*sat*	(*si*)*saz*
sasát-ta ou *sêd-i-ta*	(*sai*)*sas-t*	*sâz-i-'*
sasấd-a	(*sai*)*sat*	(*si*)*saz*

DUEL.

sêd-i-vá	*sêtû?* (§ 441)	....
sêd-á-tus	*sêt-u-ts*	....
sêd-á-tus	....	....

PLURIEL.

sêd-i-má	*sêt-u-m*	*sâz-u-mês*
sêd-á-'	*sêt-u-th*	*sâz-u-t*
sêd-ús	*sêt-u-n*	*sâz-u-n.*

Remarque 1. — Examen de l'opinion de Jacob Grimm sur l'apophonie (*ablaut*). — Au sujet de l'exemple qui précède, comme au sujet de tous les verbes appartenant aux dixième, onzième et douzième conjugaisons de Grimm, je m'écarte de l'opinion de ce savant, car je regarde l'*a* du prétérit comme la véritable voyelle radicale et l'*i* du présent comme un affaiblissement de l'*a;* Grimm, au contraire, suppose que ces verbes ont renforcé leur *i* en *a* au prétérit, pour exprimer par ce changement l'idée du passé. Aux preuves que j'ai données plus haut à l'appui de ma théorie, j'ajouterai encore le fait suivant.

Quand le verbe gothique a un causatif, celui-ci prend l'*a,* non-seulement au prétérit, mais encore au présent. Ainsi, *sat* «être assis» forme le causatif *satja* «je place» = sanscrit *sâdáyâmi.* Si l'intention de la langue était seulement de renforcer la voyelle radicale, il lui était facile de tirer de la racine *sit* une forme causative *seitja* (= *sîtja*) ou *saitja;* et, de fait, les verbes qui ont véritablement un *i* ou un *u* radical prennent au causatif la diphthongue *ai* ou *au.* Il en est de même en sanscrit, où les racines ayant un *i* ou un *u* prennent le gouna au causatif. Nous avons, par exemple, en

gothique, *ur-ris* «se lever» (*ur-reisa*, *ur-rais*, *ur-risum*), dont le causatif est *ur-raisja* «je dresse»; *drus* «tomber» (*driusa*, *draus*, *drusum*), dont le causatif est *ga-drausja* «je renverse». De même, en sanscrit, *vid* «savoir» fait *vêdáyâmi* (= *vaidáyâmi*) «je fais savoir», et *bud'* (même sens) fait *bôdáyâmi* (= *baudáyâmi*).

Ce n'est donc pas seulement parce qu'au gothique *sat* «je fus assis», *band* «je liai» correspondent, en sanscrit, des verbes ayant un *a* radical, que je crois devoir combattre l'explication de J. Grimm. Cette seule raison ne serait pas suffisante. Nous accordons, pourrait-on dire, que *binda* vient d'une ancienne forme *band'* et *sita* d'une ancienne forme *sad;* mais l'*a* des prétérits *band*, *sat* ne date pas de l'époque reculée où les langues germaniques ne s'étaient pas encore séparées du sanscrit; il est de formation nouvelle : il est sorti de l'*i* du présent, par un développement spécial, parce que le passage de l'*i* à l'*a* est le symbole du passé.

A cette théorie je crois devoir opposer les faits suivants : 1° ce n'est pas seulement *sat* qui s'accorde avec le sanscrit *sasáda* ou *sasâda;* le pluriel *sêtum* (pour *sâtum*) répond au sanscrit *sêdimá* (pour *sâdimá*, venant de *sa*(*s*)*adima*). Il est impossible d'attribuer au hasard une double coïncidence aussi parfaite; 2° comme on vient de le faire observer, les causatifs des verbes en question supposent une racine renfermant un *a;* 3° la voyelle *a* se retrouve dans des substantifs comme *band*, *satz*, qui n'ont point affaire avec l'idée de passé, ni, en général, avec l'idée de temps; 4° dans toute la famille des langues indo-européennes, on ne citerait pas un exemple d'une relation grammaticale qui soit exprimée par le changement de la voyelle radicale; 5° le redoublement, qui est la véritable expression du passé, est encore visible dans les verbes gothiques précités (§ 589). Il y a donc une raison suffisante pour admettre que *sat* est une forme mutilée pour *saisat*, et *sêtum* (*sâtum*) une contraction pour *sa*(*s*)*atum*.

Remarque 2. — Pourquoi certains verbes sanscrits n'opèrent-ils pas, au parfait, la contraction entre la syllabe réduplicative et la syllabe radicale? — Comparaison avec le gothique. — Il n'y a pas de contraction, au parfait, pour les racines sanscrites commençant par deux consonnes ou par une gutturale, une aspirée ou un *v* (§ 605). La raison de cette restriction est aisée à comprendre. La racine *gam* a pour thème du parfait *gagam :* supposons que le *g* de la syllabe radicale soit éliminé et que les deux *a*, en se fondant, produisent un *ê* (§ 605); nous arriverions alors à une forme

ǵêm qui n'aurait presque plus rien de commun avec la racine. Les verbes commençant par deux consonnes s'abstiennent de la contraction par une raison analogue : supposons que *stan* «soupirer», qui fait *tastan* au prétérit redoublé, perde le groupe *st* de la seconde syllabe; nous aurions alors la forme contractée *tên*, dans laquelle personne ne reconnaîtrait la racine *stan*.

Il y a toutefois quelques exceptions : ainsi *b'aǵ* «rendre hommage» devrait partout garder son redoublement, puisqu'il commence par une aspirée; néanmoins il se contracte, mais en faisant passer l'aspiration sur la consonne de la syllabe réduplicative : il fait, par conséquent, *b'êǵ*[1]. Quelques racines commençant par deux consonnes opèrent la contraction et gardent leurs deux consonnes dans la syllabe réduplicative : ainsi *tras* «trembler» a au parfait pour thème redoublé *tatras* et pour thème contracté *três*. Il est assez difficile d'expliquer cette anomalie. Ou le *r* a été rétabli parce que la forme *tês* (venant de *tatras*) eût été trop éloignée de la racine; ou bien *três* remonte à une époque où la syllabe réduplicative comprenait encore les deux consonnes, comme cela a lieu pour le latin *spopondi, steti* et le gothique *skaiskaith;* ou bien enfin (c'est l'explication la plus probable) les formes comme *trêsimá* «nous tremblâmes» ont été créées à l'imitation des formes comme *sêdimá* «nous fûmes assis», dans un temps où l'on avait cessé d'y reconnaître aucune contraction ni aucun redoublement, et où l'on prenait l'*ê* pour l'exposant du passé. Ce qui, en sanscrit, est l'exception, est devenu la règle en gothique : à *trêsimá* «nous tremblâmes», *brêmimá* «nous voyageâmes» répondent en gothique les formes telles que *frêhum* «nous interrogeâmes»[2].

Il y a accord entre le sanscrit et les idiomes germaniques, en ce qu'ils ne souffrent pas de contraction pour les racines finissant par deux consonnes. C'est sans doute que des racines d'une constitution plus vigoureuse étaient plus capables de porter la syllabe réduplicative (§ 589). En gothique, toutefois, le redoublement a fini par se perdre dans les verbes qui ont affaibli au présent leur *a* radical en *i :* ainsi le verbe *binda* «je lie» fait au prétérit *band, bundum* (en sanscrit *babánda, baband'imá*). Si le présent gothique était resté *banda*, le parfait eût été *baiband*.

[1] C'est ainsi que nous avons vu plus haut (§ 592) la racine *dah* «brûler» faire au désidératif *d'iks* (pour *did'aks*).

[2] En sanscrit *paprĕĕimá* et non *prĕĕima*.

§ 606. La contraction de la syllabe réduplicative et de la syllabe radicale est postérieure à la séparation des idiomes. — Parfaits ayant le sens d'un présent.

Si nous avons rapproché (§ 605) le sanscrit *sêdimá* du gothique *sêtum* et du vieux haut-allemand *sâzumês*, il n'en faudrait pas conclure que nous regardons ces formes contractes comme antérieures à la séparation des idiomes. Je crois, au contraire, que le sanscrit et le gothique y sont arrivés chacun de son côté et d'une manière indépendante : en sanscrit, l'*ê* de *sêdimá* remplace un ancien *â* et *sêd* est pour *sasad;* de même, en gothique, l'*ê* de *sêt* est le représentant régulier (§ 69, 2) d'un ancien *â* qui s'est conservé dans le vieux haut-allemand *sâzumês,* et *sêt* est pour *sât,* qui lui-même vient de *sasat.* La coïncidence que nous observons ici ne doit pas nous surprendre, si nous songeons qu'il arrive très-fréquemment aux formes polysyllabiques de rejeter la consonne de la seconde syllabe ou la seconde syllabe tout entière; c'est surtout avec un redoublement qu'une contraction de ce genre est chose naturelle, car on y est en quelque sorte invité par la similitude des deux syllabes[1]. Quand la voyelle radicale est *a,* le besoin d'alléger le mot devient d'autant plus pressant que l'*a* est la plus pesante des voyelles. Le latin nous montre encore clairement comment, en pareil cas, il a procédé : dans les formes comme *momordi, tutudi,* il a conservé la syllabe réduplicative; dans *cecini, tetigi,* il s'est contenté d'affaiblir l'*a* radical en *i* et l'*a* réduplicatif en *e;* mais dans *cêpi, fêci,* il a opéré la contraction, comme l'ont fait, de leur côté, le sanscrit et le gothique.

Des coïncidences de ce genre ne sont pas rares dans l'histoire des idiomes : ainsi, le persan et l'arménien *em* «je suis» sont

[1] Comparez, par exemple, la contraction de *lilaps* en *lips*, § 592.

aussi près que possible de l'anglais *am*, parce que les trois langues ont mutilé de la même manière la forme primitive *ásmi*. A la troisième personne, c'est avec le latin que se rencontre le persan : ils ont tous deux altéré le primitif *ásti* en *est*. De même encore, le vieux haut-allemand *fior* est à peu près avec le gothique *fidvôr* dans le même rapport que le latin *quar* (dans *quar-tus*) avec son primitif *quatuor*.

Pour terminer, remarquons encore que le gothique *man* «je crois», quoique étant, par sa forme, un prétérit et quoique répondant au sanscrit *mamána* ou *mamâna* [1], fait au pluriel *munum*, et non *mênum;* cette forme *munum* suppose un ancien *maimunum* (pour *mamunum*), comme *bundum* suppose un ancien *baibundum* (pour *babundum*). De même, au prétérit singulier *skal* «je dois» correspond le pluriel *skulum* (et non *skêlum*). Au prétérit singulier *mag* «je peux» correspond le pluriel *magum*, sans affaiblissement de l'*a* en *u*. Mais peut-être tous ces verbes, qui ont le sens d'un présent avec la forme d'un parfait, n'ont-ils jamais eu de redoublement : nous voyons que le sanscrit *vêda* «je sais» et le grec *οἶδα* (= gothique *vait*, § 491) en sont privés. On s'expliquerait dès lors très-bien pourquoi *man* ne fait pas au pluriel *mênum*.

Remarque. — Suppression d'un *a* radical, au parfait sanscrit. — Plusieurs verbes sanscrits, renfermant un *a* dans le corps de la racine [2], suppriment la voyelle radicale devant les désinences pesantes : ainsi *gam* fait *gagm-i-má* «nous allâmes» [3]. Dans le dialecte védique, *pat* «tomber» fait *papt-i-má* [4] (en sanscrit ordinaire, *pêtimá*) et *tan* «étendre» fait, à la troi-

[1] En sanscrit, la racine *man* «penser» n'est restée usitée qu'au moyen (*mênê* «je pensai, il pensa»). Mais ce n'est pas une raison pour admettre qu'elle n'ait pas eu à l'origine un actif.

[2] La plupart appartiennent à la catégorie des verbes qui ne souffrent pas la contraction en *ê* (§ 605, remarque 2).

[3] En gothique, *quêm-u-m* «nous vînmes».

[4] Comparez *πίπτω* pour *πιπετω*, ainsi que l'aoriste sanscrit *ápaptam*.

sième personne du pluriel moyen, *tatnirê´* (en sanscrit ordinaire, *tênirê´*). Je ne crois pas que ces formes, qui sont d'ailleurs en petit nombre, soient une raison suffisante pour modifier ce que nous avons dit de l'origine de *pêtimá*, *tênimá*. On a supposé que *pêtimá* venait de *paptimá* et *tênirê´* de *tatnirê´* : pour compenser la perte de la seconde consonne, l'*a* précédent aurait été allongé en *â* et ensuite changé en *ê*, comme cela est arrivé pour l'impératif *êdi* «sois», venant de *ad-di* (par euphonie pour *as-di*)[1]. Mais je regarde *paptimá*, *tatnirê´* comme les formes sœurs et non comme les formes mères de *pêtimá*, *tênirê´* : la forme primitive, selon moi, est *papatima*, *tatanirê*, qui a perdu dans le premier cas une voyelle et dans le second cas une consonne. Le changement de l'*â* (= *ă* + *ă*) en *ê* n'a pas eu lieu dans le participe parfait *sâh-vâns* (pour *sasah-vâns*), qu'on peut rapprocher du parfait indicatif *sêhimás* (racine *sah* «supporter»)[2]. L'une de ces formes nous présente l'*â*, comme en vieux haut-allemand, l'autre l'*ê* comme en gothique.

§ 607. Parfait des verbes sanscrits ayant un *i* ou un *u* radical suivi d'une seule consonne. — Comparaison avec le gothique. — Le gouna au présent gothique.

Les verbes sanscrits dont la racine renferme un *i* ou un *u* suivi d'une seule consonne, prennent au parfait le gouna devant les désinences légères[3]; en d'autres termes, ils insèrent un *a* devant la voyelle radicale. Il en est de même en gothique pour les formes monosyllabiques[4] du prétérit des verbes correspondants (huitième et neuvième conjugaisons de Grimm). Comme le sanscrit *bid* «fendre» fait au prétérit redoublé *bibaida*, le go-

[1] Voyez § 455, page 47, note 5, et comparez le grec ἴσθι.

[2] Comme formations analogues, nous pouvons citer *mîḍ-vâns* (racine *mih* «mingere») et *dâś-vâns* (racine *dâś* «donner»). *Mîḍ-vâns* vient de *mimiḍ-vâns*; les deux *i*, en se contractant, ont donné un *î* long. Quant à *dâśvâns* (pour *dadâśvâns*), comme la voyelle radicale est déjà longue par elle-même, il n'offre pas de trace de la contraction.

[3] C'est-à-dire aux trois personnes du singulier actif.

[4] C'est-à-dire également les trois personnes du singulier. En vieux haut-allemand, la seconde personne, n'étant pas monosyllabique, ne prend pas le gouna.

thique *bit* «mordre» fait *bait;* comme le sanscrit *b'ug* «plier» fait *bub'aúga,* le gothique *bug* (même sens) fait *baug.*

Cet accord entre le gothique et le sanscrit nous amène à rechercher s'il ne reste pas trace aussi, en gothique, du gouna que prennent, en sanscrit, dans les temps spéciaux, les verbes de la première classe. On a vu (§ 109[a], 1) que, sauf un petit nombre d'exceptions, tous les verbes forts germaniques appartiennent à cette classe de conjugaison. Je crois que le gouna s'est en effet conservé au présent des verbes ayant un *i* ou un *u* radical : seulement, au lieu d'avoir, comme au prétérit, le son *a,* le gouna affecte le son *i.* Ainsi, en sanscrit, la racine *bud'* (classe 1) «savoir» fait au présent *bôd'âmi* «je sais», *bôd'âmas* «nous savons», et au prétérit redoublé *bubôd'a* «je sus», *bubud'imá* «nous sûmes»[1]. En gothique, la racine correspondante *bud* «offrir, commander» fait au présent *biuda,* pluriel *biudam,* et au prétérit *bauth*[2], pluriel *budum.* Dans les verbes dont la voyelle radicale est *i,* l'*i* du gouna forme avec celui-ci un *î,* qui s'écrit *ei* en gothique (§ 70). Ainsi la racine *bit* «mordre» fait au présent *beita* (prononcez *bîta*). Si le verbe correspondant, en sanscrit, était de la première classe, il ferait au présent *b'êdâmi*[3], qui serait avec *biita* dans le même rapport que *bôd'âmi* avec *biuda*[4].

Remarque. — Sur l'*i,* comme voyelle du gouna en gothique. — C'est dans ma recension de la Grammaire allemande de Grimm que j'ai exposé pour la première fois ma théorie de l'apophonie germanique[5]. Graff adopte

[1] Pour *baúd'âmi*, *baúd'âmas*, *bubaúd'a.*

[2] Sur le *th*, voyez § 93[a].

[3] Pour *b'aídâmi.*

[4] Le nominatif pluriel gothique *fadei-s* (thème *fadi*), qui correspond au sanscrit *pátay-as* (thème *páti* «maître»), nous présente le même rapport entre l'*ei* gothique et l'*ê* sanscrit, avec cette différence seulement que l'*ê*, étant suivi d'une voyelle, s'est résolu en *ay.* Voyez § 230.

[5] Cette recension, qui avait paru d'abord dans les Annales de critique scientifique (1827), est reproduite dans le livre intitulé Vocalisme. — Tr.

en général cette théorie[1]; mais il s'en écarte sur ce point qu'il ne veut pas voir dans l'*i* de *biuda*, ni dans le premier *i* de *beita* (= *bîta* pour *biita*), l'affaiblissement d'un ancien *a*. Pour expliquer comment *bud* a fait *biuda* au présent, et comment *bit* a fait *beita* (= *bîta*), il propose trois voies différentes; mais aucune n'est aussi simple ni aussi directe que celle qu'on vient d'indiquer.

A l'appui de notre explication, nous pouvons encore citer le rapprochement suivant. Le thème sanscrit *sûnú* «fils» fait au datif singulier *sûnáv-ê* et au nominatif pluriel *sûnáv-as*, c'est-à-dire que l'*u* final du thème prend le gouna avant de s'adjoindre la désinence. Au nominatif pluriel, le gothique affaiblit l'*a* du gouna en *i* et fait *sunju-s* (pour *suniu-s*). Mais au datif singulier *sunau*, le gothique a conservé l'*a*, tandis que le vieux haut-allemand *suniu* opère le changement de l'*a* en *i*. Il y a le même rapport entre le sanscrit *baudâmi* (par contraction *bôdâmi*) et le gothique *biuda* qu'entre le sanscrit *sûnávas* et le gothique *sunius*, ou entre le gothique *sunau* et le vieux haut-allemand *suniu*[2].

§ 608. Tableau comparatif du parfait des verbes ayant un *i* ou un *u* radical suivi d'une seule consonne, en sanscrit, en gothique et en vieux haut-allemand.

Nous faisons suivre le tableau comparatif des formes dont il vient d'être traité. Pour mieux faire ressortir l'accord qui existe entre le sanscrit et le gothique, nous écrirons *ai* au lieu de ए *ê*, *au* au lieu de ओ *ô*. On a vu plus haut (§ 607) que c'est bien là, en effet, la valeur étymologique de ces diphthongues. Nous ajoutons aussi le vieux haut-allemand, qui représente l'*ai* gothique par *ei*, l'*au* gothique par *ou* (par *ô* devant les dentales, *s* et *h*). On remarquera qu'en vieux haut-allemand la voyelle radicale reste pure à la deuxième personne du singulier, ce qui vient, comme nous l'avons dit (§ 604), de ce que la forme n'est pas monosyllabique.

[1] Dictionnaire du vieux haut-allemand, t. I, p. XXI et suiv.

[2] Comparez § 230.

I.

Sanscrit.	Gothique.	Vieux haut-allemand.
	Racine :	
b́id [1]	*bit* [2]	*biz*
	SINGULIER.	
bib́aíd-a	*bait*	*beiz*
bib́aid-i-t̊a [3]	*bais-t* [4]	*biz-i*
bib́aíd-a	*bait*	*beiz*
	DUEL.	
bib́id-i-vá	*bit-û* [5]	....
bib́id-á-t̊us	*bit-u-ts*	....
bib́id-á-tus	....	....
	PLURIEL.	
bib́id-i-má	*bit-u-m*	*biz-u-mês*
bib́id-á-'	*bit-u-th*	*biz-u-t*
bib́id-ús	*bit-u-n*	*biz-u-n.*

II.

Sanscrit.	Gothique.	Vieux haut-allemand
	Racine :	
b́uǵ [6]	*bug*	*bug*
	SINGULIER.	
bub́aúǵ-a	*baug*	*boug*
bub́auǵ-i-t̊a	*baug-t*	*bug-i*
bub́aúǵ-a	*baug*	*boug*

[1] « Fendre ».

[2] « Mordre ».

[3] Voyez ci-dessus, page 234, note 1.

[4] Voyez § 102.

[5] Voyez § 441.

[6] « Plier ».

DUEL.

bubug-i-vá	*bug-û*	. . . .
bubug-á-tus	*bug-u-ts*	. . . .
bubug-á-tus	. . . .	. . . .

PLURIEL.

bubug-i-má	*bug-u-m*	*bug-u-mês*
bubug-á-'	*bug-u-th*	*bug-u-t*
bubug-ús	*bug-u-n*	*bug-u-n.*

§ 609. Les parfaits seconds comme πέποιθα, πέφευγα, en grec. — La différence entre la voyelle du singulier et celle du duel et du pluriel, en sanscrit et en gothique, est-elle primitive?

Avec les formes sanscrites *bibaída, bubaúga* et les formes gothiques *bait, baug* s'accordent, en grec, les parfaits seconds comme πέποιθα, λέλοιπα, ἔοικα, πέφευγα. Le grec conserve le gouna au duel et au pluriel : il fait πεποίθαμεν, πεφεύγαμεν, et non πεπίθαμεν, πεφύγαμεν.

En présence de ce fait, on est conduit à douter si la loi suivie par le sanscrit et les langues germaniques est primitive. Le grec a-t-il irrégulièrement étendu au duel et au pluriel le gouna qui, dans le principe, n'appartenait qu'au singulier? Ou le renforcement de la voyelle radicale avait-il lieu d'abord dans les trois nombres du parfait actif? Nous ne voulons pas nous prononcer sur cette question. Dans la dernière hypothèse, le sanscrit et les idiomes germaniques se seraient fortuitement rencontrés, en accordant au poids des désinences ou à l'étendue croissante du mot le pouvoir d'abréger la syllabe radicale [1]. Des effets de ce

[1] L'auteur indique de nouveau ici que ce n'est pas tout à fait la même cause qui produit le gouna dans le parfait sanscrit et dans le prétérit gothique : en sanscrit, c'est le poids des désinences; dans les langues germaniques, c'est le nombre des syllabes. — Tr.

genre sont si naturels qu'on n'aurait pas le droit d'être surpris si, avec le cours du temps, ils s'étaient produits d'une manière indépendante dans les deux idiomes. Le vieux haut-allemand suit sa voie propre, quand il fait à la seconde personne du singulier *bizi, bugi,* et non *beizi, bougi,* quoique en sanscrit on ait *bibaid-i-ta, bubaug-i-ta.* Il est d'ailleurs certain que le sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, accorde au poids des désinences personnelles une influence beaucoup plus grande qu'elle n'a pu être dans la période primitive; ainsi le grec δεδόρκαμεν, comparé à δέδορκα, nous présente une forme mieux conservée que le sanscrit *dadṛśimá* «nous vîmes», qui a mutilé en *ṛ* la syllabe *ar* du singulier *dadárśa.*

§ 610. Les désinences du parfait actif, en sanscrit, en grec et en gothique.

Les désinences personnelles du prétérit redoublé méritent un examen à part, car elles n'appartiennent complétement ni aux flexions primaires, ni aux flexions secondaires. C'est toutefois vers les premières que le parfait penche le plus (en grec plus visiblement qu'en sanscrit) : si elles ont été mutilées et quelquefois supprimées, cela tient évidemment à la surcharge causée par la syllabe réduplicative.

La première et la troisième personne du singulier sont les mêmes en sanscrit; toutes deux finissent par une voyelle qui ne servait d'abord qu'à porter la désinence personnelle. Le gothique a encore perdu cette voyelle, ce qui fait qu'il présente les formes *baug, bait* en regard de *bubaúga, bibaída.* Le grec, qui termine sa première personne en α, altère à la troisième personne l'α en ε, comme à l'aoriste où il fait ἔδειξε (= sanscrit *ádikśat*). Nous avons donc, d'une part, les premières personnes τέτυφα, δέδορκα (= sanscrit *tutôpa* «je frappai», *dadárśa* «je vis»), et, d'un autre côté, les troisièmes personnes τέτυφε, δέδορκε (= sanscrit *tutôpa, dadárśa*).

En voyant le sanscrit, le grec et le gothique (et l'on peut encore ajouter le zend[1]) privés de flexion à la première et à la troisième personne du singulier, on pourrait être tenté de conclure que cette suppression est antérieure à la séparation des idiomes. Mais la conclusion n'est pas obligée, car les langues en question ont fort bien pu être conduites, chacune de son côté, à affaiblir la désinence par suite de la surcharge du redoublement. Les trois idiomes[2] n'ont pas d'ailleurs affaibli la flexion au même degré : celui qui a été le plus loin, c'est le sanscrit. Dans cette langue, dès l'époque la plus reculée, la désinence de la deuxième personne du pluriel est devenue semblable à la première et à la troisième personne du singulier, ou elle ne s'en distingue plus que par l'accent et par l'absence du gouna, ou par une mutilation intérieure de la racine dont le singulier est resté exempt. Nous avons, par exemple, la racine *krand* « pleurer », qui fait *ćakrânda* « je pleurai, il pleura » et *ćakrandá* « vous pleurâtes ». Le gothique, au singulier, fait *gaigrôt* « je pleurai, il pleura », et ici il est moins complet que le sanscrit, qui a conservé la voyelle finale; mais, au pluriel, nous avons en gothique *gaigrôt-u-th*, qui évidemment suppose une forme sanscrite *ćakrand-a-ta* ou *ćakrand-a-ta*. Encore à l'heure qu'il est, les formes allemandes *ihr bisset* « vous mordîtes », *ihr boget* « vous pliâtes » sont plus complètes que le sanscrit de la période la plus ancienne. On en peut dire autant pour les formes grecques comme τετύφ-α-τε, δεδόρκ-α-τε, auxquelles correspondent, en sanscrit, *tutup-á* « vous frappâtes », *dadṛś-á* « vous vîtes » (pour *tutup-a-ta*, *dadṛś-a-ta*).

§ 611. Désinences du parfait moyen, en sanscrit et en grec.

Au médio-passif, le prétérit redoublé sanscrit a perdu non-

[1] Au sanscrit *dadárśa* correspond, en zend, la forme [zend] *dâdarĕsa* (§ 44).

[2] Nous pouvons laisser de côté le zend, dont la parenté plus intime avec le sanscrit ne fait pas de doute.

seulement le *m* de la première personne, qui manque aussi au présent, mais encore le *t* de la troisième. Ainsi *tutupê'* remplace *tutup-mê* et *tutup-tê*. Le grec est beaucoup mieux conservé, car il nous donne τέτυμ-μαι et τέτυπ-ται.

De ces formes τέτυμ-μαι, τέτυπ-ται on peut conclure que l'actif, à une époque plus ancienne, a dû faire τετύπ-α-μι, τετύπ-α-τι ou τετύφ-α-μι, τετύφ-α-τι, et en sanscrit *tutôp-a-mi* (ou *tutôp-â-mi*, § 434), *tutôp-a-ti*. Devant les désinences plus pesantes du médio-passif, le grec a supprimé la voyelle de liaison α, d'après le même principe qui fait que nous avons à l'optatif moyen διδοίμεθα (au lieu de διδοιήμεθα), en regard de l'actif διδοίημεν[1].

Le sanscrit, au parfait moyen et passif, insère ordinairement la voyelle de liaison *i* devant les désinences commençant par une consonne[2] : il fait, par exemple, *tutup-i-śê'* (en grec τέτυπ-σαι). Toutefois, dans le dialecte védique, on pourrait trouver *tutup-sê*, car ce dialecte supprime souvent la voyelle euphonique de la langue ordinaire; par exemple, au lieu du parfait habituel *vivid-i-śê'* «tu trouvas», on a dans le Rig-Véda *vivit-sê'* (racine *vid*)[3].

§ 612. La désinence *rê*, à la troisième personne du pluriel du parfait moyen, en sanscrit.

A la troisième personne du pluriel, la désinence sanscrite, pour le moyen et le passif, est *rê*. Devant ce *rê*, la langue ordinaire insère toujours la voyelle de liaison *i*; dans le dialecte védique, l'*i* peut manquer. Ainsi le Rig-Véda[4], au lieu de la

[1] De même, au potentiel moyen, le sanscrit supprime l'*â* de l'actif : il fait *dadî-mâhi*, en regard de *dadyấma* «que nous donnions».

[2] Voyez § 605.

[3] I, XXXII, 4.

[4] I, XXIV, 10.

forme habituelle *dadṛśirê'* «ils furent vus», nous présente *dadṛś-rê'*.

Il est presque impossible de donner une explication certaine de cette désinence. Je suppose[1] que le *r* est pour un ancien *s*. Le changement de *s* en *r* n'a lieu ordinairement, en sanscrit, qu'à la fin des mots, où il est obligé quand le *s* se trouve devant une lettre sonore et est précédé d'une voyelle autre que *a* ou *â*. Si, comme nous le conjecturons, *r* tient ici la place d'un *s*, il appartiendrait au verbe substantif; nous avons déjà vu (§ 553) qu'en grec certains temps prennent le verbe substantif à la troisième personne du pluriel (ἐδίδοσαν, ἔδοσαν), tandis que toutes les autres personnes ont des formes simples. C'est probablement le besoin d'alléger le mot qui a fait changer *s* en *r*. Un fait analogue a lieu en vieux haut-allemand, pour les racines finissant par *is* et par *us*, et pour une partie des racines finissant par *as;* la sifflante radicale, qui est conservée dans les formes monosyllabiques du prétérit, s'affaiblit en *r* dans les formes polysyllabiques. Ainsi la racine *ris* «tomber»[2] fait *reis, riri, reis, rirumês*, etc.; *lus* «perdre» fait *lôs, luri*[3], *lôs, lurumês*, etc.; *was* «je fus, il fut» fait, à la deuxième personne du singulier, *wâri,* et au pluriel *wârumês, wârut, wârun.*

§ 613. Insertion d'un *r* à la troisième personne du pluriel du potentiel et du précatif moyens. — Même insertion à l'aoriste moyen védique.

La désinence sanscrite *rê* nous amène naturellement à parler de la désinence *ran,* qu'on trouve à la troisième personne du pluriel du potentiel et du précatif moyens. Je vois dans *ran* un reste de *ranta*. Il a déjà été question de la racine *śî* «être couché», qui prend un *r* à la troisième personne du pluriel de tous les

[1] Voir Abrégé de la grammaire sanscrite, § 272, remarque 4.

[2] En sanscrit, *bhraṅś* (même sens).

[3] Voyez § 608.

temps spéciaux[1]. La racine *vid* «savoir» (classe 2), combinée avec la préposition *sam,* peut à volonté prendre ou laisser un *r* au présent, à l'imparfait et à l'impératif moyens; exemple : *saṅvidratê* ou *saṅvidatê* «ils savent»[2]. Il est clair que dans toutes ces formes le *r* a la même origine.

Le dialecte védique accorde encore une plus grande latitude à l'insertion de ce *r,* au moyen et au passif[3] : il fait, par exemple, *áduhra* «mulserunt», pour *áduhrata;* la langue ordinaire exige *áduhata.* Remarquons aussi les formes अदृश्रं *ádṛśraṅ* et असृग्रं *ásṛgraṅ*[4], pour *ádṛśranta* et *ásṛgranta;* la langue ordinaire demande *ádṛśanta* et *ásṛǵanta.* L'anousvâra de *raṅ* (probablement pour une forme plus ancienne *raṅs*[5]) se change en *m* devant une voyelle; exemple : असृग्रम् इन्द्र ते गिरः *ásṛgram indra tê gíraḥ* «effusi sunt, Indra! tibi hymni»[6].

§ 614. De la voyelle de liaison *i* au parfait sanscrit.

La voyelle de liaison *i,* que le moyen contient presque à toutes les personnes, a sans doute été originairement un *a.* On en peut dire autant, avec plus de vraisemblance encore, pour l'actif, où la forme *tutup-i-má* a dû être précédée d'une forme

[1] Voyez § 468, page 63, note 2.

[2] Pâṇini, VII, I, 7.

[3] Pâṇini, VII, I, 8.

[4] Le premier est un aoriste (sixième formation) de la racine *darś, dṛś,* qui est inusitée aux temps spéciaux. Quant à *ásṛgraṅ,* je ne puis y voir, comme le fait Westergaard, un aoriste, parce que les racines de la sixième classe, quand elles n'insèrent point une nasale dans les temps spéciaux, ne peuvent prendre l'aoriste de la sixième formation : celui-ci se confondrait avec l'imparfait. J'explique donc *ásṛgraṅ* (remarquez le *g,* au lieu du *ǵ* de la langue ordinaire) comme un imparfait : pourquoi ce temps n'aurait-il pas pu, aussi bien que l'aoriste, remplacer la désinence *anta* par *raṅ?*

[5] Sur le changement de *t* en *s,* voyez § 462.

[6] Rig-Véda, I, IX, 4.

tutup-a-ma[1] : en effet, le grec fait *τετύφ-α-μεν* et le gothique *gaigrôt-u-m* «nous pleurâmes», lequel suppose en sanscrit *ćakrand-a-ma*[2], et non *ćakrand-i-má*. On trouve bien en gothique l'*u* à la place d'un ancien *a*, mais on n'a pas d'exemple d'un *u* représentant un ancien *i*.

§ 615. Suppression de la voyelle de liaison au parfait sanscrit et grec.

A la deuxième et à la troisième personne du duel, le sanscrit a fidèlement conservé l'ancienne voyelle de liaison *a*; mais l'*a* des désinences primaires *tas, tas* s'est affaibli en *u*, probablement à cause de la surcharge produite par le redoublement. Nous avons donc *tutup-á-tus, tutup-á-tus*, en regard du grec *τετύφ-α-τον, τετύφ-α-τον*[3], et de même *ćakrand-á-tus* «vous pleurâtes tous deux», en regard du gothique *gaigrôt-u-ts* (même sens).

Tandis que les désinences *tus, tus* sont toujours précédées de leur *a*[4], la désinence *va* de la première personne du duel et la désinence *ma* de la première personne du pluriel sont quelquefois jointes immédiatement à la racine; ainsi *sid* «arrêter» fait *siśid-i-vá, siśid-i-má* ou *siśid-vá, siśid-má*. Il en est de même en grec, où l'*α* est quelquefois supprimé devant les désinences pesantes du duel et du pluriel; on a, par exemple, *ἴδ-μεν*[5], *ἔοιγ-μεν*, *ἔϊκ-τον*, *ἄνωγ-μεν*, *δέδι-μεν*. Je ne veux pas dire que la suppression de la voyelle de liaison remonte à l'époque où le grec ne s'était pas encore séparé du sanscrit : les deux idiomes ont fort bien pu s'alléger, chacun de son côté, d'une voyelle auxiliaire qui n'ajoutait rien au sens.

[1] Ou *tutup-â-ma* (§ 434).

[2] Ou *ćakrand-â-ma*.

[3] Pour *τετύφ-α-τος, τετύφ-α-τος* (§ 97).

[4] Aussi les grammairiens indiens regardent-ils cet *a*, non comme une voyelle de liaison, mais comme appartenant à la désinence.

[5] Pour *οἴδαμεν* (§ 491).

§ 616. Deuxième personne du singulier du parfait actif, en sanscrit, en grec, en gothique et en vieux haut-allemand.

Nous avons déjà parlé (§ 453) de la désinence de la seconde personne du singulier थ *ta*. Nous en avons rapproché les formes grecques comme *ἦσ-θα*, *οἶσ-θα* et les formes gothiques comme *vais-t* «tu sais». En vieux haut-allemand, les prétérits forts n'ont conservé du sanscrit *i-ta* que la voyelle de liaison; nous avons, par exemple, en regard du sanscrit *bubôg-i-ta* (venant de *bu-baug-i-ta*) et du gothique *baug-t* «tu plias», le vieux haut-allemand *bug-i*. Toutefois, les prétérits qui, comme le sanscrit *vêda*, le grec *οἶδα* et le gothique *vait*, ont le sens d'un présent, conservent le *t* qu'ils joignent immédiatement à la racine. Tels sont : *weis-t*[1] (= gothique *vais-t*, grec *οἶσ-θα*, sanscrit *vêt-ta*) «tu sais»; *muos-t* «tu dois»; *tôh-t*[2] «tu es capable de»; *scal-t* «tu es obligé de»; *an-s-t*[3] «tu es disposé à»; *chan-s-t* «tu peux, tu sais»; *ge-tars-t* «tu oses»; *darf-t* «tu as besoin de»; *mah-t* «tu peux»[4].

§ 617. *S* inséré en gothique devant le *t* de la deuxième personne du singulier. — La racine gothique *sô* «semer».

Il a déjà été question (§ 454) de la lettre *s*, que les racines

[1] Par euphonie pour *weiz-t*.

[2] Il n'y a pas d'exemple de cette forme; mais on peut la déduire avec certitude de la troisième personne *touk* et du prétérit *tôh-ta*.

[3] Avec un *s* euphonique (§ 95) : cette forme n'est pas douteuse, quoiqu'il n'en reste pas d'exemple.

[4] La plupart de ces verbes sont encore usités en allemand moderne : ce sont *wissen*, *müssen*, *taugen*, *sollen*, *gönnen* (avec le préfixe *ge*), *können*, *dürfen*, *mögen*. C'est parce que leur présent est une ancienne forme de parfait, que nous avons : *ich weiss* et *wir wissen*, *ich muss* et *wir müssen*, *ich kann* et *wir können*, *ich darf* et *wir dürfen*, *ich mag* et *wir mögen* (§ 606). Quant à *taugen*, *sollen*, *gönnen*, ils sont conjugués comme des présents ordinaires. Voyez, sur ce sujet, Grimm, Histoire de la langue allemande, chap. xxxv. — Tr.

gothiques finissant par une voyelle insèrent devant le *t* de la deuxième personne. Ainsi *sô* «semer» fait *saisô-s-t*[1].

Comme ce dernier verbe se retrouve en slave, en lette et en latin, on doit s'étonner que le sanscrit ne présente aucune racine qui en puisse être rapprochée avec certitude. Benfey[2] rattache le gothique *sô* à la racine sanscrite अस् *as* (présent *ás-yâ-mi*, classe 4) «jeter». Mais comme ce verbe, dans toutes les langues congénères de l'Europe, commence par un *s*, je doute du rapprochement. Je penserais plus volontiers à la racine *san* «donner», qui figure sur les listes des grammairiens indiens comme racine de la première et de la huitième classe; mais je crois que la vraie forme est *sâ*[3], que je rapporte à la cinquième et à la neuvième classe. Au lieu de *san-ố-ti*, je divise ainsi : *sa-nố-ti* (pour *sâ-nố-ti*), et, au lieu de *san-a-ti*, je divise de cette façon : *sa-na-ti* (pour *sa-nâ-ti*)[4]. Il y a le même rapport entre le gothique *sô*[5] «semer» et le sanscrit *sâ* «donner»[6] qu'entre le gothique *vô* «souffler» et le sanscrit वा *vâ* (même sens). Il est vrai que *sâ* signifie «donner» et non «semer»; mais l'idée de semer est sans doute trop particulière pour qu'elle ait été représentée dès l'origine par un mot ayant cette acception spéciale. On a dit «donner [à la terre]», de même qu'en sanscrit la racine *vap*, dont la signification primitive est «répandre», a pris le sens de «semer».

[1] Au sujet de l'*ai* ou *aij* des formes spéciales (*saia*, *saijith*), voyez § 109^{a}, 2.

[2] Lexique des racines grecques, I, p. 390.

[3] Voyez Böhtlingk, Chrestomathie sanscrite, page 385. Weber, *Vâjasanêyi specimen*, I, p. 13 et suiv. Benfey, Glossaire du Sâma-Véda, au mot *san*.

[4] Nous voyons de même la caractéristique de la neuvième classe *nâ* abrégée en *na* dans le zend *stĕrĕnai-ta* «qu'il répande», potentiel qui répond aux formes grecques comme *δάκνοι-το* (§ 109^{a}, 5).

[5] Sur la diphthongue *ai* que ces racines prennent, en gothique, dans les temps spéciaux, voyez § 109^{a}, 2.

[6] De la racine *sâ*, on trouve, dans les Védas, le désidératif *sisâ-s* (voyez Benfey, Glossaire du Sâma-Véda), qui est formé comme *pipâ-s* «désirer boire», venant de *pâ*.

Si le gothique *sô* répond au védique *sâ*, le substantif gothique *sêth-s* (thème *sê-di*)[1] sera identique avec le thème sanscrit *sâ-tí* «don». Peut-être le latin *sŏ-lum* est-il de la même famille, et signifiait-il d'abord «ce qui doit être ensemencé». En irlandais, *siol* veut dire «semence» et *siolaim*, qui est probablement un verbe dénominatif, «je sème».

§ 618. Première et troisième personnes du singulier des racines sanscrites en *â*.

A la première et à la troisième personne du singulier, les racines sanscrites en *â* ont pour désinence *âu*; il en est de même pour les racines qui finissent par une diphthongue[2]. Ainsi *dâ* fait ददौ *dadâú* «je donnai, il donna»; *stâ* fait *tastâú* «je fus debout, il fut debout». Ces formes sont irrégulières, car l'*â* de la racine, devant l'*a* de la désinence, aurait dû se fondre avec lui et faire *â*, ou il aurait dû tomber comme devant les autres désinences commençant par une voyelle. Si la première personne était la seule qui eût cette flexion, on pourrait dire que l'*u* est la vocalisation d'un *m*[3]. Mais la même explication ne peut s'appliquer à l'*u* de la troisième personne, à moins qu'on ne veuille admettre que la désinence *âu*, dont le sens et l'origine auraient été oubliés, ait irrégulièrement pénétré de la première dans la troisième personne[4]. Une autre explication, c'est de regarder *dadâú* «je donnai, il donna» comme absolument dépourvu de désinence personnelle : l'*u* serait un affaiblissement de la voyelle

[1] En vieux haut-allemand *sâ-t* (thème *sâ-ti*).

[2] L'auteur a montré précédemment (§ 109ᵃ, 2) que les racines qui, suivant les grammairiens indiens, finissent par *ê*, *âi*, *ô*, sont en réalité des racines en *â*. — Tr.

[3] C'est ainsi qu'en regard du sanscrit *syâm* le gothique fait *sijau*; le lithuanien présente également à la première personne des formes en *au* (§ 438).

[4] Une confusion de ce genre n'est pas sans exemple : ainsi, au passif gothique, la première et la troisième personne ont la même désinence; seulement, c'est ici la troisième personne qui a communiqué sa forme à la première (§ 466).

de liaison *a*[1]. L'*â* final de la racine, en se combinant avec cet *u*, aurait produit la diphthongue *âu*, suivant le principe du vriddhi (§ 29), au lieu qu'ordinairement un *â* s'abrége en *a* devant un *u* ou un *i*, et fait alors *ô* (= *au*) ou *ê* (= *ai*).

§ 619. Forme périphrastique du parfait, en sanscrit.

Tous les verbes sanscrits de la dixième classe, ainsi que tous les verbes dérivés, se servent au prétérit redoublé d'une forme périphrastique. Ils prennent l'un des verbes auxiliaires *kar, kṛ* «faire», *as* «être» ou *bû* (même sens), dont ils joignent le parfait à l'accusatif d'un substantif abstrait formé du verbe attributif. Ce substantif abstrait, inusité à tous les autres cas, se termine par un *â*, devant lequel il conserve la caractéristique *ay*. Ainsi *ćur* (présent *ćôráyâmi*, classe 10) «voler» fait au prétérit redoublé *ćôrayắṅ-ćakâra*[2] «il vola» (littéralement «il fit action de voler»), ou *ćôrayắm-âsa* ou *ćorayắm-babûva*[3] (littéralement «il fut action de voler»). Déjà, dans la première édition de ma Grammaire sanscrite, j'avais expliqué cette forme en *âm* comme l'accusatif d'un substantif abstrait; j'ai depuis trouvé en zend une forme analogue employée comme infinitif et marquant la relation de l'accusatif. Nous avons, en effet, dans le Vendidad-Sâdé[4] : [illegible] *yêṣi vasĕn maṣdayaśna ṣaṅm raudayaṅm*[5] «si les adorateurs de Maṣda veulent cultiver (littéralement «faire grandir») la terre».

[1] Cette voyelle de liaison est tout ce qui a subsisté de la flexion dans les parfaits ordinaires comme *dadárśa* (§ 610).

[2] Par euphonie, pour *ćôrayắm-ćakâra*.

[3] Le parfait *babûva* présente une triple irrégularité : au lieu d'un *u*, il prend un *a* dans la syllabe réduplicative; la voyelle radicale s'abstient, à la première et à la troisième personne du singulier, du gouna et du vriddhi; enfin l'*û* radical se change en *ûv* (au lieu de *uv*) devant une voyelle.

[4] Manuscrit lithographié, p. 198.

[5] Le texte porte *raôdyaṅm*; mais, page 179, nous avons *raôdayĕn*. Ces deux

Au lieu du verbe auxiliaire *kar, kṛ* « faire », le sanscrit emploie encore quelquefois d'autres verbes du même sens. Nous lisons, par exemple, dans le Mahâbhârata[1] : *vapuṣṭamârtaṅ varayâm praćakramuḣ* « ils demandèrent [en mariage] Vapuṣṭamâ », littéralement « ils firent demande » ou « ils allèrent en demande à cause de Vapuṣṭamâ ». Le sens propre de *pra-kram* est « aller »; mais les verbes exprimant le mouvement prennent souvent le sens de « faire », l'accomplissement d'une action étant représenté comme une entrée dans cette action.

Remarque. — Formes périphrastiques de l'aoriste et du précatif, dans le dialecte védique. — Il arrive quelquefois que l'auxiliaire *kar, kṛ* est séparé dans la phrase du substantif abstrait qu'il régit[2]. De cette circonstance on pourrait conclure que les formes comme *ćôrayâńćakâra* ne sont pas de vraies formes composées. Mais cette conclusion n'est pas obligée : on trouve aussi au futur, au lieu de *kartâsmi* « facturus sum », des constructions comme *kartâ tad asmi tê* « facturus hoc sum tibi »[3].

Quant aux verbes auxiliaires *as* et *bû*, je ne pense pas qu'on les trouve jamais séparés de leur substantif abstrait, car *as* et *bû* ne régissent jamais l'accusatif, excepté dans la combinaison en question. On ne dira certainement pas *ćôrayân*[4] *tad âsa* ou *ćôrayân tad babûva* « il vola ceci ».

Dans les Védas, non-seulement le parfait redoublé, mais l'aoriste et le précatif (c'est-à-dire le potentiel de l'aoriste) ont des formes périphrastiques composées d'un accusatif en *âm* et de l'auxiliaire *kar, kṛ*. Tels sont, par exemple, *praǵanayâm-akar* « il engendra » (littéralement « generationem fecit »), *pâvayâñ-kriyât* « qu'il purifiât » (littéralement « qu'il fît purifica-

formes m'ont conduit à la restitution de la véritable leçon, que Burnouf a confirmée depuis par la comparaison des autres manuscrits. *Raudayaum* est le causatif de *rud* « grandir », en sanscrit *ruh* (pour *rud*, § 23). J'en rapproche le gothique *lud* « grandir », d'où vient le substantif *lauths*, *laudis* « homme » (en allemand moderne, *leute*). Anquetil traduit *raudayaum* par « creuser des ruisseaux » : il est possible que l'idée de « faire grandir » ait conduit à celle de « creuser [la terre] ».

[1] I, vers 1809.

[2] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, 2e édition, § 419.

[3] Voyez § 647.

[4] Avec *n* pour *m*, à cause du *t* suivant.

tion »). L'impératif de la racine *vid* « savoir » présente, même dans le sanscrit classique, une forme périphrastique analogue : *vidâñ-karôtu* « qu'il sache » (littéralement « qu'il fasse action de savoir »).

Dans toutes ces formes, les verbes auxiliaires perdent leur accent tonique : mais cette circonstance ne suffirait pas pour prouver la nature composée des formes en question ; car, si nous nous en rapportons aux grammairiens indiens, le verbe, à l'intérieur de la phrase, sauf certains cas spéciaux, est toujours dépourvu d'accent[1].

§ 620. La racine *dâ* dans les langues germaniques. — Le prétérit des verbes faibles, dans les idiomes germaniques, est formé à l'aide de cette racine.

Remarquons que ce sont surtout les verbes sanscrits de la dixième classe, les causatifs et autres verbes dérivés, qui, au prétérit redoublé, se servent de la forme périphrastique, et s'abstiennent de la forme simple. Un fait analogue a lieu dans les langues germaniques, où les trois conjugaisons faibles, qui sont précisément celles qui répondent à la dixième classe sanscrite[2], forment leur prétérit à l'aide d'un verbe auxiliaire signifiant « faire ».

Déjà dans mon premier ouvrage[3], j'ai montré que les formes gothiques comme *sôki-dêdum* « nous cherchâmes » (littéralement « nous chercher fîmes »), *sôkidêdjau* « que je cherchasse » (littéralement « que je chercher fisse ») renfermaient le même verbe signifiant « faire », qui a donné aussi le substantif *dêds* (thème *dêdi*) « action »[4]. Depuis ce temps, J. Grimm a prouvé que même le singulier *sôkida* « je cherchai » contenait le verbe auxi-

[1] Voyez § 204.

[2] Voyez § 109ᵃ, 6.

[3] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 151 et suiv.

[4] Ce substantif *dêds* s'est seulement conservé, en gothique, dans le composé *missa-dêds* « méfait ». Mais nous le retrouvons dans le vieux haut-allemand *tât*, l'ancien saxon *dâd* et l'allemand moderne *that* « action ». [Le *h*, dans l'allemand *that*, *thun*, est une insertion de date relativement récente. — Tr.]

liaire; l'auxiliaire existe donc aussi dans l'allemand moderne *ich suchte*, ainsi que dans toutes les formes correspondantes des autres idiomes germaniques.

Dans l'ouvrage cité plus haut, j'avais supposé que le singulier *sôkida* dérivait du participe passif[1] : le thème de ce participe est, en effet, *sôkida* (nominatif *sôkiths*)[2]. Mais, malgré l'identité des deux formes, je les sépare aujourd'hui absolument[3]. En effet, si le *da* de *sôkida* «je cherchai» appartient à la même racine qui a donné *dêdum* dans *sôkidêdum* «nous cherchâmes» et *dêds* «action», il n'a rien de commun avec le *da* du participe: ce dernier représente le suffixe sanscrit *ta*[4], latin *tŏ*, grec *το* (*πλεκ-τό-ς*, *ποιη-τό-ς*), lithuanien *ta-s* (*sùk-ta-s* «tourné»). La présence de ce suffixe dans toutes les langues indo-européennes est une preuve manifeste de son ancienneté.

§ 621. Dérivés de la racine *dâ*, en gothique. — Conjugaison du verbe auxiliaire.

Le thème du substantif *dêds* «action» est *dêdi*, dont l'*i* a été supprimé au nominatif (§ 135); le génitif est *dêdai-s*, l'accusatif pluriel *dêdi-ns*. La syllabe *di* représente le suffixe sanscrit *ti*, qui sert à former des substantifs abstraits : nous avons vu (§ 91, 2) que ce suffixe devient en gothique *ti*, *thi* ou *di*, suivant la lettre

[1] Ouvrage cité, p. 118. J'ai retiré cette opinion plus tard; voyez Vocalisme, p. 51.

[2] Nous avons, de même, *salbôths* «l'oint», dont le thème *salbôda* est identique avec *salbôda* «j'oignis». Une circonstance qui était faite encore pour induire en erreur, c'est que les seuls verbes qui aient des participes en *da* (nominatif *ths*) sont ceux qui forment leur prétérit en *da*. Les verbes qui n'ont pas recours, pour leur parfait, à la forme périphrastique, appelés par Grimm les verbes forts, ont des participes en *na* (nominatif *ns*); exemple : *bug* «plier», prétérit *baug*, participe *bug-a-ns* (thème *bug-a-na*) = sanscrit *bug-ná-s* «plié».

[3] Grimm semble vouloir établir un lien entre le participe passé de la conjugaison faible et le prétérit de l'indicatif. Voyez Grammaire allemande, t. I, 1re éd. p. 556, et 2e éd. p. 1009. Comparez aussi mon livre intitulé Vocalisme, p. 51 et suiv.

[4] Exemples : *tyak-tá-s* «abandonné», *kṛ-tá-s* «fait», *bṛ-tá-s* «porté».

qui le précède. Il reste la syllabe *dê* (en anglo-saxon *dâ*, en vieux haut-allemand *tâ*) qui représente la racine; en sanscrit et en zend, la racine correspondante est धा *dâ*, دا *dâ* «poser, faire». On peut se demander si le *dê* de *dê-di* «action» est absolument identique au *dê* de *dêdum*, dans *sôki-dêdum*. Je ne le crois pas; je regarde aujourd'hui *dêdum* comme un pluriel analogue à *lêsum, nêmum, sêtum* (§ 605), et je divise ainsi : *dêd-u-m, dêd-u-th, dêd-u-n*. Au subjonctif, je divise : *dêd-jau* (comparez *lês-jau*). J'admets une racine gothique *dad*, contenant un redoublement dont la langue n'a plus conscience, de même que nous trouvons en sanscrit, au nombre des racines reconnues par les grammairiens indiens, दध् *dad'* «placer, coucher», qui n'est pas autre chose au fond que la racine धा *dâ* précédée d'une syllabe réduplicative et privée de sa voyelle radicale.

Au singulier du prétérit composé en question, la syllabe réduplicative du verbe auxiliaire s'est perdue; mais, en revanche, la voyelle de la syllabe radicale s'est conservée, tantôt sous la forme abrégée *a*, comme à la première et à la troisième personne *sôki-da* «je cherchai, il chercha», tantôt avec la longue primitive, comme à la seconde personne *sôki-dê-s* «tu cherchas»[1]. De la syllabe *da* on peut rapprocher le *da* du zend *dada* (on trouve aussi une fois *dadâ*) «il créa, il a créé». Au pluriel et au duel de l'indicatif, et dans les trois nombres du subjonctif, le redoublement s'est conservé en gothique; mais la voyelle radicale a été supprimée.

[1] Au sujet de l'*ê* gothique, qui représente le आ *â* sanscrit, voyez § 69, 2. C'est évidemment le *s* final qui a protégé la longue. On s'attendrait à avoir *sôk-i-dê-s-t*, d'après l'analogie de *saisô-s-t* (§ 454); nous avons vu plus haut (§ 453 et suiv.) que le signe de la deuxième personne, au prétérit gothique, est *t* (= sanscrit *ta*). Nous pouvons donc supposer que dans *sôk-i-dê-s*, *salb-ô-dê-s*, *hab-ai-dê-s*, le *s* était anciennement suivi d'un *t*; en ce cas, il ne faudrait pas voir dans le *s* l'expression de la seconde personne, mais simplement une insertion euphonique.

§ 622. La racine *dâ* hors de composition, en anglo-saxon et en vieux haut-allemand.

Hors de composition, nous ne trouvons le verbe en question ni en gothique, ni dans les langues germaniques du Nord. En ancien saxon, nous avons au présent le singulier *dô-m, dô-s, dô-d* (ou *dô-t*), qui, si l'on fait abstraction de la perte du redoublement, répond très-bien au sanscrit *dádâ-mi, dádâ-si, dádâ-ti*. Le prétérit a gardé son redoublement : il fait au singulier *dĕda, dĕdô-s* (peut-être pour *dĕdô-s-t*), *dĕda*. Cette dernière forme répond très-bien au zend *dada* (pour *dadâ*)[1]. Le pluriel *dâd-u-n,* qui sert pour les trois personnes[2], suppose, comme le gothique *-dêd-u-m, -dêd-u-th, -dêd-u-n,* une racine secondaire *dad,* dont le présent eût été *didu;* j'explique, en conséquence, *dâdun* comme étant pour *daadun,* qui lui-même est pour *dadadun,* avec deux redoublements.

En vieux haut-allemand, la confusion se met dans ce verbe dès la seconde personne du singulier *tâti* (pour *tatati*) «tu fis»[3]. Mais la première et la troisième personne *tëta* «je fis, il fit» sont restées fidèles à l'ancienne formation : elles n'ont ni contraction, ni double syllabe réduplicative. Le pluriel est *tât-u-mês, tât-u-t, tât-u-n* (pour *tatat-u-mês, tatat-u-t, tatat-u-n*).

§ 623. De l'*i* dans les prétérits gothiques comme *sôkida*, *satida*.

Il reste à expliquer l'*i* de *sôkida* «je cherchai». Nous avons vu (§ 109[a], 6) que le *ja* de *sôkja* «je cherche» répond à la caractéristique अय *aya* des verbes sanscrits de la dixième classe:

[1] Voyez § 621. Il ne reste pas d'exemple de la première personne zende, qui probablement faisait aussi *dada*.

[2] C'était d'abord la troisième personne du pluriel : elle a été transportée ensuite aux deux autres personnes.

[3] L'ancien saxon également permet la forme contractée *dâdi*, au lieu de *dedô-s*. Voyez Schmeller, *Glossarium saxonicum*, p. 25.

dans *sôki-da*, cette syllabe gothique *ja* se contracte en *i*. L'*i* de *sôkida* est donc en quelque sorte l'équivalent du sanscrit *ayâm* dans *côrayâñ-cakâra*[1] «je volai»: ou, pour prendre des verbes de même famille, l'*i* de *sati-da* «je plaçai»[2] représente le *ayâm* du sanscrit *sâdayâñ-cakâra* «je fis asseoir»: le gothique *thani*, dans *thani-da* «j'étendis»[3], répond à *tânayâm* dans le sanscrit *tânayâñ-cakâra* «je fis étendre»; le gothique *vasi*, dans *vasi-da* «j'habillai», répond à *vâsayâm* dans le sanscrit *vâsayâñ-cakâra* «je fis habiller».

On pourrait conjecturer que dans les composés gothiques en question le premier membre avait également la désinence de l'accusatif, car il est un accusatif véritable par la signification. Comme la déclinaison gothique, telle qu'elle nous est parvenue, a partout perdu le signe de ce cas, on ne devrait pas s'étonner s'il avait aussi disparu en composition. En regard du sanscrit *sâdayâñ-cakâra, tânayâñ-cakâra, vâsayâñ-cakâra*, on pourrait donc supposer d'anciennes formes gothiques *satin-da, thanin-da, vasin-da*. La différence du verbe auxiliaire ne doit pas nous arrêter, car nous avons vu (§ 619) que le sanscrit aussi remplace quelquefois *kar* «faire» par un autre verbe de même signification, ou par les verbes *as* et *bû* «être».

§ 624. De l'*ô* et de l'*ai* dans les prétérits gothiques comme *salbôda, munaida*.

A côté des prétérits composés comme *sôkida*, nous en trouvons d'autres comme *salbô-da* : ils appartiennent aux verbes que Grimm range dans sa deuxième conjugaison faible. Nous avons vu (§ 109[a], 6) que ces verbes ont éliminé le *y* de la caractéristique sanscrite *aya*, et que les deux *a*, en se fondant ensemble,

[1] Avec *ñ*, par euphonie pour *m*, à cause du *c* du mot suivant.

[2] En allemand moderne, *ich setzte*.

[3] En allemand moderne, *ich dehnte*.

ont formé un *ô* (= *â*)[1]. On peut rapprocher, par exemple, du sanscrit *lêhayâṅ-ćakâra*[2] «je fis lécher» le gothique *laigô-da* «je léchai»[3].

Il reste enfin la troisième conjugaison faible de Grimm, qui forme des prétérits comme *munai-da* «je pensai». Ces verbes, comme je le crois, ont retranché l'*a* final de la caractéristique sanscrite *aya*, et ont vocalisé le *y* en *i*[4]. On peut donc rapprocher du gothique *munai-da* le sanscrit *mânayâṅ-ćakâra* «je fis penser», de *ga-bauai-da* «je bâtis» le sanscrit *bâvayâṅ-ćakâra* «je fis exister, je créai»[5].

§ 625. Verbes forts prenant le prétérit composé, en gothique. — Suppression de l'*i* dans les prétérits comme *thahta* «je pensai».

Ce ne sont pas seulement les verbes de la dixième classe et les verbes dérivés qui prennent, en sanscrit, la forme périphrastique du parfait. Il y a aussi des verbes qui tirent immédiatement de la racine un substantif abstrait en *â*, dont ils joignent l'accusatif à l'un des auxiliaires précités. Ce sont notamment les racines commençant par une voyelle longue[6] : ainsi *îś* «commander» fait *îśâṅ-ćakâra* «je commandai».

De même, en gothique, nous avons le prétérit *brah-ta* «j'apportai» à côté du présent à forme forte *bringa*. En outre, les verbes dont le prétérit simple a la signification d'un présent (§ 616), expriment le passé à l'aide du prétérit composé. Ainsi

[1] Comparez les verbes latins de la première conjugaison.

[2] Racine *lih* «lécher».

[3] En allemand moderne, *ich leckte*.

[4] Comparez la deuxième conjugaison latine (§ 109[a], 6).

[5] Il ne faut pas oublier qu'en sanscrit toutes les racines peuvent former un causatif, lequel se conjugue d'après la dixième classe.

[6] Peu importe que la voyelle soit longue par nature ou par position. Il faut seulement excepter la racine *âp* et les racines ayant pour voyelle initiale un *a* long par position.

nous avons *môs-ta* «je dus» à côté de *môt* «je dois»; *mun-da* «je crus» à côté de *man* «je crois»; *skul-da* «je fus obligé de» à côté de *skal* «je suis obligé de»; *vis-sa* (pour *vis-ta*) «je sus» à côté de *vait* (§ 491) «je sais»[1].

Il existe enfin quelques verbes faibles ayant la syllabe dérivative *ja* qui, au lieu de former leur prétérit d'après le modèle de *sôkida*, suppriment l'*i* et joignent immédiatement le verbe auxiliaire à la racine. En gothique, ces verbes sont seulement au nombre de quatre : *thah-ta* «je pensai» (présent *thankja*), *bauh-ta*[2] «j'achetai» (présent *bugja*), *vaurh-ta* «je fis» (présent *vaurkja*), *thuh-ta* «il sembla» (présent *thunkeith mis* «il me semble»)[3]. Mais en vieux haut-allemand, la suppression de l'*i* devient beaucoup plus fréquente : elle a lieu toutes les fois que la syllabe radicale est longue. En même temps que l'*i* disparaît, cesse aussi l'influence que cet *i* exerçait sur un *a* précédent (§ 73) : on a donc *nan-ta*[4] (et non *nen-ta*) «je nommai», *wan-ta*[5] (et non *wen-ta*) «je tournai», *lêr-ta* «j'instruisis». Les formes correspondantes, en gothique, sont *namni-da, vandi-da, laisi-da*. Ces verbes, et d'autres semblables, ont également perdu le *j* ou l'*i*[6] de la caractéristique *ja* au présent et aux temps qui s'y rat-

[1] La dentale initiale du verbe auxiliaire devient *t*, *th*, *d* (§ 91) ou *s* (§ 102), selon la nature de la consonne précédente.

[2] Avec *au* pour *u*, à cause de *h* (§ 82).

[3] En allemand moderne, *ich denke*, *ich dachte; es dünkt mir*, *es däuchte mir*. En anglais, *I think*, *I thought; I buy*, *I bought*. — Tr.

[4] Pour *nann-ta* (§ 102).

[5] Pour *wand-ta* (§ 102). Je crois que ce verbe est identique avec le sanscrit *vart* (*vṛt*) «aller, être», qui, avec la préposition *ni*, prend le sens de «retourner»; en latin, *verto*. Les liquides *r* et *n* ont permuté (§ 20). Cela ne doit pas nous empècher de rapporter aussi à la racine *vart* l'allemand *werden* «devenir», car il arrive souvent qu'une seule racine se scinde en plusieurs formes à significations différentes.

[6] L'écriture, en vieux haut-allemand, ne distingue pas le *j* de l'*i* : il est donc impossible de savoir si le gothique *nasja* «je sauve», *nasjam* «nous sauvons» fait en vieux haut-allemand *nerju*, *nerjamês*, ou *neriu*, *neriamês*. Il n'est pas douteux, toutefois, qu'au moins à l'origine on a dû prononcer *j*.

tachent; mais l'adoucissement de l'*a* précédent a subsisté (*nennu, wendu, lêru*), d'où l'on peut conclure que le *j* ou l'*i* sont demeurés beaucoup plus longtemps au présent qu'au prétérit.

§ 626. Y a-t-il une parenté entre la flexion du participe passif *sôkida* «cherché» et celle du prétérit composé *sôkida* «je cherchai»?

Le participe passif marche de pair, en gothique, avec le prétérit actif, en ce qui concerne la suppression ou le maintien de l'*i* dérivatif, et en ce qui touche les modifications euphoniques subies par la consonne finale de la racine. Du prétérit *ôh-ta* «je craignis», on peut donc induire le thème participial *ôh-ta* «craint» (nominatif *ôhts*), quoiqu'il n'existe point d'exemple de cette forme. A côté de *vaurh-ta* «je fis» (venant de *vaurkja*), nous avons le participe *vaurhts* «fait»[1] (thème *vaurhta*). A côté de *fra-bauh-ta* «je vendis» (venant de *frabugja*), on a *fra-bauhts* «vendu»[2].

Mais on n'est pas autorisé à conclure de ces rencontres que l'un des deux temps en question soit dérivé de l'autre. Ce serait commettre la même erreur que si nous disions que les participes latins en *tus* (*doctus, monitus*) et en *turus* (*docturus, moniturus*), ou les noms d'agent en *tor* (*doctor, monitor*) sont sortis des supins (*doctum, monitum*). Il est naturel que des suffixes commençant par la même lettre se combinent de la même manière avec la racine, et contractent de la sorte entre eux une analogie extérieure, quoiqu'ils soient d'origine complétement différente. Il est vrai que le verbe auxiliaire signifiant «faire», dans les langues germaniques, et le suffixe du participe passif, n'avaient pas primitivement la même lettre initiale : en effet, l'un se rapporte à la racine sanscrite धा *dâ* et l'autre au suffixe त *ta*. Mais ils en sont venus à avoir tous les deux un *d*, par suite des

[1] Marc, XIV, 58.
[2] Jean, XII, 5.

lois phoniques propres aux langues germaniques. La loi de substitution veut d'une part qu'un *d'* sanscrit devienne un *d* en gothique (§ 87, 1), et, d'un autre côté, le suffixe *ta*, qui régulièrement devrait donner *tha*, devient *da* quand il est précédé d'une voyelle de dérivation (§ 91, 3). Ayant par conséquent *da* au participe passif et *da* au prétérit composé, la langue gothique a traité de la même façon deux formes extérieurement semblables. Pareille chose a lieu pour le suffixe sancrit *ti* qui sert à former des substantifs abstraits; en gothique, il devient *di* après une voyelle, et *ti*, *thi* ou *di* après les consonnes (§ 91, 2). On peut donc aussi conclure du prétérit *mah-ta* «je pus» à un substantif *mah-ts* (thème *mahti* «puissance»), sans que, pour cela, l'un dérive de l'autre.

§ 627. Prétérit périphrastique, en persan moderne.

S'il est permis de dire qu'en gothique le prétérit *sôkida* «je cherchai» et le participe *sôkiths* (thème *sôkida*) «cherché»[1] ne sont unis entre eux par aucun lien de dérivation, je ne crois pas qu'il faille étendre le même principe, ni appliquer le même raisonnement au persan moderne, où nous trouvons d'une part *ber-deh* «ayant» ou «étant porté», *bes-teh* «ayant» ou «étant lié», *pors-î-deh* «ayant» ou «étant interrogé», et d'un autre côté *ber-dem* «je portai», *bes-tem* «je liai», *pors-î-dem* «j'interrogeai». Je pense, au contraire, que les prétérits persans dérivent des participes[2]. Remarquons d'abord que les participes en question ont à la fois le sens actif et le sens passif, au lieu qu'en sanscrit *bṛ-tá* (nominatif masculin *bṛ-tá-s*) signifie seulement «porté» : il n'y a que les verbes neutres qui aient, en sanscrit, la forme *ta* avec la signification active; tels sont, par

[1] Féminin *sôkida* (thème *sôkidô*) «cherchée».

[2] J'ai déjà exprimé cette opinion dans mon Système de conjugaison, page 118, et dans ma recension de la Grammaire allemande de Grimm (Vocalisme, page 72).

exemple, *bûtá-s* «ayant été», *gatá-s* «ayant marché». Or, le parfait, en persan, consiste dans la juxtaposition du participe et du verbe substantif : *berdem* «je portai» équivaut à *berdeh em* «je suis ayant porté». La contraction qui s'est opérée entre les deux mots ne doit pas surprendre, si l'on songe que le persan unit très-souvent le verbe «être», non-seulement avec des participes, mais avec des substantifs et des adjectifs : il fait, par exemple, *merdem* «je suis un homme», *busurkem* «je suis grand».

A la troisième personne du singulier, on a *berd* ou *berdeh,* sans verbe auxiliaire. De même, au futur sanscrit (§ 646), on emploie *bartâ* «laturus» dans le sens de «laturus, latura, laturum est», tandis qu'à la première et à la deuxième personne des trois nombres, la présence du verbe auxiliaire est de règle (*bartâsmi* «je porterai», etc.).

Les formes du verbe substantif sont réduites à si peu de chose en persan, que, si l'on excepte la troisième personne *est,* elles ne se distinguent plus des simples désinences des autres verbes[1]. Aussi pourrait-on soutenir, contrairement à ce qui vient d'être dit, que *berdem* ne contient pas le verbe substantif, mais consiste simplement dans le participe *berd* (pour *berdeh*) suivi des désinences personnelles. Mais il faudrait alors admettre que *berd* est devenu une sorte de racine verbale, ce qui me paraît bien moins vraisemblable que la contraction de *berdeh em* en *berd-em.*

§ 628. Le prétérit périphrastique, en polonais.

Les dialectes slaves vivants, à l'exception du serbe, forment ou plutôt transcrivent leur prétérit comme le persan moderne.

[1] Comparez *em* «je suis», *î* «tu es», *îm* «nous sommes», *îd* «vous êtes», *end* «ils sont», avec *berem* «je porte», *berî* «tu portes», *berîm* «nous portons», *berîd* «vous portez», *berend* «ils portent». Avec *end* s'accorde le dorien ἐντί (pour σεντί); avec *em*, l'anglais *am* (= *em*).

Il y a même identité entre les deux langues, si j'ai raison de regarder le suffixe slave *lo* (féminin *la*) du participe prétérit actif comme le représentant du suffixe sanscrit *ta;* je reconnais, par exemple, dans l'ancien slave *bülŭ* «été» le sanscrit *bûtá-s* et le persan *bûdeh*. Peut-être le changement du *t* en *l* s'est-il opéré par l'intermédiaire d'un *d*. Comparez le rapport du lithuanien *brólis* «frère»[1] (en lette *brālis*) avec le borussien *brati* et l'ancien slave *bratŭ* (ou *bratrŭ*). On pourrait objecter que, dans certaines formes slaves, le suffixe participial *ta* s'est conservé avec son ancien *t* et son ancienne signification passive: mais cela ne doit pas nous empêcher de rapporter aussi au participe sanscrit en *ta* les participes ordinaires en *lo, la,* à signification active, d'autant plus que le sanscrit attribue la signification active à certains participes comme *ga-tá-s* «ayant marché» (§ 819)[2]. Pour expliquer le suffixe slave *lo* (féminin *la*), on pourrait être tenté de songer au suffixe sanscrit *la*[3], que nous trouvons, par exemple, dans *śúk-la-s* «blanc» (primitivement «brillant»), *ćap-a-lá-s* «tremblant», *tar-a-lá-s* (même sens), *an-i-lá-s* «vent» (littéralement «soufflant»). On trouve des formations analogues en grec, en latin et en lithuanien (§ 938 et suiv.). Mais il n'est guère vraisemblable que le suffixe *la,* relativement rare dans tous ces idiomes, soit devenu dans les langues slaves l'expression ordinaire du participe passé actif.

En polonais, *byl* signifie «il fut», *byla* «elle fut», *bylo* «cela fut», *byli* «ils furent», *byly* «elles furent»[4]. Comme le verbe auxiliaire est sous-entendu et comme les formes en *l, la, lo, li,*

[1] Le *t* s'est conservé dans le lithuanien *brōtusē* «nièce, fille du frère».

[2] Nous avons, de même, en latin, à côté des participes passifs en *tus*, des formes à signification active en *dus*, telles que *viv-i-dus*, *splend-i-dus* (§ 819).

[3] Le suffixe en question est, selon toute apparence, originairement identique avec le suffixe *ra* (§ 937).

[4] La forme masculine *byli* sert seulement pour les noms d'hommes : tous les autres substantifs des trois genres emploient la forme féminine *byly*.

ty ne sont jamais employées en qualité de vrais participes, mais seulement pour remplacer l'indicatif présent, elles ont complétement pris l'apparence et adopté la nature des flexions personnelles. On peut donc les rapprocher des formes latines *amamini, amabamini* : le polonais l'emporte toutefois sur le latin, en ce qu'il a conservé la différence des genres, au lieu que le latin emploie invariablement le nominatif pluriel masculin (§ 478). Il y a encore une ressemblance plus grande entre ces formes polonaises et la troisième personne des trois nombres du futur participial en sanscrit (§ 646). Mais c'est surtout avec le persan qu'on peut comparer les formes en question : ainsi *był* «il fut» répond au persan *bûd* ou *bûdeh* «il fut» (littéralement «été»). A la première personne du singulier masculin, *byłem* (*był-em*) répond très-bien au persan *bûdem,* que j'explique, comme on l'a vu, par le sanscrit *b'ûtô' 'smi* (par euphonie pour *b'ûtás asmi*), littéralement «été je suis»; le féminin *byłam* (*była-m*) répond au sanscrit *b'ûtâ' 'smi,* et le neutre *byłom* (*było-m*) à *b'ûtám asmi.* A la deuxième personne du singulier, nous avons en polonais *byłeś* (*był-eś*), *byłaś* (*była-ś*), *byłoś* (*było-ś*), ce qui répond au sanscrit *b'ûtô' 'si* (pour *b'ûtás asi*), *b'ûtâ' 'si* (pour *b'ûtâ' asi*) et *b'ûtám asi.* Au pluriel, la première personne est, pour le masculin, *byliśmy,* et pour le féminin *były-śmy* : la forme sanscrite correspondante est *b'ûtâs smas,* pour les deux genres. A la deuxième personne, nous avons *byliście, byłyście*[1]; en sanscrit, *b'ûtâs sta.*

REMARQUE 1. — Mutilation du verbe auxiliaire au prétérit périphrastique, en slave. — La syllabe *em* dans le masculin *był-em,* et la lettre *m* dans le féminin *była-m* et le neutre *było-m*, appartiennent, selon moi, au verbe substantif. Dans ces deux dernières formes, ainsi que dans *była-ś, było-ś*[2],

[1] Le *c* polonais, qui se prononce *ts*, représente un ancien *t* : ainsi le *cie* de la seconde personne du pluriel répond à l'ancien slave **ТЄ** *te*, et le *c* final de l'infinitif à l'ancien slave **ТИ** *ti*.

[2] Deuxième personne du singulier féminin et neutre.

il ne reste donc du verbe substantif que la désinence personnelle. C'est à peu près ce qui est arrivé en allemand moderne dans les contractions comme *im* «dans le», *zum* «vers le», *am* «près du», *beim* «chez le» (pour *in dem*, *zu dem*, *an dem*, *bei dem*), où l'article n'est plus représenté que par sa désinence[1].

A la première et à la deuxième personne du pluriel, la consonne radicale s'est maintenue : on a *śmy, ście* en regard du sanscrit *smas, sťa* et du latin *sumus* (pour *smus*).

Employé hors de composition, le verbe substantif fait en polonais *jestem* «je suis», *jesteś* «tu es», *jesteśmy* «nous sommes», *jesteście* «vous êtes». Mais je ne pense pas que ce soient là des formes primitives : je les crois sorties de la troisième personne du singulier *jest* «il est». Cette forme *jest*[2] répond très-bien à l'ancien slave *jestĭ*, au russe *estj*, au bohémien *gest* (*g* = *j*), au slovène *je* (avec perte de *st*), ainsi qu'au sanscrit *ásti*, au grec *ἐστί*, au lithuanien *esti* et au latin *est*. Au contraire, *jestem, jesteśmy*, etc. s'écartent de toute analogie avec les langues congénères. Je crois donc que *jesteśmy* «nous sommes» doit se décomposer en *jest-eśmy*, et je reconnais dans la dernière partie *eśmy* le représentant du russe *esmy*. Quant à la forme polonaise *jest-em* «je suis», il faut supposer qu'elle a perdu un *s* devant le *m*, comme cela est arrivé aussi pour le *em* de *byl-em* «je fus» (littéralement «été je suis»).

Il n'est pas étonnant qu'en composition avec le participe nous ne rencontrions pas l'élément superflu *jest* : peut-être qu'à l'époque où fut formé le prétérit périphrastique, cet élément n'était pas encore entré dans le présent du verbe substantif; ou bien l'on en sentait encore la valeur, car *jest-em* ne signifie pas «je suis», mais plutôt «c'est moi». Nous trouvons quelque chose d'analogue dans les langues celtiques : en gaëlique irlandais, *is me*, selon O'Reilly, veut dire proprement «c'est moi», et *ba me* ou *budh me* «ce fut moi»[3]. De même, au futur, je crois que le signe de la troisième personne s'est introduit dans la première; il a même fini par faire corps avec le thème du verbe substantif, de sorte que celui-ci peut y ajouter les désinences des autres personnes.

Remarque 2. — Comparaison du verbe auxiliaire, au parfait périphras-

[1] Encore cette désinence n'est-elle qu'apparente (§ 170).

[2] Sur le *j* initial, voyez § 92[e].

[3] *Budh* «il fut» = sanscrit *ábût* (§ 573); *ba* (même sens) = sanscrit *ábavat*.

tique, en persan et en slave. — En persan moderne, à côté de *em* «je suis», nous avons *hestem* qui a le même sens. Il y a une similitude frappante entre ce *hestem* et le polonais *jestem,* ainsi qu'entre la troisième personne هست *hest* et le polonais *jest.* En admettant la parenté de هست *hest* et de است *est,* on pourrait supposer la prosthèse d'un *h* [1], de même que le polonais *jest* et l'ancien slave *jestĭ* ont pris un *j* prosthétique : le persan *hestem* «je suis», *hestî* «tu es», etc. dériveraient alors de la troisième personne, comme le polonais *jestem, jesteś.* Mais je préfère rapprocher le persan *hestem* du zend *histâmi* (venant de *sistâmi*) «je suis debout». Déjà, en sanscrit, la racine *sťâ* «se tenir debout» a fréquemment le sens «être»; dans les langues romanes, la racine du même verbe sert à compléter la conjugaison de l'ancien verbe substantif.

On peut donc comparer :

Grec.	Zend.	Persan.
ἵστāμι [2]	*histâmi*	*hestem*
ἵστāς	*histahi*	*hestî*
ἵστāτι	*histaiti*	*hest*
ἵσταμες	*histâmahi*	*hestîm*
ἵστατε	*histaṭa*	*hestîd*
ἱστάντι	*histĕnti*	*hestend.*

On voit qu'à la troisième personne le verbe persan *hest* est privé de toute désinence personnelle : autrement, il faudrait *hested,* comme nous avons *bered* «il porte», *pursed* «il demande», *dehed* «il donne» [3], etc. La désinence de la troisième personne manque pareillement en allemand moderne, dans les formes comme *wird* «il devient», *hält* «il tient», pour *wirdet, hältet.*

[1] Comparez le *h* qui est venu se placer, en persan moderne, devant le nom de nombre *hest* «huit».

[2] En sanscrit, *tišṭâmi* (§ 508).

[3] Le *h* de *dehem* «je donne» me paraît représenter le *d'* du zend *dad'âmi* (§ 39). J'ai déjà montré ailleurs (Annales viennoises, 1828, t. XLII, p. 258) que dans le verbe persan *nihâden* «placer» (présent *nihem*), il n'est resté que l'aspiration du *d'* de la racine *d'â;* la syllabe *ni* est une ancienne préposition (en sanscrit, *ni* «en bas»). Dans la forme *dehem,* la syllabe réduplicative a pris l'apparence de la syllabe principale : on a vu que pareille chose est arrivée pour l'ancien slave *damĭ* (venant de *da-dmĭ,* § 436, 2) et pour les prétérits allemands *hiess, hielt* (§ 592).

Pott[1], qui a également songé à la racine *stâ* pour les formes persanes en question, s'est cependant arrêté à une autre explication. Il voit dans le *t* du persan *hestem* et du polonais *jestem* le *t* du participe passif. Mais on peut objecter que ni en sanscrit, ni dans aucune langue congénère, le verbe *as* ne forme un participe en *ta* : le sanscrit fait *bûtá-s* et non *asta-s*, le persan fait *bûdeh* et non *esteh*, le slave fait *bylŭ* et non *jeslŭ*; le lithuanien n'a pas de forme *esta-s*, ni le latin *estus*, ni le gothique *ists*. On est donc autorisé à conclure que si la racine *as* a jamais eu un participe en *ta*, il s'est perdu à une époque tellement ancienne qu'il n'a pu servir ni au polonais, ni au persan moderne, pour la formation du prétérit et du présent de l'indicatif.

§ 629. Le prétérit périphrastique, en bohémien et en slovène.

Le bohémien, au prétérit, place après le participe passé le présent du verbe auxiliaire; mais il ne joint pas les deux mots ensemble. Le slovène met d'abord le verbe auxiliaire. Le russe s'en passe tout à fait et distingue les personnes par les pronoms placés devant le participe. «Je fus» se dit donc, en bohémien, suivant la différence des genres : *byl sem, byla sem, bylo sem;* en slovène : *sim bil, sim bila, sim bilo;* en russe : *ja* («je») *bül, ja büla, ja bülo.*

Entre le slovène et le sanscrit, il y a une rencontre curieuse aux trois personnes duelles et aux deux premières personnes plurielles du présent du verbe substantif. En sanscrit, suivant une loi phonique d'une application générale, *svas* «nous sommes tous deux» et *stas* «ils sont tous deux» doivent perdre leur *s* final devant une voyelle (excepté devant un *a* bref) : nous avons alors *sva, sta*[2], qui sont précisément les formes slovènes. Au pluriel, en regard du sanscrit *smas* (devant les voyelles *sma*) «nous sommes», *stá* «vous êtes», *sánti* «ils sont», nous avons, en slovène, *smo, ste, so.* Remarquons toutefois que, si les deux

[1] Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 274.

[2] Par exemple dans *sva ihá* «nous sommes tous deux ici», *sta ihá* «ils sont tous deux ici».

langues ont perdu la voyelle initiale de la racine, c'est là une rencontre fortuite, car l'ancien slave a partout conservé cette voyelle [1], qu'il fait précéder d'un *j* prosthétique (§ 480).

§ 630. Le verbe *dâ*, en grec. — L'aoriste et le futur passifs, en grec, sont formés à l'aide de ce verbe auxiliaire.

Nous avons vu plus haut (§ 621) que les prétérits comme *sôkida*, en gothique, et comme *suchte*, en allemand moderne, renferment un verbe auxiliaire signifiant «faire», qui est identique avec la racine sanscrite *dâ* «poser, faire». C'est le même verbe que je reconnais, en grec, dans les aoristes et futurs passifs comme ἐτύφ-θην, τυφ-θήσομαι : je crois, en effet, que ἐτύφ-θην renferme l'aoriste actif, et τυφ-θήσομαι le futur moyen de τίθημι = sanscrit *dádâmi*[2].

On peut comparer τυφ-θῶ, τυφ-θείην, τυφ-θήσομαι avec les formes simples θῶ, θείην, θήσομαι, qui se fléchissent exactement de même. Entre ἐτύφ-θην et ἔθην, il y a cette différence que ce dernier abrége la voyelle radicale devant les désinences pesantes du duel et du pluriel, au lieu que ἐτύφ-θην garde partout son η. Mais la comparaison du sanscrit nous montre que la longue restait primitivement dans les trois nombres, car nous avons, en regard du singulier अधाम् *ádâ-m* = ἔθην, le pluriel *ádâ-ma*, qui supposerait en grec ἔθημεν, au lieu de ἔθεμεν. L'aoriste grec ἔστην est resté plus près du sanscrit, car il garde la longue au duel et au pluriel. A l'impératif, τύφ-θητι se distingue encore avantageusement du simple θές, par la conservation de la voyelle longue, comme par sa désinence plus pleine.

A côté du futur τυφ-θήσομαι, nous devions nous attendre à trouver un aoriste ἐτυφθήμην, ou inversement l'aoriste ἐτύφ-θην

[1] Excepté à la troisième personne du pluriel.

[2] Comparez Annales de critique scientifique, 1827, p. 285 et suiv. Vocalisme, p. 53 et suiv. Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 187.

semblerait demander un futur à désinence active[1]. Peut-être y a-t-il eu, en effet, dans une période plus reculée, un futur et un aoriste périphrastiques actifs *τυφ-θήσω* et *ἐτύφ-θην*, à côté desquels *τυφθή-σομαι* et *ἐτυφ-θήμην* (ou *ἐτυφ-θέμην*) servaient pour le passif. Mais la langue grecque, telle qu'elle nous est parvenue, a perdu deux de ces formes, et une fois qu'on eut cessé de reconnaître dans la syllabe *θη* un verbe auxiliaire, on s'habitua à y attacher une signification passive. C'est ainsi qu'en allemand moderne la syllabe *te* de *suchte* n'est plus sentie comme verbe auxiliaire, et fait simplement l'effet d'un exposant du passé. De même encore, dans le mot *heute,* la syllabe *te* n'est plus reconnue comme une expression signifiant «jour», ni la syllabe *heu* (vieux haut-allemand *hiu*) comme un pronom démonstratif; mais le tout fait l'impression d'un adverbe simple spécialement créé pour signifier «aujourd'hui».

§ 631. L'aoriste et le futur seconds passifs, en grec.

A l'aoriste et au futur seconds, nous avons *ἐτύπην* et *τυπήσομαι*, que je regarde comme des formes mutilées pour *ἐτύφθην* et *τυφθήσομαι*. Le *θ* s'est perdu, de même qu'à l'aoriste actif des verbes finissant par une liquide s'est perdu le *σ*. Comme c'est seulement à cause du *θ* que nous avons un *φ* dans *ἐτύφθην*, *τυφθήσομαι*, on ne doit pas s'étonner si l'ancien *π* reparaît dans *ἐτύπην*, *τυπήσομαι*. Un fait analogue a eu lieu en allemand moderne; on dit au génitif et au datif singuliers *kraft,* quoique le moyen haut-allemand ait *krefte;* mais la voyelle finale qui exigeait l'adoucissement de l'*a* étant tombée, l'ancien son a reparu. Au contraire, au pluriel, l'*e* de la désinence étant resté, on continue à dire *kräfte* (en moyen haut-allemand, *krefte*).

Une autre explication pour *ἐτύπην* consisterait à y voir le

[1] Ahrens (*De dialecto dorica*, page 289) cite les formes doriennes *συναχθησοῦντι*, *ὡατωθήσω*, *δειχθησοῦντι*, et, à l'infinitif du futur second, *φανήσειν*.

verbe substantif; en effet, ἐτύπην se fléchit exactement comme ἦν. Mais nous aurions alors deux augments dans une seule et même forme, car ἦν, comme on l'a vu (§ 529), renferme un augment. Il est vrai que le sanscrit unit l'imparfait *ăsam* «j'étais» avec un verbe attributif; mais alors il supprime l'augment et, du même coup, la voyelle radicale *a* du verbe auxiliaire (§ 542). Une objection encore plus grave, c'est que nous aurions l'augment au futur τυπήσομαι et à l'impératif τύπηθι. Les formes qu'on attendrait sont τυπέσομαι, τύπισθι, ou peut-être, avec suppression du σ, τύπιθι; à la troisième personne, τυπέσθω ou τυπέτω. Enfin, au participe τυπείς, la désinence εις est sans analogie aucune avec le participe du verbe substantif.

§ 632. Le verbe *dă* employé en composition, en latin. — Les verbes comme *vendo, credo.*

Le latin *vendo* présente une formation analogue au germanique *sôkida, sôkidêdum* et au grec ἐτύφθην, τυφθήσομαι. Je crois, en effet, que le *do* renfermé dans *vendo* correspond au grec τίθημι = sanscrit *dádâmi,* et non à δίδωμι = sanscrit *dádâmi.* Entre les racines *dâ* «donner» et *dă* «poser», il n'y a de différence que l'aspiration : en zend, il est presque impossible de distinguer ces deux verbes[1]; en latin, ils pouvaient aisément se confondre, puisque le *d* sanscrit et le ϑ grec sont souvent représentés, surtout à l'intérieur des mots, par un *d,* de même que le *b* sanscrit par un *b* (§§ 16 et 18). De ce que la racine *dâ,* ϑη ne s'est pas conservée en latin comme verbe simple, on n'a pas le droit de conclure qu'elle ne puisse être renfermée en composition : nous croyons la reconnaître dans *credo*[2], *perdo, abdo, condo* et

[1] Le *d*, en zend, devient fréquemment un *d* à l'intérieur des mots (§ 39), et le *d* perd son aspiration quand il est lettre initiale.

[2] C'est Auguste-Guillaume de Schlegel qui a reconnu le premier (*Bhagavad-Gîtâ*, 1re édition, page 108) la parenté du latin *crêdo* et du sanscrit *śrad-dadâmi* «je crois», littéralement «je mets croyance» (comparez § 109a, 5).

vendo, ainsi que dans *pessundo*, *pessumdo*. Dans *venundo*, le premier mot est à l'accusatif, comme dans le composé sanscrit *îśâń-ćakâra* (§§ 619 et 625).

§ 633. Le verbe *dâ* employé comme auxiliaire, en slave. — Le futur *buńduń* «je serai», l'impératif *buńdêmŭ* «que nous soyons».

Pour montrer dans toute son étendue l'influence que la racine *dâ*, dans les langues de l'Europe, a exercée sur la conjugaison, il nous reste à examiner le slave. Je crois reconnaître cette racine dans la dernière partie du futur et de l'impératif du verbe substantif. «Je serai» se dit en ancien slave *buńduń*, c'est-à-dire littéralement «être je fais». Dans ce composé, *duń* se fléchit exactement comme le présent *veṣuń* (§ 507) : il fait, par exemple, *buń-deśi* «tu seras», *buń-detĭ* «il sera». Il y a seulement cette différence, que dans *veṣ-e-śi, veṣ-e-tĭ*, l'*e* est la caractéristique de la classe, au lieu que dans *buń-de-śi*, *buń-de-tĭ*, l'*e* représente l'*â* de la racine *dâ*. Il faut supposer qu'en ancien slave cet *â* s'est abrégé, car l'*e* correspond ordinairement à un *a* bref sanscrit (§ 92[a]); nous rappellerons à ce sujet que la racine *stâ* abrége en sanscrit son *â*, qui est traité comme s'il était la caractéristique de la première classe (508). A l'impératif slave, nous avons БѪДѢМЪ *buń-dê-mŭ* «que nous soyons» (littéralement «être que nous fassions»), БѪДѢТЕ *buń-dê-te* «soyez». Nous avons ici un ѣ *ê*, comme en sanscrit au potentiel de *stâ* : *tiśṭê-ma* «que nous soyons debout», *tiśṭê-ta* «que vous soyez debout».

On voit que БѪД *buńd* a pris tout à fait l'aspect d'une racine simple : on croirait que c'est un verbe appartenant à la sixième classe sanscrite ou à la troisième conjugaison latine. Il en est tout à fait de même, en latin, pour les verbes composés comme *vendo* : sans le parfait *vendidi*, on pourrait supposer qu'il appartient à la même conjugaison que *veho*. Mais il y a cette différence entre l'*i* de *ven-di-s, ven-di-t* et celui de *veh-i-s, veh-i-t,*

que le premier répond à l'*â* de *dá-dâ-si, dá-dâ-ti* ou à l'*η* de *τί-θη-ς, τί-θη-τι*, au lieu que le second représente la caractéristique *a* de *váh-a-si, váh-a-ti*.

§ 634. Le verbe *dâ* employé hors de composition, en slave.

Il y a aussi en ancien slave un verbe дѣ *dê* « faire », qui s'emploie hors de composition ; il ne se distingue du verbe де *de* renfermé dans *buṅ-duṅ* que par sa voyelle longue et par la différence de sa conjugaison : au lieu de suivre la première classe sanscrite, il appartient à la dixième (§ 504). Il fait au présent дѣѭ *dêjuṅ* « je fais » : Kopitar en a rapproché avec raison l'allemand *thun* et l'anglais *do*. De la même racine vient le substantif neutre *dêlo* « action, acte », qui est formé comme les participes dont il a été question plus haut (§ 628), et qui, à la différence de ceux-ci, a laissé à son suffixe son ancienne signification passive.

§ 635. Le verbe *dâ* employé comme auxiliaire en slave. — Le présent *iduṅ* « je vais ». — Comparaison avec le gothique.

De *buṅduṅ* « je serai » on peut encore rapprocher l'ancien slave идѫ *iduṅ* « je vais », qui signifie littéralement « aller je fais ». Le premier membre du composé appartient à la racine *i* « aller » (infinitif ити *i-ti*).

Nous avons, de même, en gothique, le prétérit irrégulier *i-ddja* « j'allai », pluriel « *i-ddjêdum* « nous allâmes ». Je crois que ces formes sont pour *i-da, i-dêdum* (littéralement « aller je fis, aller nous fîmes »), avec redoublement du *d* et addition d'un *j*. Je les regarde donc comme le pendant du présent slave *i-duṅ*.

§ 636. Le verbe *dâ* employé comme auxiliaire, en lette et en lithuanien.

En lette, il y a quelques verbes qui, dans toute leur conju-

gaison, sont unis avec le verbe auxiliaire en question. Tels sont : *dim-deh-t*[1] « sonner », *nau-deh-t* « miauler », à côté desquels se trouvent aussi les simples *dim-t* et *nau-t*. Quelquefois la signification du verbe auxiliaire se fait encore clairement sentir, et le verbe avec lequel il est joint prend le sens d'un causatif : on peut comparer *bai-deh-t* « effrayer » avec *bî-t* « craindre » (en sanscrit भी *bî* « craindre »), et *śkum-deh-t* « attrister » avec *śkum-t* « être triste ». D'autres fois, comme dans le précité *dim-deh-t*, il équivaut à l'auxiliaire anglais *to do*[2].

Il a été déjà question (§ 524) de la forme lithuanienne appelée l'imparfait d'habitude : nous y avons reconnu la présence du même verbe auxiliaire.

§ 637. Le verbe *dâ* employé comme auxiliaire, en zend.

En zend, nous trouvons aussi le verbe en question employé comme auxiliaire annexe. Il est contenu, par exemple, dans *yauṣ-dâ* « purifier », qui fait au présent moyen *yauṣ-daitĕntê* « ils purifient », au potentiel moyen *pairi-yauṣ-daiṫita* « qu'ils purifient » (§ 703), et à l'impératif *yauṣ-dat-âni* « que je purifie ». Dans le substantif *yauṣ-dâiti* « purification », la forme *dâiti* correspond exactement au gothique *dêths* (thème *dêdi*)[3].

On rencontre plusieurs fois dans le Vendidad-Sâdé l'expression *yauṣ-dayaṅn aṇhĕn* « ils sont purifiés »; peut-être faut-il lire *yauṣdayaṅm aṇhĕn* : je prendrais alors le premier mot pour le locatif de *yauṣdâ*, et je traduirais le tout par « ils sont en purification ». Mais s'il faut conserver la leçon du texte, je regarderai *yauṣdayaṅn* comme l'accusatif pluriel de

[1] Le *h* sert uniquement à indiquer que l'*e* précédent est long.
[2] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, t. I, p. 187.
[3] Voyez § 621.

l'adjectif *yauṣdaya* « pur » : le verbe substantif est alors construit avec l'accusatif, comme en arabe.

Remarque. — La forme *daî* (venant de *d'â*), en zend. — Burnouf[1] explique le *î* de *daî* comme un complément inorganique qui est venu se joindre à la racine *dâ, da.* J'ai partagé autrefois cette opinion[2]; mais je regarde aujourd'hui le *î* de *daî* comme étant pour un *d',* et je vois dans le *da* la syllabe réduplicative, comme dans le sanscrit दधामि *dád'âmi.* En conséquence, *ni-daityaṅn* « deponant » correspondra au sanscrit निदध्युस् *nidad'yus* et *ni-daiîta* à निदधीत *ni-dad'îta* (§ 702). Au participe du prétérit redoublé, nous avons le génitif *daiuśô* qui répond au sanscrit *dad'ûṣas.* Au contraire, le nominatif *dadvâo* (= sanscrit दधिवान् *dad'-i-vân*) et l'accusatif *dadvâoṅhĕm* (= sanscrit *dad'-i-vâṅsam*) n'ont pas opéré la substitution du *î* au *d' :* c'est que très-vraisemblablement elle n'avait lieu qu'aux cas faibles.

Remarquons que quand le verbe *dâ* est en composition avec un autre mot et chargé d'un redoublement, il a presque toujours le *î;* au contraire, quand il n'est pas précédé d'une préposition, quand il n'est pas en composition avec un autre mot, ni chargé d'une syllabe réduplicative, il emploie de préférence le *d' :* cette différence tient peut-être à ce que le *î* est traité par le zend comme une lettre plus faible que le *d'* et le *d*[3].

Dans les formes comme *nidaîĕm* « j'ai créé », je regarde la voyelle qui suit le *î,* non comme la caractéristique de la classe, mais comme la voyelle radicale abrégée : on a vu que le verbe स्था *stâ,* en zend *stâ,* abrége de même sa voyelle radicale (§ 508).

Il y a quelques formes où, au lieu de *daî,* nous trouvons *dâî;* exemple : *nid'âîayĕn* « qu'ils déposent »[4]. La syllabe réduplicative s'est peut-être allongée pour compenser l'abréviation de la syllabe radicale; ou bien le *da* n'est

[1] *Yaçna*, p. 360.

[2] Grammaire comparée, 1re édition, p. 122.

[3] En ancien perse, *î* devait avoir jusqu'à un certain point la prononciation d'une sifflante : ainsi la racine perse *îah* « dire, parler » répond aux racines sanscrites *śaṅs*, *śâs*, dont la première signifie « dire, raconter » et la seconde « commander » (peut-être aussi, à l'origine, « dire »). Rapprochez également l'ancien perse *aîurâ* « assyrien ». Il est possible que le *î* zend ait eu une prononciation analogue.

[4] Burnouf, *Yaçna*, p. 360.

plus reconnu comme un redoublement[1], de sorte que *dâi* est traité par la langue comme une racine secondaire.

Nous avons encore en zend un autre verbe composé dans lequel je reconnais la racine *d'â*, dont l'*a* final s'est abrégé : c'est le thème verbal *śnâd'a* «laver», composé des racines *śnâ* et *d'â*[2].

§ 638. Le prétérit redoublé, en zend.

Nous revenons au prétérit redoublé, qu'il nous reste à étudier en zend.

Nous avons déjà donné (§ 520) quelques prétérits zends formés de la même manière qu'en sanscrit. Ce qui est particulier au zend, c'est le penchant à allonger l'*i* ou l'*u* dans la syllabe réduplicative, quand la racine commence par une seule consonne; exemples : *vîvîśê, tûtava.* Le premier de ces prétérits vient de la racine *viś,* qui semble signifier, au moyen, «obéir», et qui correspond à la racine sanscrite विश् *viś* (classe 6), dont le sens habituel est «entrer». Dans le passage déjà cité : *yêṣi môi yima nôiḍ vîvîśê*[3] «si mihi, Yima! non obtemperasti», *vîvîśê* est à la seconde personne du prétérit moyen. Il ressort de cet exemple que de la désinence sanscrite *sê* (= grec σαι), la voyelle seule s'est conservée après une consonne[4]; *vîvîśê* peut donc servir pour les trois personnes du singulier. Quant à la forme *tûtava,* elle est à la troisième personne dans le passage : *yêṣi tûtava* «s'il le peut» ou «si on le peut, si cela est possible». La forme correspondante, en sanscrit, est *tutâva,* de la racine तु *tu* «grandir». Quand la racine commence par deux consonnes, l'*i* ou l'*u* ne s'allonge pas dans la syllabe réduplicative : c'est ce que prouvent les formes

[1] C'est ainsi qu'en sanscrit les formes *dê-ḥí* (pour *dad-d'i,* zend *daṣ-di*) «donne!» et *d'ê-ḥí* (pour *d'ad-d'i*) «place!» ne font plus l'effet de formes réduplicatives.

[2] Voyez Benfey, Lexique des racines grecques, II, p. 54.

[3] *Vendidad-Sâdé*, chapitre II. Comparez ci-dessus, § 520.

[4] Ou du moins après une sifflante.

[1] *didvaiśa* «j'ai offensé, j'ai blessé» et *tutruyê*[2] «il a conservé».

L'*a*, étant la plus pesante des voyelles fondamentales, reste ordinairement bref dans la syllabe réduplicative, même quand la racine commence par une seule consonne : nous avons, par conséquent, *vaváća*[3] «je parlai»; la forme correspondante en sanscrit, *uváća* ou *uvâća*, a contracté le premier *va* en *u*. Un autre exemple est *tataśa* «il a formé» = sanscrit *tatákśa*[4]. Il y a toutefois des verbes qui allongent l'*a* dans la syllabe réduplicative : tel est *dâdarĕśa* «il a vu» = sanscrit *dadárśa*, grec *δέδορκε*.

Au contraire, les racines ayant un *â* prennent un *a* bref dans le redoublement; exemple : *dadá*[5] «il a créé» = sanscrit *dadâu* «il a posé». Cet exemple nous montre aussi que la forme sanscrite *âu* (pour *â*, § 618) n'est pas usitée ou, du moins, n'est pas obligatoire en zend. Du zend *dadá*[6] on peut rapprocher l'ancien saxon *dëda* (pour *dida*) «j'ai fait, il a fait» (§ 622). Je ne doute point que la première personne n'ait été également *dadá*; à la deuxième personne, je suppose que le zend faisait *dadâta* (§ 453).

§ 639. La forme zende *âoṇhĕnti*.

Au pluriel, je ne connais pas d'exemple, en zend, du par-

[1] *Vendidad-Sâdé*, page 12. Le manuscrit lithographié a un *s*, que je remplace, avec Burnouf (*Yaçna*, page 580), par un *ś*. Mais je maintiens le *d* devant le *v*.

[2] *Vendidad-Sâdé*, page 12. Sur le *y* euphonique devant l'*ê*, voyez § 43.

[3] *Vendidad-Sâdé*, p. 83.

[4] Voyez § 52, et Burnouf, *Yaçna*, p. 142.

[5] *Vendidad-Sâdé*, p. 2.

[6] Pour *dadâ* (§ 118), qui lui-même est pour *dadâ-a* (§ 618); rapprochez les formes sanscrites comme *ninấy-a* «il conduisit», *śuśrấv-a* «il entendit», venant des racines *nî*, *śru*. Burnouf écrit (*Yaçna*, page 358) *dadhâo*, peut-être par erreur, car je ne trouve aucun exemple à l'appui de cette forme. Les seuls exemples qui me soient connus sont *dadá* et une fois *dadâ*; mais cette dernière forme se trouve dans le dialecte du Yaçna qui, ainsi qu'on l'a dit (§ 188), allonge les voyelles finales.

fait actif, à moins que nous ne voyions dans *âonhĕnti* le pluriel de *âonha* « il a été » = sanscrit *âsa*[1]. La forme *âonha* se trouve dans ce passage[2] : *nôid autĕm âonha nôid garĕmĕm* « neque frigus fuit neque æstus ». Quant à la forme *âonhĕnti*, nous la rencontrons dans cette phrase[3] : *haumô taiċid yôi katayô naskô fraśâonhô âonhĕnti śpânô maśtîmċa bakśaiti* « Haumas iis quicunque capitula dicentes fuerunt excellentiam magnitudinemque largitur »[4]. Nous avons traduit *âonhĕnti* par « fuerunt » quoiqu'on puisse aussi le considérer, quant au sens, comme un présent : il a déjà été question (§ 520) de cette particularité de la langue zende.

Nériosengh, dans sa traduction sanscrite, rend la forme en question par निषीदन्ति *niśîdanti* « ils sont assis »[5], ce qui nous prouve qu'il a vu dans *âonhĕnti* un tout autre verbe. Mais je ne crois pas qu'il faille attribuer une trop grande importance à cette interprétation. Nériosengh a fort bien pu confondre les racines अस् *as* « être » et आस् *âs* « être assis », qui toutes deux existent en zend comme en sanscrit : nous voyons bien qu'il confond aussi les deux racines zendes *dâ* « donner » (= sanscrit दा *dâ*) et *dâ* « poser, placer » (= sanscrit धा *dâ*). Dans le cas présent, l'erreur était d'autant plus facile que *âonhĕnti*, si on le considère comme un parfait, est peut-être une forme unique

[1] Voyez §§ 56[a] et 56[b]. [On trouvera des formes de pluriel dans Justi, Manuel de la langue zende, p. 401. — Tr.]

[2] *Vendidad-Sâdé*, p. 40.

[3] *Vendidad-Sâdé*, p. 45.

[4] Anquetil, qui, dans une phrase, conserve rarement à toutes les formes leur valeur grammaticale, traduit : « Ô Hom, accordez l'excellence et la grandeur à celui qui lit dans sa maison les Nosks ».

[5] Burnouf, dans ses *Études sur la langue et les textes zends*, p. 287 et suiv. examine en détail le passage dont il est question ici.

dans les textes zends, au lieu que comme présent *âoṇhĕnti* aurait de nombreux analogues. Si, toutefois, Nériosengh avait raison, je regarderais ici la racine *âs* comme ayant le sens du verbe substantif : nous avons vu, en effet (§ 509), qu'en sanscrit la racine *âs* signifie quelquefois «être»[1].

Ajoutons, pour terminer, que si *âoṇhĕnti* est, comme nous l'avons supposé, le parfait du verbe substantif[2], cette forme est plus ancienne que la forme correspondante en sanscrit : *âsús* (§ 462).

§ 640. Les formes zendes *âoṇharĕ, âoṇhairi.*

Au moyen, comme troisième personne du pluriel du verbe substantif, nous trouvons fréquemment *âoṇharĕ,* avec lequel on peut comparer, en ce qui concerne la désinence, la forme *irîritarĕ* «ils sont morts»[3]. Si l'orthographe de ces deux mots est correcte, nous avons une désinence zende *arĕ* en regard de la désinence sanscrite *irê :* la voyelle de liaison[4] qui, en sanscrit, s'est affaiblie en *i,* serait donc restée en zend sous sa forme primitive *a.* L'*ê* final de la flexion sanscrite a été supprimé en zend; mais comme un *r* n'aurait pu se maintenir à la fin du mot (§ 44), on l'a fait suivre d'un *ĕ* inorganique, comme au vocatif *dâtarĕ* «créateur» = sanscrit धातर् *dâtar*. Si, dans les formes *âoṇharĕ, irîritarĕ,* l'*ĕ* était mis par erreur pour *ê,* il faudrait, en vertu de la loi de l'épenthèse, qu'un *i* vînt se placer à côté de l'*a* de la syllabe précédente (§ 41). C'est là pour moi une présomption que la forme en *ĕ* est correcte.

[1] Deux des manuscrits de Paris donnent, comme le fait observer Burnouf, la forme moyenne *âoṇhĕntê :* si c'est la vraie leçon, elle est en faveur de la racine *âs* «être assis», qui, comme ἧ(σ)-μαι, ἧσ-ται en grec, n'est employée en sanscrit qu'au moyen.

[2] Comparez § 640.

[3] Voyez § 641 et suiv.

[4] Voyez § 614 et suiv.

Je ne veux pas dire pour cela que le zend ait eu seulement la forme *âoṅharĕ* : nous trouvons, en un autre endroit du Vendidad-Sâdé [1], سمويزيدو *âoṅhairi*, où l'*i*, comme il fallait s'y attendre (§ 41), s'est répercuté dans la syllabe précédente. La forme *âoṅhairi*, à côté de laquelle on trouvera peut-être aussi la leçon *âoṅhairê*, prouve également que la voyelle de liaison, en zend, est restée un *a*, au lieu de se changer en *i*, comme en sanscrit.

Remarque. — Signification des formes précédentes. — Dans ce qui précède, je n'ai rien changé à ce que j'avais dit dans la première édition (§ 641). Ma conjecture, en ce qui concerne *âoṅhairê*, a été confirmée depuis par Burnouf, qui a trouvé cette leçon dans l'un des manuscrits du Yaçna, et qui l'a admise dans son texte [2]. Nériosengh traduit également cette forme, quoique évidemment elle soit un prétérit redoublé moyen, par *nišîdanti* «sedent». Burnouf traduit *yâo . . . . . âoṅhairê* par «qui sont restées». Si l'on compare tous les passages où se trouve le mot en question [3], on arrivera à la conviction qu'il ne peut signifier autre chose que «ils furent», comme le prouve aussi l'expression *hĕnti* «ils sont», à laquelle ordinairement il est opposé. Je mentionnerai seulement ce passage du Yaçna [4] : *yâo ṣî âoṅharĕ yâośćâ hĕntî yâośćâ maṣdâ bavaintî* «quæ enim fuerunt, quæque sunt, quæque, ô Masda! erunt» [5]. Il est évident que dans ce passage, où le passé est si nettement opposé au présent et au futur, le sanscrit ne mettrait pas d'autre verbe que *as* ou *bû*, quoiqu'il puisse aussi, comme le zend, employer quelquefois les verbes *âs* «être assis» et *stâ* «être debout» dans le sens du verbe substantif.

S'il est prouvé que le moyen *âoṅharĕ* ou *âoṅhairê* appartient à la racine سد *aś* ou سرى *ah* «être», il devient d'autant plus probable que l'actif *âoṅhĕntî* doit être rapporté à la même racine. On conçoit que l'emploi fréquent de la forme moyenne ait fait presque sortir de l'usage la forme active : c'est

[1] Manuscrit lithographié, p. 45.

[2] *Études sur la langue et les textes zends*, page 295. La plupart des manuscrits donnent *âoṅharĕ*.

[3] Voir l'Index du *Vendidad-Sâdé*, dans l'édition de Brockhaus.

[4] Chapitre III. Manuscrit lithographié, page 222. Je cite le texte donné par Westergaard (page 64).

[5] *Bavaintî* est un présent employé dans le sens du futur.

ainsi qu'en grec le moyen *ἔσομαι* a complétement supplanté l'actif *ἔσω*, au lieu qu'en sanscrit c'est l'actif de la racine *as* qui est seul usité hors de composition.

§ 641. Les formes zendes *irîritarĕ, irîritrĕ.*

Nous avons mentionné plus haut (§ 640) le prétérit [Zend] *irîritarĕ*. Cette forme est remarquable par son redoublement. La racine est [Zend] *irit*, d'où dérive un verbe de la quatrième classe fréquemment employé. Dans *irîrit*, la première syllabe *ir* est donc un redoublement; l'*i* qui vient ensuite a été allongé, comme pour lui donner la force de porter la syllabe réduplicative[1].

Cette formation rappelle celle des parfaits attiques comme *ἐλήλυθα*, *ἐμήμεκα*, *ὀρώρυχα*, car je ne crois pas qu'il faille expliquer l'*η* ou l'*ω* comme provenant de l'augment temporel. S'il est bien vrai qu'un *ε* ou un *ο*, en se mêlant avec l'*ε* de l'augment, devient *η* ou *ω*, il ne s'ensuit pas que dans tous les verbes où une voyelle initiale est allongée, il faille apercevoir l'augment. Dans les formes comme *ἐλήλυθα*, le passé est déjà exprimé par le redoublement : quant à l'allongement de la voyelle suivante, je crois qu'il est dû au sentiment du rhythme ou au besoin de donner un appui à la syllabe réduplicative. Le même fait a lieu dans le zend *irîrit* ou, pour ne pas sortir de la langue grecque, dans les substantifs comme *ἀγωγός*, *ἀγωγεύς*, *ἀγωγή*[2], dans lesquels on ne sera pas tenté de voir un augment. En général, si l'on songe que l'augment est un élément étranger à la racine, il paraîtra peu naturel de l'aller chercher au milieu du mot, entre la racine et la syllabe réduplicative : c'est seulement au défaut de toute autre explication qu'on doit supposer une telle anomalie.

[1] Un fait analogue a lieu en gothique; voyez § 589.

[2] On a vu (§ 4) que l'*ω* est en grec l'un des représentants de l'*ᾱ* long.

Pour revenir au zend *irîritarĕ*, ajoutons qu'on trouve aussi *irîritrĕ*[1], avec adjonction immédiate de la désinence à la racine. On peut comparer les formes védiques comme *dadṛśrê*[2].

§ 642. Signification des formes précédentes.

D'accord avec Burnouf[3], je rapporte le verbe zend *irit* à la racine sanscrite रिश् *riś* «blesser, tuer». Cette racine a donné au zend deux verbes différents, l'un avec l'ancienne sifflante, l'autre avec un *t*[4]; tous deux ont pris un *i* prosthétique[5], qui réfléchit en quelque sorte la voyelle radicale. Nous avons vu (§ 382) qu'en arménien tous les mots commençant par un *r* ont pris de même une voyelle prosthétique.

Le causatif du verbe zend en question s'abstient à la fois de la prosthèse et du changement de la sifflante primitive en *t*; on a, par exemple, à l'imparfait du subjonctif (§ 714), *raiśayâḍ*[6] «qu'il tuât, qu'il fît mourir».

En ce qui concerne le changement d'acception de cette racine, qui signifie «blesser, tuer» en sanscrit, et «mourir» en zend, rappelons la racine grecque θαν «mourir», qui correspond à la racine sanscrite *han*[7] «frapper, tuer».

§ 643. Emploi du prétérit redoublé, en zend.

Il nous reste à parler de la signification que le zend attache

[1] C'est même la leçon la plus fréquente. Le manuscrit lithographié donne une fois *irîritré*.

[2] Voyez Grammaire sanscrite abrégée, § 391.

[3] *Yaçna*, alphabet, page 52. J'avais émis dans la première édition une autre conjecture à laquelle je renonce aujourd'hui.

[4] Comparez § 637, remarque.

[5] *Irityêiti* et *iriśyêiti* «il meurt».

[6] *Vendidad-Sâdé*, chapitre XIII. Le manuscrit lithographié a un *s* au lieu d'un *ś*.

[7] Pour *dan* (§ 23).

à son prétérit redoublé : je crois avoir observé que c'est surtout quand il a pour sujet un pronom relatif qu'il est resté fidèle à son acception primitive, qui est de marquer l'achèvement de l'action [1]. Peut-être même ne trouvera-t-on pas un seul exemple où le zend, ayant à construire avec le pronom relatif un verbe indiquant une action accomplie, emploie un autre temps que le parfait. C'est le pronom relatif qui sert de sujet dans la phrase déjà citée : *yô nô dada yô tataśa yô tutruyê* « qui nous a créés, qui [nous] a formés, qui [nous] a conservés » [2]. De même pour *âoṇharĕ* « ils ont été », qui se trouve six fois dans le Vendidad-Sâdé, et chaque fois avec le relatif pour sujet. De même encore pour *irîritarĕ* ou *irîritrĕ* « ils sont morts », qui est employé trois fois [3].

La conjonction *yêṣi* « si » me paraît également se faire suivre toujours du parfait, quand il s'agit d'exprimer l'accomplissement de l'action. Nous avons, par exemple : *yêṣi twâ didvaiśa* « si je t'ai offensé » [4]. On peut rapprocher de ce fait cette autre observation qu'en sanscrit, après la conjonction *yadi* « si », le verbe conserve son accent [5].

L'accusatif du pronom relatif donne lieu à la même remarque, dans cette phrase : *yim aṣĕm... śraistĕm dâdarĕśa* « quem ego... optimum agnovi » [6].

Mais quand le verbe n'est précédé ni d'un relatif, ni de la conjonction *yêṣi*, l'accomplissement de l'action est ordinairement marqué par le temps qui répond à l'imparfait grec. C'est ainsi que nous avons, au commencement du Vendidad : *aṣĕm dadanm* « j'ai créé »; au neuvième chapitre du Yaçna : *hunûta* ou,

[1] On a vu plus haut (§ 588) que le dialecte védique présente un fait analogue.

[2] *Vendidad-Sâdé*, p. 3.

[3] Voir l'Index du *Vendidad-Sâdé*, dans l'édition de Brockhaus

[4] *Vendidad-Sâdé*, p. 12.

[5] Système comparatif d'accentuation, p. 241.

[6] *Yaçna*, chapitre IX.

avec la caractéristique de la première classe, *hunvata* «il a exprimé»; *hê tûm uśaṣayaṇha* «à lui tu es né».

PLUS-QUE-PARFAIT.

§ 644. Le plus-que-parfait latin.

Nous avons déjà dit (§ 514) que le sanscrit n'a pas de plus-que-parfait, et nous avons indiqué comment il le remplace. Il est permis de supposer que le zend en était également privé; mais on ne peut rien dire de certain à ce sujet, car le Zend-Avesta ne renferme aucun passage donnant lieu à l'emploi du temps en question.

En latin, le plus-que-parfait est formé par la combinaison de l'imparfait du verbe substantif avec le thème du parfait. On peut se demander si *fueram*, *amaveram* renferment la forme complète, *eram*, ou si l'*e* de *eram* est tombé. Dans la première hypothèse, il faudrait diviser ainsi : *fu-eram*, *amav-eram;* dans la seconde : *fue-ram*, *amave-ram*. Contrairement à l'opinion que j'ai exprimée autrefois[1], j'adopte aujourd'hui la seconde explication, et je regarde *fueram* comme étant pour *fui-ram*. On a déjà plusieurs fois fait observer qu'en latin l'*i* se change volontiers en *e* devant un *r :* nous voyons, par exemple, que dans la troisième conjugaison latine, la caractéristique *i* devient *e* dans *leg-e-ris*, *leg-e-rem* et *leg-e-re*. Or, la même opposition qu'on remarque entre *leg-e-ris* et *leg-i-tur*, *leg-i-mur*, se retrouve dans *fue-ram* opposé à *fui-ssem*. Il serait beaucoup plus difficile d'expliquer comment *fu-essem* aurait pu devenir *fu-issem*. En général, le latin nous présente beaucoup de cas où l'*i*, même sans être suivi d'un *r*, est devenu *ĕ;* mais je n'en connais pas un seul où l'*ĕ* se soit changé en *i*.

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 100.

L'ĕ est un son inorganique d'origine relativement récente; au contraire, l'*i* est aussi ancien que la langue elle-même, car, quoique je ne veuille pas nier que l'*i* et l'*u* ne soient souvent l'affaiblissement d'un *a*, je ne saurais cependant me figurer une période de la langue où l'*a* aurait été la seule voyelle.

En divisant de cette façon : *fue-ram, fui-ssem,* nous admettons que le verbe auxiliaire annexe a perdu sa voyelle initiale. La même chose est arrivée pour les aoristes sanscrits en *sam* et les aoristes grecs en σα. Il n'est pas étonnant que le verbe substantif, en entrant en composition avec des verbes attributifs, perde une partie de sa racine.

§ 645. Le plus-que-parfait grec.

En grec, le plus-que-parfait se forme sur le thème du parfait, comme l'imparfait sur celui du présent. De même qu'à l'imparfait, l'augment vient se placer devant le verbe; il transporte dans le passé l'action achevée qu'exprime le thème. On devrait s'attendre à trouver les désinences de l'imparfait : ainsi τέτυφα devrait faire ἐτέτυφον, ce qui nous donnerait une forme analogue à l'imparfait de l'intensif (*átôtôpam*), en sanscrit. D'où peut provenir la désinence ειν, dans ἐτετύφειν? Landvoigt et Pott[1] y voient l'imparfait du verbe substantif, en sorte que ἐτετύφειν serait pour ἐτετύφην. Mais il y aurait deux augments dans cette forme, puisque le grec ἦν répond au sanscrit *âsam* : il semble que si le verbe substantif entre dans la composition de ἐτετύφειν, il doit y entrer simplement comme copule, c'est-à-dire sans augment, ainsi que cela a lieu dans les aoristes sanscrits comme *ákšâip-sam*. Conséquemment, si ἐτετύφειν contient en effet le verbe substantif, je crois qu'il faut chercher une autre explication pour ει. Remarquons d'abord l'analogie de ειν avec εἰμί : si

[1] Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 45.

ce dernier remplaçait ses désinences primaires par les désinences secondaires, il ne pourrait faire autre chose que *εἰν*. On peut donc dire que l'*ι* de *ειν* représente le *σ* de la racine *ες*, absolument comme *εἰ-μί* est pour *ἐσ-μί*[1]. Le pluriel *ἐτετύφειμεν* sera de même pour *ἐτετύφεσμεν*[2] et le duel *ἐτετύφειτον* pour *ἐτετύφεστον*.

A la troisième personne du pluriel *ἐτετύφεσαν*[3], la composition avec le verbe auxiliaire est évidente; mais on ne saurait conclure de cette forme que les autres personnes soient également composées, car à l'imparfait et à l'aoriste le verbe auxiliaire est renfermé dans *ἐδίδο-σα-ν*, *ἔδο-σα-ν*, quoique nous ayons partout ailleurs des formes simples comme *ἐδίδο-μεν*, *ἔδο-μεν* : il en est de même en latin, où nous avons *fuerunt* (pour *fuesunt*), à côté de *fui*.

Si nous admettons que la syllabe *ει* de *ἐτετύφ-ειν* est identique avec le *ει* de *εἰ-μί*, nous arrivons à cette conclusion que dans les plus-que-parfaits comme *ἐλελύκειν*, *ἐτετύφειν*, le verbe substantif est contenu deux fois. Nous avons vu, en effet, que le *κ* de *λέλυκα* et l'aspiration de *τέτυφα* doivent être considérés, l'un comme le renforcement, l'autre comme l'affaiblissement du *σ* de la racine *ες* (§§ 568 et 569). Mais ce n'est pas là une raison pour écarter l'opinion qui vient d'être exposée : dans les aoristes sanscrits comme *áyâsiśam* (§ 570), le verbe substantif est, de même, contenu deux fois. Je crois d'ailleurs qu'à l'époque où *ἐλελύκειν*, *ἐτετύφειν* sont, comme je le suppose, sortis de *ἐτέτυφον*, *ἐλέλυκον*, l'origine du *κ* et de l'aspiration était depuis longtemps oubliée; on a rétabli le verbe substantif dont on ne reconnaissait plus la présence dans ces formes, à peu près comme

[1] C'est par l'intermédiaire d'une nasale que le *σ* s'est changé en *ι* : *ἐσμί* est d'abord devenu par assimilation *ἐμμί* (forme qui est usitée en dorien) et *ἐμμί* a donné *εἰμί*, comme *τιθένς* est devenu *τιθείς*.

[2] Même hors de composition, *ἐσμέν* est devenu *εἰμέν* dans le dialecte ionien.

[3] C'est là la forme organique, et non *ἐτετύφεισαν*.

en anglo-saxon le simple *sind* «ils sont» est devenu *sindun*[1], à une époque où l'on avait cessé de sentir que *sind* renfermait déjà le signe de la troisième personne du pluriel[2].

Au médio-passif grec, le verbe substantif n'a pas trouvé accès; *ἐλελύ-κει-ν* ferait attendre une forme *ἐλελυ-κεί-μην*; mais nous avons *ἐλελύ-μην*, qui est sorti immédiatement de la racine redoublée et précédée de l'augment. Cette formation nous reporte à une époque où l'actif n'était pas encore *ἐλελύκειν*, mais probablement *ἐλελυν*.

Remarque. — Examen d'une opinion de Pott et de Curtius. — Les plus-que-parfaits ioniens comme *ἐπεποίθεα*. — Le plus-que-parfait en slave et en arménien. — L'hypothèse émise par Landvoigt, Pott et, plus tard, par Curtius[3], que le plus-que-parfait grec renferme l'imparfait du verbe substantif, s'appuie principalement sur la comparaison des plus-que-parfaits ioniens en *-εα* avec l'imparfait ionien *ἔα* «j'étais». Mais ce rapprochement ne serait décisif que si, en regard de l'ionien *-εα*, la langue ordinaire, au lieu de *-ειν*, avait *-ην* comme désinence du plus-que-parfait. Cette terminaison *-ην* = *ἦν* «j'étais» (en sanscrit *ấsam*, en latin *eram*) serait certainement plus organique que l'ionien *-εα*, car la langue grecque laisse ordinairement sa nasale finale à la première personne de l'imparfait.

Je regarde la forme simple *ἔα* comme étant pour *ἦα*. L'absence du *ν*, jointe à la seconde personne *ἦσθα*, m'a porté (§ 453) à rapprocher ces formes du parfait sanscrit *ấsa* «je fus», *âs-i-ta* «tu fus», et non de l'imparfait *ấsam* «j'étais». Il ne serait pas étonnant qu'un ancien parfait du verbe *ἐς* eût pris dans l'un des dialectes grecs l'emploi de l'imparfait[4]. Ce qui serait plus étonnant, c'est qu'un tel parfait eût servi à former le plus-que-

[1] *Sindun*, par abus, a été transporté aussi à la première et à la deuxième personne, de sorte qu'il signifie tour à tour «nous sommes, vous êtes, ils sont». A la troisième personne, *sind* est resté usité concurremment avec *sindun*.

[2] C'est la désinence du prétérit qui a été ajoutée à *sind-un*. Le même fait a eu lieu en gothique, où nous avons *sij-u-m* «nous sommes», *sij-u-th* «vous êtes». La seule forme restée simple est *s-ind* (pour *s-ant* = sanscrit *s-ánti*) «ils sont».

[3] Les temps et les modes, p. 332.

[4] D'autant plus que nulle part, en grec, le verbe *ἐς* n'a conservé dans sa conjugaison un temps ayant le sens du parfait.

parfait des verbes attributifs : nous aurions alors deux redoublements et un augment dans une seule forme verbale.

Il est vrai qu'Homère ne connaît que les plus-que-parfaits ioniens en *εα*, et non les plus-que-parfaits en *ειν* : mais le dialecte homérique ne nous présente pas toujours les flexions les plus régulières, ni les plus anciennes : il a, par exemple, à la première personne du pluriel, la terminaison *μεν*, au lieu que le dorien a encore la forme *μες* — latin *mus* et sanscrit *mas*; de même, à la troisième personne du singulier et du pluriel, nous avons dans Homère *σι* (*ουσι*), au lieu que le dorien a *τι*, *ντι*.

Curtius[1] divise de cette façon : *ἐπεποίθε-α*, et regarde l'*ε* comme une altération pour l'*α* final du thème *ἐπεποιθα*. Mais alors il ne reste plus absolument rien de la racine du verbe substantif; en effet, qu'on fasse de *ἔα* un imparfait ou un parfait, son *α* n'est jamais qu'une voyelle euphonique destinée à porter les désinences personnelles[2].

En dorien, il ne reste malheureusement aucun exemple de la première personne du singulier du plus-que-parfait. A la troisième personne, dont il nous est parvenu d'assez nombreux exemples[3], nous trouvons aussi bien *ει* que *η* : je regarde *η* comme une contraction pour *ει*. C'est l'habitude du dialecte dorien de remplacer par *η* la diphthongue *ει* de la langue ordinaire, au lieu que nous ne voyons jamais en dorien un *η* primitif (c'est-à-dire représentant un ancien *â*) remplacé par *ει*[4].

Au sujet du plus-que-parfait latin, je dois encore ajouter une observation. De ce que *fueram, amaveram* renferment *fui* et *amavi*, je ne crois pas qu'il faille conclure avec Curtius que *fui, amavi* soient, quant à leur origine, de véritables parfaits. Comment, demande Curtius, un aoriste aurait-il pu devenir un plus-que-parfait, par l'adjonction de l'imparfait du verbe substantif? Mais *fui* et *amavi*, tout en étant, par leur formation, d'anciens aoristes, ont à la fois, en latin, le sens du parfait et celui de l'aoriste; et c'est avec la signification du parfait qu'ils sont entrés en composition avec *eram*.

[1] Ouvrage cité, p. 232 et suiv.

[2] Si l'on voit dans *ἔα* un imparfait, l'*α* répond à l'*a* du latin *er-a-m*, *er-â-s*, *er-a-t* et à l'*a* du zend *anh-a-d* «il était» (§ 532); si l'on fait de *ἔα* un parfait, son *α* est identique avec celui de *τέτυφ-α*, *τέτυφ-α-ς*, et avec l'*a* du sanscrit *âs-a* «je fus, il fut», *âs-á-tus* «ils furent tous deux» (§ 615).

[3] Ahrens, *De dialecto dorica*, p. 332.

[4] Par exemple à l'imparfait du verbe substantif, nous avons toujours *η* et non *ει*, en regard de l'*â* du sanscrit *âsam*. Ahrens, *De dialecto dorica*, p. 325.

En ancien slave, le plus-que-parfait comme le parfait sont représentés par une forme périphrastique. C'est le participe passé en *lŭ, la, lo* qui se joint, soit au présent, soit à l'imparfait du verbe substantif. On a, par conséquent, *bülŭ, büla, bülo jesmĭ* «je fus», *bülŭ, büla, bülo bêchŭ* «j'avais été».

L'arménien a également recours à une forme périphrastique. Il fait : *sireal em* «j'ai aimé», *sireal*[1] *êaq̂* «nous avons aimé»; *sireal êi* «j'avais aimé», *sireal êaq̂* «nous avions aimé».

FUTUR.

§ 646. Le futur à participe, en sanscrit.

Le sanscrit dispose de deux temps pour marquer l'avenir. L'un (c'est le moins employé) consiste dans la combinaison d'un participe futur avec le présent du verbe *as* «être». Quel que soit le genre du sujet, le participe reste toujours au masculin. A la troisième personne, il prend tout à fait la valeur d'une forme verbale, car il se passe du secours du verbe substantif. Ainsi दाता *dâtấ* «daturus» est employé dans le sens de «dabit», et दातारस् *dâtấras* «daturi» dans celui de «dabunt». C'est le lieu de rappeler le latin *amamini*, qui équivaut à *amamini estis, amaminæ estis, amamina estis* (§ 478); rappelons aussi ce qui a été dit de la troisième personne du prétérit en polonais et en persan (§ 628). Aux autres personnes, c'est le nominatif masculin singulier qui se combine avec le verbe auxiliaire. On a, par exemple, *dâtấsi* (pour *dâtâ asi*) = «daturus, datura, daturum es»; *dâtấsta* (pour *dâtấ sta*) = «daturi, daturæ, datura estis».

Je fais suivre la conjugaison de ce futur, à l'actif et au moyen. A la troisième personne, le moyen est semblable à l'actif, les participes en *târ* ne faisant pas la distinction des voix (§ 810).

[1] Le participe, dans cette construction, ne prend pas le signe casuel.

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
Actif.	Moyen.	Actif.	Moyen.	Actif.	Moyen.
dâtâsmi	*dâtâhê*	*dâtâsvas*	*dâtâsvahê*	*dâtâsmas*	*dâtâsmahê*
dâtâsi	*dâtâsê*	*dâtâstas*	*dâtâsâtê*	*dâtâsta*	*dâtâdvê*
dâtâ	*dâtâ*	*dâtârâu*	*dâtârâu*	*dâtâras*	*dâtâras.*

Remarque. — De la forme moyenne *hê* (*dâtâhê*), au lieu de *sê*. — Il est bien clair, et les adversaires les plus décidés du système dit d'*agglutination* n'ont pu nier, que le futur sanscrit *dâtâsmi* se compose de la réunion de deux mots : néanmoins, aucun de mes devanciers n'avait attiré l'attention sur ce fait, que j'ai été le premier à signaler[1].

A la première personne du moyen, il faut remarquer que la racine *as* change son *s* en *h* : c'est là un changement qui n'a lieu nulle part ailleurs en sanscrit; mais il est très-fréquent en prâcrit, où *sm*, *sn* deviennent régulièrement *mh*, *nh* (par métathèse pour *hm*, *hn*). On a, par exemple, *amhi* ou *mhi* (cette dernière forme après un mot finissant par une voyelle) = sanscrit *ásmi* «je suis»[2]. Comme le *h* sanscrit (qui est pour un ancien *ĝ*) est ordinairement représenté en grec par un χ, quelquefois aussi par un γ et même par un κ[3], on peut citer *dâtâhê* à l'appui de l'opinion exprimée plus haut (§ 569), d'après laquelle le κ de ἔδωκα, δέδωκα serait un épaississement du σ du verbe substantif.

§ 647. Emploi du futur à participe. — Le suffixe participial *târ* : formes congénères en latin, en zend et en slave.

Même à la troisième personne du singulier, on trouve quelquefois le verbe substantif uni au participe; exemple : *vaktâsti* «il parlera», au lieu de *vaktâ*[4]. D'un autre côté, on trouve aussi le verbe substantif sous-entendu à la première et à la deuxième

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 26.

[2] Voyez Lassen, *Institutiones linguæ prâcriticæ*, p. 267 et suiv. et Höfer, *De prâkrita dialecto*, p. 77.

[3] Comparez ἐγώ avec *ahám*, μέγας avec *mahát*, κῆρ, καρδία avec *hrd*, *hrdaya-m*.

[4] Voyez ma collection d'épisodes du Mahâbhârata, publiée sous le titre *Diluvium*. Drâupadî, III, vers 2.

personne, qui sont alors exprimées uniquement par le participe et un pronom [1], comme cela a lieu en russe pour le prétérit (§ 629). Quelquefois le participe est séparé du verbe auxiliaire par un ou plusieurs mots; exemple : *kartâ tad asmi tê* «facturus hoc sum tibi». Néanmoins je ne pense pas qu'une séparation de ce genre pût avoir lieu là où le sujet ne serait pas un singulier masculin : je suppose que si le sujet était du féminin, il faudrait alors *kartrî*. Hormis ces constructions, les formations en *târ* (*tṛ*, § 144) sont très-rarement employées comme participes futurs [2] : ordinairement, ce sont des noms d'agent correspondant aux mots grecs et latins en *τηρ*, *τορ* (nominatif *τωρ*), *tôr-*; ainsi *dâtâr* (forme faible दातृ *dâtṛ*, nominatif *dâtâ*, § 144) répond à *δοτήρ*, *dator*, *datôr-is*.

De la forme *tôr* est sortie en latin une forme élargie en *tûrŏ*, qui est seule employée dans le sens du participe futur.

En zend, les formations en *târ* ne paraissent usitées que pour désigner les noms d'agent; exemple : *dâtâr* «créateur» (= sanscrit *dâtâr*), nominatif *dâta* (§ 144), accusatif *dâtârĕm*, vocatif *dâtarĕ* (§ 44).

En slave, je rapporte ici les formations en *telĭ* (thème *teljo*, § 259), avec permutation de *r* en *l* et addition de la syllabe *jo*. Ainsi *dêtelĭ* «factor» correspond au zend *dâtâr* et au sanscrit *dâtâr* (§ 634). Ce mot *dêtelĭ* n'est jamais employé qu'en composition avec la préposition съ *sŭ* ou l'adjectif *dobro* «bon» : *sŭ-dêtelĭ* «conditor», *dobro-dêtelĭ* «benefactor». Voici d'autres exemples du suffixe *telĭ* : пѣтель *pê-telĭ* «coq» (littéralement «chanteur»), жатель *ṡań-telĭ* «moissonneur», *grab-i-telĭ* «voleur» [3], etc.

[1] Voyez le même recueil, page 114, vers 31 : *bavitâ 'ntas tvam* (au lieu de *bavitâsy antas tvam*) «tu seras la fin».

[2] J'en trouve un exemple dans le Raghou-vança (éd. Stenzler), VI, 52 : *nṛpan tam... vyatyagâd anyavadâr bavitrî* «regem illum... præteriit alius uxor futura».

[3] Comparez la racine védique *grab* «prendre». — Dobrowsky fait dériver cette classe de mots de l'infinitif en *ti*, et suppose un suffixe єль *elĭ* (*Institutiones linguæ*

Au sujet du suffixe sanscrit *târ, tṛ,* remarquons encore qu'il demande le gouna quand la voyelle du thème en est susceptible, et qu'il se fait souvent précéder de la voyelle de liaison *i*. On peut comparer, à cet égard, le sanscrit *ǵan-i-tấ, ǵan-i-tấram* avec le latin *gen-i-tor, gen-i-tôrem,* et d'autre part *pak-tấ, pak-tấram* avec *coc-tor, coc-tôrem*[1].

§ 648. Le futur à auxiliaire. — Sa composition.

A côté de ce futur, qui est particulier au sanscrit, et que j'ai appelé dans ma grammaire sanscrite le futur à participe[2], il y en a un autre qui est commun au sanscrit, au zend, au grec, au lithuanien et au latin, et que j'ai nommé le futur à auxiliaire, parce que j'ai cru y reconnaître la présence du verbe *as* « être ». Tel est दास्यति *dâsyáti,* que je divise ainsi : *dâ-syá-ti*. Le caractère *sya* n'est pas autre chose, selon moi, que le futur, inusité hors de composition, du verbe *as*. Conséquemment, dans *dâ-syá-ti,* l'idée de l'avenir est uniquement exprimée par *ya*, puisque le *s* est la consonne radicale de *as* : on ne sera pas étonné de la disparition de l'*a* initial, qui manque souvent même hors de composition (§ 480).

Il y a une affinité évidente entre la seconde partie du futur *dâ-syấmi* et le potentiel *syấm* « que je sois ». On peut comparer :

SINGULIER.		DUEL.		PLURIEL.	
Futur.	Potentiel.	Futur.	Potentiel.	Futur.	Potentiel.
syấmi	*syấm*	*syấvas*	*syấva*	*syấmas*	*syấma*
syasi	*syấs*	*syatas*	*syấtam*	*syata*	*syấta*
syati	*syất*	*syatas*	*syấtâm*	*syanti*	*syus.*

slavicæ, page 292). C'est ainsi qu'en latin on fait communément dériver les noms en *tor* des supins en *tum*.

[1] L'auteur reviendra sur le suffixe *târ* au § 810 et suiv. — Tr.

[2] Il sera question plus loin (§ 666) d'un futur périphrastique en zend, qui est formé d'après le même principe que ce futur sanscrit.

§ 649. En quoi la flexion du futur *syâmi* diffère de celle du potentiel *syâm.*

Comme on le voit par le tableau précédent, la différence principale entre le futur et le potentiel, c'est que celui-ci a partout un *â* long, et le futur un *a* bref[1]. Le futur a, en outre, les désinences primaires, c'est-à-dire les désinences pleines, au lieu que le potentiel a les désinences secondaires ou émoussées. A la troisième personne du pluriel, le potentiel a la terminaison *us,* qui quelquefois se trouve aussi à l'imparfait.

§ 650. Comparaison du futur sanscrit *syâmi* et du futur latin *ero.*

Tandis que le sanscrit n'a conservé le futur du verbe *as* « être » qu'en composition avec les verbes attributifs, le latin a gardé *ero, eris, erit,* à l'état indépendant. Le *r* dans *eris, erit,* tient la place d'un *s* (*esis, esit,* § 22). L'*e* initial représente l'*a* de la racine *as,* lequel est tombé dans les formes sanscrites correspondantes : il y a donc le même rapport entre *eris, erit* et *syasi, syati,* qu'entre *es-tis* et *s-ta,* entre *ἐσ-μές* et *s-mas, ἐσ-τόν* et *s-tas, s-tas* (§ 480).

§ 651. D'où vient l'*i* du latin *eris, erit.*

Déjà dans mon Système de conjugaison de la langue sanscrite[2], j'ai expliqué l'*i* de *eris, erit* comme la contraction de *ya,* qui est le caractère du futur. J'ai été depuis confirmé dans cette opinion par le prâcrit, où l'on trouve quelquefois *ḥi* au lieu du sanscrit *sya* ou *syâ,* notamment à la première personne du singulier *ḥimi* pour *syâmi* et à la deuxième *ḥisi* pour *syasi.* Rappelons à ce sujet que le sanscrit lui-même contracte quelquefois

[1] Cet *a* bref devient long devant les désinences commençant par un *m* ou un *v* : on a vu (§ 434) qu'il en est de même pour la caractéristique *a* de la première conjugaison principale.

[2] Page 91.

la syllabe *ya* en *i*, comme il contracte *va* en *u* et *ra* en *ṛ* [1], et qu'au potentiel moyen la syllabe *yâ* se resserre en *î* [2].

§ 652. Le futur lithuanien.

En lithuanien, la caractéristique *ya*, aux personnes les mieux conservées du futur, s'est également contractée en *i*; nous avons, par exemple, *dũ-si-me* «nous donnerons», *dũ-si-te* «vous donnerez» = sanscrit *dâ-syấ-mas, dâ-syá-ta; dũ-si-wa* «nous donnerons tous deux», *dũ-si-ta* «vous donnerez tous deux» = sanscrit *dâ-syấ-vas, dâ-syá-tas*. En lithuanien comme en sanscrit, le futur du verbe *as* n'est pas usité hors de composition.

Le verbe substantif combine au futur les deux racines *bû* et *as*, et fait, par exemple, *bú-si-wa, bú-si-ta, bú-si-me, bú-si-te*. Nous avons, de même, en sanscrit, *bav-i-śyấ-vas, bav-i-śyá-tas, bav-i-śyấ-mas, bav-i-śyá-ta* [3]. Une combinaison du même genre a lieu, en latin, au parfait *fue-runt* et au futur passé *fue-ro* [4].

§ 653. Deuxième et troisième personnes du futur lithuanien. — La forme *bhus*, en irlandais.

A la deuxième et à la troisième personne du singulier, le lithuanien a perdu l'*i*, caractère du futur, et n'a gardé que le *s* du verbe auxiliaire. Je crois du moins que dans les formes comme *dũ-si* «tu donneras» l'*i* final appartient à la désinence personnelle et non à l'expression du futur [5]. A la troisième personne,

[1] Comme exemples, je citerai les racines *yaǵ* «sacrifier», *vać* «parler», *grah* (pour *grab*) «prendre», qui font au participe passif *iśtá, uktá, gṛhîtá*.

[2] Rapprochez, par exemple, le potentiel actif *syât* «qu'il soit» du potentiel moyen *sîtá*.

[3] Avec gouna de la voyelle radicale et insertion de la voyelle de liaison *i*.

[4] Pour *fui-ro* (§ 644). Au parfait, la forme simple pour *fue-runt* aurait sans doute été *fui-nt*.

[5] En lithuanien, la deuxième personne du singulier est terminée à tous les temps par *i*.

dû-s sert pour les trois nombres (§ 457); le verbe substantif fait *bu-s*.

Il y a une ressemblance remarquable entre cette dernière forme et l'irlandais *bhus* «il sera» qui, dans cette langue, est une forme unique en son genre. Le sanscrit *ƀav-i-śyati* et le zend *bû-śyêiti* servent d'intermédiaire entre le lithuanien *bus* et l'irlandais *bhus*.

§ 654. Première personne du futur lithuanien. — La première personne *ero*, en latin.

A la première personne du singulier, je regarde l'*u* final du lithuanien *dű-siu*[1] «je donnerai» comme la vocalisation du caractère personnel *m*.

Au contraire, en latin, l'*o* de *ero* représente l'*â* du caractère sanscrit *yâ* : *ero* (au lieu duquel on aurait pu s'attendre à avoir *erio*) est à *syâmi* «je serai» ce que *veho* est a *váhâmi*. De même, à la troisième personne, *erunt* (pour *eriunt*) est à *syanti* «ils seront» ce que *vehunt* est à *váhanti*.

§ 655. Le futur moyen *ἔσσομαι*, *ἔσομαι*, en grec.

Avec le latin *ero, erunt* (pour *eso, esunt*) s'accorde, si l'on fait abstraction des désinences moyennes, le grec *ἔσομαι*, *ἔσονται*, dont l'actif n'est plus usité qu'en composition. Ἔσονται, pour *ἐσίονται*, répond au sanscrit *-syantê* (pour *-asyantê*), et le singulier *ἔσεται* répond à *-syatê* (pour *-asyatê*). Nous avons conservé dans le dialecte épique la forme *ἔσσομαι*[2], où le deuxième *σ* représente encore le *y* sanscrit; *ἔσσομαι* est à *ἔσjομαι* ce que *μέσσος* est à *μέσjος* (pour *μέδjος* = sanscrit *máďyas*, latin *medius*) et ce que *ἄλλος* est à *ἄλjος* (= latin *alius*, sanscrit *anyas*[3]). Dans le

[1] Voyez §§ 436, 1, et 438. Comparez § 358, remarque.

[2] Comparez *ὀλέσσω* pour *ὀλέσjω*.

[3] Prâcrit *aṇṇa*. Voyez § 19.

dialecte dorien, nous trouvons la forme ἐσσοῦμαι (venant de ἐσσέομαι, pour ἐσσίομαι), où le caractère du futur est contenu deux fois (§ 656) : cette forme appartient à une époque où l'on avait cessé de sentir que le redoublement du σ était déjà par lui-même l'expression du futur[1].

La forme ἔσται n'est pas autre chose, quant à son origine, que le moyen de ἐστί. Sans le témoignage des langues congénères et sans la comparaison de ἔσσεται, on pourrait prendre également ἔσ-ε-ται pour un présent ayant la caractéristique de la première classe sanscrite (comparez φέρ-ε-ται = *bár-a-tê*).

Le prâcrit, comme le grec, assimile le *y* de *sya* à la lettre *s* qui précède : d'après une règle générale en prâcrit, la plus faible des deux consonnes consécutives s'assimile à la plus forte, que celle-ci soit la première ou la seconde. Nous avons donc, au lieu de *syâmi, syasi, syati*, les désinences *ssaṅ*[2], *ssasi, ssadi;* exemple : *karissadi* « il fera », en regard du sanscrit *kariṡyáti*.

§ 656. Le futur premier et le futur second, en grec.

Dans les formes δώ-σω, δώ-σομες, δείκ-σω, δείκ-σομες, le verbe auxiliaire se dépouille de sa voyelle initiale, comme en sanscrit dans *dâ-syâ̆mi, dâ-syâ̆mas, dêk-ṡyâ̆mi*[3], *dêk-ṡyâ̆mas*. Le *y*, qui, en grec, aurait dû donner un ι, s'est perdu également. Nous le retrouvons toutefois dans quelques formes doriennes, savoir : πραξίομεν, χαριξιόμεθα, συνδιαφυλαξιόμεθα, βοαθησίω, προλειψίω[4]. Il s'est de même conservé dans le futur dorien or-

[1] On explique d'habitude le redoublement du σ, dans les formes épiques comme ἔσσομαι, ὀλέσσω, par les exigences de la prosodie. Mais je doute que ces formes eussent été employées si elles n'avaient pas déjà véritablement existé dans l'usage.

[2] Dans cette formation, l'*i* final de *syâmi* est supprimé. Il y a aussi, comme on l'a dit plus haut (§ 651), une forme en *ḥimi*, où l'*i* final reste; mais elle est beaucoup plus rare.

[3] Au sujet du changement de *s* en *ṡ*, voyez § 21 [b].

[4] Je crois, avec Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 115), devoir

dinaire en σῶ, σοῦμεν, pour σέω, σέομεν, qui lui-même est pour σίω, σίομεν. L'ι s'est d'abord altéré en ε, puis contracté avec la voyelle suivante; dans la déclinaison des thèmes en ι, nous voyons de même *πόλι-ες* devenir *πόλε-ες* et par contraction *πόλεις*, et *πόλι-ας* devenir *πόλε-ας* et par contraction *πόλεις*. Un fait analogue a lieu dans les langues germaniques : au génitif gothique *balgi-s* [1] correspond en vieux haut-allemand la forme *balge-s* (ou *palke-s*); au génitif-datif vieux haut-allemand *krefti* [2] correspond, en moyen haut-allemand, la forme *krefte;* au génitif pluriel vieux haut-allemand *kreftio* (qui, plus anciennement, a dû être *kreftjo*) viennent se joindre, dans le même dialecte, mais d'après d'autres manuscrits, les formes *krefteo* et *krefto* (ou *chrefto*). C'est exactement ce qui s'est passé en grec, où σίω, σίομεν, est devenu d'abord σέω, σέομεν, puis σῶ, σοῦμεν, et enfin (comme dans δείκ-σω, δείκ-σομεν) σω, σομεν.

Au contraire, le futur second a perdu la sifflante et gardé la semi-voyelle du sanscrit *sya* : nous avons, par exemple, στελῶ qui est pour στελέω, venant de στελίω qui lui-même est pour στελσίω (comparez les formes précitées βοαθη-σίω, προλειπ-σίω). En ce qui concerne l'expulsion du σ, on peut rapprocher ce qui se passe à l'aoriste premier des racines terminées par une liquide; exemple : ἔστειλα, pour ἔστελσα.

§ 657. Forme primitive du futur. — Le futur dans les langues slaves modernes.

Il n'est pas vraisemblable que le caractère du futur *ya* ait été, à l'origine, exclusivement employé pour le verbe substantif *as*.

accentuer de cette façon : βοαθησίω, προλειψίω, et non βοαθησιῶ, προλειψιῶ. En effet, les formes en ῶ sont la contraction des formes en εω, qui elles-mêmes sont pour ιω. Si l'on écrit ιῶ, l'ι sera donc représenté deux fois.

[1] Thème *balgi* «bourse, outre» (masculin).

[2] En allemand moderne, *kraft* (féminin) «force».

Je crois plutôt qu'à une époque très-reculée et antérieure à la séparation des idiomes, les verbes attributifs formaient également leur futur par l'adjonction immédiate de la syllabe *ya* : il a dû y avoir des formes comme *dà-yati* «il donnera» avant qu'on eût des formes comme *dâ-syáti* (= δώ-σει), ou concurremment avec celles-ci. Mais les langues indo-européennes, telles qu'elles nous sont parvenues, pour former le futur de leurs verbes attributifs, ont toujours besoin du concours du verbe substantif.

C'est aussi au futur de leur verbe substantif qu'ont recouru les langues slaves vivantes; mais, à l'exception du serbe, elles emploient l'auxiliaire comme mot indépendant. En slovène et en polonais, c'est le même participe en *l, la, lo* que nous avons déjà vu comme expression du passé (§ 628 et suiv.), qui vient se placer à côté du futur du verbe auxiliaire. Le slovène fait par exemple, suivant les différents genres, *bóm*[1] *igràl, bóm igrála, bóm igrálo* «je jouerai» (littéralement «je serai ayant joué»)[2]. Le polonais fait *będę czytał, czytała, czytało* «je lirai» (littéralement «je serai ayant lu»). En russe et en bohémien, c'est l'infinitif qui accompagne le verbe auxiliaire. Le russe fait буду двигашь *budu dvigatj* «je remuerai» (littéralement «je serai remuer»). Le bohémien : *budu krasti* (pour *kradti*) «je volerai» (littéralement «je serai voler»). Seul parmi tous les dialectes slaves, le serbe n'a pas besoin, pour son futur, du secours du verbe substantif : il peut unir le verbe signifiant

[1] La forme complète est *bódem* «je serai» (littéralement «être je fais», § 633). En prâcrit, nous rencontrons une contraction analogue du même verbe, à savoir *hômi* «je suis» (pour *bômi*, venant lui-même du sanscrit *bávâmi*). Rapprochez aussi le vieux haut-allemand *bim* «je suis», en allemand moderne *bin*.

[2] Le borussien joint de même un verbe auxiliaire signifiant «être» à un participe parfait dont le suffixe correspond au suffixe sanscrit *vâṅs* (§ 786 et suiv.); exemple : *laukyti, tyt wirstai ius aupallusis* «cherchez et vous trouverez» (littéralement «vous serez des ayant trouvé»). Le même participe entre aussi dans une forme périphrastique du parfait : *asmai klantîwuns* «j'ai maudit» (littéralement «je suis un ayant maudit»). Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 33 et suiv.

«faire» au thème de tous les verbes attributifs de la même façon qu'au verbe «être»; il fait, par exemple, *ìgradju* (*ìgra-dju*) «je jouerai», comme il fait *bìdju* «je serai».

§ 658. Le futur exprimé en slave par le préfixe *po*. — Le futur à auxiliaire en ancien slave.

Plusieurs idiomes slaves peuvent ou doivent, dans certaines circonstances, exprimer le futur en faisant précéder le présent d'une préposition *po* signifiant «après». C'est ainsi qu'en bohémien «je volerai» se dit *po-kradu* aussi bien que *budu krasti* : au sujet de la nuance de signification qui sépare ces deux futurs, je renvoie le lecteur à Dobrowsky[1].

En ancien slave, Schafarik a signalé quelques futurs renfermant, comme en sanscrit, le verbe auxiliaire et correspondant aux futurs lithuaniens et lettes en *siu* et en *śu*[2]. Tous les exemples que nous avons conservés sont à la première personne du singulier : comme le présent de la conjugaison ordinaire, ils ont *ṅ* au lieu de *mĭ* pour signe de la personne. Tels sont : ИЗМИШѪ *iṣ-mi-śu-ṅ* «tabescam» et БѢГАСѬѬ *bêg-a-sjajuṅ* «cursabo»[3]. Dans ce dernier exemple, le caractère sanscrit स्य *sya* s'est maintenu sans changement : quant à l'*a* qui précède, je le regarde comme identique avec l'*a* de l'infinitif *bêg-a-ti* «fuir», c'est-à-dire que j'y vois la lettre finale du thème de la deuxième série de temps. Dans la syllabe *ju* de *bêg-a-sja-ju-ṅ* je crois reconnaître une sorte de caractéristique de la conjugaison ou de la classe : il y aurait donc le même rapport entre *bêg-a-sja-ju-ṅ* et le thème *bêgasja* du futur qu'entre *ṣnajuṅ* «je connais» et la racine ЗНА *ṣna* (§ 503). La syllabe finale *nu-ṅ* des futurs comme

[1] Système de la langue bohemienne, p. 160 et suiv.

[2] Voyez § 648.

[3] Je cite les traductions données par Miklosich. Voyez Théorie des formes, § 107. — Dans *iṣ-mi-śuṅ*, *śuṅ* est pour *sjuṅ* (§ 92[k]).

pla-s-nu-ṅ « ardebo », *vŭs-kop-ü-s-nu-ṅ* « calcitrabo » (racine *kop*). *o-bri-s-nu-ṅ* « tondebo » (racine *bri*), *tŭk-ü-s-nu-ṅ* « tangam » contient, à ce que je crois, la caractéristique de la neuvième classe sanscrite : comparez les verbes comme *güb-nu-ṅ*, *güb-ne-śi* (§ 497). Remarquons le ꙑ *ü* de *tŭk-ü-s-nu-ṅ* et *vŭs-kop-ü-snu-ṅ* : il rappelle l'*u* du védique *tar-u-śê-ma* « transgrediamur »; cette dernière forme, si nous faisons abstraction de la voyelle de liaison *u*, répond en grec aux aoristes de l'optatif comme **τύπ-σαι-μεν**.

§ 659. Forme périphrastique du futur, en ancien slave. — Le futur dans les langues romanes.

A l'ordinaire, l'ancien slave, pour exprimer le futur, emploie une forme périphrastique[1]. Il joint le présent du verbe auxiliaire *imêti* « avoir », *na-ćańti* « commencer » ou *chotêti* « vouloir » à l'infinitif du verbe principal. Exemples : *glagolati imatĭ* « il parlera », littéralement « il a [à] parler »; *ne imatĭ piti* « il ne boira pas »; *priiti imatĭ sünŭ* « veniet filius »; *ne bojati saṅ naćineśi* « non timebis », littéralement « tu ne commences pas à t'effrayer »[2]; *ne mośti naćineśi* « non poteris »; *chotańti priiti* « venient »[3]. L'auxiliaire le plus usité est *imamĭ* « j'ai »[4].

C'est ici le lieu de rapprocher le futur dans les langues romanes. Quoique dans ces langues le futur ait pris tout à fait l'aspect d'une forme simple, il consiste dans la combinaison de l'infinitif avec le présent de l'auxiliaire « avoir ». Il eût peut-être été difficile ou même impossible de reconnaître cette composition, à cause des contractions que le verbe auxiliaire éprouve au pluriel, sans le témoignage de l'ancien provençal, qui sépare

[1] Nous ne parlons pas de certains présents qui peuvent être pris dans le sens du futur.

[2] CA *saṅ* signifie proprement « se » (§ 342).

[3] Comparez l'anglais *they will come*.

[4] Dobrowsky, *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 379.

quelquefois par un pronom le verbe auxiliaire de l'infinitif. Nous avons par exemple : *dar vos n'ai* «je vous en donnerai»; *dir vos ai* «je vous dirai»; *dir vos em* «nous vous dirons»; *gitar m'etz* «vous me jetterez». Le verbe «avoir» lui-même forme son futur de cette manière; ainsi le français *tu auras* est une contraction pour *tu avoir as*[1].

§ 660. Restes du futur à auxiliaire, en gothique et en persan.

Le gothique aussi forme quelquefois son futur avec l'aide de l'auxiliaire «avoir»; exemples : *taujan haba* «ποιήσω», *visan habaith* «ἔσῖαι»[2]. Dès l'époque la plus reculée, les langues germaniques ont perdu la flexion primitive du futur, qui s'est au contraire conservée et qui existe encore à l'heure qu'il est en lithuanien et en lette. Remarquons toutefois qu'Ulfilas rend fréquemment le futur grec par le subjonctif présent : or, en sanscrit, le futur *-syâmi* est presque identique avec le potentiel *syâm*[3], et le caractère du futur य *ya* dérive, selon moi, de la même source que le caractère du potentiel या *yâ;* il en résulte que le subjonctif gothique, qui est identique, quant à la forme, avec le potentiel sanscrit et l'optatif grec, peut être regardé comme parent du futur primitif. Nous avons, par exemple, *sijau* «ἔσομαι», *sijai* «ἔσῖαι», *sijaina* «ἔσονται», *thulau* «ἀνέξομαι», *bileithai* «καταλείψει»[4].

En persan moderne, nous pouvons observer le fait inverse : le seul verbe qui ait conservé l'ancien futur l'emploie aussi dans le sens du subjonctif présent; c'est باشم *bâšem* = sanscrit *bavišyâmi* «je serai».

[1] Il en est de même quelquefois en ancien slave : on a, par exemple : ИМѢТИ ИМАШИ *iméti imaši* «tu auras».

[2] Voyez Grimm, Grammaire allemande, IV, 93.

[3] Voyez § 648.

[4] Marc, IX, 19; IX, 35; X, 8; IX, 19; X, 7.

§ 661. Formes du futur périphrastique dans les langues germaniques.

Au lieu du futur qui lui manque, le gothique se sert habituellement du présent de l'indicatif. Le même fait a encore lieu fréquemment en vieux haut-allemand; mais on voit déjà s'introduire dans cet idiome le futur périphrastique formé à l'aide des verbes «devoir» et «vouloir» (ce dernier seulement à la première personne). L'auxiliaire *werden* «devenir» appartient en propre à l'allemand moderne, quoiqu'il soit, en quelque sorte, déjà annoncé par le gothique, qui emploie parfois *vairtha* dans le sens du futur du verbe substantif. Grimm cite les exemples suivants [1] : *vairthith* «ἔσται», *vairtha* «ἔσομαι», *vairthand* «ἔσονται» [2]. Il est certain que de toutes les expressions du futur c'est la plus naturelle et la plus juste, car le verbe «devenir» indique ce qui sera, au lieu qu'en disant «je veux, je dois», le langage ne fait pas la part des obstacles ni des changements de résolution qui peuvent entraver ou modifier notre action.

Le vieux norrois emploie pour son futur le verbe «je pense», dont le prétérit *mun* a le sens du présent. Exemples : *munt vera* «eris», *mun slitna* «rumpetur», *koma munu* «venient». Rappelons ici qu'en gothique le verbe faible *munan* s'emploie quelquefois, sinon pour exprimer un véritable futur, du moins pour rendre la construction grecque avec μέλλω [3]; exemple : *munais gabairhtjan* «μέλλεις ἐμφανίζειν» [4]. Mais il y a lieu de penser qu'Ulfilas ne se doutait pas que son verbe *muna* et le grec μέλλω viennent de la même racine. Je crois pouvoir établir cette parenté : μέλλω est, selon moi, avec le sanscrit *mányê* [5] «je pense,

[1] Grammaire allemande, IV, p. 177 et suiv.

[2] Matthieu, VIII, 12; Luc, I, 14; Deuxième aux Corinthiens, XI, 15, et VI, 16.

[3] On trouve aussi *haban* dans la même acception. Voyez J. Grimm, Grammaire allemande, t. IV, pages 93 et 178.

[4] Jean, XIV, 22.

[5] *Mányê* est au moyen

je crois » dans le même rapport que ἄλλος avec *anyá-s* « l'autre » (§ 19). Il est vrai que le grec présente aussi des formes où le *n* de la racine sanscrite *man* s'est conservé sans changement, par exemple μένος = *mánas* « esprit »; mais ceci ne doit pas nous empêcher d'admettre que le ν se soit aussi changé en λ, par suite de la permutation si fréquente des liquides. C'est le changement de *n* en λ qui fait que μέλλω ne présente plus aucune ressemblance avec les formes où est resté le ν.

§ 662. Le futur latin en *bo*.

Déjà dans mon Système de conjugaison de la langue sanscrite, j'ai expliqué les futurs latins *amabo, docebo* comme des formes composées renfermant la racine *fu*[1], et j'ai rapproché *bo, bis, bit* de l'anglo-saxon *beo* « je serai », *bys* « tu seras », *bydh* « il sera ». *Bo*, qui est une forme sœur de *bam* (dans *amabam, docebam*)[2], se conjugue exactement comme *ero* : *bo* est donc pour *bio, bunt* est pour *biunt*, et l'*i* de *bis, bit, bimus, bitis* est une contraction de la syllabe *ya*, qui est la caractéristique du futur sanscrit (§ 651). Si le verbe sanscrit *bû*, au lieu de former son futur à l'aide de la racine *as*[3], s'adjoignait immédiatement la syllabe *ya*, nous aurions : *bûyâmi, bûyasi, bûyati*, ou, avec le gouna, *bôyâmi, bôyasi, bôyati*. La forme correspondante en latin serait *fujo, fuis, fuit*[4] : mais l'*u* de la racine *fu* a été supprimé, et l'on a *bo, bis, bit*.

La même suppression de l'*u* de *fu* s'observe dans le latin *fio, fis, fit* : ce verbe, qui n'est à proprement parler que le passif de

[1] Au sujet du *b* tenant la place d'un *f*, voyez § 16.

[2] Voyez § 526 et suiv.

[3] Il fait au futur *bav-i-syâmi*, avec gouna de l'*û* et insertion d'un *i* euphonique. — Tr.

[4] Entre ce *fuit* et le *fuit* du parfait, il y a cette différence qu'au futur l'*i* est la contraction de la caractéristique *ya*, et par conséquent l'exposant de la relation temporelle, au lieu qu'au parfait l'*i* est simplement une voyelle de liaison. On a vu plus haut (§ 546 et suiv.) que nous expliquons le parfait latin comme un ancien aoriste.

fu et qui correspond au passif sanscrit *bû-yế, bû-yá-sê, bû-yá-tê*, a remplacé les désinences passives par celles de l'actif. La même chose est arrivée en prâcrit : ce dialecte a bien conservé la caractéristique *ya* du passif (§ 733), mais il a remplacé les désinences du moyen par celles de l'actif.

§ 663. Origine de la forme latine *bo*. — Comparaison avec l'irlandais.

Le *bo* du futur latin peut s'expliquer de deux manières. On peut, comme on vient de le voir, supposer un futur *bûyâmi* ou *bôyâmi* qui aurait encore subsisté à l'époque de la séparation des idiomes, soit seul, soit concurremment avec la forme composée *bavisyâmi* (comparez le lithuanien *bú-siu*, le grec φύ-σω, l'irlandais *bhus* «erit»); ou bien le latin *bo* comprendra lui-même l'autre auxiliaire signifiant «être», en sorte que *bo* sera pour *furo*, *fuso* et plus anciennement *fusio* (en grec φύ-σω pour φυ-σίω). Il est difficile de choisir entre ces deux hypothèses. Mais c'est la seconde qui me paraît la plus vraisemblable[1]. Je suis d'autant plus porté à voir dans *amabo, amabis* des contractions pour *amaburo, amaburis,* que ce sont précisément les formes surchargées par la composition qui ont le plus de penchant à s'alléger et à s'affaiblir. Même hors de composition, le vieux haut-allemand a contracté son singulier *birum* (pour *biwum*) en *bim*[2].

L'anglo-saxon *beo* (ou *beom*) «je serai» n'est pas, quant à la forme, un futur : c'est un présent qui répond à l'allemand moderne *bin,* au vieux haut-allemand *bim* et au sanscrit *bávâmi;* on l'emploie surtout dans le sens du futur, au lieu que *eom* (= sanscrit *ásmi,* gothique *im*) reste consacré à l'expression du présent. On pourrait de même contester au latin *bo*, dans *amabo*, sa qua-

[1] Depuis que j'ai posé cette question dans la première édition de cet ouvrage, le futur osque *fusid* ou *fust* «il sera» est venu donner encore plus de vraisemblance à la seconde solution (voyez Mommsen, Études osques, p. 61).

[2] Au pluriel *birumês* (pour *biwumês* = sanscrit *bávâmas*). Voyez § 510.

lité de futur : l'*i* de *bis, bit* serait alors identique avec la caractéristique *a* du sanscrit *b̉áv-a-si, b̉áv-a-ti,* comme l'*i* de *veh-i-s, veh-i-t* est identique avec l'*a* de *váḥ-a-si, váḥ-a-ti* (§ 508). Remarquez le subjonctif archaïque *fuam* qui suppose un présent de l'indicatif *fuo, fuis* (§ 510). Il paraît toutefois plus vraisemblable de supposer que *bo, bis* est formé comme *ero, eris,* et que par conséquent *amabo, monebo* contiennent un véritable futur.

Il n'est pas douteux que la troisième et la quatrième conjugaison n'aient eu primitivement des futurs en *bo* (§ 528). Quant aux futurs en *am,* ce sont d'anciens subjonctifs, comme nous le montrerons plus loin [1].

Il a déjà été question (§ 526) du futur irlandais, qui joint à tous les verbes attributifs le verbe auxiliaire *b̉û.* Mais il y a cette différence entre le latin et l'irlandais que ce dernier idiome emploie aussi hors de composition le futur du même verbe.

§ 664. Gouna de la syllabe radicale au futur, en sanscrit, en grec et en zend. — Tableau comparatif du futur.

Il nous reste à faire observer, en ce qui concerne le futur sanscrit, que la syllabe *sya* se joint à la racine, soit immédiatement, soit à l'aide de la voyelle de liaison *i* [2]. A cause de cet *i,* le *s* de *sya* se change en *ś; exemple : tan-i-śyâmi* « extendam ». Les voyelles radicales susceptibles du gouna le prennent [3] : ainsi *diś* « montrer » fait *dêk-śyâmi* (= δείκ-σω); *liḥ* « lécher » fait *lêk-*

[1] Voyez § 692 et suiv. Comparez Système de conjugaison de la langue sanscrite, page 98.

[2] Comparez la troisième formation de l'aoriste (§ 560).

[3] La règle, en sanscrit, pour que la voyelle radicale puisse prendre le gouna, est la suivante : si la voyelle est médiale, il faut qu'elle soit brève et ne soit suivie que d'une seule consonne; à la fin de la racine, les voyelles longues peuvent prendre également le gouna.

śyâmi (= λείκ-σω); *yug* «joindre» fait *yôk-śyâmi* (= ζεύκ-σω[1]); *bû* «être» fait *bav-i-śyâmi*.

En grec, les seuls verbes qui prennent le gouna au futur sont ceux qui l'ont aussi au présent : on a donc, sans le gouna, λύσω, φύ-σω, τύπ-σω en regard du sanscrit *lav-i-śyâmi* (de *lû* «couper»), *bav-i-śyâmi* (de *bû* «être»), *tôp-i-śyâmi* (de *tup* «frapper, tuer»).

Ainsi que le grec, le zend garde la voyelle pure dans des cas où le gouna est obligé en sanscrit; nous avons, par exemple, en regard du sanscrit *bav-i-śyáti* «il sera», le zend *bûśyêiti* (§ 665), auquel on peut comparer le grec φύ-σει et le lithuanien *bū-s*.

Nous faisons suivre le futur complet du verbe *bû* «être» : nous y joignons le latin *fac-so*, qui est formé comme φύ-σω, *bû-siu*, quoique, par le sens, ce soit un futur passé[2].

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Latin.	Grec.
bav-i-śyâmi	*bû-śyêmi*[3]	*bú-siu*	*fac-so*	φύ-σω[4]
bav-i-śyási	*bû-śyêhi*	*bú-si*[5]	*fac-sis*	φύ-σεις
bav-i-śyáti	*bû-śyêiti*	*bū-s*	*fac-sit*	φύ-σει

DUEL.

bav-i-śyâvas	....	*bú-siwa*	....	....
bav-i-śyátas	*bû-śyatô ?*	*bú-sita*	....	φύ-σετον
bav-i-śyátas	*bû-śyatô*	Comme au sing.	....	φύ-σετον

[1] Voyez § 19.

[2] Voyez § 19. Au sujet des formes archaïques en *a-sso*, *e-sso*, *so*, voyez § 856. [Au § 856, l'auteur propose encore une explication pour les formes latines comme *fac-so*. — Tr.]

[3] Voyez § 665. Au sujet de l'*ê*, voyez § 42.

[4] Pour φυσίω (§ 656).

[5] L'*i* est la désinence personnelle.

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Lithuanien.	Latin.	Grec.
bav-i-śyâmas	*bû-śyâmahi*	*bû-sime*	*fac-simus*	*φύ-σομες*
bav-i-śyáta	*bû-śyata*	*bû-site*	*fac-sitis*	*φύ-σετε*
bav-i-śyánti	*bû-śyanti*	Comme au sing.	*fac-sunt* [1]	*φύ-σοντι.*

Nous ajouterons aussi le futur du verbe *dâ* « donner » en sanscrit, en grec et en lithuanien. Le latin *dabo* est formé à l'aide d'un autre auxiliaire; mais l'*i* de *dabis* a la même origine que l'*i* du lithuanien *dû-si* et représente le *ya* du sanscrit *dâ-syási*.

ACTIF.

SINGULIER.

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	Latin.
dâ-syâmi	*δώ-σω*	*dû-siu*	*da-bo*
dâ-syási	*δώ-σεις*	*dû-si*	*da-bis*
dâ-syáti	*δώ-σει*	*dû-s*	*da-bit*

DUEL.

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	Latin.
dâ-syâvas	....	*dû-siwa*	....
dâ-syátas	*δώ-σετον*	*dû-sita*	....
dâ-syátas	*δώ-σετον*	Comme au sing.	....

PLURIEL.

Sanscrit.	Grec.	Lithuanien.	Latin.
dâ-syâmas	*δώ-σομες*	*dû-sime*	*da-bimus*
dâ-syáta	*δώ-σετε*	*dû-site*	*da-bitis*
dâ-syánti	*δώ-σοντι*	Comme au sing.	*da-bunt.*

MOYEN.

SINGULIER.		DUEL.	
Sanscrit.	Grec.	Sanscrit.	Grec.
dâ-syê	*δώ-σομαι*	*dâ-syâvahê*	*δω-σόμεθον*
dâ-syásê	(*δώ-σεσαι*)	*dâ-syêtê*	*δώ-σεσθον*
dâ-syátê	*δώ-σεται*	*dâ-syêtê*	*δώ-σεσθον*

[1] La forme *faxint* est la seule usitée chez les auteurs. — Tr.

PLURIEL.

Sanscrit.	Grec.
dâ-syấmahê	*δω-σόμεθα*
dâ-syád'vê	*δώ-σεσθε*
dâ-syántê	*δώ-σονται.*

§ 665. Le futur en zend.

Le futur zend a la même formation que le futur sanscrit. Mais il en reste peu d'exemples, si ce n'est au participe, où nous trouvons entre autres les accusatifs *bûśyantĕm* «futurum», *bûśyantîm* «futuram», et le composé *bûśyanśta* «futuri estis». De ces formes, nous pouvons conclure avec certitude qu'à l'indicatif du verbe en question le futur n'avait ni gouna, ni voyelle de liaison *i*. L'absence du gouna vient peut-être de ce que la voyelle radicale, dans *bû*, est longue. Au contraire, les racines ayant un *u* bref prennent au futur le gouna, comme on le voit par le participe *śau-śyanś* «le devant être utile»[1].

Nous avons essayé plus haut (§ 664) de restituer le futur zend du verbe *bû* «être». On pourrait avoir des doutes au sujet de la première personne *bûśyêmi*[2], car il n'existe pas d'exemple, en zend, de la désinence *mi* au futur. Dans le dialecte de la

[1] Voyez Spiegel, dans le Journal de la Société orientale allemande, t. I, p. 242. Burnouf (*Études sur la langue et les textes zends*, p. 135) attribue un autre sens au nominatif pluriel *śauśyantô*, qu'il écrit *śauskyantô*, d'après une leçon très-probablement fausse. Il importe peu, pour notre objet, de savoir si la racine zende *śu* signifie véritablement «être utile»; mais ce dont je ne doute pas, c'est que *śauśyanś* ne soit le futur d'une racine *śu*. Je la rapproche du védique शु *śu* (venant de *śvi*) «grandir», d'où le substantif शवस् *śávas* «force». [Le mot *śauśyanś*, en persan moderne *Sosiosh*, est le nom donné par les Parses à un ou plusieurs prophètes qui doivent venir à la fin des temps rétablir le pouvoir d'Ormuzd sur la terre. — Tr.]

[2] Le manuscrit lithographié nous présente, au futur, un 𐬯 *s* au lieu de 𐬱 *ś*; mais les meilleurs manuscrits nous donnent bien le 𐬱 *ś*, qui est le représentant régulier du श् *ś* sanscrit devant les voyelles, ainsi que devant *y* et *v* (§ 52).

deuxième partie du Yaçna, on trouve des formes comme *fravaksyâ* « je dirai » (= sanscrit *pravakśyâmi*[1]), et au présent *pĕrĕśâ* « je demande ». Dans ces formes, la désinence *mi* est supprimée. Comparez les futurs comme ἄξω, en grec, et les futurs passés comme *axo*, en vieux latin : de *pĕrĕśâ* rapprochez les présents comme φέρω, *fero*, en grec et en latin, et comme *baira* (= sanscrit *b'ârâmi*, zend *barâmi*) en gothique. La première personne du futur est ordinairement remplacée en zend par la première personne de l'impératif (§ 723) : c'est la cause de la rareté de nos exemples[2].

§ 666. D'une forme de futur participial, en zend.

La forme *bûśyanśta* mentionnée plus haut (§ 665) mérite un examen spécial, car elle est unique en son genre[3]. A la rigueur, elle ne devrait pas être rapportée ici, puisqu'elle nous représente un futur participial; mais ce n'est pas le même participe qu'en sanscrit (§ 646). Il y a, toutefois, accord entre les deux langues, en ce que le nominatif singulier masculin sert

[1] Sur le groupe zend *ks* = sanscrit क्ष् *kś*, voyez §§ 47 et 52.

[2] Dans la première édition de cet ouvrage (p. 1007), j'avais proposé d'expliquer comme un futur la forme *fravaksyaṅm* (Vendidad-Sâdé, p. 359). Je retire aujourd'hui cette conjecture et je me range à l'explication donnée par Brockhaus dans son Index du Vendidad-Sâdé (p. 391); ce savant a reconnu que les mots *aḍ fravaksyaṅm hâitîm yaṣamaidê* doivent se traduire : « nous adorons le chapitre [qui commence par les mots] *aḍ fravaksyâ*. J'ajoute seulement qu'à la page 356 les mots *taḍ twâ pĕrĕśâ* « hoc te rogo » forment également une sorte de composé adjectif, à signification possessive : ce composé se rapporte au substantif féminin *hâiti* « chapitre », qui est régi par le verbe *yaṣamaidê* « nous vénérons ». Il faut donc traduire : « nous vénérons le chapitre [commençant par] *taḍ twâ pĕrĕśâ* ». De même, à la page 392, les mots *aḍ mâ yavâ* sont construits comme un adjectif à l'accusatif avec le mot *hâitîm*, régi par *yaṣamaidê* (*aḍ-mâ-yavaṅm*) « nous adorons le chapitre [commençant par les mots] *aḍ mâ yavâ* ».

[3] L'auteur, sur ce mot *bûśyanśta*, adopte l'explication d'Eugène Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna*, p. 533, note). Mais comparez Spiegel, Traduction de l'Avesta, I, p. 180, et Commentaire, I, p. 289. — Tr.

aussi pour le duel et le pluriel, et probablement pour les trois genres : la traduction littérale de *bûśyańśta,* qui signifie «vous serez», devrait être «futurus estis». Il est difficile de décider si le 𐬯 *ś* appartient au verbe substantif, comme le veut Burnouf[1], en sorte que le participe aurait perdu son signe casuel, ou si c'est le verbe substantif qui est privé de son *ś* initial. Je préfère la seconde hypothèse, car nous trouvons, même hors de composition, les formes *mahi* ou *mahî* «nous sommes» privées de leur consonne radicale[2]; nous voyons, en outre, que le sanscrit fait, à la première formation de l'aoriste, *ákśâip-ta* pour *ákśâip-sta* (§§ 543 et 545).

§ 667. Insertion d'un *i* euphonique au futur zend.

Comme le sanscrit, le zend se sert quelquefois, pour son futur à auxiliaire, de la voyelle de liaison *i;* mais probablement cette insertion n'a lieu qu'après une consonne. La racine *dab,* qui correspond à la racine sanscrite *damb́* «tromper», fait au futur [zend] *daibiśyanti*[3] «ils affligeront». Dans un autre passage, nous trouvons le futur moyen du même verbe, *daibiśyantê.*

§ 668. Futurs zends changeant le *sya* sanscrit en *hya.*

Dans les futurs zends que nous avons examinés jusqu'ici, nous avons toujours vu la sifflante du verbe substantif représen-

[1] *Yaçna*, p. 533.

[2] Voyez Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 70 et suiv. Je rappelle à cette occasion la forme étrusque *mi* «je suis», qui n'a également conservé que la désinence. Mais nous ne savons pas encore s'il y a en étrusque d'autres verbes se terminant en *mi*, ou si *mi* «je suis» est une forme isolée dans cette langue, comme l'est *im* en gothique et *am* en anglais (= sanscrit *ás-mi*, lithuanien *es-mì*, éolien *ἐμ-μι*).

[3] Sur l'épenthèse de l'*i* dans la racine, voyez § 41. — Anquetil traduit ce verbe tantôt par «affliger», tantôt par «blesser».

tée par un *ś*[1]. Cela vient de ce que la sifflante en question s'y trouve toujours après une des lettres qui exigent en sanscrit le changement de स् *s* en ष् *ś* (§ 21[b]) : or, le ष् *ś* sanscrit est représenté en zend par *s* ou *ś* (§§ 51 et 52).

Mais après les lettres qui laissent en sanscrit le स् *s* sans modification, nous devons nous attendre à trouver en zend un *h* (§ 53) : c'est, en effet, un *h* que nous avons dans *ṣaṅhyamana*, qui est un participe futur passif signifiant «devant naître». Il est vrai qu'Anquetil traduit les mots : *naraṅmća ṣâtanaṅmća ṣaṅhyamananaṅmća* par «les hommes qui naissent et engendrent» : il faudrait, en adoptant ce sens, regarder *ṣaṅhyamana* comme un participe présent moyen; mais la vraie signification est «des hommes nés et devant naître», car le *h* de la forme zende ne s'expliquerait point si *ṣaṅhyamana* n'était pas un futur[2]. En sanscrit, la racine जन् *ǵan*, si elle s'adjoignait immédiatement le verbe auxiliaire, ferait जंस्यमान *ǵaṅsyamâna*. Mais la racine sanscrite insère un *i* devant le caractère du futur : on a donc à l'indicatif *ǵan-i-śyátê* «il naîtra», qui supposerait en zend une forme *ṣan-i-śyêi-tê*.

§ 669. Futurs zends changeant le *sya* sanscrit en *q́ya*.

Les racines zendes *dâ* «donner» et *dâ* «poser» ont dû faire au futur *dâoṇhyêmi* (§ 56[b]); mais comme nous trouvons quelquefois le sanscrit *sy* représenté en zend par *q́y* (§ 35), on pourrait s'attendre aussi à une forme *dâq́yêmi*. Il existe en effet un participe futur passif[3] *uṣdâq́yamnanaṅm* (= sanscrit *uddâsyamânânâm*) «sublevandorum», qui est opposé au participe passé *uṣ-dâtaṇaṅm* «sublevatorum», comme nous avons vu plus haut *ṣaṅhyamananaṅm-ća* opposé à *ṣâtanaṅm-ća*.

[1] Le manuscrit lithographié a toujours la leçon fautive *s*.

[2] Le futur de l'indicatif a dû être *saṅhyê* «je naîtrai».

[3] Vendidad-Sâdé, manuscrit lithographié, p. 89.

On a ici un exemple de la sifflante du verbe substantif changée en gutturale : c'est le cas de rappeler ce que nous avons dit plus haut (§ 568 et suiv.) sur l'origine probable du *κ* de *ἔδωκα*, *δέδωκα*, que nous croyons provenir d'un *σ*. Comme la racine zende *dâ* «poser, placer, faire»[1] répond au grec *θη*, le *dâç* du précité *dâçyamnanañm* serait identique avec le *θηκ* du grec *ἔθηκα*, *τέθηκα*.

§ 670. Origine de la caractéristique du futur *ya*.

Il reste à nous demander quelle est l'origine de cet exposant du futur *ya,* auquel se rattache aussi le *yâ* du potentiel et du précatif. Je persiste à cet égard dans l'opinion que j'ai déjà exprimée dans mon premier ouvrage : je crois que ces syllabes viennent de la racine ई *î* «désirer». L'optatif grec, qui est le représentant du potentiel et du précatif sanscrits, devrait donc son origine à un verbe signifiant «souhaiter», c'est-à-dire ayant précisément le sens de la dénomination qui a été donnée à ce mode. Si l'on ajoute à la racine ई *î* la voyelle de liaison de la première et de la sixième classe, on obtient *ya* d'après la même règle phonique qui nous donne *yánti* à la troisième personne du pluriel de la racine *i* «aller» ; la forme en question *yánti* coïncide tout à fait avec la partie finale de *dâ-s-yánti* «ils donneront».

Wüllner[2] propose la racine *i* «aller» pour expliquer le *ya* du futur : il est certain que sous le rapport de la forme cette racine ne convient pas moins que *î* «désirer». Mais pour la signification, «désirer, vouloir» se prête mieux à l'expression du futur et de l'optatif que «aller». En grec moderne comme en vieux haut-allemand et dans différents dialectes germaniques, c'est à un verbe signifiant «vouloir» qu'on a eu recours pour former

[1] La racine sanscrite correspondante *dâ* a, entre autres significations, celle de «tenir».

[2] Origine des formes du langage, §§ 46 et 47.

le futur périphrastique : et c'est d'une façon indépendante, c'est-à-dire sans emprunt ni imitation, que les divers idiomes germaniques sont arrivés à se servir du même auxiliaire.

En ancien slave également nous trouvons quelquefois le futur exprimé par un verbe signifiant «vouloir» (§ 659); mais il faut prendre garde que les exemples cités par Dobrowsky[1] appartiennent tous à des passages de la traduction cyrillienne où le texte grec a le mot *μέλλω*. On peut donc supposer, jusqu'à ce qu'on ait trouvé d'autres exemples, que le хощѫ *choščuṅ* slave est une traduction littérale du verbe grec. Ainsi nous avons : *jegda chotaṅtĭ sija büti* «*ὅταν μέλλῃ ταῦτα γενέσθαι*»[2]; *chotaṅj priiti* «*ὁ μέλλων ἔρχεσθαι*»[3].

§ 671. De l'affinité du futur avec la forme désidérative, en sanscrit, en latin et en grec.

Pour exprimer le futur, le sanscrit emploie quelquefois son désidératif : ainsi dans l'épisode de Drâupadî, nous trouvons *mumûrśú*, littéralement «désirant mourir», dans le sens de «moriturus». Inversement, plusieurs langues font servir le futur à l'expression de la volonté : le latin, par exemple, forme ses désidératifs des participes futurs en *tûrus*. On peut comparer *esurus* et *esurio, parturus* et *parturio*. L'*u* a été abrégé et l'on a ajouté l'*î* de la quatrième conjugaison latine. Il ne faudrait pas rapprocher cet *î* de l'exposant du futur *ya* dont il vient d'être question : en effet, l'*î* latin représente le caractère de la dixième classe *aya*, qui est employé également en sanscrit pour la formation de beaucoup de verbes dénominatifs.

Le grec tire certains désidératifs du futur en *σω*, ou peut-être

[1] *Institutiones linguæ slavicæ*, p. 380.

[2] Luc, XXI, 7.

[3] Matthieu, XI, 14. — Sur la parenté présumée de *μέλλω* avec le sanscrit *mányê*, voyez § 661.

de la forme plus ancienne en *σίω*, de sorte que *παραδωσείω*, *γελασείω* auraient simplement renforcé l'*ι* par l'*ε* du gouna. Peut-être aussi le désidératif et le futur sont-ils deux formes sœurs, et sont-ils directement dérivés l'un et l'autre du thème verbal. Nous voyons pareillement en sanscrit des verbes désidératifs qui ont la forme du futur, mais qui n'en dérivent pas; ils sont sortis du même thème nominal par un procédé de formation analogue. Tels sont : *vṛśa-syâmi* « désirer le taureau », *madv-asyâmi* « désirer du miel ». Dans ce dernier exemple s'est peut-être conservé l'*a* radical du verbe substantif. Mais ordinairement, dans les désidératifs formés de thèmes nominaux, le verbe substantif est tout à fait omis, ou bien il s'est perdu avec le temps : il ne reste que la syllabe *ya*, c'est-à-dire la caractéristique du futur, ou, en d'autres termes, le verbe auxiliaire « désirer »; on a, par exemple, *patî-yâmi* « je désire pour époux », venant de *páti* « époux ».

Quant aux désidératifs sanscrits qui viennent d'une racine [1], avec addition d'une sifflante et avec redoublement, peut-être ont-ils eu d'abord un *y* après la sifflante; ce *y* appartiendrait également à la racine « désirer », et *pípâ-sâmi* « je désire boire » (pour *pipâ-syâmi*) aurait une formation analogue à *pâ-syâmi* « je boirai ». Entre *pípâsâmi* et la forme supposée *pipâsyâmi*, le rapport serait le même qu'entre le grec *δώ-σω* et la forme plus ancienne *δωσίω* (= sanscrit *dâsyâmi*). Il ne serait pas étonnant que la surcharge amenée par le redoublement eût déterminé un affaiblissement dans la partie finale du mot : c'est ainsi que les verbes redoublés, à la troisième personne du pluriel, ont perdu la nasale qui appartenait de droit à la désinence (*bíbrati* « ils portent » au lieu de *bíbranti*) [2].

Nous reviendrons plus loin sur les désidératifs.

[1] Et non d'un thème nominal. — Tr.

[2] Voyez § 459.

FORMATION DES MODES.

POTENTIEL, OPTATIF, SUBJONCTIF.

§ 672. Le potentiel dans la deuxième conjugaison principale, en sanscrit. — Caractéristique *yâ*, en grec *ιη*.

Le potentiel sanscrit réunit en lui les significations du subjonctif et de l'optatif grecs : il a, en outre, divers emplois qui lui sont propres. Sous le rapport de la forme, il répond à l'optatif grec.

Dans la conjugaison qui est représentée en grec par la conjugaison en *μι*, les verbes sanscrits forment leur potentiel en insérant la syllabe *yâ* devant les désinences personnelles. Les caractéristiques des différentes classes sont maintenues : conséquemment, la racine *vid* (classe 2) fait *vidyấm* «sciam»; la racine *ƀar, ƀṛ* (classe 3) fait *biƀṛyấm* «feram»; la racine *star, stṛ* (classe 5) fait *stṛṇuyấm* «sternam»; la racine *as* (classe 2) fait *syấm* (pour *asyấm*) «sim».

On n'a pas de peine à reconnaître l'exposant modal *yâ* dans le grec *ιη*, où la semi-voyelle, conformément au système phonique de la langue grecque, s'est vocalisée en *ι*; mais cet *ι* forme toujours une diphthongue avec la voyelle radicale qui précède, attendu qu'il n'y a pas de présents comme *ἔδμι* (= sanscrit *ádmi*, lithuanien *édmi*)[1], et que, par conséquent, il ne peut y avoir d'optatifs comme *ἐδίην* (= sanscrit *adyấm*). Néanmoins, *διδοίην* répond assez exactement au sanscrit *dadyấm*, surtout si l'on rétablit dans cette dernière forme la voyelle radicale, qui a été irrégulièrement supprimée. La forme complète serait *dadâyâm*; mais la racine *dâ*, chargée des désinences pesantes et du caractère mo-

[1] C'est-à-dire de présents où la désinence *μι* soit précédée d'une consonne. — Tr.

dal *yâ*, retranche sa voyelle en sanscrit, tandis qu'elle se contente de l'abréger en grec. Nous avons donc *dadyâm* = διδοίην[1].

La racine *as* «être», par une anomalie qui lui est propre, supprime son *a* initial là où la racine *dâ* renonce à sa voyelle finale[2] : on a donc *syâm* «que je sois» en regard du grec εἴην[3]. Cette dernière forme est pour ἐσίην, le σ tombant volontiers entre deux voyelles. A la différence du sanscrit, la racine ἐς conserve en grec sa voyelle; on peut comparer le présent de l'indicatif, où nous avons ἐσμέν, ἐστέ, avec les formes sanscrites *smas* «nous sommes», *stá* «vous êtes».

§ 673. Suppression de la voyelle longue du caractère modal, au moyen sanscrit, zend et grec.

Au moyen, le grec, le sanscrit et le zend s'accordent d'une façon remarquable, en ce qu'ils ont laissé entièrement disparaître la voyelle longue du caractère modal *yâ*, ιη. On a, par exemple, διδοῖτο, διδοίμεθα (pour διδοίητο, διδοιήμεθα) comme en sanscrit *dadîtá*, *dadîmáhi* (pour *dadyâta*, *dadyâmahi*). La cause de cette suppression est évidemment le poids plus considérable des désinences du moyen; mais je ne voudrais pas affirmer qu'à l'époque où le grec ne s'était pas encore séparé du sanscrit, le caractère modal fût déjà mutilé de cette façon. Il est vrai sans doute que dès cette période reculée certaines formes s'étaient affaiblies par suite de la différence de poids des désinences personnelles; on peut prouver, en outre, par plus d'un fait, qu'avant la séparation des idiomes indo-européens, l'organisme de la langue mère avait déjà souffert diverses perturbations. Mais sur le point spécial qui nous occupe, nous ne croyons pas que l'al-

[1] Comparez, au présent, *dadmás* = δίδομεν (§ 481).

[2] Cette anomalie a également son principe dans la loi de pesanteur des désinences, à laquelle la racine *as* se conforme très-rigoureusement : voyez § 480.

[3] En arménien, *իցեմ* *izem*, venant de *iyem* (§ 183[b], 2).

tération soit aussi ancienne. L'accentuation du grec *διδοῖτο* nous montre que nous avons devant nous une contraction relativement récente : car si l'*η* était tombé avant la séparation des idiomes, nous aurions une forme *δίδοιτο*, comme on a *λέγοιτο*. En second lieu, le grec se distingue du sanscrit, en ce qu'il peut supprimer l'*η* même à l'actif, dans les formes du duel et du pluriel, au lieu qu'en sanscrit, dans la seconde conjugaison principale, le caractère modal *yâ* est intégralement maintenu au duel et au pluriel de l'actif. Le grec fait, par exemple, *διδοῖμεν* (à côté de *διδοίημεν*), tandis qu'en sanscrit on a seulement *dadyâma* (et non *dadîma*)[1].

§ 674. Le caractère modal *yâ* changé en *iê, î,* au subjonctif latin.

Le subjonctif latin répond, sous le rapport de la forme, à l'optatif grec et au potentiel sanscrit. Même sans l'intermédiaire du sanscrit, on aurait pu reconnaître la parenté du subjonctif latin et de l'optatif grec, en voyant que le caractère modal *i* figure dans *sim, velim, edim* et *duim* aussi bien que dans *διδοίην*. Mais la ressemblance du latin et du sanscrit est bien plus manifeste : en regard de *edim* nous avons *adyâm* « que je mange », et si le moyen de ce verbe était usité, nous aurions, par suite de la contraction de *yâ* en *î, adî-mahi* en regard de *edî-mus*. De même, *sim* (pour *sîm*) répond à स्याम् *syâm,* et encore plus exactement *sîmus* au moyen *sîmahi*. La forme archaïque *siem, siês, siet,* comparée au sanscrit *syâm, syâs, syât,* est précieuse en ce qu'elle a conservé les deux éléments du caractère modal या *yâ*, grec *ιη* : on en peut conclure que de même *edim, edis, edit* ont été précédés de *ediem, ediês, ediet* (= sanscrit *adyâm, adyâs,*

[1] Cette particularité de la langue sanscrite est d'autant plus digne d'attention que les désinences actives du duel et du pluriel, étant plus pesantes que celles du singulier, produisent souvent, à d'autres égards, les mêmes effets que les désinences du moyen.

adyât) et que *velim, duim,* etc. sont pour des formes plus complètes *veliem, dujem* (venant de *dajem*). Il est vrai qu'au pluriel nous n'avons pas d'exemple de *siêmus, siêtis* (= sanscrit *syâma, syâta*); mais la contraction a pour cause l'accroissement du nombre des syllabes[1]. C'est, je crois, pour la même raison qu'à côté de *velim, velîs, velit, edim, edîs, edit, duim,* etc. l'ancienne langue n'a pas conservé de formes comme *veliem,* etc. Au contraire, à la troisième personne du pluriel, à côté du monosyllabe *sint,* nous avons, dans l'ancienne langue, *sient.*

§ 675. Le caractère modal au prétérit du subjonctif, en gothique.

Dans les langues germaniques, comme en latin, le subjonctif correspond au potentiel sanscrit et à l'optatif grec. Le prétérit du subjonctif ajoute le caractère modal immédiatement à la racine, comme le font en sanscrit les verbes des deuxième, troisième et septième classes, et comme le font les verbes grecs en *μι*. Il y a même une ressemblance frappante, à la première personne du singulier, entre le *jau* gothique et le *yâm* sanscrit[2] : on peut comparer *êtjau*[3] « que je mangeasse » avec *adyâm* « que je mange ». Aux autres personnes, le gothique suit l'analogie du moyen sanscrit et grec, en supprimant l'*a* de *ja* et en changeant le *j* en *î* (représenté dans l'écriture gothique par *ei*). On peut comparer le gothique *êt-ei-ma,* le vieux haut-allemand *âzîmês* avec le sanscrit *ad-î-máhi*[4] et le latin *ed-î-mus;* de même, le go-

[1] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latines, p. 61.

[2] L'*â* sanscrit s'est abrégé et le *m* vocalisé en *u* (§ 18).

[3] Il faut faire abstraction du redoublement contenu dans *êtjau.* La racine est *at :* présent : *ita* « je mange » ; prétérit : *êtum* « nous mangeâmes » (pour *âtum*, venant de *a-atum*). Comparez le vieux haut-allemand *âzumês*, qui répond aussi exactement que possible au prétérit redoublé sanscrit *âd-i-má* (pour *a-adimá*). Remarquez que ce verbe germanique prend le redoublement sans subir, comme *sêtum* et les formes analogues, aucune mutilation (§ 605).

[4] *Adîmáhi*, ainsi que *adîdrám* et *adîtá*, ne sont pas employés réellement, le moyen de la racine अद् *ad* étant inusité.

thique *êt-ei-th,* en vieux haut-allemand *âzît,* avec le sanscrit *ad-î-dvám* et le latin *ed-î-tis;* à la deuxième personne du singulier, *êt-ei-s* (= *êt-î-s*) est presque identique avec le latin *ed-î-s*. A la troisième personne, le signe personnel étant tombé[1], la voyelle qui précède s'est trouvée placée à la fin du mot et s'est abrégée : on a, par conséquent, *êti* en regard du sanscrit *adîtá* et du latin *edit.*

§ 676. Cause de la contraction du caractère modal au prétérit du subjonctif, en gothique.

En rapprochant le gothique *êt-ei-ma* du sanscrit *ad-î-máhi,* je ne veux pas dire que le prétérit du subjonctif, en gothique, se rattache au moyen sanscrit. La contraction de *ja* en *ei* (prononcez *î*) doit être attribuée aux lois phoniques qui régissent la langue gothique. Il est probable que *ja* s'est d'abord affaibli en *ji;* c'est ainsi qu'au nominatif singulier nous avons *ji-s* au lieu de *ja-s,* lorsque le thème est dissyllabique et que la syllabe précédente est brève (§ 135). Mais si la voyelle de la syllabe précédente est longue, soit par nature, soit par position, ou si le thème comprend plus de deux syllabes, *ja* se contracte en *ei* (prononcez *î*), et, à la fin du mot, en *i* bref : nous avons, par exemple, *andeis* « fin » au lieu de *andjis* (venant de *andjas*); accusatif : *andi,* au lieu de *andja.* Devant une nasale finale ou devant *ns,* la syllabe *ja* est maintenue; ainsi au datif pluriel nous avons *andja-m,* à l'accusatif *andja-ns.* C'est pour la même raison que, devant le *m* (changé en *u*) de la première personne du singulier, le caractère modal *ja* s'est maintenu intégralement : on peut donc comparer *êtjau* (pour *êtjam*) « que je mangeasse » avec le datif pluriel *andjam; êteis* « que tu mangeasses » avec le nominatif et le génitif singuliers *andeis; êti* « qu'il mangeât » avec l'accusatif *andi.*

[1] Voyez § 86, 2[b].

§ 677. L'impératif slave correspond au potentiel sanscrit, à l'optatif grec. — Impératif des verbes en *mĭ*. — Deuxième et troisième personne du singulier.

On a vu qu'en ancien slave il subsiste quelques restes de la deuxième conjugaison principale (conjugaison grecque en *μι*) : ce sont les verbes qui, à la première personne du présent, ont conservé la désinence мь *mĭ*. A l'impératif, que je crois devoir identifier avec le potentiel sanscrit et zend, avec le subjonctif latin et germanique et avec l'optatif grec[1], l'exposant de la relation modale se joint, dans les mêmes verbes, immédiatement à la racine. Mais le caractère modal n'a gardé du *yâ* sanscrit que la semi-voyelle, et comme à la seconde personne du singulier le *s* de *yâs* devait nécessairement disparaître (§ 92[m]), nous avons ꙗждь *jaṡdĭ*[2] «mange» en regard du sanscrit *adyấs* «que tu manges» et du latin *edîs*, вѣждь *vêṡdĭ*[3] «sache» en regard du sanscrit *vidyấs*, et даждь *daṡdĭ*[4] «donne» en regard du grec *διδοίης* et du sanscrit *dadyấs*[5]. Les formes slaves en question servent aussi pour la troisième personne : en effet, par suite de la suppression des anciennes consonnes finales, यास् *yâs* et यात् *yât* sont devenus semblables. Au contraire, en grec, *διδοίης*, qui a conservé son *ς*, se distingue par là de *διδοίη*, dont la consonne finale a disparu.

§ 678. Pluriel de l'impératif des verbes précédents.

A la première personne du pluriel, ꙗждимъ *jaṡdimŭ*, вѣждимъ *vêṡdimŭ*, даждимъ *daṡdimŭ* s'accordent avec अद्याम *adyấma*, *edîmus*;

[1] Cette identification est admise par Miklosich, dans la deuxième édition de sa Théorie des formes de l'ancien slave, § 107.

[2] Par euphonie pour *jadj* (§ 92[1]).

[3] Pour *vêdj*.

[4] Pour *dadj*.

[5] Comme le slave, le sanscrit a perdu ici la voyelle radicale.

विद्याम *vidyâma;* दद्याम *dadyâma, διδοῖμεν, duîmus.* A la deuxième personne du pluriel, ꙗждите *jasdite,* вѣждите *vêsdite,* даждите *dasdite* s'accordent avec अद्यात *adyâta, edîtis;* विद्यात *vidyâta;* दद्यात *dadyâta, διδοῖτε, duîtis.* La troisième personne plurielle de ce mode s'est perdue en slave : dans les dialectes vivants, on la remplace par la personne correspondante du présent de l'indicatif, qu'on fait précéder d'une particule [1].

§ 679. L'impératif lithuanien.

L'impératif lithuanien appartient également, quant à son origine, au mode en question : tous les verbes sans exception prennent un *i,* lequel correspond à la voyelle slave ь *ĭ,* и *i,* dont il vient d'être traité, à l'ι des optatifs grecs, à l'*i* latin dans *sim, edim, velim, duim,* au *yâ* ou à l'*î* sanscrit et zend. Mais ce qui donne à l'impératif lithuanien un aspect à part, et ce qui d'abord empêche d'apercevoir la parenté que nous venons de signaler, c'est que l'*i* est toujours précédé d'un *k* [2], à moins que la racine ne soit elle-même terminée par un *k.* Comme à la seconde personne, où l'*i* devait se trouver à la fin du mot, on supprime ordinairement cette voyelle, et comme le *k* se présente à toutes les personnes de l'impératif, excepté à la troisième [3], on pourrait aisément être tenté de regarder le *k* comme le véritable suffixe de l'impératif, et de méconnaître la parenté qui relie le mode lithuanien aux formes correspondantes des autres langues de la famille. La racine *bū* «être», par exemple, fait *búki* ou

[1] Dans la première édition de cet ouvrage (§ 678), j'ai dit, en me fondant sur les écrits de Dobrowski et de Kopitar, que l'ancien slave remplaçait la troisième personne du pluriel par la deuxième; mais cette assertion était inexacte.

[2] L'ancienne langue présente encore quelques formes sans *k* (Schleicher, Grammaire lithuanienne, § 108). On a, par exemple, *dôdi* ou *dudi,* dont l'*i* correspond au *yâ* du sanscrit *dadyâs* et au ιη du grec διδοίης. Dans *at-leid* «pardonne» et *ne-wed* «ne conduis pas», l'*i* a été supprimé : du reste, on trouve aussi *ne wedi.*

[3] Nous reviendrons sur ce point ci-après.

bŭk «sois», *búkite* «soyez», *búkime* «soyons», *búkiwa* «soyons tous deux», *búkita* «soyez tous deux». De même on a *dũki* ou *dũk* «donne», *dũkite* «donnez», etc.

La plupart du temps, le *k* se trouve entre deux voyelles. En effet, ou bien c'est, comme dans les exemples précédents, la racine qui se termine par une voyelle, ou bien, comme dans les trois dernières conjugaisons de Mielcke, c'est la caractéristique (§ 506). Quant au verbe *sukù* «je tourne», qui sert de modèle, chez Mielcke, pour les verbes de la première conjugaison, il ne prend pas le *k* en question parce que sa racine finit par un *k*. En conséquence, la grammaire de Mielcke ne nous offre aucun exemple où nous puissions voir le *k* de l'impératif se combinant avec une consonne. Cependant Ruhig nous donne, pour le verbe *laupsinu* «je loue», l'impératif *laupsink'* (pour *laupsinki*). D'après la règle posée par Mielcke[1], suivant laquelle le *k* doit prendre la place du suffixe de l'infinitif, le verbe *ras-ti* «trouver» (par euphonie pour *rad-ti*) suppose un impératif comme *ras-k'* ou *ras-ki*.

§ 680. Le *k* de l'impératif lithuanien provient du verbe substantif. — Comparaison avec le précatif sanscrit. — Formes correspondant à l'optatif aoriste grec (*δοίην*, *θείην*), en zend, en arménien, dans le dialecte védique, en ombrien et en osque.

Quelle est l'origine de ce *k* qui est particulier à l'impératif lithuanien? Il est très-probable que c'est l'altération d'un ancien *s*, lequel appartient au verbe substantif. Conséquemment *dũki* «donne» est doublement parent avec l'ancien slave *dachŭ* «je donnai», avec le grec *ἔδωκα*, *δέδωκα*[2], ainsi

[1] Éléments de grammaire lithuanienne, p. 78.

[2] Voyez § 568. Comme exemple d'un *k* lithuanien correspondant à une sifflante primitive, nous citerons encore *juka* «soupe» = sanscrit *yūśá* (même sens), latin *jūs*, *jūr-is* (pour *jūs-is*), slovène *juha*, ancien slave *jucha*. Il y a donc le même rap-

qu'avec le zend *dâqyêiti*[1] «il donnera» (= sanscrit *dâsyáti*).

Le même rapport qui existe entre le futur zend *dâqyêiti* et le futur sanscrit *dâsyáti*, se retrouve, en ce qui concerne le remplacement de la sifflante primitive par une gutturale, entre le lithuanien *dũki* et le précatif moyen sanscrit *dâsîṣṭá* «qu'il donne». Au duel, le lithuanien *dũkiwa* s'accorde avec le sanscrit *dâsîváḥi*, et au pluriel *dũkime* avec *dâsîmáḥi*.

Le précatif sanscrit, dont nous avons rapproché le futur arménien (§ 183ᵇ, 2), n'est pas autre chose en réalité qu'une modification du potentiel : entre le précatif et le potentiel le rapport est à peu près le même qu'en grec entre l'aoriste et le présent de l'optatif; en d'autres termes, les caractéristiques des classes sont supprimées. Comparez le sanscrit *dêyấs*, *dêyất* (pour *dâyấs*, *dâyất*)[2], le zend *dâyâo*, *dâyâḍ*, avec le grec *δοίης*, *δοίη*. A toutes les autres personnes, le sanscrit ajoute un *s*, c'est-à-dire le verbe substantif, à l'exposant modal *yâ* : de cette façon, *dêyấsam* «que je donnasse» ressemble à la troisième personne du pluriel, en grec, *δοίησαν*.

C'est seulement après la séparation des idiomes que le verbe substantif a pénétré dans les formes en question : le zend, qui de toutes les langues indo-européennes tient au sanscrit par le lien le plus intime, ne prend pas le verbe substantif; nous avons, par exemple, au pluriel, *dâyâma*, *dâyata*, *dâyaňn*[3], comme en grec *δοίημεν*, *δοίητε*, *δοῖεν*. Au contraire, le sanscrit fait *dêyấsma*, *dêyấsta*, *dêyấsus*. L'armé-

port entre le lithuanien *juka* et le slave *jucha* qu'entre *dũki* «donne» et ДАХЪ *dachŭ* «je donnai».

[1] Je ne connais pas d'exemple de cette forme zende; mais je crois pouvoir la supposer d'après l'analogie de la forme *uṣdâqyamnanaũm* (§ 669).

[2] Dans la plupart des racines sanscrites, un *â* primitif se change en *ê* au précatif actif; mais il n'en est pas de même en zend.

[3] Comparez Burnouf, *Yaçna*, notes, p. 150 et suiv.

nien, dans les formes correspondantes de son futur, s'abstient également du verbe substantif : il fait à la première personne du pluriel *tażumq́*, à la troisième *tażen* (= zend *dâyâma*, *dâyaṅn*)[1].

A la première personne du singulier, je trouve en zend la forme 𐬛𐬫𐬀𐬣𐬨 *dyaṅm* (avec suppression de la voyelle radicale, pour *dâyaṅm*) dans un passage où la signification «donner» convient aussi bien que «poser, placer»[2]. Si cette forme appartient à la racine *dâ* «donner», elle s'accorde avec le grec *δοίην* et, abstraction faite du verbe auxiliaire, avec le sanscrit *dêyâsam*; si, au contraire, c'est la racine *dâ* = sanscrit धा *d'â* «poser, placer», il faudra rapprocher le grec *θείην* et le sanscrit धेयासम् *d'êyâsam*.

Même en sanscrit, dans le dialecte védique, le verbe auxiliaire peut être laissé de côté : c'est du moins ce qui ressort pour moi de la forme *b'ûyâma* «que nous fussions». En l'absence d'un présent *b'ûmi*, *b'ûśi*, etc. j'aime mieux voir dans *b'ûyâma* un précatif, c'est-à-dire un optatif aoriste de la cinquième formation (§ 573), qu'un potentiel, c'est-à-dire un optatif présent. Pour la même raison, je reconnais dans le védique *b'ûtu* «qu'il soit» un impératif aoriste de la cinquième formation, et non un impératif présent appartenant à la seconde classe de conjugaison.

Avec la troisième personne du singulier *b'ûyât*, en zend *buyâḍ*, s'accorde parfaitement l'ombrien *fuia* «qu'il soit»[3]. L'osque *fuid* (même sens)[4] a conservé le signe personnel qui a disparu en ombrien; mais il a perdu l'*â* de l'expression modale (en sanscrit *yâ*). Au contraire, dans l'osque *stai-ed* «qu'il soit debout»,

[1] Voyez § 183^{b}, 2.

[2] Vendidad-Sâdé, p. 354; Westergaard, p. 79 : *katâ aśâi drugĕm dyaṅm ṣaśtayô* «comment livrerai-je à l'homme pur la Druǵ dans les mains?». Anquetil traduit : «Comment, moi pur, mettrai-je la main sur le Daroudj?». Spiegel traduit (Avesta, II, p. 148) : «Comment par la pureté dois-je obtenir les Drujs en mon pouvoir?».

[3] C'est aussi l'explication d'Aufrecht et de Kirchhoff (Monuments de la langue ombrienne, p. 141).

[4] Mommsen, Études osques, p. 63

la voyelle de l'exposant modal est restée sous la forme d'un *e* : rapprochez, en grec, l'optatif aoriste *σ1αίη(τ)*, ainsi que le zend *śtâ-yâ-ḍ*[1] et le sanscrit *stê-yấ-t* (pour *stâ-yấ-t*).

§ 681. Le précatif moyen, en sanscrit.

Au précatif moyen, le sanscrit confie au verbe substantif l'expression de la relation modale, de même qu'au futur actif et moyen c'est le verbe substantif qui est chargé de marquer la relation temporelle. La forme *dâ-sî-y-á*[2] « que je donne » renferme le précatif ou le potentiel aoriste de la racine *as*[3], comme *dâ-syấmi* « je donnerai » contient le futur de la même racine. Rapprochez de *dâsî* le lithuanien *dű-ki* « donne » (sans désinence personnelle), où la sifflante s'est durcie en *k* (§ 680). Ce changement de *s* en *k* est la seule chose qui distingue l'impératif et le futur lithuaniens; comparez, par exemple, *dű-kite* « donnez » avec *dű-site* « vous donnerez ».

§ 682. Comparaison de l'impératif lithuanien et lette avec le précatif et le potentiel sanscrits.

Il y a encore un fait qui prouve, selon moi, que l'impératif lithuanien se rattache au précatif sanscrit et non au potentiel : c'est que les verbes correspondant à la première classe sanscrite n'ont pas la voyelle caractéristique qui devrait s'insérer entre la racine et la désinence personnelle. A côté du présent *wéź-a-me* « nous transportons », *wéź-a-te* « vous transportez », nous aurions

[1] Il ne reste pas d'exemple de cette forme que je restitue par conjecture.

[2] Le *y* est une insertion euphonique; l'*a* (pour *ma*) est la désinence.

[3] En réalité, le précatif moyen n'est pas autre chose qu'un potentiel aoriste moyen. Il suit la première ou la troisième formation de l'aoriste : ainsi *kśipsîyá* vient de *ákśipsi* et *bôd'-i-śîyá* de *ábôd'iśi*. Le précatif actif est un potentiel aoriste de la cinquième formation : ainsi *dê-yấ-t* (pour *dâyât*) vient de *ádâ-t*, comme *δοίη* de *ἔδω*. Il est vrai que pour le plus grand nombre des verbes cette formation de l'indicatif aoriste ne s'est pas conservée.

eu très-probablement le potentiel *wéź-ai-me, wéź-ai-te* = gothique *vig-ai-ma, vig-ai-th,* grec ἔχ-οι-μεν, ἔχ-οι-τε, sanscrit *váh-ê-ma, váh-ê-ta* (pour *váh-ai-ma, váh-ai-ta*). Or, on a *wéś-ki-me, wéś-ki-te,* formes qui, comme nous avons essayé de le montrer, répondent, si l'on fait abstraction des désinences moyennes, à *vak-śî-máhi, vak-śî-dvám.*

En lette, c'est le potentiel et non le précatif qui a prêté sa forme à l'impératif; en regard du présent *darrat* «vous faites», nous avons l'impératif *darrait* «faites», littéralement «que vous fassiez». Le rapport entre ces deux formes est le même qu'entre l'indicatif gothique *lis-a-ts* «vous lisez tous deux» et le subjonctif *lis-ai-ts* «que vous lisiez tous deux»[1]. A la deuxième personne du pluriel, nous avons toujours en lette *ai* ou *ee* (= grec οι) en regard de l'*a* de l'indicatif[2]. Ainsi le lette et le lithuanien se complètent à l'impératif : l'un nous a conservé le potentiel sanscrit ou optatif présent, l'autre le précatif sanscrit ou optatif aoriste; il faut remarquer en outre que c'est le moyen du précatif qui nous est resté, c'est-à-dire une forme qui manque dans tous les autres idiomes de l'Europe[3].

[1] Nous mettons ici le duel gothique de préférence au pluriel, parce que le duel a conservé la voyelle *a,* qui au pluriel de l'indicatif (*lisith*) s'est changée en *i.*

[2] Il est vrai qu'on trouve aussi quelquefois les formes en *ait* ou *eet* à l'indicatif; mais la forme en *at* est la plus usitée et la seule juste. Au contraire, à l'impératif, on a toujours *eet* ou *ait.* Il est difficile de se faire une idée exacte, d'après la description de Rosenberger (Théorie des formes de la langue lette), de la façon dont se prononce la diphthongue lette *ee;* mais il nous suffit de savoir qu'au point de vue étymologique, elle est une variété de la diphthongue *ai*, et qu'elle répond comme celle-ci au sanscrit ए *ê* (= *a* + *i*). On a, par exemple, *deews* «dieu» = देवस् *dêvá-s*, de la racine दिव् *div* «briller»; *eet* «il va» = एति *êti*, de la racine इ *i*; *smee-t* «rire», en sanscrit स्मि *smi* «rire», et, avec le gouna, स्मे *smê.*

[3] Le grec n'a que le précatif actif : ainsi δοίησαν, comme nous l'avons déjà dit, répond au sanscrit *dêyấsus* (pour *dâyâsant*) et δοῖεν au zend [illegible] *dâyaṅn.*

§ 683. Restes conservés en lithuanien du potentiel de la seconde conjugaison principale.

En lette, la deuxième personne du singulier de l'impératif est toujours identique avec la personne correspondante de l'indicatif : il n'est donc pas nécessaire de nous y arrêter. De même, en lithuanien, ce qu'on appelle ordinairement la troisième personne de l'impératif n'est pas autre chose que la troisième personne de l'indicatif présent : elle se fait précéder de la conjonction *te*, en sorte qu'elle doit plutôt être considérée, quant au sens, comme un subjonctif que comme un impératif.

Mais il y a en lithuanien un certain nombre de verbes dits irréguliers, qui ont une forme spéciale pour l'impératif, laquelle correspond de la façon la plus évidente au potentiel de la seconde conjugaison principale en sanscrit, et à l'optatif présent de la conjugaison grecque en *μι*. Le caractère personnel est tombé, comme il tombe régulièrement à tous les temps de l'indicatif. On a, par conséquent, *ie* = grec *ιη*, latin *iet* (dans *siet*), sanscrit *yât*, zend *yâḍ*. On peut comparer notamment *ésie* avec le grec *εἴη* (pour *ἐσίη*), l'ancien latin *siet* et le sanscrit *syât;* la forme lithuanienne l'emporte en fidélité sur le latin et le sanscrit, en ce qu'elle a conservé la voyelle radicale[1], et sur le grec *εἴη* en ce qu'elle a gardé aussi la consonne de la racine.

§ 684. Comparaison des formes lithuaniennes comme *dǖdie* «qu'il donne» et comme *dǖki* «donne!».

Le lithuanien *dǖdje* «qu'il donne» répond au grec *διδοίη*, au sanscrit *dadyất* et au zend *daidyâḍ*. Comme le sanscrit et le zend, le lithuanien a perdu la voyelle radicale : *dǖ-die* est pour *dǖdǖje*, comme *da-dyất* est pour *dadâyât* et *dai-dyâḍ* pour *da-dâyâḍ*.

[1] De même au présent *ésme*, rapproché du sanscrit *s-mas* et du latin *sumus*.

Le rapport entre *dŭdie* et les autres personnes non réduplicatives de l'impératif, telles que *dŭki, dŭkime,* est exactement le même qu'en sanscrit et en zend le rapport entre le potentiel et le précatif, ou en grec le rapport entre le présent et l'aoriste de l'optatif : ce que दद्यात् *dadyât* est à देयात् *dê-yât* (pour *dâyât,* au moyen *dâ-sîṣṭá*), ce que 𐬛𐬀𐬌𐬜𐬌𐬌𐬁𐬝 *daidyâḍ* est à 𐬛𐬁𐬌𐬌𐬁𐬝 *dâyâḍ,* ou ce que *διδοίη* est à *δοίη*, le lithuanien *dŭdie* « qu'il donne » l'est à *dŭki* « donne ». Preuve nouvelle et très-claire que l'impératif lithuanien, à la troisième personne des verbes dits irréguliers, se rattache au potentiel ou optatif présent, tandis qu'à toutes les autres personnes il représente le précatif ou optatif aoriste, et que le *k* de *dŭki* est identique avec le *κ* de *ἔδωκα* et le *s* du sanscrit *dâsîyá*. Il ne sera pas inutile de rappeler ici la division des temps et des modes sanscrits en formes spéciales et générales : ces dernières, auxquelles appartient le précatif, ainsi que l'aoriste grec, suppriment les caractéristiques des classes[1]. Or, dans *dádâmi, δίδωμι, dŭdu,* la caractéristique consiste dans le redoublement : conséquemment la syllabe réduplicative manque dans *dê-yâsam, dâ-sîyá, δοίην, dŭki* pour la même raison qu'au futur *dâ-syâmi, δώ-σω, dŭ-siu.* Conformément à ce principe, la racine lithuanienne *bū* « esse » (= sanscrit *bû*) fait au pluriel du futur *bŭ-si-me,* et à celui de l'impératif, *bŭ-ki-me.*

§ 685. Le subjonctif lithuanien et lette.

Outre l'impératif, le lithuanien nous offre encore un autre mode que nous devons rapprocher du précatif sanscrit : c'est le mode que Ruhig et Mielcke appellent subjonctif et Kurschat optatif. Il n'a d'autre temps que l'imparfait.

Voici le tableau complet du mode en question : nous prenons

[1] Voyez § 109[a].

pour exemple la racine *dů* «donner», et nous mettons en regard les formes correspondantes du lette, attendu que cet idiome nous est ici nécessaire pour l'intelligence du lithuanien.

SINGULIER.		PLURIEL.		DUEL.
Lithuanien.	Lette.	Lithuanien.	Lette.	Lithuanien.
dűčiau	*es dohtu*	*dűtumbime*	*mehs dohtum*	*dűtumbiwa*
dűtumbei	*tu dohtu*	*dűtumbite*	*juhs dohtut*	*dűtumbita*
dűtu	*wińsch*[1] *dohtu*	*dűtu*	*wińńi*[2] *dohtu*	*dűtu.*

La troisième personne du singulier sert également pour le pluriel, comme il arrive toujours en lithuanien et en lette; dans ce dernier dialecte elle s'emploie aussi pour le duel. Si nous nous bornions à l'examen de la troisième personne, nous serions amenés à rapprocher *dűtu, dohtu* de l'impératif sanscrit *dádâtu* «qu'il donne»; on pourrait dire alors que c'est par une sorte d'abus que le lette *dohtu* a pénétré aussi dans la seconde et dans la première personne : c'est ainsi qu'en gothique la troisième personne du pluriel du présent passif sert aussi pour les deux autres personnes (§ 466). Mais je ne regarde pas le *tu* en question comme une désinence personnelle : je l'identifie avec le *tum* des autres personnes, et j'explique *dűtu* comme une forme mutilée pour *dűtumbi*. Cette opinion me paraît d'autant plus vraisemblable qu'à la première personne du pluriel on peut dire à volonté *dűtum* ou *dűtumbime*[3] : dans cette dernière forme, le second *m* est le caractère de la première personne; quant au premier *m*, il n'a rien de commun avec la désinence personnelle. En lette, on supprime tout à la fois la syllabe *bi* et le *m* qui précède : le *tu* qui reste se combine au pluriel avec le signe personnel. Quant

[1] Féminin *wińńa*.

[2] Féminin *wińńas*.

[3] Voyez Mielcke, Éléments de grammaire lithuanienne, p. 143 *b*.

au singulier, lequel perd toujours en lette les consonnes des désinences, il reste sans complément aucun : *es dohtu, tu dohtu, wińsch dohtu.*

Ces faits nous conduisent à soupçonner qu'en lithuanien, à la première personne du singulier, la forme *dũćiau* et les formes analogues ont éprouvé une forte mutilation : je ne doute pas que *dũćiau* ne soit pour *dũtumbiau,* dont la syllabe *umb* a été supprimée. Le *t* s'étant trouvé en contact avec l'*i* suivi lui-même d'une voyelle, il s'est changé en *ć* (§ 92 [h]). La mutilation de *dũtumbiau* en *dũćiau* (pour *dûtiau*) n'est pas plus forte que celle de *dũtu(mbi)me* en *dũtum,* pour *dûtume.* Dans les deux cas, trois lettres ont été omises : une fois, *mb* précédé d'une voyelle, l'autre fois *mb* suivi d'une voyelle.

§ 686. Comparaison du subjonctif lithuanien avec le futur latin.

Dans le *bi* du subjonctif lithuanien, je reconnais l'exposant de la relation modale. Nous retrouvons la même syllabe au futur latin de la première et de la deuxième conjugaison. Comparez *da-bimus* avec *dũtum-bime, da-bitis* avec *dũtum-bite, dabis* avec *dũtum-bei* (pour *dûtum-bi-i*), *dabo* (pour *dabio*) avec la forme supposée plus haut *dû-tum-biau,* et *dabit* avec la forme également supposée *dûtum-bi* (mutilée en *dũtu*). Cette rencontre entre le subjonctif lithuanien et le futur latin n'est pas purement fortuite : sans sortir du latin, nous voyons par les futurs comme *legês, leget, legêmus, legêtis,* qui ont la même forme que les subjonctifs de la première conjugaison, l'affinité qui existe entre le futur et le subjonctif.

§ 687. Explication des subjonctifs lithuaniens comme *dũtumbei* «que tu donnes».

L'*i* du lithuanien *bi* correspond sans aucun doute au caractère modal sanscrit et zend *yâ,* qui, joint à la racine *bû* «être»,

donne la troisième personne du précatif भूयात् *bûyât,* en zend 𐬠𐬎𐬌𐬌𐬁𐬛 *buyâd.* Le lithuanien a renoncé à l'*ū* de sa racine *bū,* soit à cause de la surcharge causée par la composition, soit parce que l'*ū,* qui partout ailleurs est suivi d'une consonne, se trouverait ici devant une voyelle. Quant à la syllable *yâ,* elle est assez bien conservée à la première personne du singulier *ia-u;* mais à toutes les autres personnes elle s'est contractée en *i.* Comparez *biau* (pour *biam,* § 436, 1) avec le zend 𐬠𐬎𐬌𐬌𐬀𐬩𐬨 *buyaňm*[1] (venant de *buyâm*); et, d'autre part, *bime, bite* (venant de *bujame, bujate*) avec 𐬠𐬎𐬌𐬌𐬁𐬨𐬀 *buyâma,* 𐬠𐬎𐬌𐬌𐬀𐬙𐬀 *buyata.*

Il reste à expliquer la première partie du composé lithuanien *dūtum-bei,* etc. J'y vois une forme correspondant à l'infinitif sanscrit (दातुम् *dâtum*) et à l'accusatif du supin latin (*datum*). Hors de composition, le supin lithuanien se termine en *tu.* Quant à la lettre *m,* qui est le signe de l'accusatif, elle a pu se conserver ici sous sa forme primitive, grâce au verbe auxiliaire qui suivait, et qui commence par une labiale. On a vu (§ 149) qu'ordinairement le *m* de l'accusatif devient *ǹ* en lithuanien.

§ 688. Le potentiel dans la première conjugaison principale, en sanscrit. — Optatif des verbes grecs en *ω.*

En sanscrit, la première conjugaison principale supprime au potentiel l'*â* de l'exposant modal *yâ :* cette suppression a lieu à l'actif comme au moyen. Le *y,* vocalisé en *i,* se réunit à la caractéristique *a* qui précède, ce qui nous donne la diphthongue *ai,* que le sanscrit a contractée en *ê;* exemple : भरेस् *bárês* « que tu portes », pour *bar-a-yâs;* nous avons de même en grec *φέροις* pour *φεροίης* (*φερ-ο-ίη-ς*). D'autres idiomes nous présentent, comme le sanscrit, la diphthongue *ai* contractée en *ê;* mais cette contraction est si naturelle que plusieurs langues de la famille

[1] Je ne connais pas d'exemple de cette forme, que je restitue par conjecture.

ont fort bien pu se rencontrer en l'opérant d'une manière indépendante. Le grec, au contraire, nous présente toujours la diphthongue sanscrite *ê* sous la forme *αι*, *ει* ou *οι*. A l'optatif, c'est *οι* : l'*ο* représente la voyelle caractéristique[1], l'*ι* l'exposant modal.

La voyelle *η*, que nous avons dans l'exposant complet *ιη*, est supprimée en grec comme l'*â* de *yâ* est supprimé en sanscrit. On a donc *φέρ-οι-ς*, *φέρ-οι-(τ)* en regard de *b'ár-ê-s, b'ár-ê-t; φέρ-οι-τον*, *φερ-οί-την* en regard de *b'ár-ê-tam, b'ár-ê-tâm; φέρ-οι-μεν*, *φέρ-οι-τε* en regard de *b'ár-ê-ma, b'ár-ê-ta.*

Remarque. — Pourquoi la caractéristique modale *yâ* s'est-elle affaiblie en *i?* — Ce qui a dû favoriser la suppression de l'*â*, au potentiel sanscrit, c'est la facilité avec laquelle le *y*, vocalisé en *i*, se combine avec un *a* précédent. Ajoutez le besoin d'alléger des formes qui, par la présence de l'exposant modal complet, auraient souvent trois ou quatre syllabes : ainsi *bô'd'ês* «que tu saches» est pour *bôd'-a-yâs; kâmáyês* «que tu aimes» est pour *kâm-aya-yâs.*

Dans la deuxième conjugaison principale, la syllabe modale *yâ* ne se combine avec un *â* radical[2] que si le thème verbal est monosyllabique; exemple : *b'â-yâ'm* «que je brille». Les racines de la troisième classe, devenues polysyllabiques à cause du redoublement, s'allégent en supprimant l'*â;* exemple : *dad-yâ'm* «que je donne» (pour *dadâ-yâm*), *ǵah-yâ'm* «que je quitte» (pour *ǵahâ-yâm*)[3]. La neuvième classe affaiblit sa caractéristique *nâ* en *nî* comme devant les désinences personnelles pesantes (§ 485); on a donc *yu-nî-yâ'm* «que je lie» (pour *yu-nâ-yâm*). De cette façon, on évite absolument la combinaison de l'exposant complet *yâ* avec un *a* ou un *â*, dans les thèmes verbaux polysyllabiques. Au contraire, les racines qui s'adjoignent *nu* ou *u* n'affaiblissent ni le thème, ni le caractère modal : ici, en effet, l'*â* de *yâ* ne peut se perdre, car l'*i* ne saurait se réunir en diphthongue avec un *u* précédent; quant à la voyelle *u* de la syllabe caractéristique, elle n'a pas besoin d'être affaiblie, puisqu'elle est déjà par elle-

[1] C'est l'*ο* de *φέρ-ο-μεν*. Mais à l'indicatif, cet *ο* ne se trouve que devant les nasales; devant les autres consonnes nous avons *ε* (*φέρ-ε-τε*).

[2] Il n'existe pas de racine finissant par un *a* bref.

[3] Comparez § 482.

même l'une des voyelles les plus légères. Conséquemment, nous avons des formes comme *âp-nu-yấm* «que j'obtienne». En grec, on aurait dû avoir, comme forme correspondante, des optatifs tels que δεικνυίην ; mais le grec, probablement à cause de la difficulté de la prononciation, a modelé ces optatifs sur ceux de la conjugaison en ω. Le petit nombre de formes qui sont restées fidèles à l'ancienne conjugaison suppriment l'ι et, par compensation, allongent l'υ; exemple : ἐπιδεικνύμην, pour ἐπιδεικνυίμην.

§ 689. La première personne οιμι, en grec. — La première personne *êyam*, en sanscrit.

Nous avons déjà fait observer (§ 430) que la première personne du singulier οιμι est une forme inorganique et que τυπτοίμην suppose un actif τύπτοιν[1]. Nous ne chercherons pas à savoir si les formes en οίην, οίης, dans la conjugaison des verbes contractes, sont des restes d'une période plus ancienne de la langue, en sorte qu'elles surpasseraient en fidélité le sanscrit *b̔ár-ê-s* (pour *b̔ar-a-yâs*), ou si, ce qui me paraît plus vraisemblable, elles ont été refaites sur le modèle de la conjugaison en μι.

Entre la diphthongue *ê* et les désinences personnelles commençant par une voyelle, le sanscrit insère un *y* euphonique (§ 43); exemple : *b̔árê-y-am*, en regard du grec φέροιμι (pour φέροιν). La même insertion a lieu, dans la deuxième conjugaison principale, après l'*î* qui est la contraction de l'exposant modal *ya*.

La désinence *am* est pour *m*[2] : sans l'insertion de cet *a*, la lettre euphonique *y* n'eût pas été nécessaire et nous aurions eu, au lieu de *b̔árêyam*, une forme *b̔árêm*.

[1] La forme τρέφοιν, attribuée à Euripide, est citée dans l'*Etymologicum magnum* (*s. v.*) :

Ἄφρων ἂν εἴην εἰ τρέφοιν τὰ τῶν πέλας. — Tr.

[2] Voyez § 437, remarque.

§ 690. Le subjonctif des verbes latins en *âre*.

Au subjonctif de la première conjugaison latine, nous trouvons, comme en sanscrit, un *ê*. Cet *ê* représente la diphthongue qui provient de la contraction de la syllabe caractéristique avec la voyelle modale *i*; mais en latin l'*ê* s'abrége devant un *m* ou un *t* final. On a donc : *amĕm, amĕt,* en regard de *amês, amêmus, amêtis*. Peut-être n'aurait-on jamais reconnu, sans le secours du sanscrit, la parenté de ces subjonctifs avec les optatifs comme φέροιμι (φέροιν), φέροις, φέροιμεν, φέροιτε.

Si l'on compare *amês, amet, amêmus, amêtis* avec les formes sanscrites à signification identique *kâmáyês, kâmáyêt, kâmáyêma, kâmáyêta,* on sera conduit à admettre que c'est le dernier *a* de la caractéristique अय *aya* qui s'est contracté avec l'*i* modal[1]. C'est donc des formes comme τιμάοις, φιλέοις, δηλόοις qu'il faut rapprocher le latin *amês*. Le premier *a* de la caractéristique a été supprimé. Dans les formes archaïques *verberit, temperint*[2], le second *a* manque également, de sorte qu'il reste seulement l'élément modal. Ces formes peuvent s'expliquer de deux manières : ou bien elles doivent leur naissance au sentiment qu'un *i* se trouvait renfermé dans l'*e* de *verberet, temperet,* ou bien elles ont été créées à l'imitation de *sit, velit, edit* (§ 674). Au contraire, les subjonctifs *duim, perduim* sont réguliers, car le verbe *do* est conjugué comme les verbes sanscrits de la deuxième conjugaison principale ou comme les verbes grecs de la conjugaison en μι : l'*i* de *duim, perduim* correspond donc au *y* du sanscrit *dad-yâm* ou à l'ι du grec διδοίην. L'affaiblissement de l'*a* en *u*, dans *duim*,

[1] Nous avons expliqué (§ 109[a], 6) l'*â* du latin *amâ-re* par la contraction des deux *a* de अय *aya*, après élimination de la semi-voyelle. Conséquemment, *amâs, amâmus, amâtis* ont la même formation que *kâm-á(y)a-si, kâm-á(y)â-mas, kâm-á(y)a-ta*.

[2] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latines, p. 146.

vient peut-être de ce que le groupe *ui* est plus fréquent en latin que *aï*.

§ 691. Subjonctif des verbes latins en *êre*.

Le subjonctif latin *moneâs, moneâmus* n'a rien laissé perdre des éléments renfermés dans le thème causatif sanscrit *mân-áya* «faire penser»[1]. Le *ay* sanscrit est devenu en latin un *ê*, lequel s'est abrégé devant la voyelle suivante. Si l'expression modale *i* a disparu, en compensation l'*a* précédent s'est allongé, de même qu'à l'optatif grec nous avons ῡ au lieu de *υι*. *Moneâs* est donc pour *moneais* comme ἐπιδεικνῦμην est pour ἐπιδεικνυίμην, comme δαίνῦτο, πήγνῦτο sont pour δαινυῖτο, πηγνυῖτο. Il en est, au contraire, de *carint*[2] (au lieu de *careânt*, venant de *careaïnt*) comme de *verberit, temperint* (§ 690).

§ 692. Subjonctif des verbes latins en *îre*. — Le futur latin en *am* est un ancien subjonctif.

Entre *audîs* et *audiâs* (pour *audiais*) le rapport est le même qu'entre *monês* et *moneâs*[3].

Le futur de la troisième et de la quatrième conjugaison n'est pas autre chose qu'un subjonctif[4]. Il a conservé l'élément modal *i* : cet *i*, en se contractant avec l'*a* caractéristique de la classe, a donné un *ê* à toutes les personnes, excepté à la première du singulier. On a donc *legês, legêmus, legêtis, legênt, audiês, audiêmus, audiêtis, audiênt;* mais la première personne fait *legam, audiam,* au lieu de *legem, audiem.* Quintilien rapporte que Caton

[1] Voyez § 109[a], 6.

[2] Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latines, p. 146.

[3] Voyez § 109[a], 6.

[4] Ce fait, qui a été admis depuis par Struve, a été indiqué par moi pour la première fois dans mon Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 98.

le censeur écrivait *dicem, faciem* [1], et il est probable que la quatrième conjugaison avait également des formes comme *audiem*.

Dans la troisième et la quatrième conjugaison latine, le futur et le subjonctif sont donc les représentants d'une seule et même forme primitive. Au subjonctif, l'*i* de la diphthongue *ai* est rentré dans l'*a* précédent qui s'est allongé; au futur, l'*i* s'est contracté avec l'*a* précédent, qui s'est changé en *ê*. En se scindant, la forme primitive a laissé une partie de sa signification à chacune des deux formes qui en sont issues. De pareils faits ne sont pas rares dans l'histoire des langues : c'est ainsi que *datûri* et *datôrês* se rapportent tous deux au sanscrit *dâtâras,* lequel réunit en lui les significations des deux formes latines.

L'emploi du subjonctif dans le sens du futur rappelle ce qui se passe dans les langues germaniques, où le futur est exprimé par des auxiliaires signifiant, les uns, «devoir», et les autres, «vouloir». Nous avons vu aussi que le zend emploie quelquefois l'impératif dans le sens du futur [2]. Il y avait d'ailleurs, dès les temps les plus anciens, une véritable affinité entre l'expression du futur et celle des relations qu'indique le subjonctif latin : en sanscrit, c'est *ya* qui marque le futur et *yâ* le potentiel.

§ 693. Le futur des verbes latins en *ĕre*.

Arrêtons-nous un peu plus longtemps au futur et au subjonctif de la troisième conjugaison latine, quoique l'essentiel ressorte déjà de ce qui a été dit au sujet de la deuxième et de la quatrième conjugaison. Dès mon premier ouvrage, j'avais reconnu la parenté des futurs comme *vehês, vehêmus* avec les potentiels sanscrits comme *vâhês, vâhêma* et avec les subjonctifs latins comme *amês, amêmus*. Mais dans la première conjugaison, l'*ê* avait une raison d'être qu'il n'était pas difficile d'apercevoir, car

[1] Comparez Struve, p. 147.

[2] Voyez § 665.

il provenait évidemment de la fusion de l'*â* avec l'*i* du caractère modal : au contraire, l'*ê* de *vehês, vehêmus* paraissait inexplicable, à moins qu'on ne regardât ces formes comme transplantées de la troisième dans la première conjugaison. Aujourd'hui que nous avons reconnu dans l'*i* de la troisième conjugaison le représentant d'un ancien *a*[1], *vehês, vehêmus* s'expliqueront tout autrement. Leur *ê* contient l'ancienne caractéristique *a*, qui dans *veh-i-mus, veh-i-tis* s'est affaiblie en *i* : l'*a* s'est maintenu sous sa vraie forme au futur et au subjonctif, grâce à la diphthongue où il se trouvait englobé. C'est ainsi qu'un mot s'est quelquefois mieux conservé en composition qu'à l'état isolé[2]. Avant qu'à l'indicatif les formes *veh-ă-s, veh-ă-mus* eussent dégénéré en *veh-i-s, veh-i-mus*, on en avait déjà tiré le futur *veh-ê-s, veh-ê-mus* et le subjonctif *veh-â-s, veh-â-mus* : aussi l'altération de la caractéristique à l'indicatif n'a-t-elle pas eu d'influence, au futur et au subjonctif, sur l'*a* fondu avec l'expression modale[3].

§ 694. Le subjonctif présent, en gothique.

Les formes comme *vehâs, vehâmus, vehês, vehêmus* nous conduisent au gothique, où les douze classes de verbes forts correspondent à la troisième conjugaison latine[4]. A la différence du latin, le gothique n'a altéré l'ancien *a* de l'indicatif en *i* que devant un *s* ou un *th* final : partout ailleurs l'*a* s'est conservé. Il ne faudrait donc pas dire que *bairais* «feras», *bairai* «ferat», *bai-*

[1] Voyez § 109ª, 1.

[2] La gutturale du latin *facio* s'est maintenue dans le mot français *magnifique*, au lieu que dans *fais*, *faisons*, elle s'est altérée en *s*; on peut même dire que dans *fais* elle est complétement sortie de la prononciation.

[3] J'ai exposé pour la première fois cette théorie dans les Annales de critique scientifique, 1834, p. 97 et suiv. (Voyez Vocalisme, p. 200.) Ag. Benary a adopté la même explication dans sa Phonologie romaine (p. 27 et suiv.); mais il fait venir la voyelle modale *i* de la racine *i* «aller» (§ 670).

[4] Voyez § 109ª, 1 et 2.

raith «feratis» se forment de l'indicatif *bairis, bairith, bairith* au moyen de l'insertion d'un *a;* un pareil procédé de dérivation serait tout à fait sans analogie dans la famille des langues indo-européennes. Il faut rapporter les subjonctifs en question à une époque où le présent était encore *bair-a-s, bair-a-th* (comparez le passif *bair-a-ṣa, bair-a-da,* § 466). A la deuxième personne du duel et à la première du pluriel, *bair-ai-ts, bair-ai-ma* sont avec l'indicatif *bair-a-ts, bair-a-m* dans le même rapport que le sanscrit *b̔ár-ê-tam, b̔ár-ê-ma* (pour *b̔ár-ai-tam, b̔ár-ai-ma*) avec *b̔ár-a-tas, b̔ár-â-mas.* A la troisième personne du pluriel, *bair-ai-na*[1] «ferant» est avec *bair-a-nd* «ferunt» dans le même rapport que le zend [zend] *bar-ay-ĕn* est avec *bar-a-nti* (ou *bar-ĕ-nti*), ou que le grec *φέρ-οι-εν* est avec *φέρ-ο-ντι.* A la première personne du duel le rapport entre *bair-ai-va* et *bair-ôs* (pour *bair-a-vas,* § 441) repose sur le même principe que le rapport entre le sanscrit *b̔ár-ê-va* et *b̔ár-â-vas*[2]. A la première personne du singulier *bairau* «feram», la voyelle modale *i* manque; mais l'*u* est la vocalisation du signe personnel *m :* il y a donc la même relation entre *bairau* (pour *bairaim*) et *bairais, bairai,* qu'au futur latin entre la première personne *feram* (pour *ferem*) et *ferês, feret* (venant de *ferais, ferait*)[3]. Le vieux haut-allemand présente la diphthongue *ai* sous la forme *ê,* mais il abrége cet *ê* quand il est final (§ 81) : il y a donc le même rapport entre *bëre* (pour

[1] Par métathèse pour *bairaian,* à moins que le dernier *a* de *bair-ai-na* ne soit une addition inorganique. Comparez § 149.

[2] Sur l'allongement de l'*ă*, voyez § 434.

[3] En ce qui concerne la suppression de l'*i* dans *bairau,* on peut comparer en gothique la troisième conjugaison faible de Grimm. De la caractéristique *ai* (= sanscrit अय *aya,* latin *ê*), celle-ci a perdu l'*i* à toutes les personnes qui ont ou avaient anciennement une nasale, soit finale, soit accompagnée d'une autre consonne : on a donc à la première personne du singulier *haba* pour *habai,* en vieux haut-allemand *habêm;* pluriel *habam* pour *habaim,* en vieux haut-allemand *habêmês :* à la troisième personne du pluriel, *haband* pour *habaind,* en vieux haut-allemand *habên.* Au contraire, là où ne suivait point de nasale, on a *habais, habaith,* etc.

bërê) « feram, ferat » et *bërês* (= sanscrit *bárês*) « feras », *bërêmês* « feramus », qu'entre le latin *amem, amet* et *amês, amêmus.*

§ 695. L'impératif borussien.

En borussien, dialecte très-proche parent du lithuanien, nous avons des impératifs comme *immais* « prends », *immaiti* « prenez », qui ont avec les formes de l'indicatif *imm-a-se* « tu prends », *imm-a-ti* « il prend », une relation plus facile à comprendre que celle du gothique *nim-ai-s* « que tu prennes », *nim-ai-th* qu'il prenne » avec *nim-i-s, nim-i-th.* D'un autre côté, le lette nous présente des impératifs comme *darrait* « faites », en regard du présent *darrat* « vous faites » (§ 682). Le rapport que nous voyons en borussien entre *dais* « donne », *daiti* « donnez » et *dase* « tu donnes », *dati* « vous donnez » nous sert à comprendre celui qui existe en latin entre *dês, dêtis* et *das*[1], *datis :* le borussien nous présente encore la diphthongue *ai* qui en latin s'est contractée en *ê.* Mais le plus souvent l'indicatif borussien a pour voyelle caractéristique un *e* ou un *i*, et l'impératif la diphthongue *ei;* exemples : *dereis* « vois » = *δέρκοις*; *ideiti* « mangez » = *ἔδοιτε*, gothique *itaith* « que vous mangiez ».

Toutefois les deux modes ne sont pas toujours d'accord : ainsi en regard de *tickinnaiti* « faites » nous trouvons *tickinnimai* « nous faisons », tandis qu'on s'attendrait à avoir *tickinnamai.* On trouve aussi à l'impératif borussien un simple *i* ou un *y*; exemples : *mylis* « aime », *endiris* « regarde ». Ces formes ont perdu la voyelle caractéristique de la classe devant l'expression modale, comme *verberit, temperint* en latin (690).

§ 696. Impératif des verbes slaves qui ont perdu la désinence *mĭ.*

En ancien slave, dans la conjugaison ordinaire, la deuxième et la troisième personne du singulier de l'impératif n'ont gardé

[1] Il n'existe pas d'exemple de *das* avec *a* bref. — Tr.

que le dernier élément de la diphthongue primitive *ai*. Conséquemment, comme la consonne finale est tombée (§ 92[m]), вєзи *veṣi* «transporte, qu'il transporte» correspond au sanscrit *váhês*, *váhêt* (§ 433), au latin *vehês, vehet* et *vehâs, vehat*, au gothique *vigais, vigai*, au grec ἔχοις, ἔχοι (§ 688). Mais au duel et au pluriel, comme la diphthongue était protégée par la désinence personnelle, nous trouvons ѣ *ê* (pour *ai*, § 92[e]) en regard de l'*ê* sanscrit, latin et vieux haut-allemand, de l'*ai* gothique et de l'*οι* grec; exemples : вєзѣмъ *veṣêmŭ* = sanscrit वहेम *váhêma*, latin *vehêmus*, vieux haut-allemand *wëgêmês*, gothique *vigaima*, grec ἔχοίμεν; вєзѣтє *veṣête*[1] = sanscrit वहेत *váhêta*, latin *vehêtis*, vieux haut-allemand *wëgêt*, gothique *vigaith*, grec ἔχοιτε; duel : вєзѣта *veṣêta* = sanscrit वहेतम् *váhêtam* et वहेताम् *váhêtâm*, grec ἔχοιτον et ἐχοίτην, gothique *vigaits*.

§ 697. L'impératif en slovène.

Parmi les autres langues slaves, le slovène mérite une mention spéciale : les verbes qui ont un *a* pour syllabe caractéristique distinguent leur impératif de leur indicatif présent en plaçant un *j* (= *i*) à côté de cet *a*, de sorte qu'ils ont *aj* en regard de l'*ê* du potentiel sanscrit, de l'*ai* du subjonctif gothique, de l'*ê* du subjonctif et du futur latins. Le singulier fait *aj* aux trois personnes[2], les consonnes finales qui marquaient la désinence personnelle ayant dû tomber, en vertu d'une loi commune à tous les idiomes slaves (§ 92[m]). Nous avons donc : *dêl-aj* «que je travaille, que tu travailles, qu'il travaille» (pour *dêl-aj-m, dêl-aj-s, dêl-aj-t*[3]), qu'on peut comparer aux formes gothiques comme *bair-ai-s, bair-ai*, aux formes sanscrites comme *b́árês, b́árêt*, aux

[1] Sur la troisième personne du pluriel, qui a disparu en ancien slave, voyez § 678.

[2] Seul parmi tous les dialectes slaves, le slovène a une première personne du singulier de l'impératif.

[3] L'indicatif présent, au contraire, fait *dêl-a-m* (pour *dêl-a-mi*), *dêl-a-sh* (pour *dêl-a-shi*), *dêl-a* (pour *dêl-a-ti*).

formes latines comme *amem, amês, amet, vehês, vehet,* aux formes grecques comme (*φέροιν*), *φέροιμι*, *φέροις*, *φέροι*. Au duel, *dêl-aj-va*[1] s'accorde parfaitement avec le gothique *bairaiva* et le sanscrit *bárêva;* à la deuxième personne du duel, *dêl-aj-ta* est avec l'indicatif *dêl-a-ta* dans le même rapport qu'en gothique *bair-ai-ts* «que vous portiez tous deux» avec *bair-a-ts* «vous portez». Au pluriel, *dêl-aj-mo* est à *dêl-a-mo* ce que le gothique *bair-ai-ma* est à *bair-a-m;* à la deuxième personne du pluriel, *dêl-aj-te* est à *dêl-a-te* ce que le gothique *bair-ai-th* est à la forme primitive *bair-a-th* (devenue *bair-i-th,* § 67), ou ce que le vieux haut-allemand *bër-ê-t* (pour *ber-ai-t*) est à l'indicatif *bër-a-t.*

Remarque. — D'où il vient que le verbe slave, dans quelques-unes de ses formes, fait la distinction des genres. — A l'indicatif comme au subjonctif, le duel du verbe slovène distingue les genres. Il fait, par exemple, *dêl-a-va* «nous travaillons tous deux» et *dêl-a-vê* «nous travaillons toutes deux», *dêl-aj-va* «que nous travaillions tous deux» et *dêl-aj-vê* «que nous travaillions toutes deux». De même, on a *dêl-a-ta* «vous travaillez tous deux, ils travaillent tous deux» et *dêl-a-tê* «vous travaillez toutes deux, elles travaillent toutes deux», *dêl-aj-ta* «que vous travailliez tous deux, qu'ils travaillent tous deux» et *dêl-aj-tê* «que vous travailliez toutes deux, qu'elles travaillent toutes deux»[2].

En ancien slave également, on trouve quelquefois тѣ *tê* comme désinence féminine et neutre, en regard de *ta* qui est indifféremment employé pour les trois genres[3]. Cette désinence *tê* vient évidemment du pronom féminin-neutre тѣ *tê* (= sanscrit ते *tê*) «hæ duæ, hæc duo». Dobrowsky et Kopitar, dont j'ai suivi les écrits avant de pouvoir consulter ceux de Miklosich, présentent aussi à la première personne du duel вѣ *vê* comme une désinence exclusivement féminine, tandis que ва *va* servirait seulement pour le masculin et le neutre. Cette dernière distinction ne s'est pas trouvée confirmée, à ce qu'il semble, par les textes étudiés par Miklosich. Aussi l'ai-je laissée de côté, dans la présente édition; je pense toutefois que c'est par abus que

[1] A l'indicatif présent, *dêl-a-va.*

[2] Le *ta* du masculin représente le *tam, tâm* du duel sanscrit.

[3] Miklosich, Théorie des formes, 2e édition, p. 87.

вѣ *vê* s'est introduit au masculin : le slovène me paraît plus régulier, sous ce rapport, que l'ancien slave, de même qu'il a conservé le *m* de la première personne du singulier, lequel, en ancien slave, est devenu *n̆* (§ 436, 2).

D'où provient cette distinction des genres, au duel des verbes, dans certains idiomes slaves? Je ne puis que répéter à cet égard ce que j'ai dit dans la première édition (§ 429) : ce n'est point là un reste des temps primitifs de notre famille de langues, mais au contraire une déviation relativement récente de l'usage grammatical. Mais elle est remarquable en ce qu'elle montre combien le sentiment de l'identité grammaticale du verbe et du nom s'est maintenu longtemps. A l'époque où les verbes slaves ont pris les désinences féminines en *ê* (comparez les substantifs comme *vĭdovê* «les deux veuves» et les pronoms féminins comme тѣ *iê* «hæ duæ»), on sentait encore le rapport intime qui a existé de toute antiquité entre les pronoms employés à l'état indépendant et les pronoms unis à des thèmes verbaux.

§ 698. L'*a* de l'impératif slovène *dêlam* représente la caractéristique sanscrite *aya*.

En rapprochant les formes slovènes comme *dêl-aj-mo* «que nous travaillions» du gothique *bair-ai-ma* et du sanscrit *bár-ê-ma*, nous devons toutefois faire une restriction. Il ne faudrait pas identifier l'*a* de *dêl-a-m* avec la caractéristique *a* de la première et de la sixième classe sanscrite, ni avec celle des verbes forts en gothique. Dans l'*a* de *dêl-a-m* comme dans celui du polonais *czyt-a-m* «je lis»[1], je reconnais le représentant de la caractéristique *aya* qui appartient à la dixième classe sanscrite. Cet *aya* se montre à nous sous diverses formes dans les langues slaves, comme en latin et comme dans la conjugaison faible des langues germaniques. Si nous plaçons à côté du slovène *dêl-a-m* et du polonais *czyt-a-m* les formes russes дѣлаю *djeláju*, читаю *čitáju* (pour *djel-ájo-m, čit-ájo-m*), nous nous trouvons déjà beaucoup plus près des formes sanscrites comme *ćint-áyâ-mi* «je pense».

[1] *Czyt-ay* «lis», *czyt-ai-my* «que nous lisions». C'est la première conjugaison d'après le classement de Bandtke.

À la troisième personne du pluriel, le slovène *dêlajo* et le polonais *czytają* sont déjà plus près du sanscrit *ćint-áya-nti.*

§ 699. Le potentiel zend. — Pourquoi il présente tantôt la diphthongue *ôi*, tantôt *ai*.

Les verbes zends de la première conjugaison principale prennent au potentiel tantôt la diphthongue *ôi*, comme en grec, tantôt la diphthongue *ai* (, § 33), comme en gothique. Ainsi *barôis* répond très-bien, abstraction faite de la longue de l'*ô*, au grec *φέροις*, et *barôiḍ* à *φέροι(τ)*. Au contraire, au moyen, la troisième personne du singulier *baraita* s'accorde mieux avec le gothique *bairaith*[1] qu'avec le grec *φέροιτο*. Je ne connais pas d'exemple de la première, ni de la deuxième personne plurielle de l'actif, dans la première conjugaison principale ; mais je ne doute pas qu'elles n'aient été *baraima, baraita,* et non *barôima, barôita*[2]. En effet, je crois avoir reconnu que le zend préfère la diphthongue *ôi* quand la consonne suivante est finale, et la diphthongue *ai* quand la consonne suivante est encore accompagnée d'une voyelle[3]. C'est pour cela qu'à la troisième personne du singulier le potentiel actif est *barôiḍ* et le potentiel moyen *baraita.* Il est vrai que le Vendidad-Sâdé nous présente deux fois la première personne du pluriel moyen *bûidyôimaidê* «videamus» = sanscrit बुध्येमहि *búdyêmahi* «sciamus». Mais l'étendue de la flexion, dans ce mot que le manuscrit lithographié coupe en deux par un point[4], a pu être cause que *bûidyôi* a été con-

[1] Sur la forme moyenne *bairaith*, venant de *bairaida*, et sur deux formations analogues, voyez plus haut, t. I, p. 20, note 2.

[2] La supposition de l'auteur s'est vérifiée. On a trouvé *ǵaśaima, vanaima, hanaima, śrâvayaima;* mais il ne s'est point rencontré de forme en *ôima*. — Tr.

[3] Comparez les génitifs et les ablatifs en *ôis*, *ôiḍ* = sanscrit *ês*, et la particule *nôiḍ* «ne ... pas» = sanscrit *nêt*.

[4] Ce mot se trouve deux fois page 45. Une fois le texte donne la leçon fautive

sidéré comme un mot à part. Il faut remarquer, en effet, qu'à la fin des mots la diphthongue *ôi* est permise, surtout si elle est précédée d'un *y;* exemples : *yôi* « lesquels » = sanscrit ये *yê*, grec *οἵ*; *maidyôi* « in medio » (§ 196) = मध्ये *madyê;* *môi* « à moi », *tôi* et *twôi* « à toi », *hôi* « à soi » (à côté de *mê*, *tê*, *twê*, *hê*). De la forme *bûidyôimaidê* je ne voudrais donc pas conclure à des formes comme *barôimaidê*, encore moins à un actif *barôima*, car nous n'avons pas le *y* qui favorise la présence de *ôi*, et dans la dernière forme la désinence n'est pas assez étendue pour prendre l'apparence d'un mot à part. C'est pourquoi aussi à la troisième personne du verbe moyen en question, nous avons *bûidyaita*, et non *bûidyôita*[1].

§ 700. Exemples du potentiel dans les verbes zends de la première conjugaison principale.

A la troisième personne du pluriel, l'*a* de la diphthongue primitive *ai* s'est conservé ; mais l'*i* s'est changé en sa semi-voyelle *y*, à cause de la voyelle suivante. On a donc *barayĕn* en regard du grec *φέροιεν*, ce qui fait que pour la seule diphthongue grecque *οι* le zend présente tour à tour, dans le même mode, *ôi*, *ai* et *ay*.

Si les exemples de la troisième personne du pluriel sont nombreux, il n'en est pas de même pour la première personne du singulier[2]. Le seul exemple que je connaisse a perdu le signe personnel et se termine en *ôi*. C'est le mot *nĕmôi* qu'on trouve deux fois au commencement du chapitre XLVI du *Yaçna* : *kaṅm nĕmôi ṣaṅm*, qu'Anquetil traduit par : « quelle terre

bûidîôi maidê et l'autre fois *bûidyôi maêdê*. Voyez Burnouf, *Études sur la langue et les textes zends*, p. 270. Sur la longueur de l'*û*, voyez § 41.

[1] Vendidad-Sâdé, p. 45.

[2] Nous ne parlons ici que des verbes de la première conjugaison principale.

invoquerai-je?» et Spiegel par : «quel pays célébrerai-je?». Le sens est à peu près : «qualem celebrem terram?»[1]. La phrase suivante est : [Zend] *kuirâ nĕmôi ayêni,* qu'Anquetil traduit par «quelle prière choisirai-je?»[2].

Parmi les potentiels zends de la première conjugaison principale, je citerai encore *upa-ṣôiḍ* «qu'il frappe», de la racine *ṣan* (= sanscrit हन् *han*); après la suppression de *n,* la voyelle *a* est traitée comme si elle était la caractéristique de la première classe[3].

Mentionnons encore la forme [Zend] *śtĕrĕnaita* «qu'il répande», qui abrége l'*â* de la caractéristique *nâ* (neuvième classe); le thème verbal *śtĕrĕna* est ensuite traité comme s'il appartenait à l'une des quatre classes de la première conjugaison principale : ainsi, au potentiel, l'*a* final du thème est supprimé devant la diphthongue modale *ai.* On peut rapprocher, à cet égard, le latin *sternet* (§ 496).

§ 701. Exemples du potentiel dans les verbes zends de la seconde conjugaison principale.

Dans la seconde conjugaison principale, le potentiel zend est généralement d'accord avec le potentiel sanscrit, excepté à la troisième personne du pluriel, où nous n'avons pas la désinence

[1] Rapprochez *nĕmôi* du sanscrit *námas* «adoration» (racine *nam*).

[2] Spiegel (Avesta, II, p. 152) traduit par : «où dois-je aller priant?». Contrairement à une hypothèse autrefois exprimée par moi, j'adopte aujourd'hui la leçon que Westergaard, d'après un seul manuscrit, a introduite dans son texte. Ce savant lit *nĕmô* (au lieu de *nĕmôi*). Je traduis donc : «ubi adorationem faciam?», littéralement : «ubi [in] adorationem eam?». Rappelons que les verbes marquant le mouvement prennent souvent aussi en sanscrit le sens de «faire». [Spiegel et Justi admettent la même correction. Mais ils considèrent le premier *nemôi* comme un présent moyen. Comme exemple d'une première personne de potentiel, dans un verbe de la première conjugaison principale, Justi cite *ǵaidyaṅm* (Vendidad, III, 5), de la racine *ǵad* «invoquer». — Tr.]

[3] Comparez ce qui a été dit plus haut (§ 508) de la racine sanscrite *śtâ.*

us (§ 462)[1]. A la première personne du singulier, *yaim*[2] répond au sanscrit *yâm*, au grec *ιην*; ainsi *daidyaim* (§ 442) «que je place, que je crée» répond au sanscrit दध्याम् *dadyâm*, au grec *τιθείην*. A la deuxième personne, nous avons *yâo*[3] pour यास् *yâs*, *ιης*; exemple : *fra-mruyâo* «dicas» = प्रब्रूयास् *pra-brûyâs*. A la troisième personne, on a *yâḍ* = यात् *yât*, *ιη(τ)*; exemple : *kĕrĕnuyâḍ* «faciat» = कृणुयात् *kṛṇuyât* (forme védique).

Au pluriel, je ne connais pas d'exemple du potentiel proprement dit, pour les deux premières personnes de l'actif; mais il existe de nombreux exemples du précatif, qui a exactement le même sens[4]. Il diffère seulement du potentiel par la suppression des caractéristiques : on peut donc, de l'un de ces modes, déduire avec certitude les formes de l'autre. A la première personne du pluriel, nous avons, pour le précatif, la désinence *yâma* = sanscrit *yâsma* et grec *ιημεν*; exemple : *buyâma*[5] «que nous soyons» = sanscrit *bûyâsma*. Nous pouvons donc conclure à un potentiel *daidyâma*. A la deuxième personne du pluriel, le précatif fait *yata* (avec abréviation de la voyelle modale) = sanscrit *yâsta* et grec *ιητε*; exemples : *buyata* «que vous soyez» = भूयास्त *bûyâsta*; *dâyata* «que vous donniez» = दयास्त *dê-yâsta*, *δοίητε*. De ces formes je conclus que le potentiel a dû être *daidyata* = sanscrit *dadyâta*, grec *διδοίητε*. Remarquez que la syllabe *yâ* abrége sa voyelle : il est difficile d'admettre que cette différence entre la première et la seconde personne

[1] De même, à la troisième personne du pluriel moyen, la désinence assez énigmatique *ran* (§ 613) est remplacée en zend par une flexion plus en accord avec les règles ordinaires de formation. Nous y reviendrons plus loin.

[2] Voyez § 61.

[3] Voyez § 56[a].

[4] Le précatif est beaucoup plus fréquent en zend qu'en sanscrit.

[5] La racine *bû* abrége sa voyelle au précatif. Comparez Burnouf, *Yaçna*, notes, page 152.

provienne du hasard. Je suppose que la désinence *ta,* à cause de la muette initiale, a plus de poids que la désinence *ma,* qui commence par une liquide; la syllabe précédente aura été affaiblie pour compenser cette différence de pesanteur[1].

§ 702. Troisième personne du pluriel du potentiel zend. — Comparaison avec le sanscrit et le grec.

A la troisième personne du pluriel, la syllabe modale *yâ,* en se combinant avec la désinence personnelle *ĕn* (plus anciennement *an*), nous donne la forme *yaṅn* (pour *yân*)[2]. Devant la nasale finale, la seconde moitié de l'*â* long (= *a* + *a*) s'est donc changée en un son nasal faible, que l'on peut comparer à l'anousvâra sanscrit. Comme exemple, nous citerons le potentiel *nidaïtyaṅn* «qu'ils déposent»[3].

La racine *dâ* «donner» doit faire à la troisième personne du pluriel du précatif actif *dâyaṅn* ou peut-être, avec abréviation de la voyelle radicale, *dayaṅn,* ce qui est très-près du grec *δοῖεν*, au lieu que le sanscrit *dêyâsus* (pour *dêyâsant*) s'accorde mieux avec *δοίησαν*. Cette différence vient de ce que le sanscrit, comme nous l'avons déjà fait remarquer (§ 680), adjoint le verbe substantif à la racine[4]. Il est très-remarquable que le zend s'abstient absolument de prendre le verbe substan-

[1] Comparez § 480.

[2] Rapprochez la première personne du singulier *yâṅm* (pour *yâm*).

[3] On trouve aussi la leçon fautive *nidityaṅn.* Au sujet du *í* représentant un *d'* sanscrit, voyez § 637, remarque. Le second *i* de *nidaïtyaṅn* est dû à l'épenthèse (§ 41); comparez la forme moyenne *paiti ni-daïďîta* «qu'il dépose» = प्रति निदधीत *prati nidad'îta.*

[4] Excepté à la deuxième et à la troisième personne du singulier actif, où les formes *dêyâss*, *dêyâst* ont dû supprimer l'une des deux finales (§ 94); comme elles ont mieux aimé sacrifier le verbe auxiliaire que le caractère personnel, on a eu *dêyâs*, *dêyât* en regard du zend *dâyâo*, *dâyâd.*

tif : il en est de même à l'optatif grec, excepté pour la forme *δοίησαν* (à côté de *δοῖεν*).

§ 703. Restes du potentiel moyen, en zend.

A la troisième personne du singulier moyen, nous avons une forme *daitîta* « qu'il place » = sanscrit *dadîtá*, grec *τίθειτο*. La forme correspondante du pluriel est *daitita*, qui se distingue seulement du singulier par l'abréviation de la voyelle modale. Cette abréviation vient peut-être de la nasale qui, à une période plus ancienne de la langue, a dû suivre l'*i*. On peut donc supposer qu'il y a eu d'abord une forme *daitinta*; en grec, nous avons *τίθειντο* : si la voyelle radicale s'était perdue en grec comme elle a été supprimée en zend et dans le singulier sanscrit *dadîtá*, on aurait eu *τίθιντο*.

La forme *daitita* est fréquente en zend, surtout en composition avec *yauś*; les progrès de la grammaire zende ont mis hors de doute que *yauśdaitita* « purificent »[1] est un pluriel, quoique Anquetil le traduise toujours comme un singulier. Je supprime donc ce que j'ai dit à ce sujet dans la première édition de cet ouvrage.

§ 704. Restes du précatif moyen, en zend.

Je reconnais une deuxième personne du pluriel du précatif moyen dans la forme *dayadhwĕm*, que Burnouf traduit par « donnez » et qu'il considère probablement comme un impératif moyen[2]. Cette forme, qui ressemble assez au grec *δοῖσθε*, est importante en ce qu'elle nous montre que le précatif zend, pas plus au moyen qu'à l'actif, ne s'adjoint le verbe substantif. De même que l'actif *dayata* (= grec *δοίητε*), le moyen *dayadhwĕm* se rattache à la cinquième formation de l'aoriste sanscrit (*ádâ-m*

[1] Voyez § 637.

[2] *Yaçna*, notes, p. 38.

= *ἔδων*), au lieu que le précatif sanscrit *dâ-sî-ḋvám* appartient à la première formation[1].

Si toutefois l'on voulait voir dans le zend *dayaḋwĕm* « donnez » un véritable impératif, il faudrait supposer que la racine *dâ* a produit en zend un verbe de la quatrième classe : la syllabe *ya*, au lieu d'être l'exposant modal, serait alors la caractéristique de la classe. Mais je ne vois pas de raison suffisante pour admettre cette hypothèse.

§ 705. Formes correspondant à l'optatif aoriste grec (*τύποι*), dans le dialecte védique.

Le potentiel sanscrit et zend n'a qu'un seul temps. Mais le précatif est avec le potentiel dans le même rapport qu'est en grec l'aoriste second de l'optatif avec le présent du même mode. *Dê-yấs, dê-yất* (pour *dâ-yâs, dâ-yât*) est à *ádâs, ádât* ce qu'en grec *δοίης, δοίη* (pour *δωίης, δωίη*) est à *ἔδως, ἔδω*. Pour les précatifs comme *buḋyấs, buḋyất* il n'existe pas à l'indicatif de forme correspondante, parce que la cinquième formation de l'aoriste est bornée, en sanscrit, aux racines finissant par une voyelle[2]. Mais il est probable qu'à l'origine cette formation s'étendait aussi à des racines finissant par une muette; nous pouvons donc supposer qu'il y a eu anciennement des aoristes comme *ábuḋ-ma, áḃut* (pour *áḃut-s*), *áḃut* (pour *áḃut-t*), *ábuḋ-ma*, etc. auxquels appartiennent les précatifs tels que *buḋ-yấsam*.

Il n'est pas nécessaire de regarder comme des potentiels conjugués d'après la sixième classe les formes védiques telles que

[1] D'après le paradigme de *áyâsi*. Voyez § 544 et suiv. Comparez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 352.

[2] L'aoriste védique *ákar* « il fit », de la racine *kar, kṛ*, fait exception, à moins qu'on ne considère, avec les grammairiens indiens, *kṛ* comme la vraie racine. Mais nous avons vu (§ 1) que la forme primitive est *kar*.

vidêyam « sciam », *śakêyam* « possim », *gamêyam* « eam », *vôćêma* « dicamus »[1]. Ces formes, qui appartiennent à des verbes ne faisant point partie de la sixième classe, sont en quelque sorte les prototypes des aoristes optatifs grecs comme τύποιμι (plus anciennement τύποιν). Il les faut considérer comme des rejetons de l'aoriste de la sixième formation (*ávidam, áśakam, ágamam, ávôćam*) : la voyelle de liaison *a* s'est unie avec la voyelle modale *i*, exactement comme en grec la diphthongue οι, dans τύποιμι, renferme la voyelle de liaison ο[2] de ἔτυπ-ο-ν et la voyelle modale ι. A l'appui de cette explication, nous citerons surtout *vôćêma* « dicamus » : il n'existe pas de racine *vôć* à laquelle on puisse rapporter *vôćêma*, comme *bárêma* se rapporte à la racine *bar;* mais il existe bien un aoriste *ávôćam*[3], d'où est tirée la forme en question.

§ 706. Formes correspondant à l'optatif aoriste grec (τύψαι, λύσαι), dans le dialecte védique. — Comparaison avec le borussien.

Il y a aussi trace, dans le dialecte védique, de quelques formes qui présentent la même structure qu'en grec l'aoriste premier de l'optatif. Pâṇini[4] cite *taruśêma* qui, par le sens, équivaut à तरेम *tárêma* « transgrediamur », mais qui, par sa forme, dérive d'un indicatif aoriste comme *ádik-śam* = ἔδειξα (§ 555). Il y a seulement cette différence que le verbe auxiliaire ne vient point s'adjoindre immédiatement à la racine, mais qu'il insère une voyelle de liaison *u*, comme au futur védique *tar-u-śyáti* et dans quelques formes analogues[5].

Il est difficile de croire que तरुषेम *taruśêma* qui, considéré à

[1] Pâṇini, III, 1, scholie 86.

[2] A l'indicatif, cet ο alterne avec ε (ἔτυπ-ε-ς).

[3] Nous avons vu plus haut (§ 582) que *ávôćam* est une forme redoublée pour *a-va-ućam*, venant lui-même de *a-vavaćam*.

[4] III, 1, scholie 85.

[5] Voyez Benfey, Glossaire du Sâma-véda, p. 81.

part, semble une anomalie, ait été toujours seul de son espèce. Il est probable qu'à une époque plus ancienne, dont le grec a gardé un souvenir plus fidèle que le sanscrit, tous les aoristes de la seconde formation (§ 555) pouvaient donner naissance à un précatif. Ainsi *ádik-śam* (= ἔδειξα) aura donné *dik-śêyam* (= δείξαιμι), pluriel *dik-śêma* (= δείξαιμεν); dans ces formes, l'élément modal *yâ*, contracté en *i*, a produit une diphthongue avec la voyelle précédente, comme nous l'avons vu plus haut pour *b̔ár-ê-y-am* (= φέρ-οι-μι), *b̔ár-ê-ma* (= φέρ-οι-μεν).

Avec les formes grecques comme τύπ-σαι, λύ-σαι (troisième personne du singulier de l'aoriste premier de l'optatif) et avec le védique *tar-u-śêma*[1], s'accordent très-bien les formes borussiennes comme *da-sai* « qu'il donne »[2], *boû-sai* « qu'il soit », *galb-sai* « qu'il aide ». Par l'altération de l'*a* en *e*, le *sai* borussien (= grec σαι) est devenu *sei* : de là les formes *bau-sei* « qu'il soit », *sei-sei* « qu'il soit », *au-da-sei* « qu'il arrive ». Enfin, par la suppression de l'*i* final, on a eu *se* dans *da-se* « qu'il donne », *bou-se* « qu'il soit », *galb-se* « qu'il aide », *tussî-se* « qu'il se taise ». La forme *si*, dans *po-kûn-si* « qu'il préserve », *eb-signâ-si* « qu'il bénisse », provient de *sai* ou de *sei*, par la suppression de la première partie de la diphthongue. Quant à la forme *-su*, dont il n'existe qu'un seul exemple, savoir *mukinsusin* « discat » (littéralement « se doceat »), elle ne peut provenir que de *sa*(*i*) par l'affaiblissement de l'*a* en *u*[3].

Cette forme d'aoriste optatif reste bornée, en borussien, à la troisième personne du singulier, laquelle sert en même temps pour le pluriel (*busei* « qu'ils soient »). A la deuxième personne du singulier, on aurait pu s'attendre à avoir des formes comme

[1] Abstraction faite, bien entendu, de la voyelle de liaison *u*. La troisième personne du singulier serait *tar-u-śêt*.

[2] Voyez mon mémoire Sur la langue des Borussiens, p. 28 et suiv.

[3] Comparez *asmu* « je suis », pour *asmai* (§ 448).

da-sais (comparez grec *λύ-σαις*); il est probable que des formes de ce genre ont effectivement existé à l'origine.

§ 707. L'imparfait du subjonctif, en latin, est un temps composé.

On pourrait être tenté de voir dans l'imparfait du subjonctif latin la même formation que dans les aoristes grecs comme *δεί-ξαιμεν*[1] et dans l'aoriste védique *taruśêma*. Il est certain qu'entre le latin *stâ-rêmus* et le grec *στή-σαιμεν* il y a une ressemblance frappante, car le *r* représente un ancien *s* (comparez *eram*, pour *esam*) et l'*ê* est une contraction pour *ai* (comparez l'*ê* = *ai* de *amêmus, legêmus*). Cependant, je m'en tiens, au sujet de *stâ-rem* et des formes analogues, à l'opinion que j'ai exprimée dans mon premier ouvrage[2]; je les regarde comme des formations nouvelles, appartenant en propre à la langue latine.

Nous remarquons, en effet, qu'en regard de l'indicatif *stâ-bam*, qui est un composé de date relativement récente, nous devrions avoir un subjonctif *stâ-bem* (pour *stâ-baim*); ou, inversement, l'indicatif correspondant à *stâ-rem* devrait être *stâ-ram* (pour *stâ-eram*). Mais la langue latine, qui disposait de deux racines[3] pour exprimer l'idée d'être, s'est servie de l'une à l'indicatif et de l'autre au subjonctif : par suite, la symétrie entre *sta-bam* et *sta-rem* s'est trouvée, jusqu'à un certain point, rompue, et le *r* de *starem* a l'air de participer à l'expression de la relation modale, quoique en réalité cette expression réside uniquement dans l'*i* que renferme la diphthongue *ê*.

Personne ne refusera de croire que *possem* (venant de *potsem*) ne renferme, au même titre que *pos-sum* et *pot-eram*, le verbe substantif réuni avec *pot*. Mais si l'on accorde que *pos-sem* soit une formation nouvelle, appartenant en propre au latin, il fau-

[1] La forme correspondante, en sanscrit, serait *dikśêma*.

[2] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 98.

[3] Les racines *bhû* et *as* (§ 509). — Tr.

dra en dire autant pour son analogue *es-sem* (venant de *ed-sem*) « que je mangeasse », ainsi que pour l'archaïque *fac-sem*[1], car si ces formes étaient dérivées du parfait *fêci*, on aurait eu *fexem, fexim*. Dans *possem, essem* et *fac-sem*, l'ancien *s* du verbe auxiliaire s'est conservé; après un *r* ou un *l*, il s'est assimilé à la liquide précédente (*fer-rem, vel-lem*). Entre deux voyelles, il s'est changé en *r*, et c'est là le cas le plus fréquent, puisque l'imparfait a droit à la voyelle caractéristique de la classe. C'est ainsi qu'on a eu *leg-e-rem, dic-e-rem* (pour *leg-i-rem, dic-i-rem*). Au contraire, si l'imparfait du subjonctif avait la même origine que l'aoriste de l'optatif en grec, nous devrions nous attendre à avoir *dixem* (= *δείξαιμι*, pour *δείξαιν*), au lieu de *dic-e-rem*.

Les formes *es-sem* « que je mangeasse » et *fer-rem* sont régulières, car elles ne prenaient point originairement la voyelle caractéristique, comme nous le voyons encore par les formes *ê-s, es-t, es-tis* = sanscrit *át-si, át-ti, at-tá; fer-s, fer-t, fer-tis* = sanscrit *bíbár-śi, bíbár-ti, bibr̥-tá*. Il n'y a donc aucune raison pour faire venir *fer-rem* de *fer-e-rem*, par la suppression d'un *e*; il faudrait, au contraire, expliquer *fer-e-rem*, si cette forme existait, en disant que ce verbe, par l'insertion d'un *e*, s'est introduit dans la classe de conjugaison la plus usitée, comme effectivement à côté de *es-sem* nous avons *ed-e-rem*.

§ 708. L'imparfait du subjonctif *essem* « que je fusse », en latin.

Mais comment expliquer *es-sem* « que je fusse », au lieu duquel, pour correspondre à l'indicatif *eram*, nous devrions avoir *erem*?

Remarquons que *eram* est pour *esam* (= sanscrit *ấsam*, § 532): c'est de cette forme primitive *esam* qu'est sortie la forme *esem*

[1] *Fac-sem* est un imparfait du subjonctif, au moins quant à la forme, de même que *fac-sim* est un présent.

(pour *esēm*), par l'insertion de la voyelle modale *i*[1]. Une fois que *esem* fut dérivé de *esam,* la forme primitive a pu, dans le cours du temps, céder au penchant qu'a la langue latine de changer en *r* un *s* placé entre deux voyelles, sans que pour cela la forme dérivée *esem* dût nécessairement suivre cet exemple; car le changement en *r* d'un *s* placé entre deux voyelles n'est pas en latin une règle absolue. On a donc eu, à l'indicatif, *eram* et, au subjonctif, *esem;* la sifflante que le subjonctif a gardée ayant été plus tard redoublée, on obtint *essem.* Nous observons une opposition de même nature, quoique en sens inverse, dans le vieux haut-allemand *was* «j'étais» et *wâri* «que je fusse»[2].

Quant au redoublement de la lettre *s* dans *essem,* je crois pouvoir l'expliquer par le même principe qui fait qu'en grec, dans la langue épique, les consonnes les plus faibles (à savoir les liquides et σ) sont quelquefois redoublées, et qui veut que le ρ le soit toujours dans certaines positions. En sanscrit, un *n* final précédé d'une voyelle brève est toujours redoublé si le mot suivant commence par une voyelle. Conséquemment, si nous admettons que le redoublement de *s,* dans *essem* et *esse,* est, comme je le crois, purement euphonique, nous en pourrons surtout rapprocher les aoristes grecs tels que ἐτέλεσσα, car ici le σσ appartient également au verbe substantif. Au sujet du futur ἔσσομαι, je renvoie le lecteur au § 655.

On pourrait toutefois proposer une autre explication, d'après laquelle le redoublement de *s,* dans *essem,* aurait sa justification étymologique[3]. Nous avons vu précédemment (§ 707) que *esem*

[1] L'*a*, en se contractant avec l'*i*, est devenu *ē*, comme nous l'avons vu pour *amem* (§ 690).

[2] Ici l'affaiblissement de *s* en *r* a pour cause l'accroissement du nombre des syllabes (§ 612).

[3] Cette seconde explication me paraît moins vraisemblable que la première.

(venant de *esam*) s'est abrégé en *sem,* devenu plus tard *rem,* et qu'il s'est adjoint sous l'une de ces deux formes aux verbes attributifs : il est possible que dans cette position on ait cessé d'en sentir la vraie valeur, et que *sê, rê* aient été pris pour des exposants de la relation modale; alors la racine *es* se serait combinée avec elle-même, et *es-sem* signifierait « que je fusse étant », comme nous avons *es-sem* « que je fusse mangeant » et *pos-sem* « que je fusse pouvant ».

Il se peut aussi que l'analogie de *es-sem* « que je mangeasse » et de *pos-sem,* ainsi que de *ferrem* et de *vellem,* ait agi sur notre forme *essem* « que je fusse »; la langue aurait alors redoublé le *s* de *essem,* à l'exemple de ces verbes et sans se rendre un compte bien net de ce qu'elle faisait.

Quoi qu'il en soit, on peut regarder *essem*, ainsi que la forme qui a dû précéder, *esem,* comme de création nouvelle, car ni en sanscrit ni en grec l'imparfait ne sort de l'indicatif[1]. Le terme de comparaison le plus proche qu'on puisse trouver pour l'imparfait du subjonctif latin, c'est l'aoriste de l'optatif en grec : *esem* est sorti de *esam* (*eram*), comme τύψαιμι (pour τύψαιν) de ἔτυψα(μ).

§ 709. Parfait du potentiel, dans le dialecte védique et en ancien perse. — Le parfait de l'optatif en grec.

Dans le dialecte védique, il y a des potentiels redoublés tels que : *sasṛǵyât, vavṛtyât, babûyât, ǵagamyâm, ǵagamyât;* et au moyen : *vavṛtîta, vavṛtîmahi, śuśucîta, duduvîta*[2]. D'accord avec Westergaard[3], je crois aujourd'hui devoir les expliquer comme des parfaits du potentiel[4]. Comme tels, ils s'accordent très-bien

[1] Abstraction faite du *lêṭ* védique (§ 713).

[2] Benfey, Grammaire sanscrite développée, p. 380.

[3] *Radices sanscritæ.*

[4] Je prenais autrefois ces formes pour des intensifs et j'expliquais, par exemple,

avec les prétérits du subjonctif dans les langues germaniques; on peut notamment rapprocher les premières personnes gothiques comme *haihait-jau* «que j'appelasse» des formes védiques comme *ǵagam-yâm*. En regard de *bundjau* (pour *baibundjau*) «que je liasse», on pourrait s'attendre à trouver dans le sanscrit védique *babandyâm*. A l'égard de la signification, il n'y a plus de différence, dans les Védas, entre les parfaits et les présents du potentiel : ainsi *babû-yât* veut dire «qu'il soit»[1]. Mais c'est probablement le résultat d'une confusion. En ancien perse, au contraire, dans l'inscription de Béhistoun[2], nous trouvons *ćakriyâ* avec le sens d'un prétérit[3].

A la différence des formes correspondantes en sanscrit, en ancien perse et en germanique, les parfaits de l'optatif, en grec, conservent la voyelle de liaison du parfait de l'indicatif; mais l'*α* se change en *ο*, lequel, en se combinant avec la voyelle modale, produit la diphthongue *οι*, comme au présent et à l'aoriste second. A la troisième personne du singulier, au lieu de *τετύφοι*, on aurait dû s'attendre à avoir, d'après la formation sanscrite, *τετυφίη*; dans le dialecte védique, la forme correspondante eût été *tutupyât*, s'il nous était resté un potentiel parfait de la racine *tup* «frapper, tuer».

sasrǵ-yât comme étant pour *sâsrǵ-yât*. Mais le redoublement irrégulier de la forme *babûyât* (*ba* au lieu de *bu*) s'accorde mieux avec le parfait *babûva* (venant de *babû-a*) «je fus» qu'avec l'intensif *bôbû-yât*, qui frappe du gouna la syllabe réduplicative.

[1] Rig-véda, I, xxvii, 2.

[2] Colonne I, ligne 50.

[3] «Il n'y avait pas un homme, ni Perse, ni Mède, ni quelqu'un de notre race, qui aurait fait ce Gaumata, le mage, privé de la puissance.» L'*i* de *ćakriyâ* s'explique comme celui du pâli *rattiy-añ*, *rattiy-â* (§ 202). Quant à la suppression de la voyelle radicale (*ćakriyâ* pour *ćakariyâ*), comparez en sanscrit les parfaits de l'indicatif tels que *ǵagmuḿ* (§ 606, remarque).

§ 710. Parfait du subjonctif, en latin.

En latin, les parfaits du subjonctif comme *amave-rim* (pour *amavi-sim*) sont indubitablement de formation nouvelle : le thème du parfait est joint avec *sim* « que je sois ». Le *s*, placé entre deux voyelles, s'est altéré en *r*, et à cause de ce *r* l'*i* de *amavi, amavi-sti* est devenu *e*[1]. On pourrait, au besoin, diviser aussi de cette façon : *amav-erim*, puisque *sim* est pour *esim*, comme *sum* est pour *esum*. Mais cette supposition me paraît moins vraisemblable, puisque déjà à l'état simple nous trouvons *sim*, et non *esim*, et que l'*e*, à plus forte raison, a dû être supprimé en composition; on sait d'ailleurs que le changement de l'*i* en *e*, devant un *r*, est conforme aux habitudes du latin.

§ 711. Tableau du potentiel et du précatif.

Nous faisons suivre le tableau du potentiel et du précatif, en sanscrit et en zend, avec les modes qui y correspondent dans les langues de l'Europe :

POTENTIEL.

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Ancien slave.
dadyắm[2]	*daidyaṅm*[3]	διδοίην	*duim*[4]	.....	.....
dadyắs	*daidyâo*	διδοίης	*duîs*	.....	*daṣdĭ*[5]
dadyắt	*daidyâḍ*	διδοίη	*duit*	*dűdie*[6]	*daṣdĭ*
daditá[7]	*daidîta*	διδοῖτο[8]	.....	.....	.....

[1] Comparez § 707.

[2] Pour *dadâyâm* (§ 672).

[3] Voyez ci-dessus, page 28, note 9. Comparez § 701.

[4] Voyez § 674.

[5] Voyez § 677.

[6] Voyez § 684.

[7] Pour le moyen, je ne mets ici que la troisième personne du singulier et du pluriel. Je renvoie, pour les autres personnes, à ce qui a été dit des désinences du moyen (§§ 466 et suiv.).

[8] Voyez § 673.

DUEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Lithuanien.	Ancien slave.
dadyâva	....	....	.....	.....	*daṡdivê*
dadyâtam	....	διδοίητον	.....	.....	*daṡdita*
dadyâtâm	....	διδοιήτην	.....	.....	*daṡdita*

PLURIEL.

dadyâma	*daidyâma*	διδοίημεν	*duîmus*	.....	*daṡdimŭ*
dadyâta	*daidyata*[1]	διδοίητε	*duîtis*	.....	*daṡdite*
dadyús[2]	*daidyañn*[3]	διδοῖεν	*duint*	.....	....[4]
dadîrán[5]	*daidita*[6]	διδοῖντο	.....	.....	.....

SINGULIER.

Sanscrit. Actif.	Sanscrit. Moyen.	Latin.	Gothique.	Vieux h.-allemand.	Anc. slave.
adyâm	*adîyá*[7]	*edim*[8]	*êtjau*[9]	*âzi*	.....
adyâs	*adîtâs*	*edîs*	*êteis*	*âzîs*	*jaṡdĭ*[10]
adyât	*adîtá*	*edit*	*êti*	*âzi*	*jaṡdĭ*

DUEL.

adyâva	*adîváhi*	.....	*êteiva*	.....	*jaṡdivê*
adyâtam	*adîyâtâm*	.....	*êteits*	.....	*jaṡdita*
adyâtâm	*adîyâtâm*	.....	.....	.....	*jaṡdita*

[1] Voyez § 701.

[2] Voyez § 462.

[3] Voyez § 702.

[4] Voyez § 678.

[5] Voyez § 613.

[6] Voyez § 703.

[7] Dans le sanscrit tel qu'il nous est parvenu, le moyen de *ad* n'est plus usité; mais nous le donnons ici d'après l'analogie d'autres verbes.

[8] Voyez § 674.

[9] Voyez § 676.

[10] Voyez § 677.

PLURIEL.

Sanscrit. Actif.	Sanscrit. Moyen.	Latin.	Gothique.	Vieux h.-allemand.	Anc. slave.
adyấma	*adîmáhi*	*edîmus*	*êteima*	*âzîmês*	*jaşdimŭ*
adyấta	*adîdvám*	*edîtis*	*êteith*	*âzît*	*jaşdite*
adyús	*adîrán*	*edint*	*êteina*	*âzîn*	.... [1]

PRÉCATIF.

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Arménien.
dêyấsam [2]	*dâyañm* [3]	δοίην	տաց *taż* [4]
dêyấs	*dâyâo*	δοίης	տացես *tażes*
dêyất [5]	*dâyâḍ*	δοίη	տացէ *tażê*

DUEL.

dêyấsva	....	....	....
dêyấstam	....	δοίητον	....
dêyấstâm	....	δοιήτην	....

PLURIEL.

dêyấsma	*dâyâma*	δοίημεν	տացուք *tażuq*
dêyấsta	*dâyata* [6]	δοίητε	տաջիք *tagiq*
dêyấsus	*dâyann*	δοῖεν, δοίησαν	տացեն *tażen.*

[1] Voyez § 678.

[2] Pour *dâyấsam* (§ 705).

[3] Le texte zend donne *dyañm*. Mais je crois pouvoir rétablir la forme plus ancienne *dâyañm* (§ 680).

[4] Voyez § 183[b], 2.

[5] Voyez § 702.

[6] Pour *dâyâta* (§ 701).

POTENTIEL.

SINGULIER.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	V. haut-allemand.	Anc. slave.
b́árê-y-am[1]	*barôi*[2]	(*φέροι-ν*)[3]	*feram*[4]	*baira-u*[5]	*bëre*[6].	. . . . .
b́árê-s	*barôi-s*[7]	*φέροι-ς*	*ferê-s* *ferâ-s*	*bairai-s*	*bërê-s*	*beri*[8]
b́árê-t	*barôi-d̤*	*φέροι-(τ)*	*fere-t* *fera-t*	*bairai*	*bëre*	*beri*
b́árê-ta	*barai-ta*	*φέροι-το*	. . . . . .	*bairai-th* *barai-dau*	. . . . . .	. . . . .

DUEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	V. haut-allemand.	Anc. slave.
b́árê-va	. . . .	. . . .	. . . . . .	*bairai-va*	. . . . . .	*berêvê*
b́árê-tam	. . . .	*φέροι-τον*	. . . . . .	*bairai-ts*	. . . . . .	*berêta*
b́árê-tâm	. . . .	*φεροί-την*	. . . . . .	. . . .	. . . . . .	*berêta*

PLURIEL.

Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.	V. haut-allemand.	Anc. slave.
b́árê-ma	*barai-ma*[9]	*φέροι-μεν*	*ferê-mus* *ferâ-mus*	*bairai-ma*	*bërê-mês*	*berêmŭ*
b́árê-ta	*barai-ta*	*φέροι-τε*	*ferê-tis* *ferâ-tis*	*bairai-th*	*bërê-t*	*berête*
b́árê-y-us	*baray-ĕn*	*φέροι-εν*	*fere-nt* *fera-nt*	*bairai-na*	*bërê-n*	. . . .
b́árê-ran	. . . .	*φέροι-ντο*	. . . . . .	*bairai-ndau*[10]	. . . . . .	. . . . .

SINGULIER.		PLURIEL.	
Sanscrit.	Latin.	Sanscrit.	Latin.
tíṡṭê-y-am	*ste-m*	*tíṡṭê-ma*	*stê-mus*
tíṡṭê-s	*stê-s*	*tíṡṭê-ta*	*stê-tis*
tíṡṭê-t	*ste-t*	*tíṡṭê-y-us*	*ste-nt.*

[1] Voyez §§ 688 et 689.

[2] Voyez § 699.

[3] Voyez § 689.

[4] Voyez §§ 691, 692 et 693.

[5] Voyez § 694.

[6] Voyez § 694.

[7] Voyez § 699.

[8] Voyez § 696.

[9] Voyez § 699.

[10] Voyez § 468.

§ 712. Le présent du subjonctif des verbes faibles, en gothique et en vieux haut-allemand.

Au sujet du subjonctif gothique, il nous reste encore à faire observer que les verbes faibles qui ont contracté la caractéristique sanscrite *aya* en *ô* (= *a* + *a*)[1] sont incapables de marquer la relation modale : en effet, l'*i* ne peut se réunir en gothique à un *ô* précédent; partout où nous devrions avoir *ôi,* l'*i* est absorbé par l'*ô*. Conséquemment *frijôs* signifie aussi bien «ames» que «amas»; dans le premier cas, il est pour *frijôis*[2]. Au pluriel, *frijôth* signifie aussi bien «ametis» que «amatis». A la troisième personne du singulier, *frijô* «amet» (pour *frijôith*) se distingue de *frijôth* «amat»; mais cette distinction n'a rien d'organique : elle vient de ce que le subjonctif a perdu la désinence personnelle (§ 432).

En vieux haut-allemand, les formes de subjonctif comme *salbôe, salbôês, salbôêmês* sont inorganiques, car l'*ê,* qui est une contraction pour *ai* (§ 78), n'aurait ici sa raison d'être que s'il contenait l'*a* de la caractéristique; mais cet *a* se trouve déjà renfermé dans l'*ô* (= अय *aya*)[3]. Il ne reste donc pas d'*a* qui, en se contractant avec la voyelle modale *i,* ait pu donner un *ê*. C'est par abus que l'*ê,* qui avait sa raison d'être dans d'autres classes verbales, a pénétré dans celle qui nous occupe.

[1] Voyez § 109[a], 6.

[2] Je ne crois pas qu'il faille aussi à l'indicatif expliquer *salbôs* comme étant pour *salbôis*, et, à la première personne, *salbô* comme étant pour *salbôa.* En effet, dans *vig-a-', vig-i-s, vig-i-th* (§ 508), l'*a* et l'*i* ne servent pas à l'expression de la personne : ils représentent la syllabe caractéristique de la première classe, exactement comme dans *salb-ô-', salb-ô-s, salb-ô-th*, l'*ô* est la caractéristique de la dixième classe insérée entre la racine et la désinence. Les flexions personnelles sont donc tout aussi complètes dans le second verbe que dans le premier.

[3] Les deux *a* de *aya*, en se contractant après la suppression de la semi-voyelle, ont produit un *ô* (§ 109[a], 6).

Au contraire, dans les formes comme *habêês* «que tu aies», *habêêmês* «que nous ayons», les deux voyelles longues figurent à juste titre : le premier *ê* représente les deux premiers éléments de la caractéristique अय *aya*[1]; le second *ê* en représente le dernier *a* fondu avec la voyelle modale *i*. Ainsi dans *var-manêês* «que tu méprises», comparé au sanscrit *mânáyês* et au latin *moneâs*[2], le second *ê* correspond à l'*ê* sanscrit[3] et à l'*â* latin; le premier *ê*, au contraire, représente le *ay* sanscrit et l'*e* latin.

Comme le gothique ne met jamais la diphthongue *ai* deux fois de suite, la deuxième personne *habais* «que tu aies» est moins bien conservée que la forme correspondante *habêês* en vieux haut-allemand. A la deuxième personne *habais*, le gothique ne distingue pas le subjonctif de l'indicatif.

§ 713. Le lêṭ ou subjonctif sanscrit.

Le dialecte védique a un mode qui manque au sanscrit classique et qui, même dans les Védas, est assez faiblement représenté : les grammairiens indiens l'appellent *lêṭ*[4]. Lassen en a rapproché avec raison le subjonctif grec; de même, en effet, que λέγ-ω-μεν, λέγ-η-τε, λέγ-ω-μαι, λέγ-η-ται, λέγ-ω-νται se distinguent seulement de λέγ-ο-μεν, λέγ-ε-τε, λέγ-ο-μαι, λέγ-ε-ται, λέγ-ο-νται par l'allongement de la voyelle caractéristique, de même, dans le dialecte védique, nous avons les formes *pát-â-ti* «qu'il tombe» à côté de *pát-a-ti* «il tombe», *gṛh-yấ-ntâi* «qu'ils soient pris» à côté de *gṛh-yá-ntê* «ils sont pris». Il faut remarquer que dans la forme *gṛh-yấ-ntâi*, non-seulement la caractéristique est allongée, mais la diphthongue finale est ren-

[1] A l'indicatif *hab-ê-m, hab-ê-s*, les deux premiers éléments de अय *aya* sont seuls représentés (§ 109[a], 6).

[2] *Moneâs* est pour *moneais* (§ 691).

[3] On a vu (§ 109[a], 6) que, dans les formes prâcrites comme *cintêmi*, le *ay* sanscrit se contracte également en *ê*.

[4] Voyez § 428.

forcée. On observe un fait analogue aux premières personnes de l'impératif moyen, lesquelles, en général, tiennent de plus près au lêṭ qu'aux autres personnes de l'impératif : nous avons, par exemple, *bibárâmahâi* « que nous portions », à côté de l'indicatif *biḃrmáhê* « nous portons ». Du reste, on se contente aussi, au lêṭ moyen, du seul allongement de la voyelle *a* qui précède les désinences personnelles en *ê*; exemple : *mâdáyâsê* « que tu t'enivres », *mâdáyâtê* « qu'il s'enivre »[1].

Remarque. — La première personne plurielle de l'impératif, en gothique, appartient au subjonctif. — L'identité de formation qu'on observe, en sanscrit, entre les premières personnes de l'impératif et le subjonctif[2], nous conduit à la constatation d'un fait analogue en gothique. Dans cette langue, nous avons à la première personne du pluriel de l'impératif la forme *bair-a-m* « que nous portions »[3] = sanscrit *ḃár-â-ma*, zend *bar-â-ma*, grec *φέρ-ω-μεν*. Il est vrai qu'il n'y a aucune différence extérieure entre cette forme *bair-a-m* et la première personne du pluriel de l'indicatif. Mais, pour rendre un subjonctif grec[4], Ulfilas n'aurait certainement pas employé *vis-a-m* (= sanscrit *vás-â-ma* « que nous habitions »), si l'ancienne signification impérative ou subjonctive ne s'était pas conservée dans cette forme : il aurait plutôt eu recours au mode qui correspond au potentiel sanscrit et à l'optatif grec. C'est ainsi que, pour rendre le grec *φέρετε*, il n'aurait pas (comme il l'a fait) mis *bair-i-th*, lequel est extérieurement semblable à la seconde personne du pluriel de l'indicatif : il aurait probablement employé *bair-ai-th* = sanscrit *ḃár-ê-ta*, grec *φέρ-οι-τε*.

[1] Voyez Benfey, Grammaire sanscrite développée, p. 365.

[2] Cette identité, que j'avais déjà reconnue dans la première édition de cet ouvrage (p. 979), a été admise depuis par Curtius (Formation des temps et des modes, p. 241 et suiv.).

[3] *Bairam* n'est pas dans Ulfilas; mais on y trouve des formes analogues. Grimm avait déjà cité des exemples de la première personne plurielle de l'impératif dans la première édition de sa Grammaire allemande (I, p. 411), et le nombre de ces exemples a été accru depuis par Von der Gabelentz et Löbe, Grammaire gothique, page 88, remarque 4.

[4] Luc, xv, 23.

§ 714. Imparfait du lêṭ, en sanscrit et en zend.

En grec, l'imparfait ne sort pas de l'indicatif; mais dans le sanscrit védique l'imparfait possède aussi un lêṭ. Il en est de même pour le zend, qui fait un emploi très-fréquent de ce mode, et surtout à l'imparfait, auquel il donne toutefois la signification d'un subjonctif présent. Nous avons, par exemple, [zend] *ćar-â-ḍ* «qu'il aille», venant de l'indicatif *ćar-a-ḍ* «il allait»; [zend] *van-â-ḍ* «qu'il détruise», venant de l'indicatif *van-a-ḍ* «il détruisait»; [zend] *pat-añ-n* «qu'ils volent»[1]; [zend] *bar-añ-n* «qu'ils portent». Les formes de l'indicatif seraient *pat-ĕ-n, bar-ĕ-n* (pour *pat-a-n, bar-a-n*).

Dans les Védas nous avons: *b'arât* «qu'il apporte», venant de l'indicatif *áb'arat* «il apportait»; *praćôdayât* «qu'il excite», venant de l'indicatif *ápraćôdayat* «il excitait»; *vadân* «qu'ils disent», venant de l'indicatif *ávadan* «ils disaient».

§ 715. Parenté du subjonctif et du potentiel. — Nuance de signification qui les distingue.

Je crois reconnaître que le potentiel et le précatif sanscrits, ainsi que les modes qui s'y rattachent dans les idiomes congénères, ont été formés d'après le principe du lêṭ ou subjonctif. De même que le subjonctif allonge l'*a* caractéristique (§ 713), le verbe auxiliaire qui est contenu dans le potentiel et le précatif a un *â* long devant les désinences personnelles; nous avons, par exemple, en sanscrit, *dad-yất* et *dê-yất,* en zend *daid'-yâḍ* et *dâ-yâḍ,* en grec *διδο-ίη* et *δο-ίη*. Je suppose que ces formes signifient proprement «qu'il veuille donner»; j'y vois, en quelque sorte, une variété plus respectueuse du lêṭ ou sub-

[1] Pour *pat-ân* (§ 702).

jonctif. Entre les deux modes, la nuance serait la même qu'entre « [je désire] qu'il veuille donner » et « [je désire] qu'il donne »[1].

A l'appui de cette explication, nous rappellerons que le futur, qui prend le même verbe auxiliaire (§ 670), a un *a* bref devant les désinences personnelles. C'est qu'en effet le futur *dâ-syáti* énonce simplement un fait : il signifie « il veut donner » ou, plus exactement, « il veut être donnant ». Le verbe auxiliaire « vouloir » n'est pas employé ici par déférence, mais pour marquer que l'action ne se fait pas présentement[2].

§ 716. Formation du lêṭ.

Nous venons de voir que, pour former le lêṭ ou subjonctif, le dialecte védique allonge l'*a* de l'indicatif : quand l'indicatif ne contient point d'*a*, le lêṭ en insère un. C'est ainsi qu'à l'aoriste *áb'ût* « il était » répond le subjonctif *b'uvat* « qu'il soit »[3]; à *ákar*[4] « il fit » répond *karat* « qu'il fasse ». De la troisième formation de l'aoriste dérivent des formes de lêṭ telles que *gôśiśat* « qu'il favorise », *pra... târiśat* « qu'il étende », *sâviśat* « qu'il engendre », *mandiśat* « qu'il réjouisse »; dans une période plus ancienne de la langue, quand deux consonnes de suite pouvaient encore se trouver à la fin du mot, on a dû avoir à l'indicatif *ágôśiśṭ, átâriśṭ, ásâviśṭ, ámandiśṭ*[5]. Le lêṭ correspondant provient donc de l'insertion d'un *a* entre la sifflante du verbe substantif et la désinence personnelle[6].

[1] On a vu plus haut (§ 670) que dans la syllabe *yâ* de *dad-yâ-t*, l'auteur reconnaît le verbe *î* « désirer, vouloir », qui, frappé du gouna, fait *ya*. — Tr.

[2] C'est une négation du présent, mais moins énergique que l'*a* privatif des prétérits augmentés (§ 537 et suiv.).

[3] L'augment étant supprimé, la forme en question perd son sens de prétérit; il en est de même pour l'aoriste du potentiel et de l'impératif.

[4] Pour *ákart* (§ 94); c'est un aoriste de la cinquième formation, laquelle est plus fréquente dans les Védas que dans le sanscrit classique.

[5] Comparez les formes de pluriel et de duel comme *ágôśiśva*, *ágôśiśṭa*.

[6] Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 442, et Benfey, Grammaire sans-

De *cikêt-ti* «il connaît» (racine *kit*, classe 3) vient *cikêtati* «qu'il connaisse». On a de même, en ancien perse, *ahatiy* «qu'il soit», en regard de *astiy* «il est»[1].

De l'aoriste, le dialecte védique tire aussi des subjonctifs ayant les désinences du présent, tels que *karati* «qu'il fasse»[2], formé de *ákar*. Il se contente même de joindre les désinences personnelles du présent au thème de l'aoriste; exemple : *vivôcati* «qu'il annonce», formé de *vyavôcat* «il annonça»[3].

Remarque. — Le subjonctif latin correspond-il au lêṭ sanscrit? — Le subjonctif des trois dernières conjugaisons latines présente une certaine analogie avec le lêṭ védique et avec le mode correspondant en zend, ainsi qu'avec les premières personnes de l'impératif actif dans ces deux langues[4]. Ainsi *fer-a-t* (pour *fer-â-t*) ressemble beaucoup au védique *bar-â-t* (§ 714) «qu'il porte»[5]; de même, *fer-a-nt* (pour *fer-â-nt*) s'accorde avec *bár-â-n*[6] «qu'ils portent», et *fer-â-mus* avec *bár-â-ma* «que nous portions». Mais ces analogies sont purement apparentes, si nous avons eu raison de rapporter le subjonctif latin au potentiel sanscrit (§ 691 et suiv.)[7]. A l'appui de mon opinion qu'il s'est perdu un *i* après l'*a* du subjonctif latin, et que cet *a* a été allongé par compensation, je rappellerai les datifs latins comme *populoi Romanoi* (§ 177), devenus plus tard *populô Romanô*. Par une rencontre fortuite avec le latin, l'ancien saxon, dont le subjonctif présent correspond d'ailleurs également au potentiel sanscrit, a supprimé l'*i* de la diphthongue *ai*

crite développée, p. 365, où l'on trouve aussi le lêṭ *asas* «que tu sois», *asat* «qu'il soit», venant d'un ancien indicatif *âs-s*, *âs-t*. Le sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, a, au lieu de ces dernières formes, *âsîs*, *âsît*, védique *âs* (§ 532).

[1] Inscription de Béhistoun, IV, 38. Le स् *s* en ancien perse reste *s* devant un *t*; mais devant une voyelle il devient *h*.

[2] Rig-véda, I, xlvi, 6.

[3] Rig-véda, I, cv, 4. — Le *vi* de *vivôcati* est un préfixe.

[4] On vient de voir (§ 713) que ces personnes peuvent être rapportées au lêṭ.

[5] Au présent *bár-â-ti*. Comparez la forme *pat-â-ti* «qu'il tombe» (§ 713).

[6] Rapprochez *vad-â-n* (§ 714).

[7] Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 695) et Curtius (Formation des temps et des modes, p. 264) sont d'une autre opinion.

et allongé l'*a* précédent[1], ou bien il a contracté en *ê* les deux éléments de la diphthongue; on a, par exemple, *bërâs* ou *bërês* = sanscrit *b'árês* (pour *b'arais*), vieux haut-allemand *bërês*, latin *feras* ou *ferês*[2]. Rappelons enfin qu'en latin le *m* de la première personne n'est resté, sauf *sum* et *inquam*, que dans les formes secondaires (§ 431); or, c'est à ces formes qu'appartient le potentiel sanscrit. Si donc *ferâs*, *ferâmus*, *ferâtis* correspondaient à *φέρῃς*, *φέρωμεν*, *φέρητε*, au lieu de répondre, comme je le crois, à *φέροις*, *φέροιμεν*, *φέροιτε*, nous ne devrions pas avoir à la première personne du singulier *feram*, mais plutôt *ferâ* ou *fera*, ou encore *fero*, comme au subjonctif grec on a *φέρω*.

L'imparfait du lêṭ, à signification de présent, me paraît de formation purement sanscrite et zende : je le crois postérieur à l'époque où les langues européennes se sont séparées des deux idiomes asiatiques. Le grec, qui surpasse ordinairement le sanscrit par la conservation plus parfaite des anciennes formes modales, ne présente aucune trace de ce temps. Je ne voudrais donc pas rapporter les subjonctifs latins tels que *moneam*, *legam*, *audiam*, à des imparfaits du lêṭ[3]. Il me paraît plus naturel de faire dériver tous les subjonctifs latins d'une seule et même source, que de les rapporter, suivant la différence des conjugaisons, tantôt au potentiel sanscrit (optatif grec, subjonctif germanique, impératif slave), et tantôt au lêṭ sanscrit et zend (subjonctif grec)[4].

IMPÉRATIF.

§ 717. L'impératif sanscrit.

Ce mode ne se distingue de l'indicatif que par les désinences personnelles, excepté à la première personne des trois nombres (§ 713)[5]. Dans le sanscrit classique, l'impératif n'a d'autre temps que le présent.

[1] La longue n'est pas représentée dans l'écriture; mais Grimm écrit (et je ne doute pas qu'il n'ait raison) *â*.

[2] *Ferês* a été, par abus, employé en latin comme futur (§ 693).

[3] Dans cette hypothèse, la forme correspondant à *feram* serait en sanscrit *b'arâm*; mais je n'ai pas encore rencontré de forme semblable.

[4] On a vu (§ 713, remarque) que la première personne du pluriel de l'impératif gothique se rapporte aussi au lêṭ sanscrit. Comparez § 726.

[5] En d'autres termes, l'impératif n'a pas de caractère modal. — Tr.

Nous avons déjà traité des flexions de l'impératif[1]. Le duel a les désinences secondaires : il en est de même pour le pluriel, excepté à la troisième personne. Nous avons, par exemple, *b'áratâm* «qu'ils portent tous deux», qui diffère seulement de l'imparfait *áb'aratâm* «ils portaient tous deux» par l'absence de l'augment.

En grec, la différence entre la désinence *των* de l'impératif *φερέτων* et la désinence *την* de l'imparfait *ἐφερέτην* est inorganique, car *των* et *την* se rapportent tous les deux à une seule et même forme *tâm*.

§ 718. Suppression de la désinence à la deuxième personne du singulier, en sanscrit, en grec et en latin.

A la deuxième personne du singulier, il y a en sanscrit cette différence entre les verbes actifs de la première conjugaison principale et ceux de la seconde[2], que les premiers ont perdu la désinence personnelle. Ainsi *b'ár-a* «porte» (= zend *bar-a*) n'a pas de flexion : l'*a* final est la voyelle caractéristique de la classe, à laquelle viennent au duel et au pluriel se joindre les désinences personnelles (**भरतम्** *b'ár-a-tam* = *φέρ-ε-τον*, **भरत** *b'ár-a-ta* = *φέρ-ε-τε*).

La perte de la désinence personnelle paraît fort ancienne, car en grec nous avons *φέρ-ε* (et non *φερ-ε-θι*) et en latin *leg-e*[3], *am-â, mon-ê, aud-î*, lesquels sont privés aussi du signe de la personne.

[1] Voyez entre autres § 450 et suiv. et § 470.

[2] On a vu que la première conjugaison principale correspond à la conjugaison grecque en *ω*, aux quatre conjugaisons latines et à la conjugaison faible des langues germaniques. La deuxième conjugaison principale est représentée en grec par les verbes en *μι*.

[3] L'*e* de *lege* est originairement identique avec l'*i* (pour *a*, § 109[a], 1) de *leg-i-te*. A la fin des mots, le latin préfère l'*e* à l'*i* : ainsi le thème *mari* fait *mare*.

§ 719. Deuxième personne de l'impératif, en gothique. — Formes latines et grecques en *to*, *τω*, *nto*, *ντω* et *tôte*.

Dans les langues germaniques, les verbes forts, à la deuxième personne de l'impératif, rejettent la voyelle caractéristique de la classe : ils se terminent donc par la dernière lettre de la racine[1]. Cependant, dans la plupart des cas, ils ne présentent pas la vraie forme de la racine, parce que la voyelle radicale, à l'impératif comme au présent de l'indicatif, est tantôt affaiblie, tantôt frappée du gouna. Ainsi les racines gothiques *band* «lier» (= sanscrit *band'*), *bug* «plier» (= sanscrit *b'ug'*), *bit* «mordre» (= sanscrit *b'id* «fendre») font à l'impératif *bind, biug, beit.* De même, en sanscrit et en grec, le présent de l'impératif garde les renforcements de l'indicatif présent ou, en général, des temps spéciaux : ainsi la racine sanscrite *bud'* «savoir» fait à l'impératif *bôd'a* (pour *baud'a*), la racine grecque *φυγ* fait *φεῦγε*.

Les verbes faibles, dans les langues germaniques, gardent leur caractéristique (§ 109[a], 6). Cependant, ceux qui, comme *tamja,* représentent par *ja* le caractère sanscrit *aya,* contractent *ja* en *î*[2]; exemple : *tam-ei*[3] «dompte!» = sanscrit *dam-áya,* latin *dom-â,* grec *δάμ-αε*. Dans la deuxième conjugaison faible, on a *laig-ô* «lèche!» en regard du causatif sanscrit *lêḥ-áya,* venant de *liḥ* «lécher»; la diphthongue gothique *ô,* qui est une contraction pour *a(y)a,* représente l'*â* des impératifs latins comme

[1] Comparez en latin les formes *dic*, *duc* (pour *dice*, *duce*). L'impératif *fer* n'est pas tout à fait dans le même cas, si le verbe *fero* correspond, comme je le crois, à un verbe sanscrit de la troisième classe. Le même rapport qui existe entre *fer-s*, *fer-t*, *fer-tis* et *bi-b'ár-ši*, *bi-b'ár-ti*, *bi-b'r̥-tá*, se retrouve entre *fer* et *bib'r̥-ḥí* (pour *bib'ar-d'i*). De plus, la désinence personnelle a été supprimée comme dans *es* = grec *ἴσ-θι*, sanscrit *ê-d'í* (pour *ad-d'i*, lequel est lui-même pour *as-d'i*).

[2] En général, la syllabe *ja*, quand elle est à la fin des mots, supprime en gothique sa voyelle et vocalise le *j*.

[3] On a vu (§ 70) que l'*î* long est représenté dans l'écriture gothique par *ei*.

dom-â (§ 69, 1). Dans la troisième conjugaison faible, on a *hab-ai* « aie ! », *thah-ai* « tais-toi ! », *sil-ai* (même sens) en regard des formes latines *hab-ê, tac-ê, sil-ê,* dont l'*ê* est une contraction pour *ai* et représente le *ay* du sanscrit *aya* (§ 109[a], 6).

A la deuxième personne du pluriel, *tam-ji-th* (pour *tam-ja-th*) répond au sanscrit *dam-áya-ta,* au latin *dom-â-te,* au grec *δαμ-άε-τε.* En gothique comme en grec, la deuxième personne du pluriel est la même à l'impératif qu'à l'indicatif présent; au contraire, en sanscrit, nous avons à l'impératif la désinence *ta* des formes secondaires, tandis que l'indicatif a la désinence *ta* des formes primaires : ainsi दमयत *damáyata* signifie « domptez » et दमयथ *damáyata* « vous domptez ». En latin, on a à l'impératif *domâte* et à l'indicatif *domâtis :* le premier représente l'impératif sanscrit *damáyata;* pour le second, il coïncide, quant à la forme, avec le sanscrit दमयथस् *damáyatas* (gothique *tamjats*), qui est la seconde personne duelle de l'indicatif présent[1].

Au temps appelé impératif futur[2], nous avons en latin *to* (= grec *τω*) pour désinence de la deuxième et de la troisième personne; le dialecte védique nous présente la forme correspondante *tât* (§ 470), qui sert pour la deuxième comme pour la troisième personne, et qui, comme on l'a déjà fait remarquer, s'est conservée le plus fidèlement en osque (*licitud, estud*). Dans cette forme तात् *tât,* l'expression de la personne est contenue deux fois.

Il en est de même, en latin, à la deuxième personne du pluriel *tôte,* qui ferait supposer en sanscrit une forme तात *tâta,* dont il n'y a pas d'exemple.

A la troisième personne du pluriel, on a en latin *nto,* en grec *ντων* (*legunto = λεγόντων*); nous avons rapproché (§ 470) en sanscrit les formes moyennes en *antâm* (*φερόντων = bárantâm*).

[1] Voyez § 444.

[2] Voyez plus haut, page 67, note 2. — Tr.

Mais on peut proposer encore une autre explication. De même qu'il y a en sanscrit des singuliers comme *ǵîvatât* « qu'il vive », il a pu y avoir des pluriels comme *ǵîvantât* (en latin *vivuntô*, § 470). Cette désinence *ntât* sera devenue en grec *ντω*, avec la suppression obligée de la dentale finale; à son tour, *ντω* sera devenu *ντων*, par l'addition d'un *ν* inorganique[1]. Cette explication, à laquelle je donne maintenant la préférence, est confirmée par les formes doriennes en *ντω*, quoique même pour ce dialecte les impératifs en *ντων* soient plus fréquents dans les inscriptions que les impératifs en *ντω*[2].

§ 720. Impératif sanscrit en *tu, ntu.* — Forme correspondante en zend.

La désinence sanscrite *tu,* pluriel *ntu,* s'explique par le thème pronominal त *ta :* l'*a* s'est assourdi en *u,* tandis qu'au présent de l'indicatif et, en général, dans les formes primaires, l'*a* a pris le son de la voyelle la plus mince, c'est-à-dire de l'*i.* Nous avons donc les trois formes *-ta, -tu, -ti.* Le thème du pronom interrogatif, même hors de composition, se présente aussi à nous sous les trois formes *ka, ku, ki.*

En zend, l'*u* de l'impératif s'est quelquefois allongé, par exemple dans la forme fréquemment employée [zend] *mrautû* « qu'il dise ». L'*u* est bref, au contraire, dans [zend] *qaratu* « qu'il mange », [zend] *vaṅhatu* « qu'il revête ».

§ 721. Les impératifs zends en *aṇuha.*

En zend, à la deuxième personne du singulier, la désinence moyenne *sva*[3], précédée d'un *a*, s'est presque toujours altérée en

[1] Un fait à peu près analogue a lieu en gothique pour les thèmes féminins en *ôn*, qui représentent les thèmes sanscrits en *â* (§ 142).

[2] Voyez Ahrens, *De dialectis*, t. II, p. 292, et Curtius, Formation des temps et des modes, p. 269.

[3] Venant de *tva*, § 443.

anuha (pour *anhva*). Le *v* s'est vocalisé en *u* et est venu se placer devant le *h;* mais la nasale qui avait été insérée devant le *h* (§ 56[a]) est restée, quoique d'ordinaire le ℥ *n*, en sa qualité de nasale gutturale, ne se trouve qu'en combinaison immédiate avec *h*. On serait tenté de croire que le zend a fini par trouver trop incommode le groupe *nhv,* car presque partout où il devrait se rencontrer, il est remplacé par [zend] *nuh :* c'est ainsi que nous avons [zend] *vivanuhatô* = sanscrit विवस्वतस् *vivasvatas* «de Vivasvat».

Comme exemples d'impératifs en *anuha* on peut citer[1] : *aiwi vaśtra yâonhayanuha*[2] «revêts les habits»; *frâ śaśta śnayanuha*[3] «lave-toi les mains»; *â aiśmanm yâśanuha*[4] «étale du bois».

On trouve encore *hunvanuha* à côté de *hunvanha*[5]. Mais on a, au contraire, *vîśanha* «obéis», pour lequel il ne semble pas qu'il y ait de variante[6].

Remarque 1. — L'impératif zend *hunvanuha.* — Dans l'exemple précité *hunvanuha,* la racine [zend] *hu* (= sanscrit सु *su*[7]) prend à la fois la carac-

[1] Tous ces exemples sont tirés du xviii[e] chapitre du Vendidad-Sâdé. Le manuscrit lithographié donne plusieurs fois la forme *anha,* au lieu de *anuha;* mais Burnouf (*Commentaire sur le Yaçna,* note A, p. 17) adopte, d'après les autres manuscrits, la leçon *anuha.*

[2] C'est le causatif de la racine sanscrite यस् *yas* «s'efforcer».

[3] Je regarde *śnayanuha* comme un passif à signification moyenne. C'est ainsi que nous avons (Vendidad-Sâdé, p. 331) : *uś tanûm śnayaita* «qu'il se lave le corps». Quand la racine *śnâ* est employée dans le sens transitif, on se sert de préférence du composé *śnâda* (§ 637); exemple : *aitâo vaśtrâo fraśnâdayĕn* «qu'ils lavent ces habits» (Vendidad-Sâdé, p. 233). Au sujet des formes passives employées dans le sens du moyen, comparez § 734.

[4] C'est la racine sanscrite यम् *yam* (dans les temps spéciaux यछ् *yaĉ*) avec la préposition आ *â*.

[5] Vendidad-Sâdé, p. 39.

[6] Vendidad-Sâdé, p. 123. Comparez Olshausen, p. 11, et Westergaard, p. 347.

[7] E. Burnouf (*Journal asiatique*, 1844, II, p. 467) me reproche à tort d'avoir rapporté le zend *hu* au sanscrit हु *hu* «sacrifier». Je me suis, au contraire, attaché à démontrer que le ह् *h* sanscrit n'est jamais représenté en zend par un [zend] *h*.

téristique de la cinquième classe *nu* et la caractéristique *a* de la première; autrement, nous aurions à l'impératif *hunuśva* (= sanscrit सुनुष्व *sunuśvá*). Il reste à savoir quelle est, parmi les différentes racines sanscrites सु *su*, celle que représente ici le zend *hu*. On peut hésiter entre le sens de «louer, célébrer», qui est adopté par Nériosengh et Anquetil[1], et celui de «exprimer [le suc]», que préfère Burnouf. La phrase : *frâmanm hunvaṇuha qaretëê*[2] est traduite par Nériosengh : परिसंस्कारंकुरु खादनाय *parisanskâranhkuru kâdanâya*[3]. Cette explication est commentée par la glose suivante : आहारार्थं सन्मानय[4] *âḥârârtan sanmânaya* «honore [moi] à cause de la nourriture»[5]. Anquetil rend le même passage par : «qui me mange en m invoquant avec ardeur», et aux autres endroits où se présente la racine 𐬵𐬎 *hu*[6], il traduit toujours par «ayant invoqué et s'étant humilié»[7]. Mais, d'un autre côté, il est certain que le sens «exprimer [le suc]», proposé par Burnouf, convient très-bien pour tous ces endroits, où il est question de la plante appelée, précisément d'après la même racine, 𐬵𐬀𐬎𐬨𐬀 *hauma* (= sanscrit सोम *sôma*).

Remarque 2. — Les impératifs grecs comme λέγου, δίδοσο. — Des impératifs zends comme *vîśanha* «obéis» (§ 721) on peut rapprocher, quoique, à première vue, ils ne leur ressemblent guère, les impératifs grecs comme λέγου (pour λέγ-ε-σο). En effet, la désinence σο, laquelle est restée aux impératifs des verbes en μι (δίδο-σο), représente le *ha* zend, le *sva*

[1] J'avais traduit de la même façon dans l'édition latine de ma Grammaire sanscrite, p. 330.

[2] *Yaçna*, chap. ix, 7.

[3] Burnouf fait observer : «Nos manuscrits sont très-confus en cet endroit : celui de Manakdji a संस्कारश्रह, mais je ne suis pas sûr du श्र; le numéro II F lit संस्कारंकु avec श्र au-dessus de la ligne.» Mais je ne doute pas que Burnouf n'ait raison de lire कुरु.

[4] C'est ainsi que lit Burnouf, au lieu de सन्मारय *sanmâraya*, qui ne présente point de sens.

[5] Burnouf traduit : «honore-moi comme nourriture». Mais *âḥârârtam* signifie «à cause de la nourriture», et *kâdanâya*, qui traduit le zend *qarëtëê*, est comme celui-ci un datif.

[6] Elle revient plusieurs fois dans le chapitre ix du *Yaçna*.

[7] Je regrette que Burnouf n'ait pas donné la traduction de Nériosengh pour ces passages. La forme zende est *hunûta* (une fois *hunvata*), c'est-à-dire la troisième personne de l'imparfait. [Nériosengh traduit la phrase zende *kaśë twanm vaoiryô hunûta* par : *kas tvâm pûrvam sanskṛtavân*. — Tr.]

sanscrit; quant à la nasale insérée dans *vîśaṅha,* elle n'est qu'une addition inorganique (§ 56[a]). Si nous supprimons cette nasale, nous aurons, par exemple, *bar-a-ha* (pour *barasa*) = grec *φέρ-ε-σο*. D'après cette explication, *δίδο-σο* est pour une ancienne forme *δίδο-σϝο*[1].

Mais il se présente encore une autre hypothèse, qui mérite d'être prise en considération. Les impératifs grecs comme *φέρου* (pour *φέρεσο*), *δίδοσο* sont identiques, sauf l'absence de l'augment, avec la seconde personne de l'imparfait. Or, nous avons vu qu'en sanscrit l'imparfait et l'aoriste peuvent remplacer, après la particule prohibitive *mâ,* l'impératif, soit en gardant, soit en rejetant l'augment; on a vu aussi (§ 449) qu'en arménien la seconde personne du singulier de l'impératif (*mi beres* «ne porte pas») était originairement un imparfait. Il se pourrait donc que les impératifs grecs comme *λέγου*, *δίδοσο* fussent sortis des formes correspondantes de l'imparfait, avec suppression de l'augment.

§ 722. Première personne de l'impératif, en sanscrit et en zend.

Au singulier comme au duel et au pluriel, la première personne de l'impératif se forme suivant un principe particulier, qui rappelle plutôt le subjonctif ou lêṭ que les autres personnes de l'impératif (§ 713). On insère un *â* devant les désinences personnelles; au moyen, les flexions qui à l'indicatif présent finissent en *ê,* allongent cette diphthongue en *âi;* dans la seconde conjugaison principale, le thème verbal prend la forme renforcée, qui d'ordinaire ne se trouve que devant les désinences faibles.

La première personne du singulier a *ni* pour flexion : le *n* est évidemment une altération pour *m*. Au moyen, ce *n* est supprimé en sanscrit; mais il est resté en zend : on a donc [zend] *ânê* en regard du sanscrit *âi*. Nous avons déjà vu (§ 467) que le sanscrit supprime de même, au présent de l'indicatif moyen, le *m* de la première personne, lequel s'est conservé en grec; le zend, qui s'est altéré de la même manière que le sanscrit à l'indica-

[1] En sanscrit *dat-svá* (pour *dadá-sva*).

tif, a, au contraire, gardé la consonne à l'impératif. Il y a le même rapport entre *ânê* et l'actif *âni* qu'entre le grec *μαι* et l'actif *μι*.

Nous faisons suivre les premières personnes de l'impératif de la racine द्विष् *dviś* «haïr», mises en regard des personnes correspondantes de l'indicatif.

	ACTIF.		MOYEN.	
	Indicatif.	Impératif.	Indicatif.	Impératif.
Singulier . .	*dvê´śmi*	*dvê´ś-â-ṇi*[1]	*dviśê´*	*dvê´śâi*
Duel	*dviśvás*	*dvê´ś-â-va*	*dviśváhê*	*dvê´ś-â-vaḥâi*
Pluriel	*dviśmás*	*dvê´ś-â-ma*	*dviśmáhê*	*dvê´ś-â-maḥâi.*

Comme exemples de la première personne de l'impératif en zend, nous pouvons citer *ǵan-â-ni* (= sanscrit *ḥán-â-ni*) «je tuerai, je détruirai»[2] et *kĕrĕnav-â-nê* (= sanscrit *kṛṇ-áv-âi,* pour *karṇav-â-nê*) «je dois faire».

§ 723, 1. La première personne de l'impératif dans les verbes sanscrits de la deuxième conjugaison principale.

Le verbe *dviś,* dont nous venons de donner les premières personnes de l'impératif, appartient à la seconde conjugaison principale; mais si l'on en rapproche un verbe de la première, par exemple *tviś* «briller» (classe 1), on verra qu'il présente exactement les mêmes formes. Comparez *dvê´ś-â-ṇi, dvê´ś-â-va, dvê´ś-â-ma* avec *tvê´ś-â-ṇi, tvê´ś-â-va, tvê´ś-â-ma*, et, au moyen, *dvê´ś-âi, dvê´ś-â-vaḥâi, dvê´ś-â-maḥâi* avec *tvê´ś-âi, tvê´ś-â-vaḥâi,*

[1] Sur le *ṇ*, au lieu de *n*, voyez § 17[b].

[2] En sanscrit également, on trouve quelquefois la première personne de l'impératif employée dans le sens du futur ou du présent de l'indicatif, pour marquer une ferme volonté ou une action annoncée comme certaine. Voyez, par exemple, dans l'épisode de Sunda et Upasunda, I, vers 26.

tvḗs-â-mahâi. Cet entier accord nous amène à supposer qu'en sanscrit la seconde conjugaison principale n'a pas de première personne de l'impératif, absolument comme en grec les verbes en μι sont privés de subjonctif[1]. Je regarde l'*â* de *dvḗs-â-ṇi* comme identique avec l'*â* de *tvḗs-â-ṇi, bôd-â-ni,* c'est-à-dire comme la voyelle caractéristique de la classe[2]. Le verbe *dviś* a donc passé dans la première classe.

D'après le même principe, अस् *as* «être» (classe 2) fait *ás-â-ni, ás-â-va, ás-â-ma;* ces formes supposent un thème verbal *asa,* absolument comme la racine *vas* «demeurer» (classe 1) tire du thème verbal *vasa* les formes *vás-â-ni, vás-â-va, vás-â-ma.* C'est ainsi qu'en grec la racine ἐς (la seule racine finissant par une consonne qui appartienne à la deuxième classe) tire d'un thème élargi ἐσο, ἐσε le futur ἔσ-ο-μαι[3] et le subjonctif homérique et dorien ἔω (pour ἔσω, qui est lui-même pour ἔσ-ω-μι = sanscrit *ás-â-ni,* pour *ás-â-mi*). Au pluriel, on peut comparer le dorien ἔω-μες (pour ἔσ-ω-μες)[4], par contraction ὦμες, avec le sanscrit *ás-â-ma* «que nous soyons». En regard de la troisième personne du pluriel ἔ-ω-ντι[5] (pour ἔσ-ω-ντι), par contraction ὦντι, on devrait attendre en sanscrit une forme de lêṭ ou de subjonctif *as-â-nti.*

De la racine इ *i* «aller» (classe 2), qui fait au présent *ế-mi, i-vás, i-más* (= grec εἶ-μι, ἴ-μες), viennent les premières personnes de l'impératif *áy-â-ni*[6], *áy-â-va, áy-â-ma,* qui sont for-

[1] C'est-à-dire que les verbes grecs en μι empruntent leur subjonctif à la conjugaison en ω. — Tr.

[2] L'*a* est allongé à la première personne des trois nombres de l'impératif.

[3] Par sa forme, ἔσ-ο-μαι est un présent.

[4] On trouve aussi ἴωμεν, avec un ι tenant la place d'un ancien अ *a*, comme à la deuxième personne du singulier ἴσ-θι = zend *aṣ-di* (§ 455). Comparez Ahrens, *De dialectis*, I, p. 321.

[5] Forme dorienne.

[6] En zend *ayêni* (§ 42).

mées comme *ǵáy-â-ni, ǵáy-â-va, ǵáy-â-ma* (racine *ǵi* « vaincre », classe 1). Sans le gouna et sans le changement de la voyelle *i* en semi-voyelle, nous aurions eu *í-â-mi, í-â-va, í-â-ma,* ce qui répondrait parfaitement au subjonctif grec *ἴ-ω-μεν*[1].

La septième classe sanscrite (§ 109[a], 3) joint la voyelle caractéristique au thème élargi, c'est-à-dire renfermant la syllabe *na* : nous avons déjà dit que le lêṭ ou subjonctif préfère les formes les plus larges. On a donc, pour la racine *yuǵ,* l'impératif *yunáǵ-â-ni* « que je joigne », pluriel *yunáǵ-â-ma* « que nous joignions », de même que pour la racine *tyaǵ* « abandonner » (classe 1) on a *tyáǵ-â-ni, tyáǵ-â-ma;* les thèmes verbaux de ces formes sont *yunaǵa, tyaǵa.*

Les verbes de la cinquième et de la huitième classe frappent du gouna l'*u* de la caractéristique (§ 109[a], 4), à laquelle vient se joindre la voyelle *a* de la première classe; exemples : *stṛṇáv-â-ni* « que je répande », pluriel *stṛṇáv-â-ma.* Comparez, en grec, *σ7ορνύω, σ7ορνύωμεν.* En zend, nous trouvons pour cette classe de verbes l'impératif actif *kĕrĕnav-â-ni* (moyen *kĕrĕnav-â-nê*) « je dois faire ». On y peut joindre la deuxième personne du subjonctif *kĕrĕnav-â-hi* « facias », ainsi que la troisième personne de l'imparfait du même mode *kĕrĕnav-â-ḍ* « il doit faire ». Comparez encore la deuxième personne de l'impératif *kĕrĕnav-a* « fais »[2] avec l'indicatif à double caractéristique *kĕrĕ-nav-ô*[3] « tu faisais » (§ 519).

Les verbes sanscrits de la troisième classe ajoutent au thème fort et redoublé l'*a* caractéristique de la première classe, et ils

[1] On a vu (§ 109[a], 1) que l'*ο* et l'*ε* des verbes comme *γλίχ-ο-μαι*, *λείπ-ε-τε* répondent à la caractéristique *a* des verbes sanscrits de la première et de la sixième classe; au subjonctif, *ο* et *ε* s'allongent en *ω* et *η*.

[2] On peut rapprocher, en grec, les formes comme *δείκνυε*.

[3] L'*ô* représente le sanscrit *as*. — Rapprochez, en grec, les formes comme *ἐδείκ-νυ-ε-ς*.

allongent cet *a*. Ainsi le verbe *b̛ar, b̛ṛ* fait *bib̛ár-â-ṇi*[1], *bib̛ár-â-va, bib̛ár-â-ma; bib̛ár-âi, bib̛ár-â-vaḥâi, bib̛ár-â-maḥâi*. En faisant abstraction de la syllabe réduplicative, nous arrivons à des formes qui appartiendraient à la première classe; ainsi *b̛ar, b̛ṛ*, conjugué d'après la première classe, fait *b̛ár-â-ṇi* (présent de l'indicatif *b̛ár-â-mi*), pluriel *b̛ár-â-ma* = grec *φέρ-ω-μεν*, gothique *bair-a-m*.

Dans les verbes de la neuvième classe, lesquels, aux formes fortes, s'adjoignent la syllabe *nâ*[2], il est impossible de constater l'allongement; en effet, *yu-nâ-â* se contracte en *yu-nâ*. Conséquemment on a *yu-nấ-ni* «je dois lier», duel *yu-nấ-va*, pluriel *yu-nấ-ma;* moyen *yu-nâí, yu-nấ-vaḥâi, yu-nấ-maḥâi* (pour *yu-nâ-â-mi*, etc.). De même, en zend, nous avons le moyen *pĕrĕ-nâ-nê* «je dois détruire»[3].

Les racines sanscrites en *â* appartenant à la deuxième et à la troisième classe contractent également *â* + *â* en *â;* exemple : *dádâni* «je dois donner», pour *dadââni*. Au pluriel, *dádâma*, pour *dádââma*, répond à la forme homérique *διδῶμεν*, pour *διδωωμεν* ou *διδοωμεν*[4].

§ 723, 2. La première personne de l'impératif dans les verbes sanscrits de la première conjugaison principale. — Impératifs zends en *âni, ânê*.

Les verbes sanscrits de la première conjugaison principale allongent en *â* l'*a* final de leur thème, de même que les verbes grecs correspondants allongent leur *ο* en *ω*; on a, par exemple, à la première personne plurielle de l'actif, *b̛ár-â-ma, hṛ́s-yâ-ma,*

[1] A la différence des autres verbes de la troisième classe, *b̛ar, b̛ṛ*, dans les temps spéciaux, prend l'accent sur la syllabe radicale, et non sur la syllabe réduplicative.

[2] *Nî* dans les formes pures ou faibles.

[3] Voyez Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna*, p. 530 et suiv. Au sujet de la désinence *nê*, comparez § 722.

[4] Comparez, dans Homère, l'aoriste non contracté *δώομεν* (pour *δώωμεν*) et la troisième personne du singulier *δώῃσιν*.

dam-áyâ-ma en regard des formes grecques *φέρ-ω-μεν*, *χαίρ-ω-μεν*, *δαμ-άω-μεν* ou *δαμ-άζω-μεν*[1]. Mais comme le sanscrit opère le même allongement à la première personne de l'indicatif présent[2], il n'y a pas, dans cette langue, une opposition aussi marquée entre l'indicatif et l'impératif qu'en grec; ainsi *φέρ-ω-μεν*, comparé à *φέρ-ο-μεν*, fait mieux ressortir l'expression modale que le sanscrit et le zend *bắr-â-ma, bar-â-ma,* comparés à *bắr-â-mas, bar-â-mahi.*

Il est probable que l'allongement de l'*a* opéré par le sanscrit à la première personne du présent de l'indicatif appartient à une période relativement récente, quoique pourtant antérieure à la séparation du sanscrit et du zend. En effet, nous trouvons en grec *φέρ-ο-μεν*, en ancien slave *ber-e-mŭ*[3], en latin *fer-i-mus.* Je suppose que dans *bắr-â-mi, bắr-â-vas, bắr-â-mas* l'allongement de l'*a* est purement euphonique, et je l'attribue à l'influence rétroactive des semi-voyelles *v* et *m*[4]. Au contraire, dans les formes d'impératif *bắr-â-ṇi, bắr-â-va, bắr-â-ma,* je regarde l'allongement comme ayant une valeur grammaticale, c'est-à-dire comme servant à marquer le mode. Si nous avions conservé la conjugaison complète du subjonctif ou lêṭ, je ne doute pas que nous n'eussions trouvé le même allongement à toutes les personnes des trois nombres de l'actif et du moyen; nous avons vu plus haut *pát-â-ti* «qu'il tombe» en regard de *pát-a-ti* «il tombe», et en zend *van-â-hi* «que tu détruises» en regard de *van-a-hi* «tu détruis». Le sanscrit ne nous a point présenté jusqu'à ce jour de formes duelles comme *bar-â-tas, bar-â-tas* en

[1] Voyez § 109[a], 2 et 6.

[2] Voyez § 434.

[3] L'ancien slave représente ordinairement l'*â* sanscrit par un *a*, au lieu que l'*a* bref devient *e* ou *o* (§ 92[a]).

[4] Comparez l'allongement de l'*i* et de l'*u* devant le य *y* de la caractéristique passive *ya*. Voyez Abrégé de la grammaire sanscrite, § 448.

regard du grec *φέρ-η-τον*, *φέρ-η-τον*, ni de formes plurielles comme *bár-â-ta* en regard du grec *φέρ-η-τε*.

Je fais encore suivre quelques exemples d'impératifs zends à la première personne, lesquels, comme l'impératif *ǵan-â-ni* «je tuerai» (§ 722), sont employés dans le sens du futur : *vîśânê* «j'obéirai»[1]; *varĕdayêni* (§ 42) «je ferai grandir»; *frahârayênê* «je ferai marcher»[2]; *datâni* «je donnerai»[3]; *â-frînâni* «je bénirai».

§ 724. De plusieurs formes zendes en *âi*.

Outre la désinence moyenne *ânê*, qui est mieux conservée que la forme sanscrite correspondante, le zend a aussi une forme mutilée *âi*, dont toutefois il fait rarement usage. Comme exemple on peut citer *vîśâi*; cette forme revient sept fois dans la phrase *aṣem vîṣâi*, au IVe chapitre du Vispered. Il est vrai qu'Anquetil traduit par «j'obéis» et que l'impératif *âśtâya* «apporte»[4] qui précède semble appeler un présent de l'indicatif; en l'absence de passages plus concluants, on serait donc en droit de croire que *vîśâi* est simplement une forme plus énergique pour le présent de l'indicatif *vîśê*.

Eugène Burnouf voit une première personne de l'impératif dans la forme *yaṣâi*, qui revient plusieurs fois au XXIIe chapitre du Vendidad[5]. Mais Anquetil traduit *yaṣâi* par

[1] Vendidad-Sâdé, page 124 : *aṣĕm tê vîśânê* «je t'obéirai».

[2] Vendidad-Sâdé, page 82 : *hê urvânĕm vahistĕm ahûm frahârayênê* «je ferai aller son âme au séjour excellent».

[3] Vendidad-Sâdé, fargard XXII. — Au sujet du *t* tenant la place d'un *d'*, voyez § 637, remarque. Au sujet du *d'* zend remplaçant un ancien *d*, voyez § 39. Par suite de ces permutations, *datâni* «je dois donner, je donnerai» est devenu identique, dans sa forme, avec le *datâni* (= दधानि *dadâni* «je dois poser, je dois faire») renfermé dans le composé *yauṣ-datâni* (§ 637).

[4] Littéralement «fais venir»; c'est le causatif de *śtâ* «être debout», avec la préposition *â*.

[5] *Commentaire sur le Yaçna*, p. 495.

« rendez hommage », et le contexte exige en effet la deuxième personne, car Ormuzd adresse à Zoroastre l'ordre de l'honorer[1]. Je ne crois donc pas qu'il y ait lieu de mettre les mots *yaṣâi*, etc. dans la bouche de Zoroastre, comme le fait Burnouf. Je vois aujourd'hui[2] dans *yaṣâi* un subjonctif ou lêṭ; la forme complète serait *yaṣâhi*[3]. Comme exemples de formes mutilées de la même façon on peut citer encore *vanâi* « frapperas-tu, veux-tu frapper? », *apa-yaśâi* « veux-tu détruire? »[4], *vindâi* « obtiens », *ava-ǵaśâi* « va ».

Dans ces formes en *âi*, la consonne de la désinence personnelle a été supprimée, tant à la première qu'à la deuxième personne. Je rappellerai à ce sujet le grec φέρει, pour φέρετι = sanscrit *b'árati;* δίδοι, pour δίδοθι (§ 456); φέρῃ = sanscrit *b'árasê,* gothique *bairaṣa* (§ 466). Mentionnons aussi les formes prâcrites comme भणइ *b'aṇaï,* pour *b'aṇ-a-hi* « parle » (§ 456), ainsi que les formes espagnoles comme *cantais,* pour *cantatis.* Au reste, le zend a conservé à la seconde personne du subjonctif des exemples de la désinence complète en *ahi* : ils sont même plus nombreux que les formes en *âi.* On peut citer *avi... vaṣâhi*[5] « conduis [l'eau] », *upa... vaṣâhi* (même sens), *upa... fra-ṣayayâhi* « déverse », *fra-frâvayâhi* « fais couler »[6].

[1] C'est ce qui ressort aussi du verset suivant, où les mots qui sont gouvernés par *datâni* « je dois donner » indiquent la récompense promise à Zoroastre.

[2] Dans la première édition de cet ouvrage (§ 724), j'avais expliqué *yaṣâi* comme une contraction pour *yaṣaya* (impératif de la forme causative). On a une contraction de ce genre dans ﺳﻮﻧ *nâi* « conduis! » = sanscrit नय *náya* (de la racine *nî*).

[3] Lassen également reconnaît dans cette forme, et dans les formes analogues, la deuxième personne du subjonctif; mais il suppose que la désinence *âi* est une fausse leçon pour *âhi* (*Vendidadi capita quinque priora*, p. 58) et il introduit, sans y être autorisé par aucun manuscrit, *vîśâhi* dans le texte, au lieu de *vîśâi* (p. 7).

[4] Spiegel, Le XIX[e] fargard du Vendidad-Sâdé, p. 70.

[5] Voyez Spiegel, Le XIX[e] fargard du Vendidad-Sâdé, p. 70 et suiv.

[6] Sur la racine *fru* (pour le sanscrit *plu*), voyez § 109[b], 1.

§ 725. Emplois divers de la première personne de l'impératif, en zend.

Non-seulement la première personne de l'impératif, en zend, peut être employée dans le sens de l'indicatif futur, mais elle peut aussi remplacer le subjonctif, quand elle est précédée de la conjonction *yaťa* «que». Exemples : *yaťa aṣĕm bandayêni* «que je lie»[1], *uta baśtĕm vâďayêni* «et que je frappe [lui] lié», *uta baśtĕm upanayêni* «et que j'emmène [lui] frappé». Burnouf établit entre l'emploi des formes en *âni*[2] et celui des formes en *ânê*[3] une différence que je ne crois pas fondée : selon lui, les formes en *âni* seraient usitées tantôt dans le sens de l'impératif, tantôt dans le sens du potentiel; quant aux formes en *ânê,* il nie qu'elles aient jamais la signification de l'impératif, et ce sont les formes en *âi* qu'il regarde comme les seules vraies formes de la première personne de l'impératif moyen[4]. Mais nous avons [5] *yaṣânê* qui signifie «je dois sacrifier» et qui a le sens impératif, autant du moins que peut l'avoir la première personne. D'un autre côté, *vîśâi* (§ 724) est plutôt, quant au sens, un présent de l'indicatif, et *yaṣâi* vient d'être expliqué comme une seconde personne du subjonctif[6].

§ 726. Première personne de l'impératif, en gothique. — Tableau de l'impératif.

Parmi les langues de l'Europe, il n'y a que le gothique qui possède une première personne de l'impératif, mais seulement

[1] Voyez Burnouf, *Commentaire sur le Yaçna,* p. 427 et suiv.

[2] Ou *êni,* sous la double influence euphonique du *y* précédent et de l'*i* final (§ 42).

[3] Ou *ênê.*

[4] *Commentaire sur le Yaçna,* p. 530 et suiv. note.

[5] Vendidad-Sâdé, p. 481.

[6] Voyez § 724.

au pluriel. Ainsi *visam*[1] «simus» répond au sanscrit *vásâma* «habitemus»[2]. Comme les désinences sanscrites *mas* et *ma* sont l'une et l'autre représentées en gothique par un simple *m*[3], l'impératif *visam* se confond avec le présent de l'indicatif *visam* «nous sommes».

On a déjà fait observer (§§ 677 et 679) que l'impératif, en slave et en lithuanien, doit être rapporté, quant à son origine, à un autre mode.

Je fais suivre le tableau des formes dont il vient d'être traité.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.
1re pers. sing. act.	*ḥán-â-ni*	*ǵan-â-ni*	. . . .	. . . . .	. . . . . .
	b̔ár-â-ṇi	*bar-â-ni*[4]	. . . .	. . . . .	. . . . . .
1re pers. sing. m.	*karáv-âi*	*karav-â-nê*	. . . .	. . . . .	. . . . . .
	b̔ár-âi	*bar-â-nê*	. . . .	. . . . .	. . . . . .
1re pers. plur. act.	*b̔ár-â-ma*	*bar-â-ma*	*φέρ-ω-μεν*	. . . . .	*bair-a-m*
2e pers. sing. act.	*dê-ḥí*[5]	*daṣ-di*[6]	(*δίδο-θι*)	. . . . .	. . . . . .
	ê-d̔í[7]	. . . .	*ἴσ-θι*	. . . . .	. . . . . .
	b̔ár-a	*bar-a*	*φέρ-ε*	. . . . .	*bair*
	váḥ-a	*vaṣ-a*	*ἔχ-ε*	*veh-e*	*vig*

[1] Luc, xv, 23.

[2] Comparez § 716, remarque.

[3] Excepté au subjonctif, où le gothique a la désinence *ma*, qui se rencontre avec le म *ma* des formes secondaires en sanscrit.

[4] Il n'y a pas d'exemple de *barâni*; mais nous pouvons l'inférer du moyen *barânê* (§ 723) et du pluriel *barâma* (Vendidad-Sâdé, p. 208).

[5] *Dê-ḥí* pour *dad-d̔i*, venant de *dadâ-ḥi*, qui est lui-même pour *dadâ-d̔i* (§ 450).

[6] [zend] *daṣdi* pour *dad-di* (§ 450). Nous lisons deux fois dans le Vendidad-Sâdé (p. 50) [zend] *daṣdi-mê* «donne-moi», avec l'enclitique *mê* «à moi». De même, en sanscrit, les formes मे *mê* «mei, mihi» et ते *tê* «tui, tibi» sont toujours employées comme enclitiques. De même aussi en ancien perse *maiy* et *taiy*. Il est probable que la locution [zend] *daiâni tê* «je te donnerai», qui revient plusieurs fois dans le Vendidad-Sâdé (pages 505, 507, 508), est pour *daiânitê*, car dans l'écriture zende on sépare souvent les différents membres d'un composé. Je regarde le *t* comme tenant la place d'un *d̔*: on a vu (§ 637, remarque) qu'en composition la racine *dâ*, quand elle a son redoublement, change ordinairement le *d̔* radical en *t*.

[7] Pour *ad-d̔i* venant de *as-d̔i*.

	Sanscrit.	Zend.	Grec.	Latin.	Gothique.
	váh-a-tât[1]	....	....	*veh-i-to*	......
2e pers. sing. m.	*dat-svá*[2]	....	*δίδο-σο*	.....	......
	b̓ár-a-sva	*bar-aṇ-u-ha*[3]	*φέρου* (de *φερ-ε-σο*)	.....	......
2e pers. duel act.	*b̓ár-a-tam*	....	*φέρ-ε-τον*	.....	*bair-a-ts*
2e pers. plur. act.	*b̓ár-a-ta*	*bar-a-ta*	*φέρ-ε-τε*	.....	*bair-i-th*
	bib̓r̥-tá	....	....	*fer-te*	......
	váh-a-ta	*vaṣ-a-ta*	*ἔχ-ε-τε*	*veh-i-te*	*vig-i-th*
2e pers. plur. m.	*b̓ár-a-d̓vam*	*bar-a-d̓wĕm*	*φέρ-ε-σθε*	.....	......
3e pers. sing. act.	*vás-a-tu*	*vaṇh-a-tu*	....	.....	......
	váh-a-tât	....	*ἐχ-έ-τω*	*veh-i-to*	......
3e pers. duel act.	*b̓ár-a-tâm*	....	*φερ-έ-των*	.....	......
3e pers. plur. act.	*b̓ár-a-ntu*	*bar-a-ntu ?*	....	.....	......

§ 727. Aoristes premiers de l'impératif, dans le dialecte védique, en grec et en arménien.

Dans le dialecte védique et en zend, on trouve des formes d'impératif qui répondent aux impératifs aoristes grecs. En renonçant à l'augment, qui est la véritable expression du passé, elles ont du même coup perdu la signification de prétérit. Nous avons, par exemple, भूष *b̓ûša*[4] «sois» ou «deviens» qui répond à l'aoriste premier *φῦ-σον*.

Si le *ν* de la désinence *σον* est organique, on peut le regarder comme tenant la place d'un ancien *ς*[5], qui lui-même provient d'un *θ*; exemple : *δός*, pour *δόθι*. La forme primitive serait donc *-σαθι*, qui aurait fait *-σας*, puis *-σον*, avec changement de l'*α* en *ο* à cause de la nasale (§ 109[a], 1). Dans cette hypothèse, le

[1] Voyez §§ 470 et 719.

[2] Pour *dadâ-sva* (§ 481).

[3] Voyez § 721.

[4] Par euphonie pour *b̓û-sa* (§ 21[b]). Voyez cette forme dans Westergaard, *Radices sanscritæ*, à la racine भू *b̓û*, avec préfixe आ *â*.

[5] Nous avons transporté au § 439, remarque, la note qui se trouvait ici sur le changement de *ς* en *ν*. — Tr.

ν de *τύπ-σο-ν* représenterait la désinence personnelle, qui s'est, au contraire, perdue dans le védique *bû-śa* (pour *bû-śa-dî*)[1].

Au moyen, *σαθι* devrait nous donner une forme *σασθι*, comme *τυψάτω* donne *τυψάσθω*, et comme *τύψατε* donne *τύψασθε*[2]. Par la suppression de *σθ*, on arrive à la forme *τύψαι*, qui présente une ressemblance fortuite avec l'infinitif aoriste actif, de même qu'en latin *ama-re* « sois aimé » est devenu extérieurement semblable à l'infinitif actif[3]. La mutilation de l'impératif *τύπ-σασθι* en *τύπ-σαι* ne serait pas beaucoup plus forte que celle de l'indicatif *ἐτύπ-σα-σο* en *ἐτύπ-σω*.

Si l'on fait abstraction de la désinence, les formes comme *τυπ-σά-τω* s'accordent avec le védique नेषतु *nê-śa-tu* « qu'il conduise », cité par Pâṇini[4]. A la deuxième personne du duel, *φύσατον* est très-bien représenté par भूषतम् *bûśatam*[5]. A la troisième personne du pluriel, les formes comme *λυ-σά-ντων* ont un pendant, en ce qui concerne la syllabe exprimant l'aoriste, dans श्रोषन्तु *śrô-śa-ntu*[6] « qu'ils entendent ».

L'arménien a perdu l'ancien présent de l'impératif, tel qu'il est usité en sanscrit et en zend; il l'a partout remplacé par l'impératif aoriste[7], excepté quand il emploie l'impératif prohibitif dont il a déjà été question (§ 449). Suivant que l'indicatif prend l'aoriste premier ou l'aoriste second, l'impératif prend l'une

[1] Il faut remarquer à ce sujet qu'en prâcrit la désinence *hi* (pour *di*) se présente à nous dans des formes où le sanscrit l'a perdue. Voyez Lassen, *Institutiones linguæ prâcriticæ*, p. 338; Höfer, *De prâcritâ dialecto*, p. 185 et suiv.

[2] Sur le changement du *τ* en *θ*, voyez § 474.

[3] On a vu (§ 476) que la syllabe *re* de l'impératif *ama-re* appartient au même pronom réfléchi dont il ne reste que le *r* à la première personne *amo-r*.

[4] Pâṇini, III, 1, 81. — Sur le *ś* tenant la place d'un *s*, voyez § 21[b].

[5] Voyez Westergaard, à la racine *bû*, avec préfixe *upa*.

[6] Rig-véda, I, LXXXVI, 5.

[7] Voyez Petermann, Grammaire arménienne, p. 191. Schröder donne les formes en question comme des présents de l'impératif.

ou l'autre de ces formes[1] Mais l'impératif arménien n'a gardé que la seconde personne des deux nombres. Celle du pluriel est la mieux conservée; exemple : որսացէք *ors-ażê-q̌* «chassez», dont le է *ê* s'explique très-probablement par le même principe que celui de *ber-ê-q̌* «vous portez» (§ 449). Au contraire, l'aoriste indicatif garde l'*i* de la première personne du singulier et de la troisième personne du pluriel : on a, par exemple, *ors-aži-q̌* «vous chassâtes», comme on a *ors-aži* «je chassai», *ors-aži-n* «ils chassèrent». Le sanscrit, dans ces deux formes, nous présente un *a;* il fait *ákâm-aya-ta* «vous aimâtes», *kâm-áya-ta* «aimez» (§ 183[b], 2). Le singulier, à l'impératif aoriste premier, a perdu en arménien son *ż,* ainsi que la voyelle qui l'accompagnait[2] : les verbes de la deuxième conjugaison finissent en *a* (*orsa* «chasse!»), de sorte qu'à prendre ces formes isolément, on pourrait y voir des impératifs présents et les rapprocher des formes latines telles que *ama.* Comme exemple d'un aoriste second de l'impératif, nous pouvons citer առ *ar̄* «reçois», pluriel *ar̄êq̌;* le présent de l'indicatif est *ar̄-nu-m* (§ 496), l'aoriste de l'indicatif *ar̄i* «je reçus». Citons encore l'impératif du verbe substantif եր *er* «sois», dont le *r* représente l'ancien *s* radical[3]. Au pluriel *ê-q̌,* le *r* a disparu tout à fait, comme dans la personne correspondante du présent de l'indicatif. A côté de *ê-q̌* «soyez», il y a une forme plus complète երուք *er-u-q̌,* dont la voyelle de liaison *u* est probablement l'affaiblissement d'un ancien *a,* comme au futur *ta-żu-q̌* «dabimus» = sanscrit *dê-yā́sma,* grec *δο-ίη-μεν* (§ 183[b], 2).

[1] Sur l'aoriste premier, dont nous avons ramené le ց *ż* au य् *y* sanscrit des verbes de la dixième classe, voyez § 183[b], 2. Sur l'aoriste second, voyez §§ 573 et 576.

[2] Il faut excepter la quatrième conjugaison ou conjugaison passive, où nous avons, par exemple, *kôseaż* «parle» (présent *kôs-i-m* «je parle»), *kôsežai* (prononcez *kôsežâ*) «je parlai».

[3] Comparez l'imparfait *êr* «il était» (§ 183[b], 2).

§ 728. Aoristes seconds de l'impératif, en zend et dans le dialecte védique.

En zend, il ne s'est pas trouvé jusqu'à présent d'impératifs correspondant, comme le védique भूष *bûṣa,* aux aoristes premiers de l'impératif grec.

Mais on a *dâi-dî* « donne » qui s'accorde avec l'aoriste second *δό-ς* (pour *δο-θι*), *dâta* « donnez »[1] qui s'accorde avec *δότε*, et *dâ-ta* « faites » (dans le composé *yaûṣdâta* « purifiez ») qui répond à *θέ-τε*. Je crois reconnaître un impératif moyen de la cinquième formation de l'aoriste dans *dâoṇhâ* « donne », que je serais tenté de rapprocher du sanscrit *dâ-sva,* du grec *δό-σο*[2]. Sur la désinence *ṇha* (plus souvent *ṇuha*) = sanscrit *sva,* voyez § 721.

Dans le dialecte védique, les formes correspondant à l'aoriste second de l'impératif grec sont très-nombreuses à l'actif. On a, par exemple : *śrud'í* « écoute ! » = *κλῦθι*[3], venant de *śṛṇômi*[4] (racine *śru,* classe 5); *śag-d'í* « peux ! », venant de *śaknômi* (racine *śak,* classe 5); *pûr-d'í* « remplis ! », venant de *píparmi* (racine *par, pṛ,* classe 3). L'impératif *bû-tu* « qu'il soit » est formé comme *ábût* « il fut »[5]. Les impératifs comme *mumugd'i* « délivre ! » (racine

[1] Vendidad-Sâdé, p. 224. J'écris *dâta* au lieu de *dâtâ*, parce que cette forme est empruntée à la partie du *Yaçna* où l'*a* final est toujours allongé.

[2] Vendidad-Sâdé, p. 222. Le sens de *dâoṇhâ* n'est pas encore clairement établi : il faut attendre la traduction de Nériosengh. [Nériosengh traduit par *karômi :* c'est une première personne du futur. — Tr.]

[3] Tant qu'on n'aura pas trouvé un présent *śrômi* (deuxième classe), je serai très-porté à considérer les formes *áśravam* « j'entendis », *áśrôt* « il entendit », comme des aoristes de la cinquième formation, avec gouna de l'*u* radical. Dans le grec *κλῦθι*, nous avons l'allongement de la voyelle radicale, ainsi que dans *δείκνῡμι*, où l'*ῡ* correspond à un *au* sanscrit. De même encore à l'aoriste védique *ákar* « il fit », *ákaram* « je fis », on trouve la forme pleine de la racine, tandis qu'à l'impératif *kṛd'i* « fais » on a la forme abrégée.

[4] Ce verbe est irrégulier dans sa conjugaison.

[5] Aoriste de la cinquième formation, § 573.

muć, troisième personne *mumôktu*) ressemblent beaucoup aux impératifs grecs comme *κέκραχθι*. Mais il n'est pas douteux que les impératifs sanscrits *mumugdí, mumôktu* n'appartiennent à l'aoriste : nous avons de même, à l'aoriste indicatif, *ámumuktam*. *Mumugdí* est avec *śrudí* dans le même rapport que les aoristes de la septième formation (§ 579) avec ceux de la sixième (§ 575)[1].

Dans वावृधस्व *vâvṛdásva* « grandis ! »[2] nous avons peut-être un impératif moyen de la septième formation de l'aoriste; il serait alors pour *vavṛdásva*. C'est ainsi que *mṛg* fait à l'aoriste indicatif actif *ámamṛgam*. L'allongement de la syllabe réduplicative serait bien mieux justifié ici (§ 580) qu'au parfait de l'indicatif *vâvṛdê*[3]. On pourrait objecter qu'en regard de *vavṛdásva*, considéré comme aoriste, il ne se trouve pas d'indicatif de la même formation; mais, en regard des impératifs aoristes précités (§ 727) *bûśa, bûśatam, nêśatu, śrôśantu*, on ne trouve pas non plus d'indicatifs comme *ábûśam, ánêśam, áśrôśam*.

A l'aoriste *ávôćam* (§ 582) se rattache l'impératif védique *saṅ-vôćâvahâi* (première personne duelle du moyen)[4].

§ 729. Futur de l'impératif, en sanscrit et en arménien.

Le futur à auxiliaire de l'impératif a laissé des traces dans le sanscrit classique. Toutefois, le petit nombre d'exemples constatés jusqu'à présent appartient sans exception à la deuxième personne plurielle du moyen; ce sont : प्रसविषध्वम् *prásaviśya-*

[1] Dans le dialecte védique, les formes redoublées de l'aoriste peuvent joindre immédiatement les désinences à la racine. C'est là, comme on l'a vu (§ 573), le caractère propre de la cinquième formation de l'aoriste, laquelle, dans les Védas, s'étend aussi à des racines finissant par une consonne.

[2] Rig-véda, I, XXXI, 1.

[3] Rig-véda, I, LII, 2. La forme de la langue ordinaire est *vavṛdê*.

[4] Rig-véda, I, XXV, 17.

dvam[1] « procréez! », भविष्यध्वम् *ƀavišyádvam*[2] « soyez » et वेत्स्यध्वम् *vêtsyádvam*[3] « trouvez! obtenez! ». J'ai supposé autrefois que la forme *saṅvakśyata*[4] était un impératif futur actif (deuxième personne du pluriel). Mais, par le sens du contexte, je me suis assuré depuis qu'au lieu de संवक्ष्यत *saṅvakśyata*, que Stenzler traduit par « alloquimini », il faut lire *saṅrakśata* « arcete »[5].

En arménien, le futur de l'impératif est presque partout identique avec celui de l'indicatif (§ 183^b, 2). Remarquons seulement qu'à la deuxième personne du singulier, outre la forme *że-s* (= sanscrit *yâ-s* du précatif), on a aussi une forme ջիր *ǵi-r* : le *r* remplace le *s* de la deuxième personne, et le ջ *ǵ*, sous l'influence de l'*i* suivant, a pris la place du ց *ż*[6]; on a, par conséquent, *sires-ǵi-r* « aime » à côté de *sires-że-s* « amabis » et « ama ».

[1] Bhagavad-Gîtâ, III, 10.

[2] Mahâbhârata, III, vers 14394. Râmâyaṇa, éd. Schlegel, I, xxix, 25.

[3] Mahâbhârata, I, 1111.

[4] Stenzler, *Brahma-vâivarta-purâṇi specimen*, I, 35.

[5] Il faut observer que dans les manuscrits d'écriture bengalie, et notamment dans celui dont s'est servi Stenzler (voyez sa remarque, p. 10), il est souvent impossible de distinguer le *r* du *v*. Le य् *y*, après le क्ष् *kś*, est une correction de Stenzler. Le sens « alloquimini » ne convient pas dans le contexte, au lieu que « arcete principem » s'accorde avec le sens du vers précédent. Le vers 32 du même ouvrage nous présente une forme remarquable au point de vue de la syntaxe; c'est l'impératif *brûtá* employé comme représentant du subjonctif et régi par *yádi* « si » : *yadi satyam brûtá* « si vous dites la vérité ». Au cinquième livre du Mahâbhârata, on a la deuxième personne plurielle de l'impératif moyen *prayaććadvam* régie par *ćêt* « si » : *naćêt prayaććadvam amitraǵâtinô yudišṭirasyâ 'ṅśam aƀîpsitaṅ svakam* « nisi detis hostium interfectori *Yudišṭiræ* partem petitam suam ». Dans le Rig-véda (I, xxvii, 12), nous trouvons après *yádi* la première personne plurielle de l'impératif ou du lêṭ : *yadi śaknavâma* « si nous pouvons ».

[6] Il en est de même à la deuxième personne du pluriel de l'indicatif futur. Voyez plus haut, t. I, p. 406 et suiv.

CONDITIONNEL.

§ 730. Origine du conditionnel sanscrit.

Si l'on considère la forme du conditionnel sanscrit, on voit qu'il est avec le futur à auxiliaire dans le même rapport que l'imparfait avec le présent : en d'autres termes, la racine prend l'augment, et les désinences secondaires remplacent les désinences primaires. En regard de *dâsyâmi* «je donnerai», on a donc अदास्यम् *ádâsyam* «je donnerais» ou «j'aurais donné».

Contrairement à une opinion autrefois exprimée par moi, je serais porté aujourd'hui à faire venir le conditionnel du futur à auxiliaire : il ne serait donc pas nécessaire d'admettre pour le verbe substantif une ancienne forme tombée en désuétude *âsyam* «je serais» ou «j'aurais été». Quand même une telle forme aurait existé, on y pourrait voir un dérivé du futur *asyâmi*[1] «je serai», comme *ádâsyam* dérive de *dâsyâmi*.

Aucune langue de l'Europe ne nous présente rien d'analogue au mode en question; on est donc amené à supposer qu'il est d'origine relativement récente. La forme qui ressemble le plus au conditionnel sanscrit, c'est l'imparfait du subjonctif latin. Mais on a vu (§ 707) qu'il est lui-même de formation secondaire et appartient en propre à la langue latine. Comparez, par exemple, *da-rem* (pour *dâ-sem*, qui est lui-même pour *dâ-saïm*) avec अदास्यम् *á-dâ-syam*.

§ 731. Emploi du conditionnel sanscrit.

Au lieu du conditionnel, le sanscrit, dans sa plus ancienne période, se sert ordinairement du potentiel. En général, l'emploi

[1] On a vu (§ 648) que *asyâmi* (comparez le latin *ero*, *eris*, § 650) n'est plus employé comme verbe simple en sanscrit.

du conditionnel est assez rare. Nous en donnerons donc ici quelques exemples :

yadi na praṇayêd râǵâ daṇḍan daṇḍyêśv atandritaḣ
śûlê matsyân ivâ 'pakśyan durbalân balavattarâḣ [1]

« Si non infligeret rex pœnam puniendis indefessus, veru pisces quasi coquerent infirmos firmiores. »

Nous avons ici le conditionnel; mais à sa suite nous trouvons quatre potentiels, quoique la relation reste exactement la même. Il est vrai que le scoliaste les explique par des conditionnels, savoir : *adyắt* « il mangerait » par *ákâdiśyat, áva-liḥyât* « il lècherait » par *avắlêkśyat, syât* « il serait » par *ábaviśyat* et *prá-vartêta* « il deviendrait » par *prấvartiśyat.*

Nous lisons dans le Mahâbhârata [2] :

vṛǵinaṅ ḥi bavêt kińćid yadi karṇasya pârtiva
nâ 'smâi ḥy astrâṇi divyâni prâdâsyad bṛgunandanaḣ

« Car si quelque chose de fautif se trouvait en Karṇa, ô prince! le fils de Bhṛgu ne lui aurait pas donné les armes divines. »

Le conditionnel peut se trouver à la fois dans la proposition antécédente et dans la proposition conséquente. C'est ce que nous voyons par l'exemple suivant, où la première fois le conditionnel a le sens d'un plus-que-parfait du subjonctif : *naćêd arakśiśya* [3] *imaṅ ǵanam bayâd dviśadbir êvam balibiḣ prapîḍitam* | *tatâ 'baviśyad dviśatâm pramôdanam* [4]. « Si tu n'avais pas délivré du péril cette troupe pressée par des ennemis redoutables, elle serait la joie des ennemis. »

On trouve de même dans le *Nâiśada-ćarita* [5] :

[1] Lois de Manou, VII, 20.
[2] Livre VIII, vers 1614.
[3] Pour *árakśiśyas*, à cause de l'*i* du mot suivant.
[4] Mahâbhârata, livre VIII, vers 709.
[5] IV, 88. Ces vers sont adressés au dieu de l'amour.

api sa vaǵram adâsyata ćêt tadâ
tvadiśubir vyadaliśyad asâv api

« Quand il [Brahmâ] t'aurait donné [pour but] sa massue, elle aurait été fendue elle-même par tes flèches. »

VERBES DÉRIVÉS.

§ 732. Des verbes passifs, causatifs, désidératifs et intensifs.

Dans l'acception rigoureuse du mot, l'expression « verbes dérivés » ne convient en sanscrit qu'aux seuls verbes dénominatifs. En effet, parmi les dix classes de verbes appelés primitifs, il n'y a véritablement que ceux de la seconde classe[1] qui méritent ce nom : les autres ne sont pas plus près de la racine que ne le sont les verbes passifs, causatifs, désidératifs et intensifs. Il y a d'ailleurs identité, si l'on fait abstraction de l'accent, entre la forme du passif et celle du moyen de la quatrième classe; entre le causatif et les verbes de la dixième classe; entre l'intensif, quand il unit immédiatement les désinences personnelles à la racine, et les verbes de la troisième classe[2]. On serait donc autorisé à dire que le sanscrit possède en tout douze classes de verbes : les intensifs composeraient la onzième et les désidératifs la douzième (ou *vice versa*); on ferait rentrer les verbes passifs parmi les verbes moyens de la quatrième classe, tandis que les verbes causatifs seraient assignés à la dixième.

On ne peut nier toutefois que si l'on a égard au sens et à l'âge des verbes appelés « dérivés », ils doivent être subordonnés à ceux qui expriment simplement l'idée verbale, accompagnée

[1] Voyez § 109[a], 3.

[2] Remarquons cependant que l'intensif renforce la syllabe réduplicative et qu'il conserve celle-ci dans les temps généraux; mais on a vu que les verbes de la dixième classe gardent également dans les temps généraux une partie de leur caractéristique.

des notions accessoires de personne, de temps et de mode : ils appartiennent à une époque postérieure et sont sortis de ceux-là. Il a fallu qu'il existât un verbe signifiant simplement «j'entends», avant qu'on pût avoir un verbe signifiant «je fais entendre», ou «je désire entendre», ou «je suis entendu». Encore que *śrâvâyâmi* «je fais entendre», *śúśrûśâmi* «je désire entendre», *śrûyê'* «je suis entendu» s'expliquent plus facilement par la racine *śru* que par le thème *śṛṇu*[1] (contraction pour *śruṇu*), on peut néanmoins regarder *śruṇu* comme la forme fondamentale d'où sont sortis ces verbes dérivés et secondaires; car devant la marque du causatif, du désidératif ou du passif, la syllabe caractéristique *nu* a pu tomber, comme tombe la caractéristique *ay* des verbes causatifs, quand ils sont mis au passif, devant la syllabe *ya* qui est la marque de cette voix[2]. Si, par le fait, les verbes dérivés ont la racine pure pour point de départ, cela vient de ce que les verbes primitifs, dont ils sont le produit, ont été débarrassés de tous les accessoires qui ne servent point à l'expression de l'idée marquée par la racine. On comprend, en effet, que, sans cette suppression, la forme dérivée eût été chargée outre mesure. C'est ainsi que nous avons vu certains comparatifs et superlatifs venir, non pas du thème complet du positif, mais d'un thème mutilé et dépouillé de son suffixe[3].

PASSIF.

§ 733. Formation du passif sanscrit.

Nous examinerons successivement les diverses formations de verbes dérivés. Nous commencerons par le passif.

[1] Le verbe *śru* (cinquième classe) fait au présent de l'indicatif *śṛṇômi* «j'entends» (contraction pour *śruṇômi*).

[2] Nous avons, par exemple, en regard du causatif *śrâv-áya-ti* «il fait entendre» le passif *śrâv-yá-tê* (pour *śrâv-ay-yatê*) «il est fait entendre».

[3] Voyez § 298[a].

En sanscrit, le passif, dans les temps spéciaux, est marqué par la syllabe य *yá,* qui reçoit l'accent tonique, et qui vient se placer après la racine : les désinences personnelles sont celles du moyen. La flexion est tout à fait la même que pour les verbes moyens de la quatrième classe[1], avec cette seule différence que l'accent doit être reporté sur la deuxième syllabe[2].

Je me contenterai de donner ici la troisième personne du singulier et du pluriel des verbes suivants : *bud'* (classe 1) «savoir» (gothique *ana-bud* «commander»); *tud* (classe 6) «frapper» (latin *tud, tundo*); *vas* (classe 2) «se vêtir» (gothique *vasja* «je revêts» = causatif sanscrit *vâsáyâmi*); *b'ar, b'ṛ* (classe 3) «porter»; *yuǵ* (classe 7) «unir» (latin *jug,* grec ζυγ); *star, stṛ, stṝ* (classe 5) «répandre, couvrir»; *prî* (classe 9) «réjouir, aimer». En face du passif, je mets la forme correspondante du moyen[3].

	TROISIÈME PERSONNE DU SINGULIER.		TROISIÈME PERSONNE DU PLURIEL.	
Racine.	Passif.	Moyen.	Passif.	Moyen.
bud' (classe 1)	*bud'-yá-tê*	*bố́d'-a-tê*	*bud'-yá-ntê*	*bố́d'-a-ntê*
tud (classe 6)	*tud-yá-tê*	*tud-á-tê*	*tud-yá-ntê*	*tud-á-ntê*
vas (classe 2)	*vas-yá-tê*	*vas-tế*	*vas-yá-ntê*	*vas-átê*[4]
b'ar (*b'ṛ*) (classe 3)	*b'ri-yá-tê*	*bib'ṛ-tế*	*b'ri-yá-ntê*	*bíb'r-atê*
yuǵ (classe 7)	*yuǵ-yá-tê*	*yuṅk-tế*	*yuǵ-yá-ntê*	*yuṅǵ-átê*
star (*stṛ*) (classe 5)	*star-yá-tê*	*stṛ-ṇu-tế*	*star-yá-ntê*	*stṛ-ṇv-átê*
prî (classe 9)	*prî-yá-tê*	*prî-ṇî-tế*	*prî-yá-ntê*	*prî-ṇá-tê.*

Remarque. — Passif des racines finissant en *ar, ṛ.* — Les racines en *ar* qui, à l'actif et au moyen, contractent cette syllabe en *ṛ* dans les formes

[1] Voyez §§ 501 et 512.

[2] Voyez § 104 e, remarque 2, et Système comparatif d'accentuation, § 11.

[3] Le moyen, à la différence du passif, prend les caractéristiques des classes. Voyez § 109 a.

[4] Voyez § 459.

pures ou légères, prennent au passif la syllabe *ri,* si elles commencent par une seule consonne : ainsi *bar* fait *bri-yá-tê.* Si, au contraire, elles commencent par deux consonnes, elles gardent *ar :* ainsi *star* fait *star-yá-tê.* Je regarde la syllabe *ri* comme une métathèse pour *ir,* qui lui-même est, à ce que je crois, un affaiblissement de la forme primitive *ar.*

C'est grâce à la protection des deux consonnes initiales que les verbes comme *star* ont maintenu leur ancienne forme. On peut rapprocher, à ce sujet, ce qui a été dit des impératifs comme *âpnuhí* «obtiens!», comparés aux impératifs comme *ćinú* «assemble!» (§ 451). Je crois découvrir un fait analogue en latin : si la racine *stâ* (= sanscrit *stâ* «être debout») a presque partout conservé sa longue, tandis que *dă* (= sanscrit *dâ* «donner») l'a perdue, c'est probablement grâce à la protection des deux consonnes initiales.

En ce qui concerne la métathèse de *bir* en *bri,* on peut rapprocher les formes grecques comme *πατράσι* (pour *παταρ-σι*)[1].

§ 734. Affaiblissements irréguliers de la racine, devant la caractéristique du passif *ya,* en sanscrit, en zend et en ancien perse.

La racine subit quelquefois, au passif, des affaiblissements irréguliers, à cause de la surcharge produite par l'addition de la syllabe *ya.* Ainsi *vać* «dire» se contracte en *uć,* par exemple dans *uć-yá-tê* «dicitur»; rapprochez certaines formes anomales de l'actif, comme *ûćimá* «nous parlâmes» (pour *u-ućima*). La racine प्रछ् *prać* «interroger» contracte la syllabe *ra* en *r̥,* par exemple dans *pr̥ćyátê* «interrogatur»; on a, de même, à l'actif, *pr̥ććâmi* «j'interroge», *papr̥ććimá* «nous interrogeâmes»[2]. Quelques racines en *â* affaiblissent au passif cette voyelle en *î;* ainsi *dâ* «donner» a pour thème du passif *dîya;* exemple : *dîyátê* «datur».

Le zend, en vertu du même principe, abrége ﺎ *â* en ﺍ *a;*

[1] Voyez § 254.

[2] Mais au singulier du prétérit redoublé, on a *papráćća* «j'interrogeai, il interrogea», à l'infinitif, *práṣṭum* «interroger».

exemples : *nidayêintê* « deponuntur »[1] (= sanscrit *nidîyantê*); ... *frâ... śnayaṇuha* « sois lavé »[2] (= sanscrit *pra-snâyasva*); *śnayaita* « qu'il soit lavé » ou « qu'il se lave ».

En ancien perse, l'*â* de la racine *pâ* s'est également abrégé devant le *ya* du passif dans *patipayauvâ*[3]. On peut citer cet exemple à l'appui de l'explication que nous avons donnée plus haut (§ 721) pour les formes zendes *śnayaṇuha* et *śnayaita* : nous y avons vu des passifs à signification réfléchie. C'est aussi le sens réfléchi qu'il faut donner à l'impératif *patipayauvâ* : Benfey le traduit par « garde-toi », Rawlinson par « te expeditum habe ».

Remarque. — Examen d'une opinion d'E. Burnouf : le signe du passif *ya* existe-t-il en zend? — Burnouf, dans la forme précitée *śnayaṇuha*, ne fait pas de *ya* le signe du passif[4]. En général, selon ce savant, le zend n'aurait guère plus de part au signe passif *ya* que le grec et le latin[5]. Mais le changement du sens passif en sens réfléchi ou moyen n'a rien de plus surprenant que le fait contraire qui a lieu en grec, en gothique, en latin, en lithuanien et en slave. Burnouf cite sans autre indication la forme *nidayêinti*, qu'il traduit par « ils déposent »; dans le manuscrit lithographié, je trouve deux fois cette forme au troisième fargard du Vendidad[6]; mais je lis, avec Lassen et Westergaard, *nidayêintê* « deponuntur ». Si, cependant, *nidayêinti* était la vraie leçon, je n'y verrais pas moins un passif avec désinence de l'actif : au passif sanscrit, il arrive assez fréquem-

[1] Vendidad-Sâdé, page 246 : *yahmya narô irèsta* (lisez *irista*) *nidayêintê* « in qua [terra] homines mortui deponuntur ».

[2] Avec le sens du moyen : « lave-toi [les mains] ». Voyez § 721.

[3] Inscription de Béhistoun, IV, 38. Rawlinson et Benfey lisent *patipayuwâ;* mais je crois que l'*a* renfermé dans *y* doit ici faire partie intégrante du mot. La désinence *uvâ* (pour *huvâ,* lequel est lui-même pour *hvâ*) répond à la désinence de l'impératif sanscrit *sva* (§ 253). La préposition *pati* représente le sanscrit *prati*.

[4] *Yaçna*, p. 361, note. [Il reconnaît dans *ya* la caractéristique de la classe. — Tr.]

[5] *Yaçna*, p. 359.

[6] Voir l'Index de Brockhaus.

ment que les désinences de l'actif prennent la place des désinences moyennes, en sorte que le passif est exprimé uniquement par la syllabe *ya*[1].

En admettant avec Burnouf que *nidáyêinti* fût un actif, il faudrait prendre «ils déposent» dans le sens de «on dépose», et expliquer *narô irista* comme des accusatifs.

§ 735. Passif du verbe *ǵan* «engendrer», en sanscrit et en zend.

De la racine *ǵan* «engendrer» vient la forme irrégulière जाये *ǵấyê* (pour *ǵanyê*) «je nais», que les grammairiens indiens expliquent comme un moyen de la quatrième classe. La position de l'accent tonique autorise cette explication (§ 733), qui, si elle est admise, devra s'étendre aussi au verbe zend correspondant.

Mais remarquons que le sens exige le passif et non le moyen; observons, en outre, qu'abstraction faite de l'accent, la forme du moyen est identique, pour les verbes de la quatrième classe, avec celle du passif. J'aime donc mieux regarder dans les deux langues la forme en question comme un véritable passif. Il est vrai que l'accentuation de *ǵấyê* est irrégulière[2]; mais Pâṇini[3] nous apprend qu'on peut aussi accentuer de cette façon : *ǵâyế*.

La racine zende correspondante est ܙܢ *ṡan* : nous la trouvons plusieurs fois employée au passif, en combinaison avec la préposition *uś* (= sanscrit *ut*). Comme en sanscrit, le *n* final est rejeté devant le signe du passif *ya;* mais l'*a* précédent n'est pas allongé, ou la longue a été de nouveau abrégée. Ce fait ne doit pas nous surprendre, si nous considérons que même les racines qui ont par nature un *â* long, l'abrègent devant le *ya*

[1] Abrégé de la grammaire sanscrite, 2e édition, § 446.

[2] Elle n'est régulière que dans les cas très-rares où *ǵấyê* signifie «j'engendre» ou «j'enfante», et est, par conséquent, un vrai moyen.

[3] VI, 1, 195.

du passif. En conséquence, 𐬎𐬱𐬯𐬀𐬌𐬌𐬈𐬌𐬥𐬙𐬆 *uś-ṣayêintê*[1] «ils naissent» répond exactement à la forme précitée (§ 734) *nidayêintê*. A l'imparfait, nous trouvons la deuxième personne 𐬎𐬱𐬀𐬯𐬀𐬌𐬌𐬀𐬥𐬵𐬀 *uśaṣayaṇha* «tu naissais» (§ 469), et, à la troisième, *uśṣayata* «il naissait»[2].

§ 736. Les formes *dṙiyê* «je dure» et *mriyê* «je meurs» appartiennent au passif. — Restes de l'ancien passif, en latin, en gothique et en géorgien.

Les grammairiens indiens expliquent également comme des moyens de la sixième classe la forme म्रिये *mriyê* «je meurs», venant de la racine *mar, mṛ,* et la forme ध्रिये *dṙiyê* «je me maintiens, je dure», venant de la racine *d̓ar, dṛ*. On a vu plus haut (§ 733, remarque) que parmi les racines finissant en *ar,* celles qui sont sujettes à contracter *ar* en *ṛ*[3] prennent au passif la syllabe *ri* (pour *ra*). Or, il en est de même, à l'actif et au moyen, pour les racines en *ar* de la sixième classe; suivant donc qu'on divisera de cette façon : *mriy-ê, dṙiy-ê*[4], ou de cette autre manière : *mri-yê, dṙi-yê,* on aura des moyens de la sixième classe ou des passifs. Dans l'une et l'autre hypothèse, l'accentuation doit rester la même, puisque la caractéristique de la sixième classe reçoit l'accent aussi bien que la syllabe *ya* du passif[5].

Le sens de *d̓ar* étant «soutenir, porter», je suppose que la signification primitive de *dṙiyê* est «je suis soutenu, je suis porté». Je vois donc dans cette forme un passif. Mais si *dṙiyê* est

[1] Vendidad-Sâdé, p. 136.

[2] Vendidad-Sâdé, p. 39 : *yaḍ hê* (le texte porte 𐬵𐬈 *hë*) *puṭrô uśṣayata* «qu'il lui naquît un fils».

[3] Selon les grammairiens de l'Inde, la forme en *ṛ* serait la forme primitive.

[4] Dans ces formes, *iy* tiendrait la place d'un simple *i*. Sur cette modification euphonique de l'*i*, voyez § 502.

[5] Voyez §§ 109^a, 1, et 733.

un passif, je crois aussi devoir reconnaître un passif dans *mriyế* «je meurs»[1]. On peut rapprocher les formes zendes *mĕrĕ-yêi-ti* «il meurt», *fra-mĕrĕ-yêi-ti* (même sens), *mair-yâi-ti* (par euphonie pour *mar-yâ-ti*) «qu'il meure», *ava-mair-yâi-tê* (même sens). Il est vrai que ces formes peuvent être expliquées aussi comme des actifs ou des moyens de la quatrième classe[2]. L'accentuation zende nous étant inconnue, il est impossible de décider cette question; mais ce qui est certain, c'est que, si le *y* sanscrit dans *mriyế, mriyásê* correspond au *y* des mots zends précités[3], le verbe sanscrit représente par la forme et par l'accent un véritable passif.

A la racine sanscrite et zende *mar* répond, en latin, *mor* : dans le *io, iu* de *morior, moriuntur,* nous avons encore un reste fort bien conservé du caractère passif य *ya.* Comparez le *iu* de *mor-iu-ntur* avec le *ya* sanscrit de *mri-yá-ntê* (pour *mar-yá-ntê*).

Un autre représentant de ce *ya* nous est fourni par le gothique *us-ki-ja-na* «enatum», lequel fait au présent de l'indicatif *us-ki-ja* «enascor», et suppose, par conséquent, un simple *ki-ja* «nascor»[4].

Mentionnons encore en latin, comme reste de l'ancien passif, le verbe *fio,* que je divise de cette façon : *f-io,* et que je regarde comme étant pour *fu-io.* C'est ainsi qu'en ancien perse nous avons *b-iyâ*[5] «qu'il soit» = sanscrit *b'ûyā́t.* Le latin *fio* répond donc au sanscrit *b'ûyế,* si l'on fait abstraction de la désinence

[1] Peut-être le sens primitif était-il «je suis usé, consumé»; comparez le grec *μαραίνω.* La racine sanscrite *mar, mṛ,* conjuguée d'après la neuvième classe (*mṛ-ṇā́-mi*), signifie «tuer». Les grammairiens de l'Inde supposent pour ce dernier verbe une racine मॄ *mṝ,* et ils admettent que le *ṝ* s'est abrégé devant la caractéristique de la classe.

[2] On a vu (§ 734) qu'en sanscrit le passif a quelquefois les désinences de l'actif.

[3] C'est-à-dire n'est pas dû à la loi phonique indiquée au § 502. — Tr.

[4] Pour *kin-ja,* comme en sanscrit nous avons *ǵā́-yê,* pour *ǵan-yế.*

[5] Par euphonie pour *byâ;* il est rare qu'en ancien perse un *y*, quand il se trouve après une autre consonne, ne se fasse pas précéder d'un *i.*

moyenne de ce dernier[1]. Comparez *f-iu-nt* avec *bû-yá-ntê*, *f-ie-t* avec *bû-yê-ta*, *f-iê-mus* avec *bû-yê-mahi*.

Comme le passif sanscrit est souvent employé avec le sens impersonnel, dans des locutions telles que *śrûyátâm* «entends!» (littéralement «qu'il soit entendu!»), *âsyátâm* «assieds-toi!» (littéralement «qu'il soit pris place!»), je rappellerai ici que des expressions du même genre sont très-habituelles en géorgien[2]. Je veux parler des verbes ou des temps que Brosset appelle *indirects* : leur élément formatif *ia* ou *ie* présente une ressemblance incontestable avec le signe du passif *ya*. On a, par exemple : მგონია *m-gon-ia* «il est pensé par moi», pour «je pense»[3]; შემიყვარებია *śe-mi-qwareb-ia* «il fut aimé par moi», pour «j'aimai». Le passif ordinaire, quand il s'est conservé en géorgien, présente également une formation qui rappelle le *ya* sanscrit; c'est à la troisième personne du pluriel que la ressemblance est le plus visible. On a, par exemple, შეიყვარებიან *śe-i-qwarebian* «amantur» en regard de l'actif შეიყვარებენ *śe-i-qwareben* «amant»[4].

§ 737. Restes du caractère passif *ya*, en arménien.

L'arménien, comme l'a d'abord remarqué Petermann[5], a

[1] Le passif de *bû* «être» ne peut guère trouver son emploi qu'à la troisième personne du singulier, dans le sens impersonnel. C'est dans le même sens qu'on rencontre aussi le neutre du participe futur passif : *tavâ 'nucârêṇa mayâ bavitavyam* «c'est à moi à être ton compagnon» (Hitôpadêça, éd. Schlegel, p. 17). L'idée «devenir» est exprimée par l'actif de *bû*, *bávâmi* signifiant non-seulement «je suis», mais «je deviens».

[2] J'ai exposé les affinités grammaticales du géorgien et du sanscrit dans mon mémoire intitulé Les membres caucasiques de la famille des langues indo-européennes. Voyez en particulier page 59.

[3] En sanscrit मया ज्ञायते *mayâ ǵñâ-ya-tê* «il est su par moi».

[4] Dans sa désinence, cette forme géorgienne nous présente la même mutilation que l'allemand *sie lieben* (pour *liebent*) «ils aiment». Voyez le mémoire précité, page 56.

[5] *Grammatica linguæ armeniacæ*, p. 188.

sacrifié l'*a* du caractère passif *ya,* et a vocalisé le *y* en *i*. Cet *i* se joint au thème du présent, dont la voyelle finale est supprimée; exemples : *orsan-i-m* «venatione capior»[1], *aṙnan-i-m* «accipior», *gow-i-m* «laudor». L'actif est *orsane-m, aṙnane-m, gowe-m*. Cette forme passive est prise aussi par beaucoup de verbes neutres et déponents qui n'ont point d'actif correspondant : ils joignent l'*i* à la consonne finale de la racine, comme **նստիմ** *n-st-i-m*[2] «je suis assis», **կամիմ** *kam-i-m* «je veux», ou bien ils l'ajoutent à la consonne finale du thème du présent, comme *meran-i-m*[3] «je meurs». Une partie des verbes de la troisième conjugaison gardent devant l'*i* la voyelle caractéristique *u* des formes spéciales; exemple : *ṣenu-i-m* «mactor», venant de *ṣen-u-m,* dont la racine répond au sanscrit हन् *han* «tuer».

A l'imparfait, devant le verbe «être» qui vient s'adjoindre au verbe attributif, le caractère passif est rejeté; il faut excepter toutefois la troisième personne du singulier, où, à côté de *êr,* nous avons *iur*[4], dans lequel je crois reconnaître l'*i* du passif. Je regarde l'*u* de *i-ur* comme un affaiblissement de l'*a* de la racine *as;* le même affaiblissement a lieu, entre autres, dans *ut-e-m* «je mange» = sanscrit *ád-mi,* grec ἔδ-ω, latin *ed-o* (§ 183[b], 1).

[1] Schröder, *Thesaurus linguæ armeniacæ*, p. 148.

[2] En sanscrit, *ni-śad* «s'asseoir» (par euphonie pour *ni-sad*). Voyez Windischmann, Éléments de l'arménien, p. 42.

[3] Dans *meran-i-m*, le *n* n'est pas une lettre radicale.

[4] Exemple : գովիւր *gowiur* «laudabatur». Selon Schröder (*Thesaurus linguæ armeniacæ*, p. 149), la forme en *iur* doit être employée avec les verbes passifs, la forme en *êr* avec les verbes neutres et déponents. Cependant, il est certain que les verbes neutres et déponents de la quatrième conjugaison auraient droit à la forme en *iur*, puisqu'au présent ils suivent l'analogie des verbes passifs. Quoi qu'il en soit, ni dans l'une ni dans l'autre de ces formes, pas plus que dans le simple *êr* «il était», je ne saurais reconnaître, comme le font les grammaires arméniennes, la présence d'une désinence personnelle.

§ 738 Passif des temps généraux, en sanscrit.

Il est probable qu'à l'origine le caractère passif य *ya* s'étendait aussi aux temps généraux. Le sanscrit, tel qu'il nous est parvenu, nous en présente peut-être encore un reste dans les racines finissant par *â* ou par une diphthongue[1]. Je veux parler du *y* qui précède la voyelle de liaison *i* à l'aoriste, aux deux futurs, au précatif et au conditionnel; exemples : *ádâyiśi* «je fus donné», *dâyitâhê* «je serai donné», *dâyiśyê* (même sens), *dâyiśîyá* «que je sois donné», *ádâyiśyê* «je serais donné». Ce qui me détermine surtout à expliquer le *y* de cette façon, c'est que, dans la formation déponente de l'intensif[2], le caractère passif reste aux temps et aux modes en question même après d'autres voyelles que l'*â;* on a, par exemple, *áćêćîyiśi* «j'assemblai», *ćêćîyitâhê* «j'assemblerai», *ćêćîyiśyê* (même sens)[3]. Si le य् *y* se trouvait seulement après un *â,* on pourrait, ainsi que je l'ai cru autrefois, y voir simplement une insertion euphonique, analogue à celle qu'on a, par exemple, dans l'adjectif *yâ-y-ín* «allant», venant de *yâ* et du suffixe *in* (§ 43).

En sanscrit comme en grec, le parfait passif est toujours semblable au parfait moyen : ainsi *dadṛśê* signifie «j'ai vu, il a vu» ou «j'ai été vu, il a été vu». Parmi les temps généraux, le parfait est le seul, avec la troisième personne du singulier de l'aoriste[4], qui soit d'un emploi habituel au passif.

[1] On a vu (§ 109ª, 2) que les racines qui, suivant les grammairiens de l'Inde, finissent par une diphthongue, peuvent être ramenées à des racines en *â*.

[2] J'appelle ainsi cette formation, parce qu'elle a la signification active avec les formes du passif.

[3] Racine चि *ći* «assembler». Devant le *y* du caractère passif, l'*i* et l'*u* sont allongés. En général, le *y* allonge habituellement un *i* ou un *u* précédent, à moins que *iy* ne soit simplement le développement euphonique d'un *i* ou d'un *î*, comme dans *b'iyás* «timoris», venant de *b'î+as*. De même, en latin, le *j*, à l'intérieur d'un mot, rend la voyelle précédente longue par position.

[4] Cette forme se termine en *i* et est privée de désinence personnelle; exemple :

§ 739. Origine de la syllabe *ya*, exprimant le passif.

Il reste à nous demander quelle est l'origine du caractère passif य *ya*. Sir Gr. Haughton[1] nous en fournit, ce semble, une explication parfaitement satisfaisante. Il rappelle qu'en bengali et en indoustani le passif est exprimé par un verbe auxiliaire signifiant «aller», savoir, en indoustani, जाना *ǵânâ* (pour *yânâ*, § 19), et, en bengali, या *yâ*. Dans ce dernier dialecte, par exemple, करा याइ *kŏrâ yâï* signifie «je suis fait», littéralement «[in] confectionem eo». Or, en sanscrit, il y a deux verbes, *i* et *yâ* (classe 2), qui signifient l'un et l'autre «aller». Pour l'explication du passif, nous préférons le second, qui sert à exprimer la même relation en bengali : l'abréviation de la syllabe या *yâ* en य *ya* vient, comme je le pense, de la surcharge produite par la composition. L'*a* du caractère passif *ya* appartient donc à la racine, et n'est pas, comme dans la caractéristique de la première et de la sixième classe, un complément servant à la conjugaison[2]. L'adjonction des désinences moyennes, qui expriment l'action réfléchie, ajoute encore une nuance à la signification du verbe auxiliaire : tandis que le bengali *kŏrâ yâï* veut dire seulement «[in] confectionem eo», le composé sanscrit *kriyế* dit quelque chose de plus, savoir «me [in] confectionem verto». On peut comparer les constructions latines comme

ágani «il naquit». On pourrait être tenté de voir dans cet *i* une contraction du caractère passif य *ya*; mais les formes comme *ádâyi* «il fut donné» s'opposent à cette explication, car ici le *y* est l'expression du passif et l'*i* est très-probablement une voyelle de liaison, comme dans *ádây-i-śi* «je fus donné», *ádây-i-ṡṭâs* «vous fûtes donnés». Conséquemment, *ádâyi* peut être regardé comme étant pour *ádâyiṡṭa*.

[1] Dans son édition de Manou, t. I, p. 329 et suiv. et dans sa Grammaire bengalie, pages 68 et 95.

[2] Il suit néanmoins l'analogie de la caractéristique *a*, absolument comme la racine *sṫâ* «être debout», après s'être abrégée en *sṫa*, suit l'analogie des verbes de la première et de la sixième classe.

amatum iri « être allé en aimer ». Rapprochez aussi *veneo* qui est le contraire de *vendo* (§ 632). Les expressions comme « aller en joie, en colère », au lieu de « être réjoui, être irrité », sont très-fréquemment employées en sanscrit; on dit même : *grahaṇaṅ samupâgamat* « il alla en captivité », au lieu de « il fut pris »[1].

CAUSATIF.

§ 740. Origine du caractère causatif.

Par sa formation, le causatif sanscrit et zend est identique avec les verbes de la dixième classe (§ 109[a], 6). Dans les temps généraux, il prend अय् *ay*, et dans les temps spéciaux अय *aya*. Pour expliquer cette caractéristique, le sanscrit nous présente deux racines : *i* « aller » et *î* « désirer, demander, prier ». L'une et l'autre, étant frappée du gouna, devient अय् *ay* devant les voyelles, et, combinée avec la caractéristique *a* de la première classe, अय *aya*. La signification « désirer, demander » convient bien, ce semble, pour l'idée accessoire exprimée par le causatif; en effet, le causatif sert à marquer que l'action est accomplie par la volonté du sujet, et non point directement exécutée par lui. *Kârâyâmi* « je fais faire » signifierait donc proprement « je demande que quelqu'un fasse, qu'une chose soit faite ». Si, au contraire, le caractère causatif vient de la racine *i* « aller », nous rappellerons que les verbes sanscrits signifiant « se mouvoir, aller » servent en même temps à marquer l'action (§ 739). Le verbe causatif *vêdâyâmi* signifierait alors à la lettre « je fais savoir ».

§ 741. Le causatif dans les langues germaniques.

On a vu que, dans les langues germaniques, les trois con-

[1] Râmâyaṇa, éd. Schlegel, I, 1, 73.

jugaisons faibles se rapportent à la dixième classe sanscrite[1]; mais c'est seulement la conjugaison qui a conservé le plus clairement la caractéristique *aya*, c'est-à-dire celle des verbes ayant *ja* à la première personne du singulier du présent[2], qui est employée pour marquer le causatif ou pour exprimer qu'une action, d'intransitive qu'elle était, devient transitive. Ajoutons que la langue n'a plus la faculté, comme en sanscrit, de tirer de chaque verbe primitif une forme causale : il faut qu'elle se contente des causatifs qui lui ont été transmis en héritage par un âge antérieur.

En gothique comme en sanscrit, le causatif renforce le plus qu'il est possible la voyelle radicale : dans les deux idiomes, c'est sous la forme la plus forte qu'ait développée le verbe primitif que la voyelle radicale nous apparaît au causatif[3]. Ainsi les verbes germaniques qui ont, au présent de la conjugaison primitive ou forte, affaibli un *a* radical en *i*, reprennent leur *a* dans la forme causale. Les *i* et *u* susceptibles du gouna se changent en *ai, au*[4]. On peut dire d'une façon générale que le causatif gothique a toujours la même voyelle que les formes monosyllabiques du prétérit du verbe primitif; mais nous n'en conclurons pas que le causatif dérive de ces formes : il est avec elles dans un rapport collatéral et non dans un rapport de filiation. Comparez, par exemple, *satja* «je place» (racine *sat*) avec *sita* «je suis assis», *sat* «je fus assis»[5]; *lagja* «je couche» avec

[1] Voyez § 109[a], 6.

[2] La première conjugaison faible de Grimm.

[3] Il faut seulement excepter les verbes qui, au prétérit redoublé, contractent ensemble leurs deux premières syllabes (§ 605). Encore, en sanscrit, où l'*â* est un son plus pesant que l'*ê*, *sâdâyâmi* a-t-il une voyelle plus forte que *sêdimá* (pour *sasidimá*).

[4] C'est-à-dire qu'ils prennent le gouna le plus fort, le gouna par *a*, et non par *i* comme au présent du verbe primitif (§ 27).

[5] C'est le même rapport qu'en sanscrit entre le causatif *sâdáyâmi* «je fais asseoir» et la racine *sad* «s'asseoir».

liga «je suis couché», *lag* «je fus couché»[1]; *nasja* «sano» avec *ga-nisa* «sanor», *ga-nas* «sanatus sum»[2]; *sanqvja* «inclino» avec *sinqva* «inclinor», *sanqv* «inclinatus sum»[3]; *drankja* «j'abreuve» avec *drinka* «je bois», *drank* «je bus»[4]; *ur-rannja* «je fais sortir» avec *ur-rinna* «je sors», *ur-rann* «je sortis»[5]. Voici des exemples de l'*u* gothique frappé du gouna : *ga-draus-ja* «je fais tomber, je jette en bas», causatif de la racine *drus* «tomber» (présent *driusa*, prétérit singulier *draus*, pluriel *drusum*)[6]; *lausja* «je délie», causatif de la racine *lus* (présent *fra-liusa* «je perds», prétérit singulier *fra-laus*, pluriel *fra-lusum*)[7]. On a de même en sanscrit *bôďáyâmi*[8] «je fais savoir, j'éveille», causatif de la racine *bud* «savoir, s'éveiller». Voici des exemples de l'*i* gothique devenu *ai* : *ur-raisja* «je dresse», causatif de la racine *ris* (*ur-reisa* «je me lève», prétérit singulier *ur-rais*, pluriel *ur-risum*); *hnaivja* «j'abaisse», causatif de la racine *hniv* «s'abaisser» (présent *hneiva*, prétérit singulier *hnaiv*, pluriel *hnivum*). On a de même en sanscrit *vêdáyâmi*[9] «je fais savoir», causatif de la racine *vid* «savoir».

En haut-allemand moderne, il subsiste quelques restes de causatifs, comme *ich setze* «j'assieds», *ich lege* «je couche», *ich senke* «j'abaisse»[10]. Mais la flexion de ces verbes a été tellement mutilée qu'elle est devenue semblable à celle de leurs primitifs;

[1] Racine *lag*.

[2] Racine *nas*.

[3] Racine *sanqv*.

[4] Racine *drank*.

[5] Racine *rann*.

[6] Comparez la racine sanscrite *dvaṅs* «tomber» (§ 20).

[7] Comparez la racine sanscrite *lû* «arracher, détacher».

[8] On a vu (§ 2) que l'*ô* sanscrit représente la diphthongue *au*.

[9] En zend [zend script] *vaidayêmi*. L'*ê* sanscrit et zend représente la diphthongue *ai*.

[10] En regard des primitifs *ich sitze* «je suis assis», *ich liege* «je suis couché», *ich sinke* «je m'abaisse». — Tr.

c'est là une preuve remarquable des altérations qui peuvent dénaturer certaines formes jusqu'à les rendre méconnaissables. Si nous n'avions conservé les verbes gothiques comme *satja*, et quelques formations plus ou moins analogues d'autres vieux dialectes germaniques, il eût été impossible d'apercevoir dans le deuxième *e* de *setze* le représentant du sanscrit *ayâmi*, dans *sâdáyâmi;* par suite, l'identité de formation du causatif sanscrit et du causatif gothique nous aurait pour toujours échappé. Déjà en vieux haut-allemand la marque du causatif est souvent fort effacée; nous avons, par exemple, dans Notker, *nerent* «ils font vivre, ils nourrissent», pour *neriant* (= gothique *nasjand*); *lego* «je couche», pour *legio, legiu* (= gothique *lagja*); *legent* «ils couchent», pour *legiant* (= gothique *lagjand*).

§ 742. Le causatif en ancien slave.

Celle des conjugaisons, en ancien slave, qui répond à la dixième classe sanscrite[1] est aussi celle qui doit renfermer les verbes causatifs. Elle contient effectivement plusieurs verbes à sens causal, à côté desquels on trouve des primitifs à signification non causale ou intransitive. Comme en sanscrit et en gothique (§ 741), le causatif a une voyelle plus pesante que le verbe primitif, ou bien il contient une voyelle, tandis que ce dernier l'a perdue. De même, par exemple, qu'en regard de la racine sanscrite *mar, mṛ* «mourir» il y a le causatif *mâráyâmi* «je fais mourir, je tue», en regard du slave мрѫ *mruṅ* «je meurs», dont la voyelle radicale a été supprimée, il y a un causatif морѭ *morjuṅ* «je tue». Le même rapport existe entre врѣти *vr-ê-ti* «cuire» (intransitif) et варити *var-i-ti* «faire cuire». En face de l'*e* du primitif, le causatif présente la voyelle plus pesante *o;* exemple : лежати *leṣ́-a-ti* «être couché» et положити *po-loṣ́-i-ti*

[1] Voyez § 505.

« coucher ». L'*a* de *sad-i-ti* « planter », littéralement « placer », représente l'*â* de *sâd-áyâ-mi* (= gothique *satja* « je place »), tandis que le ѣ *ê* de сѣсти *sês-ti*[1] « se placer » a probablement d'abord affaibli en є *e* l'*a* bref de la racine, et l'a ensuite allongé en ѣ *ê*. On peut comparer en lithuanien le rapport qui existe entre la voyelle de *sėdmi* « je suis assis » et celle de *sōdinù* « je plante »[2]. Citons aussi l'irlandais *suidiughaim* « je place, je plante », rapproché de *suidhim* « je suis assis »; le *gh*, dans le premier de ces verbes, comme en général dans les causatifs irlandais, représente le *y* sanscrit.

Parmi les causatifs slaves, nous remarquerons encore растити *rast-i-ti* « augmenter », littéralement « faire croître », à côté de *rast-ê-ti* « croître »[3]; вѣсити *vês-i-ti* « suspendre », à côté de *vis-ê-ti* « être pendu »; *na-po-i-ti*[4] « abreuver », à côté de *pi-ti* « boire »; *po-ko-i-ti* « tranquilliser », à côté de *po-ći-ti* « être tranquille ». Comme le ѣ *ê* slave est le représentant ordinaire de la diphthongue ए *ê* (= *ai*)[5], le rapport de *vês-i-ti* « suspendre » avec *vis* « être pendu » est le même qu'entre le sanscrit *vêś-áyâ-mi* « je fais entrer » et *viś* « entrer »[6]. Il serait impossible, sans la connaissance du sanscrit, de se rendre un compte exact du rapport

[1] Par euphonie pour *sêd-ti* (§ 103).

[2] L'*ō* lithuanien, comme l'*ô* gothique, représente très-souvent un ancien *â* (§ 92ª).

[3] En sanscrit *vardáyâmi*, en zend *varĕdayêmi* « je fais grandir, j'accrois ». Le verbe slave a pris un *t* complémentaire, ce qui a déterminé le changement du *d* radical en *s*. Comme le verbe primitif a déjà un *a*, la gradation de la voyelle était impossible au causatif. Comparez encore le sanscrit *ard*, *ṛd* « grandir », qui est peut-être une forme mutilée de *vard*.

[4] Avec la préposition *na*.

[5] Voyez § 92ᵉ.

[6] Combinée avec la préposition *ni*, la racine sanscrite *viś* prend au causatif, entre autres significations, celle de « joindre, attacher », ce qui nous rapproche beaucoup du slave *vês-i-ti* « suspendre ». Avec les préfixes *â*, *upa*, le sanscrit *viś* signifie « s'approcher, s'asseoir »: toutes ces acceptions ont pour fond commun celle de « s'approcher ».

qui existe entre (*na*)*poïti* «abreuver» et *piti* «boire» : au point de vue de la grammaire slave, il semble que *poïti* vienne de *piti*, qui aurait inséré un *o* devant son *i*; mais, en réalité, cet *o* représente l'*â* de la racine sanscrite *pâ* «boire», l'*ω* du grec *πῶθι*, *πέπωκα*, l'*o* de *ἐπόθην*, l'*ô* du latin *pô-tum*, *pô-turus*, l'*uo* du borussien *puo-ton* «boire». Au contraire, l'*i* du slave *pi-ti* se rapporte à l'*ī* du grec *πῖ-θι*, *πί-νω*, à l'*î* (affaiblissement de l'*â*) du sanscrit *pî-yâtê* «bibitur», *pî-tá-s* «bu», *pî-tvâ'* «après avoir bu». Le slave a gardé au causatif la voyelle la plus pesante, conformément au principe général que nous venons d'exposer.

Le rapport de *po-koïti*[1] «tranquilliser» avec *po-ći-ti* «être tranquille» est d'une autre nature. Je regarde, en effet, avec Miklosich[2], la racine slave чи *ći* comme représentant le sanscrit *śî* (pour *kî*) «être couché, dormir» : cette racine, par exception, en sanscrit comme en grec, garde partout le gouna; comparez, par exemple, les formes *κεῖμαι*, *κοίτη*, *κοῖτος*, *κοιμάω*. C'est l'*o* du grec *κοι* que je reconnais dans *po-ko-i-ti*; mais la voyelle radicale s'est perdue, car l'*i* suivant est l'expression de la relation causative.

§ 743. La marque du causatif, en ancien slave.

La marque du causatif, en ancien slave, est devenue ordinairement *i*; de même, en gothique, la syllabe *ja*, qui exprime le causatif, se contracte en *i* devant le verbe annexe du prétérit (§ 623) et devant le suffixe du participe passé. On a, par exemple, en gothique, *sat-i-da* «je plaçai», *sat-i-th'-s* «placé» (génitif *sat-i-di-s*), et, en slave, *sad-i-ti* «plantare», *sad-i-tĭ* «plantat», *sad-i-śi* «plantas», *sad-i-mŭ* «plantamus», *sad-i-te* «plantatis».

A la première personne du singulier et à la troisième per-

[1] *Po* est une préposition.

[2] *Radices linguæ slovenicæ*, p. 36.

sonne du pluriel du présent, ѭ *ju-ň*, ѧть *aňtĭ* correspondent au gothique *ja, jand,* au sanscrit *ayâ-mi, aya-nti*[1]. A l'impératif (§ 626), le caractère causatif s'est confondu avec l'exposant modal; exemples : *sadi* «plantes, plantet» (gothique *satjais, satjai*); садимъ *sadimŭ* «plantemus»; садите *sadite* «plantetis» (gothique *satjaima, satjaith*).

§ 744. Le causatif en lithuanien. — Formations en *inu.*

Nous avons examiné (§ 506) les différentes sortes de verbes qui représentent en lithuanien les verbes sanscrits de la dixième classe. Mais le lithuanien utilise très-rarement les formes en question pour tirer d'un verbe primitif le causatif correspondant. Les seuls exemples que je connaisse sont *źìndau* «j'allaite», à côté de *źìndu* «je tette», et *gráu-ju* «je fais écrouler, je démolis», à côté de *grūw-ù* «je m'écroule». Le *w* de *grūw-ù* me paraît être un développement de l'*ū*, comme dans le sanscrit *bab'ûva* «je fus, il fut» (racine *b'û*). Si l'on regarde *grū* comme la racine, il y a dans le causatif *gráu-ju* une gradation de la voyelle radicale comme dans le sanscrit *b'âv-áyâ-mi* «je fais devenir, je produis».

Les causatifs ordinaires, en lithuanien, finissent en *inu* (pluriel *ina-me*). La même flexion sert pour former des verbes dénominatifs[2], tels que *ìlg-inu* «j'allonge», qui est un dénominatif à sens causatif venant de *ìlga-s* «long». Le *n* reste à tous les temps et à tous les modes, ainsi qu'aux participes et à l'infinitif[3].

[1] A moins que les lois euphoniques n'exigent une modification; ainsi l'on a саждѫ *saṡduň*, au lieu de *sadjuň* (§ 92[1]).

[2] En sanscrit également, *aya* sert tout à la fois pour former les causatifs et les dénominatifs.

[3] Devant un *s*, ce *n* prend le son nasal faible (§ 10); exemple : *láup-siň-siu* «je louerai». Mais ce n'est pas une raison pour dire avec Mielcke (Éléments de grammaire lithuanienne, p. 98, 10) que le *n* a disparu.

§ 745[a]. De la voyelle radicale dans les causatifs lithuaniens en *inu*.

Il y a accord entre les causatifs lithuaniens en *inu* et les causatifs sanscrits, zends, germaniques et slaves, en ce qu'ils aiment à avoir une voyelle pesante dans la racine. Aussi plusieurs des formations lithuaniennes ont-elles gardé un ancien *a*, tandis que leurs primitifs l'ont laissé s'altérer en *i* ou en *e*; il en résulte des oppositions de voyelles semblables à celles que nous trouvons dans les langues germaniques. De même, par exemple, qu'à l'intransitif gothique *sita* (pour *sata*) «je suis assis» vient s'opposer un prétérit *sat* et un causatif *satja* «je place», de même, en lithuanien, au verbe neutre *mìrštu* «je meurs» s'oppose le causatif *marinù* «je laisse mourir»[1]. Au verbe à signification passive *gemù* «gignor» répond le causatif *gaminù* «gigno». On peut encore citer : *gadinù* «perdo, occido», *kankinù* «crucio», à côté de *gendù, nagendù* «perdor», *kenčiù* «patior». Quelquefois le causatif lithuanien nous présente un *ō*, au lieu d'un *a*; exemple : *sōdinù* «planto», à côté de *sédmi* «sedeo».

Remarquons le rapport qui existe entre la voyelle de *pa-klai dinù* «je séduis, je trompe» et celle de *pa-klýstu* (par euphonie pour *pa-klyd-tu*) «je me trompe». Comme l'*y* lithuanien se pro nonce *ī*, nous avons ici un gouna analogue[2] à celui du causatif gothique *hnaivja* «j'abaisse» et du causatif sanscrit *vêdáyâmi* «je fais savoir» (§ 741). La même opposition existe encore entre *at-gaiwinù* «je recrée», littéralement «je fais vivre»[3], et son primitif *at-gÿù* «je me recrée, je revis» (probablement pour *at-giwjù*); entre *waidinū-s* «je me montre» (§ 476) et *wéizdmi* «je vois». La première de ces formes, qui contient un gouna plus fort que la seconde, répond au causatif sanscrit précité *vêdáyâmi*.

[1] En sanscrit *mâráyâmi*, en slave *morjuń*.

[2] Sauf la longueur de l'*i* en lithuanien.

[3] Comparez *gywas* «vivant», en sanscrit *ǵîv* «vivre».

Le lithuanien n'a pas toujours aussi bien marqué cette opposition : ainsi dans le causatif *déginu* « uro », l'*a* primitif s'est altéré en *e* comme dans l'intransitif correspondant *degù* « ardeo »[1].

§ 745 [b]. Origine de la lettre *n*, dans les causatifs lithuaniens en *inu*.

On vient de voir qu'entre la formation lithuanienne *ina* (première personne du singulier *in'-u*[2]) et le sanscrit *aya* il existe une double analogie : l'un et l'autre forment aussi bien des causatifs que des dénominatifs; en outre, comme les causatifs sanscrits, germaniques et slaves, les formes lithuaniennes en *inu* aiment à avoir une voyelle pesante dans la syllabe radicale. De cette double analogie on est peut-être en droit d'inférer qu'il existe une parenté entre *ina* et *aya*. Dans l'*i* de *ina* on pourrait voir l'affaiblissement d'un *a* primitif, comme dans l'*i* de *ij'-u, ija* (§ 506). Le *n* serait alors l'altération d'un ancien य् *y* (*j*)[3]. On peut encore proposer une autre explication. L'*i* de *in'-u, ina*, comme celui de *iu*, pluriel *i-me* (*mýl-i-me* « nous aimons », § 506), répondrait au *y* du sanscrit *aya;* ainsi la syllabe *in*, dans *sōd-in-ti* « planter », serait identique avec l'*i* du slave *sad-i-ti* (même sens) et du gothique *sat-i-da* « je plaçai » (§ 743). Le *n* des formes lithuaniennes serait alors une addition inorganique qui serait venue s'ajouter au thème verbal, de même que, par exemple, en gothique, nous avons le thème *viduvôn* (nominatif *viduvô*) « veuve » en regard du sanscrit *vidavâ*, du latin *vidua* et

[1] En sanscrit, la racine *dah*, conjuguée d'après la quatrième classe (*dáhyâmi* « ardeo »), a le sens intransitif, au lieu que d'après la première classe (*dáhâmi* « uro »), elle a la signification transitive. C'est à la dernière de ces formes que se rattache l'irlandais *daghaim* « uro ».

[2] Sur *u* employé comme expression de la personne, voyez §§ 436 et 438.

[3] On a vu (§ 20) que les semi-voyelles permutent fréquemment entre elles. Comparez, par exemple, le rapport du sanscrit *yákṛt* (pour *yakart*), en grec ἧπαρ, en latin *jecur*, avec l'allemand *leber* (voyez Graff, Dictionnaire vieux haut-allemand, II, col. 80). En ce qui concerne le changement de *l* en *n*, rapprochez le dorien ἦνθον (pour ἦλθον).

du slave *vĭdova*[1], ou de même que les thèmes participiaux en *antî* prennent en gothique la forme *andein* (nominatif *andei*). Dans cette hypothèse, il faudrait admettre que le thème verbal *sōdin*, forme élargie pour *sōdi* = sanscrit *sâdaya*, a pris la caractéristique de la première classe sanscrite[2]; *sṓdin-a-me* «nous plantons» se décomposerait comme *sùk-a-me* «nous tournons».

A l'appui de la première de ces deux explications, on pourrait rappeler qu'à côté de *ślṓwinu* «je loue, je célèbre» il existe une forme *ślṓwiju* (même sens)[3], qui est évidemment identique avec le sanscrit *śrâváyâmi* «je fais entendre» et avec le russe славлю *slavlju* «je célèbre».

§ 745[c]. Le causatif en latin. — Causatifs de la deuxième et de la quatrième conjugaison.

En latin, c'est dans la première, la deuxième et la quatrième conjugaison, qui répondent à la dixième classe sanscrite, que nous devons chercher les causatifs. La deuxième conjugaison nous présente le verbe *moneo, monê-s* = sanscrit *mânáyâmi* «je fais penser», prâcrit *mâṇêmi* (§ 109[a], 6); mais le latin ne voit plus dans *moneo* un causatif, parce qu'il ne possède point de verbe primitif correspondant, qui conduise à cette forme par une route bien connue et suivie aussi par d'autres verbes. *Memini* peut bien être considéré par la langue latine comme une forme sœur, mais non comme la forme mère de *moneo*. *Sêdo, sêdâ-s*[4] pourrait, quant à la signification, être regardé comme le causatif de *sedeo;* mais ce dernier a lui-même la forme d'un causatif et nous n'avons pas d'autre exemple d'un verbe de la

[1] Voyez § 140.

[2] La première conjugaison lithuanienne, d'après la division de Mielcke.

[3] La forme *klausau* «j'écoute», qui est de même origine, a conservé, comme le grec *κλύω*, l'ancienne gutturale, tandis que *ślṓwiju*, ainsi que le sanscrit *śru*, l'ont laissée dégénérer en sifflante.

[4] *Sêd-â-s* = सादयसि *sâd-á(y)a-si*.

deuxième conjugaison dont on aurait tiré un causatif en le faisant passer dans la première. Il faut donc nous contenter de voir dans *sîdo, sĕdeo* et *sêdo* trois verbes de même famille, qui se rattachent, chacun avec une formation particulière, à la racine sanscrite *sad.* Avec le sanscrit *trâsáyâmi* (prâcrit *trâsêmi*) «je fais trembler, j'effraye» s'accorde le latin *terreo,* par assimilation pour *terseo,* venant de *treseo.*

La quatrième conjugaison nous fournit *sôpio* = sanscrit *svâpáyâmi* «je fais dormir», causatif de *svápimi*[1] «je dors». Mais le latin ne sent pas non plus la formation causative de *sôpio,* parce qu'il n'a pas de verbe intransitif *sŏpo* appartenant à la troisième conjugaison, qui y puisse servir de point de départ. En vieux norrois, le verbe correspondant fait au pluriel *svepium* «nous endormons» (singulier *svep*); en vieux haut-allemand, nous avons *in-suepiu.* Les langues germaniques ont gardé le verbe primitif (vieux haut-allemand *slâfu*), mais il est devenu étranger au causatif par la permutation des semi-voyelles *v* et *l* (§ 20). En russe, le causatif est усыплаю *u-süplaju*[2], à côté duquel est resté сплю *splju* «je dors»[3]. Je fais suivre le tableau comparatif de *svâpáyâmi* et de son potentiel *svâpáyê-y-am* (§ 689), en sanscrit, en latin et en vieux haut-allemand :

svâp-áyâ-mi	*sôp-io*	*in-suep-iu*
svâp-áya-si	*sôp-î-s*	*in-suep-i-s*
svâp-áya-ti	*sôp-i-t*	*in-suep-i-t*
svâp-áyâ-mas	*sôp-î-mus*	*in-suep-ia-m*
svâp-áya-ta	*sôp-î-tis*	*in-suep-ia-t*
svâp-áya-nti	*sôp-iu-nt*	*in-suep-ia-nt*

[1] Forme irrégulière pour *svapmi.*

[2] L'*u* est une préposition. Le *l* n'est qu'une addition euphonique appelée par le *p* : on a donc *aju* = sanscrit *ayâmi.* L'*ü* se rapporte à l'*u* des formes contractées comme *suṡupimá* «nous dormîmes», *suptá* «ayant dormi». Rapprochez la syllabe ὑπ dans le grec ὕπνος.

[3] Par euphonie pour *spju.*

svâp-áyê-y-am[1]	*sôp-ia-m*		*in-suep-ie*[2]
svâp-áyê-s	*sôp-iê-s*	*sôp-iâ-s*	*in-suep-iê-s*
svâp-áyê-t	*sôp-ie-t*	*sôp-ia-t*	*in-suep-ie*
svâp-áyê-ma	*sôp-iê-mus*	*sôp-iâ-mus*	*in-suep-iê-mês*
svâp-áyê-ta	*sôp-iê-tis*	*sôp-iâ-tis*	*in-suep-iê-t*
svâp-áyê-y-us	*sôp-ie-nt*	*sôp-ia-nt*	*in-suep-iê-n.*

§ 746. Causatifs de la première conjugaison latine.

Outre le verbe *sêdâre,* déjà cité, on peut mentionner, comme causatifs appartenant à la première conjugaison latine, *necâre, plôrâre, lavâre* et *clâmâre;* mais le latin n'a plus conscience de leur origine causative, parce que le primitif a disparu ou a pris une forme trop différente.

Necâre[3] répond au sanscrit *nâś-áyâ-mi* «je fais périr», causatif de *náś-yâ-mi* (classe 4) «je péris». Il y a encore en latin un autre représentant du sanscrit *nâśáyâmi;* mais il a une signification mitigée : c'est *noceo.* En grec, à la racine sanscrite *naś* (pour *nak*) se rattachent *νέκυς* et *νεκρός.*

Plôro est, selon moi, une altération pour *plôvo* (§ 20); il répondrait donc au sanscrit *plâváyâmi,* littéralement «je fais couler», causatif de la racine *plu* «couler». Cette racine se retrouve, avec substitution irrégulière de l'aspirée à la ténue, dans le latin *fluo,* au lieu que *pluit* a conservé la ténue primitive. Dans *lavâre* (grec λούω), l'une des deux consonnes initiales est tombée; mais, sauf l'absence de cette lettre, *lavo* ressemble plus que *plôro* au sanscrit *plâváyâmi* «j'arrose» (au moyen «je me lave»). En vieux haut-allemand, le verbe causatif correspondant est *flewiu*[4] «je lave». En slovène, nous avons *plev-i-m* «j'im-

[1] Voyez § 689.

[2] Voyez §§ 691 et 692.

[3] Au point de vue de la grammaire latine, il faudrait regarder *necâre* comme un verbe dénominatif venant de *nex* (*nec-s*).

[4] Primitif *fliuzu* «je coule». Le *z* qui s'est irrégulièrement introduit dans ce

merge, je fonds»[1], qui est le causatif régulier de *plav-a-m* «je nage».

Clâmo, dont j'ai expliqué le *m* comme le durcissement d'un ancien *v* (§ 20), signifie littéralement, d'après cette hypothèse, «je fais entendre»; j'y vois un parent caché de *cluo, κλύω*. Les causatifs correspondants sont, en sanscrit *śrâv-áyâ-mi* (pour *krâv-áyâ-mi*) «je fais entendre, je parle»; en zend *śrav-ayê-mi* (même sens); en slovène *slav-i-m* «je célèbre» (primitif *slujem* «j'entends»); en ancien slave *slovljuṅ* (dans *blagoslovljuṅ* «je bénis»); en russe *slavlju* «je célèbre»; en lithuanien *ślŏwiju* (même sens)[2].

§ 747. Causatifs sanscrits en *-payâmi*. — Restes de cette formation en latin.

Les racines sanscrites finissant par *â*[3] prennent devant *aya* un *p* : ainsi *stâ* «être debout» fait au causatif *stâp-áyâ-mi* «je fais tenir debout»; on en peut rapprocher le lithuanien *stŏwju* (pour *stōpju*) «je suis debout» (§ 524), dont le réfléchi *stŏwjō-s* «je me place» a gardé la signification causative. La racine sanscrite *yâ* «aller» fait *yâp-áyâ-mi* «je fais aller, je mets en mouvement». Les labiales étant assez souvent remplacées, en latin, par des gutturales[4], je crois devoir, avec Pott[5], expliquer le latin *jacio* comme étant pour *japio*, et l'identifier avec *yâp-áyâ-mi*. Il est vrai que *jacio* appartient à la troisième conjugaison

verbe (§ 109 b, 1) ne l'a pas rendu moins différent de *flewiu* que ne l'est le latin *fluo* du causatif *lavo*.

[1] Voyez Metelko, Système de la langue slovène, p. 115.

[2] Voyez § 745 b.

[3] Les racines qui, selon les grammairiens de l'Inde, finissent par une diphthongue, doivent être considérées comme d'anciennes racines en *á* (§ 109 a, 2).

[4] Comparez, par exemple, *quinque* avec *páńćan*, *πέντε*; *coquo* avec *páćâmi*, *πέσσω*, en serbe *pećem* «je rôtis».

[5] Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 195.

latine, dont le *io* répond ordinairement au sanscrit य *ya* (quatrième classe) et non à अय *aya* (dixième classe). Mais les formes comme *audio, audiunt, audiam* étant semblables aux formes comme *capio, capiunt, capiam,* il a pu se faire aisément qu'un verbe de la quatrième conjugaison passât dans la troisième. J'admets le même changement de conjugaison pour *facio,* que je rapproche du sanscrit *b'âvâyâmi* «je fais exister, je produis» : le *v* radical du causatif sanscrit [1] s'est durci en *c* (§ 19). Le gothique nous présente *bau-a* (pour *bau-ai-m*) «je bâtis», qui est la forme sœur du sanscrit *b'âv-áyâ-mi* et du latin *facio :* il y a donc accord, à la deuxième et à la troisième personne, entre le caractère *ai* de *bau-ai-s, bau-ai-th* et le sanscrit *aya* de *b'âv-áya-si, b'âv-áya-ti.* Il est d'ailleurs tout aussi impossible, en se renfermant dans les langues germaniques, de voir la relation qui existe entre *bauen* «bâtir» et *bin* «je suis», que d'apercevoir, en se bornant à la langue latine, la parenté de *fac-io* et de *fu-i.*

De même que le *c* de *jacio,* j'explique celui de *doceo* comme le représentant d'un *p* sanscrit. Rapprochez de *doceo,* littéralement «je fais savoir», le désidératif *di-sco,* littéralement «je désire savoir», ainsi que le grec ἐδάην, διδάσκω. Si le *d* de ces formes est sorti d'un *g* (comparez Δημήτηρ pour Γημήτηρ), nous sommes conduits au sanscrit *ǵńâp-áyâ-mi* «je fais savoir», causatif de *ǵâ-nấ-mi* (pour *ǵńâ-nâ-mi*) «je sais». Nous avons également un *d* dans le persan *dâ-ne-m* «je sais».

Comme exemple d'un causatif latin où le *p* primitif est resté sans changement, nous citerons *rapio,* s'il est vrai qu'il corresponde au sanscrit *râpáyâmi* «je fais donner» [2], causatif de la ra-

[1] Le *v* de *b'âváyâmi* représente l'*û* de *b'û.* On a vu (§ 29) que le vriddhi de l'*û* es *âu* (devant les voyelles *âv*). Les racines en *û*, au causatif sanscrit, ne prennent jamais le *p.*

[2] J'ai admis autrefois que *rapio* pourrait être parent de *lup* (présent *lumpấmi*) «fendre, briser, détruire» (comparez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, p, I. 258), d'où vient le latin *rumpo.* Mais cette explication est moins satisfaisante.

cine *râ* «donner». Cette dernière racine n'est, ce me semble, qu'un affaiblissement de *dâ* : nous avons à côté de *dâ* une forme élargie *dâs*, de même qu'à côté de *râ* le dialecte védique nous présente *râs*. La racine *lâ*, que les grammairiens indiens expliquent par «donner» et «prendre», paraît aussi être originairement identique avec *râ* et *dâ*.

§ 748. Restes de la même formation en grec.

Au nombre des racines sanscrites qui prennent irrégulièrement un *p* au causatif se trouve ऋ *ṛ*, ou plutôt *ar* (§ 1) «aller»; le causatif est *arp-áyâ-mi* «je meus, je jette, j'envoie» (*śarân arpayâmi* «sagittas mitto»). Peut-être faut-il y rattacher le grec ἐρείπω[1], lequel, il est vrai, devrait faire, comme verbe causatif, ἐρειπέω, ἐρειπάω ou ἐρειπάζω[2]. Par la perte du caractère causal, le thème ἐρειπ a pris tout à fait l'apparence d'un verbe primitif. Il en est de même de ἰάπτω, que Pott ramène, comme le précité *jacio*, au sanscrit *yâp-áyâ-mi* «je fais aller». Si ῥίπτω se rapporte également à *arpáyâmi*, il faudra y voir une métathèse pour ἰρπ-τω[3].

car il faudrait alors admettre que *rapio* a perdu sa voyelle radicale et a gardé la voyelle du gouna. Or, le latin n'aime point le gouna et conserve ordinairement la voyelle radicale : ainsi l'on a *video* = sanscrit *vêdáyâmi* «je fais savoir», causatif de la racine *vid*.

[1] On pourrait voir dans ρειπ une métathèse pour εἰρπ; l'ε initial serait prosthétique, comme dans ἐλαχύ-ς = sanscrit *lagú-s*. Sonne, dans ses Epilegomena au Dictionnaire des racines grecques de Benfey (page 24), identifie le π de σάλπιγξ avec le *p* du causatif sanscrit; la racine de ce mot serait *svar, svṛ* «résonner», et σάλπιγξ signifierait littéralement «ce qui fait résonner». En adoptant cette étymologie, que propose aussi Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, I, p. 225), nous aurions une autre racine sanscrite finissant en *ar, ṛ*, qui aurait pris le *p* causatif. Peut-être le lithuanien *świlpinu* «je siffle», malgré son *ś* au lieu de *s*, appartient-il à la même racine; il faudrait alors tenir compte de la forme plus brève, citée par Ruhig, *świlpja* «il siffle» (en parlant d'un oiseau), où *pja* répond au *payati* des verbes sanscrits comme *arpáyati* «il fait aller, il meut».

[2] Voyez §§ 19 et 109a, 6.

[3] Peut-être que ῥίπ-τω vient de la racine *kšip* «jeter»; il serait alors pour κρίπτω,

§ 749. Causatif sanscrit en *layâmi*. — Restes de cette formation en grec et en latin.

La racine sanscrite पा *pâ* «soutenir, dominer» prend au causatif un *l* : *pâláyâmi*. Nous croyons reconnaître des formations analogues dans *βάλλω*, *σΊέλλω*, *ἰάλλω*. Le deuxième λ provient par assimilation d'un *j* : la forme plus ancienne était *βάλjω*, *σΊέλjω*, *ἰάλjω*, de même que *ἄλλος* est pour *ἀλjος* = gothique *alja*, latin *alius*, sanscrit *anyá-s* (§ 19). Quant au premier λ, je le rapproche du *l* de *pâláyâmi*.

En effet, à côté de *βάλjω*, qui a abrégé la voyelle radicale (*ἔβᾰλον*), mais qui a encore conservé la longue primitive au parfait *βέβλη-κα*, nous trouvons un primitif *βᾱ* [1]. A côté de *σΊέλjω*, pour *σΊάλjω* (*ἔσΊαλκα*), nous avons le primitif *σΊᾱ* (*ἵσΊᾱμι*, *ἵσΊημι*) = sanscrit *stâ*, lequel, en combinaison avec différentes prépositions, exprime le mouvement [2]. A côté de *ἰάλjω*, nous avons la racine sanscrite या *yâ* «aller», qui est représentée en grec par *ἵημι* (pour *jíjημι*) [3].

Peut-être faut-il rapprocher *κέλ-λω* du sanscrit *câláyâmi* «je meus», causatif de la racine *cal* «se mouvoir». Peut-être aussi *ϖάλ-λω* (pour *ϖάλ-jω*, venant de *ϖάδ-jω*) correspond-il au sanscrit *pâdáyâmi*, causatif de la racine *pad* «aller». En latin, on

dont le *ρ* représenterait la sifflante sanscrite, comme dans *κρείων*, que Fr. Rosen a rapproché de la racine sanscrite *kśi* «dominer» (*Rig-vedæ specimen*, *adnotationes*, p. XI). Le même savant compare *κραιπνός* avec *kśiprá* «rapide» (de *kśip* «jeter») et le latin *crepusculum* avec *kśapâ* «nuit» (ou mieux avec *kśápas*).

[1] Voyez § 109^{b}, 1.

[2] Remarquez aussi qu'il existe en sanscrit une racine *śtal*, de même qu'à côté de *pâ* le sanscrit a la racine *pâl*. A *śtal* je rattache l'allemand *stelle* (vieux haut-allemand *stellu*, pour *stelju*), littéralement «je fais se tenir debout» = sanscrit *śtâláyâmi*.

[3] Comparez, par exemple, le futur यास्यामि *yâsyấmi* avec *ἥσω*, en lithuanien *jó-siu* «equitabo». Voyez § 483. — D'après cette explication, *ἰάπΊω* (§ 748) et *ἰάλλω* seraient deux causatifs différents d'un seul et même primitif.

pourrait rapprocher *pel-lo,* qui serait pour *pel-jo.* Toutes ces formes, si notre explication est fondée, auraient perdu l'*a* initial du sanscrit *aya,* et auraient, en quelque sorte, passé de la dixième classe sanscrite dans la quatrième[1].

Comme les représentants ordinaires de la forme causative ou de la dixième classe sanscrite sont les verbes en εω, αω (pour εjω, αjω), αζω, on peut encore découvrir un causatif dans καλέω[2]. Le sens propre de ce verbe serait donc «je fais entendre» (comparez le latin *clâmo,* le sanscrit *śrâváyâmi*). D'après cette hypothèse, καλέω serait une métathèse pour κλα-έω, κλαϝ-έω.

Remarque. — Examen d'une opinion de G. Curtius. — Le verbe grec ἵημι, dans lequel je vois une forme redoublée de la racine sanscrite *yâ,* est expliqué autrement par Pott[3], qui en fait le représentant du sanscrit *ásyâmi* «je jette». Au contraire, Curtius adopte mon explication[4]. Mais je ne puis souscrire à l'opinion de ce dernier, quand il soupçonne une parenté entre la racine sanscrite *yâ* «aller» (et, par suite, le caractère passif *ya* qui en dérive[5]) et la syllabe θη que nous trouvons à l'aoriste et au futur passifs en grec. Curtius cherche à appuyer le changement de *y* en θ sur l'exemple de χθές = sanscrit *hyas* «hier», et sur l'infinitif grec en σθαι = védique ध्यै *dyâi* (§ 852). Nous avons expliqué autrement (§ 16) le rapport de χθές avec *hyas;* quant à l'infinitif en σ-θαι, s'il est en effet apparenté avec l'infinitif védique en *dyâi,* il faut, selon nous, reconnaître dans ces deux formes la présence du même verbe auxiliaire que dans les aoristes en θη-ν et dans les futurs en θη-σομαι (§ 630). Conséquemment, le θ de σθαι répondra au *d',* et non au *y* de *dyâi.*

[1] Comparez Pott, Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 45.

[2] On a vu (§ 109a, 6) qu'en sanscrit la caractéristique de la dixième classe n'est pas bornée aux temps spéciaux : c'est une analogie de plus avec les verbes grecs en εω, αω, αζω.

[3] Recherches étymologiques, 1re édition, p. 672.

[4] Formation des temps et des modes, p. 329.

[5] Voyez § 739.

§ 750. Le causatif en zend et en ancien perse. — La forme sanscrite en *payâmi* conservée en prâcrit et dans les langues du Caucase.

Le zend, à ce qu'il semble, ne prend point part au *p* que s'adjoignent en sanscrit les racines finissant par un *â* (§ 747). Du moins, je ne connais, dans cette langue, aucun exemple de cette sorte de causatifs. Une forme qui tend à prouver, au contraire, que le zend s'en abstient, c'est 𐬁𐬳𐬙𐬁𐬌𐬌𐬀 *â-śtâya* «fais venir, apporte»[1] = sanscrit *âstâpaya* (de स्था *stâ* «être debout» et de la préposition *â* «près»). Le zend *âśtâya* est pour *âśtâ-aya*, c'est-à-dire que l'*a* initial de la caractéristique s'est fondu avec l'*â* radical. Il en est de même pour l'ancien perse, où nous avons 𐎠·𐎺·𐎠·𐎿·𐎫·𐎠·𐎹·𐎶 *avâstâyam* (venant de *ava-astâ-ayam*) «j'établis»[2].

Au contraire, en prâcrit, même les racines finissant par une consonne prennent fréquemment au causatif la labiale en question; mais le prâcrit amollit le *p* en *b* et il élargit la racine en y ajoutant un *â*. On a, par exemple, *ǵîvâbêḥi* «fais vivre», *ǵîvâbêdu* «qu'il fasse vivre»[3]. En sanscrit également, dans les récits populaires, qui n'emploient pas la langue classique, on trouve des formes de cette sorte : nous avons notamment *ǵîvâpaya*[4], qui correspond au précité *ǵîvâbêḥi*, avec cette différence que le prâcrit a conservé la désinence de l'impératif *ḥi* (pour *d'i*), laquelle s'est perdue dans la forme sanscrite. A la première personne du singulier, on a *ǵîvâpayâmi*[5] (= prâcrit *ǵîvâbêmi*), et au participe parfait passif *ǵîvâpitaḥ* (= prâcrit *ǵîvâbidô*).

En traitant de ces formes, Lassen rappelle[6] que le mahratte

[1] Vendidad-Sâdé, p. 55 et suiv.

[2] Inscription de Béhistoun, I, 63, 66 et 69.

[3] Voyez Delius, *Radices prâcritæ*, s. v. *ǵîv*.

[4] Lassen, Anthologie sanscrite, p. 18.

[5] *Institutiones linguæ prâcriticæ*, p. 360 et suiv.

[6] Lassen, ouvrage cité.

a encore des causatifs de cette espèce. De mon côté, j'ai pu en constater la présence jusque dans les langues ibériennes[1] : en laze, comme le fait observer G. Rosen, la syllabe *ap* (après les voyelles simplement *p*) donne toujours aux verbes la signification transitive. Ainsi *gnap* «dévoiler, révéler» correspond au sanscrit *ǵńâpáyâmi* «je fais savoir», tandis que *gna* «comprendre» s'accorde avec ज्ञा *ǵńâ* «savoir». En géorgien, l'exposant causatif se présente sous les formes *ab, eb, ob, aw, ew, ow,* sans que pourtant les nombreux thèmes verbaux qui finissent ainsi aient la signification causale. Ce dernier fait ne nous surprendra pas. Nous avons vu que la forme du causatif sanscrit (dixième classe) s'est tellement multipliée qu'elle fournit à elle seule trois conjugaisons (et plus) au latin et les trois classes de la conjugaison faible aux langues germaniques (§ 109[a], 6); mais il s'en faut que tous ces verbes aient le sens causal.

DÉSIDÉRATIF.

§ 751. Le désidératif sanscrit. — Formes correspondantes en grec et en latin.

Nous passons à l'étude du désidératif sanscrit. Comme nous l'avons déjà fait observer ailleurs[2], le grec en a conservé la forme, sinon le sens, dans les verbes comme *βιϐρώσκω*, *γιγνώσκω*, *μιμνήσκω*, *διδάσκω*, *διδράσκω*, *τιτρώσκω*, *πιπίσκω*, *πιπράσκω*, *πιφαύσκω*. La gutturale n'est très-probablement, dans ces formes, qu'un accompagnement euphonique de la sifflante : il en est de même dans *ἔσκον* et dans le futur archaïque latin *escit* (§ 568).

Le sanscrit, pour former ses désidératifs, ajoute un *s* à la

[1] Les membres caucasiques de la famille des langues indo-européennes, p. 45 et suiv.

[2] Annales de littérature orientale, Londres, 1820, p. 65.

racine, soit immédiatement, soit à l'aide de la voyelle de liaison *i*. Les verbes commençant par une voyelle répètent la racine tout entière, d'après le principe de la septième formation de l'aoriste (§ 585); ainsi *âs* « s'asseoir » fait *âsiś-i-ś*[1] « désirer s'asseoir »; *ar, ṛ* « aller » fait *arir-i-ś* « désirer aller »[2]. On a de même en grec *ἀραρίσκω*. Les verbes qui commencent par une consonne prennent le redoublement : si la voyelle radicale est *a*, dans le redoublement on l'affaiblit en *i*[3], d'après le même principe qui veut qu'en latin l'*a* soit toujours exclu de la syllabe réduplicative (§ 584). C'est, comme on le voit, l'*i* qu'on trouve le plus souvent dans le redoublement des verbes désidératifs, et l'accord avec le grec n'en est que plus frappant. On a bien, par exemple, *yúyutsâmi* « je désire combattre » (racine *yud'*), *búb'ûśâmi* « je désire être » (racine *b'û*); mais on dit *ǵígadiśâmi* « je désire parler » (racine *gad*) et non *ǵágadiśâmi;* de même, जिज्ञासामि *ǵígńâsâmi,* moyen *ǵígńâsê* « je désire savoir » (racine *ǵńâ*), et non *ǵáǵńâsâmi*. Rapprochez le grec *γιγνώσκω* et le latin (*g*)*nosco :* ce dernier, comme toutes les formations analogues en latin, a perdu le redoublement[4]. Avec *mímnâsâmi,* désidératif de

[1] Pour *âsâsiś*. Sur le changement de *s* en *ś*, voir § 21 [b].

[2] Pour *arariś*.

[3] Voyez § 6. Les racines ayant *ṛ* pour voyelle médiale prennent également *i* dans la syllabe réduplicative; mais on a vu que *ṛ* est pour *ar* (§ 1).

[4] Pott (Recherches étymologiques, 1re édition, II, p. 75) et Aufrecht (Journal de Kuhn, I, p. 190) regardent comme un désidératif, unique en son genre, le latin *vîso* « désirer voir ». Je ne doute pas qu'ils n'aient raison, et je rattache la syllabe *si* (dans *vi-si-t*) ou *se* (dans *vi-se-re*) à la syllabe *sa* du sanscrit *vivit-sa* (par euphonie pour *vivid-sa*), par exemple dans *vívit-sa-ti* « il désire voir ». Aufrecht suppose que l'*i* de *vîso* a été allongé pour compenser la perte du *d* (comparez *vî-sus*, *vî-sio*, *rî-si*, *divî-si*, § 100). Mais j'aime mieux voir dans *vîso* une contraction pour *vivi-so*, comme *vîdi* est pour *vividi* (§ 547). Dans cette dernière hypothèse, il n'y avait pas de compensation possible pour la suppression du *d*, puisque l'*î* était déjà long par suite de la fusion des deux *i* brefs. Comparez, à cet égard, les parfaits latins comme *clau-si*, *læ-si*, où la suppression du *d* radical ne pouvait être compensée par l'allongement de la voyelle précédente

mnâ[1] «memorare, nunciare, laudare», s'accorde *μιμνήσκω* et le latin *re-miniscor*.

Dans les temps spéciaux, le sanscrit place à côté de la sifflante un *a*, lequel, à la première personne, est soumis à l'allongement comme l'*a* de la première et de la sixième classe (§ 434). En grec et en latin, cet *a* est représenté par les mêmes voyelles que l'*a* caractéristique de ces classes (§ 109[a], 1). Je fais suivre le tableau comparatif du présent et de l'imparfait de **जिज्ञासामि** *ǵiǵńâsâmi*, avec les formes correspondantes en grec et en latin.

PRÉSENT.

Singulier.

Sanscrit.	Grec.	Latin.
ǵiǵńâ-sâ-mi	*γιγνώ-σκω*	*no-sco*
ǵiǵńâ-sa-si	*γιγνώ-σκει-ς*	*no-sci-s*
ǵiǵńâ-sa-ti	*γιγνώ-σκει*	*no-sci-t*

Duel.

ǵiǵńâ-sâ-vas	....	....
ǵiǵńâ-sa-ṫas	*γιγνώ-σκε-τον*	....
ǵiǵńâ-sa-tas	*γιγνώ-σκε-τον*	....

Pluriel.

ǵiǵńâ-sâ-mas	*γιγνώ-σκο-μες*	*no-sci-mus*
ǵiǵńâ-sa-ṫa	*γιγνώ-σκε-τε*	*no-sci-tis*
ǵiǵńâ-sa-nti	*γιγνώ-σκο-ντι*	*no-scu-nt*

IMPARFAIT.

Singulier.

áǵiǵńâ-sa-m	*ἐγίγνω-σκο-ν*	....
áǵiǵńâ-sa-s	*ἐγίγνω-σκε-ς*	....
áǵiǵńâ-sa-t	*ἐγίγνω-σκε*	....

[1] *Mnâ* n'est évidemment qu'une métathèse de *man* «penser», avec allongement de la voyelle radicale, comme dans le grec *βέβληκα* (racine *βαλ*), *πέπlωκα* (racine *πετ*).

Duel.

Sanscrit.	Grec.	Latin.
áǵiǵńâ-sâ-va	....	....
áǵiǵńâ-sa-tam	ἐγιγνώ-σκε-τον	....
áǵiǵńâ-sa-tâm	ἐγιγνω-σκέ-την	....

Pluriel.

áǵiǵńâ-sâ-ma	ἐγιγνώ-σκο-μεν	....
áǵiǵńâ-sa-ta	ἐγιγνώ-σκε-τε	....
áǵiǵńâ-sa-n	ἐγίγνω-σκο-ν	....

Dans les temps généraux, les désidératifs sanscrits se contentent de supprimer la voyelle *a* adjointe à la sifflante, tandis qu'en grec et en latin la formation correspondante ne sort pas des temps spéciaux. On a, par exemple, *γνώ-σω*, qui vient de la racine simple *γνω*, tandis que le futur du désidératif sanscrit est *ǵiǵńâs-i-śyâmi* « je désirerai connaître ». Si le futur latin *noscam* s'éloigne du grec en ce qu'il garde son *sc*, cela vient de ce que le futur de la troisième et de la quatrième conjugaison latine est, par son origine, un potentiel présent; ainsi *noscês* répond au sanscrit *ǵiǵńâsês* et au grec *γιγνώσκοις* (§ 693).

§ 752. Le désidératif en zend. — Origine du caractère désidératif.

On doit supposer que le zend également a possédé la forme désidérative; mais je n'en connais pas d'exemples certains. Peut-être faut-il rapporter ici les formes [illegible] *ǵiǵisaṇuha* et [illegible] *ǵiǵisâiti*[1]. Anquetil traduit le premier de ces verbes par « est vivante » et le second par « on s'approchera ». Mais *ǵiǵisaṇuha* est évidemment un impératif moyen, comme *pĕrĕsaṇuha* « interroge! », qui vient tout de suite après; *ǵiǵisâiti* est

[1] Vendidad-Sâdé, p. 431. Comparez Anquetil, *Zend-Avesta*, I, p. 393.

un subjonctif actif, comme *pĕrĕśâiti* « qu'il interroge » dont il est suivi. Peut-être la première forme correspond-elle au sanscrit जिज्ञासस्व *ǵiǵńâsasva* « informe-toi » et la seconde à un lêt जिज्ञासाति *ǵiǵńâsâti*. Je n'ose rien décider à ce sujet, non plus que sur les formes [zend] *mimarĕkśanuha* et [zend] *mimarĕkśâiti*[1] qui ont également l'air de désidératifs.

Il reste à rechercher l'origine de la lettre *s* qui est le caractère du désidératif. Elle provient probablement de la racine *as* « être », comme le *s* du futur auxiliaire et comme le *s* de l'aoriste des verbes primitifs. Comparez, par exemple, *dídik-śâmi* « je désire montrer » avec *dêk-śyâmi* « je montrerai », et *ádidik-śam* « je désirai montrer » avec l'aoriste de l'indicatif *ádik-śam*, ainsi qu'avec les impératifs aoristes, comme *b̓ûśa, nêśatu* (§ 727).

INTENSIF.

§ 753. L'intensif en sanscrit et en grec.

Outre les désidératifs, il y a encore en sanscrit une autre classe de verbes dérivés qui prend le redoublement : ce sont les intensifs. L'intensif donne à son redoublement un poids considérable; il frappe du gouna les voyelles qui en sont susceptibles, même les voyelles longues, et il allonge *a* en *â*. Ainsi *viś* « entrer » fait *vêvêśmi* (ou *vêviśîmi*), pluriel *vêviśmás*[2]; *dîp* « briller » fait *dêdîpmi* (ou *dêdîpîmi*); *lup* « couper » fait *lôlôpmi* (ou *lôlupîmi*); *b̓ûś* « orner » fait *bôb̓ûśmi* (ou *bôb̓ûśîmi*); *śak* « pouvoir » fait *śâśakmi* (ou *śâśakîmi*).

Comme ω est très-fréquemment en grec le représentant d'un

[1] Vendidad-Sâdé, même page.

[2] La conjugaison est celle des verbes de la troisième classe; le poids des désinences fait sentir son effet sur la syllabe radicale (§ 486). Devant les désinences légères commençant par une consonne, on peut insérer un *î* comme voyelle de liaison; mais alors le gouna de la syllabe radicale disparaît. On a, par exemple, *vêviśîmi* à côté de *vêvêśmi*.

α long (§ 4), on peut voir dans la structure de τωθάζω celle d'un intensif sanscrit, avec cette seule différence que le verbe grec a passé dans la conjugaison en ω[1]. Dans παιπάλλω, δαιδάλλω, παιφάσσω, μαιμάζω, μαιμάσσω, l'ι qui est venu se mêler à la syllabe réduplicative tient lieu de l'allongement de la voyelle radicale. Il en est de même pour ποιπνύω (racine πνυ)[2], μοιμυάω, μοιμύλλω, dont l'υ radical a été remplacé par un ο dans la syllabe réduplicative, pour éviter la diphthongue υι. C'est d'après la même analogie que sont formés δοίδυξ et κοικύλλω.

§ 754. Intensif des racines commençant par une voyelle, en sanscrit et en grec.

Parmi les racines commençant par une voyelle, un petit nombre seulement forme des intensifs. La racine est répétée tout entière : si la voyelle radicale est *a*, la seconde fois on l'allonge. Ainsi *aṭ* « aller » fait *aṭâṭ*, *aś* « manger » fait *aśâś*.

Je crois reconnaître une formation analogue dans le grec ἀγωγ, quoique ce dernier n'ait pas donné de verbe, mais seulement quelques noms comme ἀγωγός, ἀγωγεύς. Il en est ici de l'ω (pour ᾱ) comme de celui du précité τωθάζω (§ 753).

Au contraire, dans ὀνίνημι, ὀπιπτεύω, ἀτιτάλλω, la voyelle radicale a éprouvé un affaiblissement analogue à celui des désidératifs sanscrits (§ 751). Néanmoins, j'aime mieux rapporter ces formes à l'intensif qu'au désidératif[3]. Ajoutons encore ἀλαλάζω et ἐλελίζω, où la voyelle reste la même dans la syllabe radicale et dans le redoublement.

[1] J'ai déjà fait ce rapprochement dans mon Glossaire sanscrit, édition de 1830, page 113.

[2] Présent πνέω (pour πνέϝω), futur πνεύσω.

[3] Voyez Pott, Recherches étymologiques, 1re éd. II, p. 75.

§ 755. Intensif des racines finissant par une nasale. — Le verbe *gang*, en gothique.

Les verbes commençant par une voyelle ne sont pas les seuls qui redoublent la racine tout entière : les verbes commençant par une consonne et finissant par une nasale, s'ils ont *a* pour voyelle radicale, répètent leur racine en entier, mais sans allonger la voyelle ni dans la syllabe radicale, ni dans la syllabe réduplicative. Si le verbe commence par deux consonnes, la première seule est redoublée; quant à la nasale du redoublement, elle se règle, suivant une loi phonique bien connue, sur la consonne dont elle est suivie. Ainsi *dram* « courir » fait *dandram; b̆ram* « errer » fait *bamb̆ram; gam* « aller » fait जङ्गम् *gaṅgam*. Rapprochez le grec παμφαίνω (venant de φαίνω), dont le ν, quoique n'appartenant pas à la racine, se trouve reflété dans la syllabe réduplicative[1].

A *gaṅgam* se rapporte, comme je crois, le gothique *ganga*[2] : *gam* ayant perdu, dans la seconde syllabe, sa partie finale *am*[3], le gothique a obtenu de la sorte une forme *gang* qui a tout l'air d'une racine. Aussi, en vieux haut-allemand, trouvons-nous un nouveau redoublement : *giang* (pour *gigang*), en allemand moderne *gieng* (§ 592). De même, dans la formation des mots, *gang* est traité comme une racine indépendante : nous avons, par exemple, le gothique *gah-ts*[4] « marche » (*inna-gahts* « entrée », *fram-gahts* « progrès »). Le lithuanien nous présente comme formation analogue le verbe *źengiù* « je marche »[5].

[1] Voyez § 598.

[2] Voyez §§ 90 et 482.

[3] L'*a* final de *ganga* appartient à la caractéristique; nous avons, par exemple, à la troisième personne du pluriel, *gang-a-nd*.

[4] Par euphonie pour *gag-ts*, avec suppression de la nasale. Le suffixe est le même que dans le sanscrit *gá-ti-s* « marche » (pour *gan-ti-s*). Voyez § 91, 2.

[5] Le *ź* lithuanien représente souvent un *g* ou un *ǵ* sanscrit. Comparez *źádas* « parole » avec le sanscrit *gad* « parler ».

§ 756. Insertion d'une nasale dans la syllabe réduplicative, en sanscrit et en grec. — Intensif des racines finissant en *ar, ṛ*.

Il y a aussi des racines sanscrites qui, sans être terminées par une nasale, insèrent une nasale dans la syllabe réduplicative. Ainsi *ćal* «se mouvoir» fait *ćańćal* (ou *ćâćal*); *p̂al* «éclater» fait *pamp̂ul*[1]; *ćar* «aller» fait *ćańćur*. Comme les liquides permutent volontiers entre elles, on peut admettre qu'ici la nasale du redoublement représente la liquide *l* ou *r*. Il en est de même, en grec, pour beaucoup de formes redoublées, comme πίμπλημι, πίμπρημι, γιγγραίνω, γίγγλυμος, γαγγαλίζω, γάγγραινα, τονθορύζω, ταντᾰλεύω, τενθρηδών, πεμφρηδών.

Comme exemples de verbes où la liquide est restée invariable dans le redoublement, on peut citer μαρμαίρω, μορμύρω, μέρμερος, μερμαίρω, μερμηρίζω, καρκαίρω, γαργαίρω, βορβορύζω, πορφύρα, πορφύρω. On peut rapprocher ceux des verbes sanscrits en *ar* qui, dans les formes affaiblies, contractent *ar* en *ṛ* : à l'intensif actif, les verbes en question répètent la racine tout entière. Ainsi *d̂ar, d̂ṛ* «tenir, porter» fait *dár-d̂ar-mi*, pluriel *dar-d̂ṛ-más*. Toutefois, les racines commençant par deux consonnes ne répètent que l'une d'entre elles et se conforment à la règle générale : par exemple, *smar, smṛ* «se souvenir» fait *sấ-smar-mi*.

Avec *dárd̂armi*, potentiel *dard̂ṛyấm*, troisième personne *dard̂ṛyất* (pour *dard̂aryâm, dard̂aryât*), s'accorde le zend *darĕdairyâḍ*[2], que nous trouvons dans ce passage du Vendidad»[3] : [illegible]

[1] Avec affaiblissement de l'*a* en *u* dans la syllabe radicale (§ 7).

[2] Sur l'*ĕ* inséré dans cette forme, voyez § 44.

[3] Manuscrit lithographié, p. 463. Anquetil (*Zend-Avesta*, I, p. 407), traduit : «comme le loup à quatre pieds enlève et déchire l'enfant de celle qui a porté (cet enfant)».

[Zend script] *yaťa vĕhrkô ćaiwarĕṣangrô barĕiryâd haća puirĕm niṣ-darĕdairyâd* « quasi lupus quadrupes a genitrice filium eriperet ». On peut se demander si *niṣdarĕdairyâd* vient de la racine sanscrite *d́ar, d́ṛ* « porter » ou de la racine *dar, dṝ* « fendre, déchirer » (en grec *δέρω*, gothique *taira*), dont l'intensif est *dardar* dans le dialecte védique, *dâdar* dans le sanscrit classique. La première hypothèse me paraît la plus vraisemblable; quoi qu'il en soit, la forme en question est une preuve certaine que le zend prend part à l'intensif.

§ 757. Intensif des racines ayant une nasale pour avant-dernière lettre. — Insertion d'un *î* ou d'un *i* entre la syllabe réduplicative et la syllabe radicale.

Quelques racines sanscrites ayant une nasale pour avant-dernière lettre admettent cette nasale dans la syllabe réduplicative. Ainsi *b́anǵ* « briser » fait *bámb́anǵmi; danś* « mordre » (grec *δακ*) fait *dándanśmi; skand* « monter » (latin *scand*) fait *ćán-î-skandmi.* Remarquez dans ce dernier exemple l'*î* qui sert de voyelle de liaison entre la syllabe réduplicative et la syllabe radicale : il en est de même pour quelques autres racines de cette sorte. Un *î* ou un *i* peut aussi être inséré à volonté dans les intensifs des racines en *ar* susceptibles de la contraction en *ṛ* : ainsi de *kar, kṛ* « faire » viennent *ćár-karmi, ćár-î-karmi* et *ćár-i-karmi.*

§ 758. Intensifs comme *pan-î-pad, pan-î-pat.*

Comment expliquer les intensifs *pan-î-pad* et *pan-î-pat,* venant de *pad* « aller » et *pat* « tomber »[1] ? On peut admettre qu'à côté de पद् *pad* et de पत् *pat* il y avait des formes nasalisées *pand* et *pant.* C'est ainsi qu'à côté de beaucoup d'autres racines finissant par une muette simple, il y a des formes faisant précéder cette

[1] Pâṇini, VII, IV, 84.

muette de la nasale du même organe : tels sont, par exemple, *paṭ* et *panṭ* « aller »[1]. A côté de *dah* « brûler » nous avons aussi la racine दंह् *danh*, qui explique l'intensif *dandah*[2] : rapprochez le gothique *tandja*[3] « j'allume », qui est avec cette dernière forme dans le même rapport que *ganga* « je vais » (§ 755) avec le thème intensif जङ्गम् *gaṅgam*[4].

Remarque. — La racine *tand* « allumer » en gothique, *zand* en vieux haut-allemand. — On vient de voir que nous rapportons le gothique *tandja* « j'allume » à l'intensif de la racine sanscrite *dah* « brûler ». Graff[5] pose pour le vieux haut-allemand une racine *zant*[6], qu'il cherche également à rapprocher du sanscrit *dah*, mais sans donner pour le *n* et le *t* l'explication que suggère l'intensif दन्दह् *dandah*. A la racine primitive *dah* ou à son causatif *dâhay* se rapporte aussi le vieux haut-allemand *dâh-t* ou *tâh-t*, en allemand moderne *docht, dacht* « mèche » ; ces formes, qui ont plus fidèlement conservé les consonnes radicales, sont devenues tout à fait étrangères à *zand* ou *zant*. Il arrive assez souvent qu'une moyenne initiale soit conservée sans changement dans les langues germaniques : c'est ce qui est arrivé, par exemple, pour l'intensif précité *ganga* « je vais » (§ 755), tandis que le simple *qvam* « venir », qui se rapporte à la racine primitive *gam*, a régulièrement substitué la ténue à la moyenne.

§ 759. Restes de l'intensif en latin.

En latin, *gingrio* a tout l'air d'un intensif sanscrit : Pott[7] le

[1] A *panṭ* se rattachent les cas forts de *paṭín* « chemin », ainsi que le latin *pons, pont-is* « chemin [par-dessus un fleuve], pont ». Le slave пѫть *pũtĭ* « chemin » est de la même famille. A *paṭ* se rapporte, entre autres, le grec πάτος. Voyez Glossaire sanscrit, éd. 1847, p. 206.

[2] Pâṇini, VII, iv, 86.

[3] Sur le caractère causatif *ja*, voyez § 741.

[4] Sur le *t* de *tandja*, voyez § 87, 1 ; la conservation du *d* est due à la lettre *n* qui précède. On peut rapprocher la forme *sandja* « j'envoie », dans laquelle je crois reconnaître le causatif de la racine sanscrite *sad* « aller » (*sâdáyâmi* « je fais aller »), avec insertion d'une nasale.

[5] Dictionnaire vieux haut-allemand, V, col. 686.

[6] Avec *z* pour le gothique *t*, et *t* pour le gothique *d* (§ 87, 2).

[7] Recherches étymologiques, 1re éd. II, p. 75.

rapporte à la racine *gṝ*, c'est-à-dire *gar*, *gir* (d'où vient le substantif *gir* «voix»). La syllabe réduplicative a un *n* au lieu de *r*, comme en sanscrit *ćańćur* et comme les formes grecques précitées (§ 756). A *girâmi* (ou *gilâmi*) «deglutio» se rattachent entre autres le latin *gula* et *gurgulio* : ce dernier a remplacé *l* par *r* dans la syllabe réduplicative.

§ 760. Forme déponente de l'intensif. — Exemples de l'intensif actif.

La forme passive de l'intensif sanscrit a ordinairement la signification active. Aussi les grammairiens de l'Inde y voient-ils, non pas un passif, mais une variété particulière de l'intensif. Je ne puis partager leur opinion à ce sujet : l'origine passive de cette forme, que j'appellerai déponente, n'est pas douteuse.

En sanscrit classique, on trouve plus souvent l'intensif avec *ya* que sans *ya*. Ainsi : चञ्चूर्यन्ते *ćańćûryántê*[1] «ils voyagent» (de *ćar*, § 756); *lêliḥyásê*[2] «tu lèches» (de *liḥ*); *dêdîpyámâna*[3] «brillant» (de *dîp*). Dans *dôdûyámâna*[4] «agité» (de *dû* ou *du*) nous avons à la fois la forme et la signification passives.

Comme exemples d'intensif sans *ya*, nous citerons le participe présent *lêliḥat*, moyen *lêliḥâná*[5] «léchant». Le dialecte védique fait un plus fréquent usage de la forme active; tels sont : *nânadati* «ils résonnent» (de *nad*)[6], *abipraṇônumas* «nous célébrons» (de *nu* précédé des prépositions *abi* et *pra*), *ġôḥavîmi* «j'appelle» (de *ḥu*, contraction pour *ḥvê*, avec la voyelle de liai-

[1] Mahâbhârata, I, vers 7910.

[2] Bhagavad-gîtâ, XI, 30.

[3] Nalas, III, 12; Drâupadî, II, 1.

[4] Drâupadî, II, 1.

[5] Mahâbhârata, III, vers 10394 et 12240.

[6] Toutes les formes redoublées qui adjoignent immédiatement les désinences à la racine suppriment le *n* de la troisième personne du pluriel (§ 459). Rapprochez de la racine *nad* le gallois *nadu* «crier».

son *î*, § 753), *â-navînôt*[1] «il remua, excita» (de *nud* «remuer, pousser», précédé du préfixe *â*)[2].

VERBES DÉNOMINATIFS.

§ 761. Formation des verbes dénominatifs en sanscrit. — Les dénominatifs en *aya*. — Verbes correspondants en latin.

Les verbes dénominatifs[3] sont d'un usage moins fréquent en sanscrit que dans les langues de l'Europe. Ils se forment soit en prenant la caractéristique de la dixième classe, soit en ajoutant *ya, sya, asya*. Je décompose *sya* et *asya* en *s-ya, as-ya*, et je reconnais dans (*a*)*s, as* la racine du verbe substantif (§ 648).

Les verbes latins des première, deuxième et quatrième conjugaisons répondent aux verbes sanscrits de la dixième classe (§ 109[a], 6); conséquemment *laud-â-s*[4], *nomin-â-s, lumin-â-s, color-â-s, fluctu-â-s, æstu-â-s, domin'-â-s, regn'-â-s, sorori'-â-s*[5], *cœn'-â-s, plant'-â-s, pisc'-â-ris, alb'-ê-s, calv'-ê-s, can'-ê-s, miser'-ê-ris, feroc-î-s, lasciv'-î-s, lipp'-î-s, abort'-î-s, fin'-î-s, sit'-î-s* s'accordent avec les formes sanscrites comme *kumâr'-áya-si* «tu

[1] Voyez Westergaard, *Radices sanscritæ*, à la racine *nu* (p. 45). Quoique *ânavînôt* puisse venir, en effet, de la racine *nu*, j'aime mieux, à cause de la signification, rapporter cette forme à la racine *nud*. Le *t* ne sera donc pas le signe de la personne : je crois qu'il appartient à la racine (*t* par euphonie pour *d*) et que le signe personnel, qui ne pouvait se maintenir après une consonne (§ 94), est tombé comme dans *áyunak* «tu lias, il lia» (pour *áyunakś, áyunakt*). Remarquez que dans *â-nav-î-nôt* (pour *ânônôt*) on a inséré un *î* : une insertion de ce genre n'a lieu ordinairement qu'après *r* et *n*. Voyez § 757, et Abrégé de la grammaire sanscrite, §§ 500, 501 et 508.

[2] Rig-véda, I, LXIV, 8, 11 ; LXXVIII, 1 ; XXXIV, 12 ; V, LXXXVII, 2.

[3] C'est-à-dire formés d'un nom substantif ou adjectif. — Tr.

[4] Je cite la deuxième personne parce que la première montre moins clairement la caractéristique de la classe. En général, la flexion est plus facile à étudier sur toute autre personne que sur la première.

[5] De *sororius*, et non de *soror* : ce dernier aurait donné un verbe *sororo*, et non *sororio*.

joues» (de *kumârá* «garçon»[1]), *suk'-áya-si* «tu réjouis» (de *suka* «plaisir»), *yôktr'-áya-si* «tu attaches» (de *yôktra* «lien»[2]), *kśam'-áya-si* «tu supportes» (de *kśamâ* «patience»). On voit par ces exemples que le sanscrit, comme le latin, supprime devant la caractéristique la voyelle finale du mot primitif; sans cette suppression, on aurait *yôktra-aya-si*, qui, en se contractant, donnerait *yôktrâyasi*. Ce qui prouve que dans les formes latines comme *cœn'-â-s* l'*â* n'appartient pas au mot *cœna*, c'est qu'on a *regn'-â-s, calv'-ê-s, lasciv'-î-s*, où la voyelle finale du thème est rejetée devant l'*â*, l'*ê* ou l'*î* de la syllabe formative. Au contraire, dans les verbes comme *æstu-â-s, fluctu-â-s*, l'*u* de la quatrième déclinaison est maintenu. On peut remarquer, à ce sujet, qu'en sanscrit également, l'*u*, dans certaines formations nominales, se maintient devant une voyelle avec plus de ténacité que l'*a* et que l'*i*; on a, par exemple, *manú* (nom d'une divinité) qui donne un dérivé *mânav-á-s*[3] «descendant de Manu, homme», tandis que *śúći* «pur» fait *śâuć-á-m* «pureté» et que *daśarata* (nom d'homme) fait *dâśarat-i-s* «fils de Daśarat'a». Cependant, devant un *î*, l'*u* de la quatrième déclinaison latine disparaît dans certains verbes dénominatifs, comme dans le précité *abort'-î-s*.

[1] Les grammairiens indiens supposent à tort une racine *kumâr* «jouer», qui, n'étant pas monosyllabique, est par cela même déjà suspecte; de cette racine *kumâr* ils font venir *kumârá* «enfant». Je décompose, au contraire, ce dernier mot en *ku*, préfixe ayant ordinairement le sens péjoratif, mais marquant ici une idée diminutive, et en *mâra*, qui n'est pas employé hors de composition, mais qui est de la même famille que *mártya* «homme». En général, parmi les prétendues racines données par les grammairiens de l'Inde, on trouve beaucoup de verbes dénominatifs : tel est, entre autres, *suk* «réjouir» (venant de *suka* «bonheur»), qui contient le préfixe *su* (en grec εὐ), de même que दुःख् *duhk* «dolore afficere» (venant de *duhka* «souffrance») contient le préfixe *dus* = grec δυς. Mais les grammairiens indiens font également de *duhk* une racine simple.

[2] Racine *yuǵ* «unir».

[3] Avec gouna de l'*u*.

§ 762. Verbes dénominatifs grecs en *αω*, *εω*, *οω*, *αζω*, *ιζω*.

Je crois que les dénominatifs grecs en *αω*, *εω*, *οω*, *αζω*, *ιζω* ont également supprimé la voyelle finale du thème nominal dont ils sont formés. Je divise donc de cette façon : *ἀγορ'-άζω*, *ἀγορ'-άο-μαι*, *μορφ'-όω*, *κνισσ'-όω*, *πολεμ'-όω*, *πολεμ'-έω*, *πολεμ'-ίζω*. Dans l'*α* de *αζω*, je reconnais l'*a* de *ayâ-mi*, et dans le *ζ* une altération de *y* (§ 19). Dans les formes en *αω*, *εω*, *οω*, la semi-voyelle a été supprimée; les verbes en *εω*, *οω* ont, en outre, opéré le changement très-ordinaire d'un *α* en *ε*, *ο* (§ 3). Les verbes en *ιζω* doivent, à ce que je crois, leur *ι* à l'affaiblissement d'un ancien *α* : quoique le changement de l'*a* en *i* soit moins fréquent en grec qu'en latin et en gothique, il n'est pourtant pas sans exemple; ainsi, pour citer un cas qui se rapproche assez de celui que nous examinons en ce moment, *ἵζω*, *ἵζομαι* correspond à la racine sanscrite *sad* «s'asseoir», gothique *sat* (*sita, sat*).

§ 763. Devant les formations en *αζω*, *αω*, *εω*, *οω*, *ιζω*, le thème primitif supprime sa voyelle finale.

C'est sans doute parce que l'*i* est la plus légère des voyelles que les formes en *ιζω* sont plus employées que les formes en *αζω*, et que notamment les thèmes qui ne perdent point une lettre finale devant l'élément dérivatif prennent presque tous la forme en *ιζω*. On a, par exemple, *ποδ-ίζω*, *ἀγων-ίζομαι*, *ἀκοντ-ίζω*, *ἀνδρ-ίζω*, *αἱματ-ίζω*, *ἀλοκ-ίζω*, *γυναικ-ίζω*, *θωρακ-ίζω*, *κυν-ίζω*, *μυωπ-ίζω*, *κερατ-ίζω*, *κερματ-ίζω*, *ἑρματ-ίζω*. Mais on dit *ἑρμ'-άζω*, *ὀνομ'-άζω*, *γουν'-άζομαι*[1], que je ne crois pas devoir diviser en *ἑρμά-ζω*, *ὀνομά-ζω*, quoique au point de vue de la grammaire grecque on puisse être tenté d'identifier l'*α* de

[1] Le primitif n'est pas *γουν*, mais *γουνατ*, d'où viennent *γούνατ-ος*, *γούνατ-α*.

ἑρμάζω, *ὀνομάζω*, *ἀγοράζω*, *ἀγοράομαι* avec celui des thèmes nominaux correspondants. Ce serait rompre sans nécessité l'analogie qui rattache ces verbes aux verbes comme *ἱππ'-άζομαι*, *λιθ'-άζω*, *εἰκ'-άζω* (du thème *εἰκοτ*), *ἐνδι'-άω*, *γενει'-άω*, *πελεκ'-άω*, *νεμεσ'-άω*, ainsi qu'aux dénominatifs sanscrits en *aya* : puisque *ο* et *η*, et quelquefois aussi *υ* et *ι* tombent devant la dérivation *αω*, *αζω*[1], il est naturel de supposer la même chose pour l'*α*.

Comme les thèmes en *α* et en *η* (pour *ā*, § 4) forment de préférence des verbes dénominatifs en *αω*, *αζω*, tandis que les thèmes en *ο* donnent plutôt des verbes en *οω*, *ιζω*, on peut croire que la voyelle finale du thème a exercé une certaine influence sur le choix de la voyelle dérivative : l'*α* et l'*η* favorisaient le maintien de l'*a* primitif, tandis que les thèmes en *ο*[2] donnent naissance volontiers à des verbes en *οω*. Mais, malgré cette sorte de reflet de la voyelle finale du thème, nous devons regarder tous ces verbes dérivés comme présentant une seule et même formation, dont l'origine est antérieure à la séparation des idiomes. Le même principe qui a donné au grec les verbes comme *αἱματ-όω*, *ἀῤῥεν-όω*, *πυρ-όω*, *κατοφρυ-όω*, *θαλασσ(α)-όω*, *κνισσ(α)-όω*, est aussi celui qui a fourni *πολεμ(ο)-όω*, *χρυσ(ο)-όω*, *ἀγκυλ(ο)-όω*; et la même formation qui a donné *κυν-άω*, *γενει(ο)-άω*, *λοχ(ο)-άω*, *ἀντι(ο)-άω*, *νεμεσ(ι)-άω*, *πελεκ(υ)-άω* se retrouve aussi dans *ἀγορ(α)-άο-μαι*, *τολμ(α)-άω*, *διψ(α)-άω*, *νικ(η)-άω*.

En résumé, les verbes grecs en *αζω*, *αω*, *εω*, *οω*, *ιζω* me paraissent tous répondre aux dénominatifs sanscrits en *aya* (première personne *ayâ-mi*, zend *ayê-mi*), et puisque le sanscrit, le zend et le latin suppriment la voyelle finale du thème nominal

[1] Comme exemples de la conservation d'un *ι* et d'un *υ*, on peut citer *κλαυσι-άω* *ὀκρι-άομαι*, *ἰχθυ-άω*.

[2] Cet *ο* lui-même provient d'un ancien *a*.

devant la voyelle de la dérivation, je suppose que le grec opère la même suppression[1]. Là où la voyelle finale du thème reste (et c'est ce qui arrive seulement avec quelques thèmes en *ι* et en *υ*), on la fait suivre de la voyelle de la dérivation; exemples : *δηρι-άο-μαι*, *ὀφρυ-όω*, *ἰχθυ-άω*.

Quant aux formes comme *δηρί-ο-μαι*, *μητί-ο-μαι*, *μηνί-ω*, *μεθύ-ω*, *δακρύ-ω*, elles appartiennent à une autre classe de dénominatifs qui se retrouve aussi en sanscrit : nous y reviendrons plus loin.

§ 764. Dénominatifs gothiques de la première conjugaison faible. — Mutilation du thème nominal, en gothique, en sanscrit et en grec.

Les langues germaniques également suppriment la voyelle finale du thème devant le *j* (pour *aj* = sanscrit *aya*) ou devant la voyelle de la dérivation verbale. Ainsi, en gothique, *audaga* (nominatif *audag'-s*, § 135) « heureux » fait *audag'-ja* « je bénis »; *gaura* (nominatif *gaur'-s*) « triste » fait *gaur'-ja* « j'afflige »; *skafti* (nominatif *skaft'-s*[2]) « création » fait *skaft'-ja* « je crée »; *manvu* (nominatif *manvu-s*) « prêt » fait *manv'-ja* « j'apprête »; *maurthra* (nominatif *maurthr*, § 153) « meurtre »[3] fait *maurthr'-ja* « je tue »; *tagra* (nominatif *tagr'-s*) « larme »[4] fait *tagr'-ja* « je pleure ». Le verbe dénominatif *ufar-skadv-ja* « j'ombrage », qui a conservé au présent l'*u* final du thème *skadu* (nominatif *skadu-s*) « ombre », est unique en son genre; au contraire, *thaursu* (nominatif *thaur-*

[1] G. Curtius présente une autre explication. De la formation des temps et des modes, p. 119 et suiv.

[2] Ce mot ne se rencontre que dans des composés comme *ga-skaft'-s* « création, créature », *ufar-skaft'-s* « commencement ».

[3] Comparez le sanscrit *mâr-áyâ-mi* « je fais mourir, je tue ». Le suffixe gothique *thra* représente le sanscrit *tra* (§ 817 a).

[4] Comparez le grec *δάκρυ*, le sanscrit *áśru* (pour *daśru*).

su-s) «sec» a fait *thaurs'-jan*[1]; *dauthu-s* «la mort» a fait *dauth'-ja* «je tue»[2].

Comme verbes dénominatifs dérivés d'un thème à consonne, nous citerons *namn-ja* «je nomme», venant de *naman* (nominatif *namô,* § 141), et *aug'-ja* «je montre», venant de *augan* (nominatif *augô*) «œil». Le premier de ces verbes a conservé la consonne finale du thème, comme le latin *nomino* et les formes grecques telles que *αἱματ-όω*, *αἱματ-ίζω*; mais il a fait subir à la partie intérieure du mot une mutilation analogue à celle des cas faibles en sanscrit (*nấmn-as* «nominis»). Au contraire, *aug-ja* (pour *augan-ja* ou *augin-ja*) suit le principe des dénominatifs sanscrits comme *varm'-áyâ-mi* «je couvre d'une cuirasse», pour *varman-ayâ-mi,* venant du thème *várman.* Rapprochez aussi les verbes grecs dérivés de thèmes comparatifs en *ον*, tels que *βελτι(ον)-όω*, *μει(ον)-όω*, *ἐλασσ(ον)-όω*, *κακι(ον)-όω*[3].

Les verbes grecs dérivés d'un thème en *ς* suppriment cette consonne ainsi que la voyelle précédente : on en sera d'autant moins étonné que cette classe de noms a également perdu son *ς* à la plupart des cas de sa déclinaison (§ 128). On a, par exemple, *πληρ(εσ)-όω*, venant de *πληρες* (§ 146); *ἀλγ(εσ)-έω*, venant de *ἀλγες*; *ἀσθεν(εσ)-έω*, venant de *ἀσθενες*; *τευχ(εσ)-ίζω*, venant de *τευχες*; *γηρ(ασ)-άω*, venant de *γηρας* (§ 128).

§ 765. Dénominatifs gothiques de la deuxième et de la troisième conjugaison faible.

Nous retournons au gothique pour faire observer que la deuxième et la troisième conjugaison faible contiennent aussi

[1] Employé comme impersonnel : *thaurs-jith mik* (en allemand moderne *mich durstet*) «j'ai soif».

[2] Comparez le grec *θανατ'-όω*, venant du thème *θανατο.* — Je ne crois pas que *dauth'-ja* vienne de *dauth(a)-s* «mortuus», car en vieux haut-allemand *tôdiu* dérive évidemment de *tôd* (thème *tôda*) «mors» et non de *tôt* (nominatif *tôtêr*) «mortuus».

[3] On a, au contraire, *πλεον-άζω*, et non *πλε-άζω*.

quelques verbes dénominatifs. On a vu (§ 109[a], 6) que la deuxième conjugaison faible représente par *ô* la caractéristique sanscrite *aya* : elle a donc rejeté le य् *y,* et contracté les deux *a* en *ô* (= *â,* § 69, 1). Nous avons, par exemple, *fisk'-ô-s* «tu pêches» en regard du latin *pisc'-â-ris* : le thème gothique *fiska* (nominatif *fisk'-s,* § 135) a supprimé son *a* devant la dérivation, comme en latin *pisci* a perdu son *i* (§ 761). Le gothique *thiudan'-ô-s* «tu commandes», venant du thème *thiudana* (nominatif *thiudan'-s*) «roi», a la même formation que le latin *domin'-â-ris,* puisqu'il y a identité d'origine entre les noms gothiques comme *thiudans* (première déclinaison forte) et les noms latins comme *dominus,* ainsi qu'entre la deuxième conjugaison faible en gothique et la première conjugaison latine. Aux verbes latins venant des noms de la première déclinaison, comme *cœn'-â-s* (§ 761), répondent les verbes gothiques comme *fairin'-ô-s* «tu accuses», venant du thème féminin *fairinô* (nominatif *fairina*) «faute». A *æstu-â-s, fluctu-â-s* répond, mais avec suppression de l'*u, lust'-ô-s* «tu désires», venant de *lustu* «plaisir, désir».

Les thèmes en *an* affaiblissent leur *a* en *i,* comme au génitif et au datif. On a, par conséquent, *fraujin-ô-s* «tu règnes», venant de *fraujan* «seigneur» (nominatif *frauja,* génitif *fraujin-s*), comme en latin nous avons *nomin-â-s, lumin-â-s* (§ 761); même formation pour *gudjin-ô-s* «tu exerces le sacerdoce», venant de *gudjan* (nominatif *gudja*) «prêtre». Quelques thèmes en *a,* avant de former leur dénominatif, prennent un *n* devant lequel l'*a* s'affaiblit en *i;* exemples : *skalkin-ô-s* «tu sers», venant de *skalka* (nominatif *skalk'-s,* génitif *skalki-s,* § 191) «serviteur»; *hôrin-ô-s* «μοιχεύεις», venant de *hôra* (nominatif *hôr'-s*) «μοιχός»; *reikin-ô-s* «tu règnes», venant de *reikja* (nominatif *reiki,* § 153) «royaume».

La troisième conjugaison faible contracte la caractéristique *aya* en *ai* et répond à la deuxième conjugaison latine. Comme

exemple de dénominatifs de cette classe, nous citerons *arm'-ai-s* «tu as pitié de», venant de *arma* (nominatif *arm'-s*) «pauvre»; on en peut rapprocher le latin *miser'-ê-ris*, venant du thème *miserŏ* (nominatif *miser*, pour *miseru-s*). Citons encore *ga-hvail'-ai-s* «moraris», venant du thème féminin *hveilô* (nominatif *hveila*) «tempus, mora».

§ 766. Verbes dénominatifs en slave.

En slave également, les conjugaisons qui correspondent à la dixième classe sanscrite (§ 504) servent à former des verbes dénominatifs : дѣлаѭ *dêl'-aju-ṅ* «je travaille», aoriste *dêl'-a-chŭ*, venant de *dêlo* (à la fois thème et nominatif-accusatif neutre[1]) «ouvrage»; *bogat'-êju-ṅ* «je suis riche», deuxième personne *bogat'-eje-śi*, aoriste *bogat'-ê-chŭ*, venant du thème adjectif *bogato* (nominatif *bogatŭ*) «riche»; *rŭd'-ê-ti saṅ* «rubescere»[2], présent *rŭṣduṅ*, par euphonie pour *rŭdjuṅ* (§ 92[1]); *ṣen'-ju-ṅ saṅ* «γαμέω», deuxième personne *ṣen-i-śi saṅ*, aoriste *ṣen-i-chŭ saṅ*, venant de *ṣena* «femme»; *glagol'-ju-ṅ* «je parle», deuxième personne *glagol'-je-śi*, aoriste *glagol-a-chŭ* (§ 504), venant de *glagolo* «parole».

§ 767. Verbes dénominatifs en lithuanien.

Le lithuanien aussi emploie les conjugaisons sorties de la dixième classe sanscrite pour former des verbes dénominatifs (§ 506). Nous citerons : *raúdōn'-ōj-u* «je suis rouge», venant du thème adjectif *raudōna* «rouge» (nominatif *raudōna-s*); *bàlt'-ōj-u* «j'ai l'air blanc», venant de *bàlta* «blanc» (nominatif *bàlta-s*); *ā́śar'-ōj-u* «je verse des larmes», venant de *aśara* (fé-

[1] C'est proprement un participe passif, venant de la racine дѣ *dê* = sanscrit धा *dâ* «poser, faire», en grec θη.

[2] L'adjectif correspondant manque : son thème a dû être *rŭdo*. Comparez le lithuanien *raudà* «rougeur», le sanscrit *rud'ira* «sang», *rôhitá* (pour *rôd'ita*) «rouge».

minin) «larme»; *durn'-ój-u* «je suis en fureur», venant de *durna* «fou» (nominatif *durna-s*); *śikśt'-ēj-u* «je suis avare», venant de *śikśtù-s* «avare»; *ćýst'-ij-u* «je purifie», venant de *ćýsta-s* «pur»; *ga-tắw'-ij-u* «j'apprête», venant de *gắ-tawa-s* «prêt»; *pű́st'-ij-u* «je dévaste», venant de *pű́sta-s* «désert»; *stýr'-ij-u* «je gouverne [un vaisseau]», venant de *stýr-as* «gouvernail».

Il ressort de ces exemples que le lithuanien, comme le slave (§ 766), le germanique, le grec et le latin (§ 761 et suiv.), rejette devant la dérivation verbale la voyelle finale des thèmes adjectifs et substantifs. Mais dans les cas peu nombreux où le slave tire un verbe d'un thème substantif finissant par *n*, cette liquide est maintenue : ainsi l'on a, en ancien slave, *ṣnamen-aju-ṅ* «je désigne», venant de *ṣnamen* (nominatif *snamŭ*, § 266).

§ 768. Dénominatifs sanscrits en *payâmi*. — Restes de cette forme conservés en lithuanien et en ancien slave.

Retournant au sanscrit, il nous faut encore remarquer que certains thèmes en *a* insèrent un *p* devant le caractère *aya* des verbes dénominatifs, et allongent l'*a* final du thème. Ainsi *árta* «chose» fait *artâpáyâmi*, *satyá* «vérité» fait *satyâpáyâmi*. Il y a accord entre ces verbes dénominatifs et les formes causatives comme *stâp-áyâ-mi* «je fais se tenir debout», *dâpáyâmi* «je fais donner» (§ 747).

Nous avons rapproché du *p* en question le *w* lithuanien de *stṓwmi* ou *stṓw-ij-u* «je suis debout», de *daw-iaú* «j'ai donné», ainsi que celui des formes appelées *imparfaits d'habitude*, comme *sùk-daw-au* (pour *sùk-dawiau*) «j'avais l'habitude de tourner»[1] (§ 524). Je rapporte aussi à un *p* sanscrit le *w* ou l'*u* des dénominatifs lithuaniens comme *prá-rak'-auj-u* «je prédis», aoriste

[1] Comparez l'amollissement du *p* en *v* dans les formes françaises comme *savoir*, pour *sapoir*.

prărakawau, venant de *prăraka-s* «prophète, devin» (§ 20): *păstinink'-auj-u* «je jeûne», venant de *pastininka-s* «jour de jeûne»; *gaspadōr'-auj-u* «je suis hôte», venant de *gaspadōru-s* «hôte, maître de maison»; *gaspadìn'-áuj-u* «je suis hôtesse», venant de *gaspadìnē* «hôtesse»; *kar'-áuj-u* «je fais la guerre, je combats», aoriste *kar'-áwau*, venant de *kára-s* «guerre, combat»[1]. L'*a* qui, dans toutes ces formes, précède l'*u* ou le *w* de la dérivation verbale, est, à ce que je crois, le représentant de l'*â* qu'en sanscrit et en prâcrit nous trouvons dans les causatifs formés de racines terminées par une consonne (§ 750). Comme les thèmes nominaux finissant par une voyelle rejettent celle-ci en lithuanien, *auj* et *awa* se trouvent correspondre à la caractéristique *âpay, âbê* des causatifs sanscrits et prâcrits comme *ǵîv-âpáyâ-mi, ǵîv-âbê-mi*. Comparez au pluriel les formes lithuaniennes comme *kar'-áuja-me, kar'-áuja-te, kar-áwa-me, kar-áwa-te* avec les formes sanscrites comme *ǵîv-âpáyâ-mas, ǵîv-âpáya-ṫa*; et, à l'imparfait, *áǵîv-âpayâ-ma, áǵîv-âpaya-ṫa*. On peut objecter que ces formes sanscrites se trouvent seulement dans des écrits modernes en langue populaire: mais il arrive souvent que le langage populaire conserve d'anciennes formes qui ne sont plus admises par les écrivains classiques. Rappelons à ce sujet l'emploi en laze du *p* des causatifs sanscrits comme *ǵńâpáyâmi* (§ 750).

Il reste à examiner de quelle manière le lithuanien répartit les formes en *u* et en *w*, comme *kar-áuj-u* et *kar-áwa-u* (aoriste). Le *p* sanscrit (= *b* prâcrit) a pris la forme du *w* devant les voyelles, tandis que devant la semi-voyelle *j* on préfère la vocalisation du *w* en *u*, *auj-u*, *auja-me* étant plus aisés à prononcer que *awj-u*, *awja-me*. Rapprochez, à ce sujet, la relation qui existe en gothique entre le nominatif *thius* «enfant, servi-

[1] On trouvera encore d'autres formes de la même sorte dans Kurschat, Mémoires pour servir à la connaissance de la langue lithuanienne, II, p. 295 et suiv.

teur » (pour *thiv-s,* venant du thème *thiva*) et le génitif *thivi-s,* le datif *thiva,* et les cas du pluriel *thivô-s, thiv'-ê, thiva-m, thiva-ns.*

Tous les verbes lithuaniens en *auj-u, awa-u*[1] ne sont pas des dénominatifs : certains d'entre eux se rattachent à des causatifs sanscrits ou à des verbes de la dixième classe. Tel est, par exemple, *rĕk-auj-u* « je fais du bruit », en regard duquel on pourrait s'attendre à trouver en sanscrit une forme *vâć-âpáyâ-mi*[2] (pour *vâć-áyâ-mi* « je fais parler »), si l'on admet que le *r* lithuanien tient ici la place d'un *v* (§ 20).

En ancien slave, nous rapportons ici les verbes finissant à la première personne du présent en оуѭ *uju-ṅ*[3] (deuxième personne оуєши *uje-śi*) et à l'aoriste en *ova-chŭ* ou *eva-chŭ.* La caractéristique *ova, eva*[4], qui s'étend à toutes les formations de la seconde série[5], correspond au lithuanien *awa* et au sanscrit *âpay.* Nous citerons comme exemples коупоуѭ *kup'-uju-ṅ* « j'achète », deuxième personne *kup'-uje-śi,* aoriste *kup'-ova-chŭ,* venant du thème *kupo,* nominatif *kupŭ* « mercatura »; *vêr'-uju-ṅ* « je crois », aoriste *vêr'-ova-chŭ,* venant de *vêra* (à la fois thème et nominatif) « croyance »; *vĭdov'-uju-ṅ* « je suis veuve », aoriste *vĭdov'-a-chŭ,* venant de *vĭdova;* кралюѭ *kralj'-uju-ṅ* « je règne », aoriste *kralj'-eva-chŭ* (par euphonie pour *kraljovachŭ*), venant du thème *kraljo* « roi », nominatif краль *kralĭ* (§ 258); *kliśtj'-uju-ṅ* « je fais du bruit », aoriste *kliśt'-eva-chŭ* (pour *kliśtj-eva-chŭ*), venant du thème *kliśtjo* « bruit », nominatif *kliśtĭ.* Mais je ne puis reconnaître l'infinitif d'un verbe dénominatif dans *stav-i-ti* « placer », littéralement « faire se tenir debout », quoique je voie dans son *v,* comme dans le *v* des dénominatifs en question et

[1] Sur l'*u* qui remplace un *m* au présent et à l'aoriste, voyez § 438.

[2] D'après l'analogie de *ǵîv-âpáyâ-mi.*

[3] Sur le son оу *u*, qui était originairement une diphthongue, voyez § 92^{f}.

[4] La forme *eva* est employée partout où elle est ou était précédée d'un *j* (§ 92^{k}).

[5] La sixième classe de Miklosich.

dans le *w* du lithuanien *stów-j-u*, l'amollissement d'un *p* sanscrit. C'est plutôt un causatif qu'il faut voir dans ce verbe, que je rapproche du sanscrit *stâpáyâmi* (§ 747).

§ 769. Origine des verbes dénominatifs grecs en *σσω*, *λλω*, *αιρω* et *αινω*.

Nous avons déjà rapproché[1] les verbes grecs en *σσω* et en *λλω* des dénominatifs sanscrits en य *ya*. Le deuxième *σ* ou *λ* provient d'un *j* par assimilation régressive[2], comme dans les verbes de même forme correspondant aux verbes sanscrits de la quatrième classe. Mais tandis qu'en sanscrit on allonge, quand elle est brève, la voyelle finale du thème nominal primitif, le grec rejette cette voyelle[3]; exemples : *ἀγγέλλω* pour *ἀγγελ(ο)-jω*, *ποικίλλω* pour *ποικιλ(ο)-jω*, *αἰκάλλω* pour *αἰκαλ(ο)-jω*, *μαλάσσω* pour *μαλακ(ο)-jω*, *μειλίσσω* pour *μειλιχ(ο)-jω*.

Les thèmes en *ρ*, en *ρο* et en *ν* vocalisent le *j* en *ι* et le font passer dans la syllabe précédente, au lieu de l'assimiler à la liquide; exemples : *τεκμαίρ-ο-μαι* pour *τεκμαρ-jο-μαι*, venant de *τέκμαρ*; *καθαίρ-ω* pour *καθαρ(ο)-jω*, venant de *καθαρο*; *μεγαίρ-ω* pour *μεγαρ-jω*, venant, non pas de *μέγα-ς*, mais du thème des cas obliques *μεγαλο*, avec changement de *λ* en *ρ*[4]; *μελαίνω* pour *μελαν-jω*, venant du thème *μελαν*; *ποιμαίνω*, *πεπαίνω*, *τεκταίνω*, *ἀφραίνω*, *εὐφραίνω*, pour *ποιμανjω*, *πεπανjω*, *τεκτανjω*, *ἀφρανjω*, *εὐφρανjω*, venant des thèmes *ποιμεν*, *πεπον*, *τεκτον*, *ἀφρον*, *εὔφρον*, qui, dans le verbe, ont conservé leur ancien *α* (§ 3).

Les verbes comme *ὀνομαίνω*, *κυμαίνω*, *σπερμαίνω*, *σημαίνω*, *χειμαίνω*, venant des thèmes substantifs en *ματ*, doivent proba-

[1] Voyez § 109[a], 2.
[2] Voyez § 19.
[3] Comparez § 762.
[4] Voyez § 20.

blement leur *ν* à une période antérieure, car le suffixe *ματ* est une altération de *μαν* = sanscrit *man*, latin *men, min*[1].

Mais il reste un très-grand nombre de dénominatifs en *αινω*, dont le thème nominal primitif ne finit ni par un *ν*, ni par une lettre qui puisse provenir d'un *ν*. Il me paraît impossible de dire quelque chose de certain sur l'origine de ces verbes; mais ce que je ne puis croire, c'est que le grec ait de lui-même inventé de pareilles formations, qui ne se rattacheraient par aucun lien aux formes déjà créées dans la période indo-européenne. Il se peut que les thèmes finissant par un *ν* ou par une lettre provenant d'un *ν* aient simplement fourni le type des verbes en *αινω* : on sera en droit de dire alors que *ἀλεαίνω*, *ἀκταίνω*, *γλυκαίνω*, *θερμαίνω*, *ἐριδαίνω*, *κηραίνω* ont suivi la route frayée, de même que dans les idiomes germaniques beaucoup de thèmes nominaux, en s'élargissant par l'addition d'un *n* ou de la syllabe *an*, ont passé dans la déclinaison communément appelée *faible*. Peut-être aussi y a-t-il quelque rapport entre certains verbes en *αινω*[2] et la formation sanscrite en *aya*, de même qu'en lithuanien nous avons cru pouvoir rapporter à cette formation les causatifs et les dénominatifs en *inu* (§ 745 b). Le *ν* représenterait le य् *y* sanscrit; quant à la diphthongue *αι*, elle pourrait être considérée comme représentant l'*â* qui, dans la plupart des thèmes dénominatifs en य *ya*, précède la semi-voyelle : en effet, quoique cet *â* appartienne au thème nominal et quoiqu'il soit d'ordinaire l'allongement d'un *a* bref (*ćirâ-yáti* «il tarde», venant de *ćirá* «long»), néanmoins, dans le cours des temps, il a pu être traité comme s'il faisait partie intégrante de la dérivation. Devant cet *αι*, le grec aurait alors supprimé la voyelle

[1] Comparez Curtius, *De nominum græcorum formatione*, p. 40.

[2] Je serais particulièrement tenté d'admettre cette hypothèse pour ceux des verbes en *αινω* qui viennent eux-mêmes d'autres verbes.

finale du thème nominal primitif, comme il la supprime devant les formations en *αω*, *αζω*, etc.

Il y a encore un autre moyen de rattacher au sanscrit ceux des verbes en *αινω* qui dérivent de verbes plus simples. Le rapport qui existe entre *αὐαίνω*, *δραίνω*, *κραδαίνω*, *χαλαίνω* et *αὔω*, *δράω*, *κραδάω*, *χαλάω*, est analogue à celui qui existe entre le védique *ćaraṇyâmi* «je vais» et le simple *ćárâmi*. La forme élargie vient du nom d'action चरण *ćáraṇa* «la marche»[1]. Quelques verbes sanscrits de cette sorte ne sont pas exactement conformes au nom d'action dont ils dérivent : ils en affaiblissent la voyelle radicale, ou ils opèrent une contraction, ou ils ont la voyelle radicale pure, au lieu que le mot primitif prend le gouna; tous ces changements paraissent provenir de la surcharge qu'amène la dérivation verbale. Ainsi *b̓áraṇa* «l'action de porter, de conserver» (racine *b̓ar, b̓r̥*) donne *b̓uraṇyâmi* «je conserve[2]»; *tváraṇa* «la hâte» (racine *tvar*) donne *turaṇyâmi* «je me hâte»[3]; *ćôraṇa* «l'action de voler» (racine *ćur*) donne *ćuraṇyâmi* «je vole»[4]. Comme toute racine est capable en principe de former un nom d'action en *ana*, et que notamment nous voyons tous les infinitifs germaniques et ossètes provenir de ces noms[5], il ne faudrait pas s'étonner si le grec avait conservé certains dénominatifs de cette sorte, dont les primitifs nominaux se seraient perdus. Ainsi *αὐαίνω* (pour *αὐανjω*) pourrait venir d'un thème nominal perdu *αὐανο* ou *αὐανη*. Μαραίνω, à côté duquel nous ne trouvons pas un verbe plus simple, rappelle le sanscrit *máraṇa-m* «l'action de mourir» (racine *mar, mr̥* «mourir», causatif *mâráyâmi*). Rappelons ici les noms abstraits féminins en *ονη* qui

[1] Au sujet de *ṇ*, pour *n*, voyez § 17[b].

[2] Rig-véda, I, L, 6 : *b̓uraṇyántam.*

[3] Rig-véda, I, CXXI, 1 : *turaṇyán.*

[4] Westergaard, *Radices sanscritæ*, p. 337.

[5] Ainsi l'infinitif ossète *baïin* «lier» répond au nom sanscrit *bánd̓ana* «l'action de lier» (§ 874).

correspondent aux substantifs sanscrits en *anâ* ou *aṇâ,* comme *yâćanâ* « precatio », *arhaṇâ* « honoris testificatio ».

L'explication qui vient d'être proposée pourrait s'appliquer aussi à une partie des verbes en *αινω*, qui doivent peut-être leur origine à des thèmes nominaux perdus en *ανο*.

§ 770. Origine des verbes dénominatifs gothiques en *na*.

Le gothique nous fournit une nouvelle preuve de ce fait, que, pour expliquer les verbes dénominatifs, il faut se reporter à un état antérieur de la langue et consulter les idiomes congénères. Nous avons en gothique une classe de dénominatifs dans lesquels le *n* joue également un rôle, bien qu'il ne faille pas songer à établir aucune relation entre ces verbes et les verbes grecs en *αινω*, dont il vient d'être question, quelle que soit l'explication qu'on adopte pour ces derniers. Je veux parler des dénominatifs gothiques comme *ga-fullna* « impleor », *us-gutna* « effundor », *distaurna* « disrumpor », *and-bundna* « solvor », *ga-hailna* « sanor », *fra-qvistna* « perdor », *ga-vakna* « excitor », *us-lukna* « aperior », *dauthna* « morior ». Comme je l'ai fait déjà dans mon premier ouvrage[1], je rattache ces verbes gothiques aux participes passifs sanscrits en *na,* comme *bug-ná* « plié », auxquels répondent en grec les noms verbaux en *νο-ς*, comme *σΊυγ-νός*, *σεμ-νός*. Les participes passifs gothiques ont la même formation; mais ce qui leur donne un aspect un peu différent, c'est qu'au lieu de joindre le suffixe *na* immédiatement à la racine, ils intercalent une voyelle de liaison *a* (§ 834) : on a, par conséquent, *bug-a-n(a)-s* « plié » en regard de भुग्नस् *bug-ná-s*. Au contraire, les verbes tels que *ga-fullna* se rapportent à un état antérieur de la langue, où le suffixe se joignait encore immédiatement à la racine, comme en sanscrit et en grec.

[1] Système de conjugaison de la langue sanscrite, p. 125 et suiv.

Le présent *ga-skaidna* «je me sépare»[1] se trouve donc plus en accord avec le participe sanscrit छिन्नस् *ćin-ná-s* (par euphonie pour *ćid-ná-s*) «fendu» que ne l'est le participe gothique *skaid-a-n(a)-s*. Comparez de même *and-bund-na* «je suis délié, je suis délivré» avec *bund-a-n(a)-s* «lié»; *bi-auk-na* «je suis augmenté» avec *bi-auk-a-n(a)-s* «augmenté»; *fralus-na* «je suis dissous, détruit, perdu» avec *lus-a-n(a)-s* «dissous» (en sanscrit *lû-ná-s* «détaché, arraché»); *ga-luk-na* «je suis fermé» avec *ga-luk-a-n(a)-s* «fermé»; *and-lêt-na* «je suis dissous» avec *lêt-a-n(a)-s* «laissé»; *af-lif-na* «je suis de reste, περιλείπομαι» avec *lib-a-n(a)-s*[2] «reliquus»; *ufar-haf-na* «je m'enorgueillis, ὑπεραίρομαι» avec *ufar-haf-a-n(a)-s* «orgueilleux»; *dis-taur-na* «dirumpor» avec *dis-taur-a-n(a)-s* «diruptus»; *ga-thaurs-na* «je sèche, ξηραίνομαι» avec *ga-thaurs-a-n(a)-s* «ἐξηραμμένος»[3].

Dans *dis-hnaup-na* «dirumpor», venant de la racine *hnup*[4], le gouna est irrégulier, car les verbes dénominatifs en *na,* ainsi que le participe passé en *na,* prennent ordinairement la forme la plus légère du thème verbal. Même observation pour *us-geis-na* «percellor, stupeo», qui devrait faire *us-gisna*[5]. *Dis-skrit-na* «findor» et *tundna* «uror»[6] sont, au contraire, réguliers.

[1] *Jaba gaskaidnai* «ἐὰν χωρισθῇ». Corinth. I, VII, 11.

[2] Il n'y a pas d'exemple de *liban(a)s;* mais nous avons le mot *laibôs* «restes», venant d'un verbe perdu *leiba*, *laif*, *libum* (en vieux haut-allemand *bi-lîbu* «je reste», *bi-leib* «je restai», *bi-libumês* «nous restâmes»). Au lieu du *b*, la loi de substitution des consonnes (§ 87, 1) devait nous faire attendre un *f* (comparez le grec λείπω). [En allemand moderne, *bleiben* «rester». — Tr.]

[3] D'un verbe, dont il ne reste pas d'exemple, *ga-thairsa*, *ga-thars*, *ga-thaursum.*

[4] Temps principaux : *hniupa*, *hnaup*, *hnupum*, *hnupans.*

[5] Le primitif a dû faire *geisa*, *gais*, *gisum* (Grimm, Grammaire allemande, II, page 46).

[6] Des primitifs perdus : *skreita, skrait, skritum; tinda, tand, tundum.*

§ 771. La forme dénominative en *na*, devenue en gothique une forme passive.

Une fois que *na* eut pris en gothique la valeur d'un exposant du passif, ainsi qu'on l'a vu par les exemples précédents, il s'ajouta aussi à des thèmes adjectifs. Il en est résulté qu'entre les verbes dénominatifs en *ja*[1] et les verbes dénominatifs en *na* il s'est établi la même opposition qu'entre les verbes transitifs et les verbes passifs ou neutres. Devant *na* comme devant *ja* (= sanscrit *aya*), on rejette la voyelle finale du thème nominal. C'est ainsi que le thème *fulla* (nominatif masculin *full'-s*) «plein» fait *full'-na* «impleor» et *full'-ja* «impleo»; *mikila* «grand» (nominatif *mikil'-s*) fait *mikil'-na* «magnificor» et *mikil'-ja* «magnifico»[2]; *veiha* (nominatif *veih'-s*) «saint» fait *veih'-na* «sanctificor» et *veih'-a* (deuxième personne *veih'-ais*) «sanctifico»; *ganôha* (nominatif *ganôh'-s*) «suffisant» fait *ganôh'-na* «expleor» et *ganôh'-ja* «expleo»; *managa* (nominatif *manag'-s*) «beaucoup» fait *manag'-na* «abundo» et *manag'-ja* «augeo»; *gabiga* (nominatif *gabig'-s*) «riche» fait *gabig'-na* «locupletatus sum» et *gabig'-ja* «locupleto».

Les primitifs des verbes dénominatifs en *na* ne nous ont pas tous été conservés par les textes gothiques; quelques-uns, au temps d'Ulfilas, étaient peut-être tombés en désuétude, de manière qu'ils ne se sont conservés que dans les dénominatifs qui en sont sortis. Ainsi nous n'avons pas d'exemple du thème adjectif *drôba* (nominatif *drôb'-s*)[3] «sombre», d'où viennent *drôb'-ja* «j'obscurcis, j'agite, j'ébranle» et *drôb'-na* «je suis ébranlé». Des prépositions inséparables viennent se placer devant les verbes dénominatifs comme devant les autres verbes, quoique le thème

[1] Au lieu de *ja*, on trouve aussi *ai* (§ 109[a], 6).

[2] Comparez le grec *μεγαλίζω*.

[3] En anglo-saxon, *drôf*; en allemand moderne, *trübe*.

nominal ne prenne point de préfixe : ainsi *blinda* (nominatif *blind'-s*) «aveugle» fait *ga-blind'-na* «je suis aveuglé» et *ga-blind'-ja* «j'aveugle»; *dumba* (nominatif *dumb'-s*) «muet» fait *af-dumb'-na* «je deviens muet»[1]. Il se peut que les adjectifs simples aient d'abord donné naissance à des verbes dénominatifs simples, sortis de l'usage ou non employés dans nos textes, et que de ces dénominatifs simples proviennent les dénominatifs composés : dans cette hypothèse, *dumba* aurait fait *dumbna,* d'où *afdumbna,* comme en latin *mutu-s* fait *mutesco,* d'où *obmutesco.*

§ 772. Verbes dénominatifs grecs en *ιαω* (*θανατιάω*).

Nous retournons au sanscrit pour faire observer qu'une partie des verbes dénominatifs formés avec य *ya* expriment un désir. Ainsi *pati* «maître, époux» fait *patî-yấmi* «je désire pour époux»; *putrá* «fils» fait *putrî-yấmi* «je désire des enfants». La voyelle finale du thème est allongée; si cette voyelle finale est un *a*, il se change en *î* (par affaiblissement pour *â*)[2].

Ces formes nous amènent aux dénominatifs grecs en *ιαω*, à sens désidératif : tandis que les verbes sanscrits allongent la voyelle finale du thème et changent *â* en *î,* les verbes grecs rejettent la voyelle finale du thème nominal primitif, de sorte qu'on a *θανατ'-ιάω*, *σ7ρατηγ'-ιάω*, *κλαυσ'-ιάω.* Il serait plus exact de dire que ces verbes se rapportent à la forme causale des dénominatifs sanscrits en *ya;* ainsi *θανατ'-ιάω*, *θανατ'-ιάο-μεν* supposerait une forme sanscrite comme *putrî-yayấ-mi, putrî-yayấ-mas.* En effet, *putrî-yấ-mi, putrî-yấ-mas* ferait attendre en grec des verbes comme *θανατ'-ιω*, *θανατ'-ιο-μεν*, ou, par le changement de *τj* en *σσ* (§ 769), *θανασσω*, *θανασσομεν.*

Il est bon d'ajouter qu'on trouve quelquefois le causatif des

[1] *Afdumbn* «*πεφίμωσο*». Marc, IV, 39.

[2] Nous trouvons cependant dans le dialecte védique *aśvâ-yấmi* «equos cupio», venant de *áśva* «equus». Sâma-véda, II, I, 1; XI, 2.

dénominatifs en *ya* employé en sanscrit sans la signification causale. Ainsi *asû-yắmi* «je maudis»[1] a donné le gérondif à forme causale *asûyayitvâ*[2] qui signifie «ayant maudit»[3].

§ 773. Verbes dénominatifs latins en *igo* (*mitigo*).

On pourrait rapporter également les dénominatifs latins en *igâ* à la forme causale des dénominatifs en य *ya*. L'*i* serait alors la voyelle finale du thème nominal, tantôt restée invariable, comme dans *miti-gâ-s, levi-gâ-s, nâvi-gâ-s,* tantôt affaiblie en *i*[4], comme dans *fumi-gâ-s* (pour *fumu-gâ-s, fumŏ-gâ-s*), *remi-gâ-s, clari-gâ-s, casti-gâ-s*[5]. Dans les verbes comme *liti-gâ-s,* l'*i* serait un élargissement du thème[6]. Quant au *g,* il faudrait y voir le durcissement d'un *j.* Il n'y a peut-être point d'autre exemple en latin d'un pareil changement; mais il n'est pas rare dans les idiomes congénères[7]. L'*â* serait, comme il l'est partout dans la première conjugaison[8], la contraction du sanscrit *a*(*y*)*a*. De cette façon, *fumi-gâ-s* serait en quelque sorte le sanscrit *d'ûmâ-yá*(*y*)*a-si* «tu fais fumer» latinisé[9].

Si l'on préfère l'explication habituelle des verbes en *igo*[10], suivant laquelle il y faut voir des composés renfermant le verbe

[1] Employé dans le sens intransitif, *asû-yắmi* signifie «je suis en colère». Le thème nominal est *ásu* «vie».

[2] *Krôd'âd asûyayitvâ tam* «irâ exsecrando eum» (Nalas, XIV, 17.)

[3] Au contraire, le causatif *d'ûmâyáyâmi*, venant de *d'ûmâyắmi* «fumer», signifie «faire fumer». Mahâbhârata, III, vers 1545 : *d'ûmâyayan diśaḥ* «faisant fumer les régions du monde».

[4] Voyez § 6.

[5] Dans *pur-gâ-s* l'*i* aurait été supprimé.

[6] Au contraire, *jur-gâ-s* n'aurait point élargi son thème.

[7] Voyez §§ 269 et 742. Rappelons aussi le durcissement d'un *j* primitif en ζ (§ 19).

[8] Excepté quand il appartient à la racine.

[9] Au sujet de *f* = sanscrit ध् *d'*, voyez § 16.

[10] Je rappelle que cette explication a été combattue par Düntzer, Théorie de la formation des mots en latin, p. 140.

ago, on devra diviser de cette manière : *mit'-igo, fum'-igo*. L'*a* radical de *ago* devra être considéré comme ayant subi un affaiblissement en *i*, et *igo* comme ayant passé de la troisième conjugaison dans la première. Nous observons, en effet, ces deux changements dans le verbe *facere*, qui à la fin des composés devient *ficare*.

§ 774. Verbes dénominatifs grecs en *σειω* (*παραδωσείω*). — Dénominatifs latins en *urio*, *io* (*parturio*, *equio*).

Les thèmes sanscrits finissant par *n* suppriment cette consonne devant le *ya* des verbes dénominatifs, qu'ils aient ou non la signification désidérative. Il en est de même pour quelques autres consonnes : ainsi *vṛhát*, dans les cas forts *vṛhánt*[1], fait *vṛhâ-yê'* (moyen) «je grandis». On serait donc en droit de s'attendre aussi à des formes comme *dâ-syâ-yê* (pour *dâsyat-yê* ou *dâsyant-yê*), venant du participe futur *dâ-syant* «devant donner».

Nous sommes amenés de la sorte aux désidératifs grecs en *σειω*, qu'on pourrait regarder comme des dénominatifs venant d'un participe futur[2]. L'*ε* de *παρα-δω-σείω* serait l'amincissement de l'*ο* du suffixe *οντ*; *παρα-δωσε'-ίω* viendrait de *παρα-δωσο(ντ)-ιω*, à peu près comme *ἀεκ'-αζόμενος* vient de *ἀεκοντ*.

Si les désidératifs grecs en *σειω* proviennent de participes futurs, on en peut rapprocher les désidératifs latins en *turio*, comme *cœnaturio, nupturio, parturio, esurio*[3] (pour *es-turio*, § 101). L'*i* paraît répondre au suffixe sanscrit य *ya*. Il est vrai que l'*î* de la quatrième conjugaison correspond ordinairement au sanscrit *aya*, tandis que *ya* est représenté par l'*i* de la troi-

[1] C'est un participe présent de *varh*, *vṛh* «grandir».

[2] Et non, comme on les explique d'ordinaire, d'un indicatif futur.

[3] L'*u* des verbes en *tŭrio* est bref, tandis que celui des participes en *tûru-s* est long. Mais la surcharge produite par la dérivation verbale me paraît avoir déterminé ce changement de quantité : c'est ainsi qu'en sanscrit l'*â* du suffixe *târ* est complètement supprimé devant le caractère féminin *î*.

sième conjugaison. Mais comme cet *i* devient quelquefois *î*[1], on ne doit pas être surpris de voir certains dénominatifs de la quatrième conjugaison latine appartenir à la formation en *ya,* et non à la formation en *aya.* Conséquemment *equ'-io, equ'-îs* représenterait par son thème comme par sa dérivation le védique *aśvâyâmi* «equos cupio» (§ 772).

§ 775. Verbes dénominatifs latins en *isso* et *esso* (*atticisso, capesso*).

Il y a aussi des dénominatifs à signification désidérative que le sanscrit forme à l'aide des suffixes *sya* et *asya;* exemples : *vr̥śa-syâmi* «désirer le taureau»; *aśva-syâmi* «désirer l'étalon», en latin «equio»; *madv-asyâmi* «désirer du miel». Nous avons déjà fait remarquer la ressemblance de ces formes avec celle du futur à auxiliaire, et, en ce qui concerne la sifflante, avec les désidératifs venant de racines verbales.

On peut rapporter ici les verbes imitatifs latins en *sso*[2]. Ainsi *patri-sso* proviendrait par assimilation de *patri-sjo*[3], et l'*i* serait un élargissement du thème, comme dans *patri-bus.* Dans *attici-sso, græci-sso,* l'*i* proviendrait d'un affaiblissement de la voyelle finale du thème nominal. Il est vrai que les verbes sanscrits comme *aśva-syá-ti* faisaient plutôt attendre en latin la troisième conjugaison que la première.

C'est la troisième conjugaison que nous trouvons pour les verbes comme *cape-sso, incipi-sso, lace-sso, peti-sso,* lesquels sont eux-mêmes dérivés d'autres verbes. On les peut rattacher aux verbes désidératifs sanscrits en *sa,* en supposant que le स् *s* soit effectivement pour स्य् *sy;* ou bien encore, on les peut rap-

[1] Voyez Struve, De la déclinaison et de la conjugaison latines, p. 200 et suiv. *Fodio* fait chez Plaute *fodîri, gradior* fait *aggredîri, pario* fait chez Ennius *parîre, morior* fait *morîmur.*

[2] Ce rapprochement a déjà été fait par Düntzer, Théorie de la formation des mots en latin, p. 135.

[3] Comparez les futurs prâcrits (§ 655).

porter au futur à auxiliaire. Toutefois, dans l'*e* ou l'*i* des verbes comme *cap-e-sso, pet-i-sso,* je reconnais la voyelle caractéristique de la troisième conjugaison, quoique cette voyelle ne sorte pas d'ordinaire des temps spéciaux.

Incesso, venant de *cedo,* est probablement une forme mutilée pour *incedesso,* de même que *arcesso*, s'il vient de *cedo,* est pour *arcedesso.*

§ 776. Verbes inchoatifs latins en *sco;* verbes grecs en *σκω.*

Il y a une ressemblance extérieure entre les désidératifs en *sya* ou *asya,* formés de thèmes nominaux, et les inchoatifs latins en *asco* et *esco.* Mais je ne pense pas qu'il faille rapporter l'origine de ces derniers à la période indo-européenne; je crois qu'ils sont de formation latine, et qu'ils proviennent de l'adjonction du verbe substantif, pris dans le sens «devenir», au thème nominal. Si le thème est terminé par une voyelle, il la rejette devant le verbe auxiliaire (§ 761). De même qu'on a *pos-sum,* venant de *pot-sum,* pour *poti-sum,* et *pot-eram* pour *poti-eram,* de même on a *puell'-asco, ir'-ascor, puer'-asco* (du thème *puerŏ*), *tener'-asco* et *tener'-esco, acet'-asco, gel'-asco* (de *gelu*), *herb'-esco, exaqu'-esco, plum'-esco, flamm'-esco, amar'-esco, aur'-esco, clar'-esco, vetust'-esco, dulc'-esco, juven'-esco, celebr'-esco, corn'-esco.* Pour les verbes en *isco,* nous n'examinerons point s'il faut diviser de cette façon : *long'-isco, vetust'-isco,* ou *longi-sco, vetusti-sco.* Dans le premier cas, on pourrait comparer l'*i* du verbe auxiliaire avec celui de l'impératif grec *ἴσ-θι*; dans la seconde hypothèse, l'*i* est l'affaiblissement de la voyelle finale du thème adjectif, comme cela a lieu dans les composés tels que *longi-pes* et les dérivés tels que *longitudo.* Les thèmes finissant par une consonne n'éprouvent point de mutilation : on a, par exemple, *arbor-esco, carbon-esco, lapid-esco, matr-esco, noct-esco, dit-esco.* Remarquez toutefois

opul-esco, pour *opulent-esco :* cette mutilation rappelle celle qu'éprouvent en sanscrit les verbes dénominatifs venant de thèmes participiaux en *nt*[1].

Si ces formations contiennent, comme je le crois, le verbe substantif, elles sont identiques avec le futur archaïque en *esco* (*escit, superescit, obescit*). Grâce à la composition, le verbe substantif a encore gardé quelquefois son ancien *a* initial[2]. Il n'est pas besoin d'expliquer combien se touchent de près l'idée de futur et celle de devenir.

Nous retrouvons la gutturale dans l'imparfait grec *ἔσκον*, qui se combine aussi avec des verbes attributifs (*δινεύε-σκε*, *καλέε-σκον*, *ἐλάσα-σκε*[3]).

Comme le grec *ἔσκω*, le latin *esco* renonce à sa voyelle initiale, quand il s'adjoint à des thèmes verbaux, car l'*â,* l'*ê* ou l'*î* des formes comme *laba-sco, ama-sco, consuda-sco, genera-sco, palle-sco, vire-sco, rube-sco, senti-sco, obdormi-sco,* sont évidemment les caractéristiques des première, deuxième et quatrième conjugaisons. Aussi divisons-nous ces verbes autrement que les verbes dérivés d'un thème nominal, tels que *puer'-asco, clar'-esco, dulc'-esco.* Dans *gemi-sco, tremi-sco,* où le verbe primitif est de la troisième conjugaison, l'*i* est bref par nature; c'est le même *i* qui, dans *gem-i-s, trem-i-s,* représente la caractéristique *a* des verbes sanscrits de la première et de la sixième classe[4]. L'*i* de *profici-scor, concupi-scor* est identique avec l'*i* de *faci-s*, *profici-s, cupi-s; nanci-scor* suppose un simple *nanco, nanci-s; frage-sco* a

[1] Voyez § 774, et Westergaard, *Radices*, p. 337.

[2] C'est ainsi qu'en borussien, même hors de composition, on a *as-mai*, *as-sai*, *as-t*, tandis que le lithuanien fait *es-mì*, *e-sì*, *és-ti.*

[3] Je ne doute pas que dans ces composés la voyelle qui précède le *σ* n'appartienne au verbe principal. En effet, dans l'imparfait simple *ἐκάλεε*, le dernier *ε* appartient encore au thème : si à la première personne nous avons *ἐκάλεο-ν*, avec *ο* pour *ε*, cela tient au voisinage de la nasale.

[4] Voyez § 109[a], 1.

un *ĕ* au lieu de l'*ĭ* de *frangi-s* (§ 6), et il s'est allégé en rejetant la nasale de la racine.

Les verbes grecs comme *γηρά-σκω*, *ἡϐά-σκω*, *ἱλά-σκομαι*, *ἀλδή-σκω* ont la même formation que *laba-sco, ama-sco, palle-sco*. Nous ne voulons point dire par là que l'*η* de *πεφίλη-κα*, *φιλή-σω* soit identique avec l'*ê* de la deuxième conjugaison latine, quoique tous deux se rapportent à la caractéristique sanscrite *aya* ou *ay*[1] : le latin a contracté en *ê* les deux premières lettres *ay* ou *ai*[2], tandis que le grec a simplement allongé l'*ε* de *φιλέω* pour compenser la suppression du *y* de अय् *ay*[3].

Dans les formes comme *εὑρί-σκω*, *σlερί-σκω*, *ἀλί-σκομαι*, *ἀμϐλί-σκω*, je crois que l'*ι* est l'affaiblissement d'une voyelle plus pesante, et non une voyelle de liaison : je regarde ces verbes comme étant pour *εὑρή-σκω*, *σlερή-σκω*, *ἀμϐλώ-σκω*, *ἀλώ-σκομαι*, ainsi que le prouvent, entre autres, les futurs *εὑρή-σω*, *ἀλώ-σομαι*, etc. Nous avons des affaiblissements analogues de l'*o* en *ι* dans *ὀνίνημι* (pour *ὀνόνημι*), *ὀπιπlεύω* (pour *ὀπο-πlεύω*[4]); ajoutons qu'à côté de *ἀλθί-σκω* on trouve aussi *ἀλθή-σκω*.

§ 777. Verbes dénominatifs sanscrits formés par la simple addition d'un *a*. — Formations analogues en latin, en grec, en gothique et en arménien. — Verbes grecs en *ευω*. — Verbes arméniens en *anam*.

On forme aussi des dénominatifs sanscrits en ajoutant simplement dans les temps spéciaux un *a* au thème nominal. Cet *a* est supprimé dans les temps généraux comme celui des verbes

[1] *Aya* dans les temps spéciaux, *ay* dans les temps généraux.

[2] Voyez § 109[a], 6.

[3] Φιλέω est pour *φιλέjω*, comme *δηλόω* est pour *δηλόjω* (§ 504). Au futur, qui est un temps général, nous ne devons avoir que la caractéristique *εj*.

[4] Voyez § 754, et comparez *ὀπωπή* et *ὀπωπέω*, qui, au lieu d'affaiblir la voyelle radicale, l'ont au contraire allongée. Ces formes, où la racine est entièrement répétée, répondent exactement aux intensifs sanscrits.

primitifs de la première et de la sixième classe[1]. Si le thème nominal se termine par un *a*, on le rejette; ainsi *lôhita* «rouge» fait *lôhit'-á-ti* «il est rouge». Dans les textes sanscrits, je n'ai pas trouvé d'exemple de cette sorte de dénominatifs; mais parmi les racines que les grammairiens indiens attribuent à la première ou à la sixième classe, j'en crois reconnaître plusieurs qui sont des dénominatifs de thèmes en *a*. Tel est *b'âm* «être en colère» qui fait *b'âm-a-tê* «il est en colère», et que je fais dériver de *b'âm-a*[2] «colère».

L'*i* de la troisième conjugaison latine répondant à l'*a* sanscrit de la première et de la sixième classe, les verbes *metu-i-t, tribu-i-t, statu-i-t, minu-i-t* correspondent aux dénominatifs sanscrits dont nous venons de parler. En grec, on peut rapporter ici les dénominatifs qui, dans les temps spéciaux, joignent un ο ou un ε au thème nominal, comme μηνί-ο-μεν, μηνί-ε-τε, δηρί-ο-μαι, μητί-ο-μαι, δακρύ-ο-μαι, μεθύ-ο-μαι, ἰθύ-ο-μεν, ἀχλύ-ο-μεν, βασιλεύ-ο-μεν, βραβεύ-ο-μεν.

Mais comment faut-il expliquer les verbes dénominatifs en ευω à côté desquels nous ne trouvons point de thème nominal en ευ? Le grec en compte un assez grand nombre, comme κορ'-εύ-ο-μαι «je suis vierge», πολιτ'-εύ-ω «je suis citoyen», ἀθλ'-εύ-ω «je combats», littéralement «je suis dans le combat», ἰατρ'-εύ-ω «je suis médecin», κρατιστ'-εύ-ω «je suis le meilleur», κολακ'-εύ-ω «je suis flatteur», δουλ'-εύ-ω «je suis esclave», ἀληθ'-εύ-ω «je suis véridique». On pourrait supposer que le verbe substantif, qui, dans la plupart de ces formations, est plus ou moins clairement sous-entendu, s'y trouve effectivement renfermé. Il faudrait alors songer à la racine φυ, qui aurait conservé son sens primitif «être», tandis que hors de composition elle a

[1] Voyez § 109[a], 1.

[2] Le mot *b'âma* lui-même, qui signifie aussi «lumière, éclat», vient évidemment de la racine *b'â* «briller».

surtout la signification causative «produire». L'ε de -ευω serait la voyelle du gouna, répondant à l'*a* de *b'áv-â-mi* «je suis, je deviens». En ce qui concerne la perte de la labiale, on pourrait comparer *pot-ui, mon-ui, ama-vi, audi-vi*[1].

A la même classe de dénominatifs appartiennent les verbes gothiques en *na* (comme *fullna* «impleor»)[2]. Ces verbes dérivent de thèmes participiaux en *na* qui perdent leur voyelle finale devant la caractéristique : on a donc au singulier *fulln'-i-th* «impletur», pour *fullna-i-th,* qui lui-même est pour *fullna-a-th*[3], et au pluriel *fulln'-a-nd,* comme en sanscrit nous avons *rôḥit'-á-ti, rôḥit'-a-nti.* Le gothique n'emploie d'ailleurs cette formation qu'au présent et aux temps qui en dérivent : au prétérit, l'*a* ou l'*i* est remplacé par un *ô;* ainsi l'on a *fulln'-ô-da* «je fus rempli», dont la formation s'accorde avec celle de *regn'-â-vi*[4].

En arménien nous avons également des dénominatifs qui se forment de la même manière : on adjoint simplement au thème nominal la caractéristique (ordinairement *e*), devant laquelle la voyelle finale du thème est rejetée. Exemples : գանձեմ *ganζ'-e-m* «je thésaurise», venant de *ganζ* (thème *ganzu* ou *ganζi*)

[1] Voyez § 556 et suiv. — L'ossète, même hors de composition, a perdu la labiale du verbe auxiliaire en question. Il fait, par exemple, *wad* «qu'il soit», *woní* «qu'ils soient» = sanscrit *b'ávatu, b'ávantu.* Voyez mon mémoire intitulé Les membres caucasiques de la famille indo-européenne, pages 43 et 82, remarque 48. — En persan moderne, le présent du verbe substantif peut entrer en combinaison avec tous les noms substantifs ou adjectifs, ainsi qu'avec les pronoms personnels; exemples : *pîrem* «senex sum», *menem* «ego sum». — Avec le *wa* de l'ossète *wa-d* «qu'il soit», on peut comparer l'albanais *va*, pluriel *υα-μ*, dans les aoristes comme *kε̱ρkó-vα* «je cherchai», *kε̱ρk'-ύα-μ* «nous cherchâmes». Dans ce *vα*, *υαμ* je reconnais également la racine sanscrite *b'û*, en latin *fu.* Mais je ne crois pas qu'il faille admettre pour cela une parenté spéciale entre l'albanais et le latin ou l'ossète. Voyez mon mémoire Sur l'albanais et ses affinités, p. 18 et suiv.

[2] Voyez § 770.

[3] Voyez § 67.

[4] Le suffixe du thème nominal *regnŏ* «royaume», littéralement «ce qui est régi», est le même que celui de *fullna* (en sanscrit *pûrṇá* «rempli»).

«trésor», պսակեմ *psak'-e-m* «je couronne», venant de *psak* (thème *psaka*) «couronne». Comme exemple d'un dénominatif de la deuxième conjugaison, formé par la simple addition d'un ա *a*, nous citerons խրոխտամ *krokt'-a-m* «je brave, je suis fier», venant de *krokt* (thème *krokta*) «fier».

Toutefois, la plupart des verbes dénominatifs de la deuxième conjugaison arménienne finissent par *ana-m* à la première personne du singulier du présent; ils s'accordent donc dans leurs traits essentiels avec les formations en *ane-m*[1] (dont l'*e* remplace un ancien *a*), et avec les verbes primitifs de la neuvième classe sanscrite. Ces dénominatifs traitent comme une racine le thème substantif ou adjectif dont ils sont formés : la caractéristique *ana*, ou plutôt la syllabe *na*, est donc supprimée dans les formes générales, ainsi que fait le sanscrit pour la syllabe caractéristique *nâ*. Exemples : *hivand'-ana-m* «je deviens malade», aoriste *hivand'-aži*, venant de *hivand* (thème *hivanda*) «malade»; *ʒer'-ana-m* «je deviens vieux», aoriste *ʒer'-aži*, venant de ծեր *ʒer* (thème *ʒero*) «vieux»[2]; *tgai-ana-m* «je deviens enfant», aoriste *tgai-aži*, venant de տղայ *tgai*[3].

[1] Voyez § 496.

[2] En sanscrit *ǵarant* (forme faible *ǵarat*) = grec γεροντ. Le ո *o* de *ʒero*, comme l'*o* de γεροντ, représente un *a* sanscrit (§ 183[b], 1).

[3] Qui se prononce *tgâ* (voyez t. I, p. 403, note 1).

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES.

LE VERBE.

NOTIONS PRÉLIMINAIRES.

DÉSINENCES PERSONNELLES.

PREMIÈRE PERSONNE.

DEUXIÈME PERSONNE.

TROISIÈME PERSONNE.

Pages.

FORMATION DES TEMPS.

PRÉSENT.

LES TROIS PRÉTÉRITS.

IMPARFAIT.

ORIGINE DE L'AUGMENT.

AORISTE.

PLUS-QUE-PARFAIT.

FUTUR.

Pages.

FORMATION DES MODES.

POTENTIEL, OPTATIF, SUBJONCTIF.

IMPÉRATIF.

CONDITIONNEL.

VERBES DÉRIVÉS.

PASSIF.

CAUSATIF.

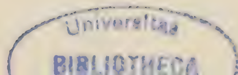
DÉSIDÉRATIF.

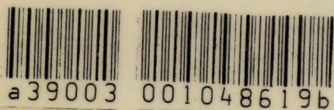
INTENSIF.

Pages.

VERBES DÉNOMINATIFS.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.




a39003 001048619b

